ULB UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES, UNIVERSITÉ D'EUROPE

DIGITHÈQUE
Université libre de Bruxelles

La Belgique artistique et littéraire, tome 20 (n°58-60), Bruxelles, Juillet-Septembre 1910.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation **(email : bibdir(at)ulb.ac.be)**

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site http://digitheque.ulb.ac.be/

TOME XX — Ve ANNÉE

No 58 — JUILLET 1910

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

SOMMAIRE :

Fernand Séverin . .	*Théodore Weustenraad* . . .	5
Georges Eekhoud . . .	*Les origines fabuleuses d'Anvers. — Tanchelin et les enfants de Priape*	31
Arnold Goffin	*En marge de la réalité*	48
Louis Delattre	*Contes d'Avant l'Amour* . . .	64
Maria Biermé	*Les Salons en Belgique de 1811 à 1910*	78
Jules Leclercq	*Japoneries*	91
Oscar Thiry	*La Miraculeuse Aventure des Jeunes Belgiques*	93
F.-Charles Morisseaux .	*Le Douzième provisoire* . . .	110
Les Livres belges : Paul André; Arthur Daxhelet; Edouard Ned; Jean Laenen		116
Paul André	*Les Théâtres*	128
Arnold Goffin	*Les Salons*	131
***	Memento.	
***	Bibliographie.	

PRIX DU NUMÉRO

Belgique . fr. 1.25 | Etranger . fr. 1.50

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

LA BELGIQUE
ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1er de chaque mois en un fascicule de 150 pages

DIRECTEURS :
PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois	Trois mois
BELGIQUE	**12 fr.**	**7 fr.**	**4 fr.**
ÉTRANGER.	**15 fr.**	**9 fr.**	**5 fr.**

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées :

Pour la Rédaction : 227, rue du Trône, Bruxelles.
Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes, Id.

TÉLÉPHONE 712

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont retournés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL A PARIS :
Messageries Hachette et Cie, rue Réaumur, 111

MAISON CLAESSENS-BAL

J. JONCRET-BAL, SUCCESSEUR

27, Rue d'Edimbourg, IXELLES-BRUXELLES

Fournisseur de la Cour, de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique et de S. A. R. Mme la Princesse Clémentine.

—o—

MAISON DE CONFIANCE
fondée en 1870

—o—

Téléphone 2727

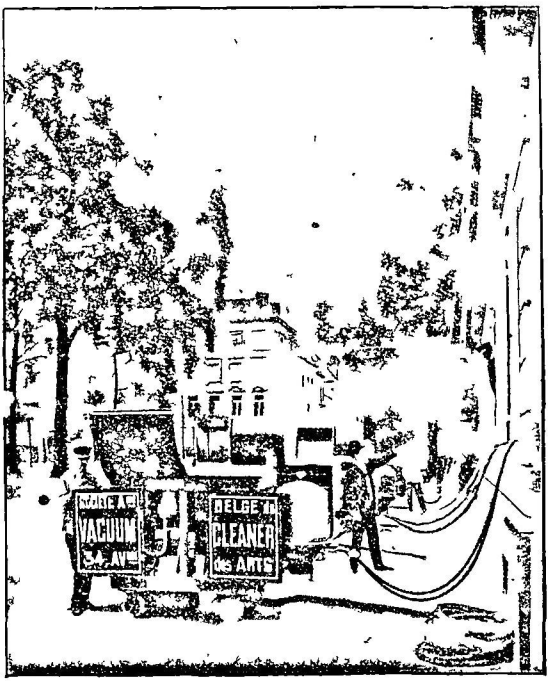
PARIS 1878

---- SPÉCIALITÉ ----

pour Harnais de luxe, Selles de Cavaliers et de Dames, Brides, Mors, Étriers, Licols, Surfaix, Couvertures, Caparaçons, Fouets et ustensiles d'Écurie.

SELLERIE --- HARNACHEMENTS

VACUUM CLEANER



Le seul procédé efficace de NETTOYAGE par le vide.

—o—

Renseignements et Devis gratuits sur demande.

—o—

Nettoyage hygiénique, sans déplacement, de tous tapis, tentures, rideaux, tapisseries, meubles, bibliothèques, murs, corniches, etc., etc.

—o—

RAPIDITÉ
ÉCONOMIE

—o—

34, AVENUE DES ARTS
BRUXELLES
Téléphone 5973

Commerce d'Avoines et Fourrages

VVE J. LANNOY-PAIROUX

53, rue de l'Orient, 53. – ETTERBEEK-BRUXELLES

VOYAGES CASIER

villégiatures croisières

Excursions confortables et économiques en tous pays

83, Boulevard Anspach, BRUXELLES (Bourse)

Adresse télégraphique : Voyages Bruxelles TÉLÉPHONE **4550**

Organisation particulière et sans concurrence

VOYAGES DE NOCES

VOYAGES DE FAMILLES

VOYAGES DE SOCIÉTÉS

Projets, devis et tous renseignements gratis et sans engagement

Seule l'**Agence Casier**, disposant de plusieurs sténodactylographes et de nombreuses machines à écrire, confectionne pour ses touristes des **carnets-guides** avec tous les renseignements concernant les horaires, arrêts et escales, sites et endroits remarquables en cours de route, tout ce qui mérite d'être vu ou visité dans les diverses localités de l'itinéraire, la visite des douanes, etc., pour voyager sans préoccupation.

Une visite dans les bureaux des VOYAGES CASIER, ou une demande de renseignements, suffit pour se convaincre de la supériorité du système d'organisation et des réels avantages offerts aux touristes. **Pas d'imprévus ni de surprises.**

LE SOUVENIR

Journal littéraire des familles

Paraissant mensuellement en 16 pages grand format

Directeur-fondateur : X. CASIER

83, boulevard Anspach, BRUXELLES (Bourse). — Tél. 4550

ABONNEMENT : Belgique, **1** franc. Etranger, fr. **1.50**

ELOI MENSIERS

MARÉCHAL-FERRANT

des Écuries de S. A. R. Mme la Comtesse de Flandre

Rue Jean Stas, 16, ST-GILLES-BRUXELLES

(QUARTIER LOUISE)

MUSIQUES

Pourquoi pleures-tu? *Valse lente.* — Piano.
Trois feuilles d'album, *Pensée fugitive, Mignon, Chanson d'amour.* — Piano.
The Romance of Sherlock Holmes. — Violoncelle ou violon.

PAR **Ferdinand LAVEN**

LA NOUVELLE ORPHÉE
ÉDITEUR

76, Rue de Rennes, 76
PARIS

AU NABAB
USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES
FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoiries, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

Union du Crédit de Bruxelles

RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 57

Location de Coffres-forts

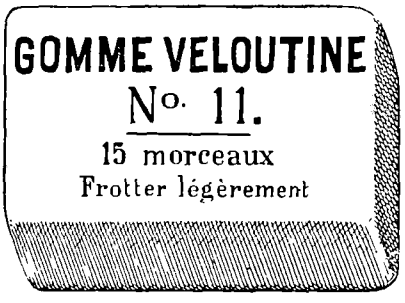
A PARTIR DE 3 FRANCS PAR MOIS

Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR
M. O. V.

Exigez cette marque de préférence à toute autre.

La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours encrée et ne coule jamais, quelle que soit la position qu'on lui donne.

Artistes, Architectes. Dessinateurs,
n'employez que la



Gomme Veloutine

Laisse le papier intact.
Enlève toute trace de crayon.

Ecoliers et Etudiants n'écrivez que sur le papier filigrane

L'ÉCOLIER

Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger « LES CLEFS » comme marque et pour votre papier à lettres d'affaires demandez la « NATIONAL MILL ».

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

CH. DIEUDONNÉ

10, GALERIE DE LA REINE, 10

BRUXELLES

ÉCRINS, BOITES A BIJOUX
COFFRES A ARGENTERIES

Gaînes pour armes de luxe et autres

CASE A LOUER

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

Téléphones : Nos 1410 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

Spécialité de Découpage et Collage d'Échantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CARTONNAGE, PERFORAGE ET NUMÉROTAGE

PLIAGE ET MISE SOUS BANDES DE CIRCULAIRES ET JOURNAUX

MAISON SAINTE-MARIE

FONDÉE EN 1836

12, RUE PACHÉCO, BRUXELLES — TÉLÉPH. 252

Médailles aux expositions de BRUXELLES, PARIS, LIÉGE et BORDEAUX

CASE A LOUER

EXPOSITION DE BRUXELLES 1910

VOYEZ LES DIVERSES INSTALLATIONS DES ÉTABLISSEMENTS

DELHAIZE Frères & Cie " LE LION „

dans les halles de la Section belge

SUCCURSALE-DÉGUSTATION A BRUXELLES-KERMESSE

CAVES de la MAISON

Les stocks considérables que nous avons toujours dans nos caves et entrepôts particuliers, les soins minutieux et constants que nous apportons à la conservation et à l'amélioration de nos vins en cave, nous permettent de ne livrer à la consommation que des vins vieux, en pleine maturité, possédant toutes les qualités précieuses qu'ils ne peuvent acquérir qu'après un séjour plus ou moins prolongé dans la bouteille.

Domaine de Magnan, 2e cru St-Emilion, cachet du Château .	la bout.	**1.50**
Cos d'Estournel 1905, 2e cru St-Estèphe	»	**2.00**
Grand vin Château Belgrave 1900, 5e cru classé	»	**2.50**
Château de Sarpes 1904, 1er cru St-Emilion	»	**2.50**

JOLIE SALLE A LOUER

PRÈS LA PLACE ROYALE

pour Conférences Expositions

Éclairage électrique, Chauffage central

TÉLÉPHONE

Pour les conditions :

S'adresser J. V., au bureau de la Revue

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE
117.32

BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.

IMPRIMERIE DE JURISPRUDENCE

SPÉCIALITÉ D'IMPRESSION
DE
MÉMOIRES JUDICIAIRES
CONCLUSIONS
ETC.

TRAVAUX
ADMINISTRATIFS
ET DE LUXE

Vve Ferd. LARCIER
26-28, rue des Minimes, BRUXELLES

Outillage perfectionné
pour la reliure de luxe et ordinaire

TÉLÉPHONE 712

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

TOME VINGTIÈME

Juillet — Août — Septembre 1910

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE

& LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

TOME VINGTIEME

JUILLET — AOUT — SEPTEMBRE

1910

BRUXELLES

26-28, Rue des Minimes, 26-28

THÉODORE WEUSTENRAAD

POÈTE BELGE

I. — PRÉLIMINAIRES.

Le poète dont je vais parler jouit chez nous, il y a quelque soixante ans, d'un commencement de célébrité; il connut même les honneurs officiels, puisqu'il fut membre correspondant de l'Académie royale de Belgique, classe des lettres, et que Quetelet put dire de lui, dans la notice qu'il lui consacra à l'occasion de sa mort : *L'annonce de cette perte cruelle retentit de la manière la plus douloureuse dans toute la Belgique ; le pays sentait, en effet, qu'il venait de perdre un de ses meilleurs citoyens et son poète lyrique le plus distingué. Chacun regardait comme un sujet de deuil public la mort prématurée d'un écrivain dont le talent faisait l'orgueil de notre jeune littérature...* Or, il n'y a guère aujourd'hui d'écrivain belge plus ignoré, je ne dis pas du public lettré, mais de nos littérateurs eux-mêmes, que ce poète dont Quetelet déplorait la perte comme un malheur national. Nous ne le rangeons pas parmi ces écrivains privilégiés que nous citons d'ordinaire comme nos précurseurs, et dont nous nous dispensons d'ailleurs de lire les œuvres La plupart des « jeunes » ignorent jusqu'à son nom : Théodore Weustenraad. Quelques-uns le connaissent, ce nom énergique et barbare, qui s'impose au souvenir; peut-être savent-ils, en outre, que Weustenraad est l'auteur d'un poème intitulé : *Le Remorqueur*... Mais leurs connaissances ne vont guère au delà...

J'ai voulu juger par moi-même si ce poète, après avoir connu chez nous les prémices de la gloire, méritait d'être aussi profondément oublié. J'ai étudié la vie et l'œuvre poétique de Weustenraad.

Quelques détails sur sa vie me paraissent importer à l'intelligence parfaite et à l'équitable appréciation de son œuvre. Théodore Weustenraad naquit en

1805, à Maestricht, ville qui depuis 1830 fournit à la Belgique nombre de citoyens distingués, parmi lesquels je n'ai à citer ici que le poète André van Hasselt. Il n'est pas indifférent de savoir que Weustenraad, comme d'ailleurs van Hasselt, eut pour langue maternelle le néerlandais et n'apprit le français qu'assez tard. Son père était avoué; lui-même entra dans la magistrature. (Il fut successivement procureur du roi à Tongres (1832), auditeur militaire à Liége (1832-1847), et à Bruxelles (1847-1848) et greffier au tribunal civil de cette dernière ville.) Il fut, en même temps, journaliste et publiciste. Depuis sa sortie de l'Université de Liége (1827), jusqu'à sa mort (1849), il batailla dans divers journaux et revues, pour les idées de liberté et de démocratie, qui, dans ce temps-là, passionnaient beaucoup de jeunes âmes. Son franc-parler lui attira même, sous le régime hollandais, des poursuites judiciaires. Quand éclata la Révolution, il défendit de sa plume la cause de l'indépendance belge, pendant que son frère, combattant dans les rangs des patriotes, tombait frappé d'une balle hollandaise à Watervliet. En somme, Weustenraad, avant d'être un poète, fut un patriote et un citoyen. Ses poésies lyriques ne représentent qu'une partie de son œuvre littéraire, la moindre de beaucoup en étendue, sinon en importance.

Il publia, en 1831, à Tongres, les *Chants du réveil,* une brochure de 32 pages, aujourd'hui introuvable. C'est vraisemblablement par cette humble plaquette, publiée dans une de nos villes les plus obscures, que s'ouvre la série des œuvres littéraires de langue française parues en Belgique depuis 1830. Weustenraad revendiquait du reste l'honneur d'avoir été un des fondateurs de notre littérature : « Je me féliciterais, dit-il, d'avoir contribué pour ma part à préparer les fondements de notre nationalité littéraire, destinée à compléter plus tard l'édifice de notre indépendance politique. » (Préface des *Poésies lyriques.*)

Les *Chants du réveil* ont cela de remarquable qu'ils sont l'œuvre d'un fervent saint-simonien. Le

saint-simonisme fit chez nous beaucoup d'adeptes, semble-t-il, entre 1830 et 1835. Au reste, il n'y a pas à tenir autrement compte de cet opuscule, dont les meilleures pages ont été reprises, après les corrections indispensables, dans les *Poésies lyriques*, publiées en 1848, chez A. Decq, à Bruxelles, en un volume assez copieux, qui représente toute l'œuvre poétique de Weustenraad. Les pièces qui composent ce recueil sont datées, ce qui facilite singulièrement l'étude du développement de l'écrivain.

Weustenraad est également l'auteur de *La Ruelle*, drame en prose, en trois actes, qui fut joué à Liége, en 1835, sauf erreur.

Il mourut du choléra, en juin 1849, à Jambes près de Namur, chez son ami l'archiviste Borgnet.

II. — L'INSPIRATION HUMANITAIRE.

Ce poète s'est développé lentement, et, quelque progrès qu'il eût faits, je n'oserais dire qu'il fût arrivé à son plein épanouissement, quand la mort le surprit dans la quarante-quatrième année de son âge. C'est une raison de déplorer doublement cette mort prématurée.

Les plus anciens vers recueillis par lui dans les *Poésies lyriques* dénotent bien de l'inexpérience encore. Ils ne sont cependant pas d'un enfant ni même d'un adolescent, puisque le poète avait vingt-six ans pour le moins quand il les composa. Je compte huit pièces (1) assez faibles où l'on retrouve, sans plaisir particulier, quelques-uns des lieux communs romantiques. Le poète y dénonce la corruption des mœurs, l'hypocrisie et l'égoïsme bourgeois, l'oppression des pauvres par les « grands », le triste sort du poète dans une société sans idéal. Il déplore la décadence de l'art, du théâtre, de la tribune, l'uni-

(1) *Mœurs*, (1831), *Chute et Pardon*, *Solitude*, *Regrets* (1833), *Amertume*, *L'honnête homme* (1835), *Aux barbares de la civilisation*, *L'heure noire* (1836).

verselle bassesse d'un siècle habile à détruire, mais impuissant à édifier.

De tout ce qui fut grand il ne reste que l'ombre...

Il se lamente sur les progrès du doute religieux et regrette, comme maint autre romantique, la foi perdue.

Et je dis : Ouvrez-vous, livres saints de nos pères,
Exhalez sur mon front, aride avant le temps,
L'énergique parfum des croyances austères
Dont s'embaumaient jadis les jours de mon printemps...

Tous ces poèmes sont caractérisés par un pessimisme dont la noirceur même est un peu suspecte. Les regrets, les lamentations, les invectives, les ironies qui les emplissent, ont quelque chose de très jeune et, pour tout dire, de légèrement provincial. On y croit reconnaître cette affectation, cette exagération, cette grandiloquence involontaires qui souvent empêchent les poètes novices d'être tout à fait sincères et leur interdisent le naturel et la justesse de l'expression.

Tout imparfaits que sont ces premiers poèmes, une qualité les distingue déjà : c'est le caractère généreux, large, *humain* de l'inspiration. Weustenraad ne se lamente pas égoïstement sur son sort, comme l'ont fait trop souvent les poètes romantiques, mais sur le sort des hommes, ses frères. Dès ses premiers vers sa poésie est nettement humanitaire. L'influence du moment où il écrivait y est certainement pour beaucoup. Notre poète a subi cette *influence générale*, dont parle Lanson, *qui porta tous les nobles esprits de ce temps à souffrir, à espérer, à vivre, enfin pour l'humanité tout entière*. On sent chez lui *ce large courant d'amour social qui se répandit après 1830 dans la littérature*. Et il n'est pas étonnant que Weustenraad, écrivant entre 1830 et 1848, se soit préoccupé dans ses vers des destinées de l'humanité. Mais ce qui est remarquable, c'est qu'il ne s'y soit guère soucié d'autre chose et que sa personnalité, son « moi », y occupe si peu de place. Il n'y a pas de vers d'amour dans ses *Poésies lyriques*, si passionnées qu'elles soient d'ailleurs. Le poète

citoyen a-t-il jugé l'amour un sentiment trop frivole? A-t-il été retenu par une délicate pudeur? C'est tout au plus s'il nous fera part, dans un poème de sa maturité (*Souvenirs*, 1846) d'une amitié féminine, et ce sera en termes discrets et voilés, d'un grand charme d'ailleurs.

Ces premiers poèmes forment la contribution de Weustenraad au romantisme « ténébreux et échevelé ». Il devait bientôt secouer ce pessimisme facile, qui ressemble un peu à une attitude. Il était de nature saine et forte; la tristesse, le découragement, le désespoir allaient faire place, chez lui, aux plus belles espérances, à la plus allègre confiance dans les destinées de l'humanité Ces sentiments inspirent une série de poèmes (1), où je distingue le *Chant du Prolétaire* et surtout l'*Hymme au siècle* et *l'Avenir*.

Déjà dans deux de ses premiers poèmes, datés de 1831, le poète avait formulé un des plus beaux rêves qui soient. Quinze années de paix européenne, succédant aux longues guerres de l'époque révolutionnaire et impériale permettaient d'espérer que le siècle nouveau verrait la suppression de la guerre entre les peuples. (*Watervliet*, *Le Vieux Drapeau.*) Mais l'inégalité sociale subsistait. Les révolutions avaient respecté un grand nombre de privilèges. Faites par les prolêtaires, elles avaient surtout profité à ceux que Weustenraad appelle les « grands ». Pour beaucoup d'hommes la vie continuait à être misérable et précaire. Pas de travail assuré; pas de bien-être proportionné au travail fourni. Nul moyen pour les pauvres de faire valoir leurs droits, puisqu'ils n'avaient accès ni à la tribune parlementaire, ni même à l'urne électorale, et pouvaient tout au plus manifester dans la rue.

> La Tribune est debout encore
> Sur ses fondements raffermis
> Et conserve un écho sonore,
> Riche ! pour tes superbes cris;

(1) *Watervliet*, *Le Vieux Drapeau* (1831), *Le Chant du Prolétaire* (1831, remanié en 1841), *Question* (1838), *Démocratie* (1845), *Aux Pauvres*, *La Charité* (1846), *Vœu*, *L'Avenir*, *Nuées*, *Hymme au Siècle* (1847).

Mais le cri que le pauvre jette
Meurt sans écho dans ses flancs sourds,
Et ne trouve pour interprète
Que le pavé des carrefours.

Et ceux qu'on opprimait ainsi, au mépris de toute fraternité et de toute justice, étaient la partie la plus saine, la plus intelligente, la plus généreuse de la nation :

Moi, plus puissant que lui, plus puissant que sa race,
Par le bras, par la tête et surtout par le cœur, etc.

Reconnaissons, en passant, dans ces vers déclamatoires, cette sympathie partiale pour le peuple, qui se rencontre déjà chez Rousseau, et même chez La Bruyère, et qui, chez Hugo et Michelet, tournera à l'idolâtrie.

Ce n'est pas d'une révolution violente, ni du développement graduel et régulier des institutions que Weustenraad attend la transformation de la société, mais de la mise en pratique des doctrines de Saint-Simon. Car le poète est un saint-simonien convaincu, je l'ai dit plus haut. Les sentiments qu'il éprouve pour le fondateur du « nouveau christianisme », sont ceux d'un fidèle pour son Dieu.

Gloire à toi, Saint-Simon, seul vrai Dieu de ta race,

disait-il dans la première version de son *Chant du Prolétaire* (1831).

Ce *Chant du Prolétaire*, expression de sa ferveur saint-simonienne et de ses aspirations sociales, est un poème des plus curieux. Il a le tort d'être déclamatoire et parfois même un peu obscur, défauts assez fréquents dans les premières œuvres de ce poète. Je laisse donc cette œuvre de jeunesse, je néglige quelques productions plus achevées, telles que *Démocratie*, *Nuées*, et même *La Charité*, parce que tout en étant littérairement supérieures à la précédente, elles sont de moindre portée quant au fond ; et j'en viens tout de suite à l'*Avenir* et à l'*Hymne au Siècle*,

où Weustenraad me paraît avoir le mieux donné sa mesure.

Dans l'*Avenir*, le poète exprime une fois de plus son rêve humanitaire, qui est celui de toutes les âmes généreuses de son temps. Mais cette fois on trouve chez lui plus de sérénité et d'allégresse dans la pensée, et, en même temps, plus de simplicité, de fermeté et de vraie grandeur dans l'expression. Au moment où il écrit (1847) la paix règne depuis plus de trente ans entre les États européens. Jamais on n'a vu aussi longue trêve. Son espoir n'était donc pas vain. Il n'avait pas tort de croire que le XIXe siècle verrait disparaître l'antique fléau, la guerre. Mais si la guerre ne sévit plus entre les nations, elle menace d'éclater entre les classes sociales. Des iniquités se perpétuent dans le sein des Etats. Pourquoi la misère, la souffrance, le mal, l'oppression, continuent-ils à régner parmi les hommes, quand ils n'existent pas dans le reste de la nature ? (Ceci est évidemment contestable, mais passons.) A quel héros est-il réservé d'établir enfin l'harmonie dans l'humanité? Les saint-simoniens l'ont tenté en vain... Cette grande œuvre qu'ils ont voulu réaliser par la douceur, un autre la réalisera-t-il par la force ? Un nouveau Spartacus consommera-t-il dans le sang la fusion des classes ? A Dieu ne plaise. Cette révolution doit être pacifique, elle doit être une œuvre d'amour.

Pour mettre un pied vainqueur sur le cratère en flamme,
Fermer le gouffre ardent des révolutions,
Il faut qu'il vienne un Homme, élevé par la Femme,
Qui porte dans son sein le cœur des nations,
Qui, du globe soumis achevant la conquête
Par le Soc, par la Presse et par le Remorqueur,
Joigne au sceptre du Roi, la verge du Prophète
Et la palme du Rédempteur.

Cette strophe est bien caractéristique. Il est curieux que les grands changements espérés soient toujours présentés comme l'œuvre d'un homme providentiel, et l'on s'étonne aussi du rôle attribué, dans cette

régénération du monde, à l'agriculture, à l'industrie et aux chemins de fer.

Le siècle était jeune, en 1847, et il avait les candeurs de la jeunesse. On peut trouver chimériques les espérances que, fort de ses inventions et de ses conquêtes nouvelles, il concevait pour un avenir prochain; mais elles étaient généreuses et grandioses, ces espérances, et, considérées après coup, elles paraissent touchantes. Beaucoup de poètes de 1830 ont chanté le *mal du siècle*; ce que Weustenraad chante dans les poèmes dont il s'agit, avec une profonde conviction et parfois avec un fier lyrisme, c'est l'*espoir du siècle*, ni plus ni moins. Une magnifique allégresse emplit les dernières strophes de l'*Avenir* et se retrouve dans les meilleurs vers de l'*Hymne au Siècle*, où le poète annonce la venue prochaine du « rédempteur » et prédit les destinées splendides de l'humanité.

Il viendra, l'Elu de la terre,
Il viendra, l'Elu du Seigneur ;
L'Olympe entendra le Calvaire
Saluer le Libérateur.
Nouvelle Isis législatrice,
Ils verront un jour sa justice
S'asseoir entre leurs deux sommets ;
Mais loin d'étouffer ses oracles,
Loin de renier ses miracles,
Ils rediront ses saints décrets.

Toutes les nations du globe,
Fières de se donner la main,
Pour baiser les plis de sa robe
S'élanceront sur son chemin ;
Tous les peuples de l'ancien monde,
Rois de la terre et rois de l'onde,
Ressuscités par son regard,
Au bord de leurs tombes muettes
Montreront un instant leurs têtes,
Pour le voir passer sur son char.

... A tous les grands instincts de l'âme
Il rendra leur essor natal ;
Il fera vers son but austère
Marcher l'Esprit et la Matière
Réconciliés sous sa loi,
Et fondera sur la Science
L'auguste et sublime alliance
De la Raison et de la Foi...

Roi des arts et de l'industrie,
Il dira leurs derniers secrets ;
Par l'amour et par l'harmonie
Il sanctifiera le progrès.
Sur les plages les plus barbares,
Géant, il dressera des phares
Resplendissants comme la croix ;
Les monts abaisseront leur cime,
Le désert, l'océan, l'abime
Reculeront devant sa voix.

Tout un monde invisible encore
Sortira jeune et triomphant,
Des solitudes de l'aurore,
Des ténèbres de l'occident ;
Et des débris du vaste empire,
Par Rome, Paris et Palmyre,
Fondé dans leur jour de grandeur,
Renaîtront vingt cités nouvelles,
Plus glorieuses et plus belles,
Qui sauront garder leur splendeur...

Tout rayonne déjà du consolant sourire
Tombé de son regard sur l'œuvre des mortels.
Partout l'Homme en travail agrandit son empire
Pour élever à Dieu de plus vastes autels.
Plus de sphère interdite à l'essor du génie !
Plus de borne immuable au seuil de la raison !
L'esprit est libre, et la chair rajeunie
Prépare, à son tour, sa rançon.

III. — L'INSPIRATION PATRIOTIQUE.

D'autres pièces sont d'inspiration patriotique (1). On y retrouve, plus fort et plus profond que chez aucun de nos écrivains, le sentiment de fierté, d'ombrageuse indépendance et d'espérance illimitée qui dut gonfler le cœur des Belges au lendemain de la Révolution de 1830. Les pages en question me paraissent avoir, à ce titre, une réelle valeur documentaire.

On peut tirer hors de pair, tant pour cette valeur documentaire que pour leur mérite littéraire proprement dit, les poèmes intitulés *Pour un prince*, *La ville natale*, et surtout *Aux conquérants parisiens* et *A la statue de la patrie*.

Le premier de ces poèmes célèbre la naissance du prince qui devait un jour être le roi Léopold II. Ce qui frappe dans cette courte pièce, c'est la liberté du ton. Non seulement ces strophes n'ont rien de courtisanesque, mais je leur trouve même parfois un accent républicain. Le poète citoyen signale au futur roi les limites assignées par la Constitution au pouvoir du monarque. Il lui vante beaucoup moins ses droits de souverain qu'il ne lui rappelle ses devoirs d'homme. Il l'invite à mériter par ses vertus le haut rang qui lui a été assigné dans la nation; que dis-je, il l'exhorte à se le faire pardonner, ce rang privilégié. La dernière strophe est, à cet égard, d'une remarquable hardiesse :

Né, comme son pays, au milieu d'un orage,
Qu'il grandisse, avec lui, sous un ciel plus serein!
Que toujours sa vertu, que toujours son courage
S'élève à la hauteur de son noble destin!
Qu'il n'abaisse jamais devant l'orgueil des mitres,
De son front mâle et fier la libre majesté,
Et peut-être le peuple, en faveur de ces titres,
L'absoudra de la royauté.

(1) *Prière pour la patrie*, *Pour un prince* (1835), *Mythe et réalité* (1836), *La Ville natale* (1838), *Aux conquérants parisiens* (1840), *A la statue de la patrie* (1846).

Un autre poème exprime les regrets du poète maestrichtois, dont la ville natale, après huit années d'angoisses et d'incertitudes, venait de retomber définitivement sous le joug hollandais (1838). Ces huit années furent pour la cité limbourgeoise une période agitée et douloureuse, généralement peu connue, dont Weustenraad évoque les événements en vers assez médiocres et que la crainte du mot propre rend parfois un peu obscurs. Elles touchent cependant par leur accent de sincérité, ces strophes filiales où il flétrit les Hollandais oppresseurs et les Maestrichtois traîtres à la cause de l'indépendance, où il exprime pour sa patrie malheureuse l'espoir d'un avenir meilleur. (*La ville natale.*)

On le retrouve d'ailleurs dans la plupart des poèmes de Weustenraad, cet accent de sincérité qui manque à tant d'œuvres plus savantes et plus achevées. Les sentiments qu'il exprime sont manifestement pour lui quelque chose de plus que des thèmes littéraires. On sent qu'il a personnellement éprouvé l'injustice, l'oppression, les révoltes, les aspirations, les ivresses, dont l'écho emplit ses vers. On se rappelle qu'il a combattu pour la cause sacrée et que toute sa vie n'a été qu'un combat. Et l'on se prend, malgré soi, d'une sorte de vénération pour ces poèmes, dans lesquels les épanchements les plus nobles sont maintes fois compromis par une phraséologie lourde. Tout faibles, tout inégaux qu'ils sont, ils ont souvent une inappréciable valeur : on trouve en eux quelque chose de plus que les effusions d'une sensibilité individuelle, égoïste et bornée. C'est l'âme de la nation qui y parle par la voix du poète, enfin consciente d'elle-même et jalouse de ses droits reconquis.

Au demeurant, je me demande si je ne m'exagère pas la faiblesse de ces poèmes, en tant que réalisations littéraires. Il en est où Weustenraad s'affranchit plus d'une fois de la médiocre rhétorique dans laquelle il est empêtré. Tels sont notamment *Aux conquérants parisiens* (1840) et, surtout, *A la statue de la patrie* (1846), deux compositions assez étendues,

où le poète, mûri par une expérience déjà longue, a souvent mis l'expression à la hauteur du sentiment.

Le ton du premier de ces poèmes est particulièrement véhément. C'était en 1840. La France venait d'être jouée par les grandes puissances, qui avaient réglé sans la consulter les affaires d'Orient. Le gouvernement de M. Thiers parlait de faire la guerre à l'Europe pour défendre l'honneur français et d'envoyer une armée sur le Rhin pour « déchirer les traités de 1815 ». A peine créé, le royaume de Belgique était donc menacé de disparaître. Il y eut chez nous un moment d'inquiétude et d'indignation. Weustenraad se fit l'interprète du sentiment public en vingt strophes de huit alexandrins, toutes vibrantes de fierté, où il faisait valoir les droits du jeune Etat à l'indépendance. C'est un plaidoyer toujours passionné et parfois vraiment admirable, dont je ne puis signaler que les grands traits. Respectez-nous, dit le poète irrité; nous étions libres, industrieux, civilisés avant vous; c'est même nous qui vous avons ouvert la voie du progrès.. Nous sommes déchus de cet état de prospérité et de splendeur? Peut-être. Mais donnez-nous le temps de grandir, nous aurons vite recouvré notre force et notre gloire. De quel droit prétendez-vous nous régir? Le peuple belge vous a-t-il chargé de sa direction? Avons-nous conclu un pacte avec vous? La preuve que nous méritons l'indépendance, c'est que nous avons su rester libres jusque sous le joug de l'étranger :

> Jamais un étranger n'a pu nous asservir,

mais il a pu nous opprimer, comme vous l'avez fait naguère, quand vous étiez nos maîtres. Vous nous promettez maintenant un régime de douceur; fallacieuses promesses, dont tous les tyrans sont coutumiers :

> Tous les usurpateurs ont parlé ce langage,
> Depuis les rois anciens jusqu'aux modernes tzars;
> Tous, avant de réduire un peuple en esclavage,
> Jurent de restaurer et les lois et les arts...

Au reste, poursuit-il avec fierté :

Nos lois, sans nous vanter, valent mieux que les vôtres...
Mieux que juillet, septembre a tenu sa parole...

Vous prétendez être seuls à posséder la sagesse politique, l'art de bien gouverner. Mais que voit-on chez vous?

Des querelles sans but, dignes du Bas-Empire,
L'oubli de tout respect pour les droits les plus saints,
Le désordre des mœurs poussé jusqu'au délire,
La Révolte toujours suspendue aux tocsins,
Le meurtre en permanence au seuil des Tuileries,
L'anarchie érigée en pouvoir de l'Etat,
Et, sur le piédestal de vos lois avilies,
Encensant l'ombre de Marat.

Au lieu de vous bercer du rêve des conquêtes,
Appliquez votre force à d'utiles travaux,
Et, conviés par nous à de plus nobles fêtes,
Cherchez la gloire et l'or sur des chemins nouveaux.

Livrez-vous, comme les Belges, aux pacifiques travaux de l'industrie. Bien des abus subsistent chez nous, nous ne l'ignorons pas, mais nous saurons les réformer sans votre secours. Il est permis d'avoir confiance dans la sagesse du peuple belge.

Le quatrième des poèmes patriotiques, *A la statue de la patrie* (1846), exprime mieux encore les aspirations du jeune État et la mission que lui assignent ses destinées. Les strophes du début, à vrai dire, respirent plutôt le découragement. Le poète rêve au pied du monument élevé aux glorieuses victimes de septembre :

Je crois entendre encore gronder par intervalle
L'écho sourd du canon dont la voix triomphale
Nous annonça des jours nouveaux.

Il s'adresse à la statue de la Patrie qui vient d'être érigée sur le tombeau des martyrs :

Tu dédaignas, ô reine, un piédestal vulgaire :
Le peuple, devançant l'effort du statuaire,

En fit un, en trois jours, des os de ses martyrs.
S'il en est dont l'orgueil occupe plus d'espace,
Pour nous, bronze ou granit, aucun ne le surpasse,
Par la grandeur des souvenirs.

Le sculpteur a représenté la noble figure, le sein voilé : que ne lui a-t-il plutôt voilé les yeux?

Fidèle alors aux vœux d'un fils qui te révère,
L'art t'aurait épargné, dans ta paisible sphère,
De nos tristes débats le spectacle agité,
Et tu ne verrais pas tant d'actions honteuses
Passer, le front levé, sur les tombes pieuses
Où dort ton lion insulté.

Et le poète énumère les maux qui désolent l'Etat en 1846 : prévarication et vénalité des pouvoirs, incapacité des chefs militaires, égoïsme et orgueil des classes dirigeantes, ingérence du clergé dans les affaires publiques... Voilà de bien gros mots, et il serait intéressant de rechercher, dans l'histoire du temps, les faits précis qui motivèrent, en 1846, des plaintes aussi amères. Il faut probablement y faire la part de l'exagération. La Révolution de 1830, en donnant à la Belgique l'existence politique, avait sans doute fait concevoir, aux citoyens du nouvel Etat, des espérances démesurées, dont les événements devaient bientôt démontrer la vanité.

Au reste, si l'idéal est loin d'être atteint, d'immenses progrès ont du moins été réalisés. Le poète ne tarde pas à le reconnaître, et il le proclame avec fierté. La Patrie peut annoncer aux morts de 1830, couchés à ses pieds dans leur tombeau, que leurs fils n'ont pas dégénéré.

Dis-leur que nous avons, en moins de quinze années,
Plus haut que tous leurs vœux fixé nos destinées,
Fait refleurir la paix sous tes saints étendards,
Fait bénir par l'Europe un nom qu'elle répète,
Et reconquis l'honneur de marcher à sa tête
Par l'industrie et par les arts!

Mais le poète ambitionne pour la Belgique quel-

que chose de mieux encore que la prospérité artistique et industrielle.

Nos vrais jours de grandeur ne sont qu'à leur aurore.
Il nous reste à t'abattre, à t'écraser encore,
Passé, monstre rampant, sans oreilles, sans yeux,
Qui te dresses dans l'ombre au pied de tous les trônes,
Et montes, chaque jour, le long de leurs colonnes,
Plus fort et plus audacieux.

Nous t'abattrons. Ta chute affranchira la terre,
Et sur le sol maudit où tu semais la guerre,
S'élèvera la sainte et splendite cité,
Où règneront, un jour, sans trouble et sans orages,
Dans un ordre céleste inconnu de nos sages,
La Justice et la Liberté...

Ces vers paraîtront peut-être aussi naïfs qu'ils sont généreux. Il y a plus de sagesse dans les strophes finales, qui sont à méditer.

Quand Dieu, dans sa bonté, réunit notre race,
Fonda notre demeure et fixa notre place
Au centre lumineux de trois peuples puissants,
Il voulut nous choisir comme *un écho sonore*
Pour propager sa voix du couchant à l'aurore,
Traduite en terrestres accents.

Il nous plaça près d'eux sous sa garde divine,
Marqués du sceau vivant d'une même origine
Pour réfléchir en nous leurs instincts si divers,
Leur tendre, tour à tour, une main fraternelle
Et cimenter entre eux une paix éternelle,
Terme de tant de maux soufferts.

Ces strophes sur le peuple belge ne soulignent-elles pas ce que sa situation géographique a de vraiment avantageux? Ne déterminent-elles pas, avec une remarquable netteté, les éléments composites de notre personnalité ethnique? Ne jettent-elles pas quelque lumière, en dépit de leur romantique religiosité, sur la mission pacificatrice que l'avenir réserve peut-être aux petits États?

IV. — L'INSPIRATION MODERNISTE.

D'autres poèmes du recueil (1) me paraissent porter mieux encore la marque du pays et du moment qui les vit éclore, me paraissent être plus *belges*, en un mot, que les poèmes proprement patriotiques dont je viens de parler. Il s'agit de ceux où Weustenraad célèbre l'industrie (*Harmonie*, *Le Haut-fourneau*), où il chante les chemins de fer, que la Belgique venait d'adopter sur l'initiative du ministre Rogier, ami du poète, devançant ainsi dans la voie du progrès matériel tous les états du continent. (*Le Remorqueur*.) Nul pays n'était mieux désigné, semble-t-il, pour donner naissance à cette poésie éminemment moderniste, que le pays actif, laborieux et progressif où devait s'épanouir, cinquante ans plus tard, le génie de Verhaeren. Et il est, à maints égards, un précurseur de Verhaeren, le poète qui a dit :

> L'homme enfin comprend son génie,
> Il ose admirer ses travaux...

Il est probable que les poèmes en question parurent hardis et novateurs vers 1840. Comme ils sont bien de leur temps, néanmoins! Weustenraad nous trace, de la cité industrielle, une image optimiste et idyllique, qui est digne de l'âge d'or. Elle s'étale, heureuse et pacifique, dans le cadre d'un verdoyant et frais paysage où l'on reconnaît la vallée de la Meuse aux approches de Liége, telle du moins qu'elle dut être au temps où vivait le poète. Une idéale harmonie y règne entre l'homme, la Nature et Dieu. L'ouvrier travaille avec cœur, parce qu'il sait que le travail est conforme au vœu de la Nature et de Dieu, et il les unit dans une même bénédiction.

> Héros de la terrestre fête,
> Il entonne un chant fraternel,
> Et quand la forêt le répète
> Au mont qui le redit au ciel,

(1) *Harmonie* (1840), *Le Remorqueur* (1841), *Le Haut-fourneau* (1844), *Hymne au siècle* (1847).

Ravi d'une extase inconnue,
Il croit entendre dans la nue
Dont les flancs s'ouvrent sans effroi,
La voix sublime de Dieu même
Qui dit à la terre : Je t'aime ;
A l'homme : Aime-la comme moi !

Il y a pour nous, dans ces derniers vers, une cruelle ironie. Weustenraad ne pouvait prévoir quelle serait un jour l'horreur et la désolation des sites industriels. Il ne se doutait pas davantage des profonds changements que devait amener dans l'ordre moral, religieux et social, le développement de l'industrie. Sans aucun doute, la réalité est moins belle que son rêve.

Les espérances que le poète fonde sur le progrès industriel sont à la fois naïves et merveilleuses. A l'en croire, il doit non seulement transformer, embellir, enrichir le monde, séjour de l'humanité, mais encore rendre l'humanité plus libre en établissant sa domination sur la matière. Ce sont d'admirables strophes que celles où Weustenraad exprime ce rêve.

O phare voyageur de l'antique Idumée,
Flamme, pendant la nuit, pendant le jour, fumée,
Colonne de vapeur qui portes jusqu'au ciel,
Sous les noms éclatants dont notre orgueil te nomme,
Des trésors de la terre et du pouvoir de l'homme
Le témoignage fraternel !

A travers les déserts, comme au temps de Moïse,
Guide les nations vers la terre promise,
Aplanis sous leurs pas et les mers et les monts,
Et fais régner nos fils, en Rois, sur la matière,
Pour qu'ils puissent, un jour, lever vers la lumière
Des bras libres comme leurs fronts !

Dans son enthousiasme, Weustenraad va même plus loin. Ce qu'il attend de l'industrie, c'est un renouvellement complet du monde et de la destinée humaine.

Ah ! l'industrie est noble et sainte ;
Son règne est le règne de Dieu...

Mais ces grandioses rêveries emplissent surtout le poème du *Remorqueur*, qui fut si vivement applaudi le soir où Weustenraad le lut tout haut dans le salon du ministre Rogier, et qui est resté l'œuvre la plus célèbre, je ne dis pas la plus connue, de ce poète. Toute valeur littéraire mise à part, il est extrêmement curieux, ce poème. Le Remorqueur, c'est-à-dire, dans le langage du temps, la locomotive, y est présenté comme un instrument de progrès, de civilisation, de liberté, voire de paix et de fraternité entre les hommes. Rien de plus caractéristique, à cet égard, que les strophes suivantes, où l'on remarquera, en outre, de fortes expressions, de merveilleuses images, un large et puissant mouvement, à peine compromis par quelques faiblesses. Le poète s'adresse au Remorqueur.

Marche, ô puissant athlète, et, sous des cieux tranquilles,
Par des rubans d'acier va relier les villes,
Fleurs de granit et d'or d'un bouquet enchanté;
Des grands fleuves absents, des rivières lointaines
Prolonge l'embouchure au sein d'arides plaines
Surprises tout à coup de leur fertilité,
Et peuple, dans ton cours, de nobles édifices,
De palais, d'ateliers, de temples et d'hospices,
Le sol de la naissante et moderne cité !

Marche, combats, triomphe, agrandis tes domaines,
Et fais doubler le pas aux peuples en retard;
Prodigue-leur à tous, libres ou dans les chaines,
Les fruits de la science et les trésors de l'art;
Féconde l'union de l'homme et de la terre
Par les bienfaits nouveaux que tu répands sur eux,
Et relève l'esprit, en vengeant la matière
De l'insultant oubli d'un passé dédaigneux.

Marche, marche toujours, sans relâche, sans trêve !
Fais tomber les remparts que l'égoïsme élève
Entre les nations esclaves de la peur :
Affranchis le travail, viens, et réconcilie
L'antique Agriculture et la jeune Industrie

Avec la Liberté, leur mâle et noble sœur,
Et que le monde entier, abrité sous leur aile,
Retrouve, au sein de Dieu, l'unité fraternelle
Qui doit consolider sa paix et son bonheur!...

Pour tout dire, Weustenraad assigne à la locomotive un rôle presque divin. Ne l'appelle-t-il pas quelque part le « moderne Messie »? Cela nous étonne et nous fait sourire. Ne sourions pas trop. Certainement les prévisions du poète péchaient par excès d'idéalisme; mais il n'avait pas tort, semble-t-il, de prévoir d'immenses changements. Les chemins de fer n'ont-ils pas contribué, dans une mesure incalculable, à l'évolution du monde depuis 1835?

L'auteur du *Remorqueur*, bon patriote, est très fier de pouvoir dire que son pays fut le premier du continent à oser adopter le chemin de fer. Aux vieilles nations, que la guerre et l'anarchie continuent à désoler, il oppose orgueilleusement l'industrieuse et pacifique Belgique en voie de renaître et déjà florissante. Prophète clairvoyant, il prédit aux Belges de magnifiques destinées, dues à leur initiative et à leur génie industriels autant qu'à la libérale constitution qui les régit. Car le Remorqueur est venu parfaire l'œuvre de la Révolution : avec la liberté de la presse, il est le don le plus précieux fait à la jeune nation.

Sois donc béni, géant, sois béni d'âge en âge,
Toi qui, pour nous sauver, vins achever l'ouvrage
Commencé par la liberté.

Ce poète est vraiment d'un étonnant modernisme. Il ne se contente pas de vanter les bienfaits de l'industrie et des chemins de fer; il proclame leur ***beauté***. Quand il contemple dans sa splendeur et ses fumées la trépidante cité industrielle, il est tenté d'opposer l'œuvre de l'homme à l'œuvre de Dieu. Un scrupule religieux le retient seul. Weustenraad semble parfois un Verhaeren chrétien.

Au demeurant, *Le Haut-fourneau* et *Le Remorqueur* sont avant tout des poèmes descriptifs, très détaillés et très poussés, où l'auteur se propose

manifestement de nous montrer la beauté spéciale de l'industrie et des chemins de fer. Que la tentative ne soit pas toujours heureuse, cela importe peu. Ce qui est tout à fait remarquable, c'est qu'un poète, en 1840, ait su découvrir dans de tels objets un caractère esthétique que ses contemporains leur déniaient (cf. *La Maison du berger*, d'Alfred de Vigny) et que beaucoup de poètes d'aujourd'hui leur dénient encore. Verhaeren n'est-il pas un poète d'exception, même de nos jours?

V. — Poésie personnelle et intimiste.

Telle est à peu près, réduite à ses éléments essentiels, l'œuvre poétique de Théodore Weustenraad. On voit assez que l'inspiration en est généreuse. Cependant, une telle fidélité à la poésie humanitaire et patriotique ne laisse pas d'étonner, à la longue, notre scepticisme. Les thèmes chers à Weustenraad, relativement nouveaux en son temps, ont, depuis lors, fait les frais de tant de misérables cantates, que, pour un peu, nous le taxerions lui-même de vulgarité. Et puis — soyons francs — ne sommes-nous pas portés à mépriser, nous poètes égoïstes et aristocratiques, ce confrère qui ne sut s'enflammer que pour de grandes causes et qui mit au-dessus de lui-même la patrie et l'humanité?

L'auteur des *Poésies lyriques* n'a pourtant pas ignoré cette veine personnelle et intime qui est généralement celle des poètes d'aujourd'hui (1). S'il n'a pas chanté l'amour, il a du moins exprimé quelques-une des plus délicates émotions humaines. Plusieurs de ses poèmes en font foi, il connaissait les divines exaltations que nous procurent la nature, la religion et l'art. (*Rêverie.*) Il appréciait l'influence apaisante des champs, l'attrait des souvenirs d'enfance, les charmes de l'amitié, la douceur du home rustique et de la rêverie solitaire. (*Fantaisie.*)

(1) *Réverie* (1840), *Fantaisie* (1843), *Souvenir* (1846), *Vœu* (1847).

Que ne puis-je emporter au fond des solitudes,
Loin du bruit des cités qui me poursuit toujours,
Mes austères loisirs et mes douces études,
Trop souvent troublés dans leurs cours ?...

Mais il semble n'avoir goûté tout cela que hâtivement et à la dérobée, dans un moment de lassitude ou de découragement, et s'être réservé d'en jouir pleinement plus tard, lorsqu'il aurait enfin triomphé dans le bon combat. Car ce poète est un lutteur, il ne faut pas l'oublier; et la solitaire rêverie, à laquelle il s'abandonne dans un jour de répit, n'a, elle-même, rien d'égoïste; elle a pour objet, le plus souvent, les destinées de la patrie ou de l'humanité. (*Vœu*, *Nuées*.)

VI. — APPRÉCIATION.

Je crois avoir montré que les *Poésies lyriques* de Weustenraad sont une œuvre hautement significative. Sont-elles, littérairement, un chef-d'œuvre? Il s'en faut de beaucoup. Mais elles me paraissent mériter, dans une large mesure, le succès qu'elles obtinrent en leur temps.

Certes, l'écrivain est souvent médiocre. Le français n'est pas la langue maternelle de Weustenraad, on s'en aperçoit, bien que les germanismes soient moins fréquents chez lui qu'on ne croirait. Ce qui lui manque, ce n'est pas tant la correction que l'aisance, la souplesse, la « fluidité ». Ses meilleures pages sont souvent gâtées par une rhétorique vieillotte qui sent le collège : entre autres poèmes, elle dépare *Le Remorqueur* et *Le Haut-fourneau*, où elle jure particulièrement avec la modernité du sujet. En outre, Weustenraad est souvent déclamatoire, surtout dans ses premières œuvres; et il abuse vraiment, à notre sens, de certains mots abstraits tels que : Liberté, Progrès, Fraternité, etc., qui, depuis 1840, ont beaucoup perdu de leur puissance évocative, et que les poètes d'à présent abandonnent volontiers aux orateurs de meetings. Ajouterai-je que ce poète rime parfois faiblement et qu'il mélange assez arbitraire-

ment, à ces débuts surtout, les vers et les strophes de coupes variées ? Mais ce sont là des critiques de détail, sur lesquelles je préfère ne pas insister.

Ces réserves n'empêchent pas Weustenraad d'être souvent excellent; c'est surtout le cas dans les poèmes écrits à partir de 1840, qui témoignent d'une relative maturité. « La diction y est plus pure, la pensée plus complète, la période plus pleine et plus harmonieuse », dit Quetelet, dans la notice citée plus haut. Ce savant était décidément bon juge en matière littéraire, et je ne puis que souscrire à son jugement. Le poète atteint souvent, dans ces œuvres, à la justesse simple et forte de l'expression, et, quand le sentiment l'inspire, il se hausse plus d'une fois jusqu'à l'éloquence ou même jusqu'au grand lyrisme. On le devine laborieux, patient, entêté. On trouve souvent chez ce romantique des vers ou même des strophes presque classiques d'allure, remarquables pour cette raison qu'ils rendent avec netteté, vigueur, concision, et souvent au moyen d'une forte image, une pensée intéressante en soi, et qui double de prix par l'expression. Certaines strophes se font admirer par leur solide contexture, l'ordre, la logique, l'enchaînement, qui président, en elles, à l'exposition des idées. On en trouvera de telles parmi celles que j'ai citées au cours de cette étude. Et tout cela me paraît original, d'une originalité simple faite de sincérité et de vigueur, qui est du meilleur aloi.

La force domine chez Weustenraad. Il a cependant su chanter en stances exquises, dans son charmant *Souvenir*, les douceurs du loisir, de la vie champêtre, d'une amitié de femme :

... Mais que de fois, surtout, dans notre solitude,
Nous nous rappellerons avec un tendre orgueil,
La bonté sans apprêts, la grâce sans étude
De votre généreux accueil !

Peut-être, au même instant, si quelque écho s'éveille,
Par un retour subit vers un passé si doux,
Vous direz, à voix basse, en y prêtant l'oreille :
Écoutez ! ils parlent de nous.

Nous aussi nous croirons, par un retour semblable,
Entendre votre voix et distinguer vos pas,
Et votre esprit viendra s'asseoir à notre table,
Et causer avec nous tout bas.

Ah ! que le souvenir de ces douces journées
Plane sur nos hivers comme un songe enchanté ;
Que d'un reflet divin il dore les années
Dont le nombre nous est compté...

L'auteur de ces pures et mélodieuses stances méritait-il d'être si complètement oublié? Il en a écrit d'autres, d'une inspiration analogue, qui les valent presque. On trouve çà et là, chez lui, des impressions de nature, formulées en vers admirables :

... Sous l'ombrage doré des grands bois murmurants...
... Que de fois m'as-tu vu, bercé par leur murmure,
Interroger les voix de la grande nature
Pleines de saints accords ;
Rêver, en contemplant, à travers le feuillage,
Au bruit vague et lointain des cloches d'un couvent,
Le vol mystérieux d'un splendide nuage
Emporté par le vent !

Voici encore trois vers où l'auteur, s'adressant à la Muse, évoque des souvenirs d'enfance :

D'autres, vêtus de deuil, te conduiront peut-être
Sous un saule où, de loin, tu verras apparaître
Une ombre aux traits divins qui fut presque ta sœur...

Le dernier de ces vers est d'un merveilleux poète. Weustenraad excelle surtout à rendre la pensée, le sentiment, la passion ; tout ce qui relève de l'imagination ou de la sensation trouve en lui un interprète moins habile. *Le Haut-fourneau* et *Le Remorqueur* représentent, certes, un grand effort ; mais cet effort ne me paraît pas toujours heureux. Le poète nous vante en vain la *beauté* des inventions modernes ; on peut douter qu'il l'ait profondément *sentie ;* du moins, s'il l'a sentie, les mots lui ont souvent manqué pour l'exprimer. Ses poèmes modernistes

abondent en métaphores, en comparaisons, en hyperboles, qui n'offrent à l'imagination rien de précis. Reconnaissez-vous le remorqueur sous cette accumulation d'images aussi approximatives qu'inattendues ?

Éléphant par la force, et cheval par la grâce,
Tigre par la vitesse, et lion par l'audace...

Au contraire, une sensation vraie et puissamment rendue relève les passages suivants, qui nous donnent un avant-goût de la poésie verhaerienne. Il s'agit toujours du remorqueur :

Quand, libre et triomphant, tu traverses le monde,
Emporté, loin de nous, par l'ardente vapeur,
Pareil, sans être aveugle, *à l'ouragan qui gronde,*
Avec tes bruits tonnants et ta sombre splendeur...

... La rayonnante et large arène,
Où mugit ton vol de métal...

... S'ils rencontraient, un soir, *la formidable trombe*
De flamme et de métal,
Roulant avec fracas à travers la campagne...

J'en viens presque à regretter ce que j'ai dit plus haut. Une magnifique imagination éclate dans cinq ou six passages de ce livre, où abondent la force, la grandeur et l'éclat, avec je ne sais quelle netteté nerveuse qui est plus classique que romantique. Voici deux strophes ayant trait, la première à Napoléon, la seconde aux révolutions de 1830 :

Aujourd'hui même encor qui de nous ne s'incline,
Frappé d'un saint respect pour un culte oublié,
Quand à ses yeux surgit, les bras sur la poitrine,
L'ombre du Titan foudroyé
Qui déchaîna, quinze ans, dans sa course hardie,
Sur l'Europe des rois muette de terreur,
L'ouragan plébéien d'où sortit son génie
En manteau d'Empereur !...

... Tout à coup il se fit un grand bruit dans le monde;
Deux rois étaient tombés de la sphère des rois,
Et, dans l'ébranlement de leur chute profonde,
Le Peuple crut les voir tomber tous à la fois;

La terre, en gémissant, s'entr'ouvrit sous leurs trônes
Frappés, pendant trois jours, par le souffle de Dieu,
Et du gouffre étonné montèrent en colonnes
De larges tourbillons de feu...

Mais je ne sais si, à ces puissantes strophes, je ne préfère par certains vers à la fois imagés, nerveux et pleins de sens, qui me paraissent décidément ce qu'il y a de plus original dans l'œuvre de Weustenraad. Tels sont ces admirables alexandrins déjà cités :

... Et fais doubler le pas aux peuples en retard...
... Féconde l'union de l'homme et de la terre...

Tout n'a pas cette valeur dans les *Poésies lyriques*. Tant s'en faut. De tels vers sont exceptionnels chez Weustenraad; mais je crois qu'ils seraient exceptionnels chez des poètes même plus glorieux et plus grands. Et puis Weustenraad a d'autres mérites que je me contenterai de signaler. A maintes reprises, il a su manier et enchaîner, avec une véritable maîtrise, d'amples strophes de six, huit ou neuf alexandrins, ce qui est d'un versificateur expert. Et il a su deux ou trois fois animer d'un grand souffle, d'un large et irrésistible mouvement, ces séries de majestueuses strophes; ce qui est d'un fier poète lyrique.

J'ai consacré une assez longue étude à l'auteur du *Remorqueur;* c'est qu'il m'en a paru digne. En 1850, notre « grand poète » n'était pas André Van Hasselt, si souvent cité aujourd'hui ; c'était Théodore Weustenraad, aujourd'hui presque oublié. Supposé qu'on ait jadis surfait ce dernier poète, on ne s'était pas entièrement trompé sur sa valeur, et l'oubli où il est tombé de nos jours me paraît immérité.

Je me suis moins appliqué à juger l'œuvre poétique de Weustenraad qu'à l'analyser. C'est que ses *Poésies lyriques,* épuisées depuis longtemps et assez difficiles à trouver, étant inconnues du public actuel, le plus urgent était de les lui faire connaître. Une réédition de cet ouvrage me paraît s'imposer, du moins sous forme de « morceaux choisis » ou d'antho-

logie. On pourrait ainsi former un volume de cent pages, qui serait tout à fait remarquable.

Enfin, je n'ai pas cherché à démêler, dans les *Poésies lyriques*, les réminiscences, les imitations, les influences variées qui y limitent la part d'originalité de l'auteur. Ce n'est pas qu'elles m'aient échappé tout à fait. On reconnaît, à maints endroits des *Poésies lyriques*, l'influence de Schiller (*Le Remorqueur* est à rapprocher du *Chant de la cloche*) et de Lamartine, surtout du Lamartine oratoire qui écrivit *La Réplique à Némésis* et *La Marseillaise de la paix*. Et certainement d'autres poètes français et étrangers ont influencé le poète belge. Mais mon intention n'était pas cette fois d'étudier les « sources » de Weustenraad ; une telle étude m'eût entraîné trop loin.

FERNAND SÉVERIN.

LES ORIGINES FABULEUSES D'ANVERS. - TANCHELIN ET LES ENFANTS DE PRIAPE (1)

ANVERS, VILLE PAIENNE. — CATHOLICISME DE DÉCOR. — RUBENS. — ANARCHISME ÉROTIQUE. — UNE LIGNÉE D'HÉRÉSIARQUES. — LA MAISON DU GÉANT. — LE BURG. — DRUON ANTIGON. — LES MAINS COUPÉES. — SALVIUS BRABON. — ÉTYMOLOGIES : « HAND WERPEN ! AAN 'T WERF ! » — L'OMMEGANG OU LA CAVALCADE. — LA PUCELLE D'ANVERS. — KERMESSES TRAGIQUES. — LE MARCHAND D'ŒUFS ET LA LAITIÈRE. — PASQUINADES. — DRUON A PARIS. — ADVERSA ET VERPUM. — SEMINI, PRIAPE SCANDINAVE. — LA STATUETTE DU DIEU DES JARDINS — PUDEUR ET VANDALISME ORTHODOXES. — LE SAINT PRÉPUCE. — ROHINGUS. — TANCHELIN. — SON HÉRÉSIE. — SES PARTISANS. — LES ENFANTS DE SÉMINI. — PIRATES ET AVENTURIERS. — NAUFRAGEURS. — DROIT D'ÉPAVE. — ANVERSOIS A LA CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE ET A LA PREMIÈRE CROISADE. — POPULARITÉ DE TANCHELIN. — LIBERTÉ SEXUELLE. — TANCHELIN A ROME. — IL MEURT ASSASSINÉ.

Anvers fut de tout temps la ville païenne de la cocagne belge. Son catholicisme de décor n'a guère plus de fond que celui de son illustre interprète, le grand Pierre-Paul Rubens, qui peignit les drames du Golgotha, hanté par les splendeurs de l'Olympe. De temps immémorial aussi, Anvers fut un foyer de libertinage, voire d'anarchisme érotique. Alors que ses sœurs des Flandres, Bruges et Gand, déchaînaient des révoltes motivées par des raisons d'ordre exclusivement politique, Anvers ne cessa de fomenter les hétérodoxies. Son histoire nous déroule une chaîne presque continue d'agitateurs, d'hérésiarques et de prêtres hors des rangs, prêchant les libertés de la chair en même temps que celles de

(1) Introduction d'un ouvrage en préparation sur les *Libertins d'Anvers*.

l'esprit, la réconciliation des corps et des âmes, la croisade contre les préjugés et les épouvantails bibliques. Aucun historien n'a encore, que je sache, entrepris l'étude de cette succession de prophètes libertins; les pages suivantes tenteront de les mettre en lumière et de les situer dans leur milieu.

Et, afin de mieux faire comprendre l'atmosphère et la température morales toutes particulières de la bonne ville d'Anvers, nous commencerons par raconter ses origines aussi savoureusement fabuleuses que celles des plus illustres cités païennes.

Rue des Nattes, une des venelles démolies il y a une trentaine d'années avec tout le pittoresque quartier riverain de l'Escaut, s'élevait entre autres édifices de lointaine antiquité, la maison dite du Géant (*het Reuzenhuis*), construite au XIIIe siècle par les chevaliers de l'ordre teutonique sur un terrain concédé par le duc de Brabant Jean II. Ce terrain tenant du côté du fleuve au mur du Burg, le premier château-fort d'Anvers, le duc autorisa les chevaliers à bâtir sur ce mur. Leur « Reuzenhuis », qu'ils occupèrent durant plus de cinq cents ans, avait été renouvelé en grande partie dans le cours du XVe siècle. S'il faut en croire la légende à laquelle se rapporte son nom, cet édifice datait d'une époque bien autrement reculée. Il aurait été contemporain de Jules César et d'un géant appelé Druon Antigon. De ce château, Druon guettait les nefs qui descendaient ou remontaient le fleuve et exigeait des nautoniers la moitié de leur cargaison. Malheur au téméraire qui comptait sur la vitesse de ses rames ou de ses voiles pour tromper la vigilance du péager. Le géant enjambe le fleuve, un pied sur chaque rive, le corps penché, les bras tendus, les poings trempés dans l'onde, il vous a bientôt pêché la barque, et après en avoir opéré le déchargement, il punit les marins en leur coupant la dextre qu'il lance dans l'Escaut. Puis il rend les pauvres diables ainsi mutilés et ruinés à leur bateau qu'il renfloue, non sans avoir provoqué au préalable un remous impétueux, rien qu'en agitant le fleuve du bout de son orteil...

Longtemps, Druon Antigon torture et pressure

ainsi les mariniers de l'Escaut ; longtemps il a jeté leur poing sanglant en pâture aux poissons du fleuve.

Même en se coalisant, les bateliers n'oseraient s'attaquer au monstre.

Mais, un jour, un tout jeune pêcheur, Salvius Brabon, s'en fut, nouveau David, provoquer ce vivant fléau. En voyant approcher l'adolescent, Druon éclata d'un rire si formidable qu'on crut entendre le tonnerre. Le géant avait une cuirasse, un casque, la lance et le glaive ; l'éphèbe, presque nu, était muni seulement d'un méchant coutelas et d'un paquet de cordes rejeté sur l'épaule. A la façon du chat qui taquine le souriceau avant de le croquer, le géant leurra le petit Salvius en feignant de s'exposer à ses coups ; toutefois, l'enfant manœuvra si bien que les jambes du géant s'embarrassèrent dans les cordes, et qu'après avoir trébuché il s'abattit tout de son long. Salvius, ne laissant pas à l'ennemi le temps de redresser sa masse énorme, se jeta sur lui, l'égorgea, lui coupa la main, puis, brandissant celle-ci et criant : Victoire ! il courut de toutes ses forces jusqu'au rivage où l'attendait un grand concours de peuple, et après avoir montré la main monstrueuse à ses compagnons émerveillés, il la jeta le plus loin qu'il put dans l'Escaut.

Ravi de cet exploit, l'empereur Jules César — la légende lui confère le titre qu'il mérite — donna en mariage au jeune héros sa propre cousine Silviana, sœur d'Octave, et le créa duc de Brabant et roi de Tongres.

Et, depuis lors, l'endroit où le géant avait été immolé s'appela Antwerpen, de *Hand werpen*, ce qui signifie, en flamand, jeter la main.

Cela se serait passé cinquante et un ans avant Jésus-Christ.

Pour expliquer le nom flamand d'Anvers, archéologues et étymologistes se sont moqués de cette merveilleuse histoire de l'ogre coupeur de mains. D'après eux, Antwerpen proviendrait simplement d'*aan t'werp* (à la jetée, sur la rive) ?

Mais la sagesse populaire s'en tient à la version

des poètes. C'est, d'ailleurs, à celle-ci que donnent raison les armoiries de la ville. Que signifierait, sinon, ce château-fort flanqué de deux mains coupées qui figure sur cet écusson.

Loin de renoncer à cette origine fabuleuse, la bonne gent d'Anvers ne songea qu'à perpétuer le souvenir de l'heroïque fondateur de son berceau. Peu à peu, le peuple se réconcilia même avec la mémoire de Druon, son premier burgrave. On lui pardonna sa férocité à cause de l'occasion de s'immortaliser qu'il offrit au jeune Salvius ; on alla jusqu'à s'enorgueillir d'un ancêtre aussi peu commode, aussi protectionniste, aussi égoïste, disons « envers soi ». pour employer le méchant calembour commis par les envieux de la prospérité anversoise.

Désormais, la même popularité s'attacha au mythe de Druon Antigon qu'à celui de l'épique cousin par alliance, de Jules César. Par une bizarre anomalie, le libérateur fut même éclipsé dans la faveur de ses descendants par le fléau dont il les avait délivrés.

Après la prise d'Anvers par Alexandre Farnèse, les ingrats autorisèrent même les Jésuites à substituer à la statue de Salvius Brabon, décorant le frontispice de l'Hôtel de ville, une statue de la vierge qui s'y trouve encore. Il est vrai que, depuis, le sculpteur anversois Jef Lambeaux, le Jordaens de l'ébauchoir, érigea en pleine Grand'Place de sa ville natale, sous les espèces d'une fontaine, un superbe monument à la gloire du jeune paladin, qui avait, d'ailleurs, fourni autrefois à Quintin Massys, le motif couronnant sa fontaine en fer forgé du Marché-aux-Gants. En ces derniers temps, on ajouta aussi l'effigie de Brabon aux colosses de l' « Ommegang » ou cavalcade de la kermesse.

Mais à partir du XVI^e^ siècle, le géant Druon et sa noble épouse — car on lui avait trouvé femme — paradaient déjà dans ce cortège historique.

Le peuple ingénu s'amuse ainsi de ses terreurs lointaines et prend plaisir à donner un corps aux êtres chimériques qui présidèrent à sa naissance.

D'ailleurs, il s'en faut que l'esprit de merveillosité

se soit stérilisé avec les siècles. Une nouvelle légende n'avait pas tardé à se greffer sur la première.

Le *vox populi* attribue, en effet, la construction du géant de la cavalcade à un prisonnier de l'Inquisition qui, enfermé dans le Steen, la vieille bastille espagnole, aujourd'hui restaurée et convertie en musée d'antiquités, aurait obtenu la liberté en fabriquant à lui seul, de plâtre, de papier mâché et de bois, l'énorme statue du plus ancien habitant d'Anvers. Mais l'historien, désespérément positif, souffle sur cette attachante fiction et il vous fait lire sur un des côtés du piédestal :

ANNO CIOIOXXXIII
PETRUS VAN AELST
PICTOR FECIT

ce qui revient à dire que le géant naquit simplement en 1534, et qu'il eut pour père le peintre et sculpteur Pierre Van Aelst, qui ne s'attira jamais les moindres démêlés avec le Saint-Office.

***

Jusque vers la fin du siècle dernier, l'Ommegang sortait les jours de la Pentecôte et défilait après les six milices urbaines ou « serments », savoir : les Escrimeurs, les Arquebusiers, le Jeune et le Vieux Serments de l'Arbalète, l'Ancien et le Nouveau Serments de l'Arc, les confrères, tous en pourpoint de fête, armes et baudriers scintillant au soleil. Ils marchaient derrière la procession de l'église Notre-Dame, la cavalcade profane emboîtant immédiatement le pas au cortège sacré.

J'ai rendu ailleurs (1) les impressions d'un garçon du peuple d'Anvers, vrai *sinior*, assistant à une sortie du fameux Ommegang :

« Flup Borlander salua d'un juron de belle humeur la baleine aussi haute qu'une maison et éclata d'un

(1) *Kermesses*. Voir la nouvelle : *La Pucelle d'Anvers*.

rire sonore et contagieux lorsque le petit populo, attaché sur le dos du cétacé en carton-pierre, darda malignement ses lances d'eau dans toutes les directions, sur les bonnets à fanfreluches des paysannes, sur les tuyaux de poële des bourgeois et par les croisées ouvertes encadrant de blanches théories d'héritières bien qualifiées, jusqu'au fond des somptueuses enfilades.

» Les petites mains gantées rapprochaient trop tard les battants des portes-fenêtres et, ruisselantes, les jolies patriciennes riaient de leur mésaventure en privilégiées que le naufrage d'une toilette n'inquiète pas.

» Le petit génie aspergeait déjà leurs voisines. Jamais pompier ou fontainier ne manœuvra avec autant de diligence et d'adresse que ce polisson. Il faisait pleuvoir sans répit le contenu du réservoir dissimulé sous la carapace du monstre. Et tant pis pour les grincheux. Plus ils rageaient, plus l'espiègle les inondait et plus la foule se trémoussait. La douche dardée avec une précision désespérante vers la partie la plus glorieuse de leur harnois dominical s'acharnait après les fuyards. Et c'était, sous l'ondée, une bousculade qui arrachait un rire de plus en plus olympien à Flup Borlander, le digne sinior.

» Lorsque parut le géant Druon Antigon, Flup éprouva une allégresse nouvelle, et, se découvrant, agitant sa casquette, il s'écria :

— Salut au grand seigneur, au plus vénérable bourgeois ! Bonjour l'homme au casque ! Vive l'ancêtre !

» Le colosse s'amenait lentement, traîné cahin caha par huit chevaux des « nations », les corporations des débardeurs du port, — assis dans sa chaise curule, la lance au poing, l'autre main reposant sur son bouclier, vêtu comme un consul de Rome, la poitrine cuirassée, la jupe rouge drapant ses cuisses nues, les mollets ceints de bandelettes, basané, barbu, sourcilleux, le poil noir, tournant la tête à droite et à gauche, promenant des regards de croque-mitaine sur ce fourmillement de lilliputiens sans rancune qui le poursuivaient de leurs hourrahs.

» Ses épaules dépassaient le deuxième étage des hôtels de la place, et le phénix aux ailes déployées ornant le cimier de son casque pointait au-dessus des toits et semblait prêt à prendre la volée pour rejoindre le coq d'or couronnant la tour de Notre-Dame.

» La géante marchait derrière son époux, debout, plus hautaine que lui, regardant droit devant elle, sans détourner la tête, indifférente aux hommages tonitruants de son peuple de pygmées. Aussi, justement froissée par ces dédains et cette morgue, la bonne gent acclamait-elle moins cordialement la première châtelaine du Burg que le châtelain son époux... »

* * *

Une des dernières fois que messire Druon Antigon cavalcada par les rues de sa bonne ville, fut lors de la Joyeuse Entrée du roi Léopold II à Anvers, en 1873. Le farouche tranche-poignet conçut-il quelque ombrage des honneurs rendus à cette majesté constitutionnelle ? Toujours est-il qu'il en perdit la tête et pas seulement au figuré, car, à un cahot de son trône ambulant, son chef mobile se dévissa, se déboulonna et s'en vint rouler aux pieds des chevaux, comme décollé par un nouveau Salvius. On le récapita tant bien que mal, mais un peu plus loin, de plus en plus mortifié, le pauvre géant faillit s'étendre de tout son long sur les dalles et reçut de nouvelles avaries. Les accidents arrivés à leur vénérable « Reus », à leur antique palladium, ne laissèrent pas d'impressionner le populaire anversois. Un singulier vent de suicide soufflait avec obstination ce jour-là :

Un jeune ouvrier, celui-là même qui me « posa » mon Flup Borlander, se tua sur le parcours de l'Ommegang, parce qu'il avait reconnu sur un char sa fiancée sous les traits de la « Pucelle d'Anvers », rôle généralement dévolu à de décoratives prostituées.

Toutes ces belles ne sont pas déchues toutefois. D'honnêtes et de laborieuses se laissent séduire par l'appeau de la prime accordée à ces déesses et

héroïnes d'un jour ; il en est même de vierges, de vraiment pucelles. Mais ces figurantes jouent de malheur. Il y a quelques années la « Pucelle d'Anvers » périt horriblement. Son char ayant pris feu, la pauvrette, une rosière authentique, fut brûlée vive, et se tordit, enchaînée à son trône, sous les yeux horrifiés de la foule incapable de lui porter secours

A la suite de ces épisodes tragiques, Druon Antigon, convaincu de malveillance occulte, de « jettatura », fut consigné pendant plusieurs années avec sa suite dans ses pénates, une cour des environs de la caserne Falcon. Garda-t-il rancune à ses géôliers et à son peuple pour cette humiliante séquestration ? Voulut-il prendre la clef des champs ou songeait-il à périr comme Samson, son biblique émule, sous les ruines de sa prison ? Une nuit, l'incendie éclata dans le chantier où on le tenait enfermé. Soldats et pompiers attelés aux chars des colosses eurent toutes les peines à arracher le digne couple aux flammes qui les entouraient. Et ce fut un étrange spectacle que la fuite éperdue de ces statues énormes, illuminées par l'incendie, à travers les rues ameutées ou balayées par la panique, la fournaise faisant se réfléchir en ombres encore plus gigantesques les silhouettes démesurées sur les murs des entrepôts et des casernes du quartier menacé.

Cette cavalcade nocturne suggérait quelque cérémonie du culte phénicien et Druon m'évoquait le Moloch de *Salammbô* charrié vers son festin d'enfants brûlés vifs, ou ce non moins affreux Vitzliputzli, l'idole mexicaine décrite par Henri Heine, et à laquelle Montezuma, n'usant que de trop atroces représailles, sacrifia des centaines d'Espagnols, compagnons de Fernand Cortèz.

* * *

Lors des fêtes du troisième centenaire de la naissance de Rubens, après une longue bouderie, le géant Druon avait consenti à reparaître aux yeux des Anversois. Pour le fléchir, on l'avait rabobeliné, habillé et repeint à neuf, et même doté d'une tête

nouvelle. Cette fois il parcourut sans accroc son long itinéraire. Il ne jeta aucun sort aux curieux. Cependant, il aurait été en droit de jouer un mauvais tour à un autre vénérable citoyen d'Anvers, Teune Couqueloure, le petit marchand d'œufs qui décore une pompe publique dans un angle de la place où se tenait le marché de cette denrée. Teune se qualifie le plus ancien bourgeois d'Anvers après Druon. C'est une sorte de Pasquin, qui ne dément point ses origines, car il est rusé et madré comme les paysans. Il eut longtemps pour commère et voisine Lyne, l'accorte laitière si fâcheusement délogée de la pompe qu'elle surmontait au Marché-au-Lait, pour être reléguée près du Steen, dans une manière de square qui ressemble bigrement à un cimetière, ou, pis encore, à ces bouts de jardins grillés dans lesquels les fauves et les girafes du Jardin zoologique promènent leur nostalgie d'exilés.

Pour en revenir aux démêlés de Teune avec Druon, l'incorrigible plaisantin n'avait-il pas improvisé et arboré une méchante épigramme flamande que je traduirai tant bien que mal par :

Si Druon est homme grand
Rubens est un autre Jean
Auquel n'atteint pas géant ! (1)

Heureusement, le terrible Druon était de bonne humeur ce jour-là, sinon il aurait pu en coûter cher au railleur. Le géant se contenta, pour toute vengeance, de détourner la tête en passant devant son compère, au lieu de le saluer, comme il en avait l'habitude.

Depuis, les vieux camarades se sont réconciliés, ce qui tendrait à prouver qu'avec l'âge le vindicatif Druon s'est fait philosophe et, qui sait, s'est peut-être converti, lui, païen endurci, à cette religion du Christ qui nous ordonne le pardon des injures.

(1) Is de Reus nen grooten man
Rubens is 'nen andren Jan
Waar de Reus niet aan en kan.
Un Jean, veut dire un gaillard.

On se souvient qu'il y a plusieurs années, à la suite de la catastrophe de la cartoucherie Corvilain, à Anvers, Druon et son épouse prirent passage à bord du même bâteau qui conduisait Salvius à Paris, où ces augustes fantoches devaient présider à la tête de bienfaisance organisée au profit des veuves et orphelins des sinistrés anversois. Salvius et Druon revinrent de compagnie et en bonne intelligence comme ils étaient partis. Druon avait sans doute tenu à son vainqueur, le jeune beau-frère d'Octave-Auguste, ce langage cornélien tout à fait en situation :

Soyons amis, Brabon, c'est moi qui t'en convie!

***

L'origine fabuleuse d'Anvers fournit, on l'a vu, une des étymologies de son nom flamand : Antwerpen.

Une autre étymologie de ce nom, pour être un peu tourmentée, s'accorderait assez bien avec ce sensualisme, cette complaisance érotique, inséparable de la plupart des hérésies anversoises, entre autres de celle d'Eloi le Couvreur, peut-être la plus topique, dont je parlerai longuement plus loin, et aussi de celle du fameux Tanchelin, dont il sera question dans ce chapitre.

Cette étymologie nous est proposée par plusieurs auteurs sérieux, entre autres par Gramey.

Celui-ci, se basant sur l'existence au-dessus de la porte du Bourg, près du Steen, d'une statuette de Sémini, ou de Frico, le Priape scandinave, dont le nom *Semini God!* (Dieu Sémini!) revient encore constamment sur les lèvres des bonnes femmes lorsqu'elles se récrient de surprise ou de compassion, et se retrouve aussi dans le sobriquet « Enfants de Sémini », désignant les libertins et les paillards — a prétendu que le nom d'Anvers se compose des mots « Adversa » et « Verpum », surnom de Priape. Le savant en conclut qu'Anvers aurait été consacré à ce dieu des jardins.

D'après le notaire Ketgen, un des chroniqueurs

anversois, la statuette de Sémini aurait été mutilée en 1586, sous les archiducs Albert et Isabelle, par ordre des Jésuites, les attributs trop ostensibles de l'idole offusquant la pudeur des bons pères. Le Karageuz occidental ne levait pas que les mains. On rabota, on réduisit, on aplanit le relief extravagant de la divinité, représentée sous les traits d'un jeune satyre. Lors de la restauration du Steen, cette statuette fut remisée dans le musée qui remplace l'antique prison espagnole. La pierre porte visiblement les traces de la pudique amputation. D'ailleurs, les outrages du temps étant venus s'ajouter à ceux des hommes, le pauvre Sémini a fini par ressembler à une grenouille ou à un crapaud écartant les pattes, plutôt qu'à une figure humaine.

Malgré les persécutions des ministres du Christ, Sémini devait demeurer populaire à Anvers, où il garda, ainsi que nous le verrons, d'innombrables adeptes à travers les âges et où, s'il fut dépouillé de ses images et de ses autels, les simples continuent à l'attester aussi souvent que le Dieu des chrétiens. Tant il est vrai que sous le vernis biblique Anvers ne renia jamais complètement ses origines païennes.

Il y a même plus significatif : Faudrait-il voir non pas une simple coïncidence due au hasard, mais bien une revanche du dieu déchu, dans la nature, pour le moins bizarre, de certaine relique du culte catholique à Anvers : un fétiche emprunté aux attributs même de Priape? En effet, jusqu'au jour où les Iconoclastes commandés par Herman Modet, saccagèrent en grande partie l'église Notre Dame, on y conservait dans un précieux reliquaire, le Saint Prépuce de Notre Seigneur Jésus-Christ, sous l'autel dit de la Sainte Circoncision, l'autel même que décorait la *Mise au Tombeau* de Quintin Massys. Annuellement, on promena le Saint Prépuce dans une procession magnifique qui sortait le dimanche après la Pentecôte. A cette occasion, tous les abbés du pays, invités à Anvers, marchaient derrière la relique, enfermée dans une châsse d'argent recouverte de riches fourrures et encadrée de quatre gros cierges fournis par la ville. Remarquons que d'autres églises encore prétendirent posséder la parcelle du Prépuce

de Notre Seigneur, détachée à la Circoncision, pour ne citer que l'abbaye de Charroux, en France, dont il est question dans Rabelais

* * *

Le plus ancien document où la ville consacrée à Verpum se trouve mentionnée est un acte daté de Brême, en l'an 726, par lequel un seigneur du nom de Rohingus, qui s'intitule prince d'Anvers, et sa femme Bebelina donnent à Saint Willibrord, le missionnaire anglo-saxon, l'église des Saints Pierre et Paul, construite par l'apôtre saint Amand, dans le château d'Anvers, et le tiers du droit de tonlieu ou du péage établi sur l'Escaut par Salvius ou ses premiers successeurs. Quel est ce Rohingus ? Quelle est la valeur de ce titre : prince d'Anvers? Ces questions n'ont pu être élucidées. La légende même est muette sur ce personnage au nom sonore. Quant au château d'Anvers, c'est évidemment celui dont quelques vestiges encore subsistent encastrés dans le musée du Steen.

Après Rohingus, le premier burgrave ou châtelain d'Anvers dont les chroniques fassent mention, est Alaric, qui vivait au XII[e] siècle, et dont la fille Walburge épousa, vers 124, Raymond de Pierrepont. Le burgrave Alaric fut mis à mort par l'hérésiarque Tanchelin. Vers l'an 1100, ce prophète avait surgi des îles de la Zélande pour entrer en Flandre, d'où il se rendit à Anvers, qui se donna complètement à lui. Il prêchait à la fois contre l'intolérance du clergé opprimant les consciences, et contre la tyrannie des burgraves accablant les corps. A travers les diatribes que nous laissèrent les moines et où il nous est représenté comme un simple « pourceau d'Epicure », nous admettrons, avec des historiens comme Gens et Altmeyer, que cet illuminé entretenait de hautes visées, qu'il caressait même le rêve d'un bouleversement complet des idées asservissant le monde depuis l'interprétation des doctrines du Christ par sa politique Eglise.

Tanchelin préconisait, comme devait le faire Eloi le Couvreur, la fusion des corps et des âmes. Il était païen et, de plus, communiste.

Anvers, où couvaient aussi les anciennes croyances, ne comptait, malgré sa population assez dense pour l'époque, qu'un seul prêtre chrétien, honni par la foule. Un peu en dehors de l'enceinte du burg, il y avait une petite église dédiée à saint Michel, desservie par un chapitre de chanoines, fondé en 1096 par Godefroid de Bouillon. Or, ces chanoines, isolés du reste de la chrétienté, retournaient sans doute au culte primitif, quand apparut Tanchelin, en qui ce culte retrouvait un nouvel apôtre ; aussi s'empressèrent-ils de se déclarer pour lui. Encouragés par leur exemple, la masse des pêcheurs anversois ne tardèrent pas à élever Tanchelin sur le pavois et à le saluer comme un messie, libérateur des corps en même temps que des âmes.

Ce peuple était merveilleusement préparé à l'adoption de ses doctrines. Engeance aventurière, on les rencontrait au bout du monde, sous tous les cieux, partout où il y avait des coups à donner et du butin à conquérir. Ainsi, en 1066, plusieurs de ces fougueux et débridés enfants de Priape répondirent à l'appel de Guillaume de Normandie et participèrent à la conquête de l'Angleterre. Certain Richard d'Anvers accomplit même force prouesses qui lui assurèrent les largesses de l'envahisseur, lorsque celui-ci partagea la terre saxonne entre ses hommes de proie. Par esprit belliqueux, plutôt que par zèle mystique, nombre d'Anversois accompagnèrent leur marquis Godefroid de Bouillon à l'assaut de Jérusalem. Mais à la même époque, un plus grand nombre encore de corsaires de l'Escaut terrorisaient les côtes de l'Afrique et de la Syrie. « Ils s'approchaient des rivages de cette dernière contrée, raconte l'archiviste Génard dans son *Anvers à travers les âges*, au moment où les croisés se présentaient sous les murs d'Antioche. Les hauts mâts de leurs vaisseaux firent croire à des renforts d'infidèles accourus au secours de la ville. Les soldats de Godefroid de Bouillon se précipitèrent en foule vers le rivage pour s'opposer au débarquement. Grande fut leur surprise lorsqu'ils reconnurent des compatriotes. La voix de la patrie, plus encore que celle de la religion, triompha de ces

rudes caractères. On les vit bientôt aux pieds de leur marquis, demandant en grâce de pouvoir prendre la croix et de partager la gloire et les travaux des Anversois fidèles. » Un autre fait atteste le caractère aventureux du peuple que devait séduire Tanchelin : « Pendant la première croisade, trois navires anversois sous le commandement de Wilhelm Sterkhoff et Bernard, rencontrés par une escadre musulmane, déjouèrent les attaques de l'ennemi par l'habileté de leurs manœuvres. »

Représentons-nous Tanchelin, tel que devait le peindre, entre autres au XVI^e^ siècle, Bernard Van Orley, l'artiste bruxellois.

Vêtu d'habits magnifiques, sa chevelure noire relevée en tresses avec des rubans et de l'or, longue par derrière, coupée assez court sur le devant, une ivresse dionysiaque illumine son visage un peu hâlé, aux yeux de velours, aux longs cils, aux lèvres captivantes. Il orne sa longue barbe en la partageant avec une infinité de petites touffes autour desquelles il enroule des fils d'or. D'autres fois, il maintient les cheveux sur la nuque au moyen d'un tressoir enrichi de perles et de pierreries.

Et pour le situer au milieu de son entourage, rappelons l'époque : celle des rudes *Kerels* de Flandre, presque païens eux aussi, en révolte contre leur comte Charles le Bon, un saint qu'ils finiront par massacrer. Comme ces Kerels, la population anversoise qui suit le prophète est plutôt brune que blonde. Elle appartient, en majeure partie, à cet élément petit et noir qui aurait, au dire de Quatrefages, été fixé sur le sol d'Anvers bien avant l'arrivée des Germains et même des Aryens. Les bruns étaient encore plus nombreux qu'aujourd'hui, même qu'après tant de croisements avec les Italiens et les Espagnols.

Jamais Tanchelin ne paraissait en public sans être escorté de 3,000 hommes armés qui marchaient devant lui l'épée nue. Sa vue seule exerçait un prestige irrésistible sur la jeunesse et surtout sur les femmes. Qu'était-ce alors qu'il ajoutait la séduction de sa parole à celle de sa physionomie! Il les fascinait

à ce point qu'elles se donnaient à lui presque publiquement, répudiant leurs mères, fuyant un mari, persuadées d'accomplir une œuvre agréable à la nature.

La presse était telle autour du prophète que pour ne pas être broyé par ses fanatiques il se vit forcé de prêcher du haut des toits ou dans une barque de pêcheur détachée du rivage. Au dire des chanoines d'Utrecht, dans leur réquisitoire adressé à l'archevêque de Cologne, dès qu'il apparaissait la multitude tombait à genoux. D'après les mêmes chanoines il abreuvait son peuple de l'eau de ses baignoires, prétendant leur administrer un sacrement plus efficace que le baptême. Sans doute fut-il grisé par l'encens trop capiteux de ses fidèles, ce qui nous rend excusables ces extravagances somme toute assez inoffensives. Semblable à tous les simples mortels divinisés par leurs frères, il dut tomber de l'exaltation dans l'abattement et même le désespoir. Il passait par des alternatives de triomphe et de dégoût. Le Nazaréen ne douta-t-il pas de lui-même et de son père céleste au Jardin des Oliviers et sur l'arbre de la croix? Ainsi que nous le verrons par la suite, Eloi le Couvreur, hérésiarque, s'en fut consulter Luther, le pape de Wittenberg, sur la valeur et la légitimité de sa doctrine.

A un moment Tanchelin excédé de prestige aspira à l'obscurité; il éprouva le besoin de se jeter aux pieds du Saint-Père à l'exemple de Tannhauser transfuge des voluptés de Vénusberg. Fut-il maudit par le vicaire du Christ comme cet autre païen, ou comme Eloi le Couvreur devait être interdit par le pontife de la Réforme? Il y a lieu de le supposer, mais les détails manquent. Dans tous les cas, Tanchelin regagna la ville de Priape, ainsi que Tannhauser avait reprit le chemin du Mont Horsel, en requérant, comme dit maistre Antoine Gaget, « de faveur et d'amoureuse merci sa doulce dame Venus ». L'anathème ne fit qu'exaspérer Tanchelin; il prêcha et pratiqua de plus belle l'érotisme. Mais un revirement s'était produit en son absence chez une partie des enfants de Sémini. A son retour, en 1122, il fut

arrêté et jeté en prison par l'archevêque de Cologne. Parvenu à s'évader, il se sauva à Bruges, mais là il fut condamné à l'exil par le clergé et par un peuple moins épris de paganisme que celui d'Anvers. Il revint alors auprès de ce bon peuple : libres marchands, pêcheurs insoumis, poissonniers fauves recourant aux rapines et à la piraterie quand leur industrie ne leur rapportait pas de quoi subvenir aux exigences de leur tempérament, à leurs fantaisies et à leurs appétits. Une de leurs principales ressources consistait dans le droit de varech et d'épave. Ce droit attribuait au premier occupant le bateau naufragé et tout ce que l'Escaut rejetait sur ses bords. Parfois ils suppléaient les tempêtes et suscitaient des naufrages. Mais ces naufrageurs n'étaient pas méchants en somme. Grands enfants voluptueux, épris de vie plantureuse, Tanchelin leur donnait l'exemple de la joie et des désirs assouvis. Il les amusait par ses facéties dionysiaques. Ainsi ses détracteurs rapportent encore ce trait mirifique :

Un jour que le peuple était assemblé autour de lui il se fit apporter une image de la sainte Vierge, et en mettant la main dans celle de la statue il se fiança à la mère de Jésus.

D'une voix que nous nous plaisons à évoquer, insidieuse comme celle de tous les tribuns, il invita ses fidèles à offrir des présents aux nouveaux mariés et à se charger des frais de la noce, et ayant fait installer deux troncs, l'un à droite, l'autre à gauche de l'image : « Que les hommes déposent leurs offrandes de ce côté, et les femmes de l'autre, afin que je voie lequel des deux sexes nous porte le plus d'attachement, à ma fiancée et à moi. » Et la multitude d'accourir chargée de présents de toute nature. Les femmes allaient jusqu'à se dépouiller de leurs colliers et de leurs pendants d'oreilles.

Un forgeron nommé Manassès, qui avait partagé la captivité du prophète à Cologne, institua une association ou gilde dans laquelle douze hommes représentaient les apôtres. Une femme jouant le rôle de la Vierge était menée de l'un à l'autre, et, racontent les chanoines d'Utrecht dans une longue

lettre à l'archevêque de Cologne, leur métropolitain, « pour insulter par ces infamies à la très sainte Vierge et comme pour fortifier le lien fraternel elle avait commerce avec chacun d'eux ».

« Un prêtre apostat, est-il dit dans la même lettre, nommé Everwacher, renonçant à la dignité sacerdotale, a embrassé la doctrine de cet homme exécrable : il le suivit à Rome et tenta d'annexer, avec l'autorisation du pape, les parties maritimes, c'est-à-dire le quart de notre diocèse, à l'évêché de Thérouanne dans le royaume de France. Nous avons été heureux d'apprendre que Sa Sainteté l'avait fait emprisonner. Ce même ecclésiastique, partisan de Tanchelin en toutes choses, s'était emparé des dîmes des frères de l'église Saint-Pierre et a chassé à main armée de l'autel et de l'église un de leur prêtres. »

Ces lignes naïves nous édifient sur l'influence et le prestige de l'apôtre. D'Anvers son hérésie s'était répandue dans la Flandre et en Hollande et elle menaçait de gagner toute la chrétienté. Alaric, le premier burgrave d'Anvers, qui avait tenté de le faire arrêter, fut immolé de la main même du prophète.

En 1115, le duc de Brabant, Godefroid le Barbu, se décida à lancer une sentence de bannissement contre lui. Malgré les prières de ses fidèles, il obéit à ce décret et s'embarqua sur l'Escaut pour gagner la rive de Flandre. Un prêtre qui se trouvait parmi les passagers le frappa d'un coup mortel.

GEORGES EEKHOUD.

EN MARGE DE LA RÉALITÉ

LA CHAMBRE DES LIVRES.

Artor regardait sa bibliothèque, ou, pour mieux dire, ses livres, épars dans toute la chambre, rangés — plus ou moins — le long des murailles, sur des rayons; empilés par terre, dans des coins, ou sur des consoles, parmi des statuettes et des objets d'étagère, ou, encore, sur la table, au milieu du fouillis inextricable des paperasses.

— Les livres, se disait-il dans un sentiment attendri; les livres, c'est de chers et bons vieux amis... De bons amis? Plus que cela : des amis meilleurs, parce que sans prétentions ni exigences, toujours serviables à votre désir, toujours conformes à votre humeur, prêts sans cesse à parler ou à se taire, à ajouter à votre joie, à corriger vos larmes avec de l'ironie ou votre ironie avec de la tendresse... Jamais ils ne sont importuns ni intrus, susceptibles ni ombrageux... Ayant plus d'esprit que Voltaire et plus de science que Pic de la Mirandole ou Christine de Pisan, ils sont d'une modestie incomparable et attendant tranquillement qu'on les interroge, sans se froisser jamais d'avoir trop longtemps attendu.

La pensée d'Artor resta un peu hésitante sur ces derniers mots, car, tout en songeant, il embrassait d'un coup d'œil consterné toute sa « librairie », qui n'était qu'écroulements et bousculade. Et tandis qu'il contemplait ce spectacle. un grand remords envahissait son âme. Cependant, il sourit à la vue d'une chaise sur laquelle étaient entassés trois importants volumes, des volumes vénérables à tranche rouge et à couverture de parchemin. Jean, qui était son fils, avait gravi lentement, en se tenant aux barreaux, l'immense escalier, dans l'intention de venir lui faire visite. Et, afin de mettre cette petite personne impérieuse, abondante en volontés subites et en paroles incertaines, de niveau avec la table, sa mère l'avait installée sur les tomes compacts de la *Vie des plus*

excellents peintres de l'illustrissime seigneur Vasari. Siégeant là, écrasant de son poids vivant les antiquités mortes de la beauté, Jean avait attiré à lui tous les objets disparates qui étaient à portée de ses bras, puis en avait désigné obstinément un grand nombre d'autres jusqu'à ce que, par le moyen d'une puissance supérieure à la sienne, ils fussent parvenus entre ses mains. Et, tous ensemble, ils faisaient un gros tas hétéroclite et pittoresque...

— Ceci est l'œuvre de Jean..., se dit Artor, dans la satisfaction d'apercevoir qu'il n'était pas le seul agent de désordre dans la maison... Peut-être aimera-t-il aussi les livres! Plaise au Ciel que ce ne soit pas à ma manière! Vraiment, je les traite avec un peu trop de sans-gêne, ces amis si chers! Pour familier que l'on soit avec les gens, encore faut-il témoigner de quelque respect à leur égard!... O homme ignorant des bonnes méthodes, bohême de la pensée, instrunent de trouble et de confusion, voici le royaume et l'image de ton intelligence! Quelle opinion concevraient de toi les hommes éclatants dans la pensée que tu chéris en voyant le triste sort auquel leurs œuvres sont ici réduites? Tu aimes les livres, dis-tu? Non pour eux, avoue-le, mais pour toi-même, en égoïste, en ingrat jouisseur qui avec le fruit arrache la branche!... Le calife Omar, dont le nom sera en exécration aux bibliophiles jusqu'à la fin des temps, était moins coupable que toi, car, sans compter qu'il était Turc, il ne faisait pas profession de lettré! Au surplus, si, ce que de bons auteurs contestent, ce conquérant a fait réellement brûler la bibliothèque d'Alexandrie, n'était-ce pas plutôt parce qu'il nourrissait un penchant immodéré et secret pour la littérature? Qui dit, en effet, que cet homme résolu et éminent dans l'action n'a pas agi, en cette circonstance, dans la crainte de céder à l'attrait des livres et, ainsi, de laisser s'énerver ses énergies dans le jardin d'Armide de la connaissance?... Car, la pensée suppute, examine, hésite : elle est analyse; l'action, synthèse... C'est une bonne synthèse, et décisive, qu'un vigoureux coup de bâton!... Et, plus

que le cœur, l'épée a des raisons que la raison ne connaît pas!...

Revenant, Artor lisait les titres des volumes placés sens dessus dessous dans le rayon de la bibliothèque situé à la hauteur de ses yeux : — Quel tohu-bohu! Pas un ouvrage complet! Pas un volume qui se présente à son rang!... Où est le cinquième volume de l'*Histoire de la littérature anglaise;* où le premier de *Port-Royal?* Qui a accouplé le second volume de *Jeanne d'Arc* avec cet *Essai sur la Sémantique?* Qui a introduit Sophocle dans les rangs pressés de l'*Histoire des Républiques italiennes* de l'ennuyeux et bavard Sismonde de Sismondi; qui, Hugo et sa *Légende des siècles* au milieu de ce bataillon de ténébreux philosophes!... Ah! elle ne serait pas médiocre la souffrance du bibliophile qui verrait des livres rangés de la sorte!... Des livres rangés! Il faudrait dire, plutôt, une foule confuse d'êtres vagabonds, étrangers, sinon hostiles, les uns aux autres, séparés de leurs frères et incapables de les retrouver jamais, entraînés qu'ils sont dans le torrent d'une cohue qu'augmentent sans cesse de nouveaux arrivants...

Une poussière légère et presque impalpable mettait dans une sorte d'égalité les vieux livres et les nouveaux. Grâce à elle, les reliures et les papiers de toile solides des uns, les vilains papiers de coton et les couvertures de camelotte des autres, prenaient une apparence unanime de vétusté... Rien qu'une apparence qu'Artor considérait non sans une certaine et coupable complaisance : « Il y a de la poussière aussi, constatait-il, et, sans trop se l'avouer, il était tenté d'ajouter : Pas beaucoup..., pas assez!... »

Car, s'il devait bien permettre que, parfois, l'on essayât de déblayer et, même, d'épousseter, ce n'était point sans regret. Il lui semblait toujours que cette opération, hygiénique, sans aucun doute, il ne le contestait pas, avait transformé l'habitacle cordial et sympathique de ses paresses en un lieu solennel, inconnu, vide et décoloré... « Combien Brummell avait raison, se disait-il. Il n'y a de personnalité que dans les choses usées. Le « pli du neuf » est une élégance grossière, bien digne d'un siècle de parvenus et d'enrichis!... »

Quelquefois, les jours où il était disposé à tout admirer des autres et à tout déprécier de lui-même, la conviction s'établissait en lui que le désordre de ses livres était le signe sensible du désordre de ses idées. Celles-ci, aussi, probablement, étaient distribuées dans sa tête à l'aventure, dans le pêle-mêle de l'incohérence, trop pressées ici, comme les volumes gauchissant de cette tablette ; là, trop éparpillées, séparées par des vides, comme les volumes démantibulés de cette autre!... Quoi d'étonnant, dès lors, à ce que, souvent, les idées restent rétives à tous les appels? Les livres, heureusement, ne sont pas tels ; ils sont d'accueil toujours aimable, empressés à servir, n'ayant, comme Kundry, aucune autre raison d'être.

— Du reste, concluait-il, s'ils sont sans rancune de mes négligences, moi non plus je ne leur en veux pas de les avoir abîmés! Et, cependant, quelle vertu plus grande que de pardonner aux gens les torts que l'on a eus envers eux? Et quels torts! Taches de café et d'encre, réflexions griffonnées dans la marge, et, d'ailleurs, tout à fait superflues, car le plus expert des graphologues renoncerait à en entreprendre le déchiffrement! Les inscriptions étrusques sont d'une interprétation aisée à la comparaison... Lorsque je feuillette ces pages souillées, je ressens de la honte, et, en même temps, du plaisir, car cette trace que j'y ai laissée est comme une borne commémorative... Ces lignes jetées sur quelque livre oublié, il y a bien longtemps, et que le hasard ramène sous nos yeux, du fond confus des années, ne prennent-elles point la semblance de ces écrits glissés dans une bouteille par le navigateur inconnu et que la mer fait rouler sous les pieds du promeneur, sur la grève? .. Paroles qui nous paraissent avoir un accent à la fois familier et étranger. Elles sont nôtres, et, cependant, nous ne nous y reconnaissons plus, car les pensées de la mer ne sont plus les pensées du rivage... La pensée engendre la pensée, mais c'est à la façon de cet arbre de l'Hindoustan qui se dessèche et meurt, tandis que ses branches courbées vers le sol reprennent racine plus loin. A chaque pensée nouvelle la perspective change et l'horizon se déplace. Avec quelle imperti-

nence cavalière Stendhal dédiait je ne sais quel de ses livres aux gens de 1880. Et il n'y a pas de doute que s'il avait pu vivre — et penser — jusque-là, il n'aurait pas relu ces pages sans étonnement... A moins que cette vieillesse exagérée ne l'eût fait tomber, comme tant d'autres, dans le regret et l'admiration séniles de son « jeune temps »!...

Tout en ratiocinant de la sorte, Artor feuilletait d'un pouce agacé un gros livre poudreux, dont le papier rèche, le texte serré et la typographie morose n'avaient pas réussi à le rebuter jadis, car dans les marges étriquées de certaines pages apparaissaient des notes au crayon... *De l'existence de Dieu*, affirmait le titre. Et l'aspect redoutable et hérissé du bouquin aurait suffi à ôter à l'athée le plus déterminé l'envie de contredire à la thèse de l'auteur... « Brave M. Nicolas! Certainement, il est en Paradis à présent, mais comme il doit être attrapé d'avoir eu si parfaitement raison, car il n'est plus pour lui que de se taire!... »

Cette idée fit rire à Artor, qui se rappelait, non sans une espèce de fierté émerveillée, avoir lu ce livre en ces temps de folle jeunesse où l'appétit de connaître se satisfait, comme la vertu, des plus durs aliments. Et, à considérer ces pages émaillées de notes de sa main, il ressentait quelque chose de la surprise à moitié ravie, à moitié attristée de Robinson découvrant l'empreinte d'un pas sur la plage déserte de son île : « Ah! quelqu'un déjà était venu hanter ces pages arides — quelqu'un, un homme, mon semblable, moi-même!... » Il remit l'ouvrage respectable de M. Nicolas à sa place, sur le plancher, place séante, d'ailleurs, à l'humilité de ce digne chrétien. Il éprouvait quelque scrupule de ses plaisanteries, car, en somme, les heures qu'il avait passées avec cet écrivain sans gaieté n'étaient pas restées vaines. La persuasion entre souvent par la porte de l'ennui!

— Du reste, il faut, à l'exemple du bon poète Théodore de Banville, aimer tous les livres, même inutiles, même nuisibles!... Mais il faut les aimer en esprit et en vérité; en fervent, non en bigot; en liseur, non en bibliophile! Quelle matérialité

chez la plupart de ces collectionneurs!... Ils n'ont d'attention que pour l'apparence et la rareté! Le plus beau livre est celui qu'on est seul à avoir! Ne leur parlez pas d'un livre qui ne soit pas en exemplaire numéroté ou catalogué par Brunet. Tout leur est admirable qui est imprimé sur Chine ou sur Japon! ... Sans compter que, parfois, cet amour est sordide comme celui du paysan pour les arbres, dont chaque jour accroît la valeur!... Foin de tels livres qu'on ne peut lire qu'endimanché, avec précaution et cérémonie! Ah! les plus vieux livres, les plus abîmés, ceux qui s'ouvrent d'eux-mêmes aux meilleurs endroits, sont toujours les plus nouveaux... Ils sont fatigués et usés, mais c'est parce qu'ils ont vécu davantage entre vos mains que dans les rayons de la bibliothèque. Toutes les pages vous en sont familières, la disposition typographique de tel passage s'est clichée dans votre mémoire avec l'émotion qu'à la première lecture vous en avez reçue... Qu'importe un livre auquel on ne revient plus : Sa pensée n'ayant pas rayonné dans la vôtre, il est — pour vous, tout au moins — mort-né... Il est resté neuf, parce qu'il n'a pas été. Il a vagi dans votre intelligence, pour tomber aussitôt dans les limbes de l'oubli...

Artor passait, en même temps, en revue quelques rayons de volumes merveilleusement frais et intacts, alignés dans un ordre irréprochable :

— Concession à perpétuité! murmura-t-il... Pauvres livres! Achats fiévreux de la jeunesse impatiente de nouveauté et qui, en ce temps-là, croyait que la nouveauté était dans l'étrangeté des mots et des sentiments!... Car, dans la crainte de la vulgarité, on allait à pousser l'art hors de la vie! Ah! ce n'est pas là qu'il faut chercher les paroles viriles, les mots pénétrants, chargés de lumière, d'autant plus nouveaux qu'ils sont anciens; d'autant plus inattendus qu'ils sont connus... Les mots toujours prêts à remplir le cœur et l'esprit de nouvelles éclosions, toujours prêts à donner d'autant davantage qu'ils ont déjà donné...

Allant et venant, il se parlait ainsi, puis, s'étant assis et ayant aperçu que, distraitement, il s'était

saisi d'un volume, il en regarda le titre, vit que c'étaient les *Essais* de Michel de Montaigne et, tranquillement, se mit à lire...

L'ART

— L'art! prononça Artor, en lâchant la fumée de sa cigarette dont il regarda ensuite, silencieusement, les volutes blanchâtres monter, se dérouler et lentement disparaître dans l'atmosphère immobile de la chambre.... Il était assis dans son vieux fauteuil de paille, la tête renversée contre le dossier, l'air concentré.

Delzire aussi regardait la fumée. Lorsqu'elle fut tout évaporée, il tourna les yeux vers son ami, attendant qu'il poursuivît son propos, mais, très tranquille, presque absent, Artor ne paraissait point disposé à parler. Son âme, en effet, était comme ravie dans l'indifférence.

— Eh bien? demanda Delzire, après un nouvel intervalle... Quoi, l'art? Que vouliez-vous dire?...

— Ah! répliqua Artor, vous en êtes encore là?... Ce mot, je l'avais jeté à la cantonade, dans ma pensée engourdie, afin de l'y entendre retentir comme un appel strident de trompette, comme un son chaud et profond de cloche... Incantation, prière brève et pleine dans le crépuscule de mon esprit... Comme... Je ne sais trop comme quoi... Peut-être, me figurais-je que, comme un caillou pointu adroitement lancé à la surface d'une eau unie, il ferait de beaux ricochets dans ma pensée et, de proche en proche, la réveillerait toute... Il me semblait, également, devoir posséder quelque vertu magique et je n'aurais montré aucun étonnement si j'avais vu surgir du plancher ou descendre du plafond un dieu nu et doré qui aurait rempli la chambre de sa présence bienveillante... Enfin, pour tout dire, je parlais pour entendre et écouter en moi-même!...

— Et?...

— Et, je ne sais... On ne voit pas fort clair en soi-même... Au delà d'une petite marge, d'un étroit

parvis de clarté, c'est comme une ouverture béante et sombre par laquelle on n'entr'aperçoit que des formes pâles, incertaines et fuyantes, toujours en mouvement, qui semblent tendre sans cesse à s'assembler et, dès qu'on les considère, se dispersent... Le mot vaste et précis que j'avais lancé comme un appât à ma pensée fit s'élever d'abord en celle-ci un sentiment d'exagération et de ridicule...

— Juste châtiment de l'emphase avec laquelle vous avez crié : « L'art! »...

— C'est possible!... ou, peut-être, cette impression était-elle une réaction de la sorte de pudeur qui paralyse tout à coup l'élan de nos paroles, lorsque nous nous sommes laissés entraîner à parler de ce que nous aimons d'un trop fervent amour... L'enthousiasme se sent blémir déjà en songeant aux yeux clairs et froids de la raison qui, invisible, l'examine... L'art, pour nous, a un caractère presque sacré; comment en parler, dès lors, d'un ton convenable à un tel caractère, sans donner à croire, parce que nous sommes artistes, que, dans l'art, nous rendons un culte à notre propre personnalité?...

— De tout quoi il résulte que l'on n'aime pas à parler de ce que l'on aime, observa Delzire... Ajoutez que l'on aime encore moins en entendre parler!... Il y a des sensibilités bien difficiles à vivre!...

— Vous l'avez dit!... Cependant, me rappelant que nous n'étions que deux ici et ne craignant de contradiction que de moi-même, je laissai toute appréhension de ce genre... Le mot cabalistique continuait, cependant, à vibrer dans mon cerveau recueilli et muet, comme, dans une église, les versets du *Kyrie eleïson*... Un chant triomphant qui serait triste; qui glorifierait et qui louerait et qui, en même temps, aspirerait et implorerait...

— Eh! oui, l'art vraiment est tout cela : Louange, aspiration, triomphe et tristesse... Il est louange et triomphe chez les maîtres que nous admirons; supplication et tristesse chez nous-mêmes... N'y venons-nous pas, les mains et la pensée tremblantes, avec un cœur tiraillé entre l'orgueil et l'humilité : orgueil de

l'audace de la création et de l'œuvre; humilité de l'insuffisance de l'ouvrier? Car qui réalisera une œuvre égale à son rêve?...

— Malheur à celui-là, s'écria Artor, car il faut penser avec le Vinci que, seule, l'œuvre est bonne qui est moindre que le jugement de son auteur!...

— Triste, joyeux, silencieux, bavard, tout en songeries moroses, tout en intarissables confidences, également prêt à jouir du monde ou à le condamner, identique et différent, le même et l'autre, aurait dit Platon, il me semble qu'au fond tout art est théâtre... Sous toutes ses formes, il ne poursuit qu'un but : Nous divertir de nous-mêmes, nous distraire de la vie en transportant celle-ci dans la fiction...

— ... En en grossissant les traits, afin de nous donner à croire sur son importance et sur la nôtre!... compléta Artor.

— Si l'art est le don d'un dieu, c'est d'un dieu qui connaît la tristesse et la compassion, puisqu'il s'emploie à créer dans l'homme, courbé sous la réalité, une illusion qui, bien que faite de cette réalité même, s'accompagne d'un divin enivrement... Il ouvre devant nos yeux la scène où tous les temps et tous les peuples viennent, tour à tour, avec la multitude de leurs ouvrages peints, taillés ou écrits, jouer pour nous, après les avoir joués pour eux-mêmes, le drame, la comédie ou la farce de leur existence... Tout, dans cette foule d'images et de figures, tout est geste et tout volonté, affirmations qui, contredites, s'obstinent. Des dieux paraissent entre les mains desquels la foudre s'est glacée, parce que sa force n'était que dans le consentement de leurs adorateurs ; des monuments énormes, impérissables, œuvres que des hommes qui sont morts semblent tendre éternellement, comme une offrande posthume, à la postérité... Des vers, poèmes ou tragédies, retentissent, d'autant plus émouvants, sans doute, qu'ils sont mutilés dans notre compréhension comme, dans leurs membres, tant de statues surgies des décombres et dont notre imagination achève le geste brisé... Nous regardons passer le poète épique, menant le cortège de ses héros humains ou divins, réels ou imaginaires, sur

lesquels, tous, à la fin, la fatalité secoue sa torche d'éclat et d'ombre... Mais les personnages de l'artiste, quels qu'il soient, d'où qu'ils viennent, dans quelque matière que leur mémoire soit perpétuée, sont, et l'artiste avec eux, des acteurs... Acteur, aussi, le grave historien avec ses généalogies de chefs de peuples, qui courent à la suite des événements qu'ils paraissent conduire... Car, ne déclame-t-il pas sous le masque, lui aussi, tandis qu'il métamorphose le chaos des faits et la complexité des causes en une belle parade cohérente et logique, dans laquelle sa patrie ou son parti ou ses idées assument le rôle le plus noble?... Mon Dieu! oui, philosophes, historiens, artistes ne se sont jamais lassés de modeler les créatures de l'utopie, de la réalité ou du rêve pour les pousser, drapées dans le verbe ou dans la matière, sur le devant de la scène... De leurs œuvres, de toutes parts, des figures se lèvent qui s'agitent, crient ou discourent, menacent, se lamentent ou pleurent — chacune d'elles jouant son rôle et s'efforçant de se présenter dans la posture avantageuse de la vertu, de la force victorieuse ou stoïque, de la foi, afin de nous éblouir, de nous épouvanter ou de nous remuer le cœur... Et, derrière l'œuvre, qui est relief, couleur ou écriture; derrière l'œuvre, l'auteur — réalité derrière l'ombre — qui semble dire : « Voilà comment je souffre et jouis; comment parle chez moi l'admiration ou la haine... Les dieux et les hommes n'ont été que des reflets de mon imagination : le secret de leur joie ou de leur douleur était en moi, de même que celui de leur vie, car, les ayant créés, je les ai détruits... Ils sont morts .. dans mon œuvre, mais ils ressusciteront à jamais, avec elle, pour mourir encore ..» ... Merveilleux mensonge de l'art, plus puissant que la Nature elle-même, car il reste où tout change ..

— Il reste, c'est vrai, mais si l'œuvre ne change pas, ceux qui l'écoutent ou la contemplent changent... N'est-ce pas à peu près la même chose?...

— Sans doute, mais alors que l'œuvre de la nature recommence, celle de l'art augmente... Des siècles ont passé depuis que Phidias a fixé ce geste auguste

de sérénité ; depuis que Dante a forgé ce tercet dur et éclatant ; depuis que Rembrandt a fait luire ce rayon de mystère sur son propre visage ; depuis que Bach a fait hurler ou gémir autour du Christ les chœurs orageux de sa *Passion*, mais la pensée des hommes accumulée autour d'elles a ajouté à ces œuvres et les a grandies encore... Les échos de la voix d'Eschyle ou de Sophocle ne sont pas éteints et les générations continuent de venir s'asseoir sur les gradins écroulés du théâtre d'Olympie pour entendre les imprécations de Cassandre ou les plaintes d'Oreste...

— Parmi vos acteurs, vous avez oublié, remarqua Artor, le poète élégiaque... Seul, à pas lents, sans regarder, sans voir, il traverse la scène, enveloppé dans le nuage de son rêve déçu... Et il s'arrêterait, plus déçu encore, et se tairait s'il soupçonnait que notre admiration attendrie ne suit plus ses pas infortunés !... Tout cela est fort bien, au surplus, mais si les manifestations de l'art sont provoquées uniquement par l'instinct théâtral, c'est-à-dire par le besoin de s'imposer et de paraître, elles ne sont, en dernière analyse, que comme une petite pièce dans la grande... La pensée n'est pas nouvelle, ni nouvellement vraie, qui représente la vie ainsi qu'un drame entrecoupé d'intermèdes de comédie ou de farce... Nous jouons la vie et elle nous joue !...

— C'est drame qu'elle est principalement, du moins dans ses péripéties mémorables, comme l'art lui-même dans les œuvres qui dominent... Rien de plus naturel, d'ailleurs, puisque l'art doit être vie et que la vie marque et s'impose davantage dans la souffrance que dans le plaisir...

— Cependant, si l'on tient, avec Schopenhauer, que la joie n'est qu'un rare accident au milieu de l'ordinaire de douleur du monde, il semblerait que ce serait cette rare joie qui devrait faire commotion en nous et donner de préférence aliment à l'art ?...

— Cette observation serait considérable si c'était l'insolite, l'extraordinaire, le fantastique que nous attendons de l'art... Mais que lui demandons-nous surtout, que nous-mêmes, que notre réalité... De grandes œuvres joyeuses, je n'en vois guère, et, peut-

être, qu'à les regarder de près leur rire se transformerait en dérision, leur gaieté en satire ou en amertume... Quelle est l'intonation profonde du comique de Rabelais? de celui d'Aristophane ou de Molière?... Puis, l'homme a l'esprit ainsi fait qu'il désire plutôt être ému qu'être amusé. Le spectacle de la joie l'impressionne moins fort, moins longtemps, que celui de la souffrance; la première lui inspire de l'envie; l'autre de la pitié et son admiration suit, nécessairement, les sentiments susceptibles d'augmenter l'estime qu'il fait de lui-même... Enfin, tout cela vaut plus ou moins, mais la raison véritable est, probablement, que nous associons malaisément les idées de grandeur, de majesté, de noblesse à celle de la joie ou du plaisir. L'expression physique de ceux-ci comme l'attitude spirituelle dont cette expression est le signe s'accordent peu avec le caractère de gravité, de hauteur de pensée et d'âme, la disposition un peu exaltée que nous exigeons des œuvres puissantes, de celles qui doivent disposer au respect et au souvenir. .

— Il ne faut pas être injuste pour le rire, cependant, Delzire... C'est, si vous voulez, l'anecdote de la réalité dont le drame est l'histoire... Quelque chose qui brille, puis s'évapore, divin mais éphémère; une fleur insouciante du matin dont les méditations du soir ne retrouvent plus la trace... Quelque chose de jeune, d'étourdi, de borné, incapable de maturité...

— C'est pourquoi, probablement, sauf en des manifestations orgiaques et frénétiques, la statuaire grecque ne connaît point le rire... On pourrait croire qu'il aurait semblé, aux maîtres attiques, aussi contraire à la beauté qu'un geste désordonné. Certaines figures, l'Hermès de Praxitèle, par exemple, sourient, peut-être, mais d'un sourire qui illumine sans la déranger l'harmonie de leurs beaux visages de vierges ou d'adolescents; d'un sourire plus imperceptible et effleurant que celui de la Joconde...

— *La Gioconda!* La Joyeuse!... Quel nom à appliquer sur cette physionomie ambiguë qui fascine la pensée sans la satisfaire!... De quoi est-il fait ce sourire? De dédain, de résignation, d'expérience, de

scepticisme ?... A la bien regarder, elle n'est pas belle, cette femme : Toute sa beauté est dans la vie profonde et muette qui nous regarde, immobile, du fond des yeux de cette image ; dans ce visage et cette attitude placides, où rien ne bouge que cet évasif sourire, lueur trouble dans les yeux, pli insensible au coin des lèvres fermées...

— Oui, dit Delzire, il n'y a pas là de joie, mais, comme d'ailleurs, dans toutes les figures du Vinci, du mystère... Il connaissait que l'art suprême est d'inquiéter les imaginations... On ne voit rien dans les êtres auxquels il a donné forme, rien de la joie et de la force de vivre qu'on nous assure avoir, à l'époque de leur création, enflammé les âmes et les esprits, au contact de l'Antiquité ressuscitée... La pensée plus libre dans des espaces élargis, affranchie de la tradition et incertaine d'elle-même, n'en était pas plus joyeuse, au contraire... Du moins, n'est-ce pas la joie que nous apprennent les créatures du Vinci et, non plus, celles de Michel-Ange...

— Ah ! non, par exemple... Michel-Ange, on dirait que tous les êtres qu'il a façonnés, qu'il a sculptés dans le marbre ou dans la couleur, sont des opprimés ou des captifs... Ils sont puissants et vigoureux comme des dieux; tristes et inquiets comme des hommes... Ce sont des rois-esclaves, couronnés mais enchaînés... Ils ont des corps taillés pour le combat ou pour la jouissance, mais il semble qu'ils soient dégoûtés du combat ou dédaigneux de la jouissance... Sans doute, ont-ils encore trop d'âme, une âme trop tourmentée pour que leur force leur soit autre chose qu'une entrave; car, à vrai dire, cette force paraît leur être comme une charge et un fardeau... Il semble qu'assujettie à une force supérieure, elle se sente prise et contrainte dans la violence de sa propre impuissance...

— Je crois que la pensée du Vinci et de Michel-Ange n'était pas triste — elle était tout simplement pensée... C'est-à-dire comparaison, débat, jugement, tout ce qu'il y a de plus éloigné de cette spontanéité qu'est la joie... L'apôtre de la gaie science, Nietzsche, voyait juste lorsque, voulant mettre la joie dans l'art, il poussait d'abord celui-ci hors de la nature...

— C'est une opinion, mais regardez, pourtant, les Primitifs italiens : Si la Nature a jamais été dans l'art, c'est dans leur œuvre... Et quel art plus gai, plus riant, plus vraiment affable et accueillant que le leur?

— Rien de moins surprenant, mon cher Artor, le spectacle des êtres et des choses les absorbait, au point qu'ils n'avaient point le loisir d'y réfléchir. Puis, pour la plupart, en dehors de leur métier, ils étaient divinement ignorants ; ils regardaient le monde avec l'ingénuité de leur génie, avec les yeux gourmands et ravis d'un enfant... Tout est allégresse chez eux, tout est représentation — théâtre, toujours — même le supplice et la douleur. Ils s'efforcent rarement à dramatiser; il leur suffit de montrer... C'est un grand défaut, mais c'est un grand charme... Il n'y a pas jusqu'aux formes, je ne dirai pas sèches, mais, en quelque sorte, aigres et acides, des Primitifs florentins, qui n'ajoutent au plaisir de leurs ouvrages... Ce trait qui, dans la peinture même, semble mordre, découper les silhouettes dans les lignes nerveuses du dessin... Dans la technique, moins souple et moins savante que depuis, de ces peintres, on découvre de délicieuses suggestions de jeunesse, le travail presque impromptu d'imaginations heureuses dont une longue élaboration n'a pas alourdi les inspirations... La beauté, ces imaginations, elles ne la cherchent pas, elles la surprennent; et, surprise, elles se hâtent de la fixer d'une main émue et fébrile. Et, toujours, il semble que, dans l'œuvre achevée, l'artiste ait fixé à la fois cette beauté et l'enchantement où sa vue l'a plongé... Un enchantement tel qu'il ne demande rien de plus, qu'il ne prétend, ne cherche rien de plus... Que chercherait-il, d'ailleurs, et quel prestige ajouter à la vie?...

— Certes, dit Artor, après un moment de réflexion, ma préférence rejoint la vôtre dans l'admiration des Primitifs, mais, au contraire de vous, je ne suis pas sans faiblesse pour l'art de la décadence italienne, celui d'après Michel-Ange, bien que ses œuvres apparaissent trop souvent comme la manifestation de sentiments d'autant plus outrés dans l'expression qu'ils

sont plus morts dans la réalité !... C'est comme la forme éclatante du vide!... Et, cependant, quelque chose m'attire et me retient devant ces ouvrages où l'emphase, l'exagéré, l'alambiqué, le baroque font la contorsion de l'énergie ou de l'extase... La ligne ne chante plus, ni ne vibre en ces œuvres : elle est lourde, fastueuse, surchargée, belle, pourtant, encore et impressionnante. Ce n'est plus la vie; ce n'en est que le simulacre, le commentaire ou gracieux, ou pompeux ou insignifiant... Un commentaire qui envahit le texte et finit généralement par le dévorer... L'inspiration cède à la doctrine; l'émotion à la règle; l'étude à la recette... Plus rien que des virtuoses, pauvres dans leur somptuosité, froids dans leur exubérance... Ils ne nous touchent pas; nous sommes en défiance d'eux; les tours de force d'anatomie ou de perspective qui ravissaient nos ancêtres nous répugnent, plutôt... C'est la personnalité de ces maîtres qui, malgré tout, nous captive : cette allure nouvelle de grands seigneurs de l'art, de princes souverains de la beauté, pleins de jactance, de morgue et de dédain, qu'ils prennent et par laquelle ils s'imposent...

— On dirait, en effet, que la puissance des artistes a cru, alors, en sens inverse de celle de l'art... Car quelle dégringolade dans l'art des Cellini, des Bandinelli, des Vasari, des Leoni comparé à celui des Ghiberti, des Pisanello, des Donatello, si ardent et si fin, où tout, la ligne et le sentiment, marque en force ou en délicatesse !... A cet art dans les œuvres duquel il semble que la Nature soit sensible partout, comme les contours de l'esquisse de terre du sculpteur sous la toile humide qui la protège!...

— Oui, c'est dommage, interrompit Artor, songeur.

— Qu'est ce qui est dommage?...

— Mais que nous limitions ainsi nos jouissances ! Il me paraît que toute œuvre d'artiste soit intéressante et puisse donner à se délecter... Mais nous ne savons pas nous adapter : nous avons l'esprit et la sensation exigeants, volontaires, exclusifs. Nous voulons tout ramener à nous !...

— La question est de savoir si c'est un défaut ou

une qualité !... En tout cas, l'admiration est faite d'abord d'émotion et ses sources sont, non dans la raison, mais dans l'inconscience...

— Peut-être... Mais ne sommes-nous pas dupes aussi d'illusions suggestionnantes?... Nous sommes portés, par exemple, à conclure de la naïveté de la forme à la sincérité du sentiment dans l'appréciation des œuvres religieuses primitives... Tellement que les expressions mystiques dans l'art tendent presque naturellement à revêtir des apparences archaïques... Il n'y a là rien de nouveau, du reste, puisque les Grecs et les Romains cédaient parfois à cette inclination... Notre admiration s'est retirée de bien des chefs-d'œuvre devant lesquels de grands poètes ou des hommes tels que Stendhal et Taine ont trouvé l'inspiration de maintes paroles éloquentes et belles... Le pathétique gesticulant du Dominiquin, les artifices du Caravage, la suavité douceâtre de Guido Reni, nous trouvent hostiles ou indifférents; nous passons devant la grâce de Murillo, pour nous attarder devant les dieux-brigands ou contrebandiers de Velasquez... Notre sensibilité serait-elle plus raffinée que celle des gens d'il y a cinquante ou cent ans ? Non, différente... Sans doute, au fond, les hommes d'aujourd'hui sont-ils moins policés, moins accessibles et moins disposés à accéder à la pensée d'autrui que ceux de jadis... Nous avons dans l'intelligence quelque chose d'égoïste, d'abrupt, je dirais bien de discourtois... Hélas ! je crois bien que nous sommes occupés à devenir des barbares!...

— Allons, Artor, dit Delzire en se levant, au revoir... Il est temps que je m'en aille... Nous avons trop discouru, et c'est merveille que nous ayons été si longtemps d'accord... Je ne veux pas, toutefois, m'en aller sans vous dire que je ne vois pas que vos gens de jadis fussent plus éclectiques que nous, bien au contraire... Et, au surplus, si l'éclectisme est une disposition d'esprit très agréable dans le commerce ordinaire de la vie intellectuelle, c'en est une détestable pour l'artiste... Car celui-ci doit être passionnément de son avis ou bien se résigner à ne pas être...

ARNOLD GOFFIN.

CONTES D'AVANT L'AMOUR

DEUXIÈME PARTIE

I

La Fosse.

Un matin du mois de mars, le petit jour gris salissant à peine le carreau de sa fenêtre, Martin s'était levé, et ayant dévoré à l'habitude un chanteau de pain déposé sur le coin de la cheminée par sa vieille « Naine », prit la route. Elle suit la côte qui domine la petite ville tapie dans la vallée où une « ernelle » coule vers la Sambre et la Meuse, en son creux verdoyant piqué de clochers et de toits d'ardoise. Tandis que, au tournant du Calvaire, la vue se déroule à droite vers les plaines qui égouttent leurs eaux dans l'Escaut, d'un coup, toute l'exploitation des Aulnias apparaît au loin.

Martin des Baudets d'ordinaire ne regardait point ces fabriques, n'ayant rien à y voir. Dans les paysages étalés devant ses veux, sa cervelle encore somnolente, au rythme mécanique de sa marche, ne cherchait rien de nouveau en pâture au matin. Toutefois, aujourd'hui, pressé invinciblement, il lève les yeux. Quoi? Entre deux bouquets, des baguettes lisses et droites des frênes de la haie, le bout de l'horizon est noyé dans une fumée noire, épaisse, et comme taillée, arrondie en forme de calotte au-dessus de la houillère. Et deux flammes, du même bond bondissent subitement, immenses, hautes et larges, et en serpentant et se tortillant, montent, se déchiquettent, se fondent, disparaissent dans le ciel. Un bruit doux et sourd d'homme qui bâille, s'étale si doux, si sourd, que l'enfant ne peut dire s'il vient du bout du monde ou de sa propre bouche. Ses pieds, dans la boue de la route, s'affermissent instinctivement comme si le sol se haussait. La calotte de fumée

lointaine se disperse, raflée comme une bouffée de fumée de tabac par le vent ; et la pluie du matin net s'arrête de tomber.

Martin immobile, les yeux fixes, la bouche un instant tiraillée aux commissures des lèvres en un rictus d'horreur, se mit à crier en frappant ses genoux des mains :

— Nom dé Dious, les Aulnias qui brûlent!

Or, ce que le « Grillon » voyait et comprenait, était à peine pour quelque chose dans son hurlement d'épouvante. En ce moment, il ne s'appartenait plus ; c'était le cri de ses entrailles qu'il venait de pousser. Un horrible problème, en dehors absolument de sa conscience, dardait son horreur en un seul mot :

— Florent !

Une pâleur de mort noya ses traits, ses jarrets plièrent. Puis les larges semelles de ses souliers grattèrent les cailloux, et des bras, des épaules, de tout son corps, il s'élança vers la maison de la Flatte du Calvaire, la maison de Florent.

Le Borain était, cette quinzaine durant, occupé la nuit, à la fosse, au reboisement des tailles livrées durant le jour aux abatteurs de houille. Si le plus grand des hasards ne l'avait retenu, cette nuit, à son logement; si Florent n'était pas en ce moment au « Calvaire », c'est qu'il était là-bas dans les Aulnias incendiés.

— Au Calvaire, au Calvaire, au Calvaire ! criait l'enfant.

Devant l'obstacle des pierres de la route, il jurait en écrasant et faisant rejaillir l'eau des flaques. Sa course devenait un combat. Musette à pain, bâton, casquette, il avait tout rejeté sur le chemin.

Il arriva. La porte de la Flatte était close. Martin se jeta dessus, et de la tête, des poings, des pieds, il cogna, en répétant ses appels :

— Florent?... Florent?... Blanc Borain?... Flatte!... Nom dé Dious, dé nom dé Dious, dé nom dé Dious!...

Silence... Dans le lourd sommeil du matin, peut-être la veuve n'entendait rien? Martin redoublait, s'acharnait, mêlant furieusement des injures à ses cris.

Mais pas de réponse... Et là-bas, des mêches de fumée horribles, lentes et tristes montent comme des anges de nuit, du dessus des grands essieux arrêtés sous les câbles immobiles. Alors de grosses larmes brûlantes giclent aux paupières ourlées de charbon de l'enfant. Il ramasse des pierres, et comme il en frapperait la veuve elle-même, il les lance dans les carreaux, roides, une à une, à tours de bras.

Au fracas du verre volant en éclats, la grosse commère ridiculement trapue et ronde apparaît à la fenêtre, ébaubie, les yeux écarquillés comme s'ils allaient rouler de leurs paupières. En apercevant le « Grillon » sur la route, sa face se congestionne et bleuit de colère.

— Hé, sale petit baudet de fosse? demande-t-elle. C'est toi qui casse mes carreaux, alors? Attends, je va te...

— Florent? Florent? Y est-il? La fosse brûle!... C'est le trait du Borain! Y est-il? Est-il ici, ici, ici?

— Florent?... Ah donc, tu mènes ce vacarme pour quérir à cette heure des nouvelles du Borain, petit pouilleux?

— Flatte? Flatte, oh!... Réponds, réponds!... Vois là-bas la fosse! C'est le grisou! dit l'enfant en levant les bras vers les Aulnias. Où est Florent?... Est-il ici?... Réponds, réponds!...

Et sa voix est si tendue, si douloureuse qu'elle frappe la grosse femme au cœur. La Flatte s'éveille enfin. « Tiens, oui! » Elle aperçoit au loin la fumée de l'incendie. Brusquement son masque se détend, bouche et paupières, comme si les cordes en étaient cassées. Elle demeure immobile, silencieuse, les deux mains accrochées à la fenêtre... Immenses instants!... Martin, qui attend une réponse, en trépignant recommence :

— Florent? Florent?

Un vague espoir de trouver le Borain ici, lui vient du silence stupide de la veuve, quand surgit le visage d'Hildegonde à la fenêtre, affreusement jaune, ses yeux fous révulsés dans leurs orbites comme au fond de trous noirs; ses cheveux hérissés en mêches sauvages. Hildegonde voit le feu, la fosse, Martin.

En un éclair, elle sent, elle comprend; et sautant à la gorge de sa mère, qui chancelle sous le choc, avec une expression de haine et de rage, elle pousse un cri terrible qui va, dans le cœur de Martin, planter son couteau :

— Le Borain est dedans !

Un quart de minute le jeune garçon demeure à bondir sur place, comme une bête foudroyée qui se piète pour sa suprême convulsion. Ses membres s'agitent telles les bielles et les roues d'une machine folle qui se brise.

— Le Borain est dedans ! Hidegonde l'a dit.

Martin reprend sa course. Derrière lui, il entend la porte de la maison de la Flatte se refermer à grand fracas. Les sabots dans les mains, courant sur ses pieds nus, agile et violente, les dents plantées dans la morsure de ses lèvres saignantes, les narines contractées, la nuque dans ses épaules, Hildegonde, à peine vêtue, le rattrape, le dépasse. Un immense soulagement fait bondir son cœur. Il n'est pas seul. Les petits reins, les épaules, les talons nus et blancs de la jeune fille lui ravissent une part de sa misère. Il respire. Et les larmes tombent enfin de chaque côté de sa tête comme la rosée des branches secouées par le vent.

II

Clameurs.

Parvenus au sommet de la colline, les deux enfants aperçurent, en même temps que le fond de la vallée, les routes emplies de gens courant au galop; des silhouettes pliées en avant, des bras, des loques, s'agitaient dans la grisaille de la pluie. Et des cris si aigus leur arrivèrent, qu'un instant ils s'arrêtèrent et se mirent à sangloter en se regardant. Puis ils repartirent. A mesure qu'ils approchaient haletants de la houillère, les appels se mêlaient à un autre vacarme qui grandissait comme le bruit des vagues se gonflent à l'assaut d'un barrage.

L'énorme bâtiment enclos de murs noirs où le château-fort du charbonnage se dressait parmi les mon-

tagnes de bois de sapins, semblait noyé dans des flots de charbon liquide. Un fracas de cloches frappées à la volée, de roues grinçantes, de jets de vapeur giclant et sifflant, semblaient vouloir crier au loin l'horreur de la foule qui se tassait devant les portes fermées.

A l'intérieur les grilles de fer verrouillées laissaient voir à peine quelques hommes courant autour du bâtiment principal où s'ouvrait la mine. Comme pour cacher plus strictement la catastrophe enfouie sous la terre, les chefs la scellaient de verrous et de clefs. Les pauvres gens venus pour savoir qui des leurs étaient morts, secouaient les portes à coups de pied, tombaient en convulsion, hurlaient des questions qui se brisaient aux murs.

Cependant leur longue connaissance des objets d'ici permettait à quelques-uns une vague intuition des événements réels.

Tels, sans dire un mot, les regards dardés, au travers des barreaux des grilles, sur les vastes poulies où glissent les câbles des cages, ils assistaient aux péripéties du drame souterrain ; et parfois on lisait sur leur face révulsée l'horreur de ce qu'ils comprenaient.

Ils criaient :

— La cage est à cent mètres. Elle monte... Elle descend. C'est la taille Bel-Espoir... Oh ! elle va, elle va ! On remonte... A Sainte-Barbe ! Il y a le Blanc Borain, Zicot, Reconnu, Quenon, le Cron Zéphir de Marendienne. Ils sont là... Ils sont dedans !...

Le câble si mince vu de cette distance, glissait sur la grande « molette », tandis que se répétaient les brusques signaux d'un sifflet et le tambourinage sauvage des gongs puissants.

Peu à peu, une odeur indéfinissable montait des entrailles incendiées du sol, et se répandant sous le vent, rabattue par la pluie, sournoisement écœurait la foule tassée.

— Sentez-vous ? disait-on. Il pue le rôti... Ah ! malheur !

— Les pompes vont, les pompes vont ! disait un

très vieux, ancien houilleur, le visage marqué de « bleus », assis à la crête d'un mur d'où il dominait l'alentour, bavard, froid comme le destin.

— Les pompes marchent ! Hélà, hélà, mais, nom de Dios, c'est à l'envers !

Il est vrai. On emplissait à présent d'eau la fosse à charbon en flammes.

Des femmes, les cheveux collés sur les joues par la pluie, laissaient les larmes leur tomber sur la face, jusque dans les larges bouches abîmées aux lèvres violettes et tremblantes. Beaucoup s'asseyaient le long du mur et poussaient seulement de longs gémissements monotones. D'autres, le visage serré entre les barreaux des grilles qu'elles secouaient, criaient le nom de leur homme, de leur fils. Mais personne n'y répondait.

Enfin, sortent quelques hommes qui ont participé au sauvetage. Le visage grimaçant, en haussant les bras, ils veulent esquiver la foule et se sauver au galop. Ils s'arrêtent aux étreintes qui les questionnent :

— Ils sont tous pris ! Pas un ne remontera ! crie l'un. en jurant, avec une voix de terrible colère... Pas un ! Pas un ! Pas un !

Les clameurs se haussent encore. On se répète les noms des houilleurs descendus hier au fond et qui ne remonteront plus.

Terribles litanies ! Des « corons » entiers du village, des hameaux pleins... De telle famille, il ne reviendra plus personne. Là-bas, au bout du hameau, derrière le petit jardin, il faudra enfoncer la porte pour vider leur maison.

Une grosse femme ivre de douleur, de l'écume bleuâtre aux lèvres, ne s'arrête pas de parler. On sent, dans ce pauvre corps obèse et misérable, le frein du cerveau détraqué par le malheur. A d'aussi éprouvés qu'elle, elle répète froidement :

— Qu'est-ce vous croyez ? Par la sainte Barbe ? C'est qu'il y a là Philippe, mon homme, et Charles et Talie, mes deux enfants. Alors la maison est finie. Je ne rentre plus. Dites, que pensez-vous ? Et elle va, comme le balancier d'une horloge détraquée tictaque en déroute.

Martin et Hildegonde, un instant écrasés dans la foule, engloutis et muets sous la douleur de toutes les larmes, désespérés par les renseignements que les hommes sont venus apporter, ont pu pénétrer enfin dans la cour du charbonnage par une trouée connue seulement du gamin des baudets. Ils approchent si près des puits que le vacarme souterrain les secoue parfois de soubresauts, et que la buée qui monte du gouffre incendié et noyé à la fois, les brûle.

— Florent! Borain! Blanc Borain!

Ils ont répété l'appel de leur ami devant chacun de ces ouvriers ivres de fatigue qui continuent la parade du sauvetage tout en sachant bien qu'il n'y a plus rien à faire ici pour les vivants.

Essuyant leurs larmes pour un proche, beaucoup ont cependant levé la tête au nom de l'ami des deux enfants :

— Lui aussi alors?

Et leurs bras se sont levés pour le meilleur de tous.

Cependant, c'est à peine si durant les premières heures où ils cherchaient leur ami, Martin et Hildegonde s'étaient dévisagés. Ils allaient ensemble, mais séparés comme si la douleur leur eût rendu pénible une amitié non encore assez forte.

Une sorte de rage se mêlait aux regards qu'ils se lancèrent d'abord en se repétant les affreuses nouvelles, et en se demandant si vraiment *il* n'en sortirait plus, si vraiment on ne *le* reverrait jamais?

Cependant dans la faim qu'on ne voulait pas assouvir, parce qu'il ne vaut plus la peine de vivre, la journée passait traînant sous la pluie ses longues heures de puanteur, de boue et de larmes.

Le soleil sortit enfin des nuages sales qui l'avaient caché, pendus au ciel comme les loqueteux drapeaux de ces douleurs de pauvres gens. Il éclaira d'un peu de sa lumière mourante le bivouac qui s'était établi autour des clôtures des Aulnias. Un instant, sous la lumière de cuivre, on aperçut, rendues plus vivantes, plus réelles, ces femmes, ces veuves, hullulant leur détresse en cris aigus et en paroles intarissables; ces hommes muets, sinistres de silence et fumant accroupis; et ces enfants nouveaux orphelins, se disputant,

se bourrant de coups, se tirant les cheveux, grattant la pesante horreur de la mort environnante, des mille piaulements journaliers de leur faim et de leurs désirs.

Martin et Hildegonde se décidèrent enfin à s'en retourner quand la nuit fut toute venue. Ils ne s'étaient rien dit de la journée, et ils ne prononcèrent pas une parole au long de la route.

Martin entra chez la Flatte. La commère en savait autant qu'eux déjà. Hildegonde fit à souper et ils mangèrent ensemble côte à côte. Au milieu du repas, on fit du bruit sur le seuil; le pinson du Borain, dans la cage appendue au mur, sautilla. La porte s'ouvrit, les enfants bondirent sur leurs pieds comme si leurs cœurs les avaient entraînés. Mais non! Ce n'était qu'un passant. Ils se regardèrent. Le fol espoir qui leur avait battu dans la poitrine brillait encore dans leurs regards.

Doucement, les larmes se mirent à couler de leurs yeux, grosses et pressées, jusque dans leur assiette, sur les pommes de terre. Comme aux pauvres chiens perdus, dans leurs gorges montèrent des sanglots qui exprimaient, à l'adresse du disparu, ce qu'ils ne pouvaient dire en paroles.

III

Parmi les morts.

Le lendemain, dès l'aube, les deux enfants coururent aux Aulnias. Ils y trouvèrent des parents de victimes qui n'étaient pas rentrés chez eux de la nuit; si haves, si livides dans le petit jour, que Hildegonde eut honte de n'avoir pas songé à faire aussi le sacrifice de son sommeil.

D'ailleurs, il n'y avait rien de nouveau à apprendre. Mais avec les étrangers curieux qui arrivaient, le bruit se répandit que dans quelques heures on recommencerait les recherches dans la fosse. Ces vagues assurances remuaient durant quelques minutes les malheureux qui bientôt les oubliaient.

En certains groupes, des femmes se rappelaient

qu'à la fosse du Pétria de Fontaine, lors de la catastrophe dernière, au bout d'un mois d'éboulement il sortait encore des vivants. Mais au fond de leur cœur, Martin et Hildegonde étaient persuadés de la mort du Borain.

Tremblant de froid dans leurs loques ils montraient en leur regard comme une flamme stoïque d'une noblesse étrange, mais aucune espérance.

Aujourd'hui, Martin tenait Hildegonde par la main; et ils savouraient la sensation de cette chaude étreinte.

Sur les huit heures, le ventilateur du charbonnage, qu'on avait passé la nuit à réparer, se remit à fonctionner. On vit tout à coup les câbles se mouvoir sur les treuils, leur balancement apparaître sur les carrés. Les grandes raies des poulies reprirent leur fuite douce et huilée avec les arrêts aux sonneries.

Enfin, on ouvrit une porte de la cour, et la foule put défiler dans un hangar où, sur de la paille, gisaient des rangées de corps informes, noirs comme des pommes de terre brûlées. Dociles, les pauvres vivants se laissaient mener entre les morts. On leur demandait : « Le reconnaissez-vous? » Et dans les larmes, les plus funèbres erreurs se découvraient.

— C'est une femme! On vous dit que c'est une femme! répétait-on en vain à une femme qui prétendait reconnaître le cadavre de son mari.

Une veuve affalée à terre dans la paille jaune, tenait embrassé un cadavre qui avait l'aspect d'un fétiche taillé dans du bois enfumé, et une autre survenait qui réclamait le mort pour sien. Alors la première, couverte de larmes, se relevait docilement, et recommençait à chercher.

On remontait ces atroces dépouilles en tas. Un charnier déjà infect, au tintement des timbres métalliques, se hissait du fond de la terre et s'étalait ici dans les chambres au jour terne.

Parfois on remontait dans des sacs les grosses masses carbonisées des chevaux dont il fallait déblayer les étroites galeries, pour accéder à des tailles plus lointaines. Alors c'étaient des hurlements de colère contre ces charognes; des injures contre les

chefs qu'on accusait de s'occuper des bêtes en abandonnant les hommes.

Martin et Hildegonde avaient en vain examiné les groupes de morts. Le Blanc-Borain n'y était pas.

Mais à force de contempler ces corps brûlés, écrasés, couverts de houille gluante; à force de questionner ces faces horrifiées des cadavres, Martin s'était fait une idée du sinistre. Les victimes, une à une, venaient lui donner quelque détail nouveau du combat où ils avaient été vaincus. Alors il courait auprès d'Hildegonde assise au dehors, dans la cour, conter ce qu'il avait vu.

— On dirait qu'ils ont pu se sauver un moment? Il y en a qui tiennent encore leur lampe au poing. Le grisou aura sauté au fond et puis il aura mis le feu à la fosse. On en a ramassé qui s'étaient réunis en un grand monceau.

— Pour moi, lui répondait Hildegonde, allez, nous ne le verrons plus!... Je ne veux plus retourner chez la Flatte. C'est fini, c'est sûr! Et ici, ça m'embête de les entendre pleurer.

— Allons, allons! Le malheur est fait. Moi aussi, ça me dégoûte.

Déliés, en ces deux jours de fièvre, du collier des occupations ordinaires, ils tournaient à présent sur eux-mêmes. La mort qui emplissait tout à leurs yeux, les dégoûtait, sans les effrayer.

Quand ils auraient tous voulu quitter ce charnier, on les forçait d'y demeurer. Des malheureux, harassés de fatigue, qui ne pensaient plus aux morts, étaient empoignés par les gendarmes, portés de la route jusque devant un cadavre, qu'on prétendait leur appartenir. Et eux ne savaient pas, perdaient la tête, pleuraient plus fort pour qu'on les laissât tranquilles.

Les morts qu'on avait reconnus étaient portés chez eux, couchés dans de la paille : ici tout près, aux « corons » du voisinage ou bien là-bas, dans des petits coins de village, au bord des bois. Les voitures allaient au pas dans les mauvais chemins, où les voisins venaient soulever la bâche goudronnée pour revoir un instant le petit Mihien, ou Jules de Gaux.

On parlait déjà de grandes funérailles. Des gens de la ville prochaine et les autorités arrangeaient la cérémonie, sur le papier, comme ils auraient organisé un cortège de tête.

Et les deux enfants haussant les épaules, s'éloignaient de ces comédies où les mêle-tout de charité remuaient la douleur des autres; et où les affligés se livraient impudiquement à la pitié publique. Martin eut un mot étrange :

— Ah! ben, dit-il tout à coup à Hildegonde, je suis sûr que s'il remontait, le Borain rirait joliment de voir tout ce mic-mac!

IV

Le grand trou.

Vint le jour des funérailles. On choisit l'après-midi, afin de permettre aux cercueils dispersés dans les hameaux environnants, de se réunir pour un vaste service des morts, qu'on exécuterait, en une fois, sur un nombre plus dramatique de victimes.

Qu'est-ce donc qui pousse les hommes à solenniser leurs douleurs comme leurs joies et à arrondir le chiffre de leurs sanglots comme de leurs rires? Est-ce le besoin de dépasser la réalité toujours insuffisante aux yeux des hommes affamés d'extraordinaire?

D'étonnants organisateurs, peut-être ceux-là qui conduisaient les réunions de l'Orphéon, à l'occasion de l'anniversaire de naissance du directeur de la fosse, avaient arrêté le plan d'une cérémonie mirifique.

On y accourait de tout l'environ. Des foules, hommes et femmes — munies de paniers à provisions, arrivaient par les chemins de terre à travers les champs, roulaient par la grande route pavée. A midi, le village de la Bourlette était plein, comme à la fête de l'été quand la procession de Saint-Médard va sortir.

Les gazettes et les récits de bouche à bouche avaient répandu une sorte d'ivresse triste sur la contrée. Les écoles fermées, tous les travaux suspendus, les populations se donnaient une orgie de deuil où

peut-être les jetait, comme en un délire, l'anémie d'une fin d'hiver sans soleil.

Le nombre des victimes de la catastrophe augmentait de récits en récits. Des scènes de reconnaissance de victimes se racontaient avec des détails plus macabres dans tous les groupes en pleurs.

Des femmes ne pouvant contenir leur curiosité allaient de maison en maison, se mêler aux orphelins et aux veuves, pour ranimer, entre des cercueils, la source des pleurs desséchée et tarie de pauvres abasourdis.

Par les fenêtres ouvertes, dans les chambres toutes semblables des « corons », les passants contemplaient impudiquement ces réunions, et recueillaient les hurlements.

Des villes voisines étaient venues des dames en longs voiles de deuil qui se renseignaient sur le nombre des orphelins et leur âge et écrivaient soigneusement les chiffres sur de petits calepins où les enfants se penchaient pour voir. Devant les portes, sur une chaise, une assiette recevait les aumônes que les passants posaient avec componction.

***

Enfin, le cortège religieux, la croix en tête, sortit de l'église et se mit à recueillir les bières de maison en maison. Après une courte station à chaque porte, une, deux, trois boîtes funèbres s'ajoutaient aux autres, et les familles aux yeux rougis sortaient en troupeaux.

Chacune recommandait son mort aux porteurs, et le suivait un petit temps avec attention; puis tout s'embrouillait aux yeux... Et ne sachant plus pleurer, ces pauvres visages de misère devenaient plus tristes à voir.

La funèbre récolte terminée, un demi-cent de catafalques emplit la nef de la petite église sur la place, vieux tas de pierres verdies de mousse, déchiquetées à maintes embrasures et encoignures, et dont le clocher de travers décelait le terrible travail de tassement et de chute qui s'exécutait par tout le pays,

dans la profondeur du sol miné par les houillères. Sous ces nefs fracassées des zigzags, des crevasses et menaçant ruine sous l'appareil des armures de fer et des emplâtres de bois, se trouvèrent ainsi réunies les dernières victimes de cette force de destruction souterraine, ici même présente encore.

Dans l'air alourdi peu à peu, lentement, une odeur atroce montait, emplissait le vaisseau des nefs. La mélopée infime des oraisons; le cri des orgues, les relents de charniers, de minute en minure, jetait par terre, dans une crise de nerfs, quelque femme blême, quelque petit vieux qui, tout allongé sur les dalles, tenait soigneusement à la main sa casquette de soie garnie d'une rosette de crêpe.

On en transportait au dehors qui faiblissaient assis sur leurs chaises; puis qu'on rapportait à leur place, une fois revenus à eux, comme si on ne leur eût pas permis de perdre un instant de l'affreuse cérémonie.

Les murs du cimetière derrière l'église étaient chargés de spectateurs assis à califourchon sur le faîte, parapluies et paniers en mains, décidés à tout voir et qui avaient choisi le cimetière de préférence à l'église parce qu'on y prévoyait des scènes plus terribles.

Les autorités avaient requis une équipe de terrassiers. On voyait ceux-ci encore appuyés au manche de leurs bêches, sur le haut tas de glaise jaune qu'ils avaient relevé animés par le charitable genièvre et les « Hardi, les hommes! » des visiteurs. Fiers de leur ouvrage, ils dominaient la fosse, grande autant qu'un bassin de briqueterie, deux fois trop large pour ce qu'on avait à y déposer. Les déblais sur les bords montaient hauts comme des terrils, bouchaient le ciel de toutes parts. Il semblait qu'on aurait pu enterrer là le village en une seule fois.

Le cortège des morts sortit de l'église. Une à une d'abord, et puis par couples, et puis par demi-douzaines, on se mit à ranger, sur le fond d'argile luisante carrelé des coups du tranchant des louchets, les boîtes sinistres. Tout ce bois blanc dénué d'ornement forma bientôt comme un plancher étalé au fond du trou où circulaient les prêtres, livres saints et

goupillons en mains, et où couraient les fossoyeurs plus adroits, portant au cou leur corde terreuse. A tous moments, des femmes au haut des tertres mous levaient les deux bras clamaient un nom d'une voix aiguë, et, en s'effondrant, venaient rouler jusque dans la fosse d'où les spectateurs les remontaient en faisant la chaîne. Un petit vieux tout à coup descendit, sans dire un mot, du remblai le plus haut et courut se coucher entre deux cercueils dans la boue. Il fallut le prendre par les pieds et les épaules, comme un mort lui-même, pour le séparer des morts. Enfin, par tas, on se mit à déverser la terre sur les coffres qui sonnaient; et, comme le jour gris tombait, c'était fini. La foule se débanda dans le froid du crépuscule. Les cabarets de la place s'emplirent. On alla boire du genièvre froid autant que des larmes, et qui échauffe la tête comme de la tristesse longuement avalée. Dans le soir, la vie reparut au village toute nue, bleue et rouge, et tout recommença à petits sauts cahin-caha.

LOUIS DELATTRE.

LES SALONS EN BELGIQUE

DE 1811 A 1910

Plus la situation économique s'accentue, plus l'art s'épanouit et s'en vient couronner d'une floraison gracieuse, l'édifice somptueux élevé par les progrès de l'industrie. Aussi, constatons-nous, toujours, qu'une exposition d'art est jointe à l'exposition des produits d'une contrée et que la quantité des Salons, généraux ou particuliers, s'accroît en raison de la prospérité de celle-ci. Nulle part, peut-être, cette constatation n'est plus frappante que chez nous où le nombre des Salons a augmenté de telle sorte qu'il a fini par atteindre des proportions colossales, depuis quelques années.

Pourtant, ainsi qu'il convient à la patrie des Van Eyck et des Rubens, la première exposition qui s'y tint fut une exposition d'art organisée par la « Société de lecture de Bruxelles », en 1811, et célébrée d'une façon dithyrambique, par un critique de l'époque, Pauzelle, qui commence par nous rendre compte, dans les termes les plus flatteurs, de la séance du vernissage où « l'âme, dit-il, se croyait transportée dans le jardin d'Armide. »

C'est à ce même Salon que fut couronné le portrait d'André Lens, en ce moment, le doyen de l'école et qui, malgré ses fades mythologies, fut proclamé le restaurateur du bon goût, de la beauté et de la peinture.

Après avoir acclamé l'artiste, le public s'extasia, ensuite, devant les œuvres de Steyart, de Van Huffel, d'Odevaere, de Goemans, devant des « Paysages » de Berré dont l'œuvre était, disait Pauzelle, « l'imitation la plus vraie de la nature farouche », devant les statues de Van Ghelde et de Manlius, élèves de Godecharles.

L'art appliqué occupait, dès lors, une place aux Salons comme à ceux d'aujourd'hui, car on y voit

des peintures sur porcelaine de Faber qui sont restées célèbres et dont on retrouve, encore, quelques beaux spécimens au musée communal de Bruxelles.

« Le peinture sur verre et cuite dans le verre, dit la critique, y est aussi fort honorablement représentée par un artiste de Tournay. »

Enfin, on y trouve même des « Paysages à l'aiguille » de Van Oosthuyse, d'une grande délicatesse et jusqu'à des ouvrages en cheveux d'une finesse remarquable.

M. Pauzelle termine sa critique ou plutôt ses louanges en célébrant les artistes, à nouveau, dans une pièce en vers intitulée « Essai sur le Salon de Bruxelles ».

Au lendemain de notre annexion à la Hollande, l'Exposition de 1816 tend à réunir les esprits des deux nations et, en 1820, le Salon de Gand essaie de consacrer cette réunion, en exposant, côte à côte, les tableaux des artistes hollandais et des belges : Van Brée d'Anvers, peintre du Prince d'Orange, Van Os, Van Assche, Van Huffel, Odevaere, le peintre de Guillaume Ier, qui y apporte un tableau de vingt pieds de longueur, Paelinck, peintre de la reine, dont l' « Invention de la Croix », dans l'église Saint-Michel, de Gand, obtint un succès retentissant, Ommeganck, « le Racine des moutons », ainsi que le dénommaient ses contemporains.

« Pourtant, nous dit A.-J. Wauters, malgré ces encouragements officiels largement distribués et les efforts de Van Brée et de Herreyns, directeur de l'Académie d'Anvers, qui est, peut être, le seul à conserver encore quelque chose de la pratique des maîtres d'autrefois, la peinture flamande ne parvient pas, durant les quinze années de notre réunion à la Hollande, à se dégager des bas-fonds obscurs où plus d'un siècle de décadence l'avait plongée. » Le coloris et la vie, ses qualités maîtresses, font place à l'élégance et à la correction du trait comme à la simplicité sculpturale de l'expression mises en valeur par David, alors en exil à Bruxelles, et pratiquées par son fervent disciple, Navez, qui tient école à la mort de son maître (1825). Cependant, celui-ci dont

l'esprit est large ouvert à toute conception nouvelle, permet aux tendances les plus diverses de se développer dans son atelier et il compte, parmi ses élèves, non seulement plusieurs des meilleurs romantiques, mais aussi des adeptes de la future école réaliste.

En 1825, tandis qu'on expose à Harlem les produits de l'activité économique du jeune royaume des Pays-Bas, on réunit à Bruxelles, dans un superbe monument édifié près du palais habité, naguère, par Charles de Lorraine, et aujourd'hui la Bibliothèque royale, les œuvres dues au pinceau de nos artistes. Madou consacra, par le burin, le souvenir de cette exposition qui a précédé, de bien peu, la véritable renaissance de l'art flamand.

En 1830, avant l'explosion du sentiment patriotique qui allait assurer notre indépendance, Bruxelles organisa, dans ses murs, l'Exposition Industrielle où, comme à Harlem, le Nord et le Sud allaient, une fois encore, marcher à l'unisson.

Elle s'ouvrit, le 15 juillet de cette même année, à grand renfort de cloches, de canons, de feux d'artifice et le Salon, qui y fut adjoint, mit en présence Navez et Gustave Wappers, le jeune et fougueux élève de l'école d'Anvers, qui arbore la bannière du romantisme et veut renouveler l'art flamand en y ressuscitant toutes les qualités brillantes délaissées depuis Rubens. Wappers y oppose, en effet, à l'« Athalie » de Navez, la « Révolte de Leyde » qui est un coup d'audace auquel applaudit la foule fatiguée des sujets classiques. Et l'on peut dire que la révolution en art devança, de quelques semaines, celle qui allait affranchir notre liberté.

Ce sont les événements de 1830 qui fournissent, à Wappers, « L'Episode de la Révolution belge » (Musée de Bruxelles), qui paraît trois ans plus tard et affirme le triomphe de l'école romantique flamande caractérisée par l'exubérance du mouvement, du sentimentalisme, de la couleur. Cette jeune école est représentée avec éclat, au premier Salon national de 1833. En 1834, De Keyser, débute au Salon d'Anvers, avec son « Crucifiement » et atteint le triomphe avec

sa « Bataille des Eperons d'or », au Salon de 1836.

Le 7 janvier 1835 est une date mémorable dans l'histoire du développement artistique de la Belgique car c'est alors que se décrète, à Bruxelles, la création du Musée National et celle de l'institution d'une Exposition triennale des Beaux-Arts.

Au Salon de 1836, la peinture historique s'accentue, de plus en plus, avec la toile citée plus haut de De Keyser, les « Adieux de Charles Ier » de Wappers, « Le massacre des magistrats de Louvain en 1378 » de Leys, « Montaigne visitant le Tasse » de Gallait, « L'abdication de Charles Quint » de Paelinck.

Au Salon de 1839, De Keyser expose sa « Bataille de Woeringen », De Caisne « La Belgique couronnant ses enfants illustres », et Verboeckhoven son paisible « Troupeau de moutons surpris par un orage ». Mais l'œuvre sensationnelle de cette exposition c'est l'immense toile de Wiertz « Les Troyens et les Grecs se disputant le corps de Patrocle », dont les personnages atteignent des formes homériques.

C'est que Wiertz veut se hausser à l'égal de Rubens et de Michel-Ange et, malheureusement, ne tarde pas à croire avoir atteint son but.

Les critiques n'étant pas toujours de ses amis, il les attaque dans de violentes satires et même après l'Exposition d'Anvers, en 1843, il s'amuse à recueillir, pour les publier, les appréciations diverses et parfois absolument contraires des feuilletonnistes du temps, sur ses œuvres à lui et sur celles de ses confrères en art. Parfois aussi, les Expositions sont, tout à la fois, rétrospectives et contemporaines, comme celle de Bruges, en 1846, qui comporte, à côté des œuvres de Claeys, de De Potter, de Simonau et d'autres, celles des deux Van Oost dont les tableaux ornent, depuis le cours du XVIIe siècle, la plupart des églises de Belgique.

Une des plus importantes, pour le temps, parmi les Expositions des villes de provinces, fut celle de l'« Art et de l'Industrie à Courtrai », en 1841, où l'on voit figurer « La bataille des Eperons d'or » dont nous parlions plus haut et qui appartient au musée de cette ville.

A l'exposition de 1842, Victor Joly, un des plus fins critiques de l'époque, s'écrie que « peu de contrées pourraient fournir des tableaux modernes où les qualités du dessin, des couleurs, du clair-obscur arrivent à atteindre une telle perfection, comme c'est le cas dans les œuvres alors exposées de Wappers, Gallait, De Keyser, Mathieu, Wauters, De Biefve, De Caisne, Slingeneyer, van Brée, van Eycken, Claes, Gallait. »

A Gand, en 1845, on organise, au profit des pauvres, une exposition où, à côté du dessin original du « Beffroi de Gand de 1183 » et de l'autographe de l'Infante Isabelle, on voit figurer de merveilleux objets d'art anciens ou modernes et des tableaux de haute valeur. En cette même année 1845, l'Exposition triennale de Bruxelles réunit 846 tableaux.

En 1848, le succès s'accentue et le nombre de ces derniers monte jusqu'à 1179. Parmi les peintres exposants, on signale, pour la première fois, le nom d'Alfred Stevens. Wiertz, qui y expose son « Triomphe du Christ », fait le plus grand éloge de ce Salon, en nous parlant de l'« Assomption » de Navez, de la « Bataille de Lépante » de Slingeneyr (Musée de Bruxelles), des tableaux de Gallait, de Verboeckhoven, en même temps que des sculptures de Fraikin, de Geefs, etc.

La Triennale de 1851 qui compte 1479 œuvres, commence, réellement, la série des Expositions d'art les plus importantes de Belgique et Lutherau, qui a consacré un volume entier à ce Salon, nous y signale les progrès immenses accomplis, chez nous, depuis 1830. A la culture de la forme préconisée par les classiques, s'est ajoutée l'exubérance de vie et de coloris des Romantiques mais, à l'exemple de Gallait, les peintres veulent plus encore : ils cherchent à exprimer la pensée et le sentiment dans leurs œuvres. Et Lutherau proclame, avec enthousiasme, la décadence de la théorie de « l'Art pour l'art » et anathématise les peintres qui n'ont pas d'idées, en les dénommant « les fléaux de l'art ». Ce Salon, qui est international, coïncide avec une « Exposition industrielle » organisée par la « Société royale des arts, des

manufactures et du commerce », à Londres, où les produits de notre industrie sont représentés. Aussi, tandis que la grande métropole britannique construit le « Palais de cristal » pour abriter son exposition, Bruxelles bâtit, d'après les plans de l'architecte Cluysenaer, un palais en bois, sur l'emplacement de la cour grillée de notre Bibliothèque royale.

C'était un vaste parallélogramme divisé. horizontalement, par trois immenses galeries vitrées séparées, au milieu, par une galerie perpendiculaire au centre de laquelle se trouvait la statue de bronze de Charles de Lorraine. La façade de cette construction était ornementée d'arabesques, encadrant six médaillons représentant Michel-Ange, Raphaël, Rubens, Van Dyck, Teniers, Duquesnoy et portait, au faîte, la statue de la Muse de l'histoire.

Cette Exposition générale des Beaux-Arts, la plus importante que la Belgique eût eue jusqu'alors, attirait une foule d'amateurs de tous les pays.

Le jour de l'ouverture, Navez et De Keyser servirent de ciceroni à Léopold Ier, à qui le Ministre Rogier présenta les artistes qui y étaient venus, nombreux. Wappers, pourtant, fit exception et l'on crut voir, dans son abstention, cette sorte d'animosité qui a toujours existé entre artistes anversois et bruxellois.

Toute la nouvelle école française du temps est représentée à cette exposition de 1851. Meissonnier, Rousseau, Rosa Bonheur, Descamp, Delacroix, Troyon, Courbet dont, ici comme en France, on discute avec frénésie « Les Casseurs de pierres », en se demandant s'il faut y chercher un progrès ou une décadence de l'art. Parmi les Belges, le beau talent de Gallait atteint son apogée avec le chef-d'œuvre du musée de Tournai : « Les derniers honneurs rendus aux comtes d'Egmont et de Horne ». Henri Leys y obtient un important succès avec la « Fête donnée à Rubens par les Arquebusiers » (musée d'Anvers) et « Le bourgmestre Six chez Rembrandt ». On y rencontre encore Roelofs, de Knyff, Robbie, Robbe, Portaels, Fourmois, dont le talent de paysagiste s'affirme dans le « Moulin à eau », remarquable

par la fraîcheur du coloris et la douceur de la poésie qui le pénètre. Dédaignant les détails futiles, Fourmois comprend le paysage à la façon large des grands maîtres.

C'est à ce Salon qu'Alfred Stevens attire, pour la première fois, l'attention de la critique sur son « Amour de l'or ».

Dirons-nous, en passant, un mot de cette autre exposition improvisée, en cette même année 1851, par les peintres et les sculpteurs, alors, à Bruxelles, à l'occasion d'une fête offerte au roi par le Cercle artistique, sous le patronage du gouvernement et de la ville de Bruxelles, dans la nouvelle salle du Marché de la Madeleine qui venait d'être construit par Balat et que l'architecte Fumière vient de retransformer en la salle de fête inaugurée, il y a peu de temps, par les « festivités » de l'anniversaire de la fondation de l'Université de Bruxelles. En 1851, cette salle fut, dans l'espace de deux ou trois jours, décorée de fresques, de portraits, de tableaux brossés largement mais artistement par Navez, Portaels, Verboeckhoven, Stroebant, Seghers, Robbie, Wauters, De Potter, Slingeneyer, etc., tandis que des figures allégoriques y glorifiaient les arts. Les galeries supérieures de cette salle furent ornées, aussi, par nos peintres, de vue de villes et de paysages d'Italie, d'Angleterre, d'Allemagne, de Belgique, et des portraits des peintres, des littérateurs, des musiciens, des savants ayant illustré ces contrées, tandis que les statues de Fraikin, de Simonis, de Geefs complétaient l'ornementation de la salle.

En 1853, Leys se distingue, encore, au Salon de Gand et, en 1854, à celui de Bruxelles, avec sa « Promenade en dehors des murs » (Palais royal), tandis que Madou y expose son « Trouble-fête » (musée de Bruxelles), Hamman sa « Messe d'Adrien Willaert ».

En 1854 aussi, Exposition d'œuvres d'art et d'objets de fantaisie, dans la petite salle gothique de l'Hôtel de ville de Bruxelles, au profit des indigents.

En 1855, nouvelle Exposition, organisée dans un but charitable, de tableaux et d'œuvres d'art appar-

tenant à la famille royale et à l'aristocratie bruxelloise. Elle a lieu au Palais de S. A le duc de Brabant, et sous le patronage de la princesse Charlotte.

Parmi les œuvres appartenant au roi, il s'en trouve d'Hobbema, de Steen, de Berchem, le fameux portrait de Duquesnoy, par Van Dyck, récemment acquis par la commission du musée de Bruxelles, des Rubens, des Teniers, des Greuze, des Ruysdael, des Rembrandt et d'autres chefs-d'œuvre empruntés aux collections des familles de Spoelberg, de Beaufort, de Robiano, etc., etc.

On y voit, encore, une partie des tableaux des petits maîtres hollandais appartenant au duc d'Arenberg, comme aussi des meubles, des bijoux artistiques, un missel avec miniatures datant de 997-1007 et d'autres choses infiniment précieuses.

Enfin, c'est en 1855 que se fonda la société des Aquarellistes dont les expositions deviendront annuelles à partir de 1871.

Parmi les principales œuvres du Salon de Bruxelles, dès 1857, il faut noter le fameux « Episode du marché aux chiens », de Joseph Stevens (musée de Bruxelles) la « Chasse au rat », de Madou (même musée), et le « Buffle attaqué par un tigre », de Verlat (musée d'Amsterdam).

A celui de 1860, à coté de la « Tondeuse de moutons », de Millet et des œuvres de Joseph Stevens, de Ch. De Groux, de Verwée, de De Knyff, de Verlat, de Mme Ronner, les « Cigognes », de Louis Dubois, la « Campine », de Fourmois », et « André Vésale », d'Hamman (musée de Marseille), des paysages de Keelhof, le « Dernier soupir du Christ », de Wauters, et d'autres.

En 1862, les Belges remportent un admirable succès à Londres où les artistes anglais manifestent en faveur de Gallait et, à Paris, où Henri Leys remporte la médaille d'honneur.

Au Salon de Bruxelles de 1863, 1866, 1869, 1872, leur succès s'accentue de plus en plus.

A celui de 1863, la « Solitude », de Dubois, et la « Vue prise à Edeghem », du musée de Bruxelles, par

Lamorinière, y sont fort remarquées. Il en est de même, en 1866, avec la « Dame en rose », d'Alfred Stevens, des paysages admirables de Fourmois et de Boulenger et des œuvres de Cluysenaar, d'Eugène Smits, etc.

N'oublions pas l'exposition remarquable qui fut faite, en 1864, au Cercle artistique de Bruxelles et réunissant des cartons de Flandrin, de Delaroche et de plusieurs maîtres allemands. On y voit, encore, des œuvres d'Alma Tadema, de Decamps, de Troyon, de Dupré, de Rousseau, de Courbet dont l'exemple, ainsi que celui de Millet, encourage, de plus en plus, nos peintres à ce retour vers la nature véritable qui, depuis Fourmois, Boulenger, Baron, a détruit, chez nous, le paysage conventionnel si longtemps à la mode.

Coesemans nous montre à cette même exposition et dans tout l'éclat de leur fraîcheur, les « Prairies des environs de Tervueren », et une « Vue », de la forêt de ce nom. Avec lui, Dubois, Boulenger, Baron, Mlle Euphrosine Bernaert et tous ceux qui ont formé ce que l'on appelle l' « Ecole de Tervueren », réussissent à nous rendre, dans toute leur plénitude, en les œuvres qu'ils exposent à ce Salon et ailleurs, les multiples beautés de nos campagnes. Et ainsi se trouvent en présence les écoles à tendances similaires de France et de Belgique qui ont le plus contribué à la seconde renaissance de l'art dans notre contrée.

Au Salon de 1867, à Paris, 75 Belges qui y exposaient 186 tableaux y obtenaient, d'ailleurs, un succès considérable. Henri Leys y reçut la médaille d'honneur, comme peintre d'histoire; Alfred Stevens et Willems, celle de première classe pour le genre et Clays, celle de seconde classe pour la marine.

A celui de 1869, à Bruxelles, A.-J. Wauters nous parle de la « Séparation », de Charles Degroux, du « Moulin », de Fourmois, de l' « Etalon », d'Alfred Verwée, de la « Rade d'Anvers », de Clays, du « Portrait de M. Sanford », par De Winne, des « Cavaliers de l'Apocalypse », de Cluysenaar, du « Printemps », d'Alfred Stevens, qui y font sensation, comme au Salon de Bruxelles de 1872, il nous cite,

la « Folie de Hugue Van der Goes » (musée de Bruxelles), et « Marie de Bourgogne devant les bourgeois de Gand » (musée de Liége), d'Emile Wauters, l' « Atlas », d'Henri de Brackeleer, les « Travailleurs italiens dans la campagne de Rome », d'Hennebicq, l' « Allée des charmes », de Boulenger et la « Marche des saisons », d'Eug. Smits, que nous pouvons encore voir au musée de Bruxelles.

En 1875, Hermans, Emile Wauters, Cluysenaar, Agneessens obtiennent une bonne part du succès au Salon de Bruxelles. A l'exposition, annuelle alors, du Cercle artistique de 1878, nous relevons les noms d'Artan, de Verheyden, d'Asselbergh, de Courtens, Stroobant, Stacquet, Mlles Bernaert, Georgette Meunier, Herbo, Blanc-Garin et quelques autres de nos peintres actuels.

En 1877, des fêtes magnifiques pour lesquelles Peter Benoit composa sa « Rubens-cantate », de même qu'un congrès artistique et une exposition des œuvres de Rubens célébrèrent le troisième centenaire de l'anniversaire du maître flamand.

En 1880, le cinquantenaire de l'Indépendance nationale amène l'inauguration du Palais des Beaux-Arts dû à l'architecte Balat et où s'ouvre, le 1er août, une Exposition rétrospective et en même temps historique de l'art belge de 1830 à 1880. Un assez grand nombre de sculpteurs et quelques graveurs y prennent part, avec 937 peintres qui y exposent 967 tableaux. Nous pourrions citer, parmi les noms des principaux exposants dont plusieurs sont déjà décédés à cette époque et dont la plupart se sont acquis une renommée universelle : Gallait, Boulenger, Wierts, Navez, Madou, Lamorinière, Leys, Wappers, De Keyzer, Fourmois, De Winne, Lies, Ch. Degroux, Stallaert, Tschaggeny, Verboekhoven, Van Kuyck, Verwée, Roffian, Van Schendel, Slingeneyer, Van Brée, Verlat, Rosseels, Serrure, Bossuet, Bource, Ooms, Stroobant, Robbe, Van Beers, Dillens, Delperée, Huberti, Nisen Den Duyts, De Haa, Mme Collart, Mlle Bernaert, De Knyff, Ter Linden, Dyckmans, Portaels, Van Suppen-Gérard, Van Moer, Claeys, Thomas, Robert, Cap, Oyens, Hermans, E. Wau-

ters, Heymans, Joseph et Alfred Stevens, Willems, De Cochie, Stallaert, Roberti, Henri De Braekeleer, Col, De Pratere, Tydgadt, Stobbaerts, Robie, Hubert Bellis, Verheyden, Verhas, Cluysenaar, Hennebicq, Artan, Geets, De Jonghe, Dubois, Coesemans, Pauwels, Stroobant, Uytterschaut, Van der Hech, Severdonck, Staquet, Eugène Smits, Dell' Acqua, Constantin Meunier, Xavier Mellery, Rops, Alfred Verhaeren, Van Beers, Stobbaerts, Roelofs, Mme Ronner, De Vriendt, Léon Frédéric, Georgette Meunier, Courtens, Asselbergh, Henri Marcette, etc.

Parmi les exposants sculpteurs, citons : Cuypers, De Groot, Gobeliski, Laumans, Jehotte, Godecharles, Mignon, Bouré, Pêcher, Geefs, Delvigne, De Haen, De Tombay, Desenfans, De Vreese, De Vriendt, Comein, Roelfs, Simonis, Fraikin, Van den Kerkhove, Cattier, Vanbiesbroeck, Kessels, Brunin, Fabri, Fassin, Van der Stappen, Vinçotte.

Depuis 1880, il est presque impossible de faire le dénombrement des Salons d'art, tant ils se multiplient de plus en plus

Ce sont les Expositions d'art et d'industrie d'Anvers en 1885 et en 1894; de Bruxelles en 1888 et en 1897, de Liége en 1905, pourvue chacune d'un Salon remarquable.

De plus, à celle de Liége est adjointe : « l'Exposition de l'Art ancien, au pays de Liége » où les archéologues et les antiquaires, autant que les artistes, trouvent de quoi satisfaire leur admiration. Notons-y surtout, des châsses superbes où les pierres précieuses sont richement serties dans l'or, l'argent ou le cuivre, et des meubles aux délicieuses formes gothiques, aux fines ornementations sculptées dans le bois ou ciselées dans le métal.

En 1902, à Bruges, « l'Exposition des Primitifs flamands » avait fait l'émerveillement d'un public averti qui y pouvait contempler, à côté des panneaux et des retables peints dus aux artistes des XIIIe et XIVe siècles, les œuvres les plus rares des Van Eyck, de Roger Van der Weyden, de Hugue Van der Goes, de Memlinc, de Gérard David, de Jérome Bosch, des Breughel, de Quentin Metzis, de tous les admirables

maîtres, enfin, de ces XVe et XVIe siècles où l'art national semble n'avoir produit que des chefs-d'œuvre.

1905 vit « l'Exposition des tapisseries anciennes », au Cercle artistique de Bruxelles, et 1907 à Bruges, celle de la « Toison d'or » où les habits somptueux, les armes curieusement ciselées, les joyaux d'une richesse incalculable, les livres d'heure artistement miniaturés, les tableaux exquisement travaillés de nos anciens peintres et la merveilleuse collection des portraits des princes de la maison de Bourgogne et des chevaliers de l'Ordre donnaient la plus haute idée de la magnificence du grand duc d'Occident et de ses successeurs.

Enfin, l'Exposition du XVIIe siècle annexée à celle de 1910, complète l'historique de « l'Art ancien » en Belgique.

Déjà, d'ailleurs, le Salon « Rubens » de 1877, à Anvers, celui de « Van Dyck » en 1899 et celui de « Jordaens » dans la même ville, en 1905, avaient réuni des sommes de chefs-d'œuvre dus à ce XVIIe siècle qui, grâce au baron Descamps-David, Ministre des sciences et des arts, à M. Cyrille van Overbergh, à M. Kervyn de Lettenhove et à quelques autres sommités du monde officiel et de celui des arts, est reconstitué, de la façon la plus complète, dans le superbe palais édifié par l'architecte Piron, avenue des Nerviens.

Parlerons nous des autres Expositions particulières, telles celles organisées, dans les dernières années du XIXe siècle, à la Maison d'Art où l'on vit, entre autres, les œuvres de l'admirable sculpteur Rodin.

En 1900, l'Exposition des « Portraits du siècle », le Salon de « l'Art français au XVIIIe siècle », celui de « l'Art religieux » organisé en, 1899-1900, par Durendal.

Nous ne nous arrêterons pas aux Expositions individuelles qui se multiplient dans toutes nos villes et dont le siège, à Bruxelles, est le Cercle artistique où, de dix en dix jours, les Salons s'ouvrent aux productions d'un ou de plusieurs artistes. Citons, seulement,

celle de Constantin Meunier, à Louvain, en 1909, où l'on put suivre, depuis ses débuts, la carrière artistique du peintre de talent et du sculpteur de génie qu'était le grand maître belge.

Quant aux autres Expositions générales, en sus des triennales d'Anvers, de Gand, de Bruxelles, toutes d'une haute importance et auxquelles participent, chaque fois, des personnalités artistiques des autres contrées, nous citerons, de mémoire, à Bruxelles seul, le Salon du Printemps, celui des Beaux-Arts, des Aquarellistes, du Sillon, du Labeur, de l'Estampe, de Vie et Lumière, de l'Art pour l'Art, de l'Essor, du Cercle des XX, devenu celui de la Libre Esthétique, sous l'intelligente direction d'Octave Maus qui y convie tous les artistes d'un talent réel mais dont les tendances considérées, comme révolutionnaires, les feraient repousser par les Salons « conventionnels ».

Cet encouragement donné aux « jeunes » porta ses fruits et la plupart de ces artistes se sont acquis, depuis, une réputation sérieuse, non seulement chez nous mais dans toute l'Europe.

S'il y a moins d'un siècle, les expositions s'espaçaient de telle sorte que, souvent, plusieurs années s'écoulaient entre chacune d'elles, nous ne croyons pas exagérer en comptant, actuellement, par an, plus de deux cents Salons généraux ou particuliers en Belgique, dont au moins la moitié à Bruxelles.

Quant au grand Salon international qui vient de s'ouvrir au Cinquantenaire, il agrémente notre Exposition de 1910 des fleurs les plus merveilleuses que le soleil de l'inspiration a fait s'épanouïr dans les âmes des artistes du XX^e^ siècle.

MARIA BIERMÉ.

JAPONERIES

A Franz Ansel.

I

LE MICADO.

L'heureux triomphateur des légions du Tsar.
Se délasse aux accents du samisen sonore,
Et sourit aux mousmés qui lui tendent l'amphore
En Kaolin de Chine, avec le vert nectar.

Rêve-t-il des lacs bleus où croît le nénuphar,
Des îles où l'on voit le chrysanthème éclore,
Ou pense-t-il au peuple enivré qui l'adore
En mettant au-dessus de ses dieux son César?

Evoque-t-il l'automne et les rouges érables,
Les cryptomérias aux rameaux vénérables,
Ou les gestes des fiers Ronins, des vieux héros?

Son masque emprunte au songe un air hiératique.
Il semble contempler, de son œil extatique,
L'astre d'or d'où sont nés les divins Micados.

II

DANS UN BOIS DU JAPON.

(Conte japonais.)

Dans un bois du Japon, au soleil du printemps
Bourgeonnait un érable. Et deux voix enfantines
Sous son ombre chantaient des notes argentines
Et saluaient la vie à son aube. Heureux temps!

En été le feuillage, en ses tons éclatants,
Abritait deux amants sous ses vertes courtines.
Ils s'asseyaient sur l'herbe, et leurs bouches mutines
Tour à tour devisaient de leurs rêves flottants.

En automne jaunit l'arbre. Deux pauvres âmes
Y vinrent, dont les ans avaient éteint les flammes.
Et le vent froid soufflait à travers les rameaux.

En hiver la mort vint les prendre, inexorable.
Ils dorment côte à côte, ainsi que deux jumeaux.
Et l'on ne verra plus de feuilles sur l'érable.

III

SUR L'ASAMA-YAMA (1).

L'aigle, de son regard perçant, a vu l'abord
Des bouches du volcan, où tout languit et souffre,
Où l'arbre calciné meurt, penchant sur le gouffre,
Son feuillage terni, sa branche qui se tord.

Il vole vers l'abîme, et, tenté par la mort,
Fasciné par le vide et par l'odeur du soufre,
De son aile géante il tournoie et s'engouffre
Ivre, dans le profond cratère au sombre bord.

Et l'oiseau plonge à pic jusqu'au fond de l'enceinte,
Jusqu'au foyer d'où sort la flamme à peine éteinte,
D'où s'échappe, mortelle, une haleine d'enfer.

Il s'abat, suffoqué par l'effluve perfide.
Et, loin de tout témoin du secret suicide,
Se ferment au soleil les yeux du roi de l'air.

JULES LECLERCQ.

---

(1) Se jeter dans le cratère de l'Asama-Yama est un des modes les plus usités du suicide japonais. (*Chez les Jaunes*, p. 118.)

LA MIRACULEUSE AVENTURE DES JEUNES BELGIQUES

(1880-1896)

(Suite et fin.)

CHAPITRE X. — LA FIN.

Raccommodements et ruptures, ruptures et raccommodements. — Le Coq Rouge. — *Transformation : la* Jeune Belgique *devient hebdomadaire.* — *Elle meurt, le 25 décembre* 1897. — *Epilogue.*

Eekhoud, Maubel, Nautet partis, — cela faisait bien des vides dans les rangs des Jeunes-Belgiques, mais ce n'était pas encore tout.

Presque tous les prosateurs étaient passés dans l'autre camp, où se trouvait déjà Verhaeren, qu'Iwan Gilkin — à cette époque ! — appelait un « faux poète » et Demolder. Pourtant, ils conservaient trop d'attaches avec la maison qui avait été leur première maison, pour ne pas y revenir, par intermittences. De temps à autre, un raccommodement s'opérait ; on signait un traité d'alliance, bientôt rompu après une dispute au cours de laquelle les vitres étaient cassées. Voici les détails d'une *Rupture*, narrés par Albert Giraud (1).

Ces pages furent écrites au plus fort de la querelle. On saura distinguer les endroits où une nervosité extrême a déformé les faits, à l'insu même de l'historien partial, puisqu'il est à la fois juge et partie, et l'on rira au moment où la phrase fait le grand écart pardessus les bornes de la courtoisie. Mais on

(1) La *Jeune Belgique* avait passé en 1894 sous la direction d'ALBERT GIRAUD. Mais GILKIN reprit pour la dernière année — l'année 1895 — le poste de directeur.

mettra facilement les choses au point, et l'on se fera une idée de l'excitation où cette guerre civile jetait les combattants.

RUPTURE.

Plusieurs de nos collaborateurs, qui ont la manie, chaque année, de quitter avec éclat la *Jeune Belgique* pour y rentrer, avec tout autant d'éclat, quelques mois après, ont jugé opportun d'offrir au public le petit divertissement périodique où ils excellent, mais en le corsant — pour employer un jargon vanté — par la création d'une revue destinée, s'il faut en croire les organes de la société Biberon et Bourrelet, à nous assassiner, et aussi — selon le prospectus de l'*Art moderne* — à professer l'éclectisme le plus raffiné.

Il est permis de trouver que l'assassinat, même littéraire, n'est pas la forme la plus raffinée de l'éclectisme ; mais il s'agit de notre attitude et non des zigzags esthétiques de ces messieurs.

Les propriétaires de la *Jeune Belgique* tiennent, conformément à leur habitude, à mettre sous les yeux de leurs lecteurs les pièces du procès ; et, comme d'aimables génies d'estaminet, qui voient toutes choses à travers nos bières nationales, ont répandu le bruit que je désapprouvais la campagne menée par mes amis, c'est moi qui ai revendiqué l'honneur de faire connaître au public les étranges négociations qui ont précédé la nouvelle hégire de M. Eekhoud et de ses clients.

On m'excusera si, contrairement à la logique et à la nature des choses, je suis ennuyeux en parlant de ces messieurs.

Le 13 janvier 1895, M. Georges Eekhoud qui, depuis un an, était redevenu l'un des collaborateurs les plus assidus de notre revue, fit savoir par écrit à M. Iwan Gilkin que MM. Verhaeren et Demolder désiraient rentrer à la *Jeune Belgique*.

En même temps, ces deux Arcadiens écrivirent à M. Iwan Gilkin pour lui demander un entretien.

L'entretien eut lieu. MM. Eekhoud, Verhaeren et Demolder agitèrent des palmes de lieux communs. L'heure était venue de s'entendre, de concentrer toutes les forces contre l'antique ennemi, de rallier les écrivains, les « vrais », les « sincères », sans distinction de tendances ou de métier et de faire une plus large place à l'élément jeune représenté surtout par le rival en prose de M. Delattre, M. Pierron. Je passe les variations, patibulaires ou hallucinées, qui furent exécutées sur ce thème patriotique.

Les oreilles encore tintantes de cette *Brabançonne* inattendue, le directeur de la *Jeune Belgique* soumit le cas aux propriétaires de la revue, et, après en avoir délibéré avec eux, écrivit à M. Verhaeren une lettre dont voici le passage essentiel :

« Sur le terrain littéraire, notre situation est très claire. De profondes divergences esthétiques nous séparent et il serait puéril de chercher à concilier des convictions inconciliables, fatalement destinées à se combattre et à se disputer la direction du goût public et la formation des jeunes écrivains. Sur ce terrain-là, il n'y a pas d'entente possible et les propriétaires de la *Jeune Belgique* gardent les convictions formulées dans les *Déclarations* de janvier 1893.

» Mais tout en gardant leurs convictions, dans l'intérêt supérieur des lettres belges et des écrivains de notre génération, ils consentent à accentuer le caractère éclectique de la revue ouverte à toutes les écoles et à toutes les tendances. Mais cela ne peut se faire, si l'on veut une union sincère et durable, qu'en proscrivant de la revue tout ce qui pourrait y rallumer les querelles que l'on a précisément en vue d'éteindre. A cet effet, 1° le directeur de la revue exercera un contrôle sans appel sur les articles qui pourraient donner lieu à des répliques qu'il jugerait dangereuses; il décidera s'il convient ou non de les insérer; 2° les articles de théorie, de critique ou d'esthétique ne seront admis que s'ils présentent l'allure d'une étude générale, calme et exempte d'attaques personnelles; LA REVUE CONTINUERA A PUBLIER DES CHRONIQUES LITTÉRAIRES, ARTISTIQUES ET MUSICALES... »

On le voit, sauf en ce qui concerne les droits de la critique littéraire, que le souci de notre indépendance nous commandait de sauvegarder, M. Verhaeren et ses amis obtenaient tout ce qu'ils désiraient.

Il paraît toutefois que nos concessions n'étaient pas suffisantes. C'est ce qui ressort du passage suivant d'une lettre écrite par M. Verhaeren :

« Nous sommes d'accord, excepté sur ce point :

» Tu m'écris : Mais en gardant leurs convictions, dans l'intérêt supérieur des lettres belges et des écrivains de notre génération, ils (*les propriétaires*) consentent à accentuer le caractère éclectique de la revue, ouverte à toutes les écoles et à toutes les tendances.

» Voici la rédaction que je propose : Mais tout en gardant leurs convictions, dans l'intérêt supérieur des lettres belges et des écrivains de notre génération, les propriétaires renoncent à

faire de la *Jeune Belgique* une revue à un programme qui juge les œuvres au nom des principes littéraires formulés dans la déclaration de janvier 1893... »

Cette fois, on levait le masque.

Défendre aux écrivains chargés de la critique littéraire de juger les œuvres au nom de tels ou tels principes, c'était renoncer à toute critique, c'était abdiquer le droit d'exprimer notre avis dans notre revue. Si nous avions consenti à subir pareille exigence, MM. Arnold Goffin et Valère Gille, actuellement chargés de la chronique des livres, eussent été privés de leur liberté d'écrire. En d'autres termes, nos contradicteurs prenaient possession de notre balcon et de toutes nos fenêtres, pour prêcher à la foule l'Evangile des toqués; quant à nous, pieds et poings liés, baillonnés hermétiquement selon les règles de la politique d'union, on nous descendait dans la cave où nous conservions la liberté grande de penser sans rien dire, jusqu'au jour « piaculaire » où la divinité de MM. Verhaeren, Eekhoud, Demolder et de quelques autres candidats à l'apothéose ne connaîtrait plus d'athées.

Les négociations furent rompues sur le dos de négociateurs, et on lança contre nous, héroïquement, quelques bonshommes de plume, âgés de seize ans, qui annoncèrent au monde la naissance d'un « Coq assassin ». Les lecteurs de la *Jeune Belgique* en savent assez pour se prononcer sur la moralité de l'incident, et je pourrais m'en tenir aux documents cités, s'il ne me plaisait de les faire suivre, en mon nom personnel, de quelques réflexions sur les procédés, l'état d'âme et ce qui tient lieu d'esthétique à ces messieurs du « Sincère-Club ».

Qu'est-ce encore que ce *Coq assassin?* C'est une revue, fondée par les dissidents, et qui s'appela, en réalité, le *Coq Rouge*. Titre incendiaire, car les paysans de la Campine désignent par cette locution l'incendie, et l'allusion fut tôt comprise par les Jeunes-Belgiques restés fidèles à la mère-revue. Et dès lors, nous ne nous étonnons pas de voir le *Coq Rouge* accueilli de cette facon par la *Jeune Belgique*:

Le *Coq Rouge* a paru. Son premier cocorico est facétieux. Il débute par un manifeste où on lit : « Nous voulons permettre à des écrivains de talents variés et d'orientation esthétique ou philosophique différente, mais qui éprouvent l'un pour l'autre une sincère et loyale estime, de se rencontrer sur un terrain

commun et d'y faire œuvre d'art et de beauté, chacun en toute indépendance, en toute spontanéité, sans préoccupation de forme, de canon et de dogme, sans souci des petites chapelles et des courtes échelles qui s'érigent et se dressent autour d'eux. »

Cela, n'est-ce pas, c'est une déclaration d'éclectisme.

Trois pages plus loin, dans le même manifeste, le comité directeur expose de quelle manière il entend appliquer ses principes éclectiques : « Le *Coq Rouge* fera aussi bon marché des guitares romantiques que des incongruités naturalistes et il enverra les accessoires symbolistes et ésotériques, la ferblanterie astrale, rejoindre dans la fournaise sainement vandalienne la cavalcade des lieux communs classiques. »

Bigre! Voilà un éclectisme qui, avant même d'avoir fonctionné, condamne au feu le romantisme, le naturalisme, le symbolisme, l'ésotérisme et le classicisme!...

A part ça, on admet toutes les tendances, toutes les formes, tous les dogmes... Bonsoir, fumistes!!!

Outre les transfuges, la rédaction du *Coq Rouge* comptait quelques jeunes gens nouveaux venus à la littérature. Ce fut une raison de plus pour l'attaquer. Albert Giraud accusa Georges Eekhoud et ses compagnons : « Messieurs du Coq », comme il disait, de se cacher derrière des « poussins ». Et il les apostrophait de la sorte :

Ainsi, Messieurs du Sincérat, vous aviez décidé de nous interdire la critique? Et, comme vous êtes équitables, afin de nous indemniser de notre silence forcé, vous nous offriez des vers de M. Verhaeren et de la prose de M. Demolder, — sans compter les petites surprises! C'était une bonne affaire, — pour vous. Vous ne pouviez qu'y gagner, mais nous? Pensez-vous que la perspective de lire dans la *Jeune Belgique* la prose saoule de M. Verhaeren ou les mémoires inédits de Koedyck sur Jésus de Nazareth soit si riante qu'elle ne fasse renoncer au plaisir de siffler les mauvais acteurs de la comédie artistique? Ah! vraiment, vous êtes fous, mes maîtres!

On le voit bien, votre esthétique se réduit à une admiration instinctive pour tout ce qui tombe de votre plume. Ne connaissant point le monde des idées, vous êtes incapables de comprendre que l'on puisse vivre d'amour pour elles et que la confession de cet amour soit une jouissance à laquelle certains esprits, quoiqu'il leur en coûte, ne renoncent jamais!

Il s'agit bien des déclarations de 1893! En 1894, elles n'étaient contraires ni à la dignité de M. Eekhoud ni à la dignité de M. Delattre, puisqu'elles ne les empêchaient point de collaborer à la *Jeune Belgique*. Or, la simple politesse m'interdit de supposer que ces deux conteurs aient une dignité pour l'année 1894 et une dignité pour l'année 1895!

La vérité, mes maitres, c'est que vous avez peur de ne pas obtenir de la *Jeune Belgique*, pour toutes vos œuvres et pour celles de vos caudataires, les éloges frénétiques et les convulsions d'enthousiasme auxquels vous croyez avoir droit; la vérité, c'est que vous ne voulez pas que la chronique des livres soit confiée à un seul écrivain. Voilà le vrai motif de l'hégire! A force de vous encenser mutuellement, vous en êtes arrivés à considérer la critique comme une trahison et comme une voie de fait. Vous êtes impeccables, infaillibles, divins. Trop enclins à vous faire comparer, par des enfleurs de métaphores provinciales, qui à l'Orénoque, qui à Notre-Dame de Paris, qui au mont Blanc, vous avez fini par vous conduire en conséquence et par regarder de travers le passant littéraire qui se permet de dire :

« Qu'est-ce que ce ruisseau? Comment se nomme cette chapelle? Il semble qu'une taupe a soulevé le sol! » Je l'affirme, si nous vous avions permis de vous proclamer dieux les uns les autres; si, sous couleur de critique littéraire, nous avions laissé M. Demolder coiffer M. Eekhoud du chaperon d'Allighieri et M. Eekhoud décerner à M. Demolder l'héritage combiné de Van Eyck et de Rabelais, en un mot, si chacun avait pu choisir son vis-à-vis dans la danse sacrée, je sais un *Coq Rouge* qui serait encore dans l'œuf.

Mais vous savez bien que ce jeu ne prend pas chez nous. Allez, allez ailleurs, avec votre grosse caisse, votre musique foraine, votre voiture dorée, le vieux fromage d'Yperdamme que vous portez comme le globe impérial, et le moule à gâteau que vous prenez pour la couronne à Charlemagne!

Faites Charlemagne où il vous plaira, mais pas chez nous!

Certes, quand il vous arrivera, grâce à la bonne discipline de naguère, d'écrire encore une belle page — je m'empresserai de la signaler à notre public. Mais n'espérez point que je sois clément pour vos folies, vos incohérences, votre français en Espagne, vos grimaces de style et vos pataquès (Doorik). Lorsque vous publierez pêle-mêle avec des contes tragiques comme *Appel et Brouscard* et *Climatérie*, ces pages d'apprenti,

Le nº 23 du tramway jaune et *Bernard Vital*, lorsqu'après de beaux drames de rêve semblables à *Pelléas et Mélisande*, vous vous oublierez jusqu'à bafouiller l'éternelle complainte des trois princesses et des trois anneaux, je continuerai à vous crier de loin : « Holà les génies ! Casse-cou, les dieux ! » Et s'il vous plaît de donner au monde, comme un pendant au *Cantique du Soleil*, le livre navrant où M. Elskamp imite, à faire pleurer, les salivations pieuses d'un vieux nègre tombé en enfance auquel on ferait faire sa première communion — je prétends user de mon droit au rire et calculer publiquement la dose de ridicule que l'on peut supporter en Belgique sans être tué,

Lamentez-vous ou faites-moi insulter, dans des revuettes éphémères, par de petits polissons masqués, peu m'importe, je ne composerai point avec une émeute de marionnettes, avec votre conspiration des Pupazza !

Mais — passez-moi ce coq-à-l'âne rouge ! — ne vous avisez pas de soutenir autrement que par poussin interposé, que la *Jeune Belgique* n'est pas restée fidèle à son credo littéraire. Vous savez bien que nous n'avons pas changé, que nous servons encore les dieux de notre jeunesse. C'est vous qui les avez reniés, beaux sires, le jour où vous vous êtes mis à loucher d'un œil vers la rue de la Loi et de l'autre vers la rue de Bavière !

Est-ce nous qui avons siégé dans des commissions officielles, composé des anthologies à 6,000 francs la tranche, postulé des cours de littérature, guigné des prix, implorê des subsides ? Est-ce nous qui larmoyons parce qu'on ne rougit pas notre boutonnière et qui rêvons d'organiser des meetings de protestation ? Est-ce chez nous que l'on trouve des candidats perpétuels à toutes les fonctions et à toutes les candidatures ? Ah ! vous me la bâillez belle, avec votre appel aux armes contre l'officialisme renaissant ! S'il renaît, c'est grâce à vous, et si vous vous cabrez, c'est parce qu'il ne renaît pas assez vite !

Quant à vos génuflexions littéraires devant l'idole démagogique, jamais Max Waller ne les eût apprises sans bondir ! Qu'êtes-vous allé faire à la *Maison du Peuple*, au milieu des courtisans de la foule et des chatouilleurs du suffrage universel ? Vous y avez sali notre idéal en servant de parure vivante à des politiciens avisés et astucieux. Vous vous êtes laissé encarmagnoler, Messieurs, et, en attendant le ruban rouge, vous avez mis le bonnet ! Ça ira, ça va ! Déjà votre art semble frappé d'une mystérieuse déchéance, châtiment de ceux qui, n'ayant pas la patience de servir la Beauté pure, demandent une appauvris-

sante aumône de gloire aux vociférateurs de la place publique et à l'incurable bêtise du snob.

Vous titubez ainsi du socialisme à l'anarchisme, sans même savoir que ces deux doctrines sont inconciliables, tant votre pauvreté intellectuelle est navrante, tant il vous siérait de porter votre tête en écharpe, comme un bras cassé. Et vous ne vous doutez pas qu'en écrivant, si je puis dire, la Légende dorée des Henry et des Caserio, vous versez l'envie et le meurtre dans les âmes obscures, vous réveillez le porc et le loup qui dorment au fond des cœurs convulsifs. Vous n'êtes que les serviteurs de la Bête sanglante : je ne vous connais plus ! Où donc auriez-vous puisé le droit de juger la Poésie ? Vous ne pouvez rien comprendre à nos tourments et à nos joies, vous qui reçûtes pour la plupart, dans votre jeunesse, le coup de pied qu'Apollon décoche aux versificateurs malheureux. Vous pataugez dans le fait-divers sentimental ; — ne discutez point les miracles de la Rime et du Nombre ! Incapables de vous élever à la synthèse, je vous défie de vous hausser jusqu'à une parole d'humanité universelle, et selon la belle expression d'un vrai poète, Pierre Quillard, de projeter dans l'infini et dans l'éternel ce qui fut auparavant le tressaillement momentané de l'individu. C'est l'art désintéressé qui est la Charité suprême et non le cri de guerre que vous arrachez à votre égoïste, à votre haineux amour !

Quoi ! vous en êtes maintenant, vous qui nous aidâtes jadis à porter le poids d'un grand rêve, vous en êtes à geindre publiquement parce qu'on n'achète pas vos livres, à déplorer que l'hommage posthume rendu à Charles De Coster n'ait servi qu'à « faire décorer un bourgmestre », à prendre parti, le poing tendu et la gorge gonflée d'invectives, entre les politiciens qui se disputent le pouvoir. L'odeur de comptoir qui s'élève de vos manifestes me donne la nausée. Ah ! les pauvres, pauvres vaniteux à qui j'ai vainement, depuis quinze années, donné des leçons d'orgueil !

Passez votre chemin ! Ceux qui vivent au-dessus de vos têtes se détournent de vous. Votre révolte impuissante n'est qu'un épisode de la lutte entre la progéniture de Caliban et les fils de Prospéro.

... Et ce n'est pas ainsi qu'on fait les bonnes maisons. Car non seulement la *Jeune Belgique* s'amoindrissait comme groupe, mais elle s'apauvrissait aussi

de lecteurs. Ces querelles incessantes, ces divisions avaient bien pu attirer un instant l'attention du public malin, mais en définitive elles déconsidéraient la revue à ses yeux. A se fractionner, le groupe perdait de son importance.

Peut-être bien aussi que l'heure des Jeunes-Belgiques était passée, parce que leur œuvre était accomplie. Il avait fallu construire un fondement solide, et à cette besogne s'était attelée la collectivité. La base établie, chacun pouvait hardiment s'installer dessus, et travailler à sa fantaisie. L'unité n'était plus nécessaire. Ainsi que, pour bâtir une cité, il faut d'abord s'entendre sur un plan général, et tracer les rues de commun accord, après avoir divisé la population en deux parties, dont l'une s'arme de la pioche et l'autre, pour protéger la première pendant son travail, pourchasse les ennemis du dehors, — pour créer une littérature il avait fallu se serrer les coudes au début, marcher ensemble et frayer de compagnie les grandes voies dans la brousse, ce pendant que les plus hardis guerroyaient de conserve contre les perturbateurs. Mais une fois la brousse assainie — une fois les chaussées pavées, chacun s'en va de son côté bâtir sa maison, élever son temple. Il y met toute sa personnalité, il y met toute son âme. Et c'est ainsi que les rues ne sont pas que d'insignifiantes casernes, et c'est ainsi qu'une littérature est riche et variée à l'infini.

La *Jeune Belgique*, donc, se mourait. Quelques-uns de ses rédacteurs pensèrent lui redonner de la force en la transformant. Iwan Gilkin n'était pas de cet avis. « Ce sera le coup de grâce », prophétisait-il. Les lecteurs ne retrouvant plus le format de leur ancienne revue, croiront se trouver devant une nouvelle publication, ou à peu près. Et, n'ayant plus le prestige de notre vieille *Jeune Belgique*, nous n'aurons cependant pas l'attrait de la nouveauté, car, malgré tout, nous sentirons le réchauffé...

On ne l'écouta pas plus que s'il eût été la fille de Priam, et, le 18 janvier 1896, le premier numéro de la *Jeune Belgique,* nouvelle série, paraissait. De mensuelle, la revue devenait hebdomadaire, d'antholo-

gique elle se faisait uniquement critique. Autrefois, les abonnés recevaient chaque mois une brochure épaisse d'un agréable in-4°. Dès lors, on leur servit à la fin de la semaine un cahier plus mince et plus large, ressemblant à tous les journaux hebdomadaires.

Iwan Gilkin avait raison. La *Jeune Belgique* se traîna encore pendant deux ans, vivant de souvenirs, et s'éteignit doucement, sans secousse. Son dernier numéro parut le 25 décembre 1897. Elle avait accompli sa seizième année.

Mais que de bonnes besognes en sa vie! Les premières années, surtout, au temps de sa fougueuse jeunesse, que de victoires remportées! Il avait fallu raser toute l'encombrante végétation des faux littérateurs, faire comprendre au public qu'une différence sépare le rimailleur patriotique et humanitaire du poète, le conduire vers les véritables artistes, les De Coster et les Pirmez, et se frayer enfin une place à soi-même. Ils avaient su, ces jeunes gens, créer autour d'eux une telle agitation qu'ils entraînèrent, parmi le remous bouillonnant des flux et des reflux, toute leur génération, et qu'ils intéressèrent même la foule à leur œuvre. C'est là une chose presque jamais vue, qu'un groupe de tout nouveaux artistes s'imposant à l'attention d'un pays. Et pour savoir si cette attention était méritée, il suffit de lire les œuvres des poètes, des romanciers, des conteurs ou des critiques que sont les Jeunes-Belgiques. Ils n'ont pas formé une école, ils ont formé une littérature.

Au moment de la disparition de la *Jeune Belgique*, on la jugea.

Et je veux citer ici l'appréciation de M. Firmin Van den Bosch, un critique catholique militant, — un adversaire donc des Jeunes Belgiques, puisqu'il n'avait jamais voulu admettre le dogme de l'Art pour l'Art. Il saluait « la brillante pléïade d'artistes qui œuvrèrent sous son étendard ».

« C'est Rodenbach, le confesseur mélancolique des vieilles cités flamandes; c'est Verhaeren, l'hiératique et scuptural poète des *Moines*, avant de devenir le visionnaire halluciné et génial des *Villes tentacu-*

laires; c'est Giraud, l'évocateur prestigieux du moyen âge « énorme et délicat »; c'est Gilkin, psychologue trop complaisant des pires perversités sensuelles, mais écrivain au verbe ardent de coloris et de puissance; c'est ce profond inquiéteur d'âmes, Maeterlinck; c'est Eekhoud, le romancier rubénien, héritant, de son immortel modèle, la force, la richesse — et aussi la brutalité; c'est Demolder, le bâtisseur d'Yperdamme, ville d'ingénue légende, aux mysticités respectueusement réalistes; ce sont deux critiques informés et sagaces — l'un mort dans la misère comme il convient à celui qui veut, en notre doux pays, vivre de sa plume! — Nautet et Verlant; c'est un harmonieux conteur de contes bleus, Henry Maubel; ce sont d'autres encore : Séverin, Delattre, Van Lerberghe, Goffin, Destrée, Valère Gille, Cartuyvels, Ansel...

» La *Jeune Belgique* — et tous ceux-là, les aînés surtout, que nous venons de citer, furent la *Jeune Belgique* — en même temps qu'elle dégagea notre pays du marasme des cantates pompeuses, des fades madrigaux et des fables bébêtes où il pataugeait depuis 1830, en même temps qu'elle le dota d'œuvres marquées au sceau de la personnalité, se fit gloire de restaurer la mémoire, voilée d'oubli et d'indifférence, des quelques rares artistes qui, parmi la médiocrité ambiante, gardèrent dans leur pensée attristée et transposèrent, dans leurs livres méconnus, le souci de l'art pur, vrai, sincère : De Coster, Pirmez, Van Hasselt. »

OSCAR THIRY.

***

APPENDICE

La publication du travail qui finit ici a donné lieu aux échanges des lettres que nous reproduisons ci-dessous :

Bruxelles, le 3 juin 1910.

Monsieur,

Veuillez, je vous en prie, ne plus m'envoyer la *Belgique Artistique et Littéraire.*

Sous prétexte d'écrire l'histoire de la *Jeune Belgique*, vous servez au lecteur une macédoine de potins et de fantaisies d'un goût fort douteux.

En ce qui me concerne, j'examinerai la question de savoir s'il me convient de relever les inexactitudes de votre historien. En attendant, je vous exprime mon étonnement de voir votre Revue entreprendre une publication d'un caractère très personnel, et qui ne semblait guère possible du vivant de ceux que l'on met en scène. Il est vrai que dans notre pays le mot « délicatesse » est un mot dénué de sens.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

ALBERT GIRAUD.

Bruxelles, le 4 juin 1910.

Cher Monsieur,

Vous supposez bien que votre étrange lettre d'hier n'a pas manqué de me surprendre grandement. Que l'auteur de la série d'articles qui vous déplaisent ait fait des erreurs, — et lesquelles? — c'est affaire entre lui et sa conscience d'écrivain, ou mieux : d'historien plus ou moins scrupuleux.

Mais quant à faire reproche à une Revue de la publication de ce travail, susceptible, quoique vous en disiez, d'intéresser tous les lecteurs de l'heure présente qui prêtent quelque attention à notre mouvement littéraire, je ne comprends vraiment pas ce qui peut vous y amener et je ne m'explique pas votre moment de mauvaise humeur?...

M. Thiry n'a fait que rechercher, recueillir et mettre en ordre des documents impersonnels. Il a groupé des articles et fait des citations ; il n'a, je crois, en cela violé nul secret, commis aucune indiscrétion. Et je suis surtout bien certain que son but n'a été de se montrer désagréable envers personne.

Nous autres, en publiant son travail, nous n'avons eu d'autre dessein que de mettre sous les yeux de nos lecteurs des documents jusqu'ici épars, mais que chacun peut consulter ailleurs.

Agréez, cher Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

Le directeur de la *Belgique Artistique et Littéraire*,

PAUL ANDRÉ.

Bruxelles, 4 juin 1910.

Cher Monsieur,

Je lis avec beaucoup de plaisir votre jolie histoire de la *Jeune Belgique,* et j'y fais allusion au Memento de ma dernière lettre du *Mercure,* en me réservant d'y revenir. Dans les pages qui viennent de paraître, il y a toutefois une petite erreur que je vous saurais gré de rectifier dans votre livre. Je n'ai pas supprimé cette dédicace à I. G..., dont vous parlez, quand les *Milices de Saint-François* ont reparu, éditées à Paris, au *Mercure,* sous ce nouveau titre : *Faneuse d'Amour,* c'est par une négligence de l'imprimeur que la dédicace fut omise ; j'écrivis même alors à mon ami I. G... pour lui expliquer la chose ; je compte bien rétablir cette dédicace lors d'une nouvelle édition.

Félicitations encore et cordialement à vous.

GEORGES EEKHOUD.

Bruxelles, 5 juin 1910.

Monsieur,

Vous ne comprenez pas ? Dans ce cas je vais mettre les points sur les *i.*

Votre collaborateur a groupé des citations d'une manière tendancieuse. Il publie, par exemple, certain article de M. Albert Mockel, sans y joindre le mien et sans raconter l'incident qu'il provoqua et dont il résulte que M. Mockel avait inexactement cité la dédicace écrite sur son exemplaire de *Hors du siècle.*

En ce qui concerne mon duel avec Me Edmond Picard, il est faux que j'ai commencé par déposer plainte. Une rixe ayant éclaté sur la voie publique, la police intervint et interrogea les adversaires. Répondre à un interrogatoire n'est pas déposer plainte.

Je pourrais citer d'autres inexactitudes, mais il faut savoir se borner, ne fût-ce que pour vous faire aimer le laconisme.

Je maintiens que *La Mirifique aventure* n'est qu'un salmigondis d'anecdotes, de potins et de citations puniques. Elle n'intéresse guère la littérature. Elle risque sottement de réveiller d'anciennes querelles aujourd'hui apaisées, et place l'écrivain dont elle rapporte inexactement les gestes dans une situation fort délicate vis-à-vis de ses adversaires d'autrefois.

De pareilles publications ne sont possibles que lorsque les

héros de l'aventure sont morts. Elles ne peuvent que nuire à la cause de nos lettres françaises.

Je suis, je le répète, étonné de la légèreté avec laquelle vous avez accueilli cette compilation et je maintiens ma lettre du du 4 juin.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

ALBERT GIRAUD.

Paris, 7 juin 1910.

Cher Monsieur,

Dans sa *Miraculeuse aventure*, au dernier numéro de votre publication, M. Oscar Thiry évoque aimablement *la Wallonie* et j'en suis fort heureux. Mais je tiens à préciser deux points, dont le premier n'a d'importance que pour moi-même.

Dans les quelques lignes reproduites par M. Thiry, — préface à mon étude sur *Hors du siècle*, — je citais de mémoire la dédicace d'Albert Giraud. « Bien cordialement », disais-je; c'est « très confraternellement » qu'il eût fallu dire. (Dédicace complète : « littérairement, des antipodes, mais très confraternellement ».) Je rectifiai, cela va de soi, au numéro suivant, — et je tiens à le faire une fois de plus. Puisqu'on vient de citer ici même cette vieille page, c'est pour moi un devoir de stricte loyauté.

D'autre part, M. Oscar Thiry me donne une place trop belle dans l'histoire de *la Wallonie*. J'avais, il est vrai, fondé cette revue, — sous les auspices d'un petit cercle d'étudiants à qui je la rachetai pour la libérer, comme le raconte fort bien la *Miraculeuse aventure*. Mais dès que l'*Elan littéraire* m'appartint et fut devenu *la Wallonie*, je trouvai, pour son comité de rédaction des collaborateurs dont il serait très injuste de taire les noms; ce furent successivement : MM. Gustave Rahlenbeck (durant quelques mois), Maurice Siville, Ernest Mahaim, puis MM. Olin et de Régnier, bientôt associés à la direction. J'y insiste : Pierre-M. Olin et Henri de Régnier dirigèrent avec moi *la Wallonie* de 1890 à janvier 1893, et de la manière la plus effective.

Régnier ornait la revue de ses vers admirables ; par son autorité grandissante il l'imposait à l'attention des lettrés parisiens, — par son tact, à leur sympathie. Quant à Olin, dont les *Visions* et les exquises *Légendes puériles* sont trop oubliées, il fut,

comme Régnier, l'associé le plus désintéressé et le plus intelligent qui se puisse rencontrer. On se disputait parfois sur des questions de polémique ; pour tout le reste, l'accord était absolu. Pendant de longs mois Pierre-M. Olin fut seul à diriger l'organisation matérielle de la revue. C'est lui, et non pas moi, qui eut la jolie idée de cesser notre publication au moment de son plein succès, et d'annoncer longtemps d'avance la date de notre disparition.

Mon seul rôle fut, à ce propos, d'invoquer les sept sages de la Grèce avec les sept péchés capitaux, et découvrir dans Platon (en le torturant à peine), le texte sans réplique qui nous dévouait à la mort au bout de la septième année.

Avec mes remercîments pour l'insertion de cette lettre, recevez, cher Monsieur, l'assurance de ma cordialité confraternelle.

ALBERT MOCKEL.

Paris, 7 juin 1910.

Cher Monsieur,

Je vous remercie infiniment de vous être donné la peine de copier, à mon intention, cette lettre d'Alb. Giraud.

Comme je le dis dans une note que je vous prierai de publier dans une prochaine livraison, il est possible que j'aie fait des erreurs. Celui qui ne dit jamais rien est seul certain de ne jamais se tromper. Mais si l'on m'accuse d'avoir commis ces erreurs intentionnellement, je protesterai de toutes mes forces.

L'histoire du duel m'a été racontée entièrement par Iwan Gilkin, avec un tel luxe de détails que la mémoire du narrateur me parut parfaitement fidèle. Comme, d'autre part, il avait été le témoin de Giraud, je me demande encore aujourd'hui pourquoi je me serais méfié.

Quant à l'article d'Albert Mockel, voici la rectification que Giraud lui demanda : au lieu de *bien cordialement* sa dédicace portait *très confraternellement* ..

Si j'ai cité l'article de Mockel, c'est qu'il me paraissait donner le ton de la polémique. Chaque fois que j'ai cité un passage d'Albert Giraud, celui-ci s'est-il plaint de ce que je ne citais pas la riposte de son contradicteur? Mais si je l'avais fait, Monsieur André, votre imprimeur n'aurait pas eu assez de guillemets pour composer mon travail !...

Vous ferez passer la note que je vous envoie de la façon qui

vous paraitra la meilleure. Si vous croyiez ne pas devoir la publier, vous voudriez bien m'en avertir de suite, pour que je sache à quoi m'en tenir.

Veuillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments les meilleurs.

O. THIRY.

***

RECTIFICATIONS.

Une œuvre humaine peut-elle jamais être définitive? Alors que, jusqu'à notre mort, nous ne cessons de nous transformer, alors que la Nature se corrige journellement, comment aurions-nous l'audace de dire : « J'ai terminé quelque chose...? »

Mais cependant, faut-il reculer sans cesse et, par crainte de se tromper, faut-il donc ne jamais rien dire? Faut-il se montrer lâche, craignant d'être taxé de témérité?

Il faut, tout simplement, je pense, dire en toute franchise : « Voilà ce que je suis parvenu à faire. Voici ce que j'ai cru vrai, ce que j'ai cru bon. Sans doute, je me serai trompé souvent. Chaque fois que vous apercevrez une erreur, relevez-la. Nous tâcherons de la réparer ensemble. »

Dans un travail comme celui-ci, il est particulièrement malaisé d'atteindre d'un coup à la vérité. Je le savais avant de l'entreprendre. Mais j'ai pensé que, précisément à cause de cette difficulté, il était temps de se mettre à cette besogne. Aujourd'hui, en effet, tous les contemporains de l'époque que j'ai voulu fixer, ou presque tous, sont encore en pleine vie. Ils peuvent me contredire, et peut-être qu'ainsi, à force de rectifications, nous arriverons à connaitre un peu de la vérité...

Les rectifications que j'espérais sont déjà venues. Pour la plupart, elles sont cordiales et extrêmement bienveillantes.

Je me suis trompé lorsque j'ai dit que M. Albert Mockel était entré dans un cercle intitulé *L'Elan littéraire*, à l'Université de Liége, en 1864, et avait été nommé rédacteur en chef de la revue du même nom : cercle et revue, c'est lui qui avait tout fondé.

Je me suis trompé lorsque j'ai dit que M. Georges Eekhoud avait supprimé volontairement, dans sa seconde édition des *Milices de Saint-François*, parue au *Mercure de France*, la dédicace *à Iwan Gilkin* de sa première édition : cette dédicace n'a disparu que par la négligence de l'imprimeur.

Si MM. Albert Mockel et Georges Eekhoud ont très bien compris que j'avais erré en toute bonne foi, et s'ils ont eu suffisamment l'esprit de justice pour ne pas m'en vouloir, il n'en a pas été de même de M. Albert Giraud, qui m'a accusé de grouper mes citations d'une manière tendancieuse, et même de faire des *citations puniques*, parce qu'en racontant l'incident qui surgit en 1888 entre lui et M. Mockel à propos de *Hors du siècle*, j'ai omis de dire que M. Mockel avait reconnu ensuite que ce livre portait en dédicace : « Littérairement, des antipodes ; mais très confraternellement » — et non pas « bien cordialement ».

Il écrit en outre : « En ce qui concerne mon duel avec M. Edm. Picard, il est faux que j'aie commencé par déposer plainte. Une rixe ayant éclaté sur la voie publique, la police intervint et interrogea les adversaires. Répondre à un interrogatoire n'est pas déposer plainte. »

J'espère qu'à présent, après que j'ai reproduit ici ses récriminations, M. Albert Giraud voudra bien admettre que je ne suis pas de mauvaise foi.

O. THIRY.

LE DOUZIÈME PROVISOIRE

J'ai pris le dessein de conter chaque mois, sous ce titre sans faste, les réflexions que me peuvent suggérer tels événements récents. Je n'ai point le souci d'établir une classification ou un ordre donnant à pareille entreprise l'ennuyeuse autorité d'une sanction. Il me plaît assez de préférer un incident qui me paraîtra joyeux et susceptible d'éveiller une aimable ironie dans quelque esprit narquois. Ne m'attardant point au long de ces chemins larges et graves que borde le petit buis à l'amère saveur, j'y laisse discourir les péripatéticiens notoires. Au fond du jardin, il y a un monticule qu'agrémentent des taillis verts et où des fleurs simples croissent modestement. Cette retraite me réjouit. Seul, j'y tiendrai concile, indulgent aux travers du siècle, mais ne négligeant point, cependant, de lancer parfois, dans le jardin proche, un petit caillou pas trop lourd.

* * *

Quand je songe à la difficulté notable que nous avons, Belges, à parler et à écrire correctement la langue française, je serais tenté de m'affliger sur l'accueil réservé aux expositions universelles. On y entend, comme il convient, tous les dialectes du monde, sauf, précisément, le français. Ce n'est point encore cette anomalie qui nous fera mettre l'accent tonique à sa place, ni employer congrûment le mot propre. Qui donc disait que le Belge est rebelle aux langues étrangères? C'est là une flagrante erreur : je n'en veux pour preuve que l'émulation inouïe qui s'est emparée des receveurs de tramways. Il est devenu impossible, en se servant de ces « carrosses à cinq sols », d'aller de la rue de la Loi à Ma Campagne sans que, courtoisement, en anglais, en allemand, ou en tout autre dialecte non français, un employé vous donne des explications abondantes sur le système des correspondances. On se sent un peu gêné d'être Belge et de parler français. On éprouve une

vague confusion à connaître la ville de Bruxelles autrement que par les guides de Herr Karl Bædeker. Un monsieur non décoré se promène en compagnie de messieurs décorés. C'est le monsieur non décoré qu'on regarde : on imagine volontiers qu'il sort de prison ou qu'il est sur le point d'y entrer, ou au moins qu'il est un assez mauvais sujet. Bruxellois, nous sommes un peu, pour l'instant, le monsieur non décoré.

Bien entendu, les camelots s'attachent à fleurir la Babel. L'un deux, à qui je faisais l'emplette de quelque gazette, m'a, sur une question, répondu un « Yes! » bien senti. Mais un de ces « yes » gras, lourds, un « yes » dans du beurre. Libeau, aux Variétés, dans la *Nuit joyeuse,* — cette pièce où les chanteurs dansent et où les danseurs crient, — prononce une série de ces « yes »-là. Ce n'est pas ce qu'il y a de moins drôle.

* * *

Le théâtre, à Bruxelles, subit une évolution. En temps ordinaire, quand on a soif, on va prendre un rafraîchissement au cours de l'entr'acte. A présent, c'est le contraire : quand, pendant quelques minutes, on n'éprouve pas la nécessité de s'abreuver, on va voir un bout d'acte. Le « buffet-fumoir » est devenu la salle principale de tout théâtre qui se respecte. Le spectacle n'a pas d'importance.

Justement, le spectacle n'a pas d'importance, c'est bien ce que je voulais dire.

* * *

A l'Exposition — internationale et universelle, entendez bien ! — on ne se contente pas de boire beaucoup, on mange effroyablement. Ce pourquoi la statistique s'enorgueillit de gastrites notoires. La gastrite se portera beaucoup cet hiver.

Les inaugurations ne sont d'ailleurs fatigantes que pour l'estomac. L'esprit n'a rien à voir dans les discours qu'on y prononce, dans *le* discours, plutôt : car c'est toujours le même. On me dit, d'excellente source, qu'il y a des for-

mules imprimées et que l'éditeur fait une excellente affaire : il y aura, en effet, des inaugurations jusqu'en novembre, c'est au programme. On compte, pour chaque inauguration, une moyenne de douze discours, et on en donne un treizième par-dessus le marché. Il y a le discours du ministre : « La Carinthie, cet admirable pays qui entretient avec la Belgique des relations si cordiales, la Carinthie, qu'un poète (il y a toujours un poète pour se mêler de choses qui ne le regardent pas !) a appelée le Jardin de l'Europe... (ou la Serre de l'Orient, ou le Paradis des Oiseaux, ou le Joyau de la Mer : ça n'a aucune importance). » — Le commissaire général de Carinthie répond : « La Belgique, ce pays admirable qui entretient avec la Carinthie des relations si cordiales... » Hymnes nationaux. Champagne. Le soir, banquet : on est nourri. Sur le menu, il y a, en général, du « filet printanière ». Les bœufs parlent de se mettre en grève. Au dessert, le ministre répète son discours inaugural, le commissaire répète le sien : comme cela, on est tranquille, on peut continuer de causer. Après ces deux toasts, il y en a encore huit ou dix, prononcés par des gens qui n'ont aucune raison d'être là. Parmi ces toasts, signalons le toast humoristique de notre « spirituel confrère » : ce discours est le plus embêtant de tous. Puis, on boit, on boit. On rentre très tard : mais cela ne fait rien, puisqu'on a, le lendemain, un congrès où aller dormir.

En novembre, on inaugurera le pavillon des démolitions ; c'est le sultan du Maroc qui présidera la cérémonie ; il sera reçu par M. Marinetti.

* * *

Il y a une section des Lettres. On y expose des portraits. Quand il y aura un concours de beauté, on exposera des manuscrits : c'est très bien. Nos littérateurs ne sont pas très jolis, en général. Ils ont l'air un peu intimidés de se trouver là, tous ensemble, parqués. A mon sens, on devrait nous donner une casquette distinctive, comme aux mem-

bres d'une « Joyeuse Fanfare ». Le reste de l'uniforme serait *ad libitum*. Et puis, on ferait un « groupe artistique ». Ce serait émouvant : Lemonnier en faune, Giraud en dieu (avec une guirlande), Verhaeren en Phébus (sans moustache), Paul André en canon, Wilmotte en bébé jumeau. On verrait aussi, bras-dessus bras-dessous, Dumont-Wilden, Garnir et Souguenet, en Grâces. Pourquoi pas? Et parmi les moindres légumes, il y aurait quelques spectacles touchants : par exemple, Bonmariage, endormi, veillé par Gauchez et par d'autres anges. Ah! ce serait bien beau!

En attendant la réalisation de cette idée, faisons une remarque : le bon maître Edmond Picard n'a même pas attendu la première conférence officielle pour s'endormir dans son cadre. Cela, ce n'est pas gentil!

* * *

Il y a des gens qui ne peuvent rien faire comme les autres. Le séraphin turbulent des lettres belges a, par ces temps caniculaires, la grippe. Il aura peut-être une insolation en hiver, par une belle nuit de gel. Et pendant que nous aspirons à un *dòlce far-niente,* des jeunes gens, qui n'ont pourtant point offensé le Bon-Dieu, font force pédales sur les routes. C'est là une gymnastique assez grassement rétribuée, paraît-il. Au fait, il n'est de sot métier; et mieux vaut cela que d'aller au cabaret. Pourtant cette course, qui s'appelle le tour de Belgique, présente, au point de vue de la science géographique, des inattendus assez surprenants. Saviez-vous, par exemple, que pour aller de Bruxelles à Louvain il faut faire près de trois cents kilomètres? Et que la distance qui sépare Bruxelles de Liége est de deux cent cinquante-sept kilomètres? Il est vrai que l'on passe par Huy et par Alost. C'est une idée originale pour ces jeunes gens qui mettent une louable émulation à courir plus vite les uns que les autres : mystère et sport. Le résultat, d'ailleurs, chatouille notre amour-propre national : le « tour » complet comporte près de deux mille kilo-

mètres! Je n'aurais jamais cru que nous étions si grands, comme disait Napoléon. Le tour de Belgique et le *Mariage de M^lle Beulemans*, hé! hé! il n'y a pas à dire, c'est flatteur.

* * *

Sans doute, l'exploitation de la jeunesse par des pères dénaturés — car elle a deux pères, M^lle Beulemans; l'un veillant sur l'autre, sans doute, — est une chose assez honteuse. Fonson et Wicheler portent d'ailleurs avec allégresse le fardeau de leurs remords : leurs droits d'auteurs leur font oublier leurs devoirs de pères, et comment! Ce tranquille cynisme nous désarme. Et Paris s'amuse. Il convient peut-être de remettre en son rang une équivoque assez plaisante que suscite la jolie comédie de mœurs bourgeoises. D'aucuns prétendent que le « parler Beulemans » va enraciner à Paris l'idée de notre langage défectueux. Je pense que le contraire, précisément, se manifestera. Le public parisien, très subtilement averti, comprend aisément que la caricature d'une classe de la société n'implique pas le procès de tout un pays. La comédie de Fonson et Wicheler le leur montrera bien. Et je ne sais pas que nous ayons jamais imaginé l'essentielle beauté de la langue française dans les dits de l'Auvergnat ou les chansons de M. Polin. Que M^lle Beulemans continue donc à se marier chaque jour, — si fatigant que ce soit, Mademoiselle! Et que Jacque continue à montrer à Paris tel comique infiniment plus vrai et plus profond que celui de l'un ou l'autre artiste des boulevards : j'en pourrais citer.

* * *

Je n'entends point, cependant, que notre mentalité, notamment au point de vue artistique, ne soit pas susceptible de progrès. Nous avons encore une étroitesse de vues assez déconcertante. Comparez les recettes des théâtres parisiens à celles, par exemple, de la saison d'auteurs belges au Parc... A Paris, on n'estime pas qu'un écrivain doive nécessairement mourir de faim. Un interlocuteur

belge me disait récemment : « Nous n'achèterons pas le livre de cet auteur : c'est un ami, il peut bien nous le donner. » C'est naïf, — et féroce. Il est vrai qu'un autre Belge m'a dit un jour : « Quand un auteur a la gracieuseté de m'envoyer un volume, j'en vais sur-le-champ acheter un second exemplaire. » J'ai répondu : « Monsieur, il y a sept millions d'habitants en Belgique ; vous êtes le sept-millionnième. »

* * *

J'aime bien les fleurs. C'est pourquoi je trouve laid qu'on en pare les voitures. Au Longchamps-Fleuri, le sémillant M. Reding accordait des sourires et des bannières : c'était charmant. Une dame se fâcha parce qu'on ne lui donnait rien. Le jury objectait que la voiture de cette dame n'était pas ornée de fleurs. Précisément pour cela, on aurait dû lui donner le prix d'honneur. Injustice humaine!

Bien entendu, il a plu, vers le soir. Mais gentiment : une pluie pour exposition. Le sourire de M. Reding n'en a pas été altéré. Et sa moustache reste une des plus belles moustaches connues. A Bruxelles-Kermesse, elle avait l'air de distribuer des récompenses... Il pleuvait. Pendant ce temps, au Parc, on jouait *La Tortue*... Et je ne trouve pas cela si ridicule.

F.-CHARLES MORISSEAUX.

LES LIVRES BELGES

Henri CHARRIAUT : LA BELGIQUE MODERNE (Flammarion, Paris). — **Léon PASCHAL** : ESTHÉTIQUE NOUVELLE FONDÉE SUR LA PSYCHOLOGIE DU GÉNIE (*Mercure de France*). — **Benjamin LINNIG** : NOUVELLE SÉRIE DE BIBLIOTHÈQUES ET D'EX-LIBRIS D'AMATEURS BELGES (G. Van Oest et Cie).

Il est toujours périlleux et assez outrecuidant d'entreprendre la critique d'une œuvre dans laquelle un étranger a tenté de porter un jugement, qu'il dit impartial et sincère, sur le peuple dont nous sommes, sur les choses parmi quoi nous vivons, sur les événements auxquels nous nous trouvons directement mêlés. Approuvons-nous les éloges, nous passons pour des flatteurs ; applaudissons-nous aux reproches, nous pratiquons le culte décevant du dénigrement systématique, tout aussi bien que si nous démentions les louanges ; on crie au chauvinisme si nous prétendons, par contre, nier le bien-fondé des blâmes.

M. Henri Charriaut, que le gouvernement français a chargé de mission en Belgique, a consacré trois années attentives et patientes à parcourir notre pays, à regarder les spectacles qu'il offre et à interroger ses habitants. Il a aussi lu tout ce qui a pu le documenter sur notre situation politique, morale, économique, intellectuelle et sociale, et de tant d'observations objectives et subjectives, de tant d'enseignements théoriques et pratiques il a composé la matière habilement, mais clairement, condensée d'un tome de l'intéressante Bibliothèque de philosophie scientifique dirigée par le Dr Gustave Le Bon.

M. Henri Charriaut a considéré la Belgique comme un « laboratoire social » merveilleusement riche en produits et en appareils perfectionnés, et d'un œil savamment exercé il a noté les phénomènes abondants et curieux dont notre race et ses caractères, nos mœurs et leurs originalités, nos lois et leur mécanisme donnent la quotidienne représentation.

« Tous les grands problèmes qui agitent à peine ou n'agitent que passagèrement les grands peuples provoquent en Belgique une ébullition incessante, et, dans les tentatives d'ordre écono-

mique qu'engendre cette fièvre perpétuelle de réformes, des indications précieuses peuvent être trouvées. »

L'auteur perspicace en a, pour sa part, découvert plus d'une, et ne craignons pas de dire qu'elles sont généralement à notre avantage.

Sur cette terre d'expériences il a enregistré, en effet, bien des résultats qu'il n'hésite pas à proposer en exemples aux autres nations modernes. C'est par les caractéristiques privilégiées même de sa race que le Belge est doué pour les grandes entreprises et les organisations modèles.

Le conflit des langues, expression restreinte, disons même égoïste et mesquine, de la dualité des origines et des influences, est l'objet d'un examen tout spécial de la part de M. Charriaut. Je n'hésiterai pas à déclarer que j'hésite à le suivre jusqu'à la conclusion pessimiste à laquelle ses observations des faits l'ont conduit. « Il y a une utopie, dit-il, à demander l'union de deux races qui ne parlent pas la même langue. De sorte que la Belgique est condamnée à vivre entre deux utopies (il vient de montrer l'utopie qu'il y a à vouloir mettre en équilibre les deux tronçons de race germanique et gauloise), sous un régime boiteux, jusqu'à ce que des événements, qu'il ne faut pas souhaiter, viennent le modifier en mieux ou en pire. Ce régime est heureusement rendu très supportable par cette qualité fondamentale des deux races en laquelle on peut voir une affinité secrète : le bon sens, qui est la forme moderne de la sagesse antique. Et, malgré tant de divergences, un type *belge* se précise si l'on ne tient compte que du même culte de travail professé, en une admirable communion, à la même sainte table de la liberté !

» Il n'y a pas d'âme belge ; mais il y a une conscience belge. »

Eh ! bien, alors Si le *type belge* se précise, y a-t-il utopie à envisager la proximité d'un avenir où les mesquines querelles de langue provoquées et entretenues uniquement par des arrivistes intéressés, des accapareurs égoïstes de places, des politiciens sans vergogne s'aplaniront et où l'unité s'établira dans tous les domaines comme elle a pu se fixer déjà dans certains ?

Ce que M. Henri Charriaut a surtout mis admirablement en lumière, c'est le double trésor que possède la Belgique dans ces deux grands prestiges moraux : l'esprit de liberté et l'esprit d'association. Le chapitre évoquant, dans cet ordre d'idées, le tumultueux et glorieux passé des Communes est attachant au possible. C'est en se basant sur la force que nous puisons dans

ces deux richesses que M. Charriaut a pu étudier savamment et logiquement notre politique, qu'il appelle une politique réaliste, nos lois sociales données par lui en modèles aux nations tenues pour les plus démocratiques, l'esprit pratique de notre socialisme « apprivoisé », comme il le dit, c'est-à-dire sage, utilitaire, préoccupé d'une révolution sociale « continue », et non d'un désordre brusque et d'une reconstitution totale trop instantanée.

Tout cela, qui mériterait d'être discuté page après page, dénote une érudition très vaste, un sens aigu des nécessités politiques et économiques de l'heure présente. Il est évident que M. Charriaut s'est cantonné dans un domaine particulier et que les « expériences » qu'il a faites dans le « laboratoire social » que constitua pour lui ce qui n'avait été pour Napoléon que le « champ de bataille de l'Europe », sont d'un ordre tout spécial. J'eusse aimé, quant à moi, le voir élargir le champ de ses habiles investigations ; il ne m'eût point déplu, par exemple, qu'il traitât, avec la même autorité et le même jugement original qu'il mit au service des questions d'enseignement, d'industrie, de syndicalisme, de mutualité, etc., de notre développement intellectuel, des manifestations littéraires notamment, si typiques et plus nombreuses chaque jour.

La littérature — l'art en général au surplus — est une force sociale qu'il n'est pas sans importance de faire intervenir dans le concert des louanges et des critiques, des prévisions aussi que provoque l'examen des aspects et de la situation d'un peuple. Et n'est-ce pas cela qu'a tenté M. Charriaut, avec une conscience et un mérite dont nous devons lui savoir un gré infini ?

***

Après avoir passé en revue les différentes doctrines qui ont été professées sur le génie et sur l'art ; après avoir donné un aperçu critique de ce qu'il nomme les doctrines de l'art-jeu de Gross, de l'art-plaisir de Ribot et les théories de Lombroso ; après avoir discuté les systèmes d'esthétique dégagés des *Mémoires* de Goethe, de la préface de *Cromwell*, des théories de Sainte-Beuve, de la *Correspondance* de Flaubert, des écrits de Taine, d'Emile Hennequin, de Guyau, M. Léon Paschal entreprend de définir le Génie, « cette réunion, au dire de Berlioz, des plus hautes facultés de l'homme », de rechercher les liaisons entre le cerveau et le corps, de caractériser la raison et

l'imagination, de faire la distinction des types mentaux d'humanité, d'envisager aussi, sous leur aspect spontané et systématique, tous les actes de l'esprit en rapport avec la création de l'œuvre d'art.

Il y a notamment une étude très curieuse des modes de création spontanés d'œuvres types telles qu'*Obermann, René, Adolphe, Raphaël,* les *Frères Zemganno, Werther, Manon Lescaut,* la *Comédie Humaine,* qui est de l'histoire littéraire documentaire, aussi bien que de la philosophie esthétique la plus spécieuse et délicatement habile. L'examen du mode de systématisation chez Zola est, de même, d'un puissant intérêt.

Toutes ces considérations, on le devine, sont sujettes à controverses abondantes. A vouloir départager des critiques ou des philosophes d'opinions contradictoires, on attire fatalement sur son propre jugement la contradiction. Même en se tenant souvent sur l'habile réserve d'un objectivisme apparemment très impartial, M. Léon Paschal ne peut manquer de provoquer la discussion. Il ne s'est d'ailleurs pas imaginé qu'un livre, savant et copieux comme le sien, original et hardi en plus d'un endroit, intéressant d'un bout à l'autre au surplus, pourrait être accepté sans réplique, lorsque déjà il l'affuble de ce titre très crâne : *Esthétique nouvelle.* La nouveauté ne s'affirme jamais qu'au prix d'une lutte. Il serait piquant, notamment, de savoir si tous les physiologistes adopteront *de plano* telle définition du Génie à laquelle aboutit l'auteur quand il ne veut voir en lui « qu'une plus haute tension dans l'énergie de l'acte esthétique, une faculté d'initiative, non un acte ressortissant à une faculté isolée ou particulière et que, dans le génie, se manifeste l'ensemble des puissances de l'esprit ».

***

M. Benjamin Linnig, que ses curieuses monographies des gouverneurs des Pays-Bas ont signalé à l'attention des lecteurs de cette revue, est un fervent des reconstitutions archaïques. La bibliophilie la plus lointaine, notamment, n'a pas de secrets pour ses patientes recherches. M. B. Linnig s'est attaché, entre autres travaux minutieux, à réunir des spécimens d'*ex-libris* employés par les amateurs belges. Il a fait l'historique de ces vignettes, des armes parlantes, des devises qui les accompagnent; il a aussi esquissé la biographie des maîtres graveurs de ces marques de possession et cela nous vaut un riche volume

témoignant de l'estime en laquelle les amateurs belges des trois derniers siècles ont tenu la bibliophilie.

L'éditeur Van Oest a paré luxueusement, comme à l'ordinaire, ce recueil orné de très abondantes illustrations dans le texte et d'une série de belles réimpressions lithographiques ou sur les cuivres originaux.

PAUL ANDRÉ.

J.-J. DE LA BATUT : LE BUVEUR D'AZUR, poèmes (Edit. de la *Belgique Artistique et Littéraire*). — **H. O'COLLEY** : PRIMEVÈRES (imprimerie Bénard, Liége). — **Camille FABRY** : LES FLEURS D'UN PRINTEMPS, poèmes (M. Thone, édit., Liége).— **E.-A. DE MOLINA** : LES NOËLS D'UN MALCHANCEUX, suivi de SYMPHONIE FANTASTIQUE ET CHANTS DE SIRÈNES (H. Daragon, édit., rue Blanche, Paris). — **Eugène SCHMITS** : MÉLANGES POÉTIQUES ET LITTÉRAIRES (Alb. Dewit, éditeur, Bruxelles).

M. J.-J. de la Batut s'est lui-même chargé, en des prolégomènes fort explicites, d'éclairer pour nous le mystère de son « âme curieuse et dédoublée », de nous montrer comment il est devenu poète, « ayant pris au sérieux, un jour, le drame de sa vie intérieure, plus sanglant qu'un crépuscule d'automne », comment aussi il a fait alterner les évocations de l'harmonieuse Hellas avec les tableaux du Paris moderne, suivant les caprices de son « voyage moral et de son aventure d'art dans les sphères du rêve ». Il a voulu que ses vers fussent vibrants et sincères comme sa vie, du moins il nous l'affirme, et marqués au coin d'un orgueil qui se propose de « mépriser les avis de la foule avec une sage originalité ».

M. de la Batut d'ailleurs revendique l'avantage d'être presonnel avant tout, de ne se réclamer d'aucune école. Il veut boire l'azur très haut, selon son plaisir, et régner bien au-dessus d'une tourbe aveugle qui ne cherche plus, dans l'éther, que le vol mécanique des aéroplanes. Enfin, son goût le porte vers les belles traditions parnassiennes...

Il s'en faut de beaucoup, pourtant, que M. de la Batut aille toujours chercher son inspiration aussi haut qu'il semble le dire. Elle est souvent toute prochaine et fort directe. Au fond,

sa vision est surtout sensuelle, païenne. Il dédie son livre *Le Buveur d'Azur* à Mlle Lucie Jourdan, dont « les effluves souverains » l'ont voulu poète. Il dit à l'aimée :

J'ai bu votre âme aux sources du Désir immense.

Il célèbre les voluptés, il les aime troublantes, opiacées et même sacrilèges.

Mais ce n'est pas l'unique thème de son lyrisme. Il s'essore parfois sur les ailes du songe, vers les temps à jamais révolus, les rivages lointains ou les villes de silence Par exemple :

Je suis venu dans Bruges, avec un cœur de cendre,
Très humble et très docile, en pauvre pèlerin,
Pour diluer mon âme et fixer mon chagrin
Parmi la morne solitude de la Flandre.

Oui, voilant mes superbes passions d'un froc
Sombre, j'ai fui Paris, ses beautés, et le Monde ;
Sans m'attendrir et plus hostile que le roc,
Flagellant mon Regret lamentable qui gronde !

Pour infliger un dur cilice à ma Raison
Pour vaincre mon désir par plus de vigilance,
Je cherchais une vaste et lyrique prison,
Je la trouve dedans la Cité du Silence.

Sans ami, sans maîtresse, oublieux, ignoré,
Je chemine le long des canaux, des églises ;
Dans ma brume, il n'est point de visage adoré
Et je vis chaste ainsi qu'un Saint-François d'Assises.

Imbu des souvenirs que le couchant m'évoque
Je redeviens enfant, dans l'Eglise, le soir...
Mon âme scande un chant, respire un encensoir...
Puis endort doucement son Remords équivoque.

***

Le contraste est grand si, après *Le Buveur d'azur*, de M. de la Batut, on ouvre *Primevères*, de M. H. O'Colley. Une Muse chaste, yeux baissés et mains jointes, s'en va par les prés, par les bois, par les villes aussi du beau pays de Meuse, s'arrêtant aux sites aimés, s'agenouillant au seuil des chapelles, évoquant les héros et les saints du terroir, et glanant par-ci par-là légendes

et contes, qu'elle mêle aux croquis, aux tableaux, aux chansons, aux prières.

J'ai cru lire les confidences d'un homme de vingt-cinq ans. Son âme de poète, durant le temps de l'adolescence, a vibré à la beauté, surtout au spectacle de la nature, au charme des paysages ardennais, à la musique, à la pure ingénuité de l'enfance, au rêve d'un grand amour dont la flamme serait haute et sainte, à Dieu, synthèse et source de tout idéal. Et puis le Ciel prit à la Terre cette âme, née religieuse, de telle sorte que la lyre qu'animait son enthousiasme ne fit plus entendre peu à peu que des hymmes pieuses et des cantiques.

***

C'est de Liége encore que nous viennent *Les fleurs d'un printemps*, de M. Camille Fabry. Vous connaissez cette histoire éternelle, toujours la même et toujours émouvante, d'un amour qui naît, fleurit, s'effeuille... C'est en avril qu'il la vit passer, Celle pour qui il chante sa chanson claire :

Elle resplendissait de grâce et de beauté...
Ses grands yeux bleus divins vers moi s'étaient baissés
Mon rêve, dès ce jour, éclôt loin de la Terre !

Des « élévations », des « magnificat », toute la gamme de l'Adoration, où le Désir sanglote parfois ses ardeurs trop vives. Puis c'est le rêve réalisé, et bientôt le rêve brisé, tandis que l'amour s'immatérialise dans le souvenir.

***

Je me souviens d'avoir lu des impressions de voyage, *Sensations et Horizons*, *Vers le Bleu*, *Perles d'Orient*, où la vision ardente et colorée de M. E.-A. de Molina s'exprimait en pages bien vivantes.

Le livre qu'il publie aujourd'hui est moins objectif et se distingue par un ton de lyrisme échevelé, de lyrisme à froid que je n'aime guère. L'auteur se flatte pourtant d'analyser un cœur d'homme et d'esquisser un drame intime et navrant. Et, d'après lui, *Les Noëls d'un malchanceux* constitueraient un document humain du plus puissant intérêt... Dans *Symphonie fantastique et Chants de Sirènes*, il conte la plus étrange des aventures, dans laquelle il parait avoir été l'objet d'un dédoublement, d'une

substitution de personnalité. Le voyageur pourtant se retrouve dans un joli chapitre descriptif, évoquant Biarritz au mois de mai.

* * *

Etre à la fois Boileau, Corneille, Molière, Malherbe, Lamartine, Sully-Prudhomme, Lafontaine, Pascal, Maeterlinck, avoir écrit douze épitres, douze satires et un discours sur la satire, comme l'auteur de l'*Art poétique*, une tragédie comme le père du *Cid*, des comédies comme le créateur de *Tartufe*, des odes comme le réformateur du parnasse français, des strophes lyriques comme les poètes romantiques, des fables comme le Bonhomme, des stances mystiques et eucharistiques comme M. Jean Casier, des pensées comme le maitre des *Provinciales*, des épigrammes comme Voltaire, des essais philosophiques comme le penseur de *La Vie des abeilles*... quelle destinée!

C'est celle de M. Eugène Schmits, dont les *Mélanges poétiques et littéraires* nous apportent, en une fois, l'œuvre considérable, compacte et variée.

« Beaucoup d'ouvrages, bien qu'écrits dans une langue correcte et pure, ne plaisent guère, parce qu'il y manque ce je ne sais quoi de nerveux et de piquant, qui est comme le sel des mets délicats. » C'est là une réflexion assez judicieuse, que je trouve au milieu d'un bouquet d'aphorismes de M. Eugène Schmits. Hélas! le regret qu'elle formule, correspond à celui que nous inspire la lecture des *Mélanges* de l'auteur. Aucune sensibilité originale qui s'y trahisse. L'imagination y a replié ses ailes. La pensée n'y est qu'un reflet timide et pâle de la foi de l'écrivain. Poésie sans éclat, appliquée et laborieuse, sans saveur, où s'évertue obstinément et un peu vainement une activité intellectuelle, fort louable certes, autant qu'elle est distinguée, mais qui, peut-être, s'expose dangereusement en courant l'aventure de la publicité.

ARTHUR DAXHELET.

J.-M. JADOT : LA CHAMBRE CLOSE (Namur, Godenne). — **Robert-E. MÉLOT** : PRINTEMPS (Bruxelles, Larcier). — **Adolphe DEJARDIN** : FRISSONS (Hodimont, Kaiser). — **Mathieu BASTIN** et **Adolphe DEJARDIN** : HISTOIRES TRAGIQUES (Verviers, Kaiser).

Il me souvient d'un soir. C'était à Louvain. J'avais été invité

par les étudiants de l'université à participer à une manifestation artistique wallonne. On y donnait *Walla*, petit drame lyrique de mon ami Jules Sottiaux, et *Nina, Ninon, Ninette,* délicieuse bluette de mon autre ami Franz Ansel. Moi-même, je discourais sur le *Type wallon dans notre littérature.* Bref, toute la lyre.

Je ne sais si c'est l'atmosphère spéciale des villes universitaires, où l'air est plein de chansons, de rires et de fièvres, ou si les souvenirs de jadis, quand moi-même je me plongeais dans les délicieuses orgies des grammaires comparées, me rajeunissaient l'âme, toujours est-il que vers les petites heures du matin nous errions à quelques-uns dans de vagues brasseries, où l'on buvait de vagues bocks, en disant des choses encore plus vagues.

Il y avait des gens très sérieux, comme Louis Braffort; des gens très réjouissants, comme le peintre Emile Baes; des gens très prodigues de paroles et de bons mots comme... Anciaux, je crois, et d'autres. Mais il y avait aussi une sorte de bohême en habit noir et calotte d'astrakan, un nez merveilleux sous des yeux clignotants, un gosier rapide, une mine effarée, qui disait des vers aux serveuses chargées de bocks, Cyrano qui serait Diogène et chercherait un homme, c'était J.-M. Jadot.

J.-M. Jadot, l'auteur de ce recueil de poèmes, *La Chambre close*, parfaitement.

Je le revois, en lisant ses vers.

Le poète est le roi des palais éphémères,
Dont s'édifie en lui l'irréelle splendeur ;
Le poète est le roi des immenses candeurs...
Mais quel trône ici-bas vaut celui des chimères ?

Et c'est, dans cette chambre close, des chansons d'amour, des chansons de doute et des chansons de foi. Ce sont des cris d'une sensibilité mélancolique et tendre; ce sont des rythmes fervents où passe toute une jeunesse enthousiaste et rêveuse; ce sont des élans d'amour vers le suprême idéal et la suprême beauté.

M. J.-M. Jadot est un poète, en ce qu'il laisse chanter son âme harmonieuse, profonde et enfantine. Peut-être sa muse, encore inexperte, s'attarde-t-elle trop quelquefois à la recherche du mot extraordinaire et rare, comme dans ces vers.

Et nos cœurs ont mué leurs folles oléances
En fragrances de paix et d'alme doléance ;

ou dans celui-ci :

Vous êtes descendu en mes aîtres, ô femme!

Mais ce sont là des scories qui disparaîtront du pur métal, lorsque le forgeron, par le travail, aura conquis toute l'habileté du noble métier des vers.

***

Le recueil de M. Robert-E. Mélot est précédé d'une charmante et spirituelle lettre de Valère Gille. Le poète de la *Corbeille d'octobre* nous présente le jeune poète de *Printemps*. Il nous dit sa toute jeunesse et que les Muses le visitaient et se révélaient à l'âme de l'étudiant de Liancourt, qui préparait son baccalauréat en sciences. Car M. Robert-E. Mélot est bachelier en sciences. Ne riez pas. Cela ne gâte rien assurément. L'étude de l'algèbre et de la géométrie est faite pour donner de la pondération à l'esprit, de la logique, de la mesure. La mesure ! — « Tu nous as apporté de Grèce la mesure », disait à Jean Moréas, mourant le subtil Barrès.

M. Robert-E. Mélot possède cette belle qualité. Et voilà sous ma plume un grand éloge. Aussi bien, il le doit aussi, sans doute, à la connaissance qu'il possède des littératures grecque et latine, que ce bachelier en sciences a voulu étudier par le menu. Avec cela, une âme ingénue et tendre qui vibre aux premiers frissons, s'étonne des premières clartés, s'émerveille aux premières musiques que fait le monde.

« Oui, dit Valère Gille, vous êtes poète et vous n'êtes que poète. J'entends par là que vous exprimez tout uniment les émotions secrètes de votre adolescence. Vous ne cherchez pas à faire de vos sentiments un thème littéraire. Ils ne sont point pour vous prétexte à rhétorique, ni matière à éloquence ; vous n'écrivez pas pour ceux qui font profession d'écrire ; vous ne sollicitez pas les applaudissements des lettrés ; vous n'avez pas dessein de ravir les virtuoses, ni d'étonner les dilettantes. Vous vous confiez plus humblement à tous. Votre art consiste dans votre sincérité. »

Ce sont, en effet, vers de vrai poète que ceux-ci :

Ah ! ne me dis jamais le secret de ton âme
Par qui le seul regard — par qui le simple son
Deviennent, dans tes yeux, une divine flamme,
Et sur tes lèvres, une divine chanson !

Dédaigne de montrer, comme font les poètes,
Un cœur qui ne serait que l'ombre de ton cœur :
Les plus grandes amours sont toujours incomplètes
Quand nous les exprimons, car les mots sont trompeurs.
Vis plutôt ton amour et ton rêve, en silence;
Donne-leur, largement, toute ton existence,
Mais par de vains écrits ne les rends point banals :
Que chaque jour vécu soit un vers du Poème,
Et, chantant doucement dans ton cœur, pour toi-même,
Fais de toute ta vie un hymne à l'Idéal !

A côté de poèmes à large inspiration comme celui-là, il y a de petites chansons transposées des lyriques allemands, d'une poésie familière :

J'aime une fillette aux grands yeux de flamme...
Garde-toi mon âme
Des yeux d'une femme !

et d'autres chansons claires, et des rêveries au clair de lune, et des aspirations vagues et des pensées ingénieuses et des naïvetés profondes et charmantes. Bref, il y a une âme de poète.

***

C'est une âme d'adolescent aussi que celle de M. Adolphe Dejardin. Les trente petits poèmes qu'il nous offre dans son recueil, valent par la sincérité de l'inspiration et la tendre musicalité des vers. C'est à quoi d'abord on reconnaît les poètes.

La nuit bleuâtre et tiède est enfin descendue,
Avec ses mille voix de silence et d'espoir ;
La plainte des regrets en elle s'est perdue,
Bien-aimée, écoutons cette chanson du soir.

N'est-ce pas que ça chante bien et que ça promet?

***

J'aime moins les *Histoires tragiques* de MM. Bastin et Dejardin. Sans compter qu'il n'y a rien de bien nouveau dans l'invention, la forme est un peu lâche. Ce ne serait d'ailleurs pas la première fois qu'un bon faiseur de vers serait un mauvais faiseur de prose. Et puis, ce n'est qu'une œuvrette et une œuvrette de début. Attendons.

EDOUARD NED.

RUYSBROECK L'ADMIRABLE : DAT BOEC VAN DE XII BEGHINNEN. LE LIVRE DES XII BÉGUINES. — Traduction et commentaires par l'abbé CUYLITS. (Librairie Albert De Wit, Bruxelles.)

L'an passé, nous avons analysé, ici même, un livre relatif à la vie et à l'œuvre de Ruysbroeck l'Admirable, écrit par le curé Modeste De Bie. Cet ouvrage, quoique purement documentaire et dépourvu de prétention littéraire, est digne d'être consulté avant de commencer l'étude du livre que vient de publier l'abbé Cuylits, une autorité ès lettres mystiques. M. Cuylits le prouve péremptoirement par l'introduction et les commentaires qui encadrent la traduction, d'après *l'original*, de ce poème troublant : *Le livre des XII Béguines*.

L'auteur s'essaie à déterminer ce qu'il faut entendre par « écrivain mystique », terme que nos critiques littéraires emploient trop souvent erronément. Selon l'abbé Cuylits, un écrivain mystique est un penseur ascète qui, par esprit d'imitation de Jésus-Christ, n'a voulu garder de son corps que ce qu'il faut pour ne pas mourir, rendu comme diaphane par les mortifications et les pénitences, par une sévère discipline des sens et des passions. Les murs de la prison de cet homme — son corps — sont devenus si minces que l'âme transparaît et est capable de voir au travers d'eux comme on voit le soleil au travers d'un verre fumé. Dieu lui a accordé la faculté de le contempler face à face, ce qui lui arrache des cris d'âme, des paroles sublimes et étincelantes, des écrits éternels.

L'abbé Cuylits passe en revue les principaux mystiques à partir du Ier siècle, c'est-à-dire à commencer par saint Denys, l'aréopagite, disciple de saint Paul.

A l'opposé de Maeterlinck, qui déclare que ce n'est que laborieusement qu'il a pu déchiffrer le style de Ruysbroeck l'Admirable, l'abbé Cuylits proteste qu'il ne lui fallut point, au contraire, « un scalpel ou un microscope, mais l'œil simple, et la foi et le désir de mieux aimer Celui qui nous aime. Nous faut il un botaniste pour admirer et flairer une violette? Avons-nous besoin d'un chimiste pour goûter le cristal qui goutte d'un rocher ?.. »

D'autre part, le savant traducteur du *Livre des XII Béguines* insiste sur ce fait important que Ruysbroeck s'essayait de voir pour la foule, pour les simples de la vie commune, pour les non-initiés ; il se produisait en toute humilité, patoisait volontiers.

Cela dit, lisons les pages paradisiaques du *Livre des XII Béguines :*

XII béguines sises en rond
Parlaient, chacune à sa façon,
Et devisaient du fin Jésus.

Ainsi débute ce poème éternel, dans lequel le pieux prieur du XIIIe siècle fait parler tour à tour les vraies et les fausses âmes dévotes, puis il nous dit comment doit être une âme vraiment éprise de Dieu. C'est dans l'Eucharistie que se scelle cette union qui est l'amour; voici donc comment elle doit se préparer à la recevoir. « Dieu répond à cette âme avide de le recevoir et l'âme, à son tour, *chante* les premières effusions d'amour perçues. Maintenant, le voyant va s'élancer dans les arcanes de la vie contemplative et bientôt le langage rythmé et rimé lui semblera une gêne. » Aussi Ruysbroeck l'abandonne-t-il au bout de trois courts chapitres où il décrit ce qui retarde la contemplation, ce qui y mène et ce qu'elle est.

Telle est une sommaire analyse du *Livre des XII Béguines*, dont nous recommandons la lecture à tous les lettrés épris d'idées élevées. C'est de la moelle de lion, pour employer les termes de l'abbé Cuylits. Oui, de la moelle qui réconforte inexprimablement, guérit de la neurasthénie et repose des littératures hâtives, insipides et vénales de ce siècle d'aviation.

JEAN LAENEN.

LES THÉATRES

Les saisons estivales extraordinaires au Parc, à l'Alcazar, aux Galeries, aux Variétés, aux Capucines.

Plus il y a de cabarets, plus on boit; plus il y a de trains, plus on voyage; plus il y a de plaisirs, plus on s'amuse. Les Jérémies, toujours à l'affût d'un désastre à prédire, s'en étaient allés clamant sur tous les tons : — C'est insensé, c'est fou! Bruxelles s'encombre d'inutiles projets exagérés! Les faillites guettent tous ces gens-là! Où croit-on aller chercher le monde

qu'il faudra, et l'argent aussi, pour alimenter tant de caisses béantes ?

La réalité donnerait-elle tort aux Jérémies ?

Les foules qui se bousculent au Solbosch tous les soirs pourraient faire croire qu'il n'y a pas un chat dans les rues, les cafés, les théâtres surtout, de la ville. Les flâneurs, les consommateurs et les spectateurs qui, chaque jour, pullullent de la porte de Namur à la Bourse et du Nord au Midi, donneraient à penser que Bruxelles-Kermesse et la Plaine des Attractions sont désertes ?

Alors quoi ?

Alors ? Mais... mais alors, si l'on en excepte évidemment le théâtre du Parc les soirs où l'on y joue des pièces d'auteurs belges, mais alors il y a du monde partout, voilà, tout simplement.

Et du monde qui prétend s'AMUSER Du monde qui veut rire, goûter sans effort l'esprit et la facétie des comédies joyeuses, regarder de belles filles pas bégueules qui débitent des choses pas très compliquées et qui chantent au petit bonheur, admirer les splendeurs du clinquant des mises en scène tapageuses, ne point payer trop cher son fauteuil, et apprécier quelque fraîcheur lui tomber sur le crâne en sueur quand « le plafond s'ouvre ».

***

Le théâtre du Parc a entrepris, à l'intention de cette clientèle indulgente, une ingénieuse et rapide revue des succès de gaité de son répertoire. Ce fut une incontestable réussite. Une petite troupe pleine de vaillance et d'entrain, dans laquelle nous avons revu avec plaisir quelques physionomies sympathiques des deux sexes : Mmes Jane Eyrre, très endiablée; Rosine Maurel, joviale; Flor' Albine, amusante et vive; Carmen d'Assilva, toujours intelligente; MM. Le Temple, rond et joyeux; Tressy, qui croque d'impayables bonshommes; Benedict, très en dehors; Scott, élégant; Duvernay, très farceur; Achten et Delaunay, imperturbables dans la drôlerie.

Nous avons aussi refait sans aucun ennui, loin de là, connaissance avec quelques pièces que le temps n'a pas trop fanées, encore que la mode et les habitudes et les goûts aient modifié totalement la façon dont nos contemporains entendent et apprécient la gaîté et l'esprit au théâtre. *La Tortue*, *Le Député de Bombignac*, *Tête de linotte*, tout cela paraît si lointain déjà !

Mais cela ne déplait pas cependant, et même cela repose comme la vue des vieux tableaux aux couleurs atténuées repose de celle des violentes enluminures modernistes et de leurs bario-lages outranciers.

***

Pendant ce temps, après une brève incursion dans le vaude-ville avec *Chambre à part*, de M. Pierre Véber, l'Alcazar revint au genre mélodramatico-aventurier, qui lui avait si bien réussi quand il monta une version française du *Déserteur*, centenaire en Flandre, de Van Cauwenberg. Cette fois, c'est le tragique calvaire au bagne des soi-disant pirates *Les Frères De Grave*, du même habile artisan dramatique, que MM. Théo Hannon et de Pussy ont adapté. M. René Gervais et Mme Nadia Dangely en tête. une troupe homogène et consciencieuse fit tenir l'affiche un mois durant à cette suite d'épisodes passionnants.

***

Tout à côté, le vieux Balthasar, le père Francet et Rose Mamaï, tentaient d'arracher l'infortuné Frédéri au sortilège de l'indigne *Arlésienne*. Et, dans la coulisse, les violons, la flûte, la contrebasse, les cymbales et les choristes exécutaient, sous la direction de l'invisible Maubourg, les pages pittoresques, émouvantes et si distinguées de la belle partition de Bizet.

Il n'y a pas d'exemple, je crois, de représentations du tou-chant drame de frémissante passion de Daudet, qui n'aient point rencontré le succès. Celles que les Galeries viennent de donner, avec l'appoint de M. Paul Daubry, très impressionnant en vieux berger Balthasar, ne manquèrent point à la règle.

***

Mais c'est aux Variétés, toutes blanches et bleues et d'or, que les curiosités et les fringales cosmopolites se ruèrent avec le plus d'assiduité. Le Music-Hall est, en été, pendant les mois d'Expo-sition, dans une capitale envahie, le vrai rendez-vous nocturne. Les moralistes austères le déplorent. C'est peut-être eux qui ont raison. Mais ils ne changeront rien à ce qui a toujours été et continuera vraisemblablement d'être.

Observateur impartial et indifférent, bornons-nous à consi-gner l'accueil incontestablement enthousiaste fait à telle *Nuit Joyeuse*, opulent prétexte sans complications au défilé de

quelques numéros de danse, de chant, de déhanchements, de décolletages et de joviales scènes marolliennes enchaînés — à peine — par le fil d'un semblant d'intrigue.

* * *

Chassant des cimaises les tableaux des peintres et renversant socles et bustes, des menuisiers, des tapissiers ont envahi la « salle Boute » et, en huit jours de temps, installé un nouveau théâtre dans Bruxelles qui en comptait déjà beaucoup trop.

Un théâtre minuscule, il est vrai, un tout petit salon, avec une scène de rien du tout, un piano, pas de coulisses et quatre baignoires puériles. Un théâtre où l'on se sent dans l'intimité, où l'on va écouter de menues choses très fines, où, puisqu'on les voit de tout près, les actrices doivent être énormément jolies, où le moindre mot qui se prononcera derrière le soupçon de rampe sera spirituel parce qu'aucun mot ne peut se perdre, ainsi, à deux ou trois mètres de distance.

Répertoire de piécettes lestes, de revuettes fantaisistes à une demi-douzaine de personnages. Public trié sur le volet et venu demander, sur le tard, à quelques comédiens amusants et à quelques belles filles au talent élégant une heure de frivole distraction nocturne.

A signaler tout à fait hors de pair, dans le spectacle d'ouverture des *Capucines* de la rue Royale, la fantaisie humoristique jouée par Mlle Lyse Berty, une très grande artiste, qui a mimé, chanté, parodié, imité, déclamé, dansé avec un brio et une finesse inimitables une scène dans laquelle elle incarne successivement tous les artistes célèbres conviés à un gala en l'honneur d'un souverain quelconque de passage à Paris.

PAUL ANDRÉ.

LES SALONS

Le Salon de l'Exposition universelle : Les compartiments hollandais, italien et espagnol. — L'exposition de l'Association pour l'enseignement des Beaux-Arts a Liége. — Au Cercle Artistique : M. Charles Doudelet.

Longtemps, l'art européen a été régi par des règles universel-

lement acceptées. La communion des peuples, restée irréalisable jusqu'ici sur le terrain des intérêts politiques, a existé dans le domaine esthétique. Nous disons . « des peuples », mais cette manière de parler est, évidemment, abusive, car la tradition du « grand art » classique, entretenue naguère à Paris comme à Berlin, à Munich comme à Saint-Pétersbourg, à Amsterdam comme chez nous par les Académies, était nécessairement en opposition presque absolue avec toute expression artistique librement conforme au génie national. L'enseignement unanime et uniforme des Académies, si son absolutisme dogmatique avait prévalu, aurait abouti à imposer partout l'usage d'une sorte de langue esthétique internationale, d'une espèce d'*espéranto* dans lequel chacun, sans doute, aurait traduit sa pensée ou, pour mieux dire, l'aurait trahie, l'aurait travestie au point de se la rendre méconnaissable à soi-même...

Mais les artistes, du moins ceux qui comptent, sont par vocation, par obéissance à l'impulsion naturelle qui entraine tout être vivant à chercher les conditions les plus favorables de son propre développement, des indisciplinés, des insurgés contre la loi faite pour et par d'autres. Cette loi, cependant, ne resta pas immuable; les Académies, elles aussi, évoluèrent, encore que bien lentement. La doctrine changea, mais non l'intransigeance. Car il arriva, le plus souvent, que les novateurs, d'abord condamnés par ces vénérables sénats artistiques, entrèrent ensuite « dans leur sein », pour condamner à leur tour les jeunes audacieux qui ne faisaient que suivre l'exemple de rébellion qu'eux-mêmes avaient donné.

Ce vieil esprit d'école va se perdant de plus en plus, heureusement. On en viendra finalement dans tous les instituts artistiques, au respect de la personnalité de l'élève. Comme l'éminent maitre Van der Stappen, à l'Académie de Bruxelles, dont il est le directeur, on se bornera à s'efforcer de le guider dans les études indispensables, dans l'acquisition de la technique de son art, de la culture intellectuelle propre à affiner sa sensibilité, sans essayer de mettre des bornes à ses initiatives et des limites aux témérités de son originalité.

Toutefois, il se trouvera bien quelque psychologue pour déplorer ces tendances libérales, en arguant que l'opposition qu'ils rencontraient à leurs débuts n'était pas un faible stimu lant pour les artistes révolutionnaires. Ils devaient lutter pour leurs idées, souffrir à cause d'elles, et l'ardeur de leur

conviction croissait dans la mesure des sacrifices et des efforts que sa défense leur avait imposés. Les hérésies n'ont jamais été plus vivaces et plus combatives qu'aux époques et dans les contrées où la religion dominante usait de la plus implacable intolérance. La contradiction est une grande force pour ceux qui la subissent ; elle est un levier d'enthousiasme, un ferment de volonté et d'entreprise, à défaut desquels certains tempéraments riches mais paresseux ne donneront pas le fruit qu'ils auraient donné sous l'excitation d'un régime de contrainte... Cette appréhension n'est pas tout à fait dénuée de raison.

L'abandon graduel des principes engendrés par la conception classique de l'art, la liberté de plus en plus grande dont ont joui les artistes dans le choix du sujet de leurs œuvres ont, peut-être, déterminé indirectement l'orientation actuelle de la peinture, les préoccupations surtout techniques dont témoignent, en cette exposition, les travaux de nombreux maitres belges et étrangers. L'artiste ayant conquis de haute lutte l'indépendance de ses inspirations ; jouissant, désormais, de la faculté de s'adonner sans déchoir au paysage ou au portrait, aussi bien qu'à la création d'œuvres allégoriques, historiques ou décoratives, il était naturel, en effet, que son attention absorbée jusque-là par le désir de faire prévaloir des idées plus larges, se détournât, dès que celles-ci ne furent plus contestées, vers la forme de son art, vers les procédés, surannés eux aussi, de traduction des phénomènes colorés. C'était le seul champ où il restât à conquérir et à innover ; aussi, les chercheurs y sont-ils légion. Tous, ils se rattachent plus ou moins, dans la diversité de leur tempérament et des caractéristiques de leur vision, aux tendances dont les Impressionnistes et les Pointillistes français ont été les initiateurs. Il faut dire, pourtant, qu'une réaction contre ces systèmes d'analyse, de décomposition, commence à se dessiner : A côté des artistes qui sont restés fidèles à la méthode picturale ancienne, il en est beaucoup parmi les novateurs qui ont abandonné la division du ton pour essayer d'un mode moins détaillé et, il faut l'ajouter, plus vivant d'expression. En même temps se dessinait un léger mouvement de retour vers la composition que la théorie réaliste prohibait absolument. Mais ce mouvement, qui est destiné certainement à s'accentuer, est peu prononcé encore, et les œuvres de cette espèce qui se produisent sont plutôt du domaine de l'art décoratif.

Ce qui domine dans tous les compartiments, c'est le paysage. Il ne manquera point de « bons esprits » pour se lamenter à propos de cet envahissement et pour regretter que les auteurs de ces toiles ou de ces aquarelles ne se consacrent pas à des travaux d'un genre « plus personnel ». A la vérité, nous croyons qu'il n'y en a point qui soit susceptible de permettre à l'individualité du peintre de se déceler davantage. Rien de plus simple, en apparence, que le paysage ; rien de plus difficile, en réalité. C'est un miroir qui s'offre impartialement à tout le monde ; il reflète la physionomie de celui qui le regarde, sans y rien ajouter, sans en rien retrancher, originale ou quelconque, telle quelle. Et, sans aucun doute, il est plus aisé de faire illusion au spectateur ordinaire et de lui en imposer par quelque rapsodie ambitieuse, mélodramatique ou symbolique, qu'en lui présentant un aspect de nature dont la beauté et la personnalité ne seront pas, l'une, assez voyante ; l'autre, suffisamment perceptible pour lui. Ce qui ne veut pas dire que le paysagiste insipide pourrait faire un *figuriste* intéressant, car il aura beau changer de terrain, où qu'il aille, sa médiocrité le suivra ! Au fond, quels que soient son esthétique et le genre qu'il a préféré, le premier, et aussi le second, ou, pour tout dire, le seul commandement de l'artiste est d'avoir du talent !...

Au moment où nous écrivions ces lignes, nous parvenait le *Manifeste des peintres futuristes* italiens. Nous avons eu l'occasion, l'an passé (.) de dire ce qu'est le *Futurisme* et ce qu'il prétend : créer de toutes pièces, sur les ruines pulvérisées de l'art de tous les siècles, l'art de l'avenir, l'art où trouvera expression « notre tourbillonnante vie d'acier et d'orgueil, de fièvre et de vitesse », l'art, en somme, d'une époque — comme la nôtre — de grande industrie, de machinisme, d'activité méthodique et positive, où, bientôt, à ce que croient certains esprits plus savants qu'observateurs, il n'y aura plus de place pour des rêves qui ne soient pas d'ordre scientifique.

L'ambition qui meut les jeunes novateurs milanais, poètes et peintres, n'a rien d'exorbitant, ni, même, d'extraordinaire. D'autres l'ont conçue ailleurs, avant eux, et ont tenté de la réaliser. D'une façon moins tonitruante, il est vrai, et sans aspirer à la destruction des œuvres du passé, pour faire place aux leurs, — place momentanée, d'ailleurs, car on ne voit pas pourquoi les *Futuristes* de la prochaine génération seraient tenus de respecter les travaux des *Futuristes* de la nôtre !... Quoi qu'il en

advienne, la nouveauté. relative, du reste, car nous avons déjà les nihilistes politiques ; la nouveauté du geste des *Futuristes* réside en ceci que l'édification de leur œuvre exige que l'on fasse, d'abord, table rase du passé.

Tout récemment, commençant leur croisade iconoclaste, peintres et poètes de l'avenir, montés sur la tour de l'Horloge de la place Saint-Marc, à Venise, lancèrent, pour user de leurs propres expressions, « sur l'agitation hurlante de la foule, deux cent mille manifestes multicolores », dont les signataires stigmatisaient la « ville pourrissante, plaie magnifique du passé », demandaient que l'on comblât « les petits canaux fétides avec les décombres des vieux palais croulants et lépreux », afin de « dresser jusqu'au ciel l'imposante géométrie des grands ponts de métal et des usines chevelues de fumée... ».

M. Marinetti, le directeur de *Poesia*, organe du *Futurisme*, nous fait l'honneur de nous envoyer ce manifeste et de nous demander de dire — « en oubliant pour un instant toute prévention au sujet du *Futurisme* » — si nous approuvons les termes de cette proclamation... Mon Dieu ! pas plus que les *Futuristes* nous n'aimons la Venise de chromo romantique, de tripots, de brocante et de bric-à-brac byzantin que leur indignation condamne ; pas plus qu'à eux, le coude à coude avec les aigrefins, les *snobs* et les imbéciles ne nous plait. Mais la condition de l'artiste sur la terre est telle qu'il ne saurait fréquenter aucun lieu de grandeur et de souvenir sans se mêler à une foule dans la composition de laquelle entrent, par égales proportions, les sots et ceux dont la vocation est d'en exploiter la bétise ! Nous serions fort attristés, pour le surplus, que l'on attentât à la beauté de Venise, comme à toute autre beauté dans le monde, car nous sommes rétrogrades au point de croire que la beauté du passé est indispensable à la beauté de l'avenir et que, si différentes qu'elles puissent être l'une de l'autre, elles n'en sont pas moins solidaires. Les grands Italiens du XVIe siècle n'ont pas songé à réclamer l'anéantissement de l'œuvre des Primitifs, dans la conviction où ils étaient, probablement, que c'étaient les magnifiques travaux de leurs prédécesseurs qui avaient donné possibilité aux leurs... Quant à la Venise américanisée, fer et électricité, qui est dans les vœux de MM. Marinetti et consorts, on peut se demander à quoi elle servirait — à moins que, désormais, l'organe ne crée la fonction ! — étant évident que si elle était nécessaire au trafic du vieux port adriatique elle aurait surgi depuis longtemps à côté de la ville ancienne. Et cela,

comme il est arrivé en d'autres endroits, sans nuire à l'intégrité de cette dernière... Nous ajouterons, pour conclure dans le même ordre d'idées, qu'il n'est pas défendu de présumer qu'après avoir jeté leurs gourmes, donné issue au zèle effervescent de réforme et de nouveauté qui caractérise toutes les jeunes écoles artistiques, ceux des *Futuristes* dont tout le talent ne se sera pas épuisé dans ces batailles préalables, bâtiront leur œuvre à côté de celle du passé, dans le désir de faire oublier celle-ci, non en le détruisant, mais en le surpassant!...

***

Le *Manifeste des peintres futuristes* — ou, tout au moins, la traduction que nous en avons reçue — est conçu dans une langue à la fois scientifique et ampoulée, dénuée d'agrément et de précision. Il a des parties claires et des parties obscures, comme la lune, mais ce qui y est clair n'est pas nouveau, et ce qui y est nouveau n'est pas clair. Les théories professées à grand fracas par ces artistes sont les mêmes, à certains égards, que celles qui furent mises en honneur par certains luministes français; les mêmes avec un peu plus d'outrance, peut-être : « Le geste que nous voulons reproduire sur la toile, écrivent-ils, ne sera plus *un instant fixé* du dynamisme universel. Ce sera simplement la *sensation dynamique elle-même*. En effet, tout bouge, tout court, tout se transforme rapidement. Un profil n'est jamais immobile devant nous, mais il apparaît et disparaît sans cesse... Un cheval courant n'a pas quatre pattes, mais il en a vingt et leurs mouvements sont triangulaires. » Tout cela est très vrai, mais il faut, certainement, posséder l'œil à facettes des mouches ou la rapidité de perception d'un appareil de photographie instantanée pour s'en apercevoir. Et, à moins que la toile ne doive subir un mouvement de rotation à la manière des kinétoscopes, on n'imagine pas facilement quel aspect pourra présenter un tableau *futuriste* destiné à rendre sensible à la fois la vibration de la lumière et celle du mouvement!

La curiosité que nous nourrissions sous ce rapport n'a pu se satisfaire encore, car la section italienne de l'Exposition ne comprenait aucun envoi de la nouvelle et exubérante école. Elle est extrêmement remarquable, dans l'ensemble, cette section, et nous ne dissimulerons pas que nous en avons été surpris, joyeusement surpris, car les expositions que nous avions eu l'occasion de visiter dans la Péninsule avaient presque décou-

ragé notre foi dans le génie artistique italien contemporain. Elles nous avaient laissé l'impression que l'Italie, accablée sous le poids trop glorieux de ce passé que les *Futuristes* veulent abolir, n'avait plus la force ou, plutôt, la hardiesse d'essayer de dresser son art d'aujourd'hui à côté de celui de jadis. Sauf de rares exceptions, elle produisait peu d'œuvres de peinture ou de sculpture qui ne fussent pas anecdote ou romance. Il en est encore de cette catégorie au Salon, le triptyque, par exemple : l'*Etoile du poète*, où M. Luigi Conconi nous donne à contempler, sur les deux volets, le poète et sa bien-aimée rêvant l'un à l'autre, chacun dans sa chambre, tandis que, sur le panneau central, la nuit étoilée enveloppe l'étendue du pays qui sépare ces *Innamorati*. Mais cette œuvre fait exception dans le compartiment, car la plupart des tableaux qui y sont réunis se signalent par des qualités de conception et de facture, parfois par un mélange de simplicité réaliste et de style, singulièrement attrayants.

Parmi les adeptes du luminisme, nous citerons MM. Celosia di Vegliasco (*Portrait de famille*), Romiti, délicat coloriste qui fait songer à notre Claus (*Repos*), Innocenti (la *Toilette* et, surtout, *Automne*), qui empâte avec quelque excès, Viner, assez sec et crayeux dans son *Pays des marbres* et Zanon (*Matin au port de Xérès*). M. Bonzagni, qui a une jolie imagination pittoresque et une couleur intense, paraît confus à force d'éclat (les *Machines*). MM. Bezzi, Busiello, De Corsi, De Sanctis, Falchetti, Gola, Lori, Minasoli, Nomellini, Olivero, Pizzuti, Piatti, Sobrile, Viviani, ont des paysages très intéressants. De Mme Emma Ciardi, une page pénétrante et d'un art très fin : *Dans le vieux parc*. Enfin, il faut tirer hors de pair l'envoi de MM. Galileo Chini, Vittorio Grazzi et Gaetano Previati. Le *Roi-Soleil* de ce dernier est d'une vision exquise : le prince descendu de son carrosse s'avance, tenant sa dame par la main, dans un beau décor printanier, au milieu des révérences des seigneurs de la Cour. Un coin de monument ruiné, l'un des paliers d'une tour sur lequel la lune projette l'ombre pâle d'une colonne, c'est tout le sujet du tableau de M. Grazzi : *Un Nocturne de Chopin*, mais l'artiste a fixé d'un trait sobre et puissant la sensation enivrante de solitude et de silence qu'il cherchait à rendre. Tout est immobilité là, immobilité dans le glissement fatal et insensible des heures que marque seulement le lent déplacement des ombres; tout est mouvement dans l'*Icarus*, de M. Chini, la mer toute en scintillations glauques et irisées, le ciel plein de rayon-

nements sur lequel le corps renversé du téméraire, qui tombe entraîné par le poids de ses ailes impuissantes, met une grande ombre tragique.

La *Libre Esthétique* nous avait fait connaître M. Martini : Il était représenté ici par quatre dessins à la plume dans sa manière ordinaire, à la fois archaïsante et personnelle. Le nom de M. Ronca, qui avait d'excellents dessins, notamment un superbe *Portrait de vieille femme,* est à retenir, de même que celui de M. Sartorio, auteur d'eaux-fortes (*Tigres dévorant leur proie*), d'un art incisif. Quelques œuvres de sculpture décoraient le compartiment. Nous marquerons parmi les ouvrages qui nous ont plu davantage, les bronzes de MM. Barsaghi (*Tête de jeune fille*), Gatto (*Gamin*), Meraini (*Persée*), Pellini (*Mère*). Les quatre bronzes de M. Giovanni Nicolini sont d'un maître qui associe étonnamment la souplesse à la puissance. Son buste de *Solfatoro*, avec sa physionomie à la fois énergique et fine, est un chef-d'œuvre ; son groupe : *Les Amours du Satyre*, est d'une grande beauté de modelé et d'inspiration.

***

L'Espagne et la Hollande sont, à l'Exposition, les voisines de l'Italie, et, chose bizarre, que l'on passe de cette dernière à l'une ou à l'autre des premières, on éprouve également l'impression d'être accueilli là par des œuvres d'un art plus sombre dans la vision, moins ouvert dans la conception, moins apte à saisir la vie agissante. Et, en effet, la comparaison de certaines œuvres de caractère pourrait faire croire que le flegme batave et l'orgueil castillan peuvent parfois revêtir, au point de vue de l'expression, une physionomie presque identique. Quant à la couleur, quelquefois crue et brutale, des Espagnols, elle paraît le plus souvent voilée ; sans doute, est-elle, en quelque sorte, dévorée par la lumière d'un soleil presque africain, par l'éclat d'une atmosphère tout à fait privée d'humidité. En Hollande, tout au contraire, il y a excès de reflets, de réverbérations lustrées et de teintes brisées : la matière colorée, trop riche et trop complexe, prête facilement à la surcharge et à des réalisations assombries.

M. Rusinol est un des maîtres espagnols dont le talent a déjà pu être apprécié ici. Il s'attestait de nouveau, cette fois, par un bel aspect du *Generalife* et par une délicieuse vue de la *Vallée de Soller*, remplie d'orangers chargés de fruits et

d'amandiers en fleurs. La section comporte nombre de paysagistes attachants, MM. Berra, Tolosa, Modesto et Ricardo Urgell, Oliver, de Beruete; Mir, dont les sites de Majorque, illuminés de tons féeriques, rappelaient les toiles rapportées de son séjour aux Baléares par le bon peintre Degouve de Nuncques. Au nombre des figuristes, il convient de mentionner MM. Balses (*Entre amis*). Beltran Masses, dont l'*Alcade de Cabezon* est excellent, Canels et Fernandez de Jomera, pour leurs *Gitanes*, Chicharro (*Paysans grecs*), Corredoira (*Coutumes de Galicie*), de Lubiaurre, qui a d'étranges *Intellectuels* de village, de la descendance des fous de Velasquez ou de Ribera. M. Vazquez a illustré spirituellement une scène : la *Belle-Mère*, d'une actualité universelle. Enfin, il faut s'arrêter devant l'hiératique *Sanctuaire gréco-ibérique*, de M. Garneio, et devant le *Taureau de feu*, de M. Benillure Gil. Les statuettes de M. Mariano Benillure et sa figure la *Danse* témoignent d'un art très expert. La *Danseuse* de M Antonio est admirablement saisie dans le rythme de son mouvement agile. Le picador, fier et mafflu, debout devant son cheval éventré, que nous montre M. Miguel Oslé *(Récompense du travail)* est d'une puissance de réalisme et d'observation rare.

La section des Pays-Bas groupe autour des principaux maîtres du pays des artistes représentant les tendances diverses qui se manifestent dans l'art hollandais d'aujourd'hui. L'évolution esthétique n'est peut-être, en dernière analyse, qu'une espèce d'oscillation qui, périodiquement, attire l'art, tantôt du côté de l'expression de l'esprit, tantôt du côté de l'expression de la matière.

L'art de nos voisins qui, lui aussi, avait penché vers le réalisme et les études techniques engendrées par lui, semble maintement, à en juger d'après les ouvrages de certains, tendre à prendre une direction destinée à le ramener à des interprétations plus subjectives ou plus stylisées de la nature et de la vie.

Les quelques salles concédées à la Hollande réunissent quantité d'œuvres, peintures, aquarelles, dessins, gravures, sculptures, etc., qui mériteraient un examen détaillé. L'espace limité dont nous disposons ne nous permet pas de l'entreprendre. On trouvera dans le catalogue du Salon une substantielle notice de M. H. de Boer sur la peinture hollandaise du dernier siècle. Pour nous, force nous est de nous contenter d'appeler l'attention de nos lecteurs sur les œuvres, belles ou significatives à diffé-

rents égards, de MM. Isaac et Joseph Israëls, W. Maris, W. de Zwarte, Zilcken, Bosch, Breitner, et, particulièrement, sur les estampes en couleur d'une invention décorative charmante de M. Van Hoytema, sur les eaux-fortes magnifiques de MM. Witsen et Bauer, celles de ce dernier, surtout, qui sont d'un dessin et d'une couleur admirables; et pour finir, sur les statuettes en bronze, amusantes et originelles, de M. Van der Hoef. La salle consacrée à l'architecture recèle nombre de projets qui prouvent l'activité de l'école hollandaise et des efforts d'artistes tels que M. Berlage pour créer un style monumental qui soit propre à notre temps, mais il ne semble point qu'ils soient parvenus, plus qu'en d'autres contrées, à trouver des formes qui soient autre chose que des combinaisons plus ou moins heureuses d'anciens styles. Cependant, on va a la simplicité des lignes et à la modération rationnelle des reliefs, ce qui est déjà un résultat. Si nous faisions de la synthèse sociale, nous ajouterions que l'on peut constater, actuellement, le même phénomène dans la toilette des femmes !...

* * *

L'Association pour l'enseignement des Beaux-Arts de Liége, s'est constituée à la suite de l'Exposition de 1905. L'organisation de la section d'art mosan, dont on se rappelle le succès, avait été l'occasion d'un rapprochement tout naturel entre les personnalités dont la notoriété, les travaux ou l'intérêt qu'elles portent aux choses d'art rendaient le concours utile à la réussite de l'entreprise. L'Exposition terminée, un certain nombre d'entre elles estimèrent qu'il y aurait intérêt pour la ville à ce que ce groupement fortuit prit un caractère plus durable. Et, ayant réalisé cet excellent projet, elles ont ouvert chaque année, depuis, une exposition dans le palais construit au milieu du joli parc de la Boverie.

L'*Association* nous montre, cette fois, un choix d'œuvres anciennes et modernes provenant des collections liégeoises. Ces œuvres, très nombreuses, sont de toute époque, du XVe siècle à nos jours. Il serait difficile d'entrer dans le détail ici ; on comprendra que nous nous bornons à quelques indications sur les ouvrages qui nous ont paru réclamer une attention spéciale. Les Primitifs flamands et mosans n'étaient représentés que par quelques panneaux de médiocre importance. Du XVIe siècle, il y avait, entre autres, deux portraits remarquables, attribués à Ma-

buse; des copies assez bonnes d'après des originaux du vieux Brueghel; une peinture jolie et un peu maniérée : *Loth et ses filles*, assignée à l'Ecole de Quentin Metzys et qui, vraisemblablement, est de son fils Jean; une *Vocation de saint Mathieu*, de Van Hemessem. Du XVIIe, une *Adoration des Mages*, chaude et dorée, de Girard Dorr; un *Repos de Bacchus*, signé de Jean de Vos; des copies et imitations de Jordeans et de Rubens; des œuvres de Jean Steen, Hals, Teniers le jeune, comme aussi des maîtres liégeois, Bertholet Flémalle et Gérard de Lairesse.

Le XVIIIe siècle tenait une grande place à l'Exposition. De l'école anglaise, on rencontrait, notamment, Hogarth, Rowney et Reaburn, ce dernier avec trois portraits magnifiques; de l'école française, quantité de petites œuvres signées Largillière, Drouais, Boucher, Houdon, Grenze, etc. On n'ignore pas que l'école belge de ce siècle n'avait pas un grand lustre; il est intéressant, pourtant, de s'arrêter devant les travaux des artistes liégeois du temps, Noblet, Rendeux, Coclers, De France, Demarteau et Fisen. L'exposition comprenait aussi des miniatures et des dessins originaux, ces derniers d'attribution souvent contestable : il en est ainsi, par exemple, pour une esquisse au lavis, dans laquelle Gros, auquel elle appartint, reconnaissait la main de Michel-Ange et que le catalogue donne à Domenico zhirlandaio; certainement, cette œuvre n'est due ni à l'un ni à l'autre de ces grands maîtres.

La partie moderne de l'exposition n'était pas moins attrayante. Il nous suffira de dire que l'on y trouvait des travaux de la plupart des peintres marquants, belges et étrangers, du XIXe siècle et du temps présent, depuis Navez et Madou jusqu'à Meunier, Laermans, Courtens, Khnopff, Ensor, Donnay, etc.; depuis Delacroix, Cabanel, Rousseau, Meryon jusqu'à Courbet, Manet, Forain, Besnard, etc. C'est, en somme, on le voit, une petite rétrospective de cinq siècles dont l'*Association* a réuni les éléments à l'intention du public liégeois. Il convient d'autant plus de l'en féliciter qu'il y avait là beaucoup de pièces d'un vif intérêt et qui, à défaut de cette initiative, seraient restées peu connues.

* * *

L'exposition de M. Charles Doudelet, au *Cercle artistique*, nous a laissé dans un sentiment de perplexité. Elle se composait, d'une part, de copies d'après des manuscrits égyptiens, orientaux, byzantins; d'après des imprimés et des gravures italiens

allemands, etc., qui doivent servir à illustrer un ouvrage sur l'histoire et l'esthétique du livre ; d'autre part, d'œuvres originales, dessins et peintures, inspirées en partie des ouvrages de M. Maeterlinck.

Les reproductions de manuscrits, de miniatures, etc., méritent des éloges sans réserve ; elles sont d'une fidélité et d'une compréhension admirables. Mais, pour le reste, on peut se demander si la fréquentation assidue, l'étude prolongée d'œuvres de toutes les époques et de tous les styles, l'assujettissement de la personnalité qu'exigent des travaux du genre de ceux auxquels s'est adonné M. Doudelet n'ont pas nui au développement du talent propre de cet artiste.

L'imagination ne lui manque, certes, pas. Peut-être même lui demande-t-il trop et pas assez à la réalité qu'il s'est déshabitué de consulter. Les petites compositions qui mettent en scène la *Princesse Maleine* et *Pelléas et Mélisande* sont parmi les meilleures. L'impression du mystère y est pénétrante, mais, l'auteur l'a oublié, le mystère est vie aussi, et cette vie on la cherche en vain. Les personnages de M. Doudelet — sauf en quelques dessins fort jolis — ne sont pas des êtres, mais des formes d'êtres, inanimées et incertaines. Quant à ses grandes peintures, exception faite pour un portrait de *Jeune dame italienne* et pour une figure de *Ruysbroeck l'Admirable*, qui sont des images d'une conception caractéristique, nous préférons n'en rien dire.

ARNOLD GOFFIN.

MEMENTO

Salon de l'Art ancien. — Les merveilles réunies dans les locaux du beau musée que l'on vient d'achever dans la partie sud des jardins du Cinquantenaire sont, depuis deux semaines, visibles pour le public L'éloge est unanime. Un admirable effort a été réalisé là et les résultats sont dignes de tout ce qui a été dépensé dimagination, d'ingéniosité persévérante, d'érudition aussi, de labeur, — et d'argent. Le comité organisateur a fait, la veille de l'ouverture officielle de l'exposition, les honneurs d'un « vernissage » à la presse, à la critique et à quelques personnalités. Au cours de la visite, les dirigeants de cette remarquable résurrection de la splendeur artistique d'un moment célèbre de notre passé, ont expliqué savamment la méthode de leurs travaux, l'abondance et la difficulté de leurs recherches. Sous l'aimable conduite de MM. le baron Kervyn de Lettenhove, Cyrille Van Overbergh, général comte de t'Serclaes Ch.-L. Cardon, furent parcourues les salles offrant la fidèle et riche reconstitution d'une demeure seigneuriale du XVIIe siècle. Non seulement il faut considérer, avec un attentif intérêt, le moindre élément de la décoration, du mobilier, de l'ornement, de l'architecture de ces chambres opulentes ou confortables, mais il est légitime de louer grandement l'idée, due à M. C. Van Overbergh, de présenter ainsi dans leur cadre, dans leur « atmosphère » authentiques les œuvres d'art, les bibelots et les meubles réunis patiemment. Il n'y eut qu'un vœu : celui, unanime de ne pas voir se disperser irrémédiablement, dans quelques mois, tant de précieux souvenirs si artistement groupés.

M. Arnold Goffin consacrera sa prochaine chronique à l'examen de ce Salon dont le concours obligeant des gouvernements et des collectionneurs étrangers a assuré la brillante réussite ; il fera la revue des œuvres immortelles de Rubens, de Jordaens, de Van Dyck, de Teniers, des moindres maitres représentés dans les vastes salles de l'étage. Nous avons tenu, dès aujourd'hui, à attirer l'attention sur une exposition dont notre pays a lieu d'être fier à plus d'un titre.

***

Exposition de l'Art Belge au XVIIe siècle. — *Voici le tarif des entrées* à l'Exposition d'Art Ancien, ouverte au Musée du Cinquantenaire depuis le 14 juin (entrée par l'avenue des Nerviens ou par les jardins).

Cartes permanentes, valables pour les concerts et auditions musicales qui seront donnés chaque vendredi à 3 heures jusqu'en octobre : 20 francs.

Entrées.— En semaine, de 9 heures à midi : 3 francs ; de midi à 6 heures : 2 francs.

Le prix de 3 francs sera maintenu toute la journée le vendredi.

Les dimanches, de 9 heures à midi : 2 francs ; de midi à 6 heures : 1 franc.

Réduction de 50 p c. sur ces prix pour les Artistes munis d'une carte d'exposant à l'Exposition des Beaux-Arts au Cinquantenaire.

***

Les Lettres belges à l'Exposition universelle. — N'en déplaise aux ironistes qui ricanent à propos de tout et de tous, l'idée de faire une belle place à la Littérature belge,

aussi bien qu'à l'alimentation, aux sports, à la métallurgie, à l'économie politique et aux chefs-d'œuvre des couturiers, n'est pas aussi ridicule qu'ils voudraient le persuader. Et surtout sa réalisation pratique est des plus heureuses. La difficulté n'était, cependant, pas mince de rendre tangible et visible, et surtout d'une façon attachante pour le visiteur qui n'est, la plupart du temps, qu'un passant las ou distrait, l'abondance, la diversité, la richesse et l'originalité de la production littéraire des écrivains belges de langue française, wallonne et flamande.

Le zèle et l ingéniosité des organisateurs de cette innovation sont bien récompensés, et il faut en savoir notamment le gré le plus reconnaissant à M. A.-T. Rouvez, qui a dirigé avec une activité intelligente la mise en œuvre de cette délicate entreprise.

Manuscrits qui sont de précieuses reliques, portaits, médaillons et bustes qui sont de significatives interprétations des âmes et des caractères changeants de nos poètes, de nos romanciers familiers, ou des souvenirs émouvants des disparus; traductions qui montrent la lointaine admiration professée pour des livres que souvent leur pays d'origine ignore ou dédaigne; collections de revues durables ou plus souvent éphémères, qui attestent l'ardeur et la persévérance des bons combats livrés depuis trente ans; — quels témoins plus éloquents pouvait-on réunir et faire parler aux yeux et aux cœurs ?

Il faut que de toutes leurs forces et de toute leur influence ceux qui peuvent s'y employer travaillent à faire réussir un projet né dès la première heure où l'on vit comment fut menée à bien l'initiative des organisateurs de la section des Lettres à l'Exposition Nous voudrions tous obtenir la création de la *Maison des Écrivains*, un « home » intime et familier, qui prolongerait, d'une manière durable, l'actuel Salon éphémère. Il ne se peut que tous les précieux souvenirs, les documents nombreux, les compilations bibliographiques rassemblés à grand'peine soient irréparablement dispersés dans quatre mois. Nous pouvons dire que de sérieux concours financiers sont déjà assurés à l'œuvre, si le gouvernement ou quelque comité officiel consent à se charger d'en assurer les bases. Les propriétaires de quelques-uns des manuscrits prêtés ont manifesté l'intention de les céder à ce petit Musée littéraire éventuel; d'autres répéteront ce geste et peu à peu la *Maison* serait le reliquaire où pèlerinaient pieusement tous les jeunes, sans cesse plus nombreux et fervents !

***

Mme Paul Lefizelier, retour de Paris, a *l'honneur d'inviter* sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses Salons de Modes, 142, rue Royale.

***

Emile Verhaeren et le Congo. — Emile Verhaeren vient d'écrire à notre collaborateur M. Fritz Van der Linden, l'auteur du livre : *Le Congo, les noirs et nous :*

« J'ai parcouru votre livre, dit-il, avec intérêt et orgueil. Vous m'assurez — et votre ton est d'une sincérité qui ne trompe pas — que vraiment là-bas, au loin, nous faisons œuvre belle et forte. Toutes les qualités de notre race s'y peuvent développer et s'y fortifier, en s'exerçant. C'est ce qu'il fallait. Oui, tout au fond de nous, nous sommes des tenaces, des pratiques et des héroïques.

» En Belgique, il nous est difficile de nous montrer surtout sous ce dernier et suprême aspect. Le Congo nous en donne l'occasion. Il nous est une école morale. Les abus ! Certes, il y en a ; il est impossible qu'il n'y en eût pas. Il faut les avouer sans crainte ; ils sont fatals. Mais que cela ne diminue en rien l'orgueil que nous pouvons avoir légitimement d'être des colonisateurs qui, tout en étant novices, en remontraient à ceux qui étaient déjà des maîtres Il y a quinze ans j'entendais dire à Londres par des Anglais que, mieux que la plupart d'entre eux, nous avions commencé la civilisation des pays neufs. Certes, depuis lors, il nous a fallu déchanter..., mais si nos débuts furent si excellents, c'est que vraiment nous étions faits pour ce métier. »

Tous les coloniaux se réjouiront avec nous de l'adhésion du génial poète et de l'esprit supérieur qu'est Emile Verhaeren, au programme d'expansion belge en Afrique.

***

M. H. Seguin, du *Théâtre royal de la Monnaie, professeur de chant et de déclamation lyrique*, 29, rue de l'Evêque, à Bruxelles.

***

Accusé de réception. — Thomas Braun : *Philathélie.* — Carl Smulders : *La Ferme des Clabauderies.* — *Les Lettres belges d'expres-*

sion française au Congrès de Malines. — RAOUL ENGEL : *Les relations de la Belgique et du Congo au point de vue du Droit pénal.* JEAN LAENEN : *Les trois Grâces.* — HENRI MASSEN : *Manuel à l'usage des Gens de Lettres.*

***

La Miraculeuse aventure des Jeunes-Belgiques. — La première partie de cet intéressant travail, qui se termine dans le présent fascicule, sera suivie, à partir de notre numéro prochain, d'une deuxième partie, intitulée : *Leurs Figures.* M. Oscar Thiry a tâché d'y saisir la physionomie des Jeunes-Belgiques au moment héroïque, de donner une idée de l'allure littéraire de nos poètes à l'heure de leurs premiers succès.

***

Cours de Déclamation et de Diction, par M. Jahan, du théâtre de l'Odéon à Paris et au Parc, à Bruxelles. S'adresser, 88, rue du Trône.

***

Notre prochain numéro. — Nous publierons le 1er août des poèmes inédits de M. Émile Verhaeren et la première partie d'un roman nouveau, de M. Henri Liebrecht : *Un cœur blessé.*

***

A la mémoire de Max Waller. — Le projet d'ériger un monument à Max Waller, le fondateur de la « Jeune Belgique », semble devoir se réaliser bientôt, grâce aux efforts incessants du Comité constitué dans ce but.

Et voici que, dans une pensée de glorification immédiate, MM. Fonson viennent de frapper une médaille à l'effigie du poète.

Le bijou grand module en bronze sera mis en vente au profit de la souscription.

Grâce à l'initiative de MM. Fonson, le Comité Waller tient dès aujourd'hui à la disposition des souscripteurs, pour la somme de 10 francs, cette très jolie médaille due au talent de Godefroy Devreese, qui est passé maître en cet art.

L'artiste y a fait revivre la physionomie si sympathique du jeune écrivain. L'œuvre constitue un précieux souvenir que voudront posséder tous ceux qui vouent à Waller le culte que l'on doit à cet éveilleur d'enthousiasme littéraire.

Les adhésions peuvent être adressées à M. Léopold Rosy, directeur du *Thyrse*, secrétaire du Comité Waller, 130, rue de Bruxelles, à Uccle.

***

Congrès. — Nous signalons les suivants parmi les nombreux congrès qui se réuniront cet été à Bruxelles :

Congrès international de la Presse périodique, les 24, 25 et 26 juillet. S'adresser aux secrétaires : MM. Mertens et Coulomb, 12, rue de Berlaimont, à Bruxelles.

Congrès de l'Art à l'École, les 4, 5, 6 et 7 août. S'adresser aux secrétaires : M. Léon Riotor, 26, rue de Béthune, à Paris, ou M. Paul André, 227, rue du Trône, à Bruxelles.

Congrès national des œuvres intellectuelles de Langue française, les 3, 4 et 5 septembre. S'adresser au secrétaire : M. J. Fürstenhoff, 28, rue de Pologne, à Bruxelles.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle :

Albert Quantin : *Histoire prochaine ; — Roman socialiste* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Décidément, la mode demeure aux anticipations. Nous voyons ici, à partir de 1910, la préparation, et l'avènement, en 1830, d'une nouvelle organisation sociale basée sur le communisme. Certes, le tableau est séduisant : la félicité sera presque générale dans la France socialiste. Acceptons-en l'augure, bien que l'auteur, qui semble avoir pris pour tâche de rassurer le bourgeois, me paraisse ne pas tenir compte des mauvais penchants de l'humaine nature qui seront toujours le plus grand obstacle au retour de l'âge d'or.

Mais l'endroit n'est point ici de discuter les idées de M. Albert Quantin qui, au cours des péripéties d'une intrigue habilement menée expose, avec beaucoup de clarté et de conviction, un programme plutôt modéré.

***

Gustave Guiches : *Un Monsieur très bien. — Le But* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — Un mari trompé peut faire autre chose que de s'ériger en justicier ou de donner son déshonneur en pâture au public; aussi François Desclos, fermant les yeux sur une première faute de sa femme, la pousse-t-il dans une nouvelle liaison, avec *Un Monsieur très bien* qui, après un divorce discret, l'épousera, tandis que lui même pourra, de son côté, rechercher le bonheur qu'il n'a pas encore rencontré.

Le But est un autre drame intime. Ici l'adultère n'a existé qu'en intention et le mari pardonne à l'épouse qui n'a failli tomber qu'après une défense courageuse.

M. Gustave Guiches prêche avec chaleur et habileté cette philosophie indulgente dont la pratique n'est malheureusement pas à la portée de tous les caractères.

***

Edouard Rod : *Le Glaive et le Bandeau* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — L'auteur de tant de romans appréciés n'était pas mort encore lorsque l'*Illustration* publia l'œuvre de très haute portée sociale et de belle émotion qui nous est offerte aujourd'hui dans la forme définitive du volume comme un témoignage du grand talent toujours probe et sincère d'un maître regretté.

Le Glaive et le Bandeau est une véritable étude de la psychologie des assistants, des témoins, des jurés et des magistrats dans une retentissante affaire d'assises. Sans parti pris, sans violence, mais avec une pitié communicative, du bon sens et une très humaine sincérité, l'auteur fait le procès des juges et des accusateurs enfermés dans l'étroite contrainte de leur déformation professionnelle et il nous rend habilement sympathique un accusé presque victime des erreurs trop fréquentes de la justice. Le bandeau aveugle les yeux qui ne voient plus où le glaive doit équitablement frapper.

— —

Au Mercure de France :

Enrique Larreta : *La gloire de don Ramire.* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Ah! qu'il devait faire bon vivre au beau temps du roi Philippe II. Le peuple n'était pas riche, loin de là, mais le Saint-Office lui offrait des spectacles gratuits du plus haut intérêt : échafauds, garrots, bûchers chômaient peu et de temps en temps le public savourait même le plaisir délicat de la décollation d'un gentilhomme coupable d'avoir mal pensé de Sa Majesté catholique.— Dans ce cadre, plutôt sombre, vit un jeune homme né d'une grande dame espagnole et d'un maure de qualité. Poussé par sa mère vers les Ordres, son caractère hautain, orgueilleux, fougueusement passionné le lance dans des aventures dignes de celles de Gil Blas et de Guzman d'Alfarache, que l'auteur raconte dans la manière noire bien entendu. Tour à tour grand seigneur, espion, étudiant, écuyer, soldat et bandit, ce héros finit, en expiation de ses péchés, sous la bure de l'anachorète.

———

Chez Calmann-Levy :

Gyp : *Les petits joyeux* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — *Les petits joyeux*, ce sont les

jeunes gens d'aujourd'hui qui s'amusent comme ils peuvent, font des farces, montent des bateaux parfois d'un goût douteux. — Nous retrouvons toutes nos anciennes connaissances, les types inimitables de Gyp : parents très distingués ahuris par les façons de leur progéniture, fils et filles moins bien élevés mais bons et vrais jeunes gens tout de même, le petit garçon de dix ans, du modèle « Bob » aux mollets de bronze et, n'oublions pas le vieil oncle célibataire, bon garçon, très clairvoyant. . Voilà pour le côté sympathique. — De l'autre, nous avons la maman un peu sosotte de filles très averties, flirteuses enragées, le jeune coureur de dots, l'hypocrite, jeune homme trop rangé qui finit par une vilaine action, etc.

Et les rencontres de tous ces personnages nous donnent ces dialogues d'une drôlerie souvent irrésistible dont Gyp seule a le secret.

—

Chez Ollendorff :

André Castaigne : *Les jolies « Bill Toppers »* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Les « Bill Toppers », ce sont les étoiles de « music hall », acrobates, cyclistes, jongleurs et autres petits prodiges. L'auteur nous montre sur la scène et à domicile ces malheureux enfants que la cupidité de leurs parents et managers dresse à force de coups et de mauvais traitements à des exercices aussi fructueux pour eux-mêmes que périlleux pour les pauvres « artistes ». De temps en temps, une petite étoile se révolte, s'échappe, mais elle devient vite la proie de l'amant, du mari, et ses gains parfois considérables lui échappent toujours.

Tout ce triste monde est croqué sur le vif et de façon certes pittoresque mais dans un style quelque peu haché malheureusement.

—

Chez Plon-Nourrit et Cie :

Daniel Lesueur : *Flaviana princesse* (Un vol. in-18, à fr. 3.50).— Ce volume est le début d'une œuvre qui s'intitulera : « Du sang dans les ténèbres ». — Le docteur Raymond Delchamne voit un jour sa femme Francine — médecin comme lui — rentrer au logis mortellement blessée. — Aux quelques mots hachés que Francine prononce dans sa courte agonie, le docteur comprend qu'il existe un enfant dont la moribonde lui confie la garde. Faute de renseignement précis, à de certains indices il acquiert la conviction que sa femme a eu un enfant avant leur union et que le père en est le prince Boris Armicoff, boyard riche et violent.

Raymond Delchamne retrouve l'enfant, le reconnait, mais du mystère continue à planer. Les recherches auxquelles il se livre le jettent dans des complications sans fin et le promènent dans tous les milieux. Il fréquente des nihilistes, des danseuses, des gens du grand monde En fait, Francine n'est pas coupable, l'enfant doit être né de la danseuse Flaviana, veuve du frère aîné de Boris Armicoff, ce qui explique l'intérêt de celui-ci à la disparition de l'enfant qu'il fait du reste enlever.

Nous ne connaitrons la vérité entière que par la suite de l'ouvrage que tous les lecteurs attendront en grande impatience. C'est, je crois, le plus bel éloge à faire du nouveau livre de Mme Daniel Lesueur, dont le beau talent de romancier s'est depuis longtemps imposé à l'admiration du public.

***

Journal d'Edmond Got (tome II) (Un vol. in-18, à fr. 3.50).— La dernière partie du Journal d'Edmond Got débute en 1859, à la veille de la guerre d'Italie. Que de noms fameux défilent dans cette revue rapide d'impressions et de souvenirs : les deux Dumas, Rossini liardeur et bizarre, Vacquerie, Meurice, Emile Augier, Pailleron débutant, Manuel et ses *Ouvriers*, Coquelin brillant et claironnant, Sarcey et ses déjeuners de la rue de la Tour-d'Auvergne, Edouard Thierry, directeur ondoyant, Sardou, etc...! La grande crise du Théâtre-Français pendant l'année terrible est contée d'une façon émouvante. On sait que les journaux annoncèrent la mort de Got, fusillé par les communards. Cet épisode est narré en détail. Puis, c'est l'heureuse renaissance de la maison de Molière sous l'habile direction de Perrin, le professorat de Got au Conservatoire et les manifestations qui furent l'apothéose d'une si belle carrière. Ces notes, très curieuses à consulter pour quiconque s'intéresse aux choses du théâtre, sont fécondes en observations piquantes sur les principaux personnages, célèbres à la ville comme à la scène, dans la deuxième partie du siècle écoulé.

***

M. Delly : *Esclave... ou Reine* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Lise de Subrans a épousé, contrainte et forcée, Serge Ormanoff, un boyard multimillionnaire, mais d'un caractère despotique, qui ne voit dans la femme qu'un

joli meuble, un objet d'ornement, une esclave uniquement vouée à l'obéissance passive. Ce programme, Serge l'avait fidèlement suivi au cours d'une première union, mais Lise, malgré ses seize ans, est une petite personne qui, dans les circonstances graves, tient résolument tête à son tyran. Sa grâce, sa douceur, sa patience et aussi sa fermeté ont à la longue raison de cet homme terrible, et elle finit par régner en souveraine sur le cœur de son mari.

En résumé, *Esclave... ou Reine* est un joli roman, plein de péripéties émouvantes, qui plaira à toutes les jeunes filles en les mains desquelles il peut sans crainte être mis.

——

Chez Sansot et Cie :

F.-T. Marinetti : *Mafarka l'futuriste* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — « ... Je vous annonce » que l'heure est proche où des hommes aux » tempes larges et au menton d'acier enfante- » ront prodigieusement d'un seul effort de leur » volonté exorbitée des géants aux gestes » infaillibles.

» ... Je vous annonce que le cerveau de » l'homme est un ovaire inexercé... » Tel est le credo de la religion futuriste et ses préceptes sont : « Méprisez la femme », « abattez la tyrannie de l'amour ». « chassez l'obsession de la femme unique », « glorifiez la guerre ». Sur ce thème, M. Marinetti a bâti un chant lyrique, une épopée un roman d'aventures, un drame... un chef-d'œuvre, écrit-il dans sa préface. — Au fait, il y a de tout dans ce livre : de la gloire, de la douleur, des viols monstrueux, des voluptés étranges, des tueries atroces, vraies visions de cauchemar. Quelque opinion que l'on ait sur cette littérature affolante qui ne pouvait trouver son théâtre que sur la terre brûlée d'Afrique, où le soleil règne en souverain absolu, on ne peut s'empêcher d'admirer la vigueur et la fougue de certains tableaux qui atteignent parfois à la grandeur épique.

***

Blanche Sahuqué : *L'Amour découronné* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Veuve à vingt ans, Nadine Errart est entrée au théâtre. Elle est devenue la tragédienne célèbre, l'interprète originale et compréhensive de tous les chefs-d'œuvre. Sa courte expérience du mariage lui a appris que l'amour n'est chez l'homme que l'assouvissement d'un instinct, aussi vit-elle exclusivement pour son art Elle se laisse cependant toucher par l'adoration patiente et respectueuse d'un jeune peintre de talent. Au moment où tous deux nagent dans le bleu, où ils vont unir leurs destinées, elle découvre l'élu de son âme sentimentale, cherche dans une « intrigue d'office » des satisfactions peu platoniques. Et c'est la fin de l'idylle.

La naissance, l'éclosion de cet amour et sa chute brusque, un peu inattendue, tiennent dans une cinquantaine de lettres, fort élégamment tournées ma foi, dont la lecture sera un plaisir pour tous, malgré la sévérité de l'auteur pour la moins belle moitié du genre humain.

***

Pierre Scormiou : *L'Athena mélancolique* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Athena, affligée et calme, contemple la stèle funéraire de son enfant. Comme elle, d'un œil triste mais non troublé, M. Pierre Scormiou examine tout ce qui cause de la peine, il analyse toutes les imperfections de l'humaine nature, tous les défauts, toutes les misères auxquelles nous devons nos douleurs et nos souffrances. Il en arrive à poser en axiome que toute pensée est triste et que l'activité, le travail même ne chassent pas la mélancolie.

Encore que tout cela soit fort bien dit et non moins bien pensé, cette philosophie pousse à un pessimisme peu désirable Heureusement que l'auteur nous annonce un volume prochain dans lequel il « décrira, dans leurs préci- » sions savoureuses, les Bonheurs que la vie » implique ».

——

Chez A. Messein :

Prosper Dor : *La Roche Tarpéienne* (Un vol. in-18, à fr 3.50). — Deux romans en un volume. — Dans *La Souillure*, un mari indigne qui fait pis que de courir les filles, exerce sur sa femme et sur l'amant de celle-ci une vengeance d'un sadisme raffiné et, à mon avis, un peu inutile, qu'une plume honnête se refuse à décrire, dit l'auteur.

En effet, c'est révoltant.

La Nudité triomphante est l'histoire des amours d'un sculpteur génial et d'une Américaine royalement belle. Celle-ci n'ignore pas que l'artiste ne peut plus aimer la femme qui a posé pour lui, mais elle se sacrifie à la gloire de son ami, elle monte nue sur le plateau et des cendres de leur amour naîtra une œuvre définitive.

La Roche Tarpéienne, c'est donc l'événement non désiré, c'est la catastrophe soudaine qui

clot l'idylle. Ces deux contes gagneraient à la suppression de descriptions parfois longuettes. Je n'aime pas non plus certaines expressions comme « inintéresser », par exemple.

Chez Bernard Grasset :

Raymond Schwab : *Regarde de tous tes yeux!* (Un vol. in-18, à fr 3.50) — En une prose élégamment rythmée, ce sont autant de petits poèmes qui remplissent ce livre. Ces poèmes de lumière et de beauté font aimer et admirer les formes, les couleurs et nous font regretter ce que nous n'avons pu voir, ce que nous n'avons su voir.

Les autres sens ne sont rien, les yeux sont tout pour M. Raymond Schwab. Il a trouvé son titre dans le conseil du bourreau à celui qu'il va aveugler. Au moment de notre fin, nous serons comme Michel Strogoff qui, en une seconde, voudrait *tout* voir et auquel déjà ne reste plus que le regret de tout ce qu'autrefois il n'a pas regardé.

***

Robert Havard de la Montagne : *Leurs Fils* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Nous sommes en 1917. Louis Raucour, jeune officier d'avenir, aime la fille du très radical maire d'Orléans et il est aimé d'elle. Au moment où, après de nombreuses difficultés, la main de Jeanne Colpin lui est accordée, un concurrent éconduit lui révèle que le général Raucour, son père, s'est suicidé après avoir été convaincu de délation, lors de l'affaire des fiches. Atterré, écœuré, il songe un instant à ne plus vivre que pour son amour et à enlever celle qu'on lui refuse maintenant; mais il finit par comprendre son devoir, il rachètera la faute de son père en régénérant l'armée aveulie. Il remplira ce devoir malgré l abandon de sa fiancée qui, uniquement amoureuse, n'admet pas que l'honneur puisse passer avant elle dans le cœur du lieutenant. Ce triste et poignant roman d'amour constitue surtout une critique sévère et cinglante des mœurs politiques et administratives de la France contemporaine.

***

Alfred de Bengoechex : *L'orgueilleuse Lyre* (Un vol. in-18, à fr. 3.50) — L'auteur de ces poèmes d'une impeccable tenue prosodique, d'un tour volontiers solennel et d'une allure majestueuse, où l'image et le mot, l'harmonie et le rythme semblent avoir fait l'objet des soins d'une attentive sélection et d'une jalouse recherche, aime à nous dire en des stances ou des sonnets savamment orchestrés, les émotions de son âme, ses rêves, ses souvenirs et aussi à noter la beauté de quelques tableaux superbes qui ont enchanté sa vision d'artiste.

Bibliothèque de la Société philotechnique :

Nelson Couytigne : *La maison de la morte* (Une plaque in-18). — L'auteur chante en vers mélancoliques, mais qu'ément le culte fidèle du souvenir, une morte très aimée : sa mère

Les morts ont dans nos cœurs leur vivant [cimetière,

dit M. Couytigne, et c'est en quelque sorte le « leit-motiv » sur lequel il a brodé ses poétiques variations.

Edition de la Renaissance contemporaine :

Robert Veyssié : *Grain de foule* (Un vol. in-18, à fr. 2.50). — De la douzaine de nouvelle pleines de poésie et de sentiment que M. Robert Veyssié nous offre cette fois, *Grain de foule* est la première et certes pas la moins jolie. Ce gamin de treize ans, hardi à l'ouvrage, travaillant dur pour nourrir sa mère infirme, est sympathique jusque dans son geste à la Mucius Scevola. J'aime aussi dans *l'Eau qui court*, ce vieux dolent auquel les villageois attribuent le mauvais œil et qu'ils poursuivent de leur haine, parce qu'il vit seul avec une peine ancienne et ne voisine pas.

Dans une élégante préface, M. Alphonse Roux attire l'attention sur la variété de ces récits où le style, le rythme changent selon le sujet, tout en restant bien personnels à l'auteur dont l'originalité pousse la « Nouvelle » dans une voie inexplorée.

Edition de « Vers et Prose » :

René Lafont : *L'Appel de la Mer* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — La douloureuse, la lamentable odyssée que celle de Marcelle Dambleuse, adepte fervente de toutes les théories féministes et libertaires et naturellement aussi de l'amour libre. Mais pour vivre de l'existence émancipée qui sera peut-être celle de nos petites nièces, la femme doit être autrement préparée que ne l'est la jeune fille d'aujourd'hui ; aussi Marcelle

Dambleuse est-elle irrémédiablement frappée par le criminel abandon du quelconque viveur auquel elle s'était donnée dans la candeur de ses vingt ans. Ce triste amant obtient son pardon alors qu'il est moribond et la pauvre délaissée, d'avoir perdu deux fois celui qu'elle aimait, traîne ensuite une vie de morne désespoir qui aboutit au suicide.

Mme Renée Lafont nous donne là une étude psychologique pleine d'émotion sincère, mais d'un pessimisme légèrement exagéré.

Chez Bloud :

M. Soriau : *Les idées morales de Madame de Staël* (Un vol. in-18, à fr. 1.20). — Le travail de M. Soriau, sur *Les idées morales de Madame de Staël*, est surtout une étude de psychologie. Tout en rappelant, à l'aide des livres les plus récents consacrés à Mme de Staël, les faits principaux de sa biographie morale, l'auteur cherche surtout à montrer que la vie de Mme de Staël, depuis son point de départ jusqu'à son point d'arrivée, a été une ascension vers le bien, lente, mais non continue, traversée par les tragédies de la vie réelle sous la Révolution, sous l'Empire, et aussi par les drames de son propre cœur. Partie de la philosophie encyclopédiste dont elle avait connu les représentants dans le salon de sa mère, Mme de Staël revient d'abord à un spiritualisme un peu nuageux; puis après la mort de Necker, elle s'oriente vers les idées de plus en plus religieuses, mettant dans ses œuvres la pureté morale qu'elle a réussi a ramener dans sa vie privée. Elle a tiré de son propre fond ses deux idées les plus chères : l'enthousiasme et la perfectibilité.

A la Société française d'imprimerie et de librairie :

Jules Huré : *Les assises sociales universelles* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — M. Jules Huré a écrit là un Évangile de philosophie spiritualiste antidogmatique. Il voit, après la faillite prochaine de toutes les religions révélées, l'avènement universel d'une Foi et d'une morale procédant toutes deux de la raison pure et sur lesquelles s'édifieront, dans le calme, l'ordre et la paix, une organisation sociale nouvelle. Comme moyens d'arriver à cet idéal et de combattre la honteuse corruption politique causée malheureusement par un matérialisme grossier et faux, il propose diverses mesures, entre autres la représentation des intérêts (syndicalisme) et le vote plural (toujours lui !) basé sur la richesse et sur le savoir.

De nombreux chapitres très courts, ne traitant chacun que d'un point bien déterminé, rendent ce livre intéressant même pour le lecteur profane que l'aridité du sujet pourrait rebuter.

A la Société des publications littéraires illustrées :

Toussaint Ambroise de la Cartrie. — *Un vendéen sous la Terreur* (Un vol. in-8o, à fr. 3.50). — En ce volume, M. Pierre Amédée Pichot, ex-directeur de la *Revue britannique*, publie les mémoires inédits de Toussaint Ambroise Talour de la Cartrie, comte de Villeneuve. Celui-ci, gentilhomme angevin, vivait dans ses terres lorsqu'éclata la Révolution. Contraint, comme beaucoup des chefs vendéens, à coopérer à la direction du mouvement insurrectionnel, il y prit une part brillante jusqu'à la débâcle finale. Outre l'historique de cette campagne, ses écrits nous content encore sa fuite à travers la France, vers l'exil, et ses déboires d'émigré sans ressources.

Le livre de M. Pichot, qui apporte une contribution précieuse à l'histoire de la Révolution, est précédé d'une remarquable étude de M. Frédéric Masson sur l'insurrection vendéenne.

LES REVUES A LIRE :

LA VIE INTELLECTUELLE, mensuelle, 47, avenue Jean Linden, Bruxelles.

L'ART MODERNE, hebdomadaire, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.

LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE, hebdomadaire, 15, rue Fétis, Bruxelles.

LE GUIDE MUSICAL, hebdomadaire, 7, Montagne des Aveugles, Bruxelles.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, mensuelle, 11, rue Chisaire, Mons.

LE THYRSE, mensuel, 16, rue du Fort, Bruxelles.

WALLONIA, mensuelle, 10, rue Henkart, Liége.

DURENDAL, mensuelle, 22, rue du Grand Cerf, Bruxelles.

LA REVUE GÉNÉRALE, mensuelle, 21, rue de la Limite, Bruxelles.

LE FLORILÈGE, mensuel, rue Verdussen, 47, Anvers.

L'ART A L'ECOLE ET AU FOYER, 165, chaussée de Namur, Louvain.

MERCURE DE FRANCE, bi-mensuel, 26, rue de Condé, Paris.

ACTION NATIONALE, mensuelle, 19, rue Auber, Paris.

LE DIVAN, mensuelle, Coulonges (Deux-Sèvres).

L'AME LATINE, mensuelle, 39, rue des Lois, Toulouse.

LA PHALANGE, mensuelle, 84, rue Lauriston, Paris.

LA GRANDE REVUE, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople, Paris.

ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, hebdom., 51, rue St-Georges, Paris.

LES MARGES, semi-mensuel, 5, rue Chaptal, Paris.

LA BALANCE (*Viéssi*), mensuelle, place du Théâtre, 23, Moscou.

LE COURRIER EUROPÉEN, hebdomadaire, 280, boulevard Raspail, Paris.

L'OCCIDENT, mensuel, 17, rue Eblé, Paris.

LA REVUE DES LETTRES, trimestrielle, 17, rue Victor Massé, Paris.

DAS LITERARISCHE ECHO, bi-mensuel, 35, Lüzowstr., Berlin.

LA JEUNE WALLONIE, mensuelle, à Marchienne-au-Pont.

S. I. M., revue musicale mensuelle, 15, rue Soufflot, Paris.

PROPOS, mensuelle, 15, rue du Point de Vue, Sèvres.

EDITIONS DE

LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

PAUL ANDRÉ, Delphine Fousseret 3 50
» La Guirlande 3 50
» Le peintre W. Linnig, vol. ill. 32 phototyp. . . . 10 00
» Maître Alice Hénaut, pièce en 3 actes 3 50
MARIA BIERMÉ, Rayons d'Ame 3 50
PIERRE BROODCOORENS, Le Roi Aveugle, drame en 3 actes . . 3 00
VICTOR CLAIRVAUX, La Barque Amarrée 3 50
G. DANSAERT, Chants d'Amour et d'Épée 3 50
MAX DEAUVILLE, La Fausse Route 3 00
» Le Fils de ma Femme 3 50
J.-J. DE LA BATUT, Le Buveur d'Azur 3 50
L. DELATTRE, Fany, comédie en 3 actes 3 00
» La Mal Vengée, comédie en 2 actes. 3 00
M. DES OMBIAUX, La Petite Reine Blanche 3 50
E. DE TALLENAY, Vivia Perpetua, trag. en 4 actes. 3 00
L. DUMONT-WILDEN, Les Soucis des Derniers Soirs 2 00
J.-F. ELSLANDER, Parrain 3 50
ANDRÉ FONTAINAS, Hélène Pradier, pièce en 3 actes. 3 00
CH. FORGEOIS, Pax! pièce en un acte en vers 1 00
G. GARNIR, A la Boule Plate (ill. de Flasschoen et Lynen) 3 50
MAURICE GAUCHEZ, Symphonies voluptueuses 3 50
IWAN GILKIN, Étudiants Russes, drame en 3 actes 2 50
VALÈRE GILLE, Ce n'était qu'un Rêve, comédie en un acte . . . 1 20
A. GILON, Dans mon verre (poèmes) 2 50
EUG. HERDIES. Le Roman de la Digue 3 50
J. JOBÉ, La Science économique au XXe siècle. 3 50
MAURICE KUNEL, Sur la Flûte de Roseau 3 00
JEAN LAENEN, Cœur damné (Préface de PAUL ANDRÉ). 3 50
H. LEJEUNE, Fidélaine, 3 actes en prose 2 00
RICHARD LEDENT, Ymnis et Numaine, drame en 4 actes. . . . 4 00
FRANÇOIS LÉONARD, La Multitude errante. 3 50
HENRI LIEBRECHT, Cœur-de-Bohême, comédie en un acte . . . 1 20
» L'Autre moyen, comédie en un acte 1 00
» Les Jours Tendres 2 50
M. LOUMAYE. L'Actrice et le Bouquet de violettes. 2 00
RENÉ LYR, Brises (poèmes) 2 00
PAUL MÉLOTTE : Ma Cousine et mon Ami. 1 00
MORISSEAUX & LIEBRECHT, L'Effrénée, comédie en 4 actes . . 2 50
EDM. PICARD, Trimouillat et Méliodon, vaudeville en un acte . 2 00
SANDER PIERRON, Les Images du Chemin 3 50
» Le Baron de Lavaux-Sainte-Anne. . . . 3 50
GEORGES RENS, La Cluse, comédie dram. en 4 actes 3 00
PROSPER ROIDOT, Ferveur 2 50
ÉMILE SIGOGNE, Eurythmie 3 50
CARL SMULDERS, Les Feuilles d'Or 3 50
» La Correspondance de S. Dartois 1 50
JULES SOTTIAUX, L'Illustre Bézuquet en Wallonie. 3 50
» La Beauté Triomphante 3 50
Bon Ch. VAN BENEDEN, La Peste de Tirgalet, trag.-com. en 4 actes. 2 00
MARGUERITE VAN DE WIELE, Ame Blanche, roman. . . . 3 50
MARIE VAN ELEGEM, Par la Vie. 3 50
H. VAN OFFEL, Les Intellectuels, pièce en 3 actes. 3 00
» L'Oiseau Mécanique pièce en 4 actes 3 00
GEORGES WILLAME, Le Puison. 3 50

ENVOI FRANCO CONTRE BON-POSTE

26-28, Rue des Minimes, à BRUXELLES

TOME XX — Ve ANNÉE — No 59 — AOUT 1910

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

SOMMAIRE :

Émile Verhaeren . . .	*Poèmes*	143
F.-Charles Morisseaux .	*Bobine et Casimir*	152
Georges Rens	*Le Triomphe de Ravandy* . . .	176
Paul Max	*Papillon d'Amour* (un acte, en vers)	185
Henri Liebrecht . . .	*Un Cœur blessé* (roman) . . .	210
F.-Charles Morisseaux .	*Le Douzième provisoire* . . .	235

Les Livres belges : André De Ridder. 242

Arnold Goffin	*Les Salons*	245
***	Memento.	
***	Bibliographie.	

PRIX DU NUMÉRO

Belgique . fr. 1.25 | Etranger . fr. 1.50

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

LA BELGIQUE
ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1er de chaque mois en un fascicule de 150 pages

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois	Trois mois
BELGIQUE	**12 fr.**	**7 fr.**	**4 fr.**
ÉTRANGER.	**15 fr.**	**9 fr.**	**5 fr.**

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées :

Pour la Rédaction : 227, rue du Trône, Bruxelles.
Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes, Id.

TÉLÉPHONE 712

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont retournés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL A PARIS :
Messageries Hachette et Cie, rue Réaumur, 111

MAISON CLAESSENS-BAL

J. JONCRET-BAL, SUCCESSEUR

27, Rue d'Edimbourg, IXELLES-BRUXELLES

Fournisseur de la Cour, de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique et de S. A. R. Mme la Princesse Clémentine.

—o—

MAISON DE CONFIANCE
fondée en 1870

—o—

Téléphone 2727

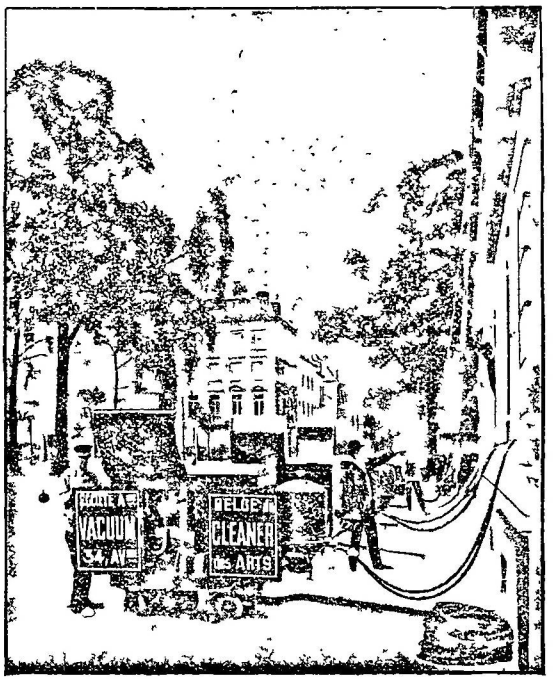
PARIS 1878

SPÉCIALITÉ

pour Harnais de luxe, Selles de Cavaliers et de Dames, Brides, Mors, Étriers, Licols, Surfaix, Couvertures, Caparaçons, Fouets et ustensiles d'Écurie.

SELLERIE --- HARNACHEMENTS

VACUUM CLEANER



Le seul procédé efficace de NETTOYAGE par le vide.

—o—

Renseignements et Devis gratuits sur demande.

—o—

Nettoyage hygiénique, sans déplacement, de tous tapis, tentures, rideaux, tapisseries, meubles, bibliothèques, murs, corniches, etc., etc.

—o—

RAPIDITÉ
ÉCONOMIE

—o—

34, AVENUE DES ARTS
BRUXELLES
Téléphone 5973

Commerce d'Avoines et Fourrages

VVE J. LANNOY-PAIROUX

53, rue de l'Orient, 53. — ETTERBEEK-BRUXELLES

VOYAGES CASIER

villégiatures croisières

Excursions confortables et économiques en tous pays

83, Boulevard Anspach, BRUXELLES (Bourse)

Adresse télégraphique : Voyages Bruxelles TÉLÉPHONE **4550**

Organisation particulière et sans concurrence

VOYAGES DE NOCES

VOYAGES DE FAMILLES

VOYAGES DE SOCIÉTÉS

Projets, devis et tous renseignements gratis et sans engagement

Seule l'**Agence Casier**, disposant de plusieurs sténodactylographes et de nombreuses machines à écrire, confectionne pour ses touristes des **carnets-guides** avec tous les renseignements concernant les horaires, arrêts et escales, sites et endroits remarquables en cours de route, tout ce qui mérite d'être vu ou visité dans les diverses localités de l'itinéraire, la visite des douanes, etc., pour voyager sans préoccupation.

Une visite dans les bureaux des VOYAGES CASIER, ou une demande de renseignements, suffit pour se convaincre de la supériorité du système d'organisation et des réels avantages offerts aux touristes. **Pas d'imprévus ni de surprises.**

LE SOUVENIR Journal littéraire des familles

Paraissant mensuellement en 16 pages grand format

Directeur-fondateur : X. CASIER

83, boulevard Anspach, BRUXELLES (Bourse).—Tél. 4550

ABONNEMENT : Belgique, **1** franc. Etranger, fr. **1.50**

ELOI MENSIERS

MARÉCHAL-FERRANT

des Écuries de S. A. R. Mme la Comtesse de Flandre

Rue Jean Stas, 16, ST-GILLES-BRUXELLES

(QUARTIER LOUISE)

MUSIQUES

Pourquoi pleures-tu? *Valse lente.* — Piano.
Trois feuilles d'album, *Pensée fugitive, Mignon, Chanson d'amour.* — Piano.
The Romance of Sherlock Holmes. — Violoncelle ou violon.

PAR Ferdinand LAVEN

LA NOUVELLE ORPHÉE — ÉDITEUR — 76, Rue de Rennes, 76 — PARIS

AU NABAB — USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES — FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoiries, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

Union du Crédit de Bruxelles

RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 57

Location de Coffres-forts

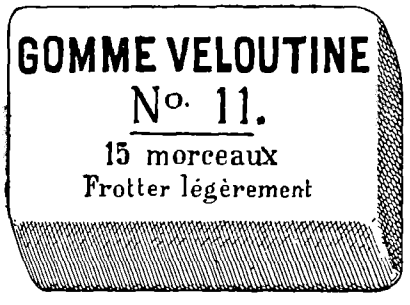
A PARTIR DE 3 FRANCS PAR MOIS

Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR
M. O. V.

Exigez cette marque de préférence à toute autre.

La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours encrée et ne coule jamais, quelle que soit la position qu'on lui donne.

Artistes, Architectes. Dessinateurs,



n'employez que la

Gomme Veloutine

Laisse le papier intact.
Enlève toute trace de crayon.

Ecoliers et Etudiants n'écrivez que sur le papier filigrane

L'ÉCOLIER

Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger « LES CLEFS » comme marque et pour votre papier à lettres d'affaires demandez la « NATIONAL MILL ».

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

CH. DIEUDONNE

10, GALERIE DE LA REINE, 10

BRUXELLES

ÉCRINS, BOITES A BIJOUX
COFFRES A ARGENTERIES

Gaînes pour armes de luxe et autres

Très grand et bel immeuble

A LOUER

avec bibliothèque complète pour avocat ou magistrat

Rue du Prince-Royal, 92

PRIX A CONVENIR

S'adresser : bureau du journal

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

Téléphones : Nos 1410 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

Spécialité de Découpage et Collage d'Échantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CARTONNAGE, PERFORAGE ET NUMÉROTAGE

PLIAGE ET MISE SOUS BANDES DE CIRCULAIRES ET JOURNAUX

MAISON SAINTE-MARIE

FONDÉE EN 1836

12, RUE PACHÉCO, BRUXELLES — TÉLÉPH. 252

Médailles aux expositions de BRUXELLES, PARIS, LIÉGE et BORDEAUX

A LOUER

BELLE PROPRIÉTÉ A PORTE COCHÈRE, AVEC VASTES DÉPENDANCES, CONVENANT POUR AVOCAT OU MÉDECIN, 35, RUE CAPOUILLET, PRÈS DU PALAIS DE JUSTICE. — PRIX TRÈS MODÉRÉS. — S'ADRESSER RUE DES MINIMES, 26, BRUXELLES.

EXPOSITION DE BRUXELLES 1910

VOYEZ LES DIVERSES INSTALLATIONS DES ÉTABLISSEMENTS

DELHAIZE Frères & Cie " LE LION „

dans les halles de la Section belge

SUCCURSALE-DÉGUSTATION A BRUXELLES-KERMESSE

CAVES de la MAISON

Les stocks considérables que nous avons toujours dans nos caves et entrepôts particuliers, les soins minutieux et constants que nous apportons à la conservation et à l'amélioration de nos vins en cave, nous permettent de ne livrer à la consommation que des vins vieux, en pleine maturité, possédant toutes les qualités précieuses qu'ils ne peuvent acquérir qu'après un séjour plus ou moins prolongé dans la bouteille.

Domaine de Magnan, 2e cru St-Emilion, cachet du Château .	la bout.	**1.50**
Cos d'Estournel 1905, 2e cru St-Estèphe	»	**2 00**
Grand vin Château Belgrave 1900, 5e cru classé	»	**2.50**
Château de Sarpes 1904, 1er cru St-Emilion	»	**2.50**

JOLIE SALLE A LOUER

PRÈS LA PLACE ROYALE

pour Conférences Expositions

Éclairage électrique, Chauffage central

TÉLÉPHONE

Pour les conditions :

S'adresser J. V., au bureau de la Revue

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE 117.32 BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.

IMPRIMERIE DE JURISPRUDENCE

SPÉCIALITÉ D'IMPRESSION

DE

MÉMOIRES JUDICIAIRES

CONCLUSIONS

ETC.

TRAVAUX

ADMINISTRATIFS

ET DE LUXE

Vve Ferd. LARCIER

26-28, rue des Minimes, BRUXELLES

Outillage perfectionné
pour la reliure de luxe et ordinaire

TÉLÉPHONE 712

POÈMES

LES VILLAGES

De lieue en lieue, avec leurs murs et leurs toits rouges,
Ils se mirent, depuis des siècles, dans l'Escaut;
Au moindre vent qui vient des nuages, là-haut
Mille coqs d'or, sur leurs clochers, luisent et bougent.

C'est là que vit et bat parmi les champs féconds
Le très vieux cœur de Flandre au pouls pesant et rude,
Que les petites gens tassent leurs habitudes
Et font tranquillement les besognes qu'ils font.

A l'établi, dans l'atelier aux vitres vertes,
Œuvre le menuisier, travaille le charron;
Les yeux frolés par les flammes, le forgeron
Happe les fers rougis dans sa tenaille ouverte.

On achète dans la boutique où l'on vend tout
Des épices, des clous, des chandelles, des stores,
Et les humbles cotons aux fleurs multicolores
Qu'on mesure avec l'aune et qu'on paye en gros sous.

Près de la digue en fleur et en verdure, au centre
De son hangar humide et bas, le vieux vannier
Entre ses deux genoux fait virer ses paniers
Dont un dessin d'osier orne gaîment les ventres.

Là-bas, dans le matin, au pied d'un mur vermeil,
Le lent cordier, courbant le front, ployant le buste
Laisse d'entre ses doigts filtrer le chanvre fruste
Et la corde qu'il tord joue avec le soleil.

Et ci et là, le long des routes des villages
Par où passent, à charrois pleins, les fumiers saurs,
Voici les gars debout dans la paille et dans l'or
Fouettant vers les lointains leurs sonnants attelages.

Et ce travail profond qui va fouillant l'humus
Et qui peuple les cours et les ateliers sombres
Illumine la Flandre avec ses mains sans nombre
Et ses signes de croix quand sonne l'angelus.

LES ARMES

Tandis qu'au loin, là-bas, autour des blancs moulins,
Jeunes et vieux, garçons et filles
Sarclent, brindille par brindille,
Sur un seul rang, les champs de lin
Et que les blés montent et montent
D'une poussée égale et prompte,
Les villages soudain prennent un air guerrier.

La pierre à aiguiser criaille et grince
Au violent toucher des couteaux et des pinces ;
Le marteau bat, à coups menus, l'acier ;
La lime
Mord les dents de la scie, avec ses dents minimes ;

Et les vieux coqs, sur leurs clochers,
Perchés,
Allument
Au torride soleil, l'arroi d'or de leurs plumes.

Sous les hangars, dans les enclos
Serpes, bêches, piques et faulx
Luisent comme des armes.

Et les forges vacarment :
Un étalon qu'on ferre ébranle le travail
Des bonds captifs de son poitrail ;
Et longuement se respire dans les allées
L'âcre et farouche odeur de la corne brûlée.

L'INONDATION

FÉVRIER

I

Voici le mois des eaux mornes et croupissantes
Autour des bourgs, parmi les routes et les sentes,
Au long des clos, sur les labours et sur les prés,
Voici le mois humide et flasque et macéré
Dans la pluie et la brume et les neiges fondues.
Les rivières qui font le tour des étendues,
Le Rupel et la Lys, la Durme et le Démer
Gorgent trop lourdement le grand Escaut nocturne
Pour que là-bas, au loin, en Hollande, ses urnes
Puissent, avant le flux, se déverser en mer.

Et brusquement, à l'heure où les campagnes dorment,
Une digue se rompt, on ne sait où, la nuit.

Amas de boue, amas de bruit,
Troncs emportés, souches énormes,
Le flot,
Tel un mont d'eau,
Croule sur les champs noirs jusqu'au prochain village.

Un cri ! et puis soudain des tumultes d'abois,
Et de la peur et de l'effroi
Et de longues clameurs et des plaintes sauvages,
Puis un arrêt — et la crainte que tout soit mort.

II

Pourtant ceux qui, là haut, habitent les bruyères,
Et dont le flot bourbeux vient d'épargner le sort,
Sont descendus, le cœur battant, vers la rivière.

Bornes, portes, pavés, poteaux, murs et cloisons,
Tout ce qui fut barrière ou bloc, montagne ou côte,
Gît renversé, tandis que l'eau, toujours plus haute,
Monte sinistrement assiéger les maisons.

On voit à peine. Un ciel d'hiver, gris et funèbre,
Un ciel de morne hiver à l'infini s'étend ;
Les pieds butent, les mains tatent et l'on entend
Ici, là-bas, partout, des chocs en des ténèbres.

Et le flot monte et le tocsin bat dans la tour !

Pour sauver Dieu, le vieux curé
Court vers l'église :
Dans la fange du cimetière
Ses pas s'enlisent.
Les trois meules du bord du pré
Croulent — et les épis sacrés
Et les avoines d'or de la moisson dernière
Sont balayés à plein torrent dans la rivière.

Et le flot monte et se gonfle toujours !

Des malades crient au secours
Avec des voix si lasses,
Qu'elles s'épuisent ou se cassent
Avant d'être entendues ;
Des aïeules, portant l'enfant entre leurs bras,
S'enfuient vers l'étendue.
Les bœufs, au fond des prés, là-bas,
Meuglent et meuglent.
Au coin d'un mur s'est appuyé l'aveugle,
Et son baton noueux
Frappe, d'un geste vain, le vide, à l'aventure.
Une flamme, soudain, envahit les pâtures :
Le sot du bourg, sans qu'on le voie, a mis le feu
A la ferme du coin que reflètent les mares ;
Il danse, et ses deux poings entrechoquent deux jarres.

Et le flot monte et monte encore,
Et rien n'annonce, au loin, vers l'Orient, l'aurore.

Là-haut, de vieilles gens sont grimpés sur leur toit;
On les surprend, à la lueur de l'incendie,
Levant éperdument vers Dieu, leurs mains grandies.
Le chaume entier s'enfonce et cède sous leur poids.
Leurs pieds brûlent; l'horreur bouleverse leurs faces;
Leurs poings pour ne plus voir s'enfoncent dans leurs yeux;
La poutre craque et puis se fend par le milieu;
Alors un cri si noir troue au cœur tout l'espace,
Et tant de peur humaine en ce seul cri s'amasse,
Qu'à l'entendre monter le silence se fait.

Enfin, l'aube paraît
Au bas d'un ciel d'encre et de cendre;
Le flot, sombre et sournois,
Qui s'acharna contre ce coin de Flandre,
A bout de rage et de haine sauvage,
Décroît.

III

Sur la plaine de deuil, de vase et de ruine,
Immensément, ne choit que l'ombre et la bruine;
Le bourg, qui s'exaltait déjà vers le printemps,
Est encombré de crasse et de fumiers flottants;
Volets fendus, seuils crevassés, ferrailles tortes,
La mort putride a défoncé toutes les portes
Et charrié, vers la rivière et ses remous,
Les meubles vieux fixés aux murs avec des clous,
Les horloges, les bancs, les lits et les armoires;
On a peur de rentrer dans les étables noires,
De monter aux greniers, où s'entassaient les grains,
De constater que tant d'efforts ont été vains.

Mais déjà, sur la berge, en aval du village
Cordiers, pêcheurs, vanniers, tanneurs et tisserands,
Se disputent entre eux, au détour des courants,
Quelques fuyants débris de leur défunt ménage.

MARIAGE

SEPTEMBRE

L'accord était conclu depuis Noël passé;
Mais il fallait d'abord que mourût le grand-père
Pour que ses cinq bonniers de belle et forte terre
Fussent le bien du fiancé.

L'aïeul est mort, et la noce aujourd'hui déploie
Sur l'ample mariée et la moire et la soie;
Et le solide anneau dont l'or scintille et bouge
Orne l'index de sa main rouge.

L'homme apparaît serré dans son habit de drap,
Le dos compact, le col lustré, le menton ras;
Et son geste superbe éponge sur son seuil
L'âcre sueur de son orgueil.

Les coups de feu qu'on a tirés, drus et sonores,
Dès le matin, en son honneur, aux carrefours,
Et les bonds triomphaux des cloches dans la tour
Rendent son cœur plus fier encore.

Sa ferme est là qui monte et s'étend devant lui :
Et son bétail est gras et l'étable rayonne;
Et les croupes s'y étalent comme des fruits,
Dans l'or et les pailles d'automne.

Son seigle et son froment chargent par tas vermeils
Ses vieux greniers poudreux dont les poutres sont lasses
Il voit ses coqs se pavaner dans le soleil
Comme des feux qui se déplacent.

Oh! ses prés, ses vergers, ses granges et sa cour
Et sa femme là-bas qui, elle aussi, regarde,
Ce bien qui fut le vrai motif de son amour
Et qui sera leur sauvegarde.

Et tandis que tous deux comptent sur leur destin,
La servante apparaît qui hèle les convives
Vers la table luisante et le fumant festin
Et la soupière aux couleurs vives.

Avec gêne d'abord on entame les plats,
Mais dès que l'entrain monte et que la faim s'aiguise
Les plus francs des mangeurs autour des jambons gras
Bâfrent en manches de chemise.

Les tourtes et les flans apparaissent dans l'or
Des papiers découpés et des assiettes peintes
Et pour sabler le vin plus goulûment encor
On boit au broc et à la pinte.

Et le curé se lève et parle avec lenteur
Du ménage futur et des enfants à naître
Et de l'espoir qui tout à coup lui monte au cœur
Qu'un des garçons se fera prêtre.

Et le soir de septembre envahit la maison
Et baigne et ralentit et disperse la fête
Et des pas inégaux battent la nuit muette
Et s'éloignent aux horizons.

Avec sa lourde jupe à moitié dégrafée
La fermière a gagné la grand'chambre, là-haut,
Et range en un tiroir son corsage à rinceaux
Et ses manches ébouriffées.

Quant au fermier, il est sorti lâcher les chiens,
Prendre un coup d'air et verrouiller dûment les portes;
Si quelque franc valet presse une gouge accorte
Il passe et rentre et ne voit rien.

C'est que sa femme à lui l'attend dans leur lit sombre
Mais avant d'y rentrer, il lui montre du doigt
La cachette creusée en un coffre de bois
Où l'or se tasse et luit dans l'ombre.

EMILE VERHAEREN.

BOBINE ET CASIMIR

(*Fragments.*)

. . . . . .

Je n'ai point, n'est-ce pas, Marraine, à vous décrire *Les Lavandes*, ce joli domaine que Marie-Rose, Bébé et moi nous habitons depuis trois ans. Comme nous, vous en avez apprécié la rusticité paisible, puisque vous eûtes la bonne grâce d'y venir, peu après la naissance de Bébé, justement.

Comme nous, vous connaissez la maison aux murs couverts de glycines bleues et de rosiers soufre. Vous évoquez aisément les garigues de l'alentour, toutes pimpantes sous les bruyères lilas, à mi-flanc du coteau dont le versant s'incline vers la Silve aux eaux pailletées. Vous n'avez pas oublié l'enclos restreint où tour à tour éclosent myosotis, œillets, géraniums, et ces orgueilleux tournesols d'or qui sont les rois des héliotropes. Vous imaginez sans peine les couleurs de quoi se vêt la campagne au commencement de l'automne, époque à laquelle débute mon historiette. J'ai seulement à vous rappeler que vous-même, en riant, avez nommé ce refuge un petit royaume. Vous ne trouverez donc pas prétentieuse ment hyperbolique la dénomination de domaine que je lui ai donnée.

Au moment où j'écris, *Les Lavandes* sont frileusement tapies sous une couche de neige. Et les trois sapins, au fond de l'enclos, ont un air assez drôle de joujoux. De ma fenêtre je vois la vallée et les flancs poudrés du versant d'en face. Ainsi donc, c'est plutôt pour la facilité de ma propre imagination que je ressuscite un moment le décor automnal dans quoi se passent les premiers épisodes de ma narration. Cette évocation, je le constate à l'instant, est moins malaisée que je ne l'imaginais. J'ai un grand conten-

tement à considérer que je n'ai rien oublié des alternatives qui se produisirent, et que chaque fait s'est gravé profondément dans ma mémoire. La souvenance exacte des paysages où évoluèrent les êtres dont nous parlons et où se situèrent les événements de quoi nous fûmes impressionnés, exige tout le savoir d'une sorte de lithochromiste moral. Je ne cuide point que la faculté d'évocation en couleurs puisse faire défaut à un écrivain. Mais j'admire toujours de la retrouver en moi, à cause de cette complexité intellectuelle que j'ai et qui m'induit à m'étonner le plus des choses qui me sont ordinaires. Ceci peut vous sembler d'une vanité répréhensible : n'ai-je point l'air d'un Narcisse et aussi de me complaire à une de ces contemplations ombilicales, par quoi s'illustre le Siddharta hindou? Non point, tout de même. Il peut être fâcheux de se mirer ou de s'observer; il est vaillant de s'étudier.

Je mets une grande ardeur à aimer l'automne. C'est une saison qui saigne. Sa blessure est orgueilleuse et magnifique. Beaucoup de poètes m'ont ennuyé en me parlant de lui. Car, la plupart du temps, ils le considèrent comme l'annonciateur de l'hiver, alors qu'il est surtout la conclusion de l'été. Il a en lui la force attendrissante de la passion douloureuse et persévérante. Cette saison-là, c'est une Phèdre qui serait chaste et couvrirait, du royal manteau de son orgueil, la triple plaie du flanc, des lèvres et du cœur.

Ne vous étonnez point du souci minutieux que je mets à établir ces prémices. Si j'ai tardé à vous conter ceci, c'est que, précisément, je voulais avoir un peu de ce recul intellectuel qui permet de cristalliser ses impressions et de donner à chacune d'elles un nombre de facettes suffisant pour lui faire réfléchir, avec un maximum d'intensité, la lumière de la pensée. Aussi encore, il est dangereux, lorsque quelque événement inattendu se présente, d'en relater les péripéties avec un empressement prématuré. Pour le philosophe, l'immanence objective n'a d'intérêt que dans ses causes et dans ses effets.

Voici. Par un ruisselant après-midi de l'automne

dernier, je musais. Marie-Rose me taquinait au sujet d'un pyjama violet de quoi je suis très fier et qui me faisait ressembler, étendu dans une chaise longue, au milieu du verger, à un prélat en disponibilité. Je me plaisais d'ailleurs moi-même à taquiner ma femme, en soutenant narquoisement que, pour une coloriste qu'elle est, elle semblait n'avoir point notion de la gamme des tons; et que mon pyjama violet était en accordance parfaite avec les éricinées de la lande, alors que son kimono vert-d'eau évoquait plutôt une printanière hamadryade, à la prime aube, ce qui était hors de saison. Nous posions joyeusement les jalons de cette riotte, ce pendant que, gravement, Bobine nous contemplait.

Bobine a un sens extraordinaire du comique. Nous avions, ma femme et moi, passé l'après-midi à effruiter les poiriers Bobine — j'ai négligé de dire que Bobine est une chienne épagneule âgée à cette époque de six mois — nous avait suivis tout le temps, importante, avec un air de contrôle. A présent, ayant été chaparder dans la banne où nous les avions accumulées une de ces savoureuses cuisses-madame de quoi vous vous délectâtes jadis, Bobine, ses yeux verts fixés sur nous, tenait le fruit entre les crocs; assise, la queue mobile par instants, elle prenait une façon de nargue tout à fait drôlatique. Un moment, comme Marie-Rose et moi nous riions un peu haut, Bobine posa la poire sur l'herbe et se dirigea vers le berceau où Bébé dormait. Elle mit ses pattes de devant contre le treillis de la couchette, considéra l'enfant d'un air instruit, et revint vers nous, lentement, avec, dans les prunelles, une sorte de réprobation.

Un coup de feu retentit non loin, qui m'agaça. Je professe pour la chasse une horreur insurmontable. Je pense que Bobine, de par sa race, ne partage point cette répulsion. Elle huma l'air, et quêta, les oreilles basses.

Il y eut, à travers la haie, une sorte d'éboulement. Une petite masse fauve et blanc roula dans l'herbe : c'était un lapereau. Bobine galopa. D'un geste et de la voix, je l'arrêtai. Elle demeura surprise, sentant

se livrer en elle l'étrange combat entre l'instinct et l'obéissance obligatoire. Je ramassai le lapereau. Il saignait, d'une blessure au ventre.

Et tout à coup, pendant que, gauche un peu, avec ce lapereau dans les bras, je regardais, sans songer, les coteaux bleuis par le crépuscule proche, j'eus la très nette impression d'une concordance presque miraculeuse entre l'automne magique et la petite bête haletante que je venais de recueillir.

, ...

* * *

Rentrés dans la maison, comme Bébé ne s'était point réveillé, Marie-Rose et moi nous eûmes le loisir d'examiner le lapereau, que notre sensibilité providentielle venait d'arracher à la mort. Il roulait toujours des yeux éperdus et son facies bombé exprimait, il faut l'avouer, une remarquable stupidité. Mais comme son cœur battait follement la breloque sous le pelage taché de sang, nous fûmes pris de pitié plus que d'ironie. A l'examen, la plaie du lapereau était sans gravité, simple éraflure.

Nous nous mîmes en quête d'un panier, et y ayant installé notre commensal imprévu, en compagnie d'une énorme feuille de chou, nous le considérâmes avec cette joie qui paraissait provenir d'avoir échappé nous-mêmes à un péril.

Marie-Rose riait, de ce rire charmant qui est pailleté de belle naïveté, à la fois, et de conscience subtile. Elle dit :

— Il n'est pas joli, ton élève. Il ne m'inspirerait pas du tout pour un portrait.

— Il ne voudrait peut-être pas poser non plus, tu sais !

— Alors tu vas le laisser là ?

— Oui. J'ai l'intention de l'élever.

Cette facétie modeste nous fit rire aux éclats, tant le lapereau avait l'air peu susceptible d'éducabilité. Tout en se réjouissant, Marie-Rose ajouta qu'il y aurait probablement des difficultés diplomatiques entre le chien de chasse qu'est Bobine et le

gibier qu'est notre pensionnaire. Aussitôt, avec le ton doctoral qu'exigeait semblable discours, j'adressai à Bobine quelques paroles très morales sur l'inconvenance qu'il y aurait pour elle à malmener un orphelin recueilli par nous. J'ajoutai sévèrement que je me verrais contraint à des sévices si, d'aventure, elle se permettait d'attaquer le lapin innocent.

Hé bien ! Marraine, pensez-en ce que vous voudrez : j'eus l'illusion absolue que Bobine, après avoir écouté dédaigneusement mon avertissement, haussait les épaules, avec un air de dire : « Non mais, alors, pour qui me prend-on ? » Elle se retira vers un angle de la pièce ou un carré de vieux tapis est son domaine habituel, et se mit instantanément à dormir, maussade et comique.

Pendant ce temps, le lapereau, avec ce merveilleux sens de défense vitale que j'admire tant chez les animaux, mangeait paisiblement sa feuille de chou. Voilà bien, Marraine, où se trouve la grande supériorité des animaux sur les hommes : la faculté d'oubli.

Avec une promptitude *plus faite d'opportunité que d'inconscience*, ils se rattachent à l'existence, d'où et comment qu'elle leur vienne. Dans les alternatives fâcheuses par quoi passent nos jours imprévus, il conviendrait que nous eussions le courage de pratiquer sur nous-mêmes quelque strabotomie. Nous inclinons, inquiets, à savourer amèrement nos peines, alors que vivre importe d'abord. Au lieu d'employer nos ressorts moraux à ressauter dans le tournoiement de la lutte quotidienne, nous les usons en arrière pour des choses qui sont passées. Nous ne considérons point le printemps en lui-même : nous ne l'estimons que par contraste, parce qu'il est plus tiède que l'hiver passé et plus rafraîchissant que l'été proche. Ce nous est une joie taquine de subir la continuelle déformation de nos joies par l'empreinte de nos souffrances. Nous ne goûtons point à la vie avec ferveur, car nous pensons sans cesse que d'autres sont plus heureux que nous.

L'animal, lui, jouit de son bonheur d'une façon intense et absolue. Il renferme en lui la naïve volupté

d'être sans penser qu'il a été et s'il sera. La contingence l'absorbe sans restriction. Et avez-vous remarqué, Marraine, que les animaux sont rarement tristes, même quand ils souffrent ? C'est qu'une volonté instinctive est en eux, qui les pousse victorieusement vers la conquête de la joie. Les animaux ont une sagesse profonde qui mérite qu'on l'apprécie, et qu'on l'imite.

* * *

Cependant, une ombre douce envahissait les encoignures. Les objets familiers, autour de nous, prenaient peu à peu ces contours moelleux, d'une imprécision qui semblait les rendre plus attendris et plus amicaux, comme si leur progressif évanouissement dans la ténèbre protectrice nous faisait davantage complices heureux de leur cordial effacement.

Je dis :

— Il faudra lui donner un nom à ce bonhomme.

Marie-Rose, qui est parfois une pince-sans-rire, répliqua avec solennité :

— Appelle-le Hector : il a une tête à cela.

Je ne sais pourquoi, mais déjà je n'aimais pas beaucoup que l'on se moquât de mon élève. Je répondis qu'en effet son courage semblait médiocre, mais que si, d'aventure, nous avions, comme ce lapereau, reçu la visite d'un grain de plomb dans l'estomac, nous ne ferions probablement pas manifestation d'une bravoure plus considérable ! C'est pourquoi nous continuions à chercher un nom.

Vous êtes comme moi, Marraine, vous n'aimez point que l'on donne aux animaux de ces noms usuels qui ajoutent à leur esclavage : les Tom, Jack, Mylord et autres Fox me font déplaisir. J'aime les noms sincères et ingénus qui se rattachent à la personnalité — oui, oui, la personnalité ! — de l'animal. J'ai connu un chien que l'on avait nommé Black : il était blanc et jaune ! C'était ridicule, autant que ce prénom donné à un de mes amis, qui louchait, et se nommait Amour. Le Black dont je vous parle avait un air très malheureux, souvent. Je suis persuadé que c'était à cause de son nom.

Comme donc nous cherchions pour le lapin qui, grâce à nous, avait réchappé, une appellation congrue, une petite voix grêle, nette et incisive et ne manquant point de musicalité, prononça, du fond de l'ombre :

— Monsieur, je m'appelle Casimir.

Pour ajouter à notre stupéfaction nous entendîmes. Bobine s'exclamer :

— Ce garçon parle! C'est curieux!

Elle parlait aussi!

. . . . . .

***

Et, après tout, quoi d'étonnant à cela? Enclose jusqu'alors dans le mutisme commandé par sa race, Bobine se voyait comme relevée d'un vœu par l'arrivée bavardante de Casimir! Quelle leçon pour nous, humains débiles, si enclins aux déchéances de la volonté! Combien de fois, Marraine, ai-je pris la ferme résolution de proscrire le tabac, fumée de tentation! Toujours je suis retombé dans mon péché! L'arome grisant des feuilles blondes, le goût opiacé des nuages azurés que l'on fait filtrer entre les lèvres et qui donne aux moustaches le parfum un peu canaille d'une sorte de petite débauche quotidienne, tout cela est plus fort que le vouloir humain. J'ai souvent pensé que je m'adonnerais plus aisément à un héroïsme tumultueux qu'à celui de me priver de fumer! Et voici qu'une simple petite bonne femme d'épagneule m'enseignait la volonté.

Quelle force de résistance y avait-il donc dans cette menue cervelle? Tant de fois, Marie-Rose, Bébé et moi nous avions adressé à Bobine la farce un peu nigaude de conversations volontairement niaises. Tant de fois, nous avions donc dû la faire sourire intérieurement, elle qui pouvait parler et s'en abstenait! Tant de fois, pour rétorquer des gronderies mal avisées, elle aurait pu nous sortir des arguments définitifs! Mais la nature voulut que le chien soit silencieux. Son mutisme est une obligation. Se taire est pour lui immutabilité aussi constante que le fait,

dans l'ordre toscan, de situer, à l'entablement des colonnes, le talon entre le larmier et le listel. Bobine ne s'était départie de ce rigoureux devoir que par suite d'un incident devant être absolument inattendu dans la vie des chiens et dans la vie des hommes : l'arrivée d'un lapin considéré par nous, hommes, avec un sentiment lapin. Admirable Bobine! Leçon, enseignement, moralité! Et vous verrez, Marraine, par la suite de ces pages, combien nous eussions perdu en perdant les conversations de Bobine.

Elle parlait! Et déjà son langage commençait à nous être l'immédiate récompense d'avoir été bons et d'avoir été secourables. .

* * *

C'est sur la réflexion ironisante de Bobine que Bébé s'éveilla. Bébé fut le seul, Marraine, que cette aventure ne prit pas sans vert. Malgré que l'ombre commençât à s'épaissir, il vit tout de suite notre nouveau commensal. Et il dit, — Bébé parle très bien, vous savez! —

— Un *autre* chien...

Evidemment, ses connaissances zoologiques sont restreintes.

— Je suis le lapin Casimir, proféra indulgemment notre hôte.

— Et moi je suis Bobine! dit le chien.

Ah! Marraine, la philosophie des enfants! Savez-vous ce que fit Bébé? Bébé se mit à rire, à rire, à rire comme des perles... C'était le strette joyeux de notre bonheur. Et aussi, sans doute, la plus logique façon d'envisager l'étrangeté de cette aventure inédite.

Un peu plus tard, là-haut, et comme la tranquille vie reprenait son cours coutumier, Bébé s'évadait de nouveau vers le pays charmant du rêve. Les petits poings roses fermés, les petits poings qui ont des doigts pareils à des crevettes épluchées, la bouche vaguement balbutiante à cause d'un songe inachevé, les boucles brunes agaçant l'ovale poli du front, les yeux à peine fermés et sur quoi les cils sont un menu

feuillage mobile, Bébé dormait au sein de notre adoration. La lente respiration de sa poitrine déjà robuste était comme scandée par le tic-tac important du cartel. Il y avait à ce sommeil un tel apaisement, une si prodigieuse confiance dans le vivre et dans le croire, que nous sentions, nous les gardiens fervents de ce souffle et de cette pensée mi-éclose, un invincible respect et un infini recueillement. Et c'était si convaincant, si émouvant de simplicité et de grandeur, que pas un seul mot n'était nécessaire pour exprimer ce que nous voulions dire.

Alors, silencieux, graves tous deux et sachant leur tâche, Bobine et Casimir s'en furent vers le berceau, qui à droite, qui à gauche, et dormirent, gardiens aussi. Et ce soir-là nous n'eûmes point le courage de renvoyer Bobine à sa niche.

***

Ainsi que cela se produit fréquemment quand le serein a été froid, la nuit était tiède. Marie-Rose ni moi n'étions soucieux du repos. Nos esprits, en merveilleuses accordailles, se fiançaient une fois de plus, unis par la simplicité sacrée de vivre.

Marie-Rose ouvrit la fenêtre. Au balcon de bois qu'illustre une rousse vigne-vierge entremêlée d'aristoloche, nous regardâmes la nuit. Elle était un poème vivifiant, et chaste malgré la griserie des lavandes et le ruissellement du ciel. Nous ressentions comme un amour imprévu, un sentiment qui renouvelait nos deux êtres et nous faisait l'un pour l'autre un motif d'admiration. Il nous semblait que le sang jeune de nos veines s'écoulait en nous comme un fleuve de bonté. Douce et divine nuit... On entendait bruire le clapotis chuchoteur de la Silve, au fond de la mouvante ténèbre. Loin du monde, délicieusement exilés dans une lumière bleue, sous les astres sacrés qui brillaient pour nous seuls, c'est certain, nous étions comme des enfants et nous étions aussi comme des rois. Les roses trémières, bonnes consolatrices de l'automne meurtri, buvaient des rayons.

Doucement, craignant que ma voix pût éveiller la nuit, j'ai dit à Marie-Rose :

— Je t'adore. Ecoute-moi : je ne t'ai jamais adorée comme aujourd'hui. On ne sait pas ce qu'on possède en soi de bon et d'indulgent. Il faut les circonstances pour nous dévoiler à nous-mêmes le fond noir de notre méchanceté ou bien l'abîme fleuri de notre mansuétude. Un petit animal indifférent, bestiole vouée au carnage et à la férocité, nous apprit tout à coup notre tendresse échangée. Ecoute-moi : je t'adore. Tu as une façon pudique d'être bonne. Tu es bonne avec timidité, et cela, c'est la seule bonté. Tu es bonne avec la douce peur d'être bonne. J'ai regardé tes yeux, tout à l'heure, au moment où deux amis attentifs ont voulu veiller sur le sommeil de Bébé. Et c'est bien à ce moment-là que j'ai vu les vrais yeux de ton cœur. Il faut s'aimer, vois-tu; il faut s'aimer, et dans la vie rien autre n'est nécessaire. Il faut se donner réciproquement l'essence de l'âme et le miel du cœur. Regarde tout cela, devant nous : ce sont nos pensées tendres qui font la nuit tendre. Ce sont nos rêves qui éveillent les étoiles...

Belle nuit! Incomparable nuit! Inexprimables et divines ténèbres! Parfums, clartés! Jamais vous n'avez pénétré en nous comme ce soir-là où nous avions, l'un pour l'autre, l'un par l'autre, commis, presque sans le vouloir, une bonne action...

J'ai pris Marie-Rose tout près de moi. J'ai lentement baisé les yeux de ma femme; et entre ses yeux et mes lèvres, il y avait des pétales frais de roses blanches.

* * *

Maraine, il est neuf heures du matin. Nous sommes au milieu de l'enclos. Regardez bien ceci : le spectacle en vaut la peine. C'est comme une représentation théâtrale, si vous voulez bien ne point donner à cette qualification un sens péjoratif.

Rien n'est, à la fois, plus loin et plus près de la vie que le théâtre. Il faut se placer au milieu du décor, voilà tout, et préférer un décor qui soit adé-

quat, non pas tant à l'ambiance des faits et des circonstances qui amènent ceux-ci, mais surtout aux sentiments, aux impressions, aux sensations qui caractérisent leur évolution. Il est bon que nous possédions l'ingénuité, non que nous la professions. L'exercice ostensible d'une vertu m'a toujours paru un vice assez dégoûtant. Et, si l'on m'objecte : « Nous ne pouvons concevoir l'optique théâtrale, ni qu'entre des portants et sous des frises de toile peinte il s'établisse une possibilité frappante... » je répondrai : « Fort bien : mais comment pouvez-vous, à l'automne, dans le paysage aérien, concevoir qu'il soit printemps? Il y a des jours où, génialement, la nature se maquille. C'est une feinte très jolie. »

Il fait si clair, Marraine, le ciel est si intense. Intense, oui : je crois que voilà un mot très juste. Vous voyez le décor, n'est-ce pas? Marie-Rose a revêtu un joli tea-gown, couleur de maïs mûr, avec, rebrodés, des vols de cigognes en fils d'or mat. Les cheveux séparés en deux par une raie soignée, les bandeaux ondulés ne couvrant que l'ourlet supérieur des oreilles, elle a l'air d'un sage petit Botticelli qui aurait fréquenté chez Memling.

Appliquée, Marie-Rose peint. Du bout des brosses elle cherche le rien — éclair, éclat, paillette — qui puisse donner, à la fluide atmosphère de son tableau, la transparence dorée et la vie. Moi, Marraine, je « fais pacha », comme vous dites, et je regarde, en lisant distraitement des gazettes : j'apprends sans émoi que M. Roosevelt a tué un éléphant et un éléphant son cornac. Cela me paraît une compensation. Je pense, comme Franc-Nohain : « Et, au fond, qu'est-ce que tout cela peut bien nous faire... » C'est déjà un programme philosophique, pas plus fort, mais certainement aussi malin que beaucoup d'autres.

Marie-Rose et moi nous sommes donc les spectateurs. Casimir, Bobine et Bébé sont les acteurs. Et c'est volontairement que je cite Bébé en dernier, car il n'est, à vrai parler, qu'un comparse. Et voici les propos :

BÉBÉ.

Une pomme! Belle petite pomme!
(*Et bébé veut mordre, comme Eve.*)

BOBINE.

Une pomme, c'est pour jouer, voilà.

CASIMIR.

Une pomme n'est pas faite pour le jeu, mais pour la nourriture : ça se mange très bien, vous savez.

BOBINE (*ironique*).

Et puis on a mal au ventre.

CASIMIR (*digne*).

Je n'ai jamais mal au ventre.

Ainsi Casimir se confère une supériorité. Avez-vous remarqué ceci? Nous nous croyons souvent supérieurs à cause de choses pour quoi nous n'avons aucun mérite. Pas seulement pour des choses importantes, ou utiles, ou même rien que de quelque agrément; mais aussi pour des choses qui nous sont nuisibles ou désastreuses. Des gens disent : « J'ai là une rage de dents effroyable, personne au monde n'eut jamais de plus effroyable rage de dents! » Ils ont très mal, leur tête bourdonne. Ils sont prêts à tout pour que leur souffrance soit atténuée. Mais, en somme, ils sont très fiers d'avoir aussi mal que cela. Ils sont les Napoléon de la rage de dents.

Je n'accuse point Casimir d'une semblable aberration. Casimir constate qu'ayant mangé des pommes, il n'aura pas mal au ventre. Il en est heureux; il a un ventre comme cela, et voilà tout.

Tout de même, chacun des personnages se consacre à son vouloir. Je les laisse agir selon leur guise, sans avoir l'air de m'occuper d'eux. Ainsi doit-on faire.

Un enfant peut être, dans ses actes et dans son langage, comique et plein d'humour. A la seule condition que l'on n'y prête pas attention. J'ai vu des

étrangers, un jour, qui ont un petit garçon de l'âge de Bébé. Le père m'a annoncé : « Notre fils est d'une intelligence prodigieuse : savez-vous ce qu'il a dit avant-hier? — Non, Monsieur, j'en ignore; mais je vous serais si reconnaissant de m'en instruire. — Auguste, viens ici... » (Cet enfant-là s'appelle Auguste. C'est déjà assez triste pour que l'on n'aggrave pas sa situation.) Auguste arrive, l'index droit dans la narine gauche, pour montrer, sans doute, qu'il ne veut pas être mathématicien. En attendant, je lui trouve, moi, une sale gueule.— (Excusez-moi, Marraine, mais c'est le mot).Je m'écrie : « Mon Dieu, est-il mignon! » Car je suis bien élevé. La maman sourit : « Auguste, qu'est-ce que tu as dit à papa, avant-hier? » Auguste louche et crachotte un rire niais : il éructe : « J'y ai dit : cochon! » Tout le monde se tord. Moi, aussi, courtoisement. Seulement, il faut que je plonge les deux mains dans les goussets pour ne pas envoyer des claques au génial Auguste, ainsi, de ma propre autorité.

* * *

Comme tous ces jours-ci on a effruité les pommiers, il reste dans l'herbe des fruits. Bébé regarde avec amour la pomme choisie. Il mordille et le jus acidulé lui agace les dents. Il rit de tout son cœur, parce que cela est nouveau. Bobine joue éperdument. Elle soliloque :

— V'lan! la pomme!

La pomme roule et effraie le grand coq important, engoncé dans son macfarlane jaune et vert.

— Va donc! Chantecler... crie Bobine, qui est gavroche.

Le coq est furieux. Aussi, il file.

— V'lan! la pomme!

Le fruit roule encore, rebondit, tombe dans la boîte à couleurs de Marie-Rose, écrase un tube de minium qui saigne comme un nez. Marie-Rose n'y prend pas garde. Mais Bobine sait pertinemment que ces choses-là ne se font pas. Elle voudrait bien ravoir la pomme, mais ne sait pas au juste comment s'y prendre. Alors, la queue droite, allongée sur le ventre

et les pattes de devant aplaties, tandis que le derrière se trémousse, elle aboie. Puis, elle recule, d'un bond, parce que Marie-Rose a bougé. Elle avance, elle recule encore. Elle a l'air de crier : « Hé là ! hé là ! » comme quelqu'un qui fait signe au conducteur du tramway. Elle voit qu'on ne s'occupe pas d'elle, sauf Casimir, qui mâchonne et regarde. Alors, sans plus, Bobine marche posément, en rond ; se dirige, un peu après, vers Casimir et dit :

— Un temps superbe ce matin...

En même temps, elle chipe la pomme que Casimir grignotait et file à toutes jambes. Le lapin me voit rire. Il a l'âme indulgente.

— Il faut bien qu'elle s'amuse, elle est jeune, dit-il.

— V'lan, la pomme ! hurle Bobine, ivre de farce.

Bébé rit aussi. C'est Guignol, pour lui.

La pomme bondit. Bobine, du nez, des pattes, de tout le corps, la relance, la fait se cogner aux troncs des arbres illustrés de vieilles gélivures, la renvoie au fond du potager, fourrage sous les plants de tomates, reparaît soudain, avec, dans une oreille, une longue feuille morte et, entre les babines, le joujou. Bobine défie. Et quand elle croit qu'on la regarde, elle repart à une allure folle.

— C'est pour le coup qu'elle va avoir soif, dit le prudent Casimir.

Mais, diable ! que se passe-t-il ? En courant près de Bébé, Bobine a lâché la pomme et le fruit, pan ! atteint Bébé au nez. Cela, c'est moins comique. Bébé a des larmes aux yeux. Mais il ne veut pas pleurer. Est-ce qu'on pleure encore, à deux ans ! Pourtant, ce n'est pas très amusant d'attraper ainsi, tout de go, une sorte de coup de poing. Bébé, rapidement, se ressaisit. Il dit seulement :

— Oh ! Bobine !

— Un temps superbe, reprend Bobine, sans conviction.

Elle se couche à deux pas de Bébé. Elle est très sage. Elle a des yeux qui font des excuses. Casimir lance légèrement :

— J'avais bien dit que les pommes ne sont pas faites pour le jeu.

Ainsi, sans plus attendre et parce que telle conclusion est immédiate, il tire la philosophie de l'événement. Les hommes attendent plus longtemps quand la déduction est aisée; quand elle est très embrouillée, dame! alors, ils ont immédiatement une opinion.

Bébé n'ayant pas pleuré, Bobine le remercie du regard. Et puis, avec application, elle mange sa pomme, tandis que Bébé mord à la sienne. Tous les deux, ils sont très gentils.

Midi ruisselle.

* * *

— Tu es un immense paresseux, me dit en riant Marie-Rose.

— C'est un effet du génie, réponds-je sur le même ton.

C'est plutôt, je crois, l'effet de certain salmis de caneton... Mais passons. Le café est aromatisé. La vie est bien jolie, aujourd'hui. Le commencement de l'après-midi ressemble à un essai ensoleillé de crépuscule. Et puis quel merveilleux cigare j'ai déniché au fond d'une caisse! Et qu'il est bon de regarder voltiger autour de soi, en fumées annelées, des pensées ingénieuses que l'on n'écrira jamais...

Tout de même, le devoir m'appelle, comme eût dit M. Scribe. Je chantonne : « Mieux vaut mourir que rester misérable. . » Ce qui me met à la mémoire que c'est aujourd'hui jour de feuilleton dramatique, que je n'ai rien à raconter et qu'il faut chercher quelque chose. Railleusement j'interpelle Casimir :

— Vous ne voudriez pas, Casimir, me donner votre avis sur la dernière pièce de Monsieur Henry Bernstein?

— J'ignore Monsieur Henry Bernstein et l'art dramatique. Mais je puis vous conter l'histoire authentique des vieilles lunes, ainsi qu'elle a été transmise, de génération en génération, aux lapins de tous les terriers environnants.

Mon plan est fait! Je transcrirai simplement la légende de Casimir. Au lieu de parler de M. Henry Bernstein, je parlerai des vieilles lunes.

. . . . . .

***

J'ai dû, forcément, abandonner pendant quelques jours ce récit, qui d'ailleurs ne se réclame en aucune sorte d'un enchaînement rigoureux ni d'une chronologie mathématique. Des raisons assez importantes furent cause de cette vacance.

Tout d'abord Bébé a été souffrant. Vous savez, Marraine, que le moindre malaise de Bébé revêt aisément pour nous l'aspect d'un cataclysme. De s'être montré trop turbulent, Bébé a eu le contre-coup et la punition immédiats : quatre jours de lit, autant dire quatre jours d'arrêts! Il toussait un peu. Mais, en somme, rien de bien grave à ce qu'a, du premier jour, déclaré le docteur. Et, en effet, déjà il n'y paraît plus. Les jeux ont recommencé, avec plus de modération, voilà tout.

Marie-Rose est rassurée. Je la gronde parfois, doucement, en embrassant ses doux cheveux sombres, de se mettre martel en tête pour le moindre bobo de l'enfant; je lui dis que ce n'est pas raisonnable, qu'il faut montrer plus de force de caractère, que c'est rendre un bien mauvais service aux enfants que de trop leur montrer le souci qu'on a d'eux. Enfin une foule de lieux-communs extrêmement dogmatiques. Alors Marie-Rose rit, plonge dans mes yeux, tout droit, son beau regard loyal que j'adore. Je rougis, je parle d'autre chose... Elle sait bien, la maligne, que quand Bébé est malade je suis encore plus inquiet, si possible, qu'elle. Je rôde à travers la maison; je m'occupe, pour cacher mon souci, de choses ménagères qui en temps courant n'ont pour moi aucune espèce d'intérêt; je gourmande Marie, notre brave cuisinière, pour un plat prétendument raté; je harcèle Pierre, qui occupe chez nous les fonctions hétéroclites du domestique d'Harpagon. Et quand Marie-Rose me demande pourquoi je ne travaille pas, je lui réponds (et je suis sincère!) : « Cela ne va pas aujourd'hui; pas une idée ».

Bébé, petit amour de notre cœur et de notre chair, je t'aime tant. vois-tu, tant, tant! Plus tard tu liras ces lignes, mon fils. Elles seules t'apprendront la ferveur de ma tendresse. Car je me cache de cette

ferveur comme d'un gros péché : on est homme, que diable !

Pendant le temps restreint où Bébé garda le lit, Casimir et Bobine furent réellement admirables. Il y a chez eux une compréhension rapide, absolue, pour ainsi dire instantanée, de la souffrance. Et surtout, il y a la foi complète dans la vie. Ils ont été exemplaires tous les deux. Je leur avais soigneusement recommandé de ne point trop parler afin d'épargner à Bébé les affres de la fièvre. Casimir m'a dit :

— Mon vieux, ne pas trop parler, c'est entendu. Mais il faut parler tout de même : sans cela Bébé *se douterait de quelque chose.*

Belle parole, en vérité. Nos souffrances, même les plus vives, ne sont-elles pas bien souvent dans l'imagination que nous nous en faisons ?

Aussi bien, Casimir a causé avec Bébé ; mais sagement, doucement, prudemment, se gardant d'aborder des sujets qui troubleraient Bébé : par exemple la nourriture — la diète étant d'ordonnance ; — les jeux, — le médecin ayant recommandé l'immobilité ; et les récits trop romanesques, procréateurs de cauchemars.

Si Casimir est le sage, Bobine est le loustic. Elle a des répliques irrésistibles. Elle fait rire Bébé aux larmes. Elle dit des choses qui ont l'air toutes simples ; mais elle les dit en faisant une si drôle de gueule, — excusez-moi, Marraine, mais enfin, encore un coup, c'est le mot, tout de même, — que l'invincible crise prend et secoue.

Quand, après un vif accès d'hilarité, Bébé, soudain, s'endormait, Casimir et Bobine, ayant échangé un clignement d'œil, faisaient silence. Dans leurs bons regards passait la flamme joyeuse qu'enfante le devoir accompli. Et ils continuaient de veiller. Au moindre mouvement de Bébé, les deux gardiens se relevaient, vivement, mais sans bruit. Et ils observaient. Et on discernait fort bien que dans leurs yeux il y avait plus qu'un espoir, plus qu'un désir, plus qu'une prière, de voir Bébé bientôt guéri et que la vie calme des *Lavandes* reprenne son cours normal, et que Marie-Rose et moi nous soyons rendus à la paix réconfortante du foyer tendre.

Chose curieuse, les deux familiers semblaient s'être concertés. Casimir, d'un esprit plus positif, plus enclin à la discussion et, par conséquent, au doute, causait de Bébé avec moi. Bobine, qui a la foi du charbonnier, causait avec Marie-Rose. Elle disait — et c'était inéluctable :

— Madame, le docteur a dit : « Ce n'est rien... »

— Donc, ce n'est rien !

Répondez, s'il vous plaît, à une opinion aussi catégorique, et aussi catégoriquement exprimée !

Casimir disait :

— Mon vieux, ça ne doit pas être très grave. Mais tout de même, occupez-vous, en personne, de Bébé. Les docteurs, ça ne me dit rien.

Ainsi Bobine et Casimir, chacun d'après son esprit natif, nous enseignaient comment est la vie, selon la foi ou selon le souci. C'est bien plus admirable qu'on ne peut l'imaginer.

. . . . . .

***

J'ai terminé une comédie dramatique. C'est une œuvre qui me donne quelque satisfaction.

Dûment recopiée, la pièce s'en est allée vers ses destins. Etrange complexité du cerveau humain ! Quand, après bien des tergiversations, après cet inévitable étonnement que j'ai eu de voir la réalisation du drame si inférieure à ce que j'attendais, après la lutte soucieuse de quoi, Marraine, je vous ai parlé déjà, et qui me fait paraître admirable toute idée accueillie par moi et mauvaise toute œuvre terminée, j'ai ressenti, comme toujours, un serrement de cœur en livrant mon manuscrit au placide employé des postes, premier intermédiaire entre moi et le public.

Quand, pendant des semaines, on a vécu dans l'intimité de personnages d'abord fictifs, ensuite familiers, enfin chéris, c'est comme un déchirement de les quitter. On les para d'intellects précis ; on prit soin de modeler leurs âmes dans la glaise de la vertu ou dans la boue du vice ; on s'attacha à leur sort avec constance et ténacité. Et puis, soudain, ils ne sont plus là. Ils ont un autre maître auquel, dou-

leur suprême, nous les livrons de notre propre chef.

Il y a de cette douleur-là dans le mariage. Vous avez une fille, elle se marie. Elle aime le nouveau maître. Maître toujours, si esclave qu'il soit de son amour. Il a tous les droits : vous, parents, vous n'en avez plus aucun. Certes, l'époux n'est pas pour vous un étranger; vous l'aimez comme votre propre enfant. Vous désirez *son* bonheur, parce que vous désirez *leur* bonheur. Tout de même, vous remettez entre ses mains la vie de votre vie. C'est terrible. Peut-être, parce que le cœur est en jeu, cela paraît-il plus terrible que de livrer une œuvre. Et pourtant l'esprit n'est-il pas un tyran plus exigeant encore que le cœur! Quand votre fille est mariée, rien ne peut faire qu'elle ne soit plus votre fille; tant que vous vivrez ou qu'elle vivra, elle sera votre fille. Vous causerez avec elle; vous la suivrez des yeux, où qu'elle aille; votre amour demeurera. Avec une œuvre, il n'en est pas de même. A partir du moment où vous la donnez au public, *vous ne pouvez plus rien pour elle!* C'est une alternative effrayante.

J'ai connu un peintre qui fit des tableaux admirables. Il était débauché, et buvait trop d'alcool. Il avait plus de dettes qu'il n'est sage. Un accident, stupide — automobile, tramway, je ne sais, — nécessita l'amputation du bras droit. Cet artiste travaille encore, mais avec la main gauche. Et, maladroit à présent, gagne à peine de quoi manger. Quand il est bien triste, bien las, n'ayant même plus le courage de s'enivrer pour oublier, il s'en va chez l'un ou l'autre de ses anciens clients riches. On le reçoit toujours. Il n'est pas emprunteur et, au demeurant, reste célèbre. Je l'ai vu, récemment, dans un salon. Il est entré, a salué. Et puis, d'une voix tremblante, — oh! quel pitoyable avatar! — il a dit à la maîtresse de maison :

— Excusez-moi, Madame : *je viens revoir mes tableaux*...

J'ai eu un serrement de cœur atroce.

L'angoisse d'abandonner mon œuvre à sa destinée s'est augmentée d'une autre angoisse. Par un vilain crépuscule neigeux de mars, Casimir est venu me

trouver. Depuis quelques jours, je le trouvais inquiet, agité. Il ne parlait presque plus, lui d'ordinaire si disert et si sentencieux. Il est venu, et Bobine l'accompagnait. Elle disait, d'une voix qu'elle grossissait à plaisir, comme quand on cache une émotion :

— C'est inepte! C'est idiot! C'est fou!

De ses beaux yeux verts, de grosses larmes coulaient.

Casimir, doucement, m'a dit ceci :

— Monsieur, il faut me pardonner, ce n'est pas de ma faute : mais je voudrais bien retourner aux bois...

Agressif, cédant à ma première impression, qui était une impression d'homme, j'ai répondu :

— Hé! mon ami, qui vous en empêche? Je ne vous retiens pas. Je n'ai jamais songé à vous retenir. Retournez au bois, si cela peut vous faire plaisir. Je ne désire pas m'instituer votre geôlier!

Marie-Rose, très tendrement, m'a interrompu du geste. Et déjà, j'avais le remords d'une parole trop rude.

— Si je vous sais hostile, Monsieur, je ne partirai pas, quoiqu'il m'en doive coûter. Mais vous comprendrez : *il faut* que je retourne aux bois J'ai présumé de mes forces. Malgré vos bontés, malgré l'accueil avec quoi vous m'avez reçu et la complaisance qui orna votre commerce, j'ai le cœur nostalgique, et je voudrais revoir mes frères les lapins. Je crois bien qu'ayant voulu grandir ma destinée, j'ai péché par orgueil. Vous m'avez jadis lu l'histoire écrite par Monsieur Rudyard Kipling et dans quoi s'expose comment Mowgli, fils des hommes, ayant vécu chez les animaux, retourna chez les hommes. Je suis, moi, le pauvre petit lapin Casimir, si triste de devoir être ingrat : laissez-moi retourner vers mes frères lapins...

— Mon malheureux Casimir, connaissez-vous la suite de l'histoire de Mowgli?

— Hélas! oui, Monsieur, je la sais...

Vers le soir, sous un ciel livide, Casimir est parti vers les bois dénudés. Auparavant, il nous a dit des choses très bonnes, très douces, très raisonnables

aussi : qu'il nous aimait de l'aimer, un peu ; et, beaucoup, de nous aimer. Bébé ne comprenait pas : le départ et la mort sont incompréhensibles pour les enfants. Bobine était là, ayant, au fond des prunelles, une détresse pitoyable. A travers la haie, Casimir est parti, ayant brusqué les adieux, comme un sage, qui comprend...

Tout droit devant lui, il est allé. Là-haut, il s'est retourné, a agité deux fois, en signe d'adieu, ses longues oreilles de soie... Et puis, bien vite, n'a plus été, sur le tapis de neige, qu'une petite boule grise qui diminuait, diminuait, devenait un point mouvant, et puis n'était plus rien, plus rien...

. . . . . .

***

Je crois bien, Marraine, qu'il n'y a rien à faire : Casimir dépérit. Depuis son équipée néfaste, un cancer moral le mine, qui lui défend de prendre plaisir à quoi que ce soit. Quelquefois, il s'efforce à ranimer sa cordialité. Mais c'est un feu de paille tôt éteint : l'enthousiasme de vivre, suprême vitalité, n'est plus en lui.

La nature, cependant, ignore nos vicissitudes. Depuis un mois, peu à peu, on sent l'ardente poussée du printemps, sous la glèbe. Il y a parfois, dans l'air, des tiédeurs, qui durent peu, sans doute, mais qui font plaisir. La neige n'est qu'un souvenir.

Par un matin de grand soleil, justement, Casimir, s'étant pelotonné dans un fauteuil — on lui permet tout à fait cela, au pauvre, maintenant... — nous a tous appelés près de lui. Marie-Rose, les doigts inactifs par aventure, a pris Bébé sur les genoux. Bobine, assise à côté d'elle, regardait Casimir jusqu'au fond des prunelles. J'étais là aussi. Voici ce qu'a dit Casimir, ce matin-là, Marraine :

— Ouvrez un peu la fenêtre, pour que le soleil entre ici. Il est doux, le premier soleil de l'année. Il est comme un jeune amour qui vient d'éclore... Madame, Monsieur, vous avez été pour moi compatissants et tendres. Et j'aime bien Bébé aussi, qui a un cœur pareil au vôtre. Toi, ma vieille Bobine, tu

es une brave bête de chien, et tu es bon. Ici réside toute la bonté du monde, comme elle réside dans chaque foyer où l'on sait le respect et l'indulgence que l'on se doit l'un à l'autre. J'ai eu l'air fort ingrat en vous abandonnant. Et mon ingratitude semblerait être prouvée davantage par le fait de mon retour. Cependant, je n'ai pas été ingrat. J'ai suivi l'instinct obscur que le Créateur a insufflé aux créatures et qui veut que les hommes vivent avec les hommes, et les lapins avec les lapins. Un moment pourtant je me suis cru supérieur à mes frères, ou au moins différent d'eux. J'en porte à présent la trop lourde tâche. Avant mon départ, vous m'avez, cher ami, rappelé l'histoire de Mowgli, enfant des hommes élevé parmi les bêtes, retournant aux hommes, et puis ne sachant plus discerner la suprématie de son instinct sur son sentiment, ou de son affectionnivité, sur ses tendances. Hélas ! je suis pareil à Mowgli...

Quand je suis parti, il le fallait, je n'aurais pu faire autrement. Je suis allé vers mes frères, et ils ont admiré de me voir. Dans la clairière, ils étaient réunis, s'ébattant au milieu de la neige, sous la clarté splendide de la lune. Et le chef m'a dit : « Après de si longs jours, et d'où que tu viennes, mon fils, sois le bienvenu. Nous t'accueillons avec joie. Tu nous conteras tes avatars, et nous continuerons de t'aimer, comme nous t'aimions. » Monsieur, encore une fois, pardonnez-moi ; mais ce fut là, peut-être, le plus beau moment de ma vie. Je leur ai exposé comme vous étiez, et la grâce de votre commerce. Ils s'amusaient bien : ils riaient. Heureux de voir que parmi les hommes il en existe d'autres que ceux que nous avons accoutumé de tenir pour des bourreaux, ils s'ébaudissaient de ce que précisément ces autres eussent été mes connaissances. Beaucoup d'événements menus de votre vie ordinaire les surprenaient. Ils s'inquiétaient de vos habitudes, tout en trouvant qu'en somme, chacun, homme ou lapin, vit selon son caprice et sa coutume.

Mais je compris vite où était l'irrémédiable blessure. Bien entendu, je n'avais pas avoué vous avoir enseigné le don de parole que, lapins, nous possédons. Je semblais donc, pour eux, avoir été un hôte

d'aventure, silencieux et observateur. Ce mensonge, — car on ment par omission — pesait à ma conscience. Rapidement il y eut une gêne entre mes frères et moi. Tandis que je leur contais de vos histoires, ils se distrayaient comme par une féerie. Ainsi tel marin, revenant des pays fabuleux, décrit les êtres qu'il a visités et les mœurs qu'il a observées : il ne reconstitue pas les premiers en son foyer, ni n'adopte les secondes. Moi, Monsieur, j'avais l'empreinte. Malgré moi je révélais sans cesse, traduit à ma fantaisie, très imparfaitement, mais de façon perceptible, tel symptôme du caractère humain. Je n'étais déjà plus de ma race et je sentais bien ne pouvoir jamais devenir de la vôtre. Parti d'une vie simple, envisagée sous certain angle, j'avais connu une vie autre, qui me défendait désormais de pratiquer encore mes joies d'antan, tout en ne me permettant pas de comprendre jusqu'au fond les jouissances de ma vie nouvelle.

Le chef de la tribu me gourmanda doucement, d'abord, et en matière d'affectueuse taquinerie. Le terrible, Monsieur, c'est que je ne voyais pas, moi, ces changements d'attitude et de coutume que les autres observaient chez moi : ils étaient, pour ainsi dire, mécaniques et obligatoires.

Peu après, les réprimandes du chef prirent un caractère plus sévère Et, enfin, elles tournèrent à l'aigre. Mes frères commençaient à s'éloigner de moi. Dans les coins, on critiquait mes moindres actes. On s'étonnait aussi que je n'eusse plus, comme les autres, ce flair nous permettant de découvrir, au cœur même de l'hiver et sous une couche de neige, les racines et les herbes. On ne comprenait pas l'importance accordée par moi aux pratiques les plus communes, ni que j'inclinasse à discuter minutieusement les mobiles d'actes qu'on tenait pour fort simples...

Une mélancolie atroce m'envahit. Car, si les lapins me sentaient différents d'eux, moi non plus je ne leur étais resté pareil. Et sachant que, désormais, je ne pouvais plus vivre, j'ai pris parti d'abandonner à jamais ma tribu et de revenir ici, encore, mourir...

— Casimir! cria Marie-Rose.

— Il ne faut pas avoir de chagrin, Madame; le repos n'est pas triste.

La belle lumière du matin entrait triomphalement par la croisée. Et l'air, déjà, semblait être saturé des aromates de la terre ressuscitée.

Bobine s'approcha de Casimir, et longuement lui lécha les yeux. Elle revint vers moi et, d'une voix presque imperceptible, dit :

— Rien à faire, c'est fini...

Car les animaux, rebelles à l'idée de la souffrance et affamés de vie, ont aussi le sens de la mort.

La voix de Casimir s'affaiblissait :

— Vous vous rappellerez Casimir, parfois. Lapin philosophe, il partira sans amertume. Et n'ayant jamais, mon Dieu, de sa courte vie, fait rien qui soit bien répréhensible, il s'en ira sans doute vers le Paradis des lapins, où il verra Jeannot, l'ancêtre, et le merveilleux grenier des vieilles lunes...

Déjà, la sclérotique de ses yeux était d'une couleur terreuse, et il avait le souffle rauque. Doucement, il délirait un peu :

— Petits lapins, mes frères, y a-t-il, là-haut, du joli serpolet et du thym fleurant bon?... Y a-t-il des mamans qui chantent : « Dodo... dodo... » Y a-t-il de l'air, de l'air surtout, du grand air frais?... Y a-t-il des rossignols?... Et serez-vous là, Monsieur François d'Assise, pour moi, humble lapin, Casimir, comme pour le roi Jeannot?...

Il eut un soubresaut, ferma les yeux, les rouvrit. Je vis que la dernière lucidité y était revenue. Il dit :

— Mes amis, mes bons amis, voici le printemps... Adieu... Rappelez-vous la petite chose que j'étais, le très simple bonhomme de lapin Casim...

Ainsi, Marraine, il s'est endormi pour toujours.

J'ai dit à Bobine :

— Tu vois, ton pauvre camarade...

Elle m'a considéré, avec des yeux hermétiques. Et j'ai eu cette révélation soudaine : parce que Casimir est mort, Bobine ne parlera plus jamais.

F.-CHARLES MORISSEAUX.

LE TRIOMPHE DE RAVANDY

Comme beaucoup de ses émules, le coureur Luc Ravandy, ayant abandonné l'automobilisme, se tourna vers l'aviatisme.

Ce « roi de la route » lâcha le volant en pleine gloire. Le champ plus libre et pur de l'atmosphère avait peut-être sur son imagination un attrait plus impérieux.

Mais il y avait une autre raison, moins publique.

Un jour, dans une course de vitesse où deux voitures s'étaient culbutées, Ravandy vécut une minute terrifique : figé par l'effroi, il se vit incapable de faire aucun mouvement et dépassa le tournant de route où gisaient, éventrés, ses confrères.

Toute la presse sportive, ainsi que le public, admirèrent le sang-froid imperturbable de Ravandy, auquel cette circonstance avait assuré la victoire. A l'arrivée, le héros effara les interviewers par la simplicité de son attitude.

— J'ai passé, répétait-il, j'ai passé... Les deux voitures renversées sautillaient, car les roues continuaient de tourner : cela faisait, devant moi, un obstacle fumant... J'étais à deux cents mètres et faisais au moins du quatre-vingt-dix à l'heure... A cette allure, à cette distance, que faire? Passer! J'ai passé...

D'aucuns édifièrent des théories sur cette inconcevable aventure. Mais devant Colette, sa fiancée, Ravandy eut une grande pâleur et dit simplement :

— J'ai vu la mort à quelques mètres. Elle m'a raté, comment? je n'en sais rien... Je n'ai rien fait, rien de conscient, pour éviter le choc... D'ailleurs, il n'y avait rien à faire : dévier, c'était encore pis, et je ne voyais pas même l'endroit exact où les deux voitures, enchevêtrées, se convulsaient : cela ne faisait qu'un obstacle de fumée et de poussière que j'ai troué comme un obus... Une douleur aiguë s'est plantée là, dans ma poitrine... Je ne respirais plus...

Et puis, je ne sais... j'ai vu la route, les arbres... J'étais passé ! Quel miracle !

Et le triomphateur ajouta, en mesurant l'effet que ces paroles espérées produisaient sur la femme qu'il aimait :

— Sois contente, Colette : je ne courrai plus...

Là-dessus, Ravandy dut se mettre au lit, ayant de nouveau le cœur broyé. Des médecins émirent des opinions alambiquées, parlèrent de pression artérielle, d'insuffisance cardiaque, et se mirent d'accord pour approuver l'abdication du coureur. Le lendemain même, il était debout; après quelques jours de calme, il se retrouvait le valide et vaillant athlète que les foules idolâtraient.

Ce furent là nouvelles excellentes à nourrir la chronique des journaux ; puis d'autres noms s'emparèrent de l'attention des sportsmen et Ravandy fut un peu oublié.

L'automobilisme étant un sport lucratif, le coureur s'était fait un joli magot. Il épousa Colette et le voyage nuptial prit fin lorsque la grossesse de Mme Ravandy l'exigea.

Pourtant, la passion sportive n'était pas morte chez l'ancien champion. Mais il était, à l'encontre de l'automobilisme, d'une impressionnabilité déconcertante, faite d'une sorte de crainte morbide : il ne pouvait apercevoir un « excès de vitesse » de simples touristes sans éprouver, lui, le recordman vertigineux, des crispations nerveuses et des battements de cœur.

Cela le mena vers le sport nouveau et, lorsqu'il se mit à construire un alérion, la nouvelle eut un certain retentissement. Six mois plus tard, les feuilles annoncèrent que Luc Ravandy poursuivait, dans le plus grand mystère, des expériences d'aviatisme fondées sur des innovations électriques. Il faut rappeler que Ravandy était bien versé dans la mécanique et l'électrotechnie; l'automobilisme l'avait détourné des travaux qu'il préférait mais qui n'enrichissaient pas; aussi bien, ayant quelque argent, l'ex-coureur retourna à ses prédilections; l'aviatisme lui ouvrait une carrière neuve, immense, et Ravandy

avait des idées audacieuses. N'est-ce pas à l'ouvrier Gramme que nous devons la dynamo électrique, dont l'invention n'est comparable, en importance universelle, qu'à celle de la machine à vapeur? Des amateurs riches offrirent de confiance leurs concours à Ravandy; il les déclina et se mit au travail, à Monteux.

***

Monteux, c'est loin des villes, du railway et des routes.

Ravandy s'y est assuré la jouissance exclusive de tout un plateau pierreux, formant une île inculte et pelée au milieu d'une province agricole.

Il a fait construire là un rustique abri de planches et de toile goudronnée; l'expérimentateur habite au village et sa femme raffole de cette retraite campagnarde si favorable à la santé de leur enfant; par là-dessus, Mme Ravandy s'intéresse aux œuvres de son mari et, souvent, visite le petit hangar.

Bien que sceptiques et blagueurs à l'endroit des machines volantes, les paysans de Monteux font bonne mine au jeune couple et s'engagent à défendre Ravandy des gens de la ville, — car il semble presque autant préoccupé de décourager les curieux que d'ajuster son alérion. Dès que l'on signale la venue d'un étranger, surtout s'il est porteur d'un appareil photographique, l'aviateur s'abstient d'aller au plateau jusqu'à ce que l'intrus soit disparu. De là vient que les journaux d'aviatisme n'ont pu mettre sous les yeux de leurs lecteurs que d'insignifiantes vues du hangar, prises à longue portée et reproduites dans le cliché panoramique de Monteux et de sa colline déserte. Cet énorme dos d'âne est entouré de cultures et l'on y accède malaisément par des sentiers de chèvres. Les indigènes, effrayés par la perspective des dégâts que l'invasion des citadins ne manquerait pas de faire à leurs champs, étaient bien résolus d'enlever à quiconque l'envie de l'indiscrétion. Quelques reporters dépités narrèrent l'accueil bourru qui leur fut fait par la population montosienne, et ces articles découragèrent nos « passe-partout » les plus intré-

pides : il en est qui, venus en auto jusqu'à la grand'route, puis à pieds pendant deux heures, ne purent trouver à Monteux de quoi se restaurer : c'est à peine si les aubergistes leur donnèrent à boire!

Quant au hangar, but de ces explorations malheureuses, il était flanqué d'une guérite où, toutes les nuits, un gendarme retraité fumait des pipes, en sifflant les deux chiens qui l'aidaient dans sa surveillance.

Le secret de Luc Ravandy était bien gardé : n'ayant point l'âme désintéressée, il tenait à n'exhiber son appareil qu'après avoir pris les brevets protecteurs.

C'est à l'électricité, chacun le sait, que Ravandy a demandé la force auxiliatrice. Il ne s'agit pas seulement d'un moteur nouveau qui, sous un minimum de poids et de volume, émet le maximum d'énergie utilisable — en attendant qu'Edison, ainsi qu'il l'a promis, fasse mieux encore. Cela, pourtant, a une fort grande importance et déjà s'applique aux véhicules mécaniques, puis aux industries. Mais il s'agissait, avant tout, de navigation aérienne et, dans ce but, Ravandy avait combiné tout un jeu de contacts et d'aimantations d'où la nef volante tirait la plus merveilleuse stabilité. On peut étudier ce modèle d'après l'original, conservé au Musée de l'Air. A peine visible sous les plans de sustentation, entre les patins sur quoi l'appareil pose quand il est à terre, une sorte de balancier, dont les bouts, à la plus petite oscillation, touchent les extrémités des ailes, règle automatiquement la manœuvre de gouvernails et de plans giratoires, grâce à quoi l'équilibre est maintenu. Par là, vraiment, l'électricité, courant d'un bout à l'autre du balancier et des surfaces sustentatoires, tient lieu de cette autre chose inscrutable de la nature, les facultés des bêtes ailées : de même que le pigeon retourne à son toit ou l'abeille à sa ruche, l'alérion de Ravandy atterrit en tout point choisi par l'aviateur, et cela, par la vertu même de ce rythme électrique, scandé par le balancier. Dès qu'on surplombe l'endroit où l'on veut toucher terre, il suffit de couper

l'allumage : l'appareil fait le reste. En planant, il décrit des cercles en spirale diminuante et s'arrête au point pris comme centre de ses évolutions. Pour cette descente, tous les engins propulseurs sont au repos et seuls fonctionnent, automatiquement, les organes de l'infrastructure ; dès que les patins entrent en contact avec le sol, tout cette vie électrique est interrompue.

Les revues spéciales sont pleines de détails précis sur cette merveille technique. C'est en profane que j'expose les principes de l'aéroplane conçu par Ravandy et dont la construction l'a passionné pendant près d'une année. Il était joyeux et confiant.

— Cela sera d'une telle régularité, affirmait-il à quelques amis, d'un automatisme si impeccable, que si je pouvais, une fois l'allumage coupé, mettre à ma place un chien, il atterrirait aussi bien que moi : le tout vole à la façon de certains oiseaux, en tournoyant comme si, d'en bas, on les tenait par un fil qu'on n'enroulerait pas trop vite... Oui, un chien, ou un sac de pommes, ou rien du tout ! Cette machine-là possède sa vie propre, indépendante de l'homme : le pilote n'y est plus grand'chose, alors qu'à présent, il est tout.

C'est en hommage au précurseur de l'aviatisme que Ravandy a donné à son appareil ce nom de *Ader*, universellement adopté depuis lors.

Un an après son installation à Monteux, Luc Ravandy se déclara prêt à entrer en ligne et se fit inscrire pour la colossale épreuve d'Aéropolis. Ce fut un événement dont l'écho retentit dans tous les milieux et répandit une émotion pareille à un pressentiment collectif. L'ader de Ravandy fit bouillonner les passions, car, à côté des enthousiastes qui prévoyaient une révolution mécanique, il y avait des douteurs à qui ces espérances faisaient hausser les épaules. Toutes les époques ont connu des erreurs de ce genre...

Quand le grand jour fut venu, l'attention se porta, vibrante, vers le barraquement qui abritait l'ader mystérieux, l'oiseau électrique que nul n'avait vu de près...

Vous pensez bien que les précautions prises par Ravandy et renforcées par les Montosiens n'avaient fait que surexciter l'impatience et la curiosité ; rien d'essentiel n'avait été divulgué, les rares syllabes que l'inventeur s'était laissé arracher par l'un ou l'autre spécialiste avaient plutôt épaissi que dissipé le mystère. Mais il avait survolé le village, toute la province, et l'on savait qu'à chacune de ces envolées, il avait atterri avec une précision déconcertante au seuil de son hangar d'où il avait plongé à l'intérieur par une manœuvre inimitable : du point de l'espace où l'aviateur coupait l'allumage et commençait de descendre en cercloyant, une ligne fiducielle en fil-à-plomb marquait, à peu de mètres près, l'endroit où l'ader revenait au sol. Ces connaissances, on les tenait des gens de Monteux, devenus moins inabordables depuis que Ravandy avait quitté la région ; mais on ignorait le « comment » et les incrédules riaient de ceux qui, se fiant à « des racontars de paysans », hasardaient des explications ; des électriciens célèbres, interviewés, ne furent pas loin de pressentir la vérité, mais aucun d'eux n'osa prononcer des paroles définitives.

Bref, la tension était à son période extrême quand, d'un bond léger, sortant de sa cachette comme un oiseau de son nid, l'ader prit essor et s'éleva dans la lumière avec une sûreté qui arrêta dans les gorges serrées les acclamations prêtes à jaillir ; il y eut une longue rumeur de contemplation...

Ravandy avait, à son côté, dans le fuselage, le puissant constructeur Neibuhr.

Jusqu'au moment du départ, l'inventeur avait désespéré les curieux :

— A mon retour, disait-il, vous pourrez examiner l'ader tout à votre aise. Voyez-le d'abord en marche et regardez-le descendre... Observez bien qu'au coup de canon je prendrai exactement le centre de l'aérodrome ; puis j'arrêterai les hélices et me croiserai les bras ; par l'action automatique de ses organes, l'ader viendra se poser exactement au milieu de cette plaine...

Quand on l'avait poussé à en dire davantage, Ravandy s'était évadé dans les généralités : « C'est fort curieux, quand on regarde une ville d'une hauteur de mille mètres; les toits rouges et bleus, les rues grisâtres qui s'entrecroisent, les jardins, les parcs et les monuments, tout cela a assez le semblant d'une anatomie, oui, d'un corps écorché dont on voit les organes à vif et le réseau des veines... »

On n'en avait tiré rien autre chose — et maintenant, là-haut, dans l'éblouissement solaire, il va, vire court, émerveillant la foule; puis il part à belle allure et disparaît au loin... En attendant son retour, les spécialistes lui tressent des couronnes : pour l'altitude, Ravandy est déjà classé premier; pour la régularité du vol, la sûreté de direction et la stabilité, l'ader n'est inférieur à aucune des autres machines volantes. S'il maintient sa vitesse et réussit sa fameuse descente les bras croisés, nul doute qu'il ne décroche le Grand Prix de 500,000 francs ni que M. Neibuhr achète l'ader au poids de l'or!

Quels émois quand le marconigraphe annonça d'abord que Ravandy, parti le dernier de vingt-six aviateurs, les avait tous rejoints, ensuite, qu'ayant atteint le bout du circuit avant qu'aucun de ses rivaux ne fût en vue, il était reparti avec cette avance considérable! C'était inattendu, stupéfiant! Une autre communication apprit que l'ader n'avait pas abandonné l'altitude de 2,000 à 2,500 mètres et ce fut du ravissement, à bien dire, qui darda deux millions d'yeux au fond du ciel quand y fut signalé l'ader glorieux!

La plupart de ces yeux étaient armés de fortes jumelles, car le petit point gris, sortant des nuages, était à peine perceptible à cette hauteur où la raréfaction de l'oxygène est si pénible aux artères.

Sa forme se détacha bientôt, évoluant avec une assurance incomparable. Ravandy n'aperçut guère les pygmées qui, les semelles en terre, l'observaient avec émotion; mais si, dans cette vastitude, une rumeur lui rappela la foule inférieure, il dut s'attendre à une réception impétueuse, un enthousiasme délirant, une de ces demi-folies collectives dont le sport nous réserve le spectacle.

Comme son cœur devait battre!

Un jeune aviateur, pour occuper l'attente, faisait quelques prouesses; le public ne s'y était guère intéressé; pour finir, le malheureux alla s'ouvrir le crâne contre un arbre, mais l'attention palpitante, à peine distraite, se ramena intensément à l'ader mystérieux qui, chacun le sentit, devait révolutionner l'aréroplanisme; ceux qui avaient eu confiance exultaient et les sceptiques atténuaient déjà les raisons qu'ils avaient eues de douter.

Le coup de canon, roulant comme le tonnerre dans l'orage, électrise cette masse humaine. C'est le signal. L'ader décrit un virage court, se place au-dessus du centre de l'aérodrome et commence aussitôt de descendre.

— Les bras croisés, voyez-vous! dit Ravandy à son compagnon, émerveillé.

Les acclamations de mille fois mille poitrines éclatent, redoublent, emplissent l'espace d'un fracas de tempête et montent, comme une vague monstrueuse, aux oreilles du roi de l'air.

Neibuhr le voit pâlir.

— Pourvu que ma femme ne soit pas au milieu de cette cohue... Elle voulait être à l'arrivée, avec le mioche... Ce serait une folie...

Avec une précision merveilleuse, comme s'il fût ajusté par un bras, dans l'invisible, à un axe planté au milieu de l'aérodrome, l'oiseau électrique tourne, tourne, colimaçonne et se ralentit à mesure qu'il se rapproche, de façon à se poser sans heurt. La foule, ayant renversé les barrières et envahi l'enceinte, forme un cercle immense et pousse, en l'honneur de son héros, une clameur ininterrompue. Quand l'ader n'est plus qu'à vingt mètres du sol, on aperçoit son balancier dont les mouvements sont à peine perceptibles; les hommes, installés dans une sorte de cabine, sont encore masqués par les ailes blanches...

A l'endroit même où l'on avait calculé qu'il toucherait terre, l'appareil s'arrête. Les hurlements frénétiques se déchaînent en un *rinforzando* inouï, le cercle humain se resserre dans une course folle à l'entour de l'ader légèrement posé sur ses patins.

— Hourrah ! Hoch ! Vive Ravandy !

Mais cette mer d'hommes criant, gesticulant, tout d'une fois a un remous qui disloque sa masse — et les cris tombent... On aperçoit deux corps inertes, comme foudroyés, l'un (c'est Ravandy) le menton touchant le torse, l'autre roide, les yeux saillants, dilatés par l'épouvantement.

. . . . . .

M. Neibuhr, dans son agonie, a pu raconter comme quoi peu d'instants après avoir commencé sa descente fameuse, Ravandy avait eu un soubresaut et était demeuré sans vie : l'inhibition nerveuse l'avait tué et l'engin à quoi son génie, en quelque façon, avait donné la vie, a ramené mort l'immortel inventeur...

Le récit de cette journée historique s'imposait à la veille de celle où une œuvre monumentale, due à l'universelle admiration, va être inaugurée à l'endroit où, sans direction humaine, l'ader de Luc Ravandy toucha le sol au point où son maître avait décidé qu'il atterrît.

GEORGES RENS.

Avril 1910.

PAPILLON D'AMOUR

(Un acte, en vers)

PERSONNAGES

PIERROT.
PIERRETTE.
COLOMBINE.

Le théâtre représente un coin de bois. Tout le fond est formé d'arbres qui se perdent dans le lointain. Vers la droite, un petit chemin se perd, en ligne oblique, dans la forêt. Au milieu, fond, un banc de pierre. Prenant presque toute la droite, une terrasse basse au fond de laquelle une porte-fenêtre se détache, lumineuse, dans l'ombre : là habite Colombine. A gauche, premier plan, vieux puits. Partout tout le reste, des arbres.

Pendant une nuit d'été. Il y a bal chez Colombine.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERROT, PIERRETTE

(Au lever du rideau, Pierrot est assis tout au bout du banc, les yeux fixés sur la fenêtre de Colombine, tournant le dos à Pierrette qui, assise à côté de lui, le regarde anxieusement. On entend des violons qui jouent une valse chez Colombine. Dans le lointain, une cloche sonne neuf heures. Pierrot soupire.)

PIERRETTE, *doucement.*

Pierrot... (*Silence.*) Pierrot !

PIERROT, *tressaillant.*

Quoi ?... Qu'est-ce ? On m'appelle ?

PIERRETTE, *doucement.*

C'est moi.

PIERROT

Que veux-tu?

PIERRETTE, *câline.*

Mon Pierrot... dis... tu m'aimes?

PIERROT, *ennuyé.*

Qui, toi?
Mais oui, certainement,... je t'aime. (*Se tournant vers la fenêtre.*) Oh! Colombine!

PIERRETTE

Viens-t'en, Pierrot.

PIERROT, *sans bouger.*

Je viens...

PIERRETTE

Viens-t'en. La nuit combine
Les chansons de la brise et soupire d'amour,
Viens voir les plantes d'or où la chaleur du jour
A laissé des vapeurs qui flottent dans la brune;
Viens, nous irons, là-bas, courant dans la nuit brune,
Comme deux écoliers, dénicher les oiseaux
Et nous écouterons le vent dans les roseaux.

(*Une ombre apparaît derrière la fenêtre.*)

PIERROT, *se levant.*

On a bougé!

PIERRETTE

Quoi?

PIERROT

Rien!

PIERRETTE, *voyant l'ombre.*

Mon Dieu! cette fenêtre...

PIERROT

Va-t'en!

PIERRETTE

Pierrot...

PIERROT

Va-t'en!

PIERRETTE

Tu l'aimes donc?

PIERROT

Peut-être!

PIERRETTE, *après une hésitation.*

Je m'en vais. (*Elle sort par la gauche, en courant.*)

SCÈNE II

PIERROT, *seul.*

Je l'entends... elle vient... La voici.
Cachons-nous...

(*Il se met dans l'ombre, à droite, au fond. La lune éclaire la terrasse, où a paru Colombine, et une partie de la scène à droite.*)

SCÈNE III

PIERROT, COLOMBINE

COLOMBINE, *sur la terrasse.*

Fermons bien. (*Elle s'accoude.*)
Que l'on est bien ici!
Reposons-nous du bal en respirant la brise...
Ah! qu'il faisait donc chaud!... Cette danse me brise...
J'ai perdu trois danseurs attachés à mes pas...
Pourvu que ces Messieurs ne me retrouvent pas!
Arlequin n'est pas là, ce soir... Où peut-il être?
Je l'avais invité...

PIERROT, *à part.*

On l'invite, cet être!
Tandis que moi...

COLOMBINE

Qui parle?... Arlequin?
(*Pierrot s'avance.*) C'est Pierrot!

PIERROT, *embarrassé.*

Oui, Madame, c'est moi... c'est moi... j'arrive tôt?

COLOMBINE

Mais non pas... Vous venez au bal?

PIERROT, *de plus en plus embarrassé.*

Moi? oui... non... je...
Je passais... oui... par là
(*A part.*) Que mon trouble est étrange.

COLOMBINE

Vous passiez?

PIERROT, *s'enhardissant un peu.*

Je passais... je passais tout joyeux...
Mais, comme un papillon, quand j'ai vu vos beaux [yeux,
Je me suis arrêté, fasciné par leur flamme
Et je me suis brûlé les deux ailes, Madame,
Puisque je reste là, sans pouvoir m'en aller...

COLOMBINE

Pierrot, parlez encor... je vous entends parler...
Que vous êtes joli, tout blanc, dans la nuit sombre;
Tout en vous écoutant, gesticulant dans l'ombre,
Pierrot, je vous prenais pour un atome blanc
Qu'un blanc rayon de lune aurait mis en tremblant
Sur les feuillages verts du bois sombre et sonore...
Votre voix me charmait... Pierrot, parlez encore.

PIERROT, *troublé de nouveau.*

Mais... je ne sais, Madame...

COLOMBINE

Oh!... Pierrot, mon ami...
Est-ce moi, le silence... ou le bois endormi
Qui soudain vous arrête et vous rend si timide?
Je ne vous aime plus!

PIERROT, *très agité.*

Vous... (*A part.*)
Mon front est humide
Comme si je venais de prendre un bain.

COLOMBINE

Comment?

PIERROT

Je dis : Mon front. (*Se reprenant.*)
Non, rien!

COLOMBINE

Parlez...

PIERROT

Pour le moment,
Je ne sais plus rien dire, hélas !

COLOMBINE

Alors, je rentre.

PIERROT, *suppliant.*

Oh ! non...

COLOMBINE

Parlez !

PIERROT

Je vais parler ! (*A lui-même.*)
Parle, que diantre !
(*Bredouillant.*)
Je... moi... non, vous... car... mais...
Je vais me trouver mal.

COLOMBINE

Je ne comprends pas bien.

PIERROT, *à part.*

Parle donc, animal ?

COLOMBINE

Pourquoi tant hésiter ?

PIERROT, *brusquement.*

Parce que je vous aime !

COLOMBINE

Pierrot !

PIERROT

Non, non, laissez ! Je ne suis plus moi-même !
Mon éloquence enfin revient en masse, en flots...
Et vous voyez le plus amoureux des Pierrots,
Le plus fou des Pierrots, mais le plus doux, Madame,
Un Pierrot qui brûlait de vous dire sa flamme
Et qui là, sous vos yeux, mourrait si son trépas
Pouvait vous plaire !... Oh, oui ! Je ne me vante pas.

COLOMBINE

Vous m'aimez ?

PIERROT

Je vous aime.

COLOMBINE

Et vous osez le dire !

PIERROT

Oui, je l'ose!

COLOMBINE

Et cela, vous le dites sans rire?

PIERROT

Oui, Madame!

COLOMBINE

Vraiment?

PIERROT

Vraiment!

COLOMBINE

Vous m'étonnez.

PIERROT

Je m'étonne moi-même! Ah! Madame, tenez,
Je viens de retrouver toute mon éloquence!
C'est que je suis terrible, allez, quand je me lance...
Je vous bénis d'avoir voulu vous en aller
Car, instantanément, cela m'a fait parler.
Vous m'avez fait parler et j'ai le cœur en tête
Car je vous aime et puis vous le dire!

COLOMBINE

Et Pierrette?

PIERROT, *un instant refroidi.*

Pierrette... je ne sais... Mais je ne l'aime pas!

COLOMBINE

Ah!

PIERROT, *légèrement.*

Non. (*S'approchant.*)
Je vous invite à venir, de ce pas,
Dans un grand restaurant faire un dîner superbe!
Venez! Nous partirons sans bruit, marchant sur l'herbe,
Eclairés par la lune et guidés par le bruit
Qui monte de la ville et s'étend dans la nuit.

COLOMBINE

Hélas... vous oubliez, Pierrot...

PIERROT

Quoi donc?

COLOMBINE

Que j'aime.

PIERROT, *anxieux.*

Et qui donc?

COLOMBINE

Arlequin.

PIERROT, *tristement.*

C'est vrai... pauvre être blême,
Te voilà dégrisé. Tu lui parlais d'amour
Et, parlant du soleil, tu croyais voir le jour.
Mais la nuit est profonde et t'environne d'ombre
Et la clarté d'amour décline en ton cœur sombre.
Hélas! parler d'amour... C'était bien le destin
De Pierrot de trouver comme obstacle Arlequin.

COLOMBINE

Pierrot...

PIERROT

Ah! taisez-vous... Tenez, je vous adore
A ce point que je souffre et je vous aime encore!
C'était là mon destin — je l'avais oublié...
Maintenant, j'y suis fait et je m'y suis plié...
(*Avec douleur.*)
Pourtant, si vous saviez, hélas! combien je souffre.
J'avais cru m'envoler et je retombe au gouffre...
Le ciel était tout rose... et voilà qu'il est noir...
Je riais.. mon cœur saigne... et je pleure... et le soir
Tombe comme un linceul pesant sur mes épaules!
Ah! j'ai bien mal!

(*Il s'appuie à la balustrade de la terrasse en pleurant.*)

COLOMBINE

Pierrot...

PIERROT

C'était pourtant nos rôles,
A tous deux : moi d'aimer et vous de repousser
Car c'est toujours ainsi... J'y aurais dû penser.

COLOMBINE

Pierrot...

PIERROT

Vous me plaignez... Merci, pauvre amoureuse...
Vous aimez Arlequin, c'est bien, soyez heureuse...
Je vous aimais, pourtant, comme on n'aima jamais.

COLOMBINE

Et vous ne disiez rien...

PIERROT

Non... j'avais peur. J'aimais!
Et l'amour est timide... et je n'osais vous dire
Ce que je m'amusais, tout seul, à vous écrire!
Je composais des vers... Ils sont là... sur mon cœur.
Les composer pour vous était tout mon bonheur,
Car à travers mes vers je voyais votre image
Et je vivais de rêve, amoureux d'un mirage.
Je voudrais vous les lire, ici, ces quelques vers
Dans le calme profond des immenses bois verts,
Vous les lire tout bas, tout près de vous, Madame,
Comme un dernier adieu de mon cœur à votre âme...

COLOMBINE

Lisez-les moi, Pierrot...

(*Pierrot prend dans sa poche un paquet de paperasses et les montre à Colombine.*)

PIERROT

Voilà, mon cœur, tenez,
Mon cœur qui saigne, hélas...
(*Musique.*)
(*Il soupire... puis, prenant le premier feuillet, il dit.*)
Tout d'abord, un sonnet. (*Il lit.*)

Si vous me commandiez, ma douce et blonde amie,
De grimper sur un rêve et de monter aux cieux,
J'y monterais, guidé par l'éclat de vos yeux,
Et j'en décrocherais une étoile endormie.

Si vous me commandiez de vous donner ma vie,
Je vous la donnerais et je serais heureux;
Et je vous ferais don de mon cœur amoureux
Pour vous voir un instant souriante et ravie.

Tout ce que vous voudrez, je le ferai pour vous
Et si, pour vous complaire, il fallait que je pleure,
Je viendrais vous offrir mes larmes à genoux...

Mais je refuserais, fallût-il que j'en meure,
D'obéir à vos yeux qui savent me charmer
Si vous me commandiez de ne plus vous aimer.

(*Il laisse tomber le feuillet et dit tristement.*)

Poésie, ô doux rêve, ô consolant mensonge
Qui croit que tout est vrai lorsque tout n'est que [songe].

(*Il répète.*)

« Mais je refuserais... de ne plus vous aimer. »

(*Et soupire.*)

Ah! comme je voudrais pouvoir vous oublier,
O fleurette d'amour que mon cœur a cueillie!
Je voudrais oublier que vous êtes jolie,
Je voudrais n'aimer plus!... Je vous aime, pour- [tant] ..

(*Prenant une autre poésie et lisant.*)

Je vous aime d'amour éternelle et profonde,
Comme on n'aima jamais dès l'aurore des temps
« Et depuis que le monde est monde! »

(*Il jette le papier et s'écrie.*)

Des vers! toujours des vers!

(*Prenant d'autres feuillets.*)

Et voici des rondels
Plus amers que le fiel, plus doux que tous les miels
Un « Rondel de la mort » où soupire mon âme
Et ce « Rondel d'amour » où je vous dis ma flamme.

(*Il lit.*)

Sais-tu ce que c'est que l'amour
O ma douce, très douce amie?
L'amour, c'est l'âme de la vie,
L'amour, c'est la clarté du jour...

L'ombre et l'aurore, tour à tour
Commencent quand l'autre est finie...
Sais tu ce que c'est que l'amour
O ma douce, très douce amie?

L'amour, c'est l'éternel retour
De la saison toujours fleurie
Où la tendresse est infinie
Et que chante le Troubadour...
Sais-tu ce que c'est que l'amour?

(*Il laisse tomber les feuillets et murmure.*)

Adieu, ma Colombine, ô ma très douce amie,
Vous qui fûtes l'aurore au matin de ma vie.
Adieu, ne m'oubliez jamais...
Et dites-vous parfois dans les nuits étoilées
Où notre esprit s'en va vers les sphères voilées,
Dites-vous que je vous aimais.

COLOMBINE, *émue.*

Pauvre Pierrot...

(*Il a un mouvement comme pour s'élancer vers elle, il semble attendre qu'elle fasse un geste... mais elle ne bouge pas. Alors, du bout des doigts, il lui envoie un baiser et s'éloigne lentement vers la gauche. Pendant ce jeu de scène, des voix, dans la maison, crient toutes à la fois, dans un brouhaha confus.*)

Cherchez du côté de la porte!
On étouffe. — Il fait chaud. — Ma chère, je suis morte!
Elle doit être là. — Colombine! — Oh quel bal! —
Colombine! - Ah mon Dieu, je vais me trouver mal! —
Allons! les violons!

(*Les violons jouent une valse.*)

PIERROT, *avec un geste découragé.*

Je pars de moi-même...
Vous, rentrez... on vous cherche... et...

COLOMBINE, *brusquement.*

Pierrot, je vous aime!

PIERROT, *étonné.*

Hein?

COLOMBINE

Je t'aime, Pierrot. (*A part.*)
Arlequin ne vient pas.
(*Haut.*)
Je t'adore!

PIERROT

Ah?... Mais...

COLOMBINE

Viens! je te dirai tout bas,
Tout bas, bien contre toi, Pierrot, de telles choses,
De tels mots, que ces mots feront rougir les roses.

Je te dirai : « Je t'aime ! » oh ! Pierrot, viens ! Je veux
Sécher les pleurs amers qui remplissent tes yeux,
Mon Pierrot, mon ami, mon amant, mon poète !

PIERROT

Mais tantôt...

COLOMBINE

J'étais folle ! Oh ! viens... j'en perds la tête !
Je ne t'ai jamais vu ; maintenant, je te vois,
Pierrot, je te vois bien pour la première fois !
Je n'avais pas compris que tu m'aimais...

PIERROT

Madame...

COLOMBINE

Pierrot, tu m'aimais donc ?

PIERROT

Oh ! de toute mon âme !

COLOMBINE

Et maintenant, Pierrot ?

PIERROT

Maintenant... maintenant...
Je ne suis plus du tout, du tout, entreprenant...
Je vous aime, c'est vrai... mais tantôt, vos paroles
Etaient...

COLOMBINE

Méchantes ?

PIERROT

Non. Mais pas tout à fait drôles.
Et ces paroles-là m'ont beaucoup refroidi...
Vous m'avez repoussé...

COLOMBINE

Pierrot, je n'ai rien dit !
Oublions tout cela, veux-tu ? Je t'en supplie,
Oublions tout !

PIERROT, *à part, se tâtant.*

Je crois que mon courage plie.

COLOMBINE

Je t'aime !

PIERROT, *suppliant.*

Taisez-vous...

COLOMBINE

Je t'adore.

PIERROT

Oh! mon cœur!

COLOMBINE

Je t'aime! Viens, Pierrot!

PIERROT

Vous voulez mon malheur?

COLOMBINE

Non! Je veux ton bonheur! Je t'aime!

PIERROT

Assez!

COLOMBINE

Encore!

Viens! Je te tends les bras! Viens, Pierrot!

(*Pierrot se précipite vers Colombine et escalade la terrasse.*)

PIERROT, *enlaçant Colombine.*

Je t'adore!

(*Tout à coup, Pierrot et Colombine tendent l'oreille. On entend, tout près, les premiers accords d'une mélodie, puis une voix chante :*)

LA VOIX

Le ciel est tout d'azur tendu,
Les astres sont des perles fines
Et je m'en vais, chanteur perdu...
Et parmi les chansons divines
Que chantent les oiseaux du soir,
Ma chanson se perd. Je l'ai faite
Dans le seul espoir de vous voir,
Belle Pierrette.

(*Pierrot tressaille à ce nom.*)

Entendez-vous, dans le lointain,
Des oiseaux la chanson divine
Qui croît, se tait, reprend soudain,
Entendez-vous, belle amoureuse?

Eh ! bien, moi, je suis plus heureux
Que ces oiseaux ; mon âme en fête
Vous murmure un chant amoureux,
Belle Pierrette.

(*Mouvement de Pierrot pour s'élancer. Colombine le retient.*)

Je suis heureux, ma belle enfant,
Parce que vous brillez dans l'ombre
Et me guidez très sûrement
Comme un astre dans la nuit sombre.
Je suis heureux surtout ce soir
Parce que mon cœur de poète
Tout à son aise a pu vous voir,
Belle Pierrette.

PIERROT, *très agité.*

Qu'est-ce que c'est que ça?

COLOMBINE

Mais ce n'est rien, Pierrot.

PIERROT

Qui donc chante là-bas?... Je le saurai bientôt.

(*Il franchit la balustrade et se dirige vers le chemin du fond ; mais avant qu'il y soit, un Arlequin y paraît, masqué, une mandoline à la main.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, L'ARLEQUIN

L'ARLEQUIN, *fredonnant.*

Belle Pierrette...

PIERROT

Vous !

L'ARLEQUIN

Moi. Cela vous étonne !

COLOMBINE, *à part.*

Ce n'est pas Arlequin.

L'ARLEQUIN

Comme la voix résonne
Dans ce bois, n'est-ce pas?

PIERROT, *boudeur.*

En effet... (*Silence.*)
Vous chantez
Fort bien.

L'ARLEQUIN

Pas mal... merci. Je vois que vous avez
Bon goût, Monsieur Pierrot.
(*Il dit ces mots avec intention, en regardant Colombine.*)

PIERROT, *naïf.*

J'aime les belles choses...

L'ARLEQUIN, *regardant Colombine.*

Je le vois...

COLOMBINE

Mais Monsieur...

L'ARLEQUIN, *souriant.*

Non! Vous faisiez des poses
Plastiques... des tableaux vivants. Oui, je comprends;
Je regrette d'avoir troublé de tels moments.

PIERROT

Mais, pardon, vous, Monsieur... vous chantiez, ce
[me semble?

L'ARLEQUIN

Oui, Monsieur, je chantais... Nous roucoulions
[ensemble.

PIERROT

Mais pour qui chantiez-vous?

L'ARLEQUIN

Pour quelqu'un qui me plaît
Et que j'aime boucoup!

PIERROT

Et ce quelqu'un, c'était?

L'ARLEQUIN

Vous êtes indiscret! (*Un silence. Il rit en regardant Pierrot.*) Eh bien, c'était Pierrette.
(*Mouvement de Pierrot.*)
C'est une belle enfant. (*Fat.*) Elle me rend poète...

PIERROT, *furieux.*

Monsieur!

L'ARLEQUIN, *aimable.*

Monsieur? (*Étonné.*)
Quels yeux! Hé! seriez-vous jaloux?

PIERROT

On le serait à moins!

L'ARLEQUIN

Hola! Monsieur! Tout doux!
N'ai-je pas, moi, Monsieur, bien plus raison de l'être?
Je vous vois tout d'abord sortant... par la fenêtre!
D'où? De chez Colombine!

COLOMBINE, *protestant.*

Oh!

L'ARLEQUIN, *bas, s'approchant.*

Pas un mot. (*Il soulève son masque.*) C'est moi.

COLOMBINE

Vous, mon Dieu!

L'ARLEQUIN, *à Pierrot.*

Palsambleu! Vous vous moquez, je crois!
A cette heure de nuit que faisiez-vous, jeune homme,
Chez Colombine?

PIERROT, *décontenancé.*

Mais...

L'ARLEQUIN

Savez-vous que l'on nomme
Cela un crime affreux!... et je me sens frémir
En songeant à ce que ça pouvait devenir?

PIERROT, *confondu.*

Je vous jure...

L'ARLEQUIN

Vraiment! Vous me faites sourire.
Vous! vous êtes jaloux de moi!

PIERROT

Je vais vous dire..

L'ARLEQUIN

Quoi?

PIERROT, *intimidé.*

Que...

L'ARLEQUIN

Hein?

PIERROT

Je...

L'ARLEQUIN

Tant mieux! Savez-vous d'où je viens? J'y retourne demain.

PIERROT

Oh!

L'ARLEQUIN

Je vous en préviens. En ami.

PIERROT

Mais, Monsieur!

L'ARLEQUIN

Et je sors par la porte, Moi, c'est moins dangereux!

PIERROT, *à part.*

Que le diable l'emporte!

L'ARLEQUIN, *à Colombine.*

Quant à vous, belle enfant, vous me ferez plaisir
En renvoyant Monsieur. Quand j'aurai du loisir,
Je reviendrai vous voir. (*Bas, tristement.*)
Vous l'aimez, Colombine?

COLOMBINE, *bas.*

Non, non, Pierrette, non; je vous le rends.

PIERRETTE, *haut, envoyant un baiser à Colombine.*

Divine!

PIERROT, *à part.*

Voilà qu'il fait la cour à l'autre, maintenant.

COLOMBINE

A bientôt, Arlequin!

PIERRETTE

Adieu, ma belle enfant!

(*Colombine rentre et laisse la porte-fenêtre ouverte. On entend les violons qui jouent une valse.*)

SCÈNE V

PIERRETTE, PIERROT

PIERROT, *à part.*

Elle aussi ! C'est complet.

PIERRETTE

Colombine est très belle
Mais Pierrette l'est plus.

PIERROT, *dédaigneux.*

C'est possible...

PIERRETTE

Elle est frêle,
Souple comme une fleur où les papillons d'or
Ne sont pas venus boire encore, où pas encor
La fine libellule aux ailes transparentes
N'a posé, en passant, ses pattes miroitantes.

PIERROT, *incrédule.*

Vous croyez ?

PIERRETTE

J'en suis sûr.

PIERROT

Comment le savez-vous ?

PIERRETTE

Près d'elle j'ai passé...

PIERROT, *inquiet.*

Quoi ?

PIERRETTE

Des instants bien doux !

PIERROT, *jaloux.*

Bien doux ?

PIERRETTE

Oh oui !

PIERROT, *portant la main à son cœur.*

Bien doux !

PIERRETTE, *avec une moue.*

Peuh ! Je crois qu'elle m'aime
Beaucoup, on me l'a dit...

PIERROT

Et qui donc?

PIERRETTE

Elle-même.

PIERROT, *se laissant tomber sur une pierre, devant le puits.*

Ah...

PIERRETTE

Oui.

PIERROT, *accablé.*

Mon Dieu! mon Dieu!

PIERRETTE

Nous sommes très heureux.

PIERROT, *accablé.*

Très?

PIERRETTE

Très!

PIERROT, *à part, la main à son cœur.*

J'ai mal! J'ai mal!

PIERRETTE

Oui... et très amoureux.

C'est qu'elle est bonne fille, allez, cette Pierrette
Et nous nous amusons!... des soupers... une fête!
Mais pardon, je bavarde et Pierrette m'attend.

(*Elle fait mine de s'éloigner. Pierrot la retient.*)

PIERROT, *hésitant.*

Parle-t-elle de moi?...

PIERRETTE

Jamais!

PIERROT, *à part.*

Jamais...

PIERRETTE

Adieu.

PIERROT

Adieu.

(*Fausse sortie de Pierrette. Elle s'engage dans le chemin du fond. Dès qu'elle a disparu, Pierrot remonte jusqu'au chemin du fond, puis il redescend rapidement et enjambe la balustrade du*

puits. Alors, il regarde du côté de la maison de Colombine, puis du côté par où est sortie Pierrette à la première scène et il envoie un baiser de ce côté en répétant.)

Adieu!

PIERRETTE, *rentrant brusquement et courant à Pierrot qu'elle prend par le bras.*)

Pardon...

PIERROT, *indifférent.*

De rien.

PIERRETTE, *cherchant un prétexte.*

C'est que... mon Dieu...
Je crois... que j'ai perdu mon mouchoir...

PIERROT, *à ses pensées.*

Oh! je souffre!

PIERRETTE, *cherchant.*

Je ne vois rien... Il fait noir comme au fond d'un [gouffre.

PIERROT, *rêveur.*

Pierrette...

PIERRETTE, *étourdiment.*

Qu'y a-t-il? Vous m'appelez?

PIERROT

Vous? Non.

PIERRETTE, *se reprenant, à part.*

Ah! c'est vrai! (*Haut.*) Je croyais que vous disiez mon [nom.

(*Un silence. Pierrette se remet à chercher.*)

On n'y voit rien du tout... Pierrot!

PIERROT, *sans entendre.*

Oh! ma Pierrette.

PIERRETTE, *à part.*

Il y vient. (*Haut*) Mon ami!

PIERROT, *brusquement rappelé à lui.*

Quoi donc?

PIERRETTE.

Une allumette...

PIERROT

Ah !... pardon...

(*Il prend une boîte dans sa poche et fait flamber une allumette. Il cherche à côté de Pierrette.*)

Vous trouvez ?

PIERRETTE

Non... et vous ?

PIERROT

Rien du tout.

(*Il fait flamber une seconde allumette, mais au lieu de chercher, il se remet à rêver, l'allumette en main. Il murmure.*)

Oh ! Pierrette... Pierrette...

PIERRETTE, *se relevant.*

Ouf ! J'ai cherché partout
Sans rien trouver.

PIERROT, *indifférent.*

Ah ?

PIERRETTE

Oui.

(*Cependant, l'allumette a brûlé et Pierrot se rôtit les doigts.*)

PIERROT, *poussant un cri.*

Sapristi !

PIERRETTE, *à part.*

Il y pense.
(*Haut.*) Vous rêvez, mon ami ?

PIERROT, *soufflant sur ses doigts.*

J'écoutais la cadence.
Des violons... c'est bien... un peu triste, pourtant...
(*Voulant s'étourdir.*)
Colombine est jolie, est-ce pas ?

PIERRETTE

Oui... pas tant
Que Pierrette.

PIERROT, *impatient.*

Hé, Pierrette ! Au diable l'enjôleuse !

PIERRETTE

Vous l'aimiez ?

PIERROT, *fat.*

C'est-à-dire... elle était amoureuse
De moi... vous comprenez?... Mais je ne l'aimais pas.

PIERRETTE

Et maintenant?

PIERROT

Oh! bah!... J'apprendrais son trépas
Que ça me laisserait aussi froid que le marbre :
Mon cœur est endurci.

PIERRETTE

Mais vous être macabre!

PIERROT

Oh!... vous savez .. D'ailleurs, nous sommes séparés
Depuis longtemps déjà! Nous nous sommes aimés
Dans le temps... mais...

PIERRETTE, *frappant sur son cœur.*

Plus rien?

PIERROT

Plus rien du tout.

PIERRETTE

Mais elle,
Elle, êtes-vous bien sûr, la pauvre tourterelle,
Qu'elle ne pense pas, parfois, à son Pierrot ?

PIERROT, *vivement.*

Vous dites?

PIERRETTE

Je disais qu'il est un peu trop tôt,
Peut-être, pour parler d'oublier sa Pierrette.

PIERROT, *vivement.*

Parle-t-elle de moi?

PIERRETTE

Pas du tout.

PIERROT, *accablé.*

Je suis bête!
Je croyais déjà...

PIERRETTE

Quoi?

PIERROT

Rien. (*Avec effort.*)
Je suis gai, ce soir.
Je suis très gai. (*Amenant Pierrette devant le puits.*)
Voyez comme ce puits est noir.
On voit la lune, au fond. L'aimez-vous? Moi je l'aime
Beaucoup, la pâle lune... oui... je l'adore même...
Du reste, on n'a jamais osé nous séparer
Et toutes les chansons peuvent en témoigner!
(*Il se retourne, regarde le ciel et chante.*)
« Bonsoir Madame la lune! » Comme elle est belle,
Si pâle, dans l'azur... je suis amoureux d'elle
Encor plus que de...

PIERRETTE

Qui?

PIERROT, *se passant la main sur le front.*

De personne... Et tenez..
J'ai composé pour elle un sonnet.

PIERRETTE

Un sonnet?

PIERROT, *déclamant, avec un égarement croissant.*

Si vous me commandiez, ma douce et tendre amie,
De grimper sur un rêve et de monter aux cieux,
J'y monterais, guidé par l'éclat de vos yeux
Et j'en décrocherais une étoile endormie.

PIERRETTE

Poèmes à lune...

PIERROT, *égaré.*

Et puis des vers brûlants :
(*Il crie.*)

Je vous aime d'amour éternelle et profonde,
Comme on n'aima jamais dès l'aurore des temps
Et depuis que le monde est monde!

PIERRETTE

Poèmes à la lune...

PIERROT

Et puis... et puis encor
Un rondel ciselé dans la pourpre et dans l'or,

Un rondel admirable... et puis des poésies
Faites de purs sanglots et de larmes choisies
Une surtout... qui commence... ou bien qui finit
Par des mots, par des mots... des mots... une qui dit...
(*Éclatant.*)

O ma Pierrette, ô mon amour, ô mon aimée
Je vais donc m'en aller dans la nuit parfumée,
Hélas, car vous ne m'aimez pas !
Je m'en irai mourir sous un toit de verdure
Et, sous les arbres verts où la brise murmure,
La nuit cachera mon trépas.

Adieu ma douce amie, adieu blonde Pierrette !
Déjà le ciel se voile, hélas; la nuit discrète
Remplace la clarté du jour...
Je vais donc m'en aller, seul, par les chemins sombres,
Je n'aurai plus tes yeux pour dissiper les ombres,
O ma Pierrette, ô mon amour.

(*Il tombe sur le banc, hagard, haletant, éperdu.*)

PIERRETTE, *doucement,*

Pierrot... mon bon Pierrot...

PIERROT, *se remettant peu à peu.*

Oh ! ma tête... ma tête !
Je souffre !

PIERRETTE

Mon ami...

PIERROT

Hélas, hélas, Pierrette...
Dire que je croyais avoir tué mon cœur !
Maintenant, c'est fini; il n'est plus de bonheur
Pour moi. Je suis perdu. Je n'ai plus rien à faire
Ici bas... C'est fini... (*Douloureusement.*)
Il faudra donc les taire,
Tous ces mots amoureux dont mon cœur était plein !
Elle ne m'aime pas ! (*Voyant Pierrette pleurer.*)
Vous pleurez ?

PIERRETTE, *avec effort.*

Je vous plains.

PIERROT

Ah! vous êtes heureux, Arlequin, on vous aime!

PIERRETTE, *à mi-voix.*

Hélas, je ne suis pas plus heureux que vous-même.

PIERROT, *tout à coup.*

Si vous voyez Pierrette...

PIERRETTE, *anxieuse.*

Eh bien?

PIERROT

Dites-lui... (*Un silence.*)
Rien.

(*Pierrette fait mine de s'en aller; Pierrot la rappelle.*)

Arlequin! (*Pierrette revient.*)
Dites-lui... (*Il hésite.*)

PIERRETTE

Quoi?

PIERROT, *brusquement.*

Que je l'aimais bien.

PIERRETTE, *jetant son masque.*

Enfin!

PIERROT, *sautant debout.*

Dieu! C'est Pierrette!

PIERRETTE

Eh oui... c'est elle-même;
Soyez content, méchant!

PIERROT, *ne sachant plus que dire.*

Je... je... comme je t'aime!
Si tu savais...

PIERRETTE

Je sais. Tu me l'as dit tantôt.

PIERROT

Nous allons être heureux!

PIERRETTE

Oui, bien heureux, Pierrot!

(*Voix et rires dans la maison.*)

UNE VOIX

Bravo pour Colombine! (*Applaudissements, la fenêtre s'éclaire.*)

PIERROT, *saisi.*

Ah!... la fenêtre...

PIERRETTE, *effrayée.*

Encore ..

PIERROT, *doucement.*

Colombine...

PIERRETTE, *effrayée.*

Pierrot!

(*Pierrot regarde un instant la maison éclairée, puis il se retourne vers Pierrette et murmure en l'enlaçant.*)

PIERROT

Pierrette, je t'adore!

RIDEAU.

PAUL MAX.

UN CŒUR BLESSÉ

(Roman)

Au maître écrivain
RENE BOYLESVE
en souvenir du parfum d'amour des Iles Borromées.

Menaggio (Lago di Como) Avril 1907.

Si facile, indulgent de climat, le pays de Côme convient à tous ceux qui entendent bien ne pas résister à leur passion... Le plaisir rapide, la volupté et la mort, voilà quelle serait l'émotion générale de ce ROMAN DU LAC DE CÔME, *que j'entrevois, — pourvu que l'auteur se fût renseigné abondamment et aussi, qu'en écrivant, parfois il eût trempé ses feuillets dans cette eau où tant de mains fiévreuses cherchèrent un peu de fraîcheur, tandis que glissait la barque...*

MAURICE BARRÈS,
(Du Sang, de la Volupté et de la Mort.)

I

Depuis le moment où le *Lariano* avait quitté Côme, malgré la pluie fine qui au début du voyage brouillait l'atmosphère et chassait les passagers sous le rouf, le comte François d'Arvant était resté à l'arrière du navire. Les jambes serrées dans un shall, il s'était installé sur la banquette qui courait le long du bastingage. Ses yeux s'emplissaient du merveilleux paysage.

Le *Lariano* filait à quelques mètres de la rive et les larges palets de ses roues fouettaient l'eau à grands coups réguliers; l'écume s'échappait des deux tambours qui bombaient ses flancs et derrière lui un sillon blanc creusait l'eau azurée. Les montagnes à capuchon de neige baignaient leurs pieds dans la profondeur transparente du lac. De petits villages

s'accrochaient à leurs flancs, semant leurs maisons aux anfractuosités des roches et perchant un minuscule clocher d'église au pic d'une cime. Des sentiers grimpaient vers ces coins perdus aux noms sonores.

François d'Arvant goûtait la joie de vivre sans penser. Il se laissait bercer au roulis souple du bateau qui glissait dans un bruit d'eau.

De temps à autre on abordait à des pontons primitifs. Puis, dans un coup de sifflet, le *Lariano* reprenait sa course. Cernobbio! Moltrasio! Torno! Là-bas la villa d'Este, blanche et claire! Et le lac, d'abord rétréci dans l'encaissement des montagnes, s'étale en une large nappe lumineuse.

La pluie tombée, le brouillard se lève et François d'Arvant peut distinguer les jardins à balustrades de pierre, des terrasses ombragées de lauriers roses et de pins-parasols, les lumineuses villas aux façades blanches où le soleil allume des vitres d'or. La pensée du voyageur taciturne s'arrête à ces demeures somptueuses, coins perdus dans ce pays merveilleux, paradis de fleurs, d'eaux et d'oiseaux, créés par le luxe artiste de l'aristocratie milanaise.

Nesso! Le joli village est tapi au bord du lac. Ses maisonnettes aux toits plats jouent à renverser leur reflet dans le miroir de l'eau. L'église, à cet instant, toute blanche de soleil, dresse la grâce d'un campanile ajouré. Et Nesso dort, près du lac, au bas de la montagne couverte de vergers touffus, plein de pommiers ronds et de ruches d'abeilles.

François d'Arvant se réveille de sa torpeur. Il songe aux quelques semaines qu'il se promet de passer dans un coin de ce jardin enchanté. Il y apporte un corps fatigué et une âme lasse. Sa vie solitaire de désœuvré lui pèse dans sa monotonie trop heureuse.

A quarante-cinq ans, il a gardé physiquement toute la prestance de sa robuste jeunesse. Il descend d'une vieille famille dont il est le dernier fils et sa mine hautaine résume une lignée d'hommes qui ont su se préserver d'une déchéance sociale. Mais en cet âge de démocratie à outrance, le comte d'Arvant s'est refusé à prendre part à toute œuvre

contraire à ses croyances, et depuis plusieurs années il promène à travers l'Europe la nostalgie de son caractère.

Un hiver mondain, passé à Rome, lui impose à présent quelque repos. Puis une passion rebutée pour la princesse Waleswka le pousse à rechercher peut-être la préoccupation grisante d'une autre aventure.

Le *Lariano* serpente à travers un labyrinthe de petites îles. Et soudain, du milieu du lac, François d'Arvant embrasse tout le merveilleux paysage déployé en un somptueux panorama de jardins, de forêts, d'îles et de villages. La luxuriante végétation déborde de partout, étalant la splendeur ardente de ce « jardin de la Lombardie ».

Le défilé des villages continue, et dans cette fuite où le *Lariano* s'arrête un moment comme pour reprendre haleine, il croise les lourds chalands, dont l'unique mât, grêle et sans cordages, soutient une voile flasque et carrée, à grand'peine gonflée de vent, tandis que deux mariniers, de leurs rames minces et lentes, élargissent sur l'eau de grands cercles concentriques.

Bellagio !

Au long du quai pavé, que prolonge la route, de somptueux hôtels donnent tout de suite à cette ville un caractère emprunté et cosmopolite. La criaillerie des porteurs, le brouhaha des voyageurs, la crainte de l'apparat d'une tenue mondaine détourna le comte d'Arvant de s'arrêter à Bellagio.

Là-bas, en face, ne savait-il point une délicieuse retraite que lui offrirait Menaggio? Déjà le *Lariano* démarrait et, après avoir viré, traversait le lac en biais.

A présent le vent du soir s'était levé : le soleil éteint laissait derrière lui une vibration de lumière chaude qui faisait émerger plus clairs les sommets des montagnes. Le lac était agité, d'autant que le navire parvenu à la grande largeur du « lago di Como » avait à lutter contre un assez fort courant.

Menaggio se rapprochait. Le ponton, recouvert d'un garage à toiture de bois, grinça sous les

cordes qui saisirent à la volée les madriers piqués dans l'eau. François d'Avant descendit. Il était un peu transi par le vent froid qui venait, durant plusieurs heures, de lui souffler au visage. Un *facchino* s'était déjà emparé de son sac à main et lui-même, le shall jeté sur un bras, se dirigea vers l'*Hôtel de Menaggio*, à côté du débarcadère, heureux de se dégourdir les jambes et amusé à l'idée d'être là, sans autre souci que celui d'un repos très désiré.

II

Sabine Réveil avait passé toute cette après-midi sur la terrasse de l'hôtel, étendue sur une chaise longue. Elle était lasse sans avoir rien fait, et c'est à peine si quelques mots échangés à demi-voix avec sa sœur interrompaient ce silence volontaire.

Yvonne, fatiguée de broder, lisait; de temps à autre, au moment de tourner une page, elle levait les yeux et fixait le visage de sa sœur dont le regard perdu semblait suivre dans l'air les figures invisibles d'un songe intérieur.

— A quoi penses-tu, Sabine?

Sabine souriait, comme honteuse d'être surprise en faute. Un instant, ses traits reprenaient une expression moins absente et une réponse, qui visiblement était cherchée, lui montait aux lèvres.

— A rien de précis. A mon mari, à Paris; à des choses vagues!

Et chacune reprenait, l'une sa lecture, l'autre son rêve.

L'heure était chaude et tranquille. Une lumière ambrée flottait dans l'air et mettait aux choses des reflets métalliques.

Sabine laissa traîner ses doigts sur le sol et ramassa un des petits cailloux du gravier. Elle le garda, sans y penser, au creux de la main. Sa tiédeur mit une sensation voluptueuse dans la paume moite et très longtemps elle caressa la petite pierre polie et ronde.

Parfois, la tête relevée par les coussins, elle parcourait des yeux le paysage limpide, le lac très large

et Bellagio, là-bas, dominé par la masse noire et compacte des jardins en étage de la Villa Serbelloni.

Yvonne se leva. Elle vint s'accouder à la balustrade et regarda, au pied du petit escalier, les barques se balancer doucement. L'eau faisait un clapotis argentin contre le mur. Avec des lèvres gourmandes elle léchait les piquets et les marches de l'escalier. Et parfois, mince, longue, dans un coup de queue brusque qui faisait miroiter ses écailles, une *trote* — une truite du lac — sur un fond de galets, filait entre les algues.

Sabine vint rejoindre sa sœur. Elle descendit les marches de pierre et sur la dernière elle s'accroupit, les jupes serrées autour des jambes. Elle s'amusa des jeux de la lumière dans la transparence de l'eau; celle-ci semblait un cristal liquide et bleu. Sur les pierrailles s'accrochaient des fucus, des lentilles et des mousses aquatiques auxquelles le soleil donnait des teintes riches de velours mordorés. Des nèpes à pattes grêles couraient à la surface, bercées par le friselis, sans jamais disparaître.

Sabine plongea la main dans cette eau qui l'attirait. Un frisson lui parcourut le bras, remonta dans le corps, lui mettant un chatouillement voluptueux à fleur de chair. Le bout des doigts d'abord, puis la main, enfin, le poignet plongèrent avec sensualité dans cette eau douce et caressante. Sabine ferma les yeux, grisée. Il lui semblait que des lèvres de chair se posaient à son poignet et y attardaient un baiser passionné. Elle ouvrit, puis écarta les doigts, agitant légèrement la main pour ressentir le frôlement tiède contre la peau et soudain serra si fort que ses ongles lui blessèrent la paume Elle rouvrit les yeux, rappelée à la réalité par cette sensation douloureuse. Elle eut un soupir de tristesse et regarda sa main dont elle vit les bagues, touchées chacune d'une goutte de soleil, étinceler à travers le voile de l'eau.

Un bruit de rames la surprit. Une barque venait, petite et pansue avec un tendelet de toile porté par des cerceaux de bois léger. Cela lui donnait un air mystérieux dans la tranquillité de ce soir italien.

Sabine remonta les marches. A présent elle était

triste et taciturne plus encore. Une petite douleur lui faisait mal, là, dans la poitrine et lui pinçait le cœur.

Elle regarda de nouveau la barque mystérieuse et songea tout à coup aux gondoles de Venise dont elle avait aimé la douceur, à cause des idées romanesques que son esprit y attachait.

Yvonne fut frappée de l'expression douloureuse et fatiguée de Sabine.

— Allons, viens te rasseoir. Tu sembles lasse aujourd'hui, Sabine. Es-tu indisposée?

— Non, je m'ennuie. Je me sens une âme lourde. Mon cœur pèse dans ma poitrine. Je songe à la mort.

— Tu te renfermes trop en toi seule. Pourquoi ne demandes-tu pas à Jean de venir nous retrouver?

Sabine ne répondit pas. Le nom de son mari lui sembla inattendu et presque étranger. Le caractère altier et sans tendresses de Jean lui parut trop lointain de son état d'âme. Déjà depuis longtemps un divorce moral séparait ces deux êtres que la vie avait unis. Et la crise que le caractère de sa femme traversait en ce moment était restée si indifférente à Jean qu'il ne l'avait pas accompagnée dans cette longue villégiature italienne préconisée par le docteur sous le prétexte d'un trouble nerveux. Retenu à Paris par ses préoccupations d'affaires, — Jean Réveil était un banquier important, — il arguait de la longueur du voyage pour remettre son arrivée à une date indéterminée, mais passait par ailleurs plusieurs semaines à Trouville.

Sabine se répéta mentalement tout cela et sourit à sa sœur d'un sourire si navré et si mélancolique qu'Yvonne n'insista pas.

Restées orphelines alors qu'Yvonne était encore une enfant, celle-ci avait toujours vécu chez Sabine, même après le mariage de « sa grande », dont rien n'avait pu la séparer.

— Tiens! voilà le bateau! dit tout à coup Yvonne pour faire diversion.

Et toutes deux, se donnant le bras, retournèrent au bord de la terrasse d'où elles assistèrent à l'arrivée du *Lariano*.

III

— Regarde donc ce monsieur... Là-bas... à la petite table contre la verrière.

— Oui... eh bien?

— Ne te semble-t-il pas l'avoir déjà vu?

— Non, pas du tout... Attends donc.

François d'Arvant, après avoir regardé, par la fenêtre de la salle à manger, la terrasse et le paysage, tourna la tête et d'un œil distrait dévisagea les groupes attablés.

C'était la banale réunion de voyageurs de tout hôtel un peu fréquenté. La salle longue et étroite était semée de petites tables : Anglais, dont le sans-gêne ne craignait pas d'assister au repas en costumes de touristes, bottines poussiéreuses, culottes courtes et serrantes, les femmes gardant le chapeau sur la tête; deux Allemands à grandes lunettes d'or avaient endossé le smoking et parlaient bas en consultant la carte des vins... Un ecclésiastique, visage glabre et les yeux myopes, marmottait un *Benedicite* que deux jeunes gens — ses élèves, sans doute — n'écoutaient pas.

Le maître d'hôtel allait et venait d'un pas vif, écoutait un ordre chuchoté par un des Allemands, puis repartait. Il était petit de taille, avec un visage affable.

Le comte d'Arvant regarda plus loin; depuis un instant, il avait la sensation persistante d'un regard posé sur lui. Il rencontra celui de Sabine Réveil, vers qui sa sœur se penchait, en le fixant aussi. Un sourire plissa ses yeux et, sans insistance, il les observa.

Sabine Réveil approchait de la quarantaine. C'était une belle femme, corps souple et droit, visage aux lignes pleines. A peine jolie dans sa jeunesse, elle était à présent dans le suprême et chaud rayonnement d'une beauté certaine. La fatigue de ses yeux langoureux ajoutait à son charme et faisait découvrir la flamme secrète qui s'allumait par instant dans le regard en apparence indifférent.

François d'Arvant fut frappé de cette beauté plus évidente à force d'être détaillée. Il était de cette race

d'hommes qui, ayant beaucoup vécu et résumant toute cette vie dans l'étude et dans l'amour de la femme, se reconnaissent une faculté d'analyse assez perspicace pour découvrir un caractère par les caractères du corps...

Après avoir examiné Sabine, il se dit : « Ce doit être une femme très passionnée, d'une passion qui s'ignore peut-être elle-même et qui, certes, ne s'est pas encore manifestée. »

Cette affirmation éveilla davantage sa curiosité. Les hommes d'un certain âge éprouvent à découvrir la passion chez une femme une joie très forte. Le comte d'Arvant avait fait le tour de l'amour. Ses passions avaient été aussi célèbres que diverses, depuis celle pour la Marioni, danseuse de la Scala de Milan, pour laquelle il avait failli se tuer, jusqu'à son coup de cœur pour Mme Valcreuse, une jolie Parisienne dont il avait brisé la vie et qui était morte dans ses bras, à Venise. Mais, doué d'un caractère extrêmement volontaire et d'un cœur soucieux de connaître toutes les atteintes de l'amour, il avait survécu à cette vie orageuse et prétendait y rechercher des sensations nouvelles.

Cependant, Yvonne continuait à le dévisager, intriguée par l'idée confuse que ce voyageur solitaire ne lui était pas inconnu. Ce port de tête, ces yeux profonds et doux, cette grâce nonchalante, elle était certaine de les connaître. La certitude s'arrêtait là et aucun autre détail ne s'y ajoutait qui lui permit de se préciser à elle-même le lieu ou la date d'une rencontre possible...

Ce fut une petite obsession qui la tracassa durant le repas et qui s'aiguisait chaque fois que son regard croisait celui de François d'Arvant...

Sa sœur avait une seule fois prêté la même attention, mais, ne parvenant pas à retrouver le nom que cherchait Yvonne, elle y avait renoncé.

Cette préoccupation mettait entre elles un silence prolongé. Sabine regardait sur la nappe l'arc-en-ciel que faisait la lumière décomposée par le cristal prismatique d'un porte-couteau. Dans son verre pétillait de l'*Asti spumante*. Elle en but à petites

gorgées, amusée par cette boisson qui lui piquait la gorge, et elle eut un petit rire nerveux qui étonna Yvonne.

— Qu'est-ce qui te prend?

Sabine leva les yeux tout grands ouverts et suivit sans répondre la direction des regards de sa sœur... Elle vit que François d'Arvant la fixait avec insistance.

— Il m'agace, ton personnage... Est-ce que par hasard lui aussi nous reconnaîtrait?... Après tout, quelqu'un à qui dire bonjour de temps à autre, ce ne serait pas déplaisant... Cela nous changerait de tous ces Anglais silencieux et mornes.

On se levait de table. Les deux sœurs sortirent, désireuses de fuir le contact d'étrangers indifférents et voulant respirer l'air doux d'une nuit pleine d'étoiles. Elles sortirent par le jardin de l'hôtel. Tout de suite elles furent dans les ruelles entre des murs de jardins percés de portes basses, par-dessus lesquels pendaient par touffes des glycines et surgissaient des lilas, dont les parfums grisaient l'air aromatique...

— Vois-tu, petite sœur, vivre est une chose lourde et triste quand on vit enfermée dans son âme comme dans une cage. Du moins toi, qui n'es pas mariée — maries-toi le plus tard possible — tu as encore des illusions, des rêves, des espérances! Mais à mon âge on n'a plus que des souvenirs qui sont aussi des regrets. J'ai en moi des choses que nul ne soupçonne, des trésors de bonté, de tendresse, d'amour. L'amour! Celui-là je ne l'ai pas connu tout entier, quand j'avais ton âge j'ai rêvé d'une grande passion folle et unique, de quelque chose de doux et de terrible qui m'aurait brisée en me prenant... Elle m'aurait fait vivre cette minute, unique dans la vie d'une femme, où elle contemple la passion forte avec les yeux de son âme et lui parle avec la voix de ses sens... Tu ne peux pas comprendre, mais rappelle-toi ces paroles-là plus tard. Je suis à une heure de la vie où l'on réfléchit, parce qu'il devient certain qu'on commence à vieillir... Je les admire et je les envie, les femmes de quarante ans qui savent vieillir... Hélas! Pour arriver à cela, je pense, je sens qu'il faut avoir beau-

coup aimé, et aussi avoir été beaucoup aimée... Cela n'est pas mon cas... Oui, oui; tu me blâmes... tu t'étonnes... Ah! ma petite Yvonne, tâche d'avoir un peu d'indulgence pour « ta grande »!... Mon mari! Le pauvre garçon est resté trop étranger à tout ce qui me touche... Et puis Jean est si froid, si peu tendre, si ignorant de mes sentiments que lui aussi, sans le savoir certes, est une des grandes raisons de ma détresse sentimentale... Vois-tu, j'ai tant de tristesse et d'appréhension en moi que j'ai tout à la fois peur de la solitude et que je souffre d'une présence étrangère.

Il y eut un silence comme si Sabine continuait son monologue intérieurement. Elles étaient revenues au bord du lac, à une *piazetta*, pleine de l'obscurité tombant d'arbres touffus. L'heure était immensément tranquille et sereine. Des lumières de barques rodaient sur le lac. Parfois des voix invisibles disaient quelque part des mots confus et sonores. Et une lanterne, fixée au piquet d'un ponton, jetait une traînée jaune qui semblait vivante parce que l'eau tremblait un peu...

Les deux jeunes femmes revinrent par la route qui longeait la rive où des barquettes étaient échouées.

— Il me semble, disait Sabine, que quelque chose va m'arriver que je redoute et que j'attends... Mon cœur est douloureux et je voudrais m'endormir d'un grand sommeil lourd et sans rêve... Ainsi je m'anéantirais, je ferais taire tous ces désirs qui brûlent en moi... Et je me réveillerais plus vieille, déjà accoutumée à cette idée, à cette déchéance...

Et Yvonne sentit le bras de sa sœur se crisper sur le sien. Elle avait écouté cette confession, faite à voix basse dans l'ombre, avec une tendre commisération. Elle n'avait rien répondu parce que les mots qu'il aurait fallu dire ne venaient point à ses lèvres et qu'elle le sentait.

Elle se contenta d'être la sœur attentive et douce qui aurait voulu avec des mains tendres panser les plaies de ce cœur qu'elle écoutait souffrir.

En retraversant le jardin de l'hôtel, elles enten-

dirent un pas qui faisait grincer le sable de l'allée. Et comme la nuit était claire, Yvonne reconnut le voyageur qui l'avait tant intriguée pendant le repas.

IV

— Parfaitement, Mademoiselle, parfaitement, chez Mme Garnier-Davricourt. Il y a deux hivers.

— Vous étiez en duc de Lauzun... et j'étais en Marion de Lorme...

— Je m'en souviens... C'était charmant.

— Nous avons dansé ensemble le boston final...

— C'était peu XVIIIe... Enfin... Vous avez de la mémoire!... mais Mme votre sœur, je la connais donc également?... Attendez donc... elle était...

— Elle était en souci. Quelle idée. En souci!... C'est bien là son caractère... Mais la voici... toujours rêveuse...

— Toujours charmante... Représentez-moi, je vous prie...

C'était à quelques jours de là dans le hall de l'hôtel; au moment où Sabine sortait avec sa sœur, le facteur remettait un paquet de lettres au portier. Chacun s'empressait. Pour une lettre de François d'Arvant mêlée par erreur au courrier d'Yvonne Darmont, quelques paroles s'échangeaient. Ce nom lu sur l'enveloppe frappait la jeune fille et lui rappelait soudain la circonstance dans laquelle elle avait connu François d'Arvant. Deux ans auparavant, à Nice, dans un bal costumé, chez Mme Garnier Davricourt, elle avait été présentée au comte par la maîtresse de maison. La grâce avenante de la jeune fille lui valait ce jour-là d'être un peu la reine de la fête et de recevoir les hommages empressés de plusieurs cavaliers, parmi lesquels François d'Arvant, alors dans le beau de sa passion pour Mme Valcreuse... C'était cela qu'Yvonne venait de rappeler, dans le hall de l'hôtel de Menaggio, à son interlocuteur. Celui-ci, habitué à garder, même confus, le souvenir de toute femme passant dans sa vie, avait aussitôt évoqué très vive la vision de cette fête, à l'issue de laquelle, d'ailleurs, sa maîtresse,

dans un coup de tête, s'était enfuie avec lui à Venise, pour y mourir trois mois après.

— Ma sœur, Mme Sabine Réveil... M. le comte François d'Arvant, un de mes danseurs...

Et Yvonne ajouta, dans un sourire :

— Ton admirateur !

D'Arvant s'inclinait. Sabine salua de la tête, et tendant une lettre à Yvonne, elle expliqua :

— Les Salviati nous prient d'aller demain à la Villa Dante. Il paraît qu'on jouera la comédie dans le parc...

— Décidément, interrompit d'Arvant, qui allait se retirer, nous sommes destinés à nous voir. Vous connaissez les Salviati... Fabio Salviati est pour moi un ami de vingt ans. Nous nous rencontrerons chez eux demain...

— Oui, nous les connaissons beaucoup... Mathilde Salviati est une compagne de couvent, dit Sabine; nous avons joué avec les mêmes poupées et les mêmes jouets militaires de ses frères... Elle a passé plusieurs vacances chez ma grand'mère à Bruges.

— Bruges, une jolie ville un peu triste, dit François, avec des églises délicieuses, une ville ancienne, enveloppée frileusement dans le silence désert de ses longs canaux.

La phrase dite d'une voix douce et presque sans timbre étonna Sabine... Le comte ne lui fut plus indifférent. Les beaux yeux la fixaient. Elle eut le désir inconscient de ne point paraître inattentive. Yvonne décachetait une dernière lettre et la parcourait du regard.

— Eh ! bien, Monsieur, continua Sabine, nous serons ensemble à la Villa Dante... Vous connaissez ce nid de verdure et d'art... Elle a beaucoup de goût, mon amie Mathilde... Elle tient cela de son père...

— C'était un artiste, s'il m'en souvient...

— Oui, un sculpteur de beaucoup de talent : Faucheron, Norbert Faucheron. Ne l'avez-vous pas connu ?

— Non, pas que je sache !...

— Un homme singulier... un caractère bizarre, ombrageux, versatile, terrible dans ses colères, faible

et irréfléchi dans ses bontés; il a gâté Mathilde jusqu'à en faire la petite bohême sans cervelle que vous avez sans doute connue.

— Oui, dit d'Arvant, je l'ai connue à la veille de son mariage avec Fabio qui l'avait rencontré la première fois à une ouverture officielle de salon... il était alors attaché d'ambassade... Ce fut le coup de foudre et leur mariage...

— Ce fut le coup de tête, jeta Yvonne.

— Oui, c'était à ce moment une vraie tête de linotte!

— C'est à présent une linotte sans tête, dit Yvonne; d'ailleurs, pour l'épouser il fallait un peu d'audace : son Fabio, c'est un chauve qui a du toupet!

— Mademoiselle, protesta François, qui riait...

— Eh bien, quoi! Je l'aime bien, Mathilde : c'est une bonne fille... Une bonne fille à tout défaire... Il y a d'ailleurs de bien jolies choses chez eux...

— Le grand amour des premiers temps de leur mariage dure encore... et il durera longtemps... c'en est scandaleux.

Sabine sourit, en disant cela. Mais elle eut dans les yeux un regret. François d'Arvant s'en aperçut. Il avait l'habitude de suivre dans les yeux de toute femme le reflet des pensées cachées. Souvent il avait ainsi surpris, derrière une phrase que prolongeait une suspension dans la voix, le secret d'une douleur. L'eau trompeuse du regard voilait des choses mystérieuses qui lui apparaissaient parfois dans un remous des passions.

Chez Sabine le gentilhomme surprit un de ces regards. L'étincelle des yeux pétilla, mais aussitôt s'éteignit sous le clignotement nerveux de la paupière. On aurait dit qu'une larme avait voulu perler au coin de l'œil, retenue et rentrée immédiatement par le jeu de la volonté.

En causant on était sorti du hall : maintenant c'était le plein air de la terrasse, le lac, les montagnes...

— Comme elle est belle, tendre et accueillante, l'âme de ce paysage... il y a en elle de la ferveur et de la force... une force neuve qui retrempe la nôtre...

on aime à la regarder vivre, à regarder sur le visage de cette terre de volupté et de grâce les heures mettre la caresse de leurs doigts d'ombre ou de lumière... Car elle est vivante, cette âme, et ce visage pense ou sourit... Ne croyez-vous pas, Monsieur.

Elle se tourna vers François d'Arvant. Yvonne s'était écartée de quelques pas, vers la balustrade. Lui regardait Sabine, de la douceur au fond des yeux et fixait les siens. Puis, après un silence, il dit très doucement :

— C'est vous, Madame, qui avez une âme ardente... elle chante dans votre voix!

Et d'autres mots encore, qu'il ne dit point, lui vinrent aux lèvres...

V

C'était charmant. Le jardin étageait une série de gradins taillés dans la roche. Sur leur pente, on avait aménagé des sièges, des bancs rustiques, des loges de verdure et de feuillage du plus ravissant effet.

De là, les spectateurs dominaient parfaitement la scène établie sur un terre-plein formé par le croisement de plusieurs allées et encadré par le décor de vieux arbres. Les portants de ce décor étaient des bosquets et des taillis et la toile du fond n'était autre que le merveilleux panorama du lac de Côme, assez lointain pour être vaporeux et envelopper tout l'atmosphère d'un silence transparent.

Mathilde Salviati avait imaginé de jouer les *Nozze di Figaro*, et sa verve, son esprit et son inlassable entrain avaient eu raison des difficultés d'un pareil projet. Fabio Salviati, doué d'une très jolie voix, avait pris le rôle de Figaro et elle-même s'était amusée de cette idée de jouer Chérubin en travesti. La marquise de Belmonte, une jeune veuve qui habitait en voisine amicale la Villa Colombine, n'avait pas refusé de jouer Rosine, tandis que sa sœur faisait une Suzanne accorte et très fine mouche. Le comte Almaviva empruntait la voix de Marco Reni, un ami intime de Fabio Salviati, qui habitait la Villa Dante pendant

une grande partie de l'été et qui en ce moment y achevait un roman, commencé vers la fin de l'hiver à Rome. Car Marco Reni était un écrivain de talent, qui comptait au théâtre plusieurs succès et dont un roman, *La Mascheria*, avait été accueilli avec une bienveillance grandissante.

L'orchestre, caché derrière les taillis des portants, attaquait le final. Puis, tandis que les personnages de Mozart s'éclipsaient vers leurs loges construites là-bas dans des cabanes de planches, ce fut une débandade de l'assistance.

Les dames aidées de leurs cavaliers quittaient leurs stalles élevées et reprenaient terre. C'étaient des rires, des demi-chutes où, dans un retroussis léger de jupes, se découvraient un pied, un mollet de femme moulé dans la soie du bas, un bout de soulier cherchant à tâton un point d'appui sur le rebord d'un gradin.

Sabine Réveil et sa sœur s'étaient assises presqu'au bas de la pente, près de la scène. François d'Arvant les avait rejointes au premier entr'acte. Il était nouveau venu dans la société que formaient là les invités des Salviati. C'étaient pour la plupart des châtelains des environs, quelques personnes de la haute société milanaise ou florentine qui habitaient des villas voisines ou qui étaient descendues dans les grands hôtels de Bellagio, de Cadenabbia ou de Tremezzo.

L'animation à présent grandissait. Quelques groupes se formaient au hasard des sympathies ou des conversations. On entendait en passant entre les groupes des mots italiens, clairs et sonores, répondre à la volubilité du français ou se croiser avec des mots anglo-saxons, gutturaux et graves. Un singulier contraste que ces femmes et ces hommes de nationalités diverses se comprenant parfois avec difficulté et s'efforçant d'échanger leurs idées et de lier plus exacte connaissance.

Sabine Réveil regardait ces groupes changeants et qui lentement s'acheminaient vers la Villa Dante à laquelle conduisait le lacis des allées et dont le bâtiment en style florentin se voyait par morceaux entre les arbres du jardin.

Le buste légèrement penché, elle appuyait les mains au pommeau en boule de son ombrelle. Un grand chapeau de paille légère lui ombrageait le front. Elle tourna la tête à demi, sans bouger le corps et vit leur nouvel ami, François d'Arvant, qui causait avec Yvonne. Elle regardait le couple qu'ils formaient avec une pensée inattentive; c'était l'habitude de chercher sa sœur du regard qui l'y avait poussée. Puis une idée plus nette de la réalité lui vint et le désir aussi, brusque et tenace, de connaître les choses dont ils pouvaient s'entretenir, d'entendre les mots qui se pressaient sur leurs lèvres. Elle résolut instinctivement d'interrompre leur conversation. Et cela parce que le visage de François d'Arvant lui apparaissait en plein soleil avec des traits volontaires et l'ombre des cils longs descendant sur les prunelles.

Sabine fit un pas vers eux. Ce geste détourna sur elle le regard de François qui fixait Yvonne l'instant d'avant et Sabine surprit dans ce regard d'homme un sourire, une douceur, une câlinerie, qui lui fit mal d'une petite douleur physique...

— De quoi parlez-vous?... Suis-je indiscrète?

— Du tout. Nous discutions la musique de Mozart, cette musique qui a une âme si sensuelle, si sentimentale, si amoureuse... Rappelez-vous *Don Juan*... Et je parlais à Mademoiselle des ravages que j'ai vu faire par cette musique... Elle a une influence néfaste et maladive sur certaines âmes de femmes exaltées... J'ai connu une jeune femme... elle est morte aujourd'hui d'une maladie de langueur,... qui ne pouvait entendre sans pleurer certains airs de musique passionnée, *Don Juan*, par exemple, ou *Werther*!

— En effet, dit Sabine, la musique est perverse. On reproche à certaines femmes des caprices, des coups de tête. C'est la musique... la musique qu'elles aiment trop... qui leur aiguise les nerfs. C'est la musique qui en est cause...

— Vous voyez, Mademoiselle, dit François en désignant Sabine, vous voyez que votre sœur abonde dans mon sens.

A ce moment, sur l'esplanade presque déserte, Mathilde Saviati déboucha en courant du sentier qui conduisait à la cabane servant de loges. Elle courait et riait si fort, la bouche ouverte et montrant toutes les dents, qu'elle n'eut plus la force d'avancer et s'affala sur un banc.

Marco Reni, qui la poursuivait, riant aussi, la rattrapa et l'embrassa dans le cou. Mathilde, riant toujours, le repoussait faiblement. Tout le monde regardait, étonné.

— Cela vous apprendra à me provoquer, dit Marco.

Mathilde se releva. Elle avait les yeux excités et brillants. Elle passa sur ses lèvres le bout de la langue, des deux mains releva sa coiffure qui lui tombait sur le front et sans plus se soucier de Reni, qui restait debout à côté d'elle, un peu gêné, elle se dirigea vers la villa où ses invités l'attendaient.

Fabio Salviati fermait la marche de la petite troupe retardataire... Il allait à pas lents, le front préoccupé, à côté de François d'Arvant qui l'avait rejoint. Ils venaient tous deux d'assister à la petite scène entre Mathilde et Marco

— Tu vois, disait Fabio à son ami, un exemple de son état d'âme... Tu l'as connue espiègle, gamine, sans réflexion et ne mettant, au delà des actes inconsidérés de sa conduite, ni une arrière-pensée ni une intention malveillante. C'était bien ainsi, elle était charmante ; chacun la connaissait et son originalité ne choquait personne, parce qu'elle ne manquait jamais de mesure. A présent elle est nerveuse, irritable; sans raison elle pleure, avec des larmes brusques et des sanglots. L'instant d'après, elle rit très haut et longtemps, d'un rire qui sonne faux et qui fait mal. Tu sais comme elle a une nature droite et honnête. Elle n'était ni coquette ni provocante. Aujourd'hui, depuis quelque temps, elle est toute changée. Elle me fait peur, François... Serait-elle malade?

D'Arvant regarda son ami qui semblait abattu. Il l'arrêta en lui posant la main sur l'épaule.

— Non, mon cher, elle n'est point malade, physi-

quement du moins. Mais ta femme est à un âge critique .. elle a trente-deux ans ..

— Trente-quatre, rectifia Salviati.

— Raison de plus... Elle est au tournant sentimental le plus dangereux, parce qu'il est le dernier... Avec une nature comme la sienne, il faut prendre garde au coup de cœur et au coup de tête... Surtout, l'issue de cette crise, car c'est une crise morale, dépend de toi seul... Surveille-la, soigne-la comme une malade... surtout ne montre devant elle aucune inquiétude; ne lui fais ni reproches ni scène de jalousie... et tu verras... son honnêteté reprendra le dessus...

Falio jeta les yeux vers le visage de François d'Arvant... Celui-ci avait un air grave :

— Vois-tu, Fabio, on ne sait quelle part d'instinct ou d'atavisme met au cœur de la femme une force à laquelle elle ne peut pas ne pas obéir et qui la jette aux pires aventures sentimentales, à la honte des plus cruelles déchéances, à la détresse des plus tristes désillusions... C'est d'elle-même qu'il faut la sauvegarder. Il faut la plaindre plus que la juger et surtout il faut la guider, l'entourer de soins et de tendresses et attendre qu'avec l'âge définitif le calme de l'imagination, du cœur et des sens se soit rétabli chez elle. Avant cela il faut que le mari ou que l'amant défende la femme aimée contre les tentations de la vie.

Et François ayant dit ces paroles qui résumaient sa pensée profonde et intime, sa connaissance du cœur féminin, tout ce qu'il en avait appris durant sa longue carrière d'amant, eut un silence. Il sembla au mari qui l'écoutait que ces pensées ne s'appliquaient pas peut-être exclusivement à sa femme et que pendant ce silence le comte regardait avec un regard très long quelque chose ou quelqu'un qui marchait devant lui.

On était arrivé à la villa. Quand Fabio, accompagné de François d'Arvant, pénétra dans la haute véranda, qui avec la terrasse ouverte de plain-pied formait en ces journées torrides un salon de réception frais et ombragé, il y trouva ses invités entourant le buffet chargé de rafraîchissements.

Yvonne causait avec Marco Reni dans un coin de la terrasse. Curieuse de choses d'art, la jeune fille questionnait l'écrivain sur les tendances littéraires de l'Italie contemporaine. Elle avait une profonde admiration pour Gabrielle d'Annunzio et comme précisément Reni était un disciple fervent du maître, elle l'interrogeait avec plaisir.

A l'opposé de la terrasse, Sabine Réveil s'était réfugiée dans un coin d'ombre; appuyée à la balustrade de pierre, elle dominait le jardin, tournant le dos à ceux qui l'entouraient; elle paraissait absorbée par une rêverie lointaine.

François s'approcha d'elle :

— On dirait à vous voir, Madame, que la musique de Mozart vous a mis sur l'âme un voile de mélancolie. Aurait-elle sur vous une de ces influences dont nous parlions tout à l'heure ?

— Non, Monsieur, mais je vous confierai que je ne suis pas dans un de mes jours de gaîté... Je suis venue à cette fête un peu dans l'espoir de me sortir de mon cercle d'idées noires. Cela ne m'a pas réussi... J'ai quelque envie de me sauver.

— Ne faites pas cela... Dans une pareille disposition d'esprit la solitude est mauvaise conseillère... Causons plutôt de bonne amitié.

Sabine eut la sensation qu'il déchiffrait cette vague impression de malaise qui flottait en elle.

— Oh ! disait François, ce n'est pas que je vous demande des confessions. D'ailleurs laissez-moi croire, — et je parle un peu par expérience — que si vous étiez amenée à m'en faire, ce seraient plutôt des idées que des faits que vous auriez à détailler. — Oui, oui, je connais cela : du vague dans l'esprit, une paresse du corps qui vous paralyse les membres, une langueur qui vous amollit pendant des heures sur une chaise longue... et l'imagination qui part en campagne... elle invente des aventures, dont on a le nostalgique regret... elle crée des fictions agréables mais qui sont, hélas ! des fictions, et voilà qu'on se retrouve sans beaucoup de courage et avec une petite envie mauvaise de faire une grosse folie.

Sabine se mit à rire, par contenance et un peu pour

cacher sa surprise de se voir si exactement analysée. Il continuait à parler, d'une voix douce, l'éclairant petit à petit sur elle même, lui mettant au cœur une gêne douloureuse... Elle aurait voulu lui crier de se taire et en même temps elle guettait ses paroles, elle l'écoutait avec attention. Une colère sourde la prenait contre cet étranger qui pénétrait ainsi le secret émoi de son état d'âme et un autre sentiment se mêlait à celui-là qui était de confiance spontanée pour cet homme au visage grave et amical et qui, délicatement, se penchait sur son cœur pour l'écouter vivre et lui conseillait de ne point se perdre...

Maintenant dans le salon on riait, dans la gaîté heureuse d'une fête sans contraintes. Marco Reni causait toujours avec Yvonne et Sabine, regardant par hasard à la dérobée de ce côté, surprit sur le visage du romancier une animation attentive et empressée.

Mais près d'elle, Sabine écoutait toujours François. Ce fut bientôt, entre eux, une causerie dont ils avaient peur d'interrompre le charme amical... Et Sabine pensa qu'elle avait peut-être trouvé ce qu'elle cherchait, cette raison de ne plus se complaire dans sa tristesse : elle sentit s'éveiller en elle un peu de reconnaissance qui alla vers lui.

François d'Arvant fit chez cette femme taciturne la découverte d'une âme concentrée. Il sentit qu'une flamme intérieure la dévorait d'un feu passionné dont l'ardeur l'étonna non sans l'effrayer et lui fit désirer d'en mieux connaître la force après cette révélation.

X

Sabine Réveil avait souffert toute sa vie de cette tendresse qui lui brûlait le cœur. Semblable à ces enfants trop timides pour marquer, même aux êtres les plus chers, des sentiments affectueux, elle avait toujours éprouvé une insurmontable contrainte à dévoiler ses affections. Petite fille, elle avait eu la réputation d'être dissimulée alors qu'elle n'était que farouche. Cœur ombrageux, elle souffrait de ne pouvoir se livrer spontanément à ceux qu'elle aimait.

Plus tard, en grandissant, cette réserve n'avait fait qu'augmenter. Jeune fille, elle s'était refusée à rechercher les avantages de sa situation mondaine. Les hommages que lui valaient son esprit et sa beauté, lui semblaient si contraints, si faux, qu'elle se sentait, à les entendre, de la tristesse plutôt que de l'orgueil. Elle préférait aux mois d'hiver passés à Bruxelles, le séjour d'été dans la maison natale à Bruges, où chaque année elle retournait auprès de sa grand'mère maternelle.

Aujourd'hui encore c'est avec une douceur émue qu'elle évoque la grande demeure aux chambres fraîches dans la pénombre des rideaux et qui fleurent bon l'odeur pimentée des pommes mûrissant sur le marbre des cheminées. Elle se rappelle sa chambre aux tentures de cretonne à grands ramages, dans laquelle se trouvait une forte armoire en chêne où grand'mère enfermait sa réserve de linge, nappes en belle toile et draps de lit sentant la lavande ou le vétyver. C'est dans le jardin calme qu'elle avait joué, qu'elle s'était plus tard promenée. Elle connaissait tous les recoins de la vieille et vaste maison, depuis le salon à stores de peluche, dont les meubles étaient toujours recouverts de housses, où il y avait un petit rond de drap, de crochet ou de sparterie devant chaque chaise et chaque fauteuil, jusqu'au grenier, immense débarras où tant de générations avaient accumulé sans trop savoir pour quels usages les non-valeurs du mobilier, qui gisaient là, poussiéreuses et fantômatiques dans l'ombre où elles semblaient toujours se taire quand la petite fille approchait.

Puis les années avaient passé. Après quatorze ans une petite sœur était née, elle aussi venue au monde dans la maison ancestrale; mais sa naissance avait coûté la vie à sa mère Mme Darmont était morte, confiant le bébé encore inconscient à la fillette déjà grave et sérieuse. Hélas! la mort de sa fille avait abattu tout à fait grand'maman. Quelques semaines après elle s'éteignait tout doucement dans les bras de M. Darmont qui adorait la bonne vieille. Et Sabine se souvenait de la dernière fois où elle l'avait vue, couchée sur son lit mortuaire, la tête au creux de

l'oreiller, mains en croix tenant un crucifix et le visage d'une pâleur d'ivoire un peu jaune, sous sa couronne de cheveux gris bouclés et son bonnet à tuyautés de dentelles. « Elle dort sans doute », avait pensé la fillette. Car la mort n'avait pas altéré la douceur paisible des traits et depuis sa tendre enfance Sabine l'avait toujours connue ainsi, telle qu'elle était là dans le grand lit de famille, où tant d'êtres chers s'étaient éteints, las des monotones recommencements de la vie...

Et celle-ci avait pourtant continué pour ceux qui restaient. Sabine avait compris les responsabilités qui lui incombaient. Elle avait été la mère de sa jeune sœur, l'élevant avec un soin jaloux. M. Darmont, vivant avec ses enfants, avait essayé de leur faire oublier la tristesse qui pèse sur des fillettes privées des caresses maternelles. Mais chaque fois que Sabine revenait d'un bal ou du théâtre, elle ne manquait pas d'aller embrasser Yvonne dans son petit lit, la bordait et lui adressait un sourire que la petite semblait apercevoir dans son sommeil et qu'elle rendait à « sa grande ».

La mort de sa femme avait été pour Albert Darmont un coup inattendu dont il ne devait plus se relever. Lui qui jadis était si jovial et plein d'une gaîté jeune, à présent restait morne et taciturne. Sabine, depuis la mort de sa mère, ne se souvenait pas d'avoir vu un sourire éclairer le visage aimé.

Aussi, sentant sa fin approcher, miné par le chagrin et par la fatigue qu'il s'imposait pour oublier, il avait supplié Sabine de se marier, tant il redoutait de laisser ses enfants seules dans la vie.

Une année, alors que leur séjour de vacances avait été plus long que de coutume, Albert Darmont avait été pris de suffocations et de crachements de sang. Le docteur Renard, le vieux médecin de la famille, avait conseillé un voyage de repos en Algérie. Le malade s'y était énergiquement refusé. Mais ses craintes, devenues plus vives, firent son désir plus anxieux de voir Sabine mariée. Et celle-ci, par raison et pour tranquilliser son père, avait accepté d'épouser Jean Réveil, un banquier de beaucoup d'avenir, avait

dit Mme Varinas, une bonne dame, dont la manie était de faire des mariages et qui ne vivait plus à l'idée de manquer celui-ci.

Dès le début ce mariage devait être ce qu'il serait jusqu'au bout : une union où les fortunes parfaitement d'accord laissaient les cœurs sans lien et sans amour.

La lune de miel passée, Jean, peu perspicace et d'ailleurs nullement sentimental, s'était cru autorisé à juger sa femme froide et hautaine. La réserve de la jeune fille qui subsistait chez la femme lui parut déplacée et fut cause entre eux d'une erreur amoureuse où sombra le seul espoir qui restait de rapprocher ces deux caractères trop contradictoires. Une année n'était pas écoulée que le divorce moral était absolu entre les deux époux et accepté par le mari avec indifférence, par la femme avec désespoir, un désespoir muet et douloureux dont nul n'avait soupçonné la détresse immense.

Entretemps Albert Darmont était mort, plus calme de savoir qu'Yvonne ne resterait pas sans défense. Et, en effet, dès le lendemain de cette mort, Sabine demandait à son mari l'autorisation, accordée avec insouciance, d'accueillir sa sœur chez eux. De ce jour la vie des deux femmes était devenue si intime que Sabine avait trouvé dans la tendresse d'Yvonne un dérivatif à son chagrin et à sa solitude.

Aujourd'hui, Sabine Réveil avait trente-neuf ans. Sa jeunesse et le printemps de sa vie de femme s'étaient passés lentement, laissant en elle le désespoir et la fatigue de se sentir inutile et incomprise. Elle avait cherché à se tromper elle-même et à tromper son attente. Voulant se persuader que son désir de vivre ne tendait point uniquement à connaître un grand amour, elle s'imagina que ce cœur passionné, qui battait à coups douloureux dans sa poitrine, n'était pas fait pour l'amour et que si personne ne comprenait ses élans de tendresse, c'est qu'elle s'illusionnait sur leur force et sur leur profondeur...

Elle chercha à se griser. Elle tenta d'oublier. Elle fut durant plusieurs hivers une des femmes les plus en vue de la société bruxelloise. Elle suivit la

mode et quelquefois la fit. Elle s'étourdit de fêtes, de réceptions, de théâtre et de visites, occupant chaque heure de sa vie de mille riens dont elle faisait de grands touts, afin de n'avoir pas le temps de penser et de se ressaisir.

Mais un jour vint où elle se retrouva devant elle-même, toujours aussi triste et aussi désabusée. Elle comprit qu'elle cherchait bien vainement à user sa vie. Des trésors de tendresse lui bouillonnaient dans le cœur. L'amour demeurait pour elle la féerie lointaine et merveilleuse, l'enchantement dont elle ne connaîtrait jamais la puissance délicieuse, le joug tant espéré. L'amour maternel n'avait même pas apporté à ce cœur impatient d'aimer le dérivatif des caresses à donner à l'enfant. Le mariage de Sabine était resté stérile et la solitude morale de la jeune femme en était d'autant plus douloureuse.

Ce n'est pas que Sabine, dans cette vie mondaine et très en vue, n'eût été l'objet d'ardents désirs et d'hommages nombreux. Mais elle avait toujours et avec tant d'évidence reconnu le sentiment d'orgueil, d'ambition ou d'intérêt qui guidait ces hommes et leur soufflait leurs mots qu'elle avait repoussé avec horreur ces tentations. Non que la faute à commettre lui fit honte ou peur, mais elle ne s'en jugeait capable et ne voulait s'en absoudre qu'avec l'excuse d'un amour sincère et d'une passion égale à la sienne.

Aussi, devant l'inutilité de cette dépense mondaine avait-elle renoncé à trouver là ce qu'elle cherchait. En compagnie de sa sœur elle avait beaucoup voyagé. Très instruite, élevée par son père dans une admiration avertie des choses artistiques, elle avait communiqué ce goût à Yvonne. Ensemble elles avaient parcouru les pays et les villes d'art, l'Espagne, la Hollande pour ses musées de peinture, l'Allemagne pour ses trésors d'art gothique, l'Italie pour ses villes millénaires et la gloire qui s'attache aux pierres de ses villes et au nom même de ses cités.

A présent Sabine sentait l'âge venir, sournois et méchant. La vieillesse précoce, la vieillesse des femmes qui n'ont pas aimé la guettait au détour des

quarante ans. Sa tristesse en était plus profonde de n'être pas encore adoucie par la résignation et le renoncement. Elle aurait voulu pleurer longuement sur elle-même, de se sentir ainsi abandonnée. La vie lui semblait avoir un goût amer et triste. L'espoir même de la passion, qui l'avait durant tant d'années soutenue sans qu'elle s'en rendît compte, allait disparaître, détruisant tout et ne laissant après lui que l'ombre.

Etre vieille ! Elle allait bientôt être vieille !

Chaque matin elle guettait sur son visage, hier encore si beau, chaque ride, chaque griffe nouvelle faite à sa beauté.

Et la terreur de la mort l'étreignait toute.

HENRI LIEBRECHT.

(*A suivre.*)

LE DOUZIÈME PROVISOIRE

Nous avons cet heureux sort, hommes de lettres belges, qu'on nous « inaugure » et qu'on nous enterre : entre ces deux extrêmes, on ne nous touche pas. Mon Dieu! c'est toujours cela. Si on ne nous aide pas à vivre, on ne nous empêche pas de mourir : il faut dans la vie, même si on ne le peut, savoir se contenter de ce que l'on a. Nous avons la chance de nous faire « inaugurer » énormément, tous ces temps-ci — je tiens à dire à M. Louis Dumont-Wilden que je n'ignore point le sens exact du mot « inaugurer ». Lui non plus.

Le Roi est venu voir nos portraits. Il a causé avec nos gloires. Le Roi est tout à fait gentil. Et puis, il a une façon exquise d'être tout à fait gentil : il amène notre délicieuse petite Reine, oiseau blond, sage, et connaissant le gazouillis qui plaît, charme, séduit. « Tout Bruxelles pour la Reine Elisabeth a les yeux de son royal mari ». (Je sais bien que ce vers est un peu long, mais quand on n'a pas le génie, on le remplace par la quantité.) L'inauguration de la section des lettres belges par nos charmants souverains prit un peu la couleur d'un *five o' clock tea* dans l'intimité. Et ainsi c'est beaucoup mieux. Il y eut des discours et pas de thé. Aucune importance : le thé n'eût pas manqué d'être mauvais et les discours furent bons, bien qu'officiels. Emile Verhaeren parla fort agréablement, du moins, on le suppose, car personne n'entendit, sur le moment. Mais puisque notre grand Verhaeren est un poète, il doit nécessairement faire d'excellents discours : M. Henri des Fontaines ne soigne-t-il pas bien les malades? Picard, piquant son laïus, fut ému. Je comprends cela : pour un discours officiel, c'était un discours non officiel. Et nos revendications furent exposées avec un fort méritoire courage. C'est parfait. On ne jouera peut-être pas l'*Oiseau bleu,* parce qu'au dernier moment Maeterlinck enverra un huissier — oui, ma chère, Maeterlinck

envoie souvent un huissier, histoire de rire! — mais on jouera autre chose : M. Reding jouera une pièce de M. Fonson. M. Fonson jouera également une pièce de M. Fonson.

Le Roi et la Reine eurent la bonne grâce de causer avec beaucoup d'écrivains. Les écrivains en étaient bleus, — surtout les rouges. Camille Lemonnier rutilait, en bleu. Giraud, qui prit l'humanité en haine, on ne sait pas au juste pourquoi, avait l'amère narquoiserie annonciatrice d'une de ces bonnes rosseries à mi-voix de quoi il a le secret. Eekhoud – mon Dieu, oui, Eekhoud... — se faisait des cheveux et, comme Calypso — ou à peu près — se plaignait, dans son désespoir, d'être officiel, mais le restait. Rency était petit, — il n'a pas changé — mais *athénéen*. Paul André était vainqueur : il arborait une magnifique rosette violette sur un uniforme impeccable... (à l'ordonnance, mon capitaine, oui, oui à l'ordonnance). Et puis quel sourire! Les dents de Paul André se firent admirer pendant vingt minutes par une charmante jeune fille, à qui j'ai dû affirmer que les dites dents ne servaient point de réclame à un dentifrice.

***

Et puis, nous ayant « inaugurés », le Roi et la Reine s'en furent inaugurer Paris. A Bruxelles, on leur offrit des discours, — Picard déjà nommé; l'abbé Verriest prolixe et bien disant; Chauvin, disert au-dessus d'une belle cravate blanche, — à Paris, on offrit des « granités à l'orange ». Je ne sais pas ce que sont les granités à l'orange; mais il me semble que ce doit être délicieux. Simple impression. Banquets, banquets et banquets. Nos souverains, dans le temps qu'on n'était pas à table, ont conquis Paris. Ce fut du délire. Il y eut, dans la presse belge, quelques gasconnades fort réjouissantes : on envisageait la possibilité, pour Albert Ier, de devenir roi des Français! On citait même l'article de la Constitution permettant à nos souverains le cumul. Tout beau, messieurs! Nous ado-

rons nos souverains, et nous avons raison : mais gardons-les, que diable! Ce n'est pas une raison parce que le bon président M. Fallières « en était comme deux ronds de flan », — a dit M. Paul Bourget qui est si distingué, — pour le débarquer à notre profit : M. Fallières ne voudrait peut-être pas. Ni le Roi. Et dans ma petite jugeotte, je trouve que l'un et l'autre auraient parfaitement raison. Il y a, d'ailleurs, des chances sérieuses pour qu'on ne me consulte pas.

***

Mais non, ma chère, je ne suis pas trop modeste! MM. Dumont-Wilden, George Garnir et Souguenet prennent le soin de m'aviser, dans leur spirituelle gazette hebdomadaire, *que je ne suis pour rien dans la révolution annuelle de la terre ni dans l'obliquité de l'écliptique.* Je le savais. Mais je suis enchanté de lire qu'une compétence scientifique aussi solidement établie que celle du *Pourquoi Pas?* s'applique à le dire officiellement. Polisson de petit *Moniteur,* va!

***

J'ai assisté à une représentation donnée dans cette mignonne salle qu'est le théâtre *des Capucines,* rue Royale. C'était stupide. Je veux dire que le public n'a rien compris du tout. Mais, en dehors du public, tout le reste était charmant. Il est vrai que j'étais du public : me servira-t-on le dilemme du Crétois? « *Un Crétois dit que les Crétois sont menteurs; mais il est Crétois, donc...* »

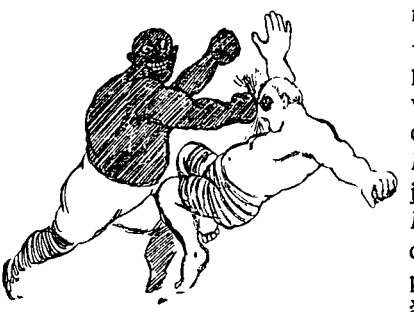
***

Organiser un théâtre belge : c'est très simple. Il faut

faire ce qu'a fait le prince Nicolas de Monténégro. Il a fondé un théâtre appelé : « Le Théâtre de la Cour monténégrine ». La pièce d'inauguration a pour titre *La Tsarine des Balkans* et pour auteur le prince Nicolas lui-même. Si nous essayions... Au fait, l'idée du prince n'est qu'une contrefaçon belge : vous savez bien, *M^lle Beulemans?* Hé bien? Parfaitement. Fonson et Wicheler, princes de la Galerie du même nom! Quel Gotha!

***

Vous envoyez une gifle à quelqu'un, cela arrive dans les meilleures familles, qu'attendez-vous du public, Monsieur? — J'attends, Monsieur, que le public se révolte, prenne le parti de celui qui a raison, appelle la police... — Non, Monsieur, vous attendez que votre victime vous renvoie une gifle. — Et puis? — Et puis que le public vous offre un peu d'argent. — Mais, Monsieur...— Oh! j'entends bien, Monsieur. Si vous démolissiez complètement la figure à votre antagoniste, si vous lui cassiez douze dents et qu'il vous en cassât douze, lui aussi, si vous lui écrasiez le nez et lui décolliez une oreille, alors... — Alors, je me ferais donner quelques jours de prison! — Non, Monsieur, vous vous feriez donner un million et demi. — Cette plaisanterie, Monsieur... — Mais il faudrait prendre soin d'appeler vos coups des *swings,* ou *uppercuts,* ou *directs du droit,* et de vous nommer vous-même Johnson, ce pendant que votre adversaire aurait nom Jeffries : dans votre intérêt, je préfère ne pas vous voir blanc, Monsieur, en l'occurrence.



***

Jeffries s'est fait massacrer par Johnson, Little Tich s'est fait donner les palmes académiques par le gouvernement français; allons, il y a une justice. On parle beaucoup, pour l'heure, d'établir un championnat de lutte pour les écrivains belges : M. François Leonard — si j'en crois ses « performances » précédentes — conquerrait la « ceinture d'or ». Le plus « en forme » après lui est M. Léon Wéry. Le concours sera arbitré par Georges Ramaeckers, de qui l'on connaît la haute compétence en matière sportive. Outre la ceinture d'or déjà citée, on offrira au vainqueur les œuvres complètes de M. Marcel Angenot. Quand il les aura portées à bras tendu, il tombera mort, d'un tour de reins.

***

L'émulation, d'ailleurs, est une bonne chose, — mes lecteurs remarqueront que *La Belgique* sporte bien (navré, navré, il fait si chaud!) Les concours du Conservatoire ont eu lieu. On a donné des prix aux concurrents : on ne pense jamais à en décerner aux auteurs qu'ils interprètent. Je lisais récemment les résultats des concours du Conservatoire de Paris — Paris est un petit Bruxelles — et je pensais que le saumâtre *Roméo* eût battu d'une portée — vous y êtes? Je continue... — l'affligeante *Traviata :* « Ne reviendras-tu jamais... poum! ta! ta! vers cet asile de paix... poum! ta! ta!... » Battu dans un concours d'embêtement, s'entend.

***

On affirme que plusieurs jurés, au Conservatoire de

Paris, ont failli devenir enragés à la suite des concours de chant, et même de violon : pour ce dernier concours, on a joué le *concerto* crispant de Max Bruch. Qui soutiendra, après cela, que l'Inquisition fut une horreur ? Pour arriver à dompter ses nerfs, le jour où elle sera du jury — elle sera du jury un jour, c'est certain, — l'altière Cécile Sorel apprend déjà à dompter des lions. Au fait, Giraud n'arrive-t-il pas, quelquefois, au théâtre, à faire se taire Bonmariage? On affirme même qu'un aréopage de littérateurs pris parmi les plus pacifiques — des Ombiaux en sera — empêchera Gauchez de faire des gaffes : cela demande confirmation, car c'est bien invraisemblable.

***

Les journaux nous apprennent parfois des choses bien intéressantes : cela ne vaut évidemment pas *Au Long du Chemin*, le dernier volume de vers de Félix Bodson — qui est près d'être un chef-d'œuvre, — mais on en peut, néanmoins, retirer quelque agrément. Une modiste de Copenhague, ayant perdu la majorité de sa clientèle élégante, se demanda la raison de cet abandon. Elle était simple : une modiste rivale avait fait des chapeaux plus grands que les siens! Que fit la première? Elle fit acheter chez l'autre les chapeaux gigantesques, les offrit à des harengères qui les

exhibèrent pompeusement... et toutes les dames « chic » se précipitèrent chez la modiste n° 1 pour demander des chapeaux minuscules! Il y a là toute une philosophie. On pourrait peut-être en user de la sorte avec les jupes que portent à l'heure actuelle nos « élégantes », car si ces jupes continuent à se rétrécir, les femmes n'avanceront bientôt plus que par petits bonds. On pourrait alors, sans inconvénient — au point de vue de la mode, n'est-ce pas? — supprimer à chaque femme une de ses jambes.

Dans tous les domaines, au surplus, l'idée de la modiste de Copenhague pourrait être mise à profit. Ah! se guérir de Georges Ohnet, par Emile Richebourg, — et du futurisme par le néant!

* * *

A la dernière minute on m'annonce qu'à l'Exposition M. Georges Virrès fera une conférence sur l'influence du milieu wallon, en littérature française d'expression belge — ou plutôt... — et M. Georges Rency, en même temps, une conférence sur l'influence du milieu flamand, *in eisdem*. Les deux conférences ayant lieu dans la même immense salle des fêtes de la section des lettres et sur les mêmes gigantesques tréteaux, une batterie d'artillerie fera la haie entre les deux orateurs. On craint qu'ils ne se sautent à la georges... (Il fait encore très chaud, vous savez. Ah! si je pouvais modifier ce fameux angle de 23° 27' qui est l'angle du plan de l'équateur avec celui de l'écliptique! Mais ça, c'est un monopole!)

F.-CHARLES MORISSEAUX.

(Illustrations d'Oscar Liedel.)

LES LIVRES BELGES

Karel VAN DE WOESTYNE : DE GULDEN SCHADUW. — **Adolf HERCKENRATH** : STILLE FESTIJNEN. **Ferdinand RODENBACH** : ALBRECHT RODENBACH EN DE BLAUWROETERIJ. — **Eline MARE** : CLEEMKE'S FORTUINTJE.

Voici que vient enfin de paraître le Recueil de poèmes de Karel Van de Woestyne, auquel son auteur travaille depuis cinq ou six années, ce *Gulden Schaduw* (L'Ombre dorée) que nous saluons tous, en ce moment, avec une admiration absolue. Nous n'hésitons pas à écrire que ce *Gulden Schaduw* représente le plus superbe effort poétique manifesté en nos provinces et constitue l'œuvre de vers la plus belle, la plus grande, que notre art ait produit depuis 1830. Si nous exceptons l'œuvre de Guido Gezelle, si nous mentionnons ici avec respect les *Verzen*, de Prosper Van Langendonck, nous pouvons placer *De Gulden Schaduw* au sommet de notre production littéraire flamande.

Nous étions en droit d'attendre ce grand chef-d'œuvre de Karel Van de Woestyne, l'altier poète du *Vaderhuis* (La Maison paternelle) et du *Boomgaard der Vogelen en der Vruchten* (Le Verger des Oiseaux et des Fruits), pour lequel j'ai déjà pu dire, ici même, toute ma vénération. De fait, *De Gulden Schaduw* dépasse en plénitude de vie, en richesse et en variété d'émotion, en profondeur d'idée, en magnificence de formes et de rythmes tout ce que Van de Woestyne nous avait donné. Je prie mes lecteurs de croire qu'aucun emballement spontané, aucun lyrisme intuitif ne m'inspire les termes du présent article, dont j'ai, au contraire, parfaitement mesuré toute la portée.

De Gulden Schaduw, cependant, se rallie étroitement aux précédents volumes du poète, continue fidèlement leur conception et réalise de mieux en mieux la vision et l'art de l'auteur.

On connaît la formule de Van de Woestyne : « Le vers est un fragment d'autobiographie symboliste », qui résume toute son œuvre. Cette œuvre n'est effectivement que l'histoire de la vie du poète, qu'une autobiographie exprimée en images, transfusée en symboles, transmise en formes d'art éternelles et largement humaines. Elle est symboliste, cette œuvre, parce que les sensa-

tions subjectives, les émotions personnelles y sont rendues sous forme « mythique », suggérées en vers dont la vie souterraine s'épanche loin.

Het Vaderhuis et *De Boomgaard der Vogelen en der Vruchten* ont commencé l'autobiographie intellectuelle et morale du poète; *De Gulden Schaduw* la continue, la prolonge jusqu'aux jours derniers, nous donne la confession du bonheur conjugal, l'aveu des tendresses mûres, des bonheurs rasséréné qui réjouissent en ce moment la vie d'abord très triste du poète, son existence de jeunesse maladive, déprimée.

Je regrette vivement de ne pouvoir analyser un peu plus complètement les trois parties vivantes de l'œuvre : *De Rei der Maanden* (Le Chœur des mois), *Het Huis van den Dichter* (La Maison du poète) et les *Poemata*.

Je ne puis que dire encore une fois toute notre joie et toute notre fierté de l'apparition de cet admirable volume.

***

A maintes reprises, j'ai déploré ici le « streuvelianisme » dont beaucoup de nos jeunes littérateurs souffraient. Il en est toujours ainsi : lorsque arrive daus une littérature un auteur doué d'un génie plus puissant, qui innove un genre inédit et fort, tout aussitôt surgissent de moindres épigons, des imitateurs conscients ou inconscients, qui singent, plagient, pastichent le Maitre. Streuvels a été un de ces auteurs : sa littérature a ouvert une ère nouvelle en Flandre; son âpre génie a maîtrisé le respect de tous et la gloire générale. Sur ses pas s'est levée une armée de petits Streuvels, de « would-lee » Streuvels de tout genre. Voici que Van de Woestyne s'affir ne, à son tour, comme écrivain de race supérieure et lui aussi possède déjà son brelan de disciples plus ou moins scrupuleux. L'influence de Van de Woestyne est déjà très nettement perceptible, tant en Hollande qu'en Flandre même. Je trouve inopportun de citer des noms. Je ne veux retenir à preuve que le volume de M. Adolf Herckenrath — un excellent ami, du reste, de Van de Woestyne — *Stille Festijnen* (Festins silencieux), récemment paru.

Cette œuvre contient des vers d'une impressionnabilité très ténue, très tendre, très délicate, des vers languides et doux, harmonieux et joliment orfévrés. C'est une œuvre de réel talent, expression d'une nature sincèrement poète. Mais c'est

aussi malheureusement une œuvre impersonnelle, à laquelle je préfère, pour cela même, d'autres volumes de vers, certes moins parfaits, mais jaillis d'une inspiration plus spontanée, plus individuelle. La grande ombre de l'inspirateur pèse sur ces pages et les écrase du poids d'un art infiniment supérieur et d'une gloire quasi-unique...

***

Si certains morts pouvaient s'exhumer de la tombe ou manifester de façon quelconque leur état d'âme posthume, je crains qu'ils lèveraient un bras terriblement condamnateur au-dessus de la tête de certains vivants, à la tête d'amis même, et prononceraient des paroles bien terribles sur certaines entreprises, même sur des entreprises faites en leur honneur. Les vivants ont parfois des façons bien malhabiles de célébrer un disparu et de commémorer une gloire. Combien d'auteurs ne pourrions-nous citer à qui la publication d'œuvres, de correspondances, de mémoires, après leur mort, n'a fait que nuire et dont le zèle intempestif d'admirateurs déraisonnables a amoindri la mémoire au lieu de la grandir.

Je ne doute point que M. Ferdinand Rodenbach, en publiant la collection des conférences, articles, notes et documents, laissée par son frère Albert, n'ait agi sous l'impulsion d'un très noble sentiment d'amour et de vénération.

Mon opinion sincère n'en demeure pas moins que ces deux gros volumes de morceaux fragmentaires, de hâtifs articles, de notes sommaires ne pourront rien ajouter à la gloire d'Albrecht Rodenbach. Son œuvre les domine de haut. Et quant à ce qu'ils apprennent c'est peu, les renseignements neufs et importants n'y abondant guère : nous savions, à peu de choses près, tout et plus que ce que ce livre nous donne en fait de particularités historiques et autres.

Je reste persuadé, par conséquent, que la publication de ces papiers, manifestement dénués en ce moment d'intérêt général et pour la plupart insuffisamment mûris et inachevés ne pourra aucunement contribuer à la renommée future de Besten Rodenbach et qu'il eût mieux valu les laisser au fond des tiroirs où ils gisaient...

***

Je signale l'édition d'une assez longue et très curieuse nouvelle, *Cleemke's Fortuintje*, de Mlle Eline Mare, une de nos

rares femmes de lettres, à laquelle nous devions déjà le beau roman d'analyse *Lieveke*. Cette simple histoire, de nouveau très habilement contée, avec verve et avec émotion surtout, pointillée de bien des traits jolis ou curieux, très attentivement observée donc, dénote un talent remarquable, dont nous attendons avec curiosité la prochaine affirmation et le net développement.

ANDRÉ DE RIDDER.

LES SALONS

L'Exposition de l'Art belge du XVII^e^ siècle. — Le Salon des Indépendants. — A la Galerie royale : M. Jérémie Delsaux.

Il ne faut pas avoir pâli sur l'étude de l'histoire de l'art pour connaître la fragilité des théories à l'aide desquelles on a essayé d'enfermer dans une formule, de fixer dans une loi, la condition et le mode des grandes éclosions d'art. Ruskin subordonne la perfection de la beauté à celle de la moralité et du sentiment religieux; Taine explique tous les épanouissements illustres de l'art, en Grèce et dans l'ère moderne, par l'action combinée du milieu et du moment : le milieu, champ préparé des moissons que le soleil fera mûrir dans la saison de son plus grand rayonnement...

L'homme est un animal qui veut se rendre raison des choses. La raison positive de Taine et la raison sentimentale de Ruskin sont, l'une et l'autre, assez séduisantes pour qu'elles aient fait fortune, tour à tour, ou, même, ensemble. Cependant, si on tente d'en vérifier la valeur sur les époques où s'est, pour ainsi dire, localisée l'admiration de ces grands écrivains, le moyen âge florentin ou vénitien, pour Ruskin; pour Taine, la Renaissance classique, on ne découvre pas, d'un côté, l'exquisité des mœurs publiques et de la ferveur chrétienne qui aurait trouvé son reflétchissement naturel dans l'œuvre suave des Primitifs; on ne découvre pas, de l'autre,— en Italie, tout au moins, théâtre de cette Renaissance — l'exaltation énergique et unanime des

âmes, le vouloir conscient et superbe qui se seraient manifestés dans l'art grandiose des Raphaël, des Michel-Ange, des Titien et des Véronèse. Ce que l'on découvre, c'est, au temps des Primitifs, les factions, la violence et le sang; c'est, au temps des Renaissants, dans la désorganisation des républiques et des communes, quelques hommes de proie, quelques hyènes comme César Borgia, entreprenants contre les faibles, plus habiles à la trahison et à la perfidie qu'au combat, anéantis à la première adversité...

Au fond, si on veut y songer, on finira par penser que, au contraire de la thèse de Taine et de Ruskin, l'art de ce temps-là étant toujours l'expression d'un idéal, il avait d'autant plus, soit de douceur soit d'énergie, que la douceur ou l'énergie étaient moindres dans la vie. Le Florentin ou le Siennois du XIVe siècle, dans son existence de perpétuel qui-vive, âpre au gain, au travail, à la bataille, toujours agissant et armé pour lui-même, pour son parti, pour la grandeur et la défense de la cité; ce citoyen, si parfois il rêvait, s'il priait parfois, évoquait dans son esprit — ou aimait à rencontrer dans les créations des artistes qui ornaient les églises, — des images de paix, de joie, de grâce accueillante, propres à le tirer un instant de la dure réalité de luttes et de compétitions au milieu de laquelle il allait. Le Florentin ou le Siennois du XVIe siècle, lui, habitant humilié d'une ville qui avait perdu la liberté pour avoir laissé avilir sa fierté et péricliter sa force, se complaisait à découvrir dans les ouvrages de ses artistes cette *virtù*, cet orgueil viril de la pensée et de l'âme, dont il ne rencontrait plus traces dans la vie assujettie de sa patrie. Il pouvait se faire illusion, croire que cette virilité, puisqu'elle survivait dans l'art, n'était qu'endormie dans la vie... Endormie comme la figure de la *Nuit*, pleine à la fois de puissance et d'anéantissement, du tombeau de Julien de Médicis; cette figure à laquelle son auteur, Michel-Ange, faisait dire, en des vers célèbres : « Parle bas (ô visiteur), ne me réveille pas... Il m'est doux de dormir tant que durent la honte et l'oppression... »

Sans doute, l'art est le miroir le plus fidèle de la mentalité et de la tradition des hommes parmi lesquels il apparaît. Il serait inconcevable qu'il en fût autrement, à moins de le pousser dans les régions du miracle. Mais, il faut ajouter que cette mentalité est, en général, disposée à chercher les éléments de la beauté, moins dans les réalités présentes que dans les aspirations et les ambitions que celles-ci ne satisfont point. C'est pourquoi il y a

rarement adéquation parfaite entre la physionomie historique d'un siècle et sa physionomie artistique. Très souvent, les œuvres ne parlent pas le même langage que les faits. Peut-être, une certaine identité ne peut elle être vraiment constatée, sous ce rapport, qu'en France, sous Louis XIV, la Régence et Louis XV; et encore faut-il faire des réserves.

La même question se pose à propos de l'éclatante école anversoise du XVIIe siècle. Le milieu rend compte des caractéristiques réalistes de ses artistes, caractéristiques si foncières, d'ailleurs, que les Italianisants les plus affolés du XVIe siècle ne sont jamais parvenus à se laver de cette espèce de tache originelle, de cette tendance vers le vrai qui, à nos yeux, conserve encore quelque attrait à leurs œuvres composites. Mais, le « moment »? Si l'art était vraiment toujours en relation avec la situation politique et économique d'une nation, ou s'il était nécessairement le reflet magnifique dans le rêve des puissances et des ardeurs qui agissent simultanément dans la réalité, le *surgissement* de Rubens et de la pléiade d'artistes qui travaillèrent autour de lui et dans le même esprit triomphal, constituerait une véritable anomalie.

Ce que le duc d'Albe et le duc de Parme avaient fait du pays, ce que les excès des troupes espagnoles ou étrangères et des révoltés protestants et catholiques y avaient laissé d'intact, on le sait. A l'avènement des Archiducs, la prospérité d'Anvers était passée depuis près de vingt ans, détruite par les troubles et les entraves de la guerre, et jusqu'à la fermeture définitive de l'Escaut, en 1648, elle devait languir, lançant de temps à autre des éclats, comme une flamme qui vacille en attendant qu'elle s'éteigne. « Sir Dudley Carleton, traversant Anvers en 1616, la trouve très belle, bien que presque vide » (1) Taine, qui rapporte ce témoignage, n'en est pas embarrassé; d'après lui, le *moment* où l'efflorescence artistique rubénienne se produit ne marque point — l'histoire nous le dit assez — un apogée de l'énergie, de la richesse et de la culture flamandes, mais, seulement, si l'on peut dire, un relais dans la continuité des souffrances de nos provinces, un intervalle, une période de moindre malheur, dont on jouit comme d'une espèce de résurrection! A en juger d'après

(1) Douze ans plus tard, Rubens écrivait dans une de ses lettres : « Nous sommes ici dans l'inaction et dans un état qui tient le milieu entre la paix et la guerre. Notre ville se ruine peu à peu et en est à ses dernières ressources. Il ne lui reste plus le moindre commerce pour la soutenir ».

le tableau magistral que Taine trace de ce phénomène, le monde parut, alors, aux Flamands si longtemps éprouvés, aussi nouveau que la paix qu'avaient apportée Albert et Isabelle. Il sembla que l'on redécouvrit les choses de l'un avec le même ravissement étonné que l'on mettait à apprécier les bienfaits de l'autre. Ces sentiments, la chaleur de ce bien-être inattendu, auraient agi sur l'art et trouvé dans ses œuvres leur manifestation effervescente. Il se peut, dans une certaine mesure, bien que le règne des Archiducs, maintenus sous la tutelle de l'Espagne, du reste, n'ait pas été continuellement pacifique et ne nous ait donné qu'une indépendance relative, peu susceptible de susciter un enthousiasme durable. Mais il n'en reste pas moins étrange que le grand maitre dont l'art aurait reçu son accentuation de ces sentiments ou, plutôt, de ces sensations, et aurait signifié ceux-ci dans une forme incomparable; que Rubens, l'initiateur de toute l'école, ait pu subir si vivement ces impulsions de l'ambiance alors qu'il était absent du pays aux débuts du gouvernement des Archiducs, c'est-à-dire durant les années pendant lesquelles la quiétude à moitié reconquise, cette paix — ou, plutôt, cette espérance de paix — dans les ruines, devaient agir avec le plus d'intensité dans les âmes. Car, on ne voit pas que, sauf un abandon plus complet au réalisme instinctif de sa race, il y ait disparité entre les conceptions rubéniennes de la seconde période anversoise (après 1609) et celles de la période italienne (1600-09).

A la vérité, plus on y regarde, plus on penche à estimer que la véritable cause déterminante de la splendeur de l'école d'Anvers au XVIIe siècle a résidé, non dans les événements, mais dans l'apparition de l'homme de génie qui, donnant à la fois le précepte et l'exemple, entraina à sa suite dans la voie royale qu'il avait tracée toute la génération contemporaine. Anvers, depuis Quentin Metzys et l'admirable Pierre Brueghel le vieux, avait eu encore quelques peintres de talent, Frans Floris, par exemple, mais qui, tous, fascinés par l'art italien, avaient lâché la proie, la tradition qui était leur, pour l'ombre, pour la grâce et la désinvolture romaines ou florentines qui leur étaient inaccessibles.. Cet art désorbité, Rubens le remet sur son axe.

Il va, lui aussi, en Italie. Il y réside longtemps, au service de Vincent de Gonzague. Il étudie passionnément les maitres de là-bas, il copie, soit pour lui-même, soit pour son patron, nombre d'œuvres de Titien, du Tintoret, du Véronèse, de

Léonard. Il voit Rome, ses ruines, ses monuments, les grandes œuvres de la Renaissance classique, les antiques très célèbres du Vatican; tout ce que l'Antiquité avait laissé de vestiges émerveillants dans la Ville Eternelle, tout ce que le siècle qui venait de finir avait tenté de ressusciter d'elle dans les œuvres de son art... Le jeune maître flamand avait vécu parmi toutes ces choses impressionnantes ou prestigieuses; il avait fréquenté le monde bruyant des artistes et des académiciens de l'Italie, il avait vu les Carrache et Caravage à Rome, il avait discuté et entendu discuter du beau et de ses expressions, du clair-obscur, du naturalisme et de toutes les théories esthétiques qui allaient s'élaborant dans les écoles décadentes de la Péninsule; les œuvres et les hommes et le beau pays lui-même avec sa figure de nature, avec sa figure d'art ancien et nouveau, lui avaient beaucoup appris. Cependant, s'il avait beaucoup appris des autres, il n'avait rien laissé de lui-même.

Il était homme à tout comprendre, à venir à tout avec une curiosité fraîche et une sympathie ouverte, mais il avait plus regardé les œuvres puissantes des grands maîtres du XVIe siècle, celles de Raphaël, fortes et élégantes dans la composition, celles de Michel-Ange, fortes et audacieuses dans l'invention, celles de Titien, fortes et calmes dans l'exécution, toutes fondées dans la réalité, qu'écouté les discours abondants et les dissertations argumentées des représentants de l'art italien débilité du temps. La netteté de son clair regard, amoureux des formes et des apparences colorées, ne se laissera jamais obscurcir par des théories.

La vie qui, ailleurs, s'en allait de l'art, la réalité que l'on désertait, il en remplit ses ouvrages. Devant sa toile, il ne raisonne pas, il sent. A une époque où l'art, partout, a tendance à se mettre au service et sous le contrôle de l'idée, il ose, lui, lâcher la bride à sa fougue native, à la riche, à l'inépuisable imagination où toute la fiction vient se mélanger sans cesse à toute la réalité, celle-ci conférant à celle-là la dignité lyrique pour recevoir d'elle la vie en échange. Partout où Rubens pénètre, la vie le suit, comme Wotan, la foudre. Et cela, quel que soit le domaine que hante sa pensée. D'où que ses héros soient provenus, de l'histoire sacrée ou de l'histoire profane, de la poésie, de la légende ou de la fable, de la mythologie ou, même, de l'allégorie, il suffit que son inspiration souveraine les ait effleurés pour que, sortant de la littérature ou de l'abstraction, ils entrent dans la plénitude victorieuse de l'exis-

tence. Et tout le secret de cette création éblouissante, c'est que le maître ne demande pas la vie à l'invention arbitraire, mais à la vie elle-même. En effet, si cette vie déborde sous son pinceau comme un torrent; si elle s'étale dans son œuvre avec la majesté d'un fleuve au cours lourd et puissant; si les êtres qu'il a éternisés dans la nudité des dieux, dans l'apparat des rois ou des conquérants, dans le dénûment des paysans ou des misérables, s'imposent à nous à la façon de créatures vivantes, c'est tout simplement parce que cette vie a palpité, souffert ou joui dans le soleil; c'est tout simplement parce que, réellement, ces êtres ont vécu...

Dans sa *Théorie de la figure humaine considérée dans son principe*, il passe en revue les plus belles statues de Rome, « tant pour le dessin et la juste proportion des membres, que pour les mouvements, les attributs et les différents contours des figures, » afin que quiconque puisse « les admirer, mesurer. . et prendre de chacune ce qui est susceptible d'imitation ». Mais c'est là la leçon de l'élève, non la pratique du maître. Il est bon que l'apprenti acquière la science de l'art, mais tout son savoir sera comme néant si, l'ayant acquis, il ne se retourne pas vers la nature. Ainsi a fait Rubens. On ne rencontre point dans son œuvre de figures qui ne soient qu'apparence sans substance. Le réalisme est le fond permanent de son art. Il reste intact, pareil à lui-même dans toutes les phases de la carrière du maître, dans les périodes anversoises — avant et après le séjour en Italie, — durant celui-ci, et, de même, dans la période dernière de sa vie celle d'Hélène Fourment, celle où tous les pouvoirs de son génie vieilli, toutes les clartés, plus vives, plus étincelantes que jamais, de sa palette, se consacrent à la célébration du bonheur de son foyer.

On trouvait à l'Exposition des œuvres de ces diverses périodes, mais surtout de la seconde période anversoise, qui va de la rentrée de l'artiste au terroir jusqu'à son mariage avec Hélène Fourment (1609-30). C'est l'époque de la plus grande production de Rubens, production énorme, inlassable, qui finit par stupéfier l'admiration et par la rendre silencieuse. De ces années datent, par exemple, pour ne citer que des peintures que l'on peut voir à l'Exposition, *Saint Bavon se retirant du monde* (nº 343, église de Saint-Bavon, Gand), la *Descente de croix*, du Musée de Valenciennes (nº 342), réplique assez sèche du tableau de Notre-Dame d'Anvers, la *Pêche miraculeuse*, de Notre-Dame de Malines (nº 339), l'*Adoration des*

Mages (n° 337, église Saint-Jean, Malines). Parmi les esquisses, celle de la charmante *Naissance de Vénus* (n° 308) et du *Triomphe d'Hercule* (n° 306), toutes deux de la collection Errera, à Bruxelles ; celles de la *Flagellation* (coll. Von Mullmann, Berlin, n° 328) et du *Mariage mystique de sainte Catherine*, que l'on pouvait comparer avec l'exécution définitive de ces ouvrages, provenant de l'église Saint-Paul, à Malines (n° 317) et de l'église des Augustins, à Anvers (n° 347); enfin, les figures plafonnantes de *Saint Basile, Saint Athonase*, etc. (Musée de Gotha, nos 361 et suiv.), exécutées pour la décoration de la luxueuse église des Jésuites à Anvers, de même que les grandes peintures représentant les *Miracles de saint Ignace de Loyola* et de *saint François-Xavier*, dont le Musée impérial de Vienne a envoyé à l'Exposition les admirables esquisses (nos 319 et 320). Au nombre des portraits contemporains de ces œuvres, il faut citer principalement celui de *Nicolas Rockox, bourgmestre d'Anvers* (Noé, 298, Coll. Cardon, Bruxelles), extraordinaire d'intensité, avec sa belle physionomie, pleine d'énergie à la fois ardente et contenue.

De l'époque où Rubens fréquentait encore l'atelier d'Otto Venius, date, peut-être, le petit *Portrait de Jeune homme* (n° 383), d'une facture un peu tendue, dans lequel le savant historien Henri Hymans, auquel il appartient, et quelques critiques allemands, pencheraient à reconnaître Rubens lui-même. On peut croire, bien que toutes les compétences ne soient pas d'accord, à cet égard, — mais sur quoi sont-elles d'accord ? — on peut croire que l'harmonieuse composition où le maître évoque les origines fabuleuses de Rome : *Romulus et Rémus allaités par la louve* (n° 344), et qui par une heureuse fortune se trouve appartenir au Musée du Capitole, a été peinte en Italie. Il y a dans cette œuvre, dans son ordonnance, dans l'éclat profond, à la fois vibrant et sobre, du coloris, dans l'espèce de fermeté éloquente de la conception, quelque chose qui rappelle Titien. On rencontre là des figures inspirées de l'antique, celles du vieillard Tibre et de la jeune nymphe assise auprès de lui, mais celles des deux enfants et du berger Fanstulus ne doivent rien qu'à la réalité.

Comme si souvent, depuis, et, notamment, dans son étonnante illustration de la vie de Marie de Médicis, au Louvre, et dans celle de la vie de Henri IV — restée en projet et dont on a conservé (aux Offices, à Florence), des parties magnifiques (voy. aussi, à l'Exposition, nos 295 et 385); — comme si souvent,

depuis, Rubens fait concerter dans cette œuvre la réalité et la fiction, des figures mythiques avec des figures d'humanité, et leur crée une commune atmosphère où elles semblent également vraisemblables et naturelles. L'*Hercule ivre conduit par une nymphe et un satyre* (Galerie de Dresde, nº 336), peint, probablement, à Mantoue, nous offre un autre exemple de cette faculté poétique. Ici pas plus que dans les *Trois grâces* (Florence, Offices), page contemporaine, il ne cède à la tentation d'idéaliser, qui en Italie devait, cependant, être bien impérieuse pour un jeune artiste. Rien, évidemment, n'aurait été plus facile pour un exécutant de sa souplesse que d'affiner le galbe du visage de ses déesses ou de ses bacchantes, que de modeler les contours et les inflexions de leurs corps, en s'inspirant de la statuaire antique. On ne saisit jamais chez lui la moindre disposition à entrer dans cette voie. Ses mythologies, cet *Hercule ivre* entre autres, ne sont pas moins flamandes que telle *Danse de paysans* ou que la *Kermesse*, qui est au Louvre. Leurs titres sont antiques ; les figures qui s'y jouent, actuelles : filles blondes des bords de l'Escaut avec leur corps robuste, ouvriers des Nations au torse musculeux, qui ayant, comme le montrait ici savoureusement Georges Eekhoud, le mois passé (1), gardé dans leur mentalité on ne sait quelles empreintes de paganisme, ne semblant pas autrement déconcertés dans leur rôle de divinités de l'amour, du vin ou des bois.

On ne saurait dire dans quelle mesure variable se mariaient dans le génie de Rubens, un peu « fils de Semini », lui aussi, l'esprit et la matière ; ce qui est certain, c'est que, par la nature même de son art, il n'était rien de l'esprit qui, à ses yeux, ne dût trouver sa traduction dans la matière. Cette matière, il l'a prise — exactement comme les Primitifs — où elle était : autour de lui. Ses modèles à la chair opulente ou à la carrure d'athlète, il les a souvent parés, vêtus ou dévêtus pour les transformer en acteurs de quelque scène biblique ou antique, mais souvent, aussi, il ne les travestit pas, il les introduit tels quels, avec leurs habits bourgeois ou leurs guenilles de pauvres, dans la foule qui assiste aux miracles ou qui se presse autour des pharisiens gras et rusés discutant avec Jésus dans la *Femme adultère* (Musée de Bruxelles ; réplique à l'Exposition, nº 314) ; indifféremment, il les assied, sous les traits de Philémon et Baucis, en face de Jupiter et de Mercure, ou en convives de

(1) *Les Origines fabuleuses d'Anvers.*

Simon, en face du Christ aux pieds duquel Madeleine se prosterne...

Par son attachement à la réalité, par sa gourmandise de la vie, ce créateur de mondes, qui, tantôt, regarde s'écrouler dans un crépuscule de flamme et de sang les corps confondus des réprouvés; tantôt, contemple — tout comme Giorgione ou Watteau — quelque calme paysage où un musicien rustique égrène les notes sentimentales de sa flûte; tantôt, va surprendre dans les bois les ébats des sylvains et rire des gambades des faunes; ce prodigieux évocateur d'images, à la fois si divers et si un, est un intimiste charmant. On sait les nombreux et beaux portraits qu'il a peints d'Isabelle Brandt et d'Hélène Fourment de même que de leurs enfants. Il en est où il s'est représenté lui-même avec l'une ou l'autre de ses compagnes, et qui sont comme les expansions pleines de bonhomie d'un bonheur parfait. Mais, il n'en est point qui soient comparables, pour l'éclat et l'enjouement de la couleur, à ceux que le maitre a consacrés à célébrer sous les aspects et dans les poses les plus variés, la grâce de la compagne de ses dernières années... Il y a là en même temps de la tendresse et de l'orgueil et, aussi, du ravissement, le ravissement qui communique à tant d'œuvres rubéniennes de cette période suprême on ne sait quelle accentuation enivrée; qui les affine encore dans l'exécution et dans la conception, fait celle-ci plus légère et plus rythmée, celle-là plus chatoyante et plus lumineuse.

La physionomie du maitre, vers ce moment, on peut la connaître, grâce au merveilleux portrait que le Musée impérial de Vienne a prêté à l'Exposition (n° 318); la fermeté magnifique et puissante ou la séduction nouvelle de son art, en cette heure de rayonnant déclin, on peut les apprécier ou les deviner dans l'éclatant *Martyre de saint Liévin*, du Musée de Bruxelles, n° 384; dans l'admirable *Bain de Diane* (n° 352, coll. Schubart, Munich), et, surtout, dans l'adorable esquisse du *Jugement de Pâris* (n° 368), appartenant à M. Cardon de Bruxelles.

Ce qu'on lit dans ce portrait à l'attitude fière, dans les traits fins et fatigués, dans les yeux perçants du grand artiste, vieillissant et déjà malade, c'est la générosité de l'esprit et du cœur, la hauteur et la bienveillance de la pensée, et, aussi, on ne sait quoi d'attendri et presque de mélancolique, expression involontaire, sans doute, de la tristesse faite de pressentiments, qui, parfois, mettait un voile entre son regard — prêt à s'éteindre — la beauté des choses et la chère douceur de sa

maison. Ce que l'on voit dans le *Jugement de Pâris*, cette page où tout, — les déesses nues, le berger qui les regarde, les satyres cachés dans les bois qui les épient, le crépuscule riche et nuancé, — où tout parait enchantement et mystère ; ce que l'on voit là, c'est un art qui à l'heure où il semblerait devoir finir, recommence...

***

Les œuvres rassemblées à l'Exposition sont admirablement mises en valeur dans le nouveau Palais, d'une architecture si simple et si heureuse, du Cinquantenaire. Rien de plus propre à communiquer, dès l'abord, au visiteur l'impression grandiose de l'art du temps que la salle d'honneur avec la riche décoration de ses colonnes torses, sa belle et spacieuse galerie et les tapisseries qui en revêtent toutes les parois. Rien de plus attrayant que le cloître qui, encadrant de ses arcades ogivales le silence et la paix du petit jardin symétrique, est là comme la figure contrastée d'un temps qui, à l'apparition de Rubens, achève de s'effacer dans le passé. Rien de plus caractéristique que les salles du rez-de-chaussée où l'on a tenté de ressusciter les différentes parties d'une habitation luxueuse du XVII^e^ siècle et réuni nombre de documents d'art et d'archives de nature à renseigner sur la vie, les mœurs, les goûts, etc., de l'époque. Cet ensemble, avec la vaste galerie de peinture du premier étage, impose à l'esprit. Celui-ci reçoit de toutes parts, sous toutes les formes, les impressions de grandeur, de majesté un peu théâtrales, de somptuosité prodiguée qui sont comme l'émanation naturelle de l'art rubénien.

A vrai dire, cette exposition était surtout celle de Rubens, celle de son œuvre personnelle et celle de l'action de sa pensée et de son exemple dans l'œuvre des autres, émules, amis, disciples, élèves... Chacun, selon son tempérament, a reçu de lui, ceux-ci plus de franchise dans la peinture des choses de la nature qui étaient de leur instinct ; ceux-là, ambitieux d'expression grande, l'exemple stimulant de sa conception pleine d'ampleur, nourrie tout ensemble d'observation et de fiction, de la beauté du monde vivant et de la beauté épique du passé historique ou imaginaire.

Tout cela est venu de lui dans l'école.

De l'Italie, par lui, si l'on veut, pour ce qui regarde la composition et la compréhension pénétrante de l'Antiquité. Mais combien de Flamands avaient hanté, avant lui, l'Italie,

pour y chercher le secret de l'art nouveau, et n'en avaient rapporté que la *manière* ou les manières. Ils avaient retenu la lettre, mais l'esprit leur était resté fermé. Ils avaient donné à leurs mots flamands des désinences italiennes ou latines, sans apercevoir que de la sorte ils ne disaient ni ce qu'ils pensaient, ni ce qu'ils prétendaient dire...

Ce qu'il fallait, ce n'était point un érudit ou un pasticheur, c'était un poète qui fit entrer l'Antiquité dans la mentalité flamande, d'un coup, sans ôter rien ni à l'une, ni à l'autre... Rubens fut ce poète. Il alla, lui aussi, en Italie, mais en conquérant, qui vient avec sa puissance — pour grandir celle-ci et non pour l'assujettir à celle de l'étranger. Car l'or qu'il rapporta de là-bas et qu'il déversa à flots dans l'art de sa patrie, il le marqua à l'empreinte de son effigie.

Il n'a pas imité l'Antiquité, il l'a recréée... Elle était archéologie, il l'a restituée à la vie ; ces dieux, ces déesses, ces faunes et ces nymphes immobilisés dans le geste de la statue ou l'attitude du bas-relief, il les a ranimés, tirés de la froideur du marbre dans la chaleur et la palpitation de la chair. Ce n'est point parce qu'elle était morte qu'il aimait l'Antiquité, mais parce qu'elle avait vécu, parce que si Michel-Ange en avait ressuscité les formes pour leur donner à exprimer ses idées et ses rêves, il savait, lui, pouvoir les ressusciter, à son tour, pour leur donner à exprimer la vie. Il ne s'inspire pas de l'antiquité ; elle l'inspire. Elle ne se présente pas à sa pensée comme une étude, mais bien comme une vision. Vision héroïque, fastueuse et grande, aux proportions de laquelle son art, dans tous les domaines qu'il a abordés, s'est haussé ; vision rayonnante qui a mis des reflets d'elle dans l'œuvre de presque tous les contemporains flamands du maitre, les plus brillants comme les plus humbles...

Cette personnalité de Rubens est si haute et si exceptionnelle, même si on la compare à celle des plus grands maitres de toutes les époques ; elle s'est manifestée dans les diverses phases de la carrière de l'artiste par tant de chefs-d'œuvre appartenant aux genres les plus variés, qu'il était difficile, sinon impossible, de rassembler des ouvrages-types en nombre suffisant pour donner une idée tout à fait complète de l'activité de ce merveilleux génie. Malgré la réunion de quantité de pages admirables, dont plusieurs peu connues du public, comme la magnifique toile de Lord Darnley : *Tomyris faisant plonger dans le sang la tête de Cyrus* (n° 407), on peut constater, en effet, certaines

lacunes, notamment en ce qui touche les peintures mythologiques, détenues presque toutes par des musées étrangers et, principalement, par la Pinacothèque de Munich et le Musée du Prado, à Madrid.

Les difficultés de la tâche des organisateurs étaient considérables, il est juste de le reconnaître. Ils devaient à la fois se tenir en garde contre les sollicitations intéressées des collectionneurs et des marchands et tâcher de vaincre la résistance des grands musées, peu enclins, on le conçoit, à prêter leurs plus belles œuvres. Cela explique tout ensemble la présence de certaines peintures et l'absence, également regrettable, de certaines autres.

Otto Vaenius, l'un des maîtres de Rubens, est représenté par plusieurs toiles intéressantes, entre autres par le « Groupe de famille » venu du Louvre (n° 494). Le souvenir d'Adam Van Noort, le beau-père et le maître de Jordaens, qui, antérieurement, eut également Rubens dans son atelier, est suggéré par le beau *Tribut de saint Pierre* (n° 251, église Saint-Jacques, Anvers), dont on lui a longtemps fait honneur et qui, aujourd'hui, reste incertain entre Jordaens et Van Dyck ; par un portrait de lui exécuté par Van Dyck (Dessins, n° 31) et un autre portrait de la main de Jordaens et désigné, sans grande apparence de vraisemblance — et dubitativement, il est vrai, — comme étant le sien (n° 228, coll. Colnaghi, Londres). Fyct, l'animalier, Snyders et ses natures mortes prestigieuses, les De Vos, à commencer par Corneille, l'aimable David Teniers le jeune, de Crayer, plus verbeux qu'éloquent, etc., figurent à l'Exposition avec des ouvrages considérables et typiques. Parmi les maîtres de genre, Adrien Brouwer et son ami et émule Van Craesbeeck sont là avec un contingent assez considérable de toiles excellentes et caractéristiques de l'art de ces truculents coloristes, observateurs plein de cordialité de la vie populaire. Il en va de même pour Gonzalès Coques qui peignait des portraits en groupe, mis en scène, en quelque sorte, dans des parcs, des galeries de tableaux, etc., dont le décor était exécuté, parfois, par l'un ou l'autre confrère. Les Brueghel, surtout Brueghel de Velours, qui a été si fécond, ne peuvent pas être suffisamment appréciés à l'Exposition. Quant à Suttermans, qui fit une carrière si brillante à la cour des Médicis et a laissé, dans les galeries florentines, une profusion de portraits, dont certains de tout premier ordre, le seul portrait que l'on rencontre de sa main (n° 445) ne saurait permettre de juger du talent très remarquable de son auteur. François

Ponthus le jeune, autre portraitiste qui fut avec Rubens à Mantoue et fit fortune à Paris, sous Henri IV, est bien représenté. On n'en peut dire autant des peintres du règne de Louis XIV : Philippe de Champaigne n'a qu'un dessin et deux portraits ; Van der Meulen, qu'un modèle de tapisserie, fort décoratif, d'ailleurs (nº 252) : le *grand Condé à cheval*, et quelques petits épisodes de batailles. Enfin, si nous étions Liégeois, et puisqu'il s'agit de l'art belge du siècle, nous nous plaindrions que l'on ait oublié Douffet, Flémalle et Gérard de Lairesse.

A côté de Rubens, apparaissent au premier rang Jordaens et Van Dyck. Et il semble qu'ils soient à moitié dans son ombre, une ombre dorée, — à moitié dans leur lumière personnelle. Très grands artistes, certes, mais dont le génie augmente ou décroit dans le jugement, selon que l'œuvre de Pierre-Paul est plus ou moins présente à la mémoire. Jordaens ne fut pas, comme Van Dyck, des élèves du chef de l'école, mais tous deux dérivent de lui, tiennent de lui, à des degrés différents, la forme ou la matière de leur art, forme ou matière qu'ils ont faite leur, en les adaptant à leur sensibibilité ou à leur tempérament. Chose étrange, bien que Van Dyck n'ait pas laissé de hanter la mythologie et ait créé dans ce genre des œuvres charmantes, Jordaens, ignorant, cependant, de l'Italie, s'est inspiré bien plus que lui des fables du paganisme. A certains égards, on peut même dire que, dans ce domaine, il a égalé et, parfois même, dépassé le grand initiateur.

Si impressionnantes que soient les visions antiques de Rubens, quelque chose de classique, certains éléments d'idéalisation y agissent encore. Rien de pareil chez Jordaens : Il est plus proche que son grand émule de la nature, de cette nature violente, féconde, sans frein, toute en appétits et en effervescences, dont les Anciens personnifiaient les forces élémentaires dans la foule des petits dieux agrestes ou sylvestres Etant plus peuple dans la pensée, plus spontané dans la sensation, plus apte à recevoir l'âpre et fort enivrement des choses de la matière, il devait aussi évoquer avec une sorte de cordialité plus familière ce petit monde de divinités plébéiennes. Elles n'étaient pas pour lui des entités mythiques, mais de vivantes incarnations de l'amour un peu animal de la vie, des griseries joyeuses et des impulsions effrénées de l'instinct dont il ressentait les émois, non sous des excitations littéraires, mais immédiatement, avec toute l'ardeur, la simplicité et, quelquefois, la brutalité populaires. Sa sensualité rit à la jovialité puissante des

êtres, aux couleurs lustrées et caressantes des choses, aux victuailles étalées, à la terre qui les donne, à l'homme qui les cueille ou les cultive... Il y a de la bacchanale, souvent, dans Jordaens, mais, en même temps, quelque chose de grand, d'obscurément héroïque, qui, allant au delà des apparences lourdes et des jouissances épaisses, évoque la nature mystérieuse, toute en germes et en ferments, qui dure et qui passe, dans un éternel recommencement : « Son œuvre entier retentit, écrit éloquemment M. Buschmann, dans sa belle monographie du maître (Bruxelles, Van Oest, 1905), comme un hymme à la louange de la fécondité et de la prodigalité de la terre. »

Jordaens est bien représenté à l'exposition dans les différents aspects de son art, par quelques pages religieuses, plus décoratives qu'émouvantes : le *Martyre de sainte Apolline* (n° 231, église des Augustins Anvers) et l'*Adoration des Mages* (n° 218, église Saint-Nicolas, Dixmude), entre autres; par quelques portraits, notamment deux portraits supposés de sa femme *Catherine Van Noort*, l'un, dans tout l'éclat de la jeunesse (n° 241, Mrs. Heischman Londres), l'autre, dans la maturité de l'âge du modèle (n° 245, Musée de Dessau), présentés tous deux dans le même décor. La belle esquisse du Musée d'Anvers (n° 244) : *Triomphe du prince de Nassau*, rappelle les grandes peintures allégoriques exécutées par Jordaens à la Maison du Bois, à La Haye A côté de quelques mythologies, telles que *Prométhée enchaîné* (n° 246, Musée Waltraf, Cologne) et *Ulysse et Nausicaa* (n° 237, M. Van der Ouderaa, Anvers), on rencontre les belles peintures envoyées par lord Darnley : la *Marchande de fruits* (n° 242) et la *Femme au perroquet* (n° 247), les *Têtes de vieillards*, du Musée de Gand (n° 238) dont l'artiste s'est servi dans nombre de ses œuvres Le Jordaens le plus caractéristique, celui qui tient à la fois de Rubens et de Brueghel le vieux, celui qui tira à lui les faunes et les satyres ressuscités à la vie par le premier pour leur donner à signifier dans la vie flamande décrite en traits si profonds par le second; ce Jordaens-là, on le trouve à l'exposition, dans les versions diverses, mais également intéressantes, de deux des œuvres capitales du maître : le *Roi boit* et le *Satyre et le Paysan*.

On sait que Van Dyck a passé la majeure partie de sa vie active à l'étranger, en Italie, à Gênes, principalement, et en Angleterre, à la cour de Charles Ier. Dans l'intervalle qui sépara ces deux périodes, il travailla à Anvers et y produisit des œuvres où se marque, plus que durant ses années d'éloigne-

ment et, surtout, lorsqu'il s'agit de compositions, l'ascendant qu'avait conservé sur lui son ancêtre Rubens. M. Fierens-Gevaert, qui a étudié avec amour l'œuvre de Van Dyck, dans son volume de la collection des *Grands Artistes* (Paris, Laurens), considère avec raison « la période anglaise comme un épanouissement ». A cette heure-là, certainement, l'artiste est en possession de la plénitude des moyens de son art en même temps robuste et délicat. Il vit, honoré, dans le milieu aristocratique qui convient à ses besoins naturels d'élégance, de raffinement dans la pensée et dans les sentiments, car, malgré l'amitié de Rubens et de tous ces bons peintres anversois — dont il nous a laissé les portraits — il avait dû se sentir dépaysé, à son retour de Gênes, dans la vie étroite et bourgeoise d'Anvers. Il lui fallait un autre théâtre pour déployer toutes les ressources de son art; peut-être, sentait-il aussi que l'influence trop voisine de Rubens conservait trop d'empire sur son esprit pour que son œuvre ne se trouvât pas contrainte, à certains égards, dans sa liberté?... Il avait peint à Gênes quantité de portraits admirables, qui font encore l'orgueil des luxueux palais de la grande cité ligurienne, mais qui le cèdent, sinon au point de vue de la présentation, au moins à celui de la vivacité et de l'éclat délicieux de la couleur, à ceux de la période anglaise. Il y avait moins d'affinités de tempérament et de caractère entre lui et les graves et prudents patriciens génois, dans leur dignité presque espagnole, qu'avec cette jeunesse ardente et insouciante qui environnait Charles Ier, avec ces fiers seigneurs, débordants de vie audacieuse, sur les visages presque enfantins desquels la douceur de l'âge se mélange à l'orgueil de la race

Le Van Dyck, de Gênes, celui d'Anvers et celui d'Hampton-Court sont à l'Exposition, pas avec tout l'éclat que l'on aurait pu rêver, mais avec un nombre assez important d'ouvrages de chaque époque, et parmi eux quelques chefs-d'œuvre. Nous citerons, de Gênes, les *Frères de Wael* (no 119, Musée du Capitole, Rome) et *Un homme à cheval* (no 111, M. Agnew, Londres); d'Anvers, le *Président Roose* (no 88, marquis de Beaufort, Bruxelles) le *Graveur Paul Pontius* (no 91, M. Schlon), *Pierre Stevens et sa femme* (nos 98, 99, *Mauritshuis*, La Haye) et, avant tout, ces trois merveilles : *Jean Wildens* (no 131, Musée impérial, Vienne), la *Famille Snyders* (no 117, Ermitage, Saint-Pétersbourg) et *Rubens et Van Dyck* (no 145, baron de Schlichting, Paris), où l'art du maître enveloppe la réalité du charme d'un sentiment inexprimable. De la période anglaise, nous

signalerons principalement un *Prince de Nassau et son gouverneur* (?) (n° 90, marquis de la Boëssière-Thiennes, Bruxelles) et le délicieux portrait de *Guillaume II, prince d'Orange* — le futur usurpateur du trône d'Angleterre, après la chute de son beau-père, Jacques II — *et de sa fiancée Maria Stuart* (n° 149, *Rycksmuseum*, Amsterdam).

Il faudrait parler encore des œuvres de Van Dyck, en dehors du domaine du portrait, mythologies (assez médiocrement représentées à l'exposition) et tableaux religieux .. Mais, de même que pour Jordaens, la partie capitale de l'œuvre de Van Dyck fait tort au reste, où il semble, en général, moins vibrant et moins à lui-même. Il y en a peu, parmi ses compositions religieuses, qui exercent autant de séduction que le célèbre *Saint Martin*, de Saventhem, auquel, cependant, la comparaison de la chaude esquisse, prêtée par M. Cardon (n° 84), enlève, il ne faut pas s'en étonner, de son charme. Cette belle page juvénile, bien qu'inspirée pour la figure équestre, comme M. Max Rooses l'a montré dans *l'Art flamand et hollandais* (juillet 1907), d'un dessin d'après Titien, reste, cependant, une de celles où se dévoilent avec le plus de netteté les inclinations de l'art du maître.

***

La fréquentation des maîtres du XVIIe siècle n'est, probablement, pas de nature à rendre très indulgent à l'égard des contemporains. Il est vraisemblable que c'est là la raison qui nous empêche — après avoir visité l'Exposition de portraits de M. Jérémie Delsaux, à la Galerie royale — de nous associer à la protestation de cet artiste contre la décision du jury de l'Exposition, qui, « sur deux toiles présentées, lui en a refusé une : Portrait de Mme D... de F..., femme du gouverneur de la province de Liége ».

Nous renonçons, pour le même motif, à dire nos impressions sur le *Salon des Indépendants*. En dehors de M. Alfred Bastien, dont on connaît le talent très apprécié, et qui avait sept toiles dont nous avons déjà eu l'occasion de faire l'éloge; de M. Léon Desmet et de M. Henry de Groux, qui se révèle comme sculpteur dans une figure de *Richard Wagner*, tous les exposants sont ou paraissent des débutants qui apportent, les uns, des promesses, les autres, des intentions. Il est préférable d'attendre, pour juger de leur mérite, que ces promesses soient moins vagues et ces intentions plus claires.

ARNOLD GOFFIN.

MEMENTO

Accusé de réception. — J. Jobé : *La Science économique au XXe siècle.* — Jean Laenen : *Les trois Grâces.* — Renaud Strivay : *Aux tournants de la vie.* — Félix Bodson : *Au long des chemins.* — Maurice de Waleffe : *Héloïse amante et dupe d'Abélard.* — L'Université de Bruxelles : *Relation des fêtes.* — Maurice des Ombiaux : *L'Ornement des mois.* — Frédéric de France : *De l'Ombre sur ma porte.* — L. Leconte : *La Marine de guerre belge.*

Comptes-rendus au prochain numéro,

***

L'Aventure miraculeuse des Jeunes-Belgiques. — Nous continuerons la publication de l étude de M. Oscar Thiry dans notre numéro de septembre.

***

L'OEuvre des Artistes de Liége organisera au Palais des Beaux-Arts, du 4 septembre au 15 octobre prochain, une importante exposition rétrospective de l'Affiche illustrée, exposition ou apparaitront les meilleures et les plus typiques œuvres du genre.

***

M. H. Seguin, du *Théâtre royal de la Monnaie, professeur de chant et de déclamation lyrique*, 29, rue de l'Evêque, à Bruxelles.

***

Concerts populaires. — M. Sylvain Dupuis a fixé, dès à présent, les dates de ses concerts de la saison prochaine, qui auront lieu respectivement les 19-20 novembre 1910, 21-22 janvier, 18-19 février et 25-26 mars 1911.

***

Concours dramatique. — Le jury du concours de littérature dramatique organisé par la Fédération nationale des cercles dramatiques de langue française, vient de rendre son jugement.

Ont été primées, les œuvres suivantes :

1° *L'Indifférent*, pièce en un acte en vers, de M. H. Liebrecht;

2° *Boullot*, pièce en un acte en prose, de M. F.-C. Morisseaux;

3° *Pouliche*, pièce en un acte en prose, de M. H. Liebrecht;

4° *Flupets*, pièce en trois actes en prose, de M. F.-C. Morisseaux.

Les manuscrits des œuvres non primées peuvent être retirés au secrétariat de la Fédération : 51, rue Henri Maus, tous les jours non fériés de 9 à 18 heures.

***

Institut des Hautes Études musicales et dramatiques d'Ixelles. — *Résultats des concours dans les branches littéraires, oratoires et dramatiques :*

Diplôme d'études littéraires et oratoires (degré moyen) :

Avec grande distinction : MMlles B. Patigny, P. Lamy et M. Flameng.

Résultats du concours d'art théâtral :

Second prix avec distinction à l'unanimité : Mlle Marguerite Flameng (classe de Mlle Guilleaume);

Premier accessit à l'unanimité : Mlle Berthe Patigny ;

Premier accessit : MMlles Elise Wallet et Paule Lamy.

***

Mme Paul Lefizelier, retour de Paris, a l'honneur d'inviter sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses Salons de Modes, 142, rue Royale.

***

École de musique et de déclamation d'Ixelles. – Résultats des concours de diction et déclamation :

Classes de MMlles Mohr et du Tilly :

Première distinction avec mention spéciale : MMlles Renson, Ledrut Flick et Carpentic;

Première distinction : MMlles Onclincx, Demeuse et Pérès.

Concours publics :

Première distinction avec mention spéciale : MMlle Régina Verbist (classe de Mlle Guilleaume).

***

La Scola Musicæ, l'institut musical déjà si renommé, vient de terminer ses concours de l'année scolaire 1909-1910 Outre les examens des sections moyennes jugés par les professeurs de l'institut, nous remarquons comme membre du jury aux concours des cours supérieurs les personnalités artistiques telles que :

MM. L. Kefer, directeur honoraire de l'École de musique de Verviers; V. Vreuls, directeur du Conservatoire grand-ducal de Luxembourg; Jean Gérardy, virtuose, professeur au Conservatoire de Liége; M. Jaspar, professeur au Conservatoire de Liége; E. d'Archambeau, professeur à la *Scola Musicæ*; E. Henrotte, professeur à l'École libre de musique de Liége.

Le programme assimilé à ceux des conservatoires de premier ordre met cette institution à la hauteur de ces derniers. Les concours ont donné des résultats sérieux et font honneur au personnel enseignant.

***

Cours de Déclamation et de Diction, par M. Jahan, du théâtre de l'Odéon à Paris et du Parc, à Bruxelles. S'adresser, 88, rue du Trône.

***

Exposition générale des Beaux-Arts. — Palais du Cinquantenaire (de 9 à 6 heures). — Prix d'entrée : 1 franc; les jeudis et dimanches : 50 centimes. Cartes permanentes : 5 francs. Réduction de 50 p. c. pour les porteurs d'abonnements généraux de l'Exposition et les personnes munies de la souche d'un ticket d'entrée au Solbosch.

***

Exposition de l'Art Belge au XVIIe siècle. — Voici le tarif des entrées à l'Exposition d'Art Ancien, ouverte au Musée du Cinquantenaire depuis le 14 juin (entrée par l'avenue des Nerviens ou par les jardins).

Cartes permanentes, valables pour les concerts et auditions musicales qui seront donnés chaque vendredi à 3 heures jusqu'en octobre : 20 francs.

Entrées. — En semaine, de 9 heures à midi : 3 francs; de midi à 6 heures : 2 francs.

Le prix de 3 francs sera maintenu toute la journée le vendredi.

Les dimanches, de 9 heures à midi : 2 francs; de midi à 6 heures : 1 franc.

Réduction de 50 p. c. sur ces prix pour les Artistes munis d'une carte d'exposant à l'Exposition des Beaux-Arts au Cinquantenaire.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle :

PIERRE VILLETARD : *Les Amuseuses* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Assez généralement, en effet, la femme, aux yeux des hommes, existe uniquement pour leur procurer le plaisir, la satisfaction de l'instinct brutal et aussi la joie provisoire de la vie à deux en attendant mieux. M. Pierre Villetard a développé cette idée dans la première partie de son livre dénommée « Les Cœurs tendres ». Son ironie fustige les goujats qui abandonnent les pauvres jeunes filles après leur avoir fait sauter le pas.

« Les Ingénues » et « Les Demi-perverses » me paraissent plutôt des petites personnes flirteuses et rouées qui, à leur tour, s'amusent et se jouent de leurs partenaires.

D'un style souple et aisé, ces nombreux petits contes constituent une lecture agréable et reposante.

***

ANDRÉ DODERET : *Le triomphe d'Armide* (Un vol in-18. à fr. 3.50). — Nous avons vu souvent, en littérature, des immeubles : hôtels, châteaux ou simples chaumières, faire le malheur de leurs occupants successifs. C'est encore le cas dans le roman de M. André Doderet : Un jeune artiste, malgré les souvenirs tragiques qui s'y rattachent, achète une des somptueuses demeures bâties sur les bords du lac de Côme. Il y vit heureux pendant quelques jours, mais la fatalité l'y fait accueillir un ami, un raté de la vie, chargé par une quelconque Maffia d'assassiner un monarque. Il parvient à détourner le malheureux de commettre ce crime, mais une balle anonyme, destinée à l'ami, le tue à seule fin de ne pas faire mentir la réputation de la villa.

M. Doderet a daté son livre de Tremezzo et il déborde d'admiration fervente pour les sites merveilleux qu'il a eus sous les yeux.

***

ALBERT DAUZAT : *La Suisse moderne* (Un vol. in-18, à fr. 3 50). — Ceci n'est point, comme d'aucuns pourraient le penser, un guide pour les touristes. Non, c'est mieux que cela. C'est une étude très approfondie de ce groupement de peuples, si différents d'origine, de langue, de religion, qui ont fini par former une nation très homogène. Et M. Albert Dauzat met admirablement en lumière l'excellente organisation de ce pays dont les habitants ont eu l'art de faire l'auberge de l'Europe et qu'ils sauraient au besoin défendre avec un ensemble patriotique contre leurs redoutables voisins.

Les Belges liront avec intérêt ce beau livre plein d'enseignements pour eux qui, notamment en matière de langues, en sont encore au gâchis et aux tracasseries mutuelles.

— —

Chez Calmann-Levy :

LOUIS DELZONS : *Le meilleur Amour* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Célèbre et riche à 32 ans, le chirurgien Bideau songe à se marier. A ce moment le hasard le remet en présence de Françoise, une ancienne maîtresse qu'il a abandonnée après l'avoir rendue mère. La vue de son enfant éveille ses instincts paternels, il renonce au mariage et prétend se consacrer tout entier à sa fille Nine. Françoise tient à garder la petite que Bideau, brusquant les choses, enlève un beau matin. Le drame va tourner au tragique, mais Françoise aime d'une affection très pure un brave garçon qui l'a tirée de l'abjection vers où elle glissait. Elle se résout à se séparer de Nine dont la présence rappellerait trop douloureusement le passé à son sauveur Bideau élèvera donc sa fille.

M. Louis Delzons a écrit là un beau roman, un roman qu'il faut lire et qui est digne en tous points de ses œuvres précédentes dont nous avons parlé avec éloge ici même et que maints quotidiens belges ont reproduites avec succès.

— —

Chez Pierre Lafitte et Cie :

ANDRÉ COUVREUR : *Une invasion de macrobes* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Ce titre seul fait songer aux paradoxes scientifiques de Wells et le livre rappelle notamment, par de nombreux traits, la *Guerre des Mondes* de l'auteur anglais. Ce ne sont pourtant point ici les habitants d'une autre planète qu'une furie destructrice lance sur la terre ce sont des microbes, de simples microbes qui ont grandi tout comme s'ils étaient espagnols. Un savant génial a trouvé le moyen, par une nourriture appropriée, de leur donner une taille et une force monstreuses et il les envoie au sac de Paris. La capitale est à peu près détruite, la

plupart de ses habitants sont dévorés par les macrobes ou massacrés dans les convulsions de la guerre sociale que toute catastrophe déchaîne en France.

M. André Couvreur a moins de précision que Wells dans les démonstrations scientifiques, mais il accorde plus d'importance au sentiment. Le narrateur n'assiste pas seul à toutes les péripéties du désastre, sa fiancée l'accompagne et leur amour ne fait que croître au cours des épreuves épouvantables qu'ils traversent.

Cette idylle était sans doute indispensable pour que le volume plût au lecteur français qui lui fera, je le souhaite, un beau succès.

——

Chez Ollendorff :

BINET-VALMER : *Lucien* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Lucien Vigier est un joli garçon, trop joli, et, en même temps, un anormal qui assiste une nuit, et non pas en simple spectateur, à une orgie d'un caractère tout spécial La police des mœurs saisie de la chose fait expulser un sculpteur américain, l'... ami de Lucien. Celui-ci, effrayé par le scandale probable qui éclabousserait son père, François Vigier, l'aliéniste célèbre, promet, sincèrement ou non, de se corriger. Mais son vice le tient et ne le lâche pas. Comme tous les vicieux il est menteur, il est fourbe. Il simule un suicide, il simule un vif amour pour une pauvre jeune fille qui l'aime de tout son cœur, il la vole et finit par aller à l'étranger retrouver son sculpteur, tout en faisant croire aux siens qu'il se tue, pour de bon cette fois.

L'auteur peint avec force l'abjection totale de ces malheureux rêvant d'amitiés pures, éthérées, pour retomber constamment dans les pratiques de la plus honteuse dépravation, malgré leurs dégoûts, bien sincères ceux-là.

——

Chez Plon-Nourrit et Cie :

ANDRÉ LICHTENBERGER : *Le Petit Roi* (Un vol. in 18, à fr. 3.50) — Un enfant, Michel VIII Kaïnof, règne en Pannonie, une contrée slave située tout là-bas dans l'Est. Il est d'intelligence médiocre et de santé précaire; l'apprentissage de son métier de monarque est un supplice de tous les instants pour ce descendant dégénéré et chétif d'une lignée guerrière, sanguinaire et paillarde que la légende fait remonter à Caïn lui-même. Il s'étiole, le pauvre gosse, dans son palais glacial et seules sa nourrice et son chien mettent un peu de lumière dans sa vie. Echappé miraculeusement à un attentat anarchiste, il tombe malade, ses jours sont en danger. La Faculté l'envoie se refaire à Cannes où il trouve quelques mois de bonheur et de liberté sans contrainte protocolaire. Il en revient guéri, solide et décidé, malgré qu'elles lui répugnent toujours, à remplir dignement ses fonctions de souverain.

M. Lichtenberger a tracé de main de maître ce caractère d'enfant-roi, mélancolique, timide et doux, mais au tréfonds duquel bouillent toujours la cruauté et l'orgueil emporté de ses ancêtres. Ce livre charmant mérite et pleinement le grand succès que lui font Paris et l'étranger

***

PAUL BOURGET : *La Barricade* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Cette pièce représentée, en janvier dernier, au Vaudeville de Paris, fut vivement attaquée par la critique de tous les partis, non pas au point de vue littéraire, mais surtout quant aux intentions prêtées un peu trop gratuitement à l'auteur. Dans la préface de son livre, celui-ci se défend d'avoir voulu faire prévaloir une thèse. Son drame n'est, dit-il, qu'un épisode, une tranche de la vie sociale contemporaine et se rattache au théâtre d'idées dont le but est de pousser à la réflexion et non d'imposer au spectateur une conclusion ou un remède à la plaie découverte.

La Barricade c'est, en l'occurrence, le mur de Chine qui sépare encore le travailleur manuel de l'employeur, du capitaliste, du bourgeois, en un mot. Nous assistons aux démêlés d'un industriel avec ses ouvriers, lesquels, encore que mieux traités qu'ailleurs, se livrent au sabotage et vont jusqu'à la grève longue et désastreuse. La victoire complète finit par rester au patron après une lutte d'autant plus âpre et plus violente qu'elle est compliquée, pour les personnages principaux, de sentiments — amour et haine — étrangers au conflit économique.

Avec son remarquable talent, M. Paul Bourget ne pouvait nous donner une pièce médiocre, et les attaques dont celle-ci fut l'objet sont une preuve de sa réelle valeur et de la vérité de certains caractères, tels ceux du gréviculteur, du vieil ouvrier fidèle et de Breschard le patron.

***

BAGUENAULT DE PUCHESSE : *Condillac* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Depuis quelques années on revient, sinon à la philosophie

de Condillac, du moins à l'étude de ses ouvrages. Son *Traité des sensations* est devenu classique et son auteur a sa place marquée dans l'histoire de notre langue et de notre littérature. Elle est donc tout à fait actuelle, la monographie que M. le comte Baguenault de Puchesse vient de consacrer au philosophe du XVIIIe siècle, qui, par certains côtés, a été un précurseur en recommandant la séparation de la religion et de la science. L'auteur était, d'ailleurs, fort bien placé pour parler de Condillac, son grand-oncle ; il a pu recueillir sur lui des traditions, des pièces nouvelles, des actes authentiques, dont il a su tirer bon parti et qui ajoutent à son travail consciencieux une valeur incontestable.

***

Albert Bordeaux : *Le Mexique et ses mines d'argent* (Un vol. in-18, ill., à 4 francs). — L'auteur de tant de livres de voyages d'un intérêt solide et d'une heureuse variété dans les détails, vient de nous donner une étude vivante et documentée sur le Mexique. C'est l'œuvre d'un explorateur consciencieux, qui, armé des moyens de la science la plus récente, a su, tout en accordant une large part à l'observation pittoresque, reconnaître, analyser et classer au mieux les richesses d'un pays, théâtre d'une de nos plus aventureuses expéditions militaires. M. Albert Bordeaux a étudié sur place l'exploitation, le passé, la fortune exacte des mines d'argent mexicaines, la condition actuelle des Indiens qui les ont creusées et qui forment encore le tiers de la population, la légende glorieuse que racontent les ruines, les monuments, les œuvres d'art subsistantes. Le volume se termine par une description rapide de l'ancien Mexique au nord de San-Francisco et de la frontière canadienne.

***

Docteur Grasset : *Idées médicales* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — « Les choses de la médecine n'appartiennent pas seulement aux » médecins », dit M. le docteur Grasset dans sa préface, « elles intéressent tout le monde, mais » la lecture des livres de médecine est détestable pour les non-médecins, parce qu'elle » fait croire aux uns qu'ils sont médecins, aux » autres qu'ils sont malades, alors qu'ils ne » sont ni l'un ni l'autre. »

Son livre, qui traite surtout de psychiâtrie, réussit admirablement à éviter au lecteur les deux dangers, également graves, ci-dessus indiqués.

En une langue claire, simple et élégante — ce qui ne gâte jamais rien — il met à la portée du public des idées et des théories qu'il est indispensable de connaître en notre siècle de névrose et de neurasthénie. Et il faudrait savoir à l'auteur un gré infini rien que pour la façon lumineuse dont il dépouille les phénomènes hypnotiques et spirites du merveilleux et de l'importance scientifique exagérée que certains barnums donnent artificiellement à leurs expériences.

***

René Milan : *La Mère et la Maîtresse* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — *La Mère et la Maîtresse* impliquent naturellement l'existence d'une troisième personne, à la fois le fils et l'amant. Celui-ci, Roger Autevielle, jeune savant dédaigneux des femmes jusqu'au jour où Jasmine, une courtisane moins banale que les autres, s'éprend de lui, voit une bonne œuvre à accomplir. Il veut relever la pauvre créature dont le passé empêche pourtant qu'il l'élève jusqu'à lui par le mariage, mais fatalement l'amour le gagne. Comme il est d'esprit droit, il lutte, il fait donc souffrir atrocement les deux êtres chers et lui-même connait les pires angoisses. Après des péripéties plus poignantes les unes que les autres, il quitte sa mère qui fut vraiment trop cruelle, il exile sa maitresse et tous trois poursuivront séparés une vie de douleur inapaisable.

On peut certes reprocher à ce roman certaines longueurs, mais il n'en reste pas moins une étude psychologique d'un certain intérêt.

Au Mercure de France :

Jean Moréas : *Variations sur la vie et les livres* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Ce fut un bel écrivain que Jean Moréas — un bel écrivain, malheureusement trop peu connu. Son style était clair et lucide et son jugement pareil à son style.

C'est pourquoi tous les articles d'étude, de critique, d'analyse, réunis sous ce titre : *Variations sur la vie et les livres*, sont autant de petites merveilles de bon sens et de limpidité. Ils témoignent aussi d'une compétence et d'une érudition fort étendues et jamais en défaut — que l'auteur s'y occupe de Ponchon ou de Rétif, qu'il s'inquiète de Mme de Lafayette ou de Corneille, qu'il nous parle de la tendre Marceline ou de Rachel, de Shakespeare ou de Musset.

Et c'est le plus pieux hommage que l'ont pût rendre à la mémoire du récent disparu que de

grouper ainsi ces pages éparses pour le plus grand plaisir de ceux qui les connaissent et de ceux pour qui elles sont inédites.

***

Jules Troubat : *La Salle à manger de Sainte-Beuve* Un vol. in-18, à fr. 3.50). — « Il n'y a » pas de grand homme pour son valet de » chambre ». — Il est plutôt agréable de constater que cette vérité, assez générale pour les célébrités, n'est pas confirmée par les écrits de M. Jules Troubat. Celui-ci fut il est vrai, non le valet, mais le dernier secrétaire de Sainte-Beuve dont il lui fut donné ainsi d'apprécier plus particulièrement les mérites et les qualités du cœur. Sa vénération pour « le patron » qu'il enterra en 1869, ne s'est, depuis, pas démentie un instant et il lui a consacré plusieurs volumes de souvenirs.

Dans le dernier paru, il fait défiler les commensaux habituels de son grand homme et aussi tous les personnages en vue qu'il rencontra dans la petite maison de la rue Montparnasse. Il les portraicture en quelques lignes, mais parle surtout, et toujours en admirateur fervent, du critique dont, pendant de si longues années, les « Lundis » firent autorité au *Constitutionnel*.

***

Paul Lafond : *L'Aube romantique* (Un vol. in 18, à fr. 3.50). — En un temps où la « vie littéraire » fut intense et pittoresque comme jamais auparavant ni plus tard il ne nous est donné de la retrouver, si nous en croyons tous les mémoires, les anecdotes, les récits et les correspondances, Jules de Rességuier, gentilhomme et lettré, prit une part importante au mouvement artistique. Il eut de l'influence et, venu de sa province à Paris, après un passage à l'armée, il fut des cénacles où il se lia d'amitié avec tous les poètes glorieux du romantisme. Son salon fut le rendez-vous des célébrités littéraires de l'époque, mais aussi sa personnalité d'écrivain ne fut pas sans mérite. Tout cela M. Paul Lafond le rappelle et le raconte dans un livre qui est une nouvelle et précieuse contribution à l'histoire d'une école et d'un siècle fameux entre tous.

M. Lafond a surtout recueilli des lettres d'un considérable intérêt échangées entre Jules de Rességuier et les maitres du romantisme, et ce sont d'inestimables documents.

***

Emile Magne : *Madame de Chatillon* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Après une jeunesse toute de coquetterie, dans le milieu dévergondé de la cour d'Anne d'Autriche, Isabelle-Angélique de Montmorency — sœur du gibbeux maréchal de Luxembourg — épouse Gaspard de Coligny, duc de Chatillon. Avide de plaisirs, d'honneurs et d'argent, elle intrigue beaucoup, Au temps des guerres de la Fronde, elle fait même, plus d'une fois, trembler Mazarin. Un second mariage l'élève au rang de duchesse régnante de Mecklembourg et elle profite de cette haute situation pour rendre à la France des services signalés. Son action diplomatique brillante et profitable lui fait pardonner les nombreux amants que l'intérêt plus que le sentiment lui a fait prendre.

M. Emile Magne se plait ainsi à faire revivre certains personnages du grand siècle. Au point de vue de la saveur, le présent récit ne le cède en rien à la *Vie du plaisant abbé de Boisrobert*, qu'il nous a si galamment contée l'an dernier.

———

Chez Albin Michel :

Henri d'Almeras : *La vie parisienne sous la Restauration* (Un vol. in-8°, à fr. 5.00). — M. d'Almeras a pris pour tâche de faire connaitre au public les aspects divers de Paris sous les différents régimes. Il nous a, l'an dernier, décrit les rues, les lieux de réunion, les toilettes, les moyens de transport sous la Révolution, le Directoire, le Consulat et l'Empire. Il nous dit aujourd'hui comment vivaient, s'amusaient, aimaient, conspiraient les Parisiens de Louis XVIII et de Charles X.

Grâce à une documentation sérieuse et au réel souci d'exactitude et d'impartialité qui anime l'auteur, l'œuvre de M. d'Almeras présente un réel intérêt historique encore accru par les nombreuses gravures reproduites dans ses livres.

———

Chez Sansot et Cie :

Robert Randau : *Le Commandant et les Foulbé* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — *Les Foulbé* sont un peuple pasteur de l'Afrique occidentale et, pour eux, tout homme blanc se dénomme *Commandant*. — Sous forme de notes prises au jour le jour, mais sans les détails oiseux et la chronologie souvent ennuyeuses des journaux de voyage, l'auteur nous initie à la vie de l'européen dans la brousse. Il nous le montre aussi dans ses rapports avec les indigènes dont il a étudié à fond les mœurs et les coutumes.

Cet ouvrage abonde en traits pittoresques

et, encore que certaines phrases soient vraiment un peu trop longues, M. Robert Randau est certes arrivé à son but qui était de faire sympathiser le lecteur avec la « brousse-aux-herbes » et ses habitants. Je lui souhaite en Belgique des imitateurs nombreux qui, comme lui documentés sur place, puissent, par le moyen d œuvres vécues, nous familiariser avec notre jeune colonie.

***

Jean-Marie Mestrallet : *Dans l'Espace* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — On ne peut contester à ces poèmes le mérite d'une rare originalité. Ils sont unis du reste par un lien solide et forment un tout très coordonné. C'est l'aventure à signification philosophique d'un humain déchu, désabusé de tout, dégoûté de la terre et des hommes et qui doit sa résurrection morale à l'évasion très haut loin des trop réelles laideurs de notre monde. Le malheureux prend son vol, gagne les régions encore vierges auxquelles aspira longtemps son rêve et il plane dans la lumière, la liberté, l'espace...

C'est de l'aviation symbolique. Comme le dit très bien M. J.-H. Rosny jeune dans une préface explicative, M. Mestrallet a su faire apparemment échapper la poésie à ce qu'elle a de traditionnel, mais il a surtout trouvé « des expressions vierges pour des motifs inexplorés ».

***

Auguste Aumaître : *Rustica* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — M. Auguste Aumaitre a réuni, en ce volume, le souvenir de sa vie aux champs. Sa prose souvent trop imagée, chante, de son pays d'Auvergne, les aspects, les habitants et les travaux de ceux-ci. Meticuleusement, en autant de petits tableaux pleins de lumière, il décrit et idéalise toutes les occupations des paysans. On sent en lui l'amour ardent de la terre natale et ce que je préfère ce sont les deux petits contes rustiques qu'il a recueillis aux veillées dans son village. Ils sont plus vivants que ses descriptions qui font trop sentir la recherche de l'image, laquelle n'est pas toujours heureuse.

Chez Bernard Grasset :

A. Viouly : *Le Rêve et la Vie* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Ce sont deux choses bien distinctes que *le Rêve et la Vie*. Elles ont une peine inouïe à s accorder, si tant est que jamais elles y arrivent. Le Rêve est beau, pur, plein de splendeurs, la Vie est plate, cruelle et laide. L'artiste auquel son génie et son courage permettent une existence selon le Rêve, se prépare de douloureuses désillusions mais il connaitra toutes les hautes jouissances que la matière ne peut donner. M. A. Viouly nous montre la formation poétique d'une âme de jeune garçon. Malgré les ambitions de ses parents, — sa condition modeste, les rires et les cruautés de ses condisciples, le petit Jacques Bruze a senti sa voie, il la suit sans faiblir. Son Rêve lui inspire des poèmes remplis de sensibilité émue dans lesquels il chante ses peines et ses enthousiasmes et qui le conduiront un jour à la gloire.

***

Paul Reboux et G. Muller : *A la manière de ...* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Une première série de ces pastiches littéraires nous avait fait admirer la souplesse et la variété du talent d'imitation de leurs auteurs. Ceux-ci complètent aujourd'hui une collection que nous espérons bien voir s'enrichir encore.

Rien n'est plus spirituel et habile que ces poèmes, ces nouvelles, ces dialogues écrits de la façon absolument personnelle à chacun des modèles choisis. Il y a là autant d'art que d'humour et aussi une parfaite et piquante érudition littéraire. A peine un rien de fantaisie — comme on en trouve dans ces charges si ressemblantes des caricaturistes — vient-il nous révéler que ce n'est pas du Mirbeau, du Loti, du Zola, du Maeterlinck, du Gyp, voire du Shakespeare et de l'Hérédia authentique que nous lisons.

Chez Falque :

Fernand Divoire : *La Malédiction des enfants* (1 plaq.). — M. Divoire est un homme extraordinaire. En 1910, il trouve moyen d'être un idéaliste convaincu et très épris de sciences supérieures. Il a publié de nombreux articles et brochures exposant les théories qui lui sont chères et selon lesquelles il s'efforce de vivre. Je sais aussi de lui des vers très doux, pleins de mélancolique tendresse.

Et voilà que ce jeune homme nous montre une face nouvelle de son talent : il fait défiler devant nous les gosses lamentables, souffreteux, idiots, maladifs, loqueteux, émaciés, qu'ont engendrés des parents usés par le vice, la fatigue, l'alcool ou la misère. Il nous dit la plainte des petiots... oui, bien plutôt la plainte que la malédiction... et c'est là un empoignant réquisitoire contre la société et contre les pa-

rents qui ne savent pas prévoir. « Il ne faut pas que les hommes ne fassent plus d'enfants ; il faut qu'avant tout ils se transforment eux-mêmes, et s'améliorent. »

Telle est la grande idée, développée avec un bonheur inégal, en ce poème où parfois la forme âpre s'efforce à rappeller Verhaeren.

Chez Bloud et Cie :

Baron de Batz : *L'Agonie de la royauté* (Un vol. in-8°, à fr. 5.00). — M. le baron de Batz a entrepris d'écrire l'*Histoire de la contre-révolution* en France, depuis l'année 1788 jusqu'à l'Empire. Son ouvrage, dit-il, « devra être lu avec la pensée que l'on trouvera » en lui la description et la mention de tous les » efforts de la contre-révolution pour arrêter la » marche des idées nouvelles ou du moins la » retarder et que la Révolution fut un des » épisodes de la lutte éternelle de l'Idée contre » la Matière ».

Ceci indique suffisamment la tendance de cette œuvre dont voici le premier volume (elle en comprendra quatre). M. de Batz, avec un souci louable d'impartialité, analyse méthodiquement, en s'appuyant sur une documentation très riche et en partie inédite, les événements qui ont précédé la déchéance de Louis XVI. Il attire, en ordre principal, l'attention sur le rôle de la franc-maçonnerie et sur ce fait que la guerre au catholicisme fut l'objectif réel de la Révolution, laquelle continua, en somme, les efforts de la Réforme contre l'Eglise.

***

Paul Déroulède : *Qui vive? France! « Quand même »* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — Un titre sonnant comme un coup de clairon convenait évidemment aux écrits de M. Paul Déroulède. — En ce volume, M. Florent-Matter, secrétaire de la Ligue des Patriotes, a rassemblé quelques articles et la plupart des grands discours prononcés par le fougueux chef des Nationalistes depuis 1883 jusqu'à nos jours.

On a pu parfois sourire des actes politiques de M. Déroulède, mais personne ne lui contestera de réelles qualités d'orateur et d'écrivain. Toutes ces pages laissent une impression très vive de conviction ardente et de force persuasive. On doit admirer aussi le généreux courage de cet homme plus soldat que politicien qui jamais n'a hésité à dire ou à faire ce que son devoir de Français lui dictait.

Chez Georges Crès et Cie :

Jean Chuzeville : *La Route qui poudroie* (Un vol. in-18, à 3 francs). — L'oubli, le silence, la tendresse ; les choses et les sentiments un peu flous, même un peu mélancoliques ont les préférences du poète qui, songeant à sœur Anne au sommet de la tour, regarde *La Route qui poudroie...* et y voit passer le cortège de ses souvenirs et le défilé de ses émotions.

Il y a dans ces poèmes, souvent très courts, énormément de distinction, une délicatesse élégante de forme au service d'une subtile et originale inspiration.

Chez Gastein-Serge :

Albert Delassaux : *L'Humanité s'éveille* (Un vol. in-18, à 2 francs). — Une série de croquis, de tableautins, de petits poèmes de circonstance écrits en des vers faciles mais sans grande élévation poétique. Ce lyrisme familier, comme pour justifier le titre ambitieux donné par l'auteur à son livre, se hausse parfois jusqu'aux confins de la méditation philosophique. Et le poète nous raconte alors sa croyance. Je crois, dit-il,

Je crois que l'homme est plus qu'un parfait ani-
Et qu'il faut à son âme un sublime Idéal. [*mal*

C'est un avis assez unanime.

Chez F. Tassel :

Marc Elder : *Trois histoires* (Un vol. in-18, à fr 3.50). — De ces *Trois histoires,* la première intitulée *La Pipée* raconte l'amour d'un étudiant, pur de cœur et de corps, pour une petite rouée hypocrite et déjà dévergondée. Avec l'aide de sa mère et de l'amant de celle-ci, un vicaire de la cathédrale, la jeune fille bouche au pauvre garçon les yeux et les oreilles et elle se fait épouser malgré la détestable réputation dont toutes deux, la mère et la fille, jouissent à juste titre. Cela s'est déjà vu, des choses pareilles.

Après ce petit roman viennent deux nouvelles : *La bonne Tante* et *Jean Ragot le pêcheur au chalut,* dans lesquelles l'auteur ne montre pas une sympathie exagérée pour les petites gens qu'il nous présente sous de bien vilains aspects.

LES REVUES A LIRE :

LA VIE INTELLECTUELLE, mensuelle, 47, avenue Jean Linden, Bruxelles.

L'ART MODERNE, hebdomadaire, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.

LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE, hebdomadaire, 15, rue Fétis, Bruxelles.

LE GUIDE MUSICAL, hebdomadaire, 3, rue du Persil, Bruxelles.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, mensuelle, 11, rue Chisaire, Mons.

LE THYRSE, mensuel, 16, rue du Fort, Bruxelles.

WALLONIA, mensuelle, 138, rue Fond Pirette, Liége.

DURENDAL, mensuelle, 22, rue du Grand Cerf, Bruxelles.

LA REVUE GÉNÉRALE, mensuelle, 21, rue de la Limite, Bruxelles.

LE FLORILÈGE, mensuel, rue Verdussen, 47, Anvers.

L'ART A L'ECOLE ET AU FOYER, 165, chaussée de Namur, Louvain.

MERCURE DE FRANCE, bi-mensuel, 26, rue de Condé, Paris.

L'ACTION NATIONALE, mensuelle, 19, rue Auber, Paris.

LE DIVAN, mensuelle, Coulonges (Deux-Sèvres).

L'AME LATINE, mensuelle, 39, rue des Lois, Toulouse.

LA PHALANGE, mensuelle, 84, rue Lauriston, Paris.

LA GRANDE REVUE, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople, Paris.

ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, hebdom., 51, rue St-Georges, Paris.

LES MARGES, semi-mensuel, 5, rue Chaptal, Paris.

LA BALANCE (*Viéssi*), mensuelle, place du Théâtre, 23, Moscou.

LE COURRIER EUROPÉEN, hebdomadaire, 280, boulevard Raspail, Paris.

L'OCCIDENT, mensuel, 17, rue Eblé, Paris.

LA REVUE DES LETTRES, trimestrielle, 17, rue Victor Massé, Paris.

DAS LITERARISCHE ECHO, bi-mensuel, 35, Lüzowstr., Berlin.

LA JEUNE WALLONIE, mensuelle, à Marchienne-au-Pont.

S. I. M., revue musicale mensuelle, 15, rue Soufflot, Paris.

PROPOS, mensuelle, 15, rue du Point de Vue, Sèvres.

LA RENAISSANCE CONTEMPORAINE, bi-mensuelle, 41, rue Monge, Paris.

LES RUBRIQUES NOUVELLES, mensuelle, 62, rue Michel Ange, Paris.

EDITIONS DE

LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

PAUL ANDRÉ, Delphine Fousseret	3 50
» La Guirlande	3 50
» Le peintre W. Linnig, vol. ill. 32 phototyp.	10 00
» Maître Alice Hénaut, pièce en 3 actes	3 50
MARIA BIERMÉ, Rayons d'Ame	3 50
PIERRE BROODCOORENS, Le Roi Aveugle, drame en 3 actes	3 00
VICTOR CLAIRVAUX, La Barque Amarrée	3 50
G. DANSAERT, Chants d'Amour et d'Épée	3 50
MAX DEAUVILLE, La Fausse Route	3 00
» Le Fils de ma Femme	3 50
J.-J. DE LA BATUT, Le Buveur d'Azur	3 50
L. DELATTRE, Fany, comédie en 3 actes	3 00
» La Mal Vengée, comédie en 2 actes	3 00
M. DES OMBIAUX, La Petite Reine Blanche	3 50
E. DE TALLENAY, Vivia Perpetua, trag. en 4 actes	3 00
L. DUMONT-WILDEN, Les Soucis des Derniers Soirs	2 00
J.-F. ELSLANDER, Parrain	3 50
ANDRÉ FONTAINAS, Hélène Pradier, pièce en 3 actes	3 00
CH. FORGEOIS, Pax! pièce en un acte en vers	1 00
G. GARNIR, A la Boule Plate (ill. de Flasschoen et Lynen)	3 50
MAURICE GAUCHEZ, Symphonies voluptueuses	3 50
IWAN GILKIN, Étudiants Russes, drame en 3 actes	2 50
VALÈRE GILLE, Ce n'était qu'un Rêve, comédie en un acte	1 20
A. GILON, Dans mon verre (poèmes)	2 50
EUG. HERDIES. Le Roman de la Digue	3 50
J. JOBÉ, La Science économique au XX^e siècle	3 50
MAURICE KUNEL, Sur la Flûte de Roseau	3 00
JEAN LAENEN, Cœur damné (Préface de PAUL ANDRÉ)	3 50
H. LEJEUNE, Fidélaine, 3 actes en prose	2 00
RICHARD LEDENT, Ymnis et Numaine, drame en 4 actes	4 00
FRANÇOIS LÉONARD, La Multitude errante	3 50
HENRI LIEBRECHT, Cœur-de-Bohême, comédie en un acte	1 20
» L'Autre moyen, comédie en un acte	1 00
» Les Jours Tendres	2 50
M. LOUMAYE. L'Actrice et le Bouquet de violettes	2 00
RENÉ LYR, Brises (poèmes)	2 00
PAUL MÉLOTTE : Ma Cousine et mon Ami	1 00
MORISSEAUX & LIEBRECHT, L'Effrénée, comédie en 4 actes	2 50
EDM. PICARD, Trimouillat et Méliodon, vaudeville en un acte	2 00
SANDER PIERRON, Les Images du Chemin	3 50
» Le Baron de Lavaux-Sainte-Anne	3 50
GEORGES RENS, La Cluse, comédie dram. en 4 actes	3 00
PROSPER ROIDOT, Ferveur	2 50
ÉMILE SIGOGNE, Eurythmie	3 50
CARL SMULDERS, Les Feuilles d'Or	3 50
» La Correspondance de S. Dartois	1 50
JULES SOTTIAUX, L'Illustre Bézuquet en Wallonie	3 50
» La Beauté Triomphante	3 50
Bon Ch. VAN BENEDEN, La Peste de Tirgalet, trag.-com. en 4 actes	2 00
MARGUERITE VAN DE WIELE, Ame Blanche, roman	3 50
MARIE VAN ELEGEM, Par la Vie	3 50
H. VAN OFFEL, Les Intellectuels, pièce en 3 actes	3 00
» L'Oiseau Mécanique pièce en 4 actes	3 00
GEORGES WILLAME, Le Puison	3 50

ENVOI FRANCO CONTRE BON-POSTE

26-28, Rue des Minimes, à BRUXELLES

TOME XX — Ve ANNÉE — No 60 — SEPTEMBRE 1910

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

SOMMAIRE :

Hélène Canivet. . . .	*Le Paradis de Mantoue* . . .	261
Oscar Thiry	*La Miraculeuse Aventure des Jeunes Belgiques*	272
Gustaw Danilowski . .	*Chasse à courre*.	287
Pierre Broodcoorens . .	*L'Embrasement des Galeries* . .	303
Louis Delattre	*Contes d'avant l'amour*. . . .	310
Jules Bock.	*Les Trois Aveugles*	324
Henri Liebrecht . . .	*Un Cœur blessé* (roman) . . .	329
F.-Charles Morisseaux .	*Le Douzième provisoire* . . .	352

Les Livres belges : Paul André; Arthur Daxhelet; Ernest Mahaim. 360

Paul André	*Les Théâtres*	376
Arnold Goffin	*Les Salons*	378
***	Memento.	
***	Bibliographie.	

PRIX DU NUMÉRO

Belgique . fr. 1.25 | Etranger . fr. 1.50

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

LA BELGIQUE
ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1er de chaque mois en un fascicule de 150 pages

DIRECTEURS :
PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois	Trois mois
BELGIQUE	**12 fr.**	**7 fr.**	**4 fr.**
ÉTRANGER.	**15 fr.**	**9 fr.**	**5 fr.**

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées :

Pour la Rédaction : 11, rue de la Banque, Bruxelles.
Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes, Id.

TÉLÉPHONE 712

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont retournés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL A PARIS :
Messageries Hachette et Cie, rue Réaumur, 111

MAISON CLAESSENS-BAL

J. JONCRET-BAL, SUCCESSEUR

27, Rue d'Edimbourg, IXELLES-BRUXELLES

Fournisseur de la Cour, de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique et de S. A. R Mme la Princesse Clémentine.

— o —

MAISON DE CONFIANCE
fondée en 1870

o —

Téléphone 2727

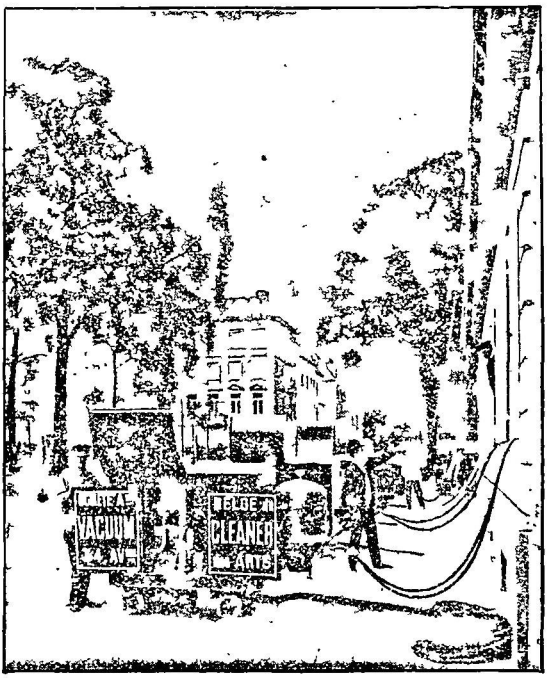
PARIS 1878

SPÉCIALITÉ

pour Harnais de luxe, Selles de Cavaliers et de Dames, Brides, Mors, Étriers, Licols, Surfaix, Couvertures, Caparaçons, Fouets et ustensiles d'Écurie.

SELLERIE --- HARNACHEMENTS

VACUUM CLEANER



Le seul procédé efficace de NETTOYAGE par le vide.

—o—

Renseignements et Devis gratuits sur demande.

—o—

Nettoyage hygiénique, sans déplacement, de tous tapis, tentures, rideaux, tapisseries, meubles, bibliothèques, murs, corniches, etc., etc.

—o—

RAPIDITÉ
ÉCONOMIE

—o—

34, AVENUE DES ARTS
BRUXELLES
Téléphone 5973

Commerce d'Avoines et Fourrages

VVE J. LANNOY-PAIROUX

53, rue de l'Orient, 53. — ETTERBEEK-BRUXELLES

VOYAGES CASIER

villégiatures croisières

Excursions confortables et économiques en tous pays

83, Boulevard Anspach, BRUXELLES (Bourse)

Adresse télégraphique : Voyages Bruxelles TÉLÉPHONE **4550**

Organisation particulière et sans concurrence

VOYAGES DE NOCES

VOYAGES DE FAMILLES

VOYAGES DE SOCIÉTÉS

Projets, devis et tous renseignements gratis et sans engagement

Seule l'**Agence Casier**, disposant de plusieurs sténodactylographes et de nombreuses machines à écrire, confectionne pour ses touristes des **carnets-guides** avec tous les renseignements concernant les horaires, arrêts et escales, sites et endroits remarquables en cours de route, tout ce qui mérite d'être vu ou visité dans les diverses localités de l'itinéraire, la visite des douanes, etc., pour voyager sans préoccupation.

Une visite dans les bureaux des VOYAGES CASIER, ou une demande de renseignements, suffit pour se convaincre de la supériorité du système d'organisation et des réels avantages offerts aux touristes. **Pas d'imprévus ni de surprises.**

LE SOUVENIR Journal littéraire des familles

Paraissant mensuellement en 16 pages grand format

Directeur-fondateur : X. CASIER

83, boulevard Anspach, BRUXELLES (Bourse).—Tél. 4550

ABONNEMENT : Belgique, **1** franc. Etranger, fr. **1.50**

ELOI MENSIERS

MARÉCHAL-FERRANT

des Écuries de S. A. R. Mme la Comtesse de Flandre

Rue Jean Stas, 16, ST-GILLES-BRUXELLES

(QUARTIER LOUISE)

MUSIQUES

Pourquoi pleures-tu? *Valse lente.* — Piano.
Trois feuilles d'album, *Pensée fugitive, Mignon, Chanson d'amour.* — Piano.
The Romance of Sherlock Holmes. — Violoncelle ou violon.

PAR **Ferdinand LAVEN**

LA NOUVELLE ORPHÉE
ÉDITEUR

76, Rue de Rennes, 76
PARIS

AU NABAB
USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES
FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoiries, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

Union du Crédit de Bruxelles

RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 57

Location de Coffres-forts

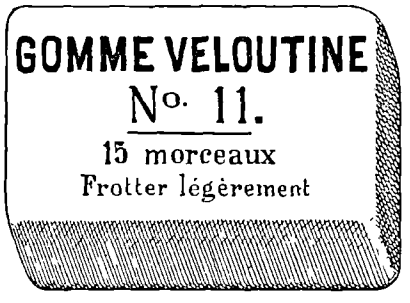
A PARTIR DE 3 FRANCS PAR MOIS

Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR
M. O. V.

Exigez cette marque de préférence à toute autre.

La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours encrée et ne coule jamais, quelle que soit la position qu'on lui donne.

Artistes, Architectes. Dessinateurs,
n'employez que la



Gomme Veloutine

Laisse le papier intact.
Enlève toute trace de crayon.

Ecoliers et Etudiants n'écrivez que sur le papier filigrane

L'ÉCOLIER

Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger « LES CLEFS » comme marque et pour votre papier à lettres d'affaires demandez la « NATIONAL MILL ».

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

CH. DIEUDONNE

10, GALERIE DE LA REINE, 10

BRUXELLES

ÉCRINS, BOITES A BIJOUX
COFFRES A ARGENTERIES

Gaînes pour armes de luxe et autres

Très grand et bel immeuble

A LOUER

avec bibliothèque complète pour avocat ou magistrat

Rue du Prince-Royal, 92

PRIX A CONVENIR

S'adresser : bureau du journal

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

Téléphones : Nos 1410 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

Spécialité de Découpage et Collage d'Échantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CARTONNAGE, PERFORAGE ET NUMÉROTAGE

PLIAGE ET MISE SOUS BANDES DE CIRCULAIRES ET JOURNAUX

MAISON SAINTE-MARIE

FONDÉE EN 1836

12, RUE PACHÉCO, BRUXELLES — TÉLÉPH. 252

Médailles aux expositions de BRUXELLES, PARIS, LIÉGE et BORDEAUX

A LOUER

BELLE PROPRIÉTÉ A PORTE COCHÈRE, AVEC VASTES DÉPENDANCES, CONVENANT POUR AVOCAT OU MÉDECIN, 35, RUE CAPOUILLET, PRÈS DU PALAIS DE JUSTICE. — PRIX TRÈS MODÉRÉS. — S'ADRESSER RUE DES MINIMES, 26, BRUXELLES.

EXPOSITION DE BRUXELLES 1910

VOYEZ LES DIVERSES INSTALLATIONS DES ÉTABLISSEMENTS

DELHAIZE Frères & Cie " LE LION „

dans les halles de la Section belge

SUCCURSALE-DÉGUSTATION A BRUXELLES-KERMESSE

CAVES de la MAISON

Les stocks considérables que nous avons toujours dans nos caves et entrepôts particuliers, les soins minutieux et constants que nous apportons à la conservation et à l'amélioration de nos vins en cave, nous permettent de ne livrer à la consommation que des vins vieux, en pleine maturité, possédant toutes les qualités précieuses qu'ils ne peuvent acquérir qu'après un séjour plus ou moins prolongé dans la bouteille.

Domaine de Magnan, 2e cru St-Emilion, cachet du Chateau .	la bout.	1.50
Cos d'Estournel 1905, 2e cru St-Estèphe	»	2 00
Grand vin Château Belgrave 1900, 5e cru classé	»	2.50
Château de Sarpes 1904, 1er cru St-Emilion	»	2.50

JOLIE SALLE A LOUER

PRÈS LA PLACE ROYALE

pour Conférences Expositions

Éclairage électrique, Chauffage central

TÉLÉPHONE

Pour les conditions :

S'adresser J. V., au bureau de la Revue

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE
117.32

BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.

LE PARADIS DE MANTOUE

La matinée est belle, de cette beauté profonde et légère qui est faite, comme la jeunesse, de nouveauté et d'ardeur. Et nous allons, avides, rêveurs sous les vieilles arcades sombres, le long des boutiques obscures, remplies de choses colorées et odorantes. Un souffle de l'air soulève par moments les grands rideaux de toile claire qui ferment les galeries, et nos regards éblouis vont, rapides, démêler dans le torrent de lumière et de soleil la silhouette élégante et guerrière d'un palais, le monumental parvis d'une église où roucoulent des pigeons, l'allure hardie d'un homme qui passe, le rire épanoui d'une femme...

Une joie enivrée et douce m'étreint et me soulève et mon cœur vibre comme une abeille gourmande dans une grande fleur parfumée. Nous sommes dispos, pareils à des enfants, et nous nous regardons sans rien dire, avec des sourires qui saluent.

Ainsi nous longeons la *Piazza delle Erbe*, toute blanche, toute vide, toute silencieuse et que le soleil brûle. Ici, entassé devant la toile qui nous protège, brille l'étalage de pailles dorées, luisantes, légères, et qui sentent bon ; là-bas, devant nous, au bout de la galerie, la *Torre della Gabbia* monte à chaque pas que nous faisons vers elle : Elle s'élance si haut, dans l'air étincelant, que nous ne pouvons suivre de nos yeux aveuglés cette grande figure sévère. Nous nous arrêtons à contempler sans frémir la cage de fer accrochée à sa paroi et où, dit-on, moururent des hommes... Mais comment frémir d'horreur en ce moment où l'air, et la terre et toutes les choses se confondent, dans l'adoration du calme silence?...

Pas d'autre bruit que celui de nos pas sur la grande *Piazza Sordello*, qui nous engloutit dans le vertigineux éclat de sa lumière : Nous marchons vite, en courbant la tête, comme des vaincus du dieu Soleil, vers l'antique palais des Gonzague dont la facade baigne tout entière dans l'ombre douce et

veloutée. Arrivés là, sous les hautes arcades en ogive qui s'appuient à de robustes colonnes et règnent sur toute la longueur du palais, nous restons quelques instants indécis. Pas un banc, pas une pierre où se reposer. Non loin de nous, une large porte bâille sur un vaste corridor, d'où semble monter comme une marée d'humide fraîcheur... Et tandis que nous respirons avec délices cet air d'ombre, voici qu'un homme vient à nous sur le seuil, sourit, s'incline, fait un beau geste de tout le bras et, gracieusement, nous invite à visiter l'*antico palazzo ducale*. Et, comme c'est pour cela que nous sommes venus jusqu'ici, nous gravissons à sa suite, en soufflant un peu, les hauts escaliers de marbre sonore qui mènent à l'étage. Le custode remue ses clefs, nous examine et se met, tout en ouvrant les portes et en poussant les volets, à nous faire l'apologie des Gonzague. Sa voix moelleuse balance les sons d'une syllabe à l'autre, avec une coquetterie de précision et de mesure qui caresse notre oreille comme une musique qui serait toute en rythme. Nous l'écoutons sans presque vouloir comprendre ce qu'il dit! Son ton, parfois grandiloquent, se marie au décor, grandiloquent aussi, des vastes et belles salles que nous traversons. Toutes sont immenses et presque toutes sont belles. Les unes ont une décoration de fresques encadrées de stucs admirablement dessinés, de frises où dansent de graciles *putti*, de blanches nymphes et de bruns satyres, et où trônent, parmi les nuages de l'Olympe, des dieux et des déesses. Puis, ce sont des plafonds à caissons sculptés, pleins d'or, d'azur et d'ombre, que soutiennent d'imposantes cariatides. Ailleurs, de rares mosaïques de marbre s'harmonisent aux délicates grotesques qui, capricieuses et colorées, fines comme des émaux, courent sur le fond pâle des voûtes, parmi les moulures et les ornements de tous styles. Des salles entières semblent un large épanouissement de bizarres fleurs, de profondes coquilles, de souples rinceaux, de lourdes palmes et de fragiles acanthes.

Une odeur de bois chaud flotte, à la fois vivante et morte. Des glaces ternies nous regardent passer,

tandis que de minces éclats de plâtre descendent en tournoyant. Palais enchanté du silence et du faste !... Ses splendeurs vieillies ne nous offensent pas : l'or s'est assourdi, le bois s'est patiné, une poussière légère adoucit la blancheur trop vive des statues, modèle les ornements trop lourds. Seules, les fresques de la Salle de Troie brillent, vives et fraîches, mouvementées, empanachées, pleines des grands gestes de la fiction mythologique. Les planchers craquent, les portes tournent en jouant sur leurs gonds élargis, les volets mal joints laissent pénétrer la lame dorée d'un rayon...

Mais le custode se lasse de notre inattention et, sans mot dire, certain de la belle surprise qu'il nous ménage, nous conduit à la spacieuse Salle des Fleuves, agreste, toute peinte en treillages où courent des pampres chargés de grappes et qui encadrent de leurs arceaux légers de grandes figures représentant des Fleuves. Tandis que nous regardons, le bon custode ouvre toute grande une des immenses portes vitrées, par où la lumière entre à flots : *Ecco, Signora*, me dit-il...

Je m'avance; une bouffée d'air tiède et embaumé m'arrive et, bien que nous soyions au second étage du monumental palais, j'aperçois entre les rondes colonnes accouplées d'une spacieuse galerie, un féerique jardin. Et c'est l'éclat et l'ivresse de l'air pur, de l'air léger qui baigne les arbres, les plantes, les fleurs et nous-mêmes...

Après les salles pleines de passé et de mort, voici le jardin plein de présent et de vie! Et nous respirons profondément, voluptueusement l'air où toutes ces fleurs respirent. ce trouble silence, cette solitude enchantée...

Au bord d'un chemin éclatant, sur lequel un néflier brode le dessin régulier de son ombre, fleurissent d'innombrables rosiers. Le custode s'avance vers eux; à chacun de ses pas des lézards fuient droit comme des jets d'eau; il se penche, cueille une fleur et revient me l'offrir avec une grâce aisée et chevaleresque qui me fait sourire. La rose rosée, large, épanouie, parfumée et toute chaude de soleil pèse

légèrement entre mes doigts. C'est une rose des Gonzague, elle est grande comme eux.

Je regarde le jardin et je me l'imagine au crépuscule, à l'ineffable moment où son parfum tout entier s'exhale et monte, buée blanche, transparente, dans l'air doux comme un baiser, vers le ciel d'un bleu mat et profond, plein d'astres... Je vois le vague éclat des fleurs qui brillent dans la pénombre et les chemins blancs qui s'enlacent aux bosquets... Quel rêve! Un violon chanterait de sa voix passionnée!... Mais non, au-dessus de nous, des hirondelles volent en criant, effarées et rapides; notre guide balance ses clefs et, lentement, nous rentrons...

A l'intérieur, il fait chaud, il fait sombre. Nous buttons en montant les quelques marches qui donnent accès à l'appartement de la belle et célèbre Isabelle d'Este, femme de Jean-François II de Gonzague. Ici, ce ne sont plus des salles, ce sont des chambres, c'est le coin d'intimité de ce trop large et spacieux palais; c'est le paradis fermé de la femme exquise, raffinée, dont l'esprit clair, le charme, l'érudition et la grâce ont fait une des reines de cette Renaissance italienne qui a, durant près d'un siècle, ébloui le monde. C'est l'oratoire, puis le boudoir et, enfin, le merveilleux cabinet de musique d'Isabelle, doux et tiède, d'une coloration fine, monotone et profonde.

Quel cadre harmonieux pour la beauté aristocratique et gracieuse de ces Latins aux cheveux longs, épais et légers, aux visages ardents et suaves, qui faisaient résonner sous leurs doigts blancs les cordes des violes et des luths... Quel cadre pour cette belle marquise, cette artiste au cœur avide! Que n'ai-je sous les yeux le dessin que fit d'elle le Vinci, afin d'évoquer son image, ici même, dans cette pièce où elle a vécu.

Je regarde ces murs parés des prestiges de l'art et du temps, les simples lambris de bois, la frise peinte où des déesses nues se couchent à demi dans les fleurs et les velours. Le chambranle de la porte, où sont enchâssés de grands médaillons de marbres précieux, les uns colorés et polis, les autres pareils à des camées

profilant leurs sveltes figures nues sur un fond transparent. Et tout cela ne serait peut-être que de la beauté sans vie, s'il n'y avait le plafond creux, semblable à une frondaison de bois et d'or, où la lumière plonge, se joue et tremble. Des sculptures nerveuses et déliées s'enroulent capricieusement autour de nombreux cartouches sur lesquels se répètent, tracés en grands caractères romains, les mots : NEC- SPE- NEC- METU. Devise étrange, étrange et qui brave...

O altière! quelle est la femme qui ne passe sa vie à espérer et à craindre!... Fière Isabelle d'Este, fière et savante, et si belle, c'est la raison qui lui dicta ces mots de défi! Combien de fois les a-t-elle regardés, les yeux noyés, le cœur anxieux et plein de trouble!

Dans ma main la grande rose alanguie pèse légèrement, et son parfum frais comme la brise, sucré comme le miel et chaud comme une haleine, flotte dans la chambre et m'emplit d'heureuse lassitude. A quoi bon aller plus loin : Nous sommes fatigués de voir et de sentir et l'heure passe. Ah! il a beau nous presser, le bon custode, nous parcourons sans hâte les salles que Napoléon a transformées. Et c'est le style Empire, sévère, correct, froid; blanc, or, vert céladon; blanc, or, rose fané; blanc, orange et or. Quelques meubles isolés et comme oubliés par la main du vainqueur qui a tout bouleversé ici. Et dans la voix du custode des éclats métalliques, dans ses mots une expression hautaine et dérisoire... Quelques salles encore, pareilles à celles que l'art pompeux de Jules Romain décora, et c'est tout. Nous nous retrouvons sur la *piazza Sordello,* semblable à un désert de soleil.

L'air brûle; nous promenons un regard hésitant sur la ligne ennuyeusement classique de la cathédrale que la lumière émousse et ronge. Et c'est en longeant les murs dans le lacet d'ombre brune qui les borde que nous gagnons le passage haut voûté qui conduit à l'exquise petite *piazza della Fiera.* Elle est là devant nous, poudreuse, abandonnée. Des herbes folles caressent ses vieilles pierres. Une galerie aux fines colonnettes l'entoure. Elle est basse, à demi-

ruinée, son toit penche, couvert de petites tuiles recourbées, d'un rouge verdi et qui, posées l'une sur l'autre, irrégulières, semblent avoir poussé comme des feuilles.

Mon compagnon s'est assis sur une pierre; il a allumé un *toscani* noir et incombustible... La fumée odorante déroule ses spirales bleues autour de nous. Un grillon sonne comme une toute petite cloche d'or, lointaine et timide et rien au monde n'est plus doux... Nos cœurs exaltés s'apaisent, une bouffée d'air frais nous arrive qui semble avoir frôlé la mer... Ah! volupté de la paix profonde et mélancolique ; volupté de l'abandon et de la ruine, tendre volupté de la beauté ternie, nous sommes pénétrés de votre douceur, nous sommes émus de vous, et de toute notre âme nous vous aimons!...

Depuis combien de temps rêvons-nous ici?... L'ombre s'est avancée en glissant de pierre en pierre... Le *toscani* a mêlé sa cendre à la poussière des choses et nous nous sentons repris par le très ancien désir de voir ces belles fresques de Mantegna, que nous avons si souvent admirées en image.

Devenus tout à coup impatients, nous heurtons à une petite porte étroite et vermoulue. Tout de suite, un vieil homme apparaît, souriant. Il nous conduit silencieusement à travers les escaliers et les corridors du *Castello di Corte*, ce premier château-fort de la puissante famille des Gonzague. Il reste peu de chose à présent de son ancienne splendeur; à peine subsiste-t-il quelques vestiges d'ornements sur ses murs, pour la plupart rebâtis. Cependant, le petit vieillard s'arrête; une expression de joie fière brille dans son regard et d'un geste royal il nous ouvre la porte du sanctuaire. Nous pénétrons dans une pièce médiocrement grande et qui n'a pour éclairer son splendide décor qu'une seule large fenêtre... Je lève des yeux avides et mon cœur se serre... de quelle incompréhensible nostalgie? Est-ce la grâce suprême et puissante, la mâle élégance de l'œuvre de Mantegna qui me séduisent si fort et si intimement? Oh! Beauté souveraine, vous qui n'avez qu'un nom pour tant de formes diverses, quel vertigineux pouvoir recélez-vous pour

troubler ainsi, d'un regard, la source de notre vie?... Un moment, je goûte le miraculeux bonheur. C'est comme la foudroyante révélation d'une divinité vers laquelle tout mon être aspire avec violence et ravissement et que, cependant, je sens tout entière en moi, irrésistible et triomphante.

Puis, c'est la lente et merveilleuse découverte, l'œil qui se caresse à la couleur, à la belle couleur chaude et comme assoupie, douce et magnétique comme un pelage, profonde comme la mer et la forêt et vibrante comme elles! Ce sont des rouges et des violets, des bleus et des bruns, des verts et des blancs, ennoblis par de savants rapprochements, mis en valeur par d'éclatants contrastes. C'est le charme ensorcelant de la ligne, sa noble symétrie, son ampleur fière, sa pure simplicité, l'attrait inexprimable de l'équilibre, de la belle ordonnance opulente et aisée.

Toutes ces choses m'attirent avec une si grande intensité que j'en ai presque mal, et je voudrais m'en aller, me soustraire un moment à la tyrannie de la beauté. De la fenêtre entr'ouverte je contemple le morne paysage, le *Lago di mezzo* luisant et immobile, les maigres amandiers, les toits plats, jonchés de tuiles semblables à des coquillages, l'immense horizon embrumé de lumière... Et, tandis que je reste accoudée, attendant que la lucidité revienne avec le calme, derrière moi j'entends le custode qui s'étonne, et veut me faire prendre goût aux fresques de Mantegna en me citant les noms des personnages qu'elles représentent. J'ai beau lui faire signe que je sais, le malin vieux sourit avec incrédulité et continue. Il parle bien, son accent, les gestes qui soulignent ses phrases sont d'un Toscan, et ce qu'il dit ne m'empêche point de contempler avec béatitude les traits madrés et un peu lourds de Louis II de Gonzague, les physionomies délibérées, altières ou exquises des beaux seigneurs de sa suite, leurs attitudes souples et vivantes et la désinvolture de leur grâce. Je m'arrête à scruter le grand visage énergique de la très imposante et très savante Barbe de Brandebourg, la jolie tête candide d'une jeune femme,

la face laide et camuse de la menine trapue. J'admire les rideaux de brocard, les soies et les velours damassés des robes et des pourpoints, leurs plis étoffés qui donnent la sensation du toucher élastique et ferme de ces tissus. Au-dessus de la balustrade de marbre coloré du vaste balcon, où se trouvent groupés les princes et leur cour se balance, sur un ciel délicieusement bleu, le feuillage dru et frais d'un arbre.

L'autre panneau, qui fait face à la fenêtre, représente une entrevue de Louis de Gonzague avec son fils, le cardinal, au milieu d'une assemblée de seigneurs et de suivants.

La scène se passe au premier plan d'un magnifique paysage, en partie imaginé ou, du moins, arrangé, car la nature y est représentée en majesté, comme la Vierge dans certaines fresques. Une ville s'étage au large flanc d'une montagne, et le peintre n'a rien omis de ce qui pouvait ajouter à la beauté : une rivière coule, sinueuse, des monuments et des statues antiques profilent leurs nobles silhouettes dans des perspectives accidentées et verdoyantes, des arbres dressent leurs troncs minces, déploient leurs frondaisons délicates, tandis que de délicieux enfants aux ailes diaprées de papillons, aux visages adorablement sérieux, aux corps charmants, soulèvent et soutiennent sur fond de ciel un cartouche où l'on peut lire l'éloge, du très puissant marquis Louis II de Gonzague.

Puis, c'est le retour de la chasse : Un vigoureux cheval s'avance, richement harnaché, des pages et des valets tiennent en laisse des chiens danois aux pattes et au mufle lourds et de fins et rapides lévriers. Derrière ces groupes, des orangers chargés de fruits forment une haie somptueuse au-dessus de laquelle surgissent, barrant tout l'horizon, deux immenses massifs rocheux. Dans le grand ciel assombri flottent de beaux et transparents nuages...

Nous nous sommes assis, mon compagnon et moi, pour regarder plus longtemps ce chef-d'œuvre que, peut-être, nous ne reverrons plus. Nous songeons qu'il faudra partir encore, qu'il faut partir toujours, ne jamais goûter à satiété ce que l'on aime, et lâcher

les mains de la joie au moment où elle allait s'abandonner à nous, complètement...

Là-haut, dans le plafond voûté, des visages de femmes sourient, penchés au-dessus du balcon circulaire qui s'ouvre, béant, sur l'azur ennuagé.

Des anges jouent autour de la rampe; un paon offre au regard sa ronde gorge moirée; un laurier découpe nettement son feuillage sombre et dur... Fraîche imagination, fraîche et vivante, grandiose et délicate, qui semble avoir voulu, dans un élan d'exquise et géniale audace, couronner son œuvre en l'ouvrant sur le ciel!...

A côté de nous quelqu'un bâille et cela nous tire de notre contemplation... Le bon vieux custode doit trouver que nous exagérons et que, du reste, notre admiration est trop silencieuse. Et, tout de même, il faut bien partir une fois!... Allons, mon compagnon se lève et nous parcourons de nouveau les corridors obscurs et silencieux. La lourde grille grince, et nous retrouvons le décor charmant de la *piazza della Fiera*. L'air nous apparaît tout brillant de poussière d'or. Il fait jour encore, mais il ne fait plus blanc comme à midi : tout est jaune, doré, doux et chatoyant à l'œil. Instinctivement, nous retournons à la pierre où nous nous assîmes tantôt; nous y retournons plus vieux de l'émotion attendue et déjà goûtée, et aussi plus riches d'elle. Autour de nous, les signes du crépuscule prochain se multiplient, des hirondelles crient follement, un essaim de moucherons danse entre les colonnettes de la galerie, un chat s'aventure parmi les herbes et, sur mes genoux, la grande rose flétrie mêle sa féminine et amoureuse odeur au mâle arôme du tabac... Et ainsi nous nous laissons engourdir et bercer... L'heure est pleine d'accablement et de tendresse, nos épaules se touchent, et nos pensées se nouent étroitement autour des mêmes choses; nos regards se cherchent, pleins de l'angoissante inquiétude et du vague remords que donne la joie trop avidement savourée, et nous serions presque tristes si le bruit de la vie ne venait nous griser.

Je m'en vais, à chacun de mes pas, je sème un

pétale... Retrouverai-je mon chemin si je reviens, un jour?...

Maintenant, tout s'éveille; le sortilège est levé, du plein soleil et du complet silence. Sur la place Sordello, où des gens causent bruyamment, le palais des Gonzague dresse sa large façade guerrière que, seules, de grandes fenêtres ogivales d'un dessin très pur ornent dans le haut, tandis que de massifs créneaux semblables à ceux du *Castello Vecchio*, de Vérone, lui font une couronne de farouche élégance. Sous les vastes arcades, des enfants se poursuivent en poussant des cris aigus; des hommes discutent et rien qu'à voir leur attitude facile, leurs gestes pleins de désinvolture, l'on se sent en Italie, en pays latin...

A présent, les rideaux de toile sont repliés et toutes les portes ouvertes. Les magasins éclairés et les cafés sont pleins de monde et l'on dirait une ville en fête? Le bruit est revenu, le bruit des voix, musical et cadencé, le bruit voluptueux des rires, le bruit glissant des pas... Mon compagnon m'entraîne. Là-bas, dans ce coin, adossés à la colonne, nous boirons le *caffè nero* si nécessaire à son bonheur! Je m'installe, et l'envie me vient de boire à longues gorgées, le vin rouge, frais et âpre du pays. Je voudrais m'enivrer, pour un instant, sentir mon sang courir plus vite, m'oublier en moi-même, m'étourdir, fatiguer jusqu'à l'épuisement ce cœur insatiable... Mais l'épuisement et la fatigue ne viendront jamais : Il ne se peut pas que la vie cesse d'émouvoir la vie...

Là-bas, sur les marches de marbre blanc de l'église *Sant' Andrea* de nonchalants et pittoresques mendiants goûtent en dilettanti la douceur provocante de ce divin soir de printemps : L'un d'eux a, plusieurs fois déjà, commencé une chanson où le mot *amore* luit comme une blessure ou comme un sourire, mais, sans doute, ne se rappelle-t-il plus les paroles car sa voix hésite et, finalement, se tait... Ce serait si beau, cependant, s'il voulait poursuivre ce chant psalmodié, qui semble à la fois sauvage et liturgique. Mais, une petite marchande gazouille devant nous; elle offre d'un joli geste lassé une boîte d'allumettes

à l'intrépide fumeur qui, à côté de moi, coupe un nouveau cigare...

Et ce mouvement me fait songer, je ne sais pourquoi, à la rose des Gonzague qui gît effeuillée sur mes genoux. Je songe à la rose et au jardin suspendu où elle fut cueillie, au jardin qui, à cette heure, palpite sous les étoiles; au romanesque jardin rempli d'ombre et de parfums, plein de trouble silence et de solitude enchantée...

HÉLÈNE CANIVET.

LA MIRACULEUSE AVENTURE DES JEUNES BELGIQUES (1)

DEUXIÈME PARTIE

LEURS FIGURES

Dans les pages qu'on va lire, j'ai tâché de saisir la physionomie des Jeunes Belgiques au moment héroïque. Depuis l'époque où la revue bataillait, cette physionomie, pour beaucoup d'entre eux, s'est transformée. En vingt ans, bien des choses ont le temps de changer, de naître, de disparaître... Mais mon ambition serait satisfaite, si j'avais pu donner une idée de l'allure littéraire de nos poètes, à l'heure de leurs premiers succès.

On ne trouvera donc rien, dans ce qui suit, de ce qui se passa après la mort de la Jeune Belgique.

La Belgique est le pays de l'indépendance nationale, de l'indépendance politique, de l'indépendance littéraire. C'est un beau pays. L'écrivain belge est profondément individualiste, et c'est bien le pays où, comme en Amérique, chaque croyant est une Eglise, chaque littérateur est une école.

L'écrivain belge n'écoute que sa parole intérieure.

EMILE FAGUET.

La Revue, 1er juillet 1906.

MAX WALLER

Je ne le connais que par ses portraits, par ce que ses amis nous ont raconté de lui, et par ce qu'il nous

(1) Voy. *La Belgique Artistique et Littéraire,* de mars à juillet 1910.

a laissé lui-même de sa personnalité dans ses vers légers, légers — si légers qu'on s'attend à chaque minute à les voir s'envoler — et dans ses pages de prose gamine.

De ses portraits, qui sont nombreux, j'aime surtout la photographie qui le représente, à dix-huit ans, les narines et les coins de la bouche pincés, les yeux regardant de côté, avec l'air hautain des tout jeunes gens. Il me semble qu'il devait prendre cet air-là lorsqu'il préméditait une de ses fameuses sorties. Et puis, il est si beau, avec ses cheveux souples dont la raie a un peu de la grâce féminine, avec son profil régulier, avec ses lèvres minces! Il respire la jeunesse, et je m'imagine que Waller dut ressembler toute sa vie à ce portrait d'adolescent, même lorsqu'il eut transformé certains caractères de sa physionomie, même lorsque la souffrance et la fatigue creusèrent ses joues, allongèrent ses traits.

Et toujours ses lecteurs se le représenteront sous cette forme, car Waller est un écrivain qui devait rester jeune.

Jeune, du reste, il put le demeurer jusqu'à sa mort, puisqu'il disparut à vingt-neuf ans. Mais dans sa courte vie, que d'événements!

Ne racontons pas depuis sa naissance — le 24 février 1860 — sa jeunesse d'enfant choyé par son père, le docteur Warlomont, et surtout par sa mère. On ne raconte pas ces choses-là. Nous nous rappellerons seulement qu'une pneumonie le laissa, vers la dixième année, dans un état de faiblesse qui dura longtemps, et qui retarda ses études. En 1876, espérant qu'un changement d'air lui ferait du bien, son père l'envoya à Bonn, où il allait vivre deux ans chez un professeur qui le traiterait comme son enfant. Pas de contrainte pour le jeune Maurice Warlomont; pas d'école régulière et obligatoire. Mais des études libres où l'étudiant prend ce qui lui plaît et laisse le reste — et, ce qui lui plaît, c'est tout simplement la langue et la littérature allemandes. Et il n'oublie pas de vivre, surtout, de vivre joyeusement et abondamment.

Quelle piètre préparation pour un médecin en

expectative ! Aussi, lorsqu'il rentre à Bruxelles, il s'inscrit bien à l'Université, mais il ne fréquente guère les cours de la candidature en sciences. Il lit, il lit, il lit. Et, peu à peu, timidement d'abord, avec plus d'assurance ensuite, il passe du rôle passif d'amateur de lettres au rôle plus actif de néophyte. Et parce que Paris brillera toujours aux yeux des jeunes poètes comme le globe lumineux d'un phare, un beau matin, sans prévenir personne, il s'échappe et fuit vers le Boulevard.

Sa fugue, du reste, ne dure pas longtemps. Quinze jours plus tard, l'enfant prodigue rentre sous le toit paternel. Je ne sais si le veau gras fut immolé, mais, en tout cas, la petite tête de famille terminée, on dut songer à l'avenir. Pensant que les sciences naturelles rebutaient son fils, le docteur Warlomont lui proposa d'abandonner la médecine et de se mettre au droit. Le jeune homme accepta, et s'en fut à Louvain commencer ses nouvelles études ; mais elles ne lui plurent pas davantage que les premières, et, de tous les cours de la faculté, un seul l'intéressa : celui de littérature.

Comment il vécut à Louvain, comment il connut Verhaeren et les autres jeunes gens qui, après avoir été ses ennemis, allaient devenir ses premiers amis et collaborateurs à la *Jeune Belgique*, on le sait déjà. On sait aussi comment il quitta Louvain, comment il traversa une seconde fois l'Université de Bruxelles et comment il conquit la *Jeune Belgique*.

Elle va devenir désormais sa principale préoccupation, cette revue. Je ne dis pas son unique, car Maurice Warlomont, devenu Max Waller, ne se borne pas à vivre d'une vie littéraire, si active qu'elle soit. Il n'est pas le beau page uniquement sur le papier, et il entrelace même si bien sa vie réelle et sa littérature que l'on pourrait difficilement aujourd'hui séparer l'une de l'autre.

Car, dans ses livres, dans ses contes ou ses romans, il y a toujours un personnage qui n'est autre que Max Waller. Souvent même le point de départ de l'intrigue est une aventure personnelle. Et en voici un exemple :

Max Waller avait une petite amie qu'il aimait beaucoup, et qui, je crois, répondait fort bien à ses sentiments. Cela n'empêchait pas le couple de se quereller chaque jour, de s'embarquer à propos de tout dans des scènes au cours desquelles le parapluie de la jeune fille était régulièrement cassé. Le lendemain, du reste, on était certain de voir Siebel repentant, aller faire réparer le parapluie. Mais tant va la cruche à l'eau. . qu'à la fin Max Waller voulut rompre définitivement. Ce fut alors la grande crise de désespoir; la jeune personne se livra à tous les débordements de sa douleur. Un jour, elle se jeta au devant d'un tramway, en présence de quelques camarades de Max, Henry Maubel, entre autres. Celui-ci se précipita, la fit vire-volter, et lui administra même, dit-on, pour calmer ses nerfs, une fessée publique.

Mais la désespérée ne fut pas guérie sur-le-champ. Et un matin, Mme Warlomont fut bien étonnée de recevoir sa visite. La mère de Waller était une femme fort pieuse et fort impressionnable. Quand elle entendit cette jeune fille lui déclarer qu'elle était la maîtresse de Maurice, que celui-ci voulait la quitter, qu'elle la suppliait d'intercéder pour elle; quand elle vit la jeune fille sortir de sa poche un petit sac de pharmacien contenant une poudre blanche — du poison ! — qu'elle menaçait d'avaler, Mme Warlomont se troubla, balbutia, s'émut, trembla, mais on conçoit que, malgré toute son inquiétude crédule, elle ne pouvait intervenir dans l'intrigue amoureuse de son fils. Alors, tragique, la maîtresse de Waller avala son poison et sortit, pendant que la pauvre mère se sentait défaillir.

Bien entendu, le poison c'était du sucre en poudre.

N'y a-t-il pas quelque relation entre cette aventure et le petit acte qu'il fit jouer le 26 janvier 1888, au théâtre Molière et qui parut chez Mme veuve Monnom en une brochure in-8° : *Poison*. Du reste, ceux de ses livres qui sont le plus réussis : *La Vie bête*, les *Airs de flûte* et *Daisy* sont des notations de sentiments personnels et d'observations.

Comme on le voit, toute la littérature de Waller,

c'est sa vie; et toute sa vie, c'est sa littérature. Un de ses amis n'a-t-il pas dit un jour en plaisantant : « Waller ne peut écrire six lettres à son tailleur sans les réunir en volume »? Max Waller était le type véritable de l'homme de lettres. Parmi ses amis, beaucoup eurent plus de talent, mais il était le plus actif, le plus enthousiaste, parmi ces enthousiastes et ces actifs.

Un grand chagrin le frappa : la mort de son frère parti au Congo. C'est un peu de ce chagrin que lui-même mourut. Auparavant déjà, à le sonder bien attentivement, on eût trouvé quelque chose cassé en lui. Et ses intimes savaient qu'au fond il n'était pas toujours bien gai. Une vase de mélancolie remontait parfois troubler sa jovialité. Mais il se cachait, dans ces moments-là. Il assujettissait son masque et il reprenait bien vite son rôle de camelot.

Camelot? Je ne crains pas d'écrire ce vocable. Max Waller avait du petit marchand la verve facile et le rire étourdissant. Il savait comme lui faire moralement la pirouette, et l'on chercherait encore longtemps son pareil pour attirer l'attention du passant. C'était lui qui faisait la parade à la porte.

Certes, la ressemblance s'arrête là.

Rien n'est plus loin de ma pensée que d'assimiler les œuvres d'art annoncées dans les boniments de Max Waller aux jouets que vendent les camelots de nos rues. Mais je pense que le terme n'est pas impropre. Waller fut un camelot de lettres. Et je n'y vois rien de dégradant. Dans un autre ordre d'idées, et en France, tout un groupe de personnes aux allures tumultueuses n'a-t-il pas pris avec fierté ce titre-là?

Quoi qu'il en soit, et de quelque façon que l'on appelle le rôle joué par Max Waller, c'est de ce rôle qu'on lui sera toujours reconnaissant. Sans doute, ses vers sont aimables et gracieux, avec une pointe de négligence qui ne déplaît pas; sans doute il sait émouvoir parfois le lecteur d'un de ses contes. Mais là n'est pas son mérite principal. Et si nous parlons encore de lui avec admiration, c'est pour l'ardeur, c'est pour la vie, c'est pour le souffle qu'il a su donner à la *Jeune Belgique*.

EMILE VERHAEREN

« Est-on sûr, s'exclame quelque part Camille Lemonnier, qu'il y ait deux Verhaeren au monde, je veux dire deux êtres de beauté et de bonté absolues comme le sien? »

C'est un être de beauté et de bonté — dans son œuvre et dans sa vie. L'homme de lettres n'a jamais fait de tort à l'homme, et si ses lecteurs lointains ne peuvent évidemment admirer en lui que le poète, tous ceux qui l'ont approché aiment peut-être autant le cœur généreux que le cerveau puissant d'Emile Verhaeren.

Né le 21 mai 1855 à Saint-Amand-sur-l'Escaut, un bourg de la campagne anversoise, dont son père était bourgmestre, il vécut sa première jeunesse dans le polder. Ses années d'études le virent à Bruxelles, à Gand et à Louvain où il fit son droit.

En 1883 paraissent les *Flamandes*.

A ce moment le jeune poète jouait les héros de son premier livre. Exubérant, joyeux et bruyant, il se dépensait en larges festins et en équipées tumultueuses. « Le nez dans son assiette, une mèche au travers du front barré d'épaisses rides, il mangeait et buvait en vrai Flamand, levant quelquefois un œil clair de lézard du côté de ses amis, et puis partant tout à coup en quintes de rire qui le secouaient des pieds à la tête. Sa gaîté soufflait en tempête comme le vent de ses plaines natales, dans ce Bornheim voisin de l'Escaut où s'était passée son enfance, une enfance chez d'honnêtes parents de bourgeoisie grasse qu'il alarmait de ses turbulences. Un jour, tout seul, il était entré dans une auberge et s'était mis à danser avec les six filles. Dans sa joie, ses coups de poing autour de lui battaient les omoplates comme des tambours... On vint raconter chez lui qu'il avait tout cassé dans le comptoir, comme un vrai pandour (1). »

D'autres fois, avec ses trois amis, les inséparables Théo van Rysselberghe, Dario de Regoyos et Willy

(1) CAMILLE LEMONNIER, *La Vie belge*.

Schlobach, il parcourait la côte, aux environs de Heyst et de Knocke, hurlant des chansons qui faisaient trembler bêtes et gens. A Bruxelles ils allaient donner le charivari au critique de l'*Indépendance belge*, déclamant sous ses fenêtres, dans la paix nocturne, les vers de Verhaeren...

Ce jeu valut au poète une gastrite qui le rangea pour longtemps. Il quitta Bruxelles, abandonnant définitivement le Barreau — il avait été avocat stagiaire — se retira à Forges, près de Chimay, où il écrivit les *Moines*.

Comme pour tous les lyriques, il est impossible d'étudier l'œuvre de Verhaeren sans être frappé des rapports de cette œuvre avec l'histoire de sa vie. Exubérant de vie et de santé, il magnifie d'abord les vieux Flamands rubéniens, aux truculences charnelles. Malade, souffrant physiquement, il pense aux hommes qui mortifient leur corps, et il célèbre les moines ascétiques. « Or, cet homme nerveux, écrit Albert Mockel, qui déjà concevait la vie avec une sorte de fièvre, venait de rencontrer la Maladie. Les nerfs s'étaient tendus comme des cordes sonores, mais ils cédèrent : et après la défaillance physique ce fut longtemps un affaissement moral, des crises de doute peut-être au tournant de l'une des avenues de la vie. » Et, de cette tourmente morale où l'esprit du poète se débattait, sortirent les *Soirs*, les *Débâcles*, les *Flambeaux noirs*, *Au bord de la route*, les *Apparus dans mes chemins*.

Et voici que l'apaisement se fit peu à peu. Le poète retourna vers les jours clairs de sa jeunesse. Il refit le tour du village natal, se rappela les visions du passeur d'eau, du forgeron, du pêcheur, du cordier, du menuisier, mais son imagination les grandit, en fit des symboles, les dessina fantastiquement dans un tableau sinistre, et ce tableau s'appela les *Villages illusoires*.

Pour avoir touché à ces « petites gens des durs métiers », sans doute il avait été porté à réfléchir aux conditions de leur vie. Autour de lui, du reste, on s'occupait beaucoup de questions sociales. Vandervelde créait la Maison du Peuple. Verhaeren fut

séduit par l'idée de donner aux pauvres gens les joies de l'art et de la pensée, et il collabora à l'organisation de l'œuvre. Mais, la maison installée, il en abandonna la gestion à d'autres, et s'en fut mettre dans les *Campagnes hallucinées*, les *Villes tentaculaires* et les *Aubes*, comme le dit Remy de Gourmont, « les traités de sociologie qu'il n'a pas voulu écrire ».

Verhaeren est, par excellence, le poète moderne, qui connaît le *Port*, la *Bourse*, les *Usines*, les *Bazars*, les *Spectacles*, et qui sait les faire passer, dans ses vers ardents et tumultueux. Et, comme le proclama Viellé-Griffin, au banquet de l'*Art jeune*, le 15 mars 1896, si dans la *Ville tentaculaire* le poète a trouvé la statue du Capitaine victorieux, celle du Bourgeois et celle du Saint, il a bâti la sienne propre(1).

« Verhaeren s'est dressé une statue; elle est de bronze et de granit, elle affronte un ciel orageux et tragique, elle regarde au septentrion, au-dessus des mers de tourmente, de hasards et de victoires, la seule étoile qui ne dévie pas.

» Au piédestal s'adosse un *moine* étique qui songe; une *Flamande* charnue y accoude le large rire des kermesses; les *soirs* l'ensanglantent aux carnages des couchants; le *flambeau* brandi de la lune en fantômatise la silhouette; le fleuve, devant elle, pousse la *débâcle* du printemps et voici, sur les *chemins*, les passants *apparus*, en exode des *campagnes hallucinées* vers les *villes tentaculaires;* le crépuscule du matin s'éclaire, nous guettons les *aubes*.

» La statue est belle, farouche d'attitude, volontaire, grave et exaltée à la fois, puissante du geste, hautaine un peu de front, et le regard s'en va vers l'infini.

» Elle est de taille haute, et telle qu'elle en impose au plus indifférent, au plus hostile; qu'importe, vraiment, au bronze qui le frôle, inconsciente ou malicieuse, impuissante en tous cas à nuire, l'aile grêle et crochue des chauves-souris?

(1) Il est intéressant de noter que les éditions originales de certains poèmes de Verhaeren, universellement connu aujourd'hui, ont été imprimées, au début, à *dix* exemplaires...

» Tourné vers l'artiste qui nous honore par l'admiration qu'il a provoquée en nous, vers l'homme de qui la vie est un exemple et l'amitié un titre, je m'écrie :

» Honorons tous le grand poète ! »

GEORGES EEKHOUD.

Georges Eekhoud est le peintre de la Campine.

« C'est au fond de ce pays que se retranchent les résistances les plus âpres aux illusions modernes de faux progrès et à l'embrigadement universel vers l'idéal bourgeois. Là-bas se lèvent encore des rustres massifs, des types de volonté immesurable, des ardents incompressibles, des soucieux de haine profonde, des marcheurs hors de tout rang, des endurcis de liberté fauve, des farouches d'eux-mêmes et des autres, des taciturnes couvant la révolte, sortes d'anarchistes des campagnes, hors la loi depuis des années et qui rôdent autour des fermes, traqués par les gendarmes et secourus — soit peur, soit fraternité — par les paysans, mais plus encore par leurs femmes et leurs filles. Tels sont les personnages de Georges Eekhoud (1). »

Il ne naquit pourtant pas au milieu de ces rustres, mais au cœur de la ville d'Anvers, en 1854, et d'une famille essentiellement bourgeoise. S'il ne vécut guère dans sa ville natale, il ne l'aima pas moins ; et ce lui fut un gros chagrin de partir, à onze ans, lorsque son tuteur — il venait de perdre son père, et sa mère était morte cinq ans plus tôt déjà — l'envoya dans un collège de Suisse, à Grenschen. Sur ce lointain plateau de l'Aar, la nostalgie, si lourde aux natures sentimentales, vint le torturer. Et il a raconté lui-même comment une chanson, une phrase musicale : l'*Où peut-on être mieux*, de Grétry, que certains belges ont pris pour hymne local, lui suggérait « l'atmosphère saline, l'odeur de goudron et de varech, le décor et le mouvement de la grande cité

(1) EMILE VERHAEREN, dans l'*Art moderne*.

maritime et, d'autres fois, la tiédeur du foyer paternel, les bien-aimés absents, les voisins et les familiers de notre *home*, le mobilier de style ancien et patriarcal, la rue, notre rue qu'une double bordure de haies vives et de bosquets, lilas et sureaux, transformait en un coin de village (1) ». Jusqu'à dix-sept ans, il passe son enfance dans cette pension au delà du Jura; il y reçoit une éducation toute française, qui ne parviendra pas à faire disparaître de son caractère, de son esprit, de son cœur les empreintes de la race germanique, mais qui permettra l'emploi de cet outil merveilleux : la langue française, à sa nature d'artiste.

Il revient en Belgique, et, en attendant son admission à l'école militaire, il court les rues d'Anvers, scrutant son pays natal, écoutant, avec admiration, battre le pouls de cette vie effrénée et puissante. En même temps s'éveillent le désir et la curiosité littéraires. Il échafaude des drames, et ses modèles sont les grands génies étrangers, de Shakespeare à Gœthe, dont il connaît la langue. A l'école, on s'aperçoit de ses goûts, on lui conseille même d'abandonner l'étude des mathématiques; mais le tuteur veille et, malgré son désir, Georges Eekhoud est forcé de se refréner encore.

Pas pour longtemps, du reste, car bientôt, n'y tenant plus, il quittera l'école militaire avec éclat, se séparant de sa famille, et ira mener à Anvers une vie folle, une vie ardente, aussitôt que son âge lui permettra de disposer à sa guise de l'héritage paternel. A l'école déjà, il avait montré son caractère violent dans une aventure que raconte M. Desgenêts. Georges Eekhoud avait eu pour ami à la pension un jeune homme très romanesque, appelé Camille Coquilhat. Si romanesque qu'en 1870 il était allé se battre pour la France, sans se confier à personne si ce n'est à Georges Eekhoud. Ces deux amis se retrouvèrent à l'école militaire, mais dans deux divisions différentes : Eekhoud aux armes spéciales, Coquilhat

(1) Georges Eekhoud. Introduction aux *Contes de mon Village* de Louis Delattre. Bruxelles, 1890.

aux armes simples. La tradition veut que les élèves de ces deux divisions soient des adversaires. De sorte que, de coup d'épingle en coup de boutoir, Eekhoud et Coquilhat devinrent de farouches ennemis. Un jour, au réfectoire, une boulette de pain tomba dans l'assiette d'Eekhoud. Quelle mortelle injure! « Ils se battirent au sabre, nus jusqu'à la ceinture, un mardi de carnaval, par un temps de neige et de gel, dans une clairière du bois de la Cambre. Georges Eekhoud fut blessé au bras d'un coup paré à moitié (1). »

Après avoir vécu quelque temps seul, et lorsque plus rien ne lui resta de l'héritage paternel, — et ce ne fut pas long..., — Georges Eekhoud fut recueilli par sa grand'mère, qui lui permit de poursuivre sa vie de prodigalités et d'expansion. Plus tard, cette excellente femme mourut en lui laissant sa fortune. Georges Eekhoud s'en fut à Cappellen, dans la campagne anversoise, qu'il voulait connaître à fond; et c'étaient, dit encore M. Desgenêts, « de folles chevauchées à travers les bruyères, accompagné d'une meute de chiens de chasse; c'étaient de grandes réceptions, des cocagnes auxquelles il conviait fermiers et bourgeois confondus; c'étaient des kermesses improvisées et souvent payées de ses deniers ».

Enfin, il en eut assez de cette vie-là. Et, au printemps de 1881, il arrivait à Bruxelles, s'y fixait définitivement et entrait à la rédaction de l'*Etoile belge*. Déjà à Anvers, lorsqu'il avait vingt ans, il avait connu les salles de rédaction : c'est au *Précurseur* qu'il avait débuté dans le journalisme — comme aide-correcteur...

A peu près en même temps il arrivait à la *Jeune Belgique*, avec ses trois volumes de vers pour bagage, vers emplis d'un sentimentalisme souffrant, où l'on sentait, dans les idées et dans la forme, l'influence de Musset. Mais il possédait aussi la vision de ses héros futurs, le sentiment de leurs souffrances, l'amour de leurs âmes frustes. Et cela qu'il renfermait en lui faisait de Georges Eekhoud un être un peu mystérieux.

(1) J. Desgenêts, *Journal de Gand*.

Georges Eekhoud, dit Camille Lemonnier dans la *Vie belge*, « rogue, acide, chaleureux, les babines retroussées sur un rire à coups de dents, inquiétait par sa mobilité caressante et quinteuse ».

Son abord n'était pas toujours très facile, si nous en croyons le portrait fait à cette époque par M. G. Kaiser, dans la *Jeune Belgique* :

« On me l'avait dépeint comme une façon d'ours d'un abord orageux et j'avoue que l'aspect de sa tête ainsi que la façon dont il accueillit la présentation, ne me rassurèrent que médiocrement. Je m'enhardis cependant peu à peu; je devrais dire « lambic à lambic » ce qui n'était pas la même chose, et je risquai, je ne sais plus trop quel exercice d'équilibre, au moyen d'un verre plein, posé sur ma tête. L'exercice tourna à ma confusion, et Eekhoud, que je regardais du coin de l'œil, prit si formidablement part à l'hilarité générale que je perdis toute crainte.

» De ce jour nous liâmes une amitié solidement cimentée peu de temps après cette première entrevue. C'était un bon ours.

» Un premier trait saillant du caractère de Georges Eekhoud c'est l'orgueil. Il n'a pas la sotte vertu qu'on appelle modestie, cette bêtise des faibles et cette hypocrisie des forts. Il a pleinement, largement, en homme qui se voit aussi bien qu'il voit les autres, la conscience de sa valeur et il le fait bien voir. Au physique : un port de coq, une petite tête impérieuse et sanguine qu'il porte très haut, une marche alerte et décidée, des yeux bleus très clairs, un regard pénétrant qui vous troue comme une vrille et qui vous déconcerte les jours où l'homme est d'humeur rogue.

» Il n'a pas pris la peine de se faire un caractère d'homme du monde à l'usage des bons garçons ou du moins l'effort à fournir pour rester amène à contre-cœur, est-il si grand qu'il ne le fournit que dans des occasions spécialement importantes. Le plus souvent devant les importuns il laisse agir son tempérament et il sait être désagréable, admirablement. Mais qu'un visage ami apparaisse, qu'une idée drôle et intéressante lui vienne et fasse rire la tablée, aussitôt

l'expression du visage change, s'adoucit et sans transition apparente Eekhoud devient le plus séduisant des charmeurs. Un mot vrai, une louange sincère faite par quelqu'un qu'il estime produira le même phénomène, car, autant il abhorre l'éloge banal fait par un monsieur quelconque, autant il est sensible à l'éloge d'un artiste. Les niais qui le regardent relèvent un mot, une attitude et prononcent : vanité insupportable. Ils sont bien payés pour cela.

» Un autre trait caractéristique est la patience, la persévérance courageuse, la force de réaction dont il a si souvent fait preuve dans une existence courte encore et déjà remplie d'événements. Il n'est ni exclusiviste ni braillard. Il ne s'égare pas à crier aux gens ce qu'il veut faire, il le fait. Il n'enfonce pas les portes, il les ouvre patiemment, sûrement. On dresse un obstacle, on hasarde une objection : il sourit et son sourire semble donner raison à l'objectant; mais il n'écoute que d'une oreille et il sourit au but qu'il voit derrière l'obstacle et vers lequel il marche imperturbablement, sans un écart, sans une seule concession réelle. Voyez ses livres, il n'y en a pas d'un art plus pur, d'une plus haute intransigeance. Il est patient comme un fort et, pourquoi ne le dirais-je pas, patient comme un paysan. Eekhoud est un paysan. Il en a le sang chaud qui bat violemment les tempes ; il en a parfois les brutalités, les vantardises, les prudences calculées et les générosités excessives. Tout cela transposé par l'extrême compréhension, l'ultra-sensibilité des nerfs, la forte éducation du cerveau, mais se montrant sans qu'il cherche à en rien cacher. Il ne s'est point châtré moralement ; il a conservé toutes ses qualités viriles et leurs tares inhérentes. Il en est peut-être qui l'aiment malgré cela. Je l'aime surtout pour cela. C'est un homme, et je serais bien embarrassé d'en citer dix. »

Georges Eekhoud publia *Kees Doorik*. Mal lancé, le livre passa inaperçu. Mais une édition légèrement modifiée réussit mieux, réussit comme d'ailleurs le roman le méritait, car ce premier livre contient en germe toute l'œuvre de Georges Eekoud ; déjà palpi-

tent dans ces pages la vie tragique des rustres flamands, leurs énergies concentrées, leurs instincts de révolte. Ces hommes massifs sont presque des anarchistes de campagne ; s'ils ne manifestent guère leurs impressions au dehors, c'est qu'une couche grossière recouvre leur humanité. Ils ont poussé sur une glèbe sensualiste, sans le moindre coin de rêve. Le rêve? Qu'est-ce que ce mot pourrait d'ailleurs représenter pour des êtres anormaux, déchus, des miséreux, des victimes, des parias? Quand une réflexion part au cours d'un récit, c'est qu'elle vient de l'auteur, qui sent pour eux tous, d'une sensibilité poignante et farouche.

ALBERT GIRAUD.

C'est une figure bien curieuse, bien attachante que celle d'Albert Giraud. Homme, il a le caractère le plus entier, le plus intraitable qui se puisse trouver. Poète, il s'isola volontairement et s'en alla chercher son inspiration *hors du siècle*.

Iwan Gilkin a dit de lui qu'à dix-huit ans « c'était un jeune homme à l'allure timide et nonchalante, un peu féline, mais quand il s'animait, sa voix éclatait soudain, stridente et impérative, et les phrases, brusques, farouches et sonores s'élançaient de sa bouche comme des lions rugissants. Son âme était pleine de tempêtes et d'orages. Mais après la foudre et la grêle, il y avait, pour ses amis, et j'étais, je crois, le plus intime et le plus aimé, des accalmies délicieuses, — toute la douceur d'un paysage mouillé, rafraîchi par l'ondée, que caresse un magique rayon de soleil (1). »

Il a crié sa misanthropie en des vers hautains, lorsqu'il a dit :

> La multitude abjecte est par moi détestée.

Et, comme Alceste voulait fuir les hommes en un

(1) IWAN GILKIN, « Les Origines estudiantines de la *Jeune Belgique* », dans la *Belgique Artistique et Littéraire* de juillet 1909.

désert, il s'est réfugié dans son cher Moyen âge. Il l'a évoqué avec ses luttes héroïques et ses personnages énormes, avec ses cortèges somptueux et ses palais débordant de richesses. Il a voulu le faire revivre pour lui, afin de s'y retirer dans le décor qui plaisait à ses yeux d'artistes.

Mais en même temps que le poète s'élisait une retraite idéale, l'homme au contraire vivait dans une extrême agitation. Il avait bien trop d'activité pour se réduire au rôle de spectateur passif. Les luttes — littéraires, il est vrai, mais bien modernes, bien actuelles — de la *Jeune Belgique* furent animées de sa verve cinglante. Albert Giraud avait tant d'esprit qu'il devait le dépenser. Et ses pointes piquaient infailliblement les malheureux qui osaient se frotter à lui.

C'est un homme qui vous paraît tout différent, m'a dit un de ses amis, si vous le trouvez seul ou si vous le rencontrez en compagnie d'une tierce personne. Tant mieux pour vous si vous parvenez à l'isoler. Ce sera l'être le plus charmant du monde. Mais lorsqu'il a deux interlocuteurs, il ne peut plus tenir son esprit malin, et, inévitablement, il en choisit un comme auditeur des mots dont l'autre sera la victime. Et c'est bien sur les lèvres de ce Giraud-là que Lemonnier avait vu les « petits rires surets » dont il parle dans la *Vie belge*.

Mais les lecteurs de ses poèmes verront l'autre Giraud, le poète à l'âme vibrante et passionnée qui essaye, par l'effet d'une pudeur frémissante, de déguiser son émotion sous un masque d'impassibilité. Ils verront l'artiste amoureux avant tout de beauté, fervent d'harmonie. Ils verront le créateur fier et délicat d'une œuvre de noblesse, de grandeur, de régularité classiques.

OSCAR THIRY.

(*A suivre.*)

CHASSE A COURRE

Les pages qu'on va lire sont extraites d'un roman récent de M. Gustaw Danilowski : « L'Hirondelle » (Jaskolka). Au témoignage d'un juge compétent, M. Michel Mutermilch, l'auteur est, parmi les écrivains de la jeune école polonaise, « celui qui a le plus de talent ». Antérieurement à l'« Hirondelle », parue en 1908, il s'est fait connaître par différentes œuvres : « Nego », « Sur l'île », « Les Jours passés », qui l'ont signalé à l'attention de la critique.

« L'Hirondelle » est le surnom d'une jeune fille de famille bourgeoise qui a voué sa vie à la cause de la Révolution russe. Pour lui permettre de se consacrer plus facilement à son idéal social, un jeune étudiant, Orski, contracte avec elle un « mariage blanc ». Cette union fictive pèse sur Orski jusqu'au moment où il s'éprend de la belle Halszka. Elle l'admire, l'aime et finit par l'épouser. Bientôt arrive pour elle la désillusion : Orski perd son auréole d'héroïsme et de noblesse ; c'est un ambitieux vulgaire ; Halszka, désabusée, est tuée sur une barricade, dans une rue de Milan. Orski rentre en Pologne, où il mènera la vie d'un bourgeois riche et arriviste. Quant à l'« Hirondelle », après une vie vagabonde, sentant l'inutilité de ses efforts, elle se suicide dans un moment de désespoir.

Autour des personnages de premier plan s'agite tout un monde de gens acharnés à saper l'édifice social. Dans une série de chapitres curieux et d'une psychologie exacte, bien que liés d'un fil un peu lâche, l'auteur fait passer sous nos yeux une galerie de types révolutionnaires. Un des plus ardents et des plus sincères est Linowski, chef du parti révolutionnaire polonais. Les principaux membres de ce parti ont été arrêtés : Linowski, traqué, à bout de ressources et d'espérances, erre à travers les rues de Varsovie. C'est le sujet du chapitre VII : « Chasse à courre » qui, remarquable à plus d'un titre, emprunte à la réalité une part de son intérêt.

Linowski n'appréciait pas encore l'importance de la défaite et des pertes, mais il supposait qu'elles devaient être formidables. En arrivant à Varsovie, il ne trouva pas le camarade à la gare, mais l'agitation inaccoutumée des espions lui prouva que tout allait mal.

Après avoir, d'un air nonchalant, déposé sa valise à la consigne, il se dirigea vers la ville. Il visita les endroits connus : partout, il faisait « sale »(1); non seulement devant les maisons des compagnons, mais encore devant les habitations des gens suspects de sympathie pour le parti.

Probablement, une rafle générale avait-elle eu lieu; peut-être l'organisation de Varsovie était-elle anéantie complètement : il importait de s'en rendre compte. Il fallait aussi rassembler les camarades dispersés, envoyer ailleurs ceux qui étaient compromis, garnir de partisans nouveaux les postes abandonnés.

Un cousin éloigné, fort poltron, chez qui Linowski, réduit aux extrémités, se décidait parfois à loger, s'était enfui à la campagne. On apprit sèchement à Linowski que « M. Casimir ne reviendrait que vendredi ».

— Que vendredi ! répéta lentement Linowski, et il soupira, car c'était pour lui un vagabondage de quelques jours à la belle étoile, une véritable villégiature dont il connaissait par expérience les agréments et qui, surtout en automne, pendant le froid brumeux et pénétrant, ne lui souriait guère.

Mais il n'y avait rien à faire ! Il releva le col de son pardessus et il flâna toute la nuit à travers les rues. Enfin, las d'errer, transi, il chercha un abri dans une église où l'on célébrait justement la première messe.

C'était un asile parfaitement sûr. Il se plaça dans une stalle : la figure cachée dans les mains, en simulant une prière ardente, il pouvait sommeiller sans se faire remarquer; il pouvait y rester longtemps, passer toute la matinée, reposer sa tête enflammée dans ce temple d'un Dieu auquel il ne croyait pas.

Le front appuyé contre le bord de la stalle, les yeux clos, Linowski s'efforçait de s'endormir, mais il n'y parvenait pas. Les tempes lui battaient violemment. Les courants d'air le glaçaient. Il se trouvait

(1) *Sale,* en argot révolutionnaire, veut dire « dangereux, suspect ».

dans un état de surexcitation extrême. Il percevait tout : les chuchotements monotones venant de l'autel, le froissement des pages de missel, le roulement des voitures à l'extérieur, le tintement des sonnettes, le bruit sourd du vent dans les tuyaux de l'orgue, les soupirs des dévotes, le remous des fidèles pendant le moment solennel de l'Elévation. De temps en temps, il levait un regard alourdi.

Après des groupes de paysans arrivèrent des servantes avec des paniers, et bientôt se précipitèrent les lycéens, vêtus de blouses et d'uniformes. Ils s'agenouillaient sur la dalle malpropre et priaient pour avoir de bonnes notes. Leurs cheveux clairs, les uniformes, les capotes, les cravates, les sacs sur le dos leur donnaient l'air de conscrits mineurs s'apprêtant pour la marche. Ils marchaient, en effet, à un dur combat; ils allaient prendre part à une lutte acharnée dont l'enjeu était leur âme, où il s'agissait de sauver leur moi de la dépravation, leur cœur de l'avilissement. Leurs sacs bourrés crevaient de livres que Linowski connaissait bien : les différents Galachoff, les Poliwanoff, les anthologies d'ordre spécial et les aimables œuvres d'Ilowaïski (1). Un frisson glaça Linowski à la pensée que des générations entières ont appris et apprennent dans ces manuels; il songea à ses camarades de lycée, en énumérant mentalement ces « estropiés », abêtis et hébétés pour toute la vie. Il se rendait compte de toute l'énergie qu'il avait gâchée vainement pour bourrer sa cervelle de tout cela et pour le balayer sitôt après, afin que le terrain apte à cultiver le vrai savoir fût prêt.

— Pour rien au monde je ne soumettrai mon fils à des tortures pareilles, songeait-il, et une flamme aiguë perça son âme, jaunâtre et raide, tel l'éclat du gros cierge flambant sur l'autel.

Quand le dernier lycéen fut parti, Linowski s'affaissa. Sa tête se pencha sur ses mains engourdies, comme si elle avait été consumée par la tristesse. Il resta longtemps dans une indifférence léthargique, les

(1) Manuels employés dans l'enseignement secondaire et inspirés de l'idée de russification.

pensées verrouillées, aveuglé, dépouillé de toute sensibilité.

Réveillé par le tintement des clefs du sacristain, il quitta l'église avec les dévotes les plus acharnées. Il entra dans un chalet d'où il sortit lavé, brossé, boutonné, les moustaches teintes et relevées. Avec l'allure d'un flâneur, il se dirigea vers la rue du Nouveau Monde, cherchant une rencontre propice. Il traversa la rue plusieurs fois. Il croisa des milliers de personnes, recueillit des œillades de femmes charmantes auxquelles il répondit par des regards dignes d'un Lovelace. Il remarqua que le coin de la rue du Houblon était fortement surveillé et que des personnages inquiétants défilaient dans les artères principales. Pour ne pas tomber sur un de ces mouchards, il se glissa chez Lours (1), occupa une des tables les plus éloignées de la porte, commanda du café et parcourut les journaux.

Le café était bon, la crême épaisse, mais la lecture donnait à la boisson un goût d'eau sucrée, mêlée avec du marc. Il lisait les communiqués, les échos, les articles de fond, les chroniques, les feuilletons fades et il éprouvait la sensation qu'il s'abreuvait d'un liquide insipide qui lui donnait des nausées.

— Voilà la presse locale, songeait-il, et une pensée perçait sa tête comme une écharde et le blessait douloureusement, quand il posait le regard sur les grandes feuilles imprimées, serrées dans les bâtons jaunes.

Voilà ce qui constitue la nourriture intellectuelle de toute la société; c'est cela qui la cultive, qui forme ses opinions, qui est son expression, sa conscience, la direction de sa pensée.

Au début de l'article, on pouvait s'attendre à quelque chose, par la suite on rencontrait quelques affirmations catégoriques, mais bientôt, grâce aux mots *d'ailleurs*, *quand même*, une retraite prudente commençait et, en résumé, on arrivait à la conclusion que le blanc peut être « d'ailleurs » noir et le noir « quand même » blanc.

(1) *Lours* : un grand café de Varsovie.

Linowski examina assez longtemps la méthode qui consistait à créer à l'aide de mots des phrases, à l'aide de phrases des périodes, à l'aide de périodes des colonnes entières complètement inutiles. Enfin, presque désespéré, il repoussa les journaux, paya et, sombre, il sortit.

Il comprenait que les conditions dans lesquelles il fallait écrire sont difficiles, mais il se convainquait de plus en plus que la presse est envahie par une espèce particulière de gens capables d'écrire des riens et qu'une phraséologie vide devient une qualité recherchée, ce qui amène la décadence systématique et fatale.

Il s'assit dans les Allées et il regarda la foule de plus en plus nombreuse; un corso de fiacres et de voitures se dirigeait vers le champ des courses d'automne; il contemplait ce troupeau disparate, ahuri, sans âme, cette génération « fichue », formée à l'esclavage, sans autre désir que le pain et les jeux; cette tourbe, coiffée de melons, de hauts de forme, de panamas, habillée de jaquettes à la mode, cette tourbe grâce à laquelle, durant l'année maudite, Varsovie fut transformée en un amphithéâtre où se déroulaient les jeux méprisables de César, cette tourbe le dégoûtait profondément (1).

Il ressentit un désir sauvage de lui barrer le chemin et de la disperser dans toutes les directions aux sons de l'hymne révolutionnaire. Quand il avait organisé la première manifestation, il avait vu comment les Allées se vidaient, comme cette foule se réfugiait sous les portes cochères, se précipitait vers les voitures, sautait dans les trams, lorsque, pour la première fois, dans une claire matinée de printemps, avait sonné la chanson de la révolte.

Qu'on l'arrête après cela : il dormira du moins, étirera ses membres, déchaussera ses pieds endoloris.

Avec peine il domina ses velléités, étouffa ses intentions stupides, et il s'en voulut d'avoir pour un moment perdu sa présence d'esprit; il dompta ses

(1) Allusion à la réaction apathique et veule qui succéda aux élans révolutionnaires de 1905.

nerfs disloqués, et il constata qu'il était profondément « touché » au point de vue physique : trois ans auparavant il se trouvait dans un état pareil; alors aussi il était prêt à se livrer aux mains de la police pour un sommier; mais c'était après une semaine de vagabondage; aujourd'hui, trente-six heures avaient suffi pour l'abattre complètement.

Il fut saisi d'inquiétude et, se gratifiant des pires épithètes, il flagella et attisa son âme jusqu'à ce qu'elle se redressât. Il prit une décision : premièrement, passer la nuit au parc d'Alexandrie ou dans les champs; secondement, combattre tous les obstacles, car :

Ce qui est mal tombera en ruines,
Ce qui est bien vivra éternellement (1).

« Le souffle de l'histoire éparpillera cette tourbe comme les feuilles jaunes du marronnier, la graine semée dans le peuple ne se perdra point, le tronc de la nation poussera de nouveaux rameaux, et les os de cette charogne féconderont les champs... »

Linowski résolut de bien manger, parce que cela réchauffe, et de fumer (en dépit de sa tuberculose commençante), parce qu'il n'y a rien de tel pour dissiper les soucis que les cercles bleuâtres de la fumée. Il acheta un paquet de cigarettes et, voluptueusement, il aspira la fumée, après laquelle il languissait depuis longtemps. Il compta son argent : il possédait environ sept roubles : « Mince, je peux vivre une semaine en chantant! Pendant ce temps la situation s'éclaircira; la « poire » (il pensait à son cousin) viendra sans faute à son bureau... et j'échapperai car je suis *Line* (2). »

Un groupe d'étudiants passa; il le regarda. Et peut-être... mais ils passèrent... Les rues s'enfoncèrent dans les ténèbres du crépuscule; les files de réverbères s'allumèrent. La foule se dirigeait vers le centre de la ville; Linowski se laissait emporter par la houle bruyante : il s'y sentait bien. Il était certain

(1) Distique de la chanson révolutionnaire, l'*Etendard rouge*.
(2) *Line*, petit poisson agile. Jeu de mots sur Linowski.

qu'un « psychologue » (1), fût-il le diable en personne, perdrait sa trace au bout de cinq minutes.

Tout en marchant, il réfléchissait. Qu'était-il arrivé? Avait-on emprisonné en se fondant sur quelques soupçons, ou la police avait-elle organisé une rafle générale? Il penchait pour cette dernière alternative. Ils ont été enfermés et seront relâchés. Il méditait sur les nouveaux moyens de fortifier la conspiration.

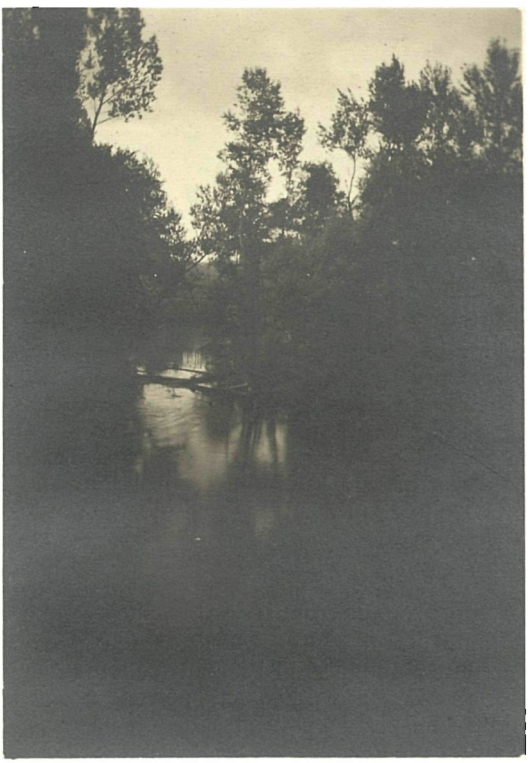
En tout cas il résolut de se munir, ainsi que les autres « illégaux », de passeports, afin qu'aux moments critiques ils pussent se loger dans les hôtels.

Il entra dans un café si rempli qu'il ne trouva place qu'avec peine. Parmi le tumulte des voix, le tintement de la vaisselle, gémissaient les cordes d'un excellent quatuor. Linowski, en tourmentant son rumsteack, écoutait avec plaisir les valses mélancoliques et les airs dolents qui semblaient adoucir ses souffrances physiques, apaiser le chaos des pulsations et des pensées Il était à son aise dans un fauteuil moelleux et dans la chaleur humide.

Pendant les intervalles de la musique, il regardait le public; il écoutait des conversations sur des sujets si étranges pour lui que parfois le sens des paroles lui échappait. Il éprouvait la sensation que ces hommes ne s'exprimaient pas en polonais, mais dans un argot inintelligible. On parlait de Sophie, de Mariette, des pensions, des avances, du prix du charbon, de Battistini; on discutait passionnément sur les matchs des athlètes; on s'enthousiasmait pour le héros national Pytlasinski (2); on faisait de l'œil aux « typesses »; on s'indignait des fraudes du pari mutuel et du « dopping » des chevaux. Plongée dans ses pensées inquiètes, la tête ardente de Linowski fumait d'une tristesse noire, comme un tison qui s'enfonce en sifflant dans une mare.

La banalité évidente des questions dont on s'occupait lui prouvait nettement le vide de ces gens, le

(1) *Psychologue*, espion.
(2) Pytlasinski, lutteur fameux.



gouffre sans fond qui le séparait de la foule de ses compatriotes, abîme qu'il regardait avec des yeux stupéfaits.

Sa vie s'écoulant toujours au milieu du Parti, Linowski oubliait le reste du monde. Il le rejetait hors du cercle de son action, tel un chiffre qui n'est pas compris dans le calcul, et il éprouvait une crainte que « les autres » ne fussent tellement nombreux que, dans le mouvement général, ils ne restassent tels qu'ils étaient, nains mais multiples, serrés, unis comme une barrière de chardons. Il comprenait qu'ils ne le suivraient pas mais barreraient le chemin, comme une digue construite en boue gluante, comme un bloc de glace contre lequel l'élan sentimental le plus formidable vient se briser le cœur, l'action la plus fougueuse se fracasser les mains.

L'orchestre commença une mazurka entraînante : la salle s'anima et, lorsque la musique eut cessé, un tonnerre d'applaudissements s'éleva, des hurlements patriotiques retentirent : *bis*, *bis* ! La foule glorieuse, emportée par le courage de son acte, battit avec les verres la mesure de la danse nationale.

— Payez-vous ! appela Linowski d'une voix étrange et, laissant son verre inachevé, il sortit avec ostentation, ainsi du moins supposèrent ses voisins car l'un d'eux chuchota :

— La mazurka ne lui plaît guère à celui-là, c'est probablement un *moch* ! (1)

Mais le *moch* eut l'air de ne pas entendre et, l'oreille basse, il sortit.

Il faisait froid ; une brume pénétrante se levait, dans laquelle les réverbères semblaient entourés d'une mousseline jaunâtre.

Linowski, serrant les poings, s'avançait à grands pas, la tête penchée en avant comme pour l'attaque. Un essaim de pensées furieuses bourdonnait dans ses oreilles, la colère s'irritait dans sa poitrine, des sentiments furibonds le déchiraient.

— Les pa-tri-otes ! grommelait-il entre ses dents. Ils ont perdu le sens profond de ce mot, ils l'ont

(1) *Moch*, terme méprisant : russe.

dégradé, ils l'ont tué pour longtemps. Ressuscitera-t-il ?

Une tristesse mortelle le prit quand il réfléchit au destin de ce mot : c'était le cadavre d'un être vivant, ses dépouilles sanglantes, le corps décapité, les mains coupées, les yeux arrachés, la face souillée, un tronc informe, putréfié.

Il s'arrêta devant la statue de Miczkiewicz (1), et, fixant des yeux le monument d'airain, il soupira, plein d'amertume.

Il lui sembla qu'il suspendait son cœur blessé sur la poitrine du poète, et il puisa dans ce court instant du calme et de l'abandon.

Il se sentit moins solitaire; il lui parut que le manteau de l'ombre grandiose l'enveloppait ; dans la nuée de ses songes, il traversa la place et, suivant la pente, il descendit sur le pont.

La Vistule s'étendait, telle une plaque immobile de fer-blanc, encadrée dans les rives soulignées de rais de lumière.

Parfois seulement, un éclair plus vif de la vague, un clapotement de l'eau sous les arches, une ride subite, un sillon tortueux du flot prouvaient que le fleuve coulait, continûment...

Linowski voyait dans le lointain un radeau noirâtre et la flamme large de son foyer, un bateau amarré à la rive, une lanterne scintillant comme une étoile, un bouquet d'arbres, une rade, des rameurs, une île, un banc de sable jaunâtre, près duquel il distinguait le cours principal de la Vistule.

Il regardait les profondeurs ondulantes. Combien de peuples y menèrent boire leurs chevaux : janissaires turcs, dragons de Suède, chevaux-légers français, rysacs de Poltawa ! Combien de guerriers ont foulé ses berges, effrayé ses oiseaux par le déploiement de leurs drapeaux ! Combien de larmes, de sang ont été versés, tandis qu'elle coule toujours. Des montagnes maternelles jusqu'au pays lointain des

(1) *Adam Mickiewicz*, le célèbre poète et artiste polonais (1798-1855) qui fut professeur de littérature slave au Collège de France.

Kachoubes (1) file la bande gris-jaunâtre, onduleuse, escarpée; elle ramasse les eaux de toute la Pologne et les porte dans la mer livide; elle confie les sanglots de ses ondes à l'océan aérien. Partagée par l'homme, de par la volonté divine indivisible, voici qu'elle pleure, qu'elle soupire.

Un murmure :

« O pèlerin, tu portais les textes secrets, enfoncé jusqu'au cou dans mes tourbillons (2). Je ne t'ai pas noyé pourtant, moi qui ai englouti tant de cadavres en les traînant à travers des graviers, à travers des sables jusqu'à ce que, déchirés, ils devinssent la proie des poissons.

Je respecte ton cœur, ton courage, moi la vivante, moi l'ancienne, moi qui ai bercé le corps virginal de la reine Wanda (3), qui ai éparpillé sa natte dorée, tel un rayon solaire.

Pourquoi te plains-tu ?

Je ne dessècherai point. Les ouragans des Carpathes songent à moi; le chevalier de Gevonth (4) rêve de moi. La bordure de mes robes s'accroche au sommet des rochers, ma tête gît dans la mer, mes bras s'étendent à travers toute la Pologne.

Grâce à eux, moi, l'aveugle, je tâte le cœur de la Pologne, je sais ce qu'elle ressent. Je ne sanglote point... Wartha (5) me mugit les nouvelles de la révolte des mines, des fonderies : de terre, comme des taupes, sortiront les mineurs, ils allumeront les feux-signaux, enverront les branches vertes. Le Propriad, Devrentza, Narew et Boug s'agitent. Nide la Noire tourbillonne dans l'admirable vallée de Sainte-Croix; le San remonte ses crues (5). Les crinières de mes fleuves se gonflent de colère...

Au fond, je bouillonne et je suis claire, mais je parais grise et triste car je traîne dans l'océan l'ombre

(1) Kachoubes, population slave de la Prusse orientale.

(2) Allusion aux révolutionnaires qui, souvent, pour dépister les sentinelles, traversent, la nuit, la Vistule.

(3) *Wanda*, reine de Pologne qui, au VIIIe siècle, se précipita du haut d'un pont dans la Vistule.

(4) Légende polonaise du chevalier du mont Gevonth.

(5) Principaux affluents de la Vistule.

de Wawel, l'ombre grandiose, l'ombre tombale (1).

N'épargne pas ta vie; moi, je n'oublierai point ta tombe!

La terre vibre d'un écho guerrier; mon fond est embrasé, les pêcheurs ont reconnu le nom, les paroles de mes vagues. J'entends les mots des conjurés qui coupent les buissons. C'est l'aube qui vient, mumrure la nuit. »

Le roulement d'un fiacre interrompit la suite des pensées.

Linowski, étourdi, entra dans le parc, s'assit sur un banc et, rêveur, écouta le vent qui tourmentait les arbres et se roulait parmi les feuilles sèches.

Il ne sentait plus son corps endolori. Seule, son âme subsistait, l'âme qui reconnaissait sa puissance et son immortalité en écoutant sa propre voix, la voix libératrice qui frappait les portes des citadelles et des casemates; il semblait à Linowski que sa présence même brisait les chaînes du silence, le silence maudit de la servitude.

Quelqu'un s'approcha, glissant d'un pas félin à travers la pelouse roussie.

Linowski s'éveilla et serra d'un mouvement instinctif le poing américain qu'il portait dans sa poche.

— Coucou !

Linowski frissonna mais ne bougea point.

— Coucou! répéta un misérable, qui familièrement vint prendre place à côté de lui.

Linowski voyait la visière cassée de sa casquette, l'unique bouton de son veston, son cou long et frêle, ses bottes éculées.

— Eh, bourgeois, as-tu une sèche?

D'un air bénévole, il prend la cigarette; il l'allume, éclairant ainsi un visage jeune, malingre, des yeux petits, fuyants et malins, un sourire étroit et cynique.

— Un freluquet, pensa Linowski, et il sortit ses doigts des cercles d'acier.

— *Séjournant*? demanda le rôdeur (2).

(1) *Wawel*, château des anciens rois polonais, à Cracovie.

(2) *Séjournant* : condamné à rester dans un district désigné par la police.

— Non pas, sourit Linowski.
— Echappé? — Non, échappant.
— On est là pour pioncer? — Oui.
— Ce qu'il y a de pis, commença l'inconnu d'une voix rauque et transie, c'est d'être un séjournant.

Qu'est-ce que je peux fiche dans ce sale Novominsk? Chiper une poule, ou un tablier suspendu sur la haie? Pf! Je ne suis pas un voleur, ni de la basse. Je peux suriner. Ou, rapport au pognon, dans un carrefour... Mais dans ces frusques-là!... Il montra sa chemise en lambeaux, son pantalon effrangé, et il cracha.

— Il fait froid, et il se cacha sa tête entre ses épaules.
— Il faut absolument filouter des frusques, ajouta-t-il.
— Et toi, mon vieux, d'où viens-tu? demanda-t-il.
— Je suis un *politique*, avoua Linowski, ressentant le besoin d'être sincère.
— Politique? dit le voleur, et il recula à l'autre bout du banc, comme pour marquer la différence. On a fourré les étudiants « politiques » au Paviac (1), ajouta-t-il, et il se tut, épiant Linowski d'un regard soupçonneux et observateur.
— Oui, on vous poursuit car vous volez; nous, on nous poursuit parce que nous désirons que personne ne soit obligé de voler, car..., et il regarda son compagnon d'un regard très profond et très tendre.
— Quel est votre âge?
— Dix-neuf.
— Vous voyez? A la vérité, vous devriez encore être à l'école, apprendre, vous préparer au labeur de l'existence... Et au lieu de cela! .. Si vous pouviez employer convenablement tout le temps que vous gâchez dans la prison, en vagabondant et en guettant le bien d'autrui que le receleur vous prend pour rien, vous pourriez vivre dans un bien-être profitable à vous et aux autres.
— Les receleurs, ce sont les pires saligauds, remarqua le voleur.
— C'est justement pourquoi nous désirons qu'il

(1) Paviac, prison de Varsovie.

n'y en ait nulle part, des receleurs, pour que tout le monde ait du travail et en profite.

Linowski se demanda comment il se ferait comprendre d'un individu qui se trouvait en dehors de toutes les classes sociales. Le rôdeur se taisait; sa face cynique se voila d'une ombre de gravité et de satisfaction. Les arguments de Linowski ne l'ont nullement persuadé, mais ce qui l'a frappé, c'est que ce monsieur ne le craint pas, ne le plaint pas, ne le blâme pas, mais cause avec lui, tout simplement, sans le tutoyer, comme un homme avec un homme. Une clarté indécise tremblota dans la fange de son âme et glissa en un lourd soupir.

Soudain, il se redressa; il sembla battre des oreilles, en flairant un bruit lointain, à peine distinct, indéfini.

— Venez, Monsieur, dit-il, cela m'a l'air louche; ça sent la rafle.

Et, hâtivement, il emmena Linowski par des sentiers, au fond du parc.

Ils s'arrêtèrent au bord de la Vistule. Le fleuve coulait lentement. Sur l'autre rive se dressaient des bâtiments, les uns plongés dans les ténèbres, les autres scintillant de leurs fenêtres illuminées, comme des yeux pleins de joie.

— Il y fait clair et chaud, songea Linowski, et cette pensée engendra quelque chose qui ressemblait à de l'envie et de l'irritation.

Le rôdeur frissonna si fortement qu'il transmit ce frisson sauvage à Linowski. Celui-ci le regarda. Dans les yeux du vagabond brillait un éclair de vengeance, féroce, l'émotion de Linowski mais centuplée, un désir exaspéré jusqu'à la volupté de briser avec leurs cadres ces fenêtres pleines de lumière, de s'y précipiter, de troubler la fête par un cri sauvage, d'arracher les gens des lits et des sophas, de saccager ces nids de luxe paresseux, de les contraindre à gémir, à implorer la pitié à ses pieds.

Et Linowski comprit pour un moment l'enfer de haine qui peut bouillonner dans la poitrine d'un homme chassé de partout.

— Charognes! grommela le voleur; il se retourna de nouveau, battit des oreilles, et marcha.

Maintenant Linowski entendait aussi un bruit lointain, qui se rapprocha peu à peu, et enfin il perçut la modulation des sifflets de la police.

Le rôdeur fuit de plus en plus vite, jusqu'à ce qu'ils rencontrèrent les tuyaux de canalisation jetés çà et là. Quelques-uns, plus grands, réunis ensemble, gisaient perpendiculairement au courant de la Vistule.

— Enfilez le saucisson, commanda le rôdeur, et quand Linowski y rampa, il ajouta tout en le suivant : « Je vous boucherai comme un bouchon et maintenant, silence ! »

Ils restèrent immobiles dans un silence humide, écoutant attentivement. La rafle, composée des agents et des brigadiers, s'approchait lentement, en un demi-cercle dont le diamètre diminuait progressivement, afin d'attraper toute la lie de la ville cachée dans le parc.

Le tuyau, d'un écho sourd, répétait les appels de la police assaillante, les sifflets d'alarme, les cris : « arrête ! »; enfin, il fut possible de distinguer les paroles de la conversation.

— Regardez ! Peut-être l'un d'eux se cache-t-il dans le tuyau, disait une voix.

Les fourreaux des sabres, tâtant les ouvertures, grincèrent.

La nuque de Linowski se glaça, à la pensée non pas qu'on l'arrêtera, mais qu'il sera de la sorte ignoblement pris au collet, dans cette compagnie mal famée. Dans le désarroi de ses idées, il sentit que son compagnon sortait.

— J'm'amène tout seul. A quoi bon se cacher, vu que m'sieur le Commissaire me dénichera quand même. » Il entendait sa voix joyeuse.

— Voilà un oiseau ! répondit le commissaire.

— Prends-le !

— Tiens, Jacques !

— Mes respects à m'sieur l'Agent, plaisantait Jacques.

— Jacques ! appela quelqu'un.

— Nez-Fendu, c'est toi qu'es fichu ? Peste !

— Assez de plaisanteries, en marche !

— Dis, y a-t-il encore quelqu'un ici? interrogea un agent.

— Probable. Ils se sont cachés sur les arbres. Regarde, la rousse, sinon gare aux horions! »

Linowski entendait la voix de Jacques s'éloigner. Après quelques instants, un silence compact l'entoura.

Il comprit qu'il était sauvé, mais il n'éprouvait point ce sentiment de légèreté que donne un danger évité. Au contraire, une pierre lourde lui écrasait la poitrine; l'humidité, une odeur mordante de rouille arrêtaient sa respiration.

Crever comme un chien dans ce cercueil métallique devenait son seul désir, une nécessité presque physique de son corps étendu, raide. Et il était, tel un mort, couché sans mouvement, sans pensée, sans volonté; seulement ses nerfs tremblaient comme des cordes brisées.

Quand il sortit, il aperçut la ville-fantôme se profilant dans la lumière terne de l'aube. La ville semblait se précipiter d'en haut, à travers le fleuve couvert d'écume et d'ordures.

Effrayé, Linowski contemplait les édifices de sa capitale chérie; c'était une vision terrible : des toits brisés, des tours et des croix éclatées, une avalanche de briques et de ciment, des ruines fantastiques penchées par une puissance aveugle et hostile, pour le broyer et l'enterrer sous les décombres.

Soudain, comme un éclair, comme le reflet d'un souvenir, la lumière passa sur les toits; un faisceau de rayons du soleil levant frappa la Vistule en la barrant d'une ligne argentée, d'un bout à l'autre. Dans les arches du pont gronda le bruit sourd des charrettes matinales. Varsovie bégaya une rumeur incompréhensible, comme un esclave sombre, la langue arrachée, tournant infatigablement le moulin à bras, la chaîne secouée au mouvement du travail.

Le cœur las de Linowski s'agita et se ranina, son sang bouillonna, l'âme réveillée se redressa comme une colonne ardente; ses yeux burent le spectacle d'oppression et il alla, d'un pas ferme, inflexible, avec une obstination frénétique, et presque

avec une rage désespérée de conquérir ou de démolir cette ville. Il plongeait son regard flamboyant dans les yeux somnolents des ouvriers qui se rendaient dans les fabriques, comme on plonge la mèche dans les mines endormies pour provoquer, après des années d'attente, une explosion.

Sur la place du Théâtre il vient de voir l'Hôtel de ville et il éprouve un désir audacieux de visiter ce repaire des espions qui le poursuivent comme une meute.

Il entra. La première inscription portait : « Bureau de renseignements ». Il s'arrêta. Son cœur s'inquiéta. Un souvenir se leva en lui. Il acheta une carte et écrivit : *Sigismond Orski* (1). Il sentit que son énergie l'abandonnait et s'écoulait comme un large torrent, que son excitation disparaissait tout d'un coup. Il se demandait pourquoi lui revenait le souvenir d'Orski qu'il n'avait vu qu'une fois à Varsovie. Enfin, rappelé, il reçut l'adresse.

Il pénétra dans un fiacre, répéta l'adresse et partit complètement épuisé.

Lorsqu'il sonna, après un instant d'un silence fatigant, les portes s'ouvrirent :

— Monsieur est là? demanda Linowski.

— Non, il est sorti; il reçoit entre quatre et cinq.

— Ouvrez tout de même. Monsieur le sait... de la gare... pas de fiacre... je suis venu... j'attendrai, balbutia-t-il.

On lui enleva son pardessus.

Il se trouva dans une petite chambre. Il regarda un moment les dessins de la tapisserie. Il s'assit sur le sopha, fixa d'un regard terne les murs qui semblaient tomber en arrière; sa tête chut dans un gouffre et, perdant la conscience, il s'endormit.

GUSTAW DANILOWSKI.

(Traduit du polonais par Oscar Grojean et Sévo Rommy.)

(1) Orski, le héros principal du roman, un des camarades de Linowski.

L'EMBRASEMENT DES GALERIES

A Frans Gailliard.

I

Le crépuscule était. L'ombre énorme et tranquille,
voile de crêpe lourd peu à peu s'abaissant,
avec ses escarboucles mauves, bruissant,
gazait le jour filtré par les lointains jonquille;
et la nuit descendait les degrés de la ville
immense, décuplant sur les choses l'orgueil
des astres à son front d'impératrice en deuil.
C'était à la mi-août, un dimanche, la veille
de l'Assomption, à l'heure où le soir s'émerveille
des ultimes rougeurs du couchant en exil.
Et, là-haut, précédant le dôme du Brésil
illuminé, pareil à quelque reliquaire,
avec ses halls de carton-pierre
grappés de globes verts et rouges aveuglants,
brasier mouvant de halos blancs
et de lueurs, la World's fair à l'escalade
des planètes ruait ses rangs de colonnades.
Depuis des mois déjà, sur les horizons bleus,
elle arquait, formidable, ses arches de feu
sous lesquelles un siècle marchait à l'Histoire.
Elle était le symbole clair de la victoire,
le bazar vacarmant des peuples éblouis
bâti dans le soleil à force de louis

mais où s'attestait, nécessaire,
l'élan d'une ère.
Vers elle et vers ses carrefours,
les bourgs
marchaient dans le sillage ardent des métropoles.
Elle était un morceau du pain de chaque jour,
une âme collective, et le cœur, et le pôle.
Un chœur superbe de nations
— la haine étant damée en routes triomphales —
exultant gravissait vers elle, en procession,
par les drèves en fleurs des fiertés patriales.
Là-bas, auprès de la forêt,
ses pulsations retentissaient
jusqu'aux régions les plus exorbitées.
La colossale World's fair,
sous ses charpentes de bois, de béton, de fer,
pour un moment célait la conscience du monde.
Elle était l'entrepôt de l'unanime ardeur.
Tout le labeur humain dormait en ses vitrines.
Elle était le schéma saisissant des usines,
des forges et des laminoirs.
Ses magasins profonds rccomposaient l'espoir
violent et dardé, sans cesse, de la vie.
Ses hangars transmutaient l'innombrable énergie
avec la concurrence intense en leurs creusets.
L'Exposition universelle était
si décisive et si belle, à mi-côte,
qu'il semblait que jamais ses hôtes
n'en pourraient oublier la totale splendeur...

II

Or, en ce soir d'été, parfumé de senteurs
sylvestres, elle était plus joyeuse et vibrante
encor, là-haut, l'Exposition.
On la savait, en cette veille d'Assomption,
à l'apogée enfin de sa gloire. Des foules
assiégeaient ses portails de leurs ressacs de houles
mugissantes, rieuses, ayant, par à-coups,
ainsi qu'un océan de prodigieux remous.
On était deux cents mille.
D'en bas étaient venus les bourgeois de la ville
et le faubourg avec son peuple d'ouvriers.
Depuis l'aube, les gares,
trépidantes, n'avaient point cessé de vomir
les hordes babéliques des trains de plaisir.
Sur les macadams gras et les débarcadères
poudreux avaient roulé ces mascarets de chairs
déferlantes, en route vers la World's fair.
Les halls jusqu'à six heures
en avaient été envahis.
On avait bu, mangé et ri,
et, maintenant, dans quelque vague Caire
on allait voir danser, lascives, les moukères.

III

Neuf heures. Tout à coup,
Quelle lueur, au loin, empourpre le ciel roux?
Et puis, aussi, quelle épouvante
fait dévaler en fleuve de faces démentes,

par les terrasses et leurs fleurs,
par les jardins français, la foule, en ses terreurs,
la foule iconoclaste au sac des plates-bandes ?
Le feu ! Le feu ! Une clameur
d'effroi totalisé centuple la rumeur
anonyme des masses entassées !
Quelle halle d'orgueil, là-bas, est menacée ?
On ne sait pas encore. On court, aveuglément.
On voudrait que ce fût le leurre d'un moment,
mais on a vu des bras que l'évidence fauche,
des bras cassés dans la douleur,
éperdus, se lever vers la corniche, à gauche
du Grand Palais où, brusquement,
s'est tordu le nœud de serpents
jaunes des flammes apparues.
Un cri d'horreur funèbre bondit vers la nue.
Le feu ? D'où donc a-t-il surgi ?
Le feu ? C'est impossible ! Mais déjà voici
Qu'il gicle en trombes d'or vers les étoiles blêmes.
Des crêtes de clartés coiffent de diadèmes
les campaniles bruns des lointains pavillons.
Chaque tuile est de cuivre ou d'argent en fusion.
Les fenêtres hagardes
comme des yeux de fous entre les tours regardent,
et des langues de feu
dans le ciel effondré du foudroyant désastre
râpent avec fureur la dorure des astres.
L'Incendie à l'Exposition !
Elle est en staff et en carton ;
comme une torche de résine
— les pompiers sont venus d'Anvers et de Malines —

elle flambe et crépite irrésistiblement.
Les frontons et leurs ornements,
les architraves, les façades,
sont empanachés de torsades
et de félines reptations.
L'Incendie à l'Exposition!
Des volutes vrombissantes de soufre,
avec des sifflements, expumées des gouffres
braséants, qui se creusent d'endroit en endroit,
spiralent, et des avalanches
d'étincelles et de tisons
s'écroulent
sur la fuite aux abois paniques de la foule.
L'Incendie à l'Exposition!
Le vent se lève et cravache les flancs
de ses étalons hennissants
et de ses cavales sauvages de nuages.
L'Incendie à l'Exposition!
Le vent?
Il est sinistre et hululant.
Il s'échevèle et s'amplifie.
Il souffle la terreur dans ses clairons de suie
tordus et déchirants, et ses trompes. Le vent,
avec ses drapeaux noirs chevauche en ouragan
les cratères béants et clairs de l'Incendie.
Il est contradictoire, et ses haines, brandies
et capricieuses, en tous sens
tordent les flammes, les étirent,
les rapetissent, et voici
qu'entre ses poings de rage aigüe, à sa merci,

elles se démesurent
jusqu'au zénith de bronze qui fulgure.
L'Incendie à l'Exposition!
Le foyer ronfle et les sections
l'une après l'autre fusent et s'embrasent.
Des déesses de stuc sur le gravier s'écrasent.
Des longerons géants, ainsi que des boas
de lave ignuide se convulsent
et rampent sur des grils que la chaleur propulse.
L'Incendie à l'Exposition!
Des volcans de phosphore explosent, en tonnerres,
et des bolides de lumière
bombardent de schrapnels le ciel terrorisé.
Les hangars sont fournaise.
La rafale y tourmente des loques de braise
qui se dispersent par le bois.
L'Incendie enjambe les toits;
il dévore les ponts, les planchers, les portiques;
Les carcasses des halls ont l'air épileptiques,
et, tout à coup, sur les maisons
intactes du Solbosch, un torrent de brandons,
en tourbillons,
un déluge d'éclairs se rue
et voici que s'allume un brasero de rues.
L'Incendie à l'Exposition!
On entend chez Bostock rugir les grands lions
de l'Atlas et glapir les hyènes immondes.
Dans Luna-Park les flammes grondent.
L'éléphant gris
de la ménagerie effrayamment barrit.

Les singes hurlent et les loups aboient :
Les Attractions flamboient.
Les chairs grésillent. Une odeur
nauséabonde de boucane
par-dessus l'incendie en pétarades, plane.
L'Exposition n'est plus qu'un four
où le labeur têtu des jours
s'anéantit et se consume.
Sous les jets impuissants des pompes les murs fument
et puis, soudain, ardent plus fort,
et c'est la mort,
et c'est l'autodafé sans appel de la joie
dans le ciel qui rougeoie.
L'Incendie à l'Exposition!
Des flammèches se déroulent des hampes
et happent le poitrail doré des hippocampes
qui semblent s'abîmer dans l'enfer de Breughel.
Le feu ne laisse entier aucun pilastre
et, devant l'étendue immense du désastre,
les yeux n'ont plus de pleurs, les gorges de sanglots.
Mais l'espoir est debout, mais l'espoir vit encore,
malgré les halls en météores
et les millions évanouis.
Sur les stands en décombres
le peuple ne veut pas que s'éternise l'ombre
ni qu'en de vains regrets s'efféminе l'effort :
Sur les cendres éparses du bûcher de mort
déjà ses rêves édifient
les palais somptueux et libres de la Vie!

PIERRE BROODCOORENS.

Août 1910.

CONTES D'AVANT L'AMOUR (1)

LES MANGEURS DE TERRE

MARTIN ET HILDEGONDE

Premiers jours.

Quelques jours passèrent, laissant sur le pays comme les épaves d'un torrent. On aperçut alors les trous creusés dans la population par la mort des victimes des Aulnias. Les vivants se mirent à les compter pendant les heures d'inaction due à l'arrêt du travail dans la houillère.

A part le va-et-vient des trois équipes manœuvrant les pompes, l'immense enclos de la fosse était désert. Les galeries submergées, incendiées, écroulées ne devaient permettre la reprise de l'exploitation avant un an; les valides cherchèrent ailleurs. Comme si des portes nouvelles se fussent ouvertes aux maisons des morts, on vit bientôt partir vers d'autres chemins, d'autres hommes, partant vers d'autres buts.

Tandis qu'Hildegonde, chez la Flatte, reprenait son ordinaire train-train, Martin avait pu continuer aux Aulnias sa tâche de conducteur des ânes. Les bêtes n'avaient pas souffert du cataclysme. Dans leur sale écurie, elles mangeaient, buvaient, faisaient fumier comme si personne n'avait souffert autour d'elles.

Dès l'instant que, sauté de sa couchette, il commençait la route du matin, mordant son chanteau de pain tout en marchant, sa pensée sur le souvenir

(1) Voir *La Belgique Artistique et Littéraire* d'avril, mai et juillet 1910.

de l'ami, levait la main; son affection faisait de grands doux gestes de caresse et d'adieu.

— Voilà la haie du jeune frêne, hé! hé! Borain! Où sont les nids?

— Voilà la fontaine au tuyau de fer!

— Sacré Borain! Comme elle pisse!. .

— Voilà la « Cense », Borain! Vite dénichons un œuf de poule!

Toute la route, ainsi, n'était qu'une exclamation, un cri d'amitié du petit vivant à celui qui n'était pas encore tout à fait mort, jusqu'à la houillère silencieuse, déserte, où il n'y avait plus que ces « monseux » en chapeaux busiaus, qui se faisaient à nouveau expliquer la catastrophe tous les jours, « pour l'enquête », depuis des semaines.

Les messieurs de la ville,
Ce sont tous des gueux.
Ils mang'tet les chériches
Et nous jet'tet les queues.

Ainsi chantait-il, mâchuré de larmes et de poussière, poussant ses ânes, et pensant à son ami.

La journée faite, il courait chez la Flatte, aussi vite que s'il avait eu à remettre quelque commission pressante, comme s'il avait porté une chose ou l'autre pour le Borain.

— Et le tabac au grenier est-il bien retourné? demandait-il... Alors que le tabac du Borain depuis longtemps était volé, haché, fumé par le nouveau logeur de la cambuse, devenu maître de la Flatte!

— Et les semences pour le jardin, sont-elles nettoyées?... Car il est temps... Le fermier plante déjà ses pommes de terre!...

La Flatte, en bougonnant et le bourrant parfois de coups, admettait les droits acquis de Martin. Elle ne lui aurait point donné à manger à table, ni laissé boire au pot, mais dans la maison il pouvait entrer, se chauffer devant le poêle, casser du bois sur le billot du Borain, bêcher la terre du jardin avec sa bêche.

Alors quand Martin était occupé, la Flatte allait

se planter sur le seuil de la cour, les deux poings sur les bosses de ses hanches rebondies, et aussi loin qu'il se trouvât, elle lui criait quelques vagues injures sans signification, sans raison, pour le plaisir de crier, de faire du tapage, pour se venger elle-même du Borain sur son ami; ou peut-être, qu'est-ce qu'on sait? pour pleurer le mort à sa manière, vider son âme inquiète.

Cependant, Hildegonde peu à peu osa prendre la défense de Martin. Elle alla ouvrir la porte où le garçon frappait vainement et que la Flatte ne voulait pas déverrouiller. Elle lui coupait une tartine quand il avait faim, et remplissait sa musette vide. Jusqu'à présent elle l'avait seulement supporté en silence, ainsi que dans une longue bouderie; aujourd'hui, elle se mettait parfois à lui parler, mais avec une sorte de colère sourde.

Un jour, comme elle était plantée debout, la tête levée devant la cage enfermant ces pinsons qui avaient fait la gloire du Borain aux concours, elle arrêta Martin qui passait. Les sourcils froncés, la bouche dure et rouge, tous les cheveux dans les yeux, serrant les poings comme pour la bataille, elle cria dans le nez du jeune homme, d'une voix sifflante :

— Sacré Créquion, va !... Tu vis ! Et le Blanc-Borain est au fond, lui !

Elle demeurait en proie à cette haine triste pour son entourage, ne parlant qu'à Martin, et seulement sur ce ton farouche.

N'importe. Pour le garçon, Hildegonde était toujours l'âme du Borain lui-même; la petite commère du Blanc, celle du secret de Florent, celle de sa douceur, celle pour qui tout juron se taisait, celle du jardin, celle des pigeons, celle des pinsons. Hildegonde demeurait aux yeux de Martin, merveilleuse de l'amour du mort.

Elle vivait ici comme un faucon acharné dans une cage. La Flatte, impudente depuis qu'un logeur nouveau était à ses ordres, la gourmandait sans peur avec brutalité. Hildegonde devait l'entendre réciter à chaque buveur du cabaret, « que le Blanc-Borain

était parti sans payer son compte, et que le vaurien n'en avait jamais fait d'autres ! »

— Attention ! criait alors Hildegonde. Attention ! Flatte, qu'il ne rentre cette nuit vous fendre la tête, vieille rosse !

Un jour qu'elle repassait du linge, seule dans la chambre de derrière, le logeur tournant trop près autour d'elle, Hildegonde lui commanda rudement de la laisser tranquille. Et lui de répondre à la jeune fille :

— Allons, bast ! N'attendez plus le Blanc ! Il ne reviendra pas d'où qu'il est à cette heure !

— Eh bien, approchez ! Je plaque mon fer au travers de votre figure de cochon !

— Hé, chaude petite garce, répondit l'homme, avançant malgré la menace, ne faites pas l'étroite ! Pensez-vous m'en faire accroire !

Mais Hildegonde, d'un coup de poing, sans un mot, collait le fer brûlant sur la face de l'homme qui s'enfuyait, jurant et hurlant de douleur et de rage.

Après de pareilles scènes, comme une petite bête des bois, il ne lui restait qu'à se cacher dans les champs pour échapper à sa mère. Et elle s'en allait par les routes de la fosse, très loin, à la rencontre de Martin, qui la voyait ainsi bondir tout à coup à ses côtés, de derrière quelque buisson de la haie où elle se gîtait.

— V'là ce qu'ils m'ont encore fait faire, les salauds, pour me défendre ! Ah ! s'il était là, comme il les arrangerait !... Le vaurien de logeur met les loques du Borain, à présent ! Ils ont forcé son coffre, ils ont mangé ses pigeons !

Dans le fossé, entre les saules, l'eau courait plus vite, les pompes puissantes y rejetaient les eaux qui avaient rempli la fosse en flammes et noyé les brûlés. Elles bouillonnaient, troubles, chaudes encore des horreurs du gouffre qu'elles avaient recouvertes.

Un jour, Hildegonde y emplit le creux de ses paumes et s'écria :

— Je veux en boire !

Et elle avala une gorgée du breuvage sacré par la mort du grand ami.

Jours nouveaux.

La fosse des Aulnias, gigantesque tombeau, avait pris peu à peu un aspect d'abandon. A peine quelque machine manœuvrant à petite vapeur, quelque câble enroulé lentement sur une mollette grinçante, y faisaient l'effet furtif d'un ramage de passereau dans un cimetière, d'un bruit de branche cassée dans des ruines.

Sur le village que le sinistre avait labouré, la poussière fine et pénétrante de l'oubli volait et s'accumulait. Les trains qui mènent aux Pyramides, jusqu'au doux symbole du Sphynx, ainsi s'emplissent, dit-on, de sable jusqu'à couvrir, en quelques heures, les voyageurs comme d'un linceul...

Une fois réglés les comptes de la Société minière aux parents des victimes, une fois touché l'argent des morts, quelques semaines de ribote remontèrent les choses, et la vie de misère et de besoin recommença à de nouveaux désirs. Ces femmes, ces veuves qui ne pensaient qu'à vivre, pourquoi seraient-elles mortes pour suivre des trépassés? On voit, aux prés, les vaches suivre des yeux jusqu'à la barrière les génisses que le boucher en blouse est venu choisir pour l'abattoir. Puis, elles se remettent à ruminer en abaissant leurs doux yeux, très beaux et sans pensée sous la lumière éternelle...

Au bout de quelques mois, les loques de deuil inaugurées pour le grand cortège de l'enterrement étaient si déteintes, verdies et roussies, qu'on voyait bien de tout côté que la vie des pauvres et des affamés est faite d'autre chose que de souvenir et de désespoirs.

Dans ces hameaux, parmi ces ménages dociles à leurs instincts d'oubli, les deux amis du Borain mort soulevaient l'inquiétude et le scandale par leur tristesse persistante.

Hildegonde et Martin laissaient voir un air de dignité attendrie, une noblesse de douleur et de regret, qui excitaient, parmi les villageois, sur les routes qu'ils suivaient, de continuelles moqueries.

— « Voilà les deux chandelles de mort du Borain! » criait-on par-dessus les haies à leur passage. Eh! les « colauds », attendrez-vous longtemps encore? A votre place, nous nous y mettrions tout de suite, vous savez!

Impudiques et naïves, les femmes appuyaient leurs injures d'un geste ignoble :

— Hé, ma petite?... votre galant n'en veut donc point?

La jeune fille souvent en avait les larmes aux yeux. Il semblait que le malheur lui eût fait la peau plus fine. Sans dédain, sans haine pour ces goguenards, elle se sentait froissée par leurs clameurs :

— Votre beau galant est en terre! Hé donc! prenez le petit!...

— Salopes! répondait Hildegonde, des pleurs de rage aux paupières.

Mais parfois une sorte de honte l'opprimait. Parfois elle aurait voulu jeter la tendre petite fleur qu'elle portait précieusement à deux mains sur son cœur et qui lui valait d'entendre ces bêtises. Martin, d'un juron, semblait alors vouloir assourdir le doux soupir qui montait de son âme vers l'ami mort, le Borain qui les retenait unis, purs et innocents, sur le bord de cette existence taillée si rudement à pic autour d'eux.

Ces deux jeunes êtres touchèrent, en ces quelques mois, au sublime de leur vie. Dans leurs cœurs, que le Borain adoré avait tenus séparés, bourdonnait le premier murmure du désir et cependant vibrait l'émotion de demeurer chastement écartés de tout leur amour pour ce mort demeuré debout entre eux.

Longtemps ils furent ainsi à se rapprocher et c'est en se tendant vers l'ombre aimée que leurs mains se rencontrèrent : mains rouges, mains de charbon, aux ongles usés, aux paumes crevassées. Et cela fit le geste divin, permis aux pauvres ainsi qu'aux désœuvrés de la terre; comme si l'instinct d'amour et le désir de beauté ne savaient pas qu'il existe des hommes qui ne sont au monde que pour porter le fardeau du travail sans fin...

Affaiblis par la faim et la misère, ils goûtaient la

beauté de vivre sans savoir, sans faire souffrir, sans faire pleurer. Ils s'aimaient et devenaient plus beaux à mesure que la nature les approchait de la suprême rencontre.

Le désir.

L'amour fléchissait le genou devant ces deux pauvres, aussi bas que devant des rois sacrés par les hommes. Il soufflait sa brise sur leur fleur et y semait une rosée aussi étincelante que pour le rafraîchissement des plus rares fruits de l'univers. Car l'amour sait que ceux qui vont naître seront, toujours, les plus beaux qui furent jamais. L'amour caresse toutes les fleurs jusqu'à la plus petite, de crainte de ne plus trouver un seul fruit bientôt, s'il venait à l'oublier.

Ils allèrent au plus loin sur ce chemin où ils croyaient ne chercher que leur ami disparu. Ils marchaient ensemble ; le souvenir du Borain les mena au bout de la route ; quand ils se retournèrent, ils se trouvèrent dans les bras l'un de l'autre.

Ils avaient pour toute fortune les haillons qu'ils portaient sur le dos. Hildegonde vola, un beau matin, la cage à pinson du Borain et sa hache d'acier. Avec la « quinzaine » de Martin, quarante francs, ils louèrent une cahute et s'y marièrent.

Un petit ruisseau, longtemps caché entre les herbes derrière la haie, quand il vient s'étaler en une mare, tout le soleil y éclate, et l'on peut voir s'y mirer le vol renversé des oiseaux du ciel. L'espoir se résoud en bonheur, comme l'eau claire qui s'égoutte au printemps.

* * *

Cependant, contre le mur d'enclos du charbonnage, au bord du ruisseau d'eau chaude, grasse de houille terreuse, sous les saules à baguettes d'or, Hildegonde et Martin avaient passé l'après-midi en parlant du Borain.

De leur cachette, ils entendaient comme un bruit d'haleine, le souffle de la machine ahanant à vider l'eau de la fosse. Une tristesse douce et mouillée de larmes emplissait les deux adolescents.

Dans l'air vif et le vent, sous l'eau des averses et les percées de soleil, le paysage et le ciel mouvant leur parlaient du bon ami si près d'eux encore que leurs cœurs l'attendaient sans y penser.

Au soir, comme ils avaient très faim, ils mangèrent des navets tirés dans un champ voisin, et nettoyés dans l'eau du ruisseau. Bleus de froid, doucement, sans le sentir, quand le soir tomba, ils s'étaient serrés l'un contre l'autre; Hildegonde, la sauvage, une ride coupant son front, était endormie entre les bras du petit Martin, qui la réchauffait dans une muette étreinte...

* * *

La plupart des étrangers établis ici s'enfuirent, retournant à leur premier gagne-pain dès que la catastrophe leur eut révélé la force terrible du sol qu'ils émiettaient. De grands et blonds Flamands du nord du Hainaut, en bande, quittèrent un jour le hameau! On les poursuivit jusqu'au chemin de fer, de huées et de brocards. A un passage, au niveau de la route, on salua d'une dernière bordée d'injures leurs placides têtes blondes apparues aux portières des wagons.

— « Couillon! Couillon! » criaient les Wallons du village.

Et l'un de Flandre répondit doucement à un petit noireaud :

— « Demande à *ton* femme, alors! Demande à *ton* femme!... »

L'offrande.

Un an passa pour tout le monde, mais le mois de mai ne revint que pour les hommes demeurés sur la terre. Les morts de la fosse, il y avait belle lurette

qu'on n'en parlait plus ! Et il régna subitement une grande gêne, il monta une bouffée de honte aux joues du village quand se répandit le bruit que, dans la houillère desséchée, on avait atteint le retrait où le plus grand nombre de ces victimes auxquelles on ne pensait plus, avait été cerné par le feu grisou.

La Compagnie, bonne mère, n'avait reculé devant aucuns frais pour rendre les derniers honneurs à ses victimes... et remettre en état ces riches filons de houille devenus charniers.

D'immenses sacs de chanvre goudronné furent descendus dans la bure, où des hommes à des gages si copieux que chacun les enviait, munis, au surplus, de masques et de moufles, saucés de désinfectants chimiques, de pequet et de gousses d'ail, recueillaient en tas les restes informes des inconnus.

Les souvenirs de dix-huit mois étaient si éventés qu'on n'éprouvait plus d'émotion à ces nouvelles. Tout cela se fit très vite. Suivant les rites, sur ces dépouilles versées dans des cercueils jusqu'à un certain poids, on chanta un service funèbre où il n'y eut plus que quelques entêtés à se souvenir des morts.

Les « allocations de secours » étaient mangées depuis longtemps. Les maisons s'étaient repeuplées et les anciens maîtres logeurs, devenus maris et jaloux, y battaient les femmes aussi vigoureusement que jadis elles étaient battues. Rien n'avait changé.

Martin et Hildegonde étaient venus assister à la cérémonie funèbre, parce que le Borain, leur avait-on dit, était dans le tas ramené au jour.

Ils sont partis ensemble du hameau ; elle, chargée du petit enfant ; lui, d'un panier de tartines et d'une cage d'oiseau. Le pain, c'est pour le dîner ! et le pinson, on ne pouvait le laisser seul durant une journée.

Hildegonde, qui a grandi, paraît encore si jeune que sa « capote » n'a pas l'air d'être faite pour elle. Sur l'enfant habillé de bleu, ses bras semblent se croiser plusieurs fois, tant elle l'embrasse étroitement. Elle a aussi sa jupe à trousser... De temps à autre, elle lève un genou et s'arrête pour y reficeler,

comme sur une table, le doux petit paquet qui dort. Elle sourit et tiédit dans ses lèvres fiévreuses, l'an passé, encore si fines et fraîches, la sucette de cassonade.

Martin, maigre sur les jambes arquées du vrai tapeur de veine, marche courbé en avant. Il est ouvrier du fond, mais avec l'étroite figure jaune et ridée du « Créquion », pousse-baudets de jadis. Sa jaquette noire, aux épaules étroites lui monte très haut dans la nuque. Il arbore glorieusement une cravate verte et rouge, un col de toile et une casquette de soie noire. Le tuyau de sa pipe de terre pique à l'ouverture de sa poche ; et tout l'ensemble est naïf, propre et fatigué.

Une année de la vie a suffi pour ravaler ces deux êtres comme des fruits mûrs.

Devant l'églisette de pierres moussues, qui semble taillée dans du ciel mouillé, au fond d'un petit cabaret, ils boivent une chope de bière en y trempant du pain. Hildegonde balance sans arrêt son petit sur ses hanches, et Martin avec un sussurement de voix d'une finesse inattendue, présente aux pinsons de la mie mâchée, sur le bout des doigts. Ils ne se disent rien, ils se sourient, et l'hôtesse, peu habituée à ces douces façons, en recevant les sous, manifeste son étonnement d'un mot :

— Vous êtes, bien sûr, nouvellement en ménage ?

Les cloches à l'église sonnent leur bronze fêlé. Dans la nef où les cercueils ne doivent pas paraître, ils vont s'agenouiller.

Mais l'enfant se mettant à crier, ils sortent bien avant la fin de l'office. Leurs visages marquent cette béatitude qu'une immense exaltation est seule capable d'éclairer en ces complexions mornes et reflètent l'air noble et grave des simples qui remplissent un grand devoir.

Ils dépassent le village de la Bourlette. Après les grasses prairies d'un vert éclatant sous le ciel tendre de juin, par le hameau de Marandienne ils atteignent la colline de sable où viennent mourir, dans une bouffée de parfum sauvage, les bruyères des hautes régions wallonnes. Entre les anciens viviers

fleuris d'ajoncs et de typhas, sous les chênes et les pins des bosquets à faisans, on distingue la pointe du pied de notre Ardenne qui, ayant passé la Sambre à Landelies, n'a pas voulu aller plus près de l'Escaut.

Martin et Hildegonde, en ce moment éloignés de plusieurs lieues de leur hameau ouvrier boueux et puant la lessive, se sentent émus de joie devant la splendeur naïve du spectacle qu'ils découvrent. Ils se retournent l'un vers l'autre en même temps. Ils se sourient comme étincellent deux pierres frappées du même rayon de soleil. Ils s'assoient au rebord d'un fossé, elle tenant toujours à deux bras l'enfant endormi dans ses langes bleus; lui, le pinson dans la cage à hauts pieds; l'homme et la femme étrangement embellis par l'éclair de leurs regards illuminant leur pose tranquille.

Ils disent : « Qu'il fait bon ici! » et s'allongent sur l'herbe rase et fine, durcie de bruyères et de serpolet.

L'aspect des lieux et la contemplation dans la lumière forme, au cœur de l'homme, un foyer d'émotion qu'on ne peut éteindre; une source de bonheur qui baigne nos plus secrètes racines. La nature est une table de communion d'où aucune créature n'est exclue que par elle-même!

Entre ces arbres tout frissonnant et chantant de leurs feuilles neuves; sur cette terre de sable roux, poudroyante et fleurie, ces deux humbles époux venaient, sans le savoir, de cueillir leur part de la vérité éternelle, leur part du trésor âpre et délicieux, inutile et si jalousement gardé! Pour la commémoration du mort cher à leur cœur, ils venaient secrètement d'offrir au ciel, à la terre, — qui n'en font rien, — la fleur la plus parfumée de leurs vies infimes.

Les pinsons.

Martin, quelques pas en avant dans le bois, a posé sa cage au creux d'un buisson :

— Tiote, dit-il tout à coup, couché sur le ventre et les mâchoires posées sur les deux paumes, c'est

vraiment aujourd'hui que notre Blanc-Borain me semble mort sans rémission!... Pensez-vous encore à ce temps où Florent nous aimait et où nous ne faisions que courir à trois, à notre plaisir?... Tiote, dire que j'ai vu les flammes, qui le brûlaient, sortir de la fosse au matin du « malheur »! Il vous aimait bien! Il n'y avait que vous, Tiote, pour l'arrêter dans ses bleues colères, quand il voulait tuer la Flatte qui criait déjà à terre comme une truie... Je le vois encore lancer la boule du jeu de quilles par-dessus tous les culs d'arbres du fond, aussi loin dans les champs que j'aurais jeté un caillou, rien que pour son plaisir et pour se moquer des joueurs!... Ah, Borain, grand frère! Si, du moins, il nous avait dit un peu d'avance qu'il allait partir!

Cependant, dans le buisson où gît la cage verte, des oiseaux du bois se sont approchés et sautillent autour du prisonnier, un jeune pinson pris au nid le mois passé, qui n'a fait encore que manger et point encore chanté. Il saute sur son perchoir et les diamants noirs de ses yeux brillent dans l'ombre de sa petite caisse. Petit à petit en ramages gazouillés, une étrange conversation de bestioles s'établit à travers les barreaux. Bientôt les notes fraîches des pinsons libres tombent drues et fermes sur la cage, comme des poignées de fleurs fraîches. Le prisonnier se penche autant qu'il peut vers ses frères du bocage. Sa tête se tourne, son cou se gonfle. Il voudrait se jeter dehors, entrer dans la ronde de chanson qui l'entoure. Il bat des ailes et se renverse convulsé comme s'il allait mourir.

Tout à coup une note claire, ronde, lisse comme une groseille rouge tombe de son bec. Une autre, puis une autre, puis une autre, puis tout un chapelet dru, pressé, serré. Et à présent, l'oiseau, délivré de son pesant silence, s'écoute lui-même, étonné de son chant. Oui, c'est lui-même... Et d'un nouveau transport, toute sa petite âme se projette dans le ciel par sa gorge...

Avec une surprise joyeuse, Martin l'a entendu. Il lève la main et murmure à voix basse :

— Tiote! le v'là qui chante! Entendez-vous?

— Le Blanc vous aimait bien aussi, répond doucement Hildegonde, les yeux baissés sur l'enfant aux langes bleus, comme si elle n'avait point entendu la question de Martin. Il ne m'a jamais parlé de personne d'autre que vous, Martin. J'en étais un peu jalouse, de temps en temps pour rire.... et aussi pour de bon... Et puis, à la fin, j'ai eu du plaisir à vous voir à deux ensemble. Vous étiez son frérot, Martin. Je pense souvent que le dernier soir où il est parti au « trait », il ne nous a pas crié : « A revoir! » comme à l'habitude... Voilà déjà un an de cela!

Le petit enfant à la face de cire, sur les genoux d'Hildegonde, ouvre les yeux, remue les lèvres comme s'il allait parler, et puis se rendort n'ayant encore rien à dire de sa longue rêverie.

— Voilà un an! reprend Hildegonde.

En parlant, elle balance en cadence son cher fardeau. Et alors, tout à coup s'avisant de ce qui se passe devant elle, tendant le cou, pointant le menton, les yeux démesurément élargis de surprise et de ravissement, elle montre elle-même à Martin la scène du buisson. Sur chaque branche dont les feuilles cachent le prisonnier, s'est perché un oiseau du bois qui sautille, bat des ailes, se trémousse, tourne la tête en tout sens comme en proie à la plus violente émotion. Rapides, ardents, radieux les ramages fusent, se croisent, rebondissent, tombent, recommencent. Quelquefois une bestiole affolée descend sur la caissette, se penche vivement vers les barreaux, pique le fil de fer de son bec. Tandis que le prisonnier, dans l'ivresse nouvelle de son âme délivrée, répète à pleine gorge, de tout son corps qui bat au rythme de son cœur, le chant qu'il vient d'entendre, l'hymne de l'amour qu'il vient d'apprendre...

Sur les chênes au feuillage de diverses couleurs, le soleil qui tombe poudre l'or chatoyant de sa lumière.

— Allons, dit Martin, savez-vous que nous en avons pour deux heures encore dans les jambes, Tiote? Partons! On a son temps pour chanter comme les petits « mouchons » et pour mourir comme le Borain. Et lui est mort! Allons!

C'est alors que, passant sur la route, quelqu'un le vit, et devina tout.

Dans la petite vallée, le soir venait, tendre comme une buée de gaze, carresser d'un peu de mélancolie la route des amants du Borain. Le jour qui tombe est grave comme un baiser donné.

La route remontait pour sortir du bois et rentrer dans les plaines à betteraves. Martin prit l'enfant dans ses bras et Hildegonde l'oiseau. Hâtant le pas, je les vis au loin entrer dans la nuit plus sombre où bientôt, comme dans la vie, ils n'allaient plus rien voir, dans la vie où l'on marche les yeux fermés.

Heureux qui conserve au long de ses jours le souvenir d'un peu de jeunesse et d'amour.

LOUIS DELATTRE.

FIN

LES TROIS AVEUGLES

Matin de mai tranquille et doux!
Sur les champs virginaux de paix dominicale,
priaient les angelus en perles de métal,
en gemmes d'eau, priaient les perlières rosées,
chantaient en gerbes d'air les matines du vent.
L'aube s'était ainsi parée
de candeur, de prière et de tendres paroles,
pour bienvenir la clarté du Levant
qui lui offrait sa divine auréole.

Matin de mai, tranquille et doux!
Par vos chemins muets, partis nul ne sait d'où,
allaient,
avec un chien,
et des bâtons en mains,
et se tenant l'épaule, allaient de biais,
aveugles qui mendiaient.

Et marmottait ainsi le vieux :
« *Mon Bon Seigneur-en-Croix, mon Dieu!*
» *Ne me suis point induit en faute,*
» *Ni faute grave ni minime,*
» *Votre souci toujours m'anime,*
» *Pâques fleuries vous êtes l'hôte*
» *De mon cœur juste et sans rancune,*
» *Ne suis chargé de dette aucune*
» *Ni bien volé ni médisance.*
» *Or, n'ayant pas causé nuisance,*

» *à mon prochain, en son avoir,*
» *Me trouve donc en mon plein droit,*
» *— Peut-être aussi en mon devoir —*
» *En refusant à d'autres gueux.*
» *Qui donc a dit : « Chacun pour soi ? »*
» *Mon Bon Seigneur-en-Croix, mon Dieu !*
» *Comme est inique et lourd mon sort ! »*

Le deuxième lui répondait :
« *Vos doléances ont grand tort,*
» *Vous êtes vieux,*
» *Et déjà raide comme un pieu,*
» *Et déjà proche de la mort,*
» *Et que peut bien vous faire, alors,*
» *Plus de tourments et moins de joie ?*
» *Tandis que moi,*
» *Si jeune encor,*
» *Pourquoi suis-je accablé des miens ? »*

Le troisième ne disait rien
qui n'était cependant
qu'un peu moins frêle qu'un enfant.

Dans le matin tranquille et doux,
allaient,
de biais,
aveugles qui mendiaient.

Là-bas,
nu-pieds

et tout poudreux d'un long chemin,
venait,
très humble franciscain,
qui priait.

Il était grave et pâle
Ses yeux bleus se mouillaient de douceur lacrymale,
sa barbe et ses cheveux couleur de fane
vibraient de reflets d'or,
et ses mains diaphanes
étaient belles comme l'aurore

Allaient
de biais
aveugles qui mendiaient.

Et l'humble moine dit : « Mes Frères ! »
Et le premier n'entendit pas,
— Peut-être ne voulut-il pas? —
et passa.
Mais les deux autres s'arrêtèrent.

Et le deuxième sentit soudain
Une effusion de la douceur,
Une flamme en ses yeux éteints.

— Qu'il lui soit fait selon sa foi, Seigneur ! —
Quelqu'un avait clos mon tombeau,
Quelqu'un avait frappé mon âme
Mais qui donc apporta la flamme
Et ressuscita les flambeaux?

Éblouissance !
Dans mes yeux clairs et dans mon cœur,
et tous mes sens,
sont exaltés et centuplés
O, Notre-Dame des Recouvrances,
Et tous mes sens
ont tressailli de mon bonheur !

Bonne lumière !
Mes mains savaient votre douceur de miel,
Et mes oreilles,
lorsque venait le bel Avril,
bruissaient des chansons juvéniles
que vous tissiez avec les fils subtils
de l'air !
Le bel encens nouveau de mai,
me parfumait,
avec ses fleurs
si frêles, toutes, de candeur.
Bonne lumière !
Je vous mangeais avec les fruits,
Qu'en des corbeilles inconnues
m'offraient les saisons ingénues ;
Mais rien encor
n'avait touché mon âme, ni fait frémir mon corps !

O mes prunelles extasiées,
O bellement blanche lumière !
Je vois le vent, les parfums et les fruits ;
mon cœur était plus têtu qu'une pierre.
Tendre est mon cœur comme un verger fleuri !
— Qu'il lui soit fait selon sa foi, Seigneur ! —

Et le troisième s'écria :
« Alleluia !
» Car mes yeux voient ! »

— Qu'il te soit fait selon ta foi, mon Frère ! —

Mon Dieu, je viens vers Toi et mon cœur lacéré,
Sanglote infiniment de s'être parjuré.

Lorsque tu t'arrêtas, une rosée ardente,
Epandit la douceur de sa manne odorante.

J'entendis le bonheur et ses ondes sonores
Emprisonner ma foi et posséder mon corps.

Seigneur, Soleil d'Amour et de Magnificence,
Voici mon cœur, voici mes yeux et leur enfance !

Jardin perdu, brûlant d'azur, d'or et de fleurs !
Que renaisse pour nous l'Été de ta splendeur,

Que se courbent nos fronts et se ploient nos genoux,
Sous ta main pacifique et la paix de ton joug.

Que le miracle blanc sur nos faiblesses vienne,
Divin, pour les armer de force quotidienne,

Afin que soit bénie par la terre chrétienne,
L'heure qui fit connaître à mes très humbles yeux,
Que le soleil, cachait le front ardent de Dieu !

C'est avec un tremblement que je t'offre ma vie
O face du Soleil et de l'Éternité,

O matin de la grâce, ô matin de beauté,
Et maintenant, Seigneur, mes yeux te glorifient !

JULES BOCK.

UN CŒUR BLESSÉ

(Roman)

VII

Le fait d'habiter le même hôtel, de se retrouver à heures régulières, devait amener entre François d'Arvant et les deux sœurs une relative intimité. Dès le lendemain de la fête chez les Salviati, on s'était entendu aux repas pour occuper deux tables voisines afin de pouvoir causer durant les entr'actes du service. Le soir on bavardait sur la terrasse, dans la pénombre de la nuit venue. François d'Arvant fumait un cigare, et Sabine dans un fauteuil de jardin, la tête renversée sur la coupe des mains croisées derrière la nuque, regardait les étoiles en écoutant le son de la voix de François, qu'elle trouvait doux. Le comte causait avec Yvonne musique, art ou littérature et parfois sentiment.

Dès le début, Yvonne avait éprouvé pour cet homme si simple et qui semblait si bon une sympathie dont elle n'avait guère cherché à se défendre.

L'intimité, les jours suivants, ne fit qu'augmenter et quand les Salviati proposèrent une visite à la villa Carlotta on accepta de commun accord.

Ce jour-là, il faisait chaud et clair. L'atmosphère avait une transparence hyaline. Sabine descendit dans le jardin d'un pas allègre. Elle trouva, l'attendant sur le seuil de la grille, sa sœur qui bavardait avec François.

Quand celui-ci vit arriver Sabine il l'enveloppa d'un long, d'un profond regard. Elle le sentit, dès l'abord, peser sur elle, la prendre toute par la force de son attirance. Et pourtant Sabine, si farouche d'habitude et si timide, ne ressentit aucune gêne ni aucune crainte.

Au contraire, sa joie de vivre, en cette belle journée de soleil, en fut plus vive de sentir que sa beauté

n'était point inutile, puisqu'elle avait mérité l'approbation d'un juge qui passait pour sévère.

Elle sourit en les abordant. Sous l'auvent de l'embarcadère des bateaux, devant la grille de l'hôtel, une jeune paysanne du village avait installé, depuis le début de la saison, sur une petite charrette, un éventaire de cartes postales illustrées et de menus bibelots du pays. Elle vendait là de petites hottes en paille tressée, telles que les paysans de la Tremezzina en portent sur les épaules, de minuscules sabots à la semelle formée d'une planchette évidée et recouverte d'une simple bande de cuir, puis des aiguilles d'argent à grosse tête ronde qui servent aux seules femmes mariées à confectionner leurs savantes coiffures et que leur *fidanzato* leur donne le lendemain des noces. Tous ces objets s'accrochaient à la petite voiture, pêle-mêle avec des chapelets en *marrons du lac* ou en fruits séchés d'eucalyptus, avec des éventails en paille tressée, comme on en vend aux îles Borromées, et avec des boîtes en bois d'olivier travaillé aux environs, à Bellagio, à Tremezzo et à Griante.

Sabine et Yvonne étaient les meilleures clientes de la petite paysanne. Aussi avait-elle toujours un sourire et un bonjour dès qu'elle voyait les deux sœurs sortir ou entrer à l'hôtel. Cette fois, quand elle les aperçut, elle s'avança, l'air un peu embarrassé et tendit à Sabine une touffe de roses. Elle les avait cueillies dans son jardin. C'étaient de petites roses, d'un jaune carminé avec un cœur rouge; elles avaient un parfum subtil et fort, très voluptueux, le parfum des fleurs épanouies au plein soleil; la chair de leurs pétales avait la douceur satinée d'une peau tendre et elles penchaient la tête au sommet de leurs tiges molles et courtes. Sabine les prit, remercia de quelques mots et donna la moitié de la touffe à Yvonne. Elle-même prit la sienne, la porta à son visage et respira longuement les fleurs dont le parfum la grisa un peu, lui faisant fermer les yeux de plaisir tandis qu'une fleur appuyée contre ses lèvres lui donna la sensation d'une chair amoureuse avide de baisers.

On partit à pied. Le rendez-vous avec les Salviati et Marco Reni était fixé à la grille de la Villa Carlotta. On se sentait heureux de la beauté du jour et du paysage. L'atmosphère était si translucide qu'on distinguait avec netteté la ligne de crête des montagnes dont les flancs descendaient vers le lac, recouverts du manteau sombre des forêts de hêtres et de châtaigniers que rompait par endroits le gris d'argent pâle des oliviers. Sur le lac il y avait un mouvement inaccoutumé de barques paysannes, plates sur l'eau et couvertes de leurs toitures de cerceaux entoilés; par instant un remorqueur filait, plus vif et les petits bateaux blancs et noirs de la compagnie de navigation allaient de-ci de-là, traçant d'un bord à l'autre le lacis de leur course qui les conduit de village en village. Parfois une barquette de promeneurs passait à quelques mètres de la rive, conduite par un rameur monotone et abritant sous son tendelet de toile un couple alangui sur les banquettes de velours rouge.

On avançait d'une marche lente. Il faisait chaud. Les deux femmes avaient ouvert leurs ombrelles dont la soie craquait sur son armature de frêles baleines. Et tous trois allaient, emplissant leurs yeux et leur âme de la féerie de l'heure.

A Cadenabbia le chemin passait sous des arcades de maisons basses, dont les lourds piliers carrés mettaient une ombre fraîche sous cette galerie. L'entre-colonnement ouvrait des fenêtres sur le lac. Ils durent se ranger pour laisser passer des voitures. Des marchands d'objets en bois d'olivier, avec un sourire qui découvrait des dents blanches, offraient aux passants les petites boîtes brunes et vernies et les coupe-papiers plats en bois poli. En voyant venir à pied les belles dames, les bambins s'arrêtaient de mordre à pleine bouche dans un quignon de pain. Et Yvonne riait, en leur distribuant des sous, de leur mine barbouillée éclairée de grands yeux au regard velouté, de leur mise dépenaillée et de leurs cheveux hirsutes. Ils dégringolaient des ruelles en escaliers, serpentant entre les maisons adossées aux collines et que coupaient des ficelles

tendues d'une fenêtre à l'autre où pendaient des chiffons sales, aux tons ardents et gonflés de soleil. Puis le chemin devint étroit, serré entre le lac et un mur surmonté d'une balustrade à colonnettes et brusquement à un tournant ce fut l'esplanade, ombragée d'arbres, précédant la grille de la villa, dont on aperçut la façade, blanche, aux vitres dorées de soleil, au delà du parterre d'entrée, en haut de l'escalier double caché par une rampe de verdure.

Les Salviati étaient là. On se serra la main.

Tout le monde fut bientôt dans le hall de la galerie de sculptures. Yvonne se faisait expliquer par Marco Reni la haute frise en bas-relief de Thorwaldsen représentant le *Triomphe d'Alexandre*. Mathilde Salviati riait très haut, nerveuse, ne regardant rien et dénigrant tout, par parti pris ce jour-là brusquement butée à une crise de mauvaise humeur.

Sabine d'un coup d'œil avait reconnu la statue qui lui était chère, *l'Amore e Psyché* de Canova. Elle s'approcha de la balustrade et regarda. Tout ce qui l'entourait disparut à l'instant pour elle et elle s'isola, ravie et étonnée, dans une longue contemplation du marbre merveilleux. Le soleil entrait à flot par la verrière du fond, mettant sur les deux corps une lumière chaude qui faisait vivre le groupe d'une vie mystérieuse et ardente, immobilisée en une extase passionnée. Des oppositions d'ombres et de blancheurs mettaient des palpitations sur les visages, radieux d'un enchantement extatique.

L'enchantement! Toute la force de son désir lui apparut là, dans le mouvement souple de l'amour penché vers la femme appelant l'étreinte divine et tendant sa bouche au baiser. Sabine cherchait à fixer en elle l'image idéale, symbole de l'espoir de toute sa vie que rien n'était venu réaliser. Et quand son regard se détacha du couple enlacé, sur lequel la palpitation des deux ailes éployées d'Eros mettaient une frémissement d'infini, il se posa tout à coup sur la *Magdeleine* agenouillée dans sa détresse et sa misère, tenant entre les mains un crâne aux yeux caves. Et ce contraste frappa si vivement le cœur douloureux de Sabine qu'elle y vit une image de la

vie humaine, là illuminée par la puissance de l'amour, ici condamnée à ne voir que la dure réalité pour en souffrir, sans espoir et sans idéal.

Elle ralluma les merveilles de l'enchantement en reportant les yeux sur le groupe. Mais alors une voix près d'elle dit très doucement : « Le voilà, le radieux et doux amour, la raison de la vie, le vainqueur de la mort. C'est lui que tant de femmes et tant d'hommes cherchent durant leur existence et qu'ils rencontrent rarement. Et pourtant, qui sait si parfois on ne passe pas à côté de lui sans le voir, sans reconnaître au tremblement de la voix, à la prière du regard, à moins encore, sa présence chère et qu'il faut deviner. C'est lui l'amour, qui vit devant vous dans ce qu'il a de plus beau : l'étreinte qui satisfait le désir, l'étreinte forte, ardente, toujours neuve, mais dont l'amour seul, tyrannique et capricieux, peut vous faire connaître la douceur et l'ivresse. »

Sabine écoutait, les yeux à demi fermés, en regardant Psyché tendre les bras à son amant et quant tout à coup elle revint au sentiment de la réalité, elle vit à côté d'elle, souriant et grave à la fois, celui qui venait de prononcer ces paroles, François d'Arvant, qui la fixait avec des yeux pleins d'émotion. A son tour elle le regarda longuement, sans rien répondre, confuse d'avoir été devinée une fois encore par lui, mais reconnaissante des mots qu'il avait murmurés à son oreille et qui étaient ceux qu'elle attendait, à cette minute et dans ce lieu.

Déjà les autres visiteurs étaient sortis, vers le jardin. Ils suivirent en silence, pleins d'un trouble délicieux. Et ce fut autour d'eux la féerie du jardin Ils parcouraient les allées de ce paradis de verdure. Ils se sentaient entourés de toutes les splendeurs de la nature, poussées là dans la gloire du soleil. Ils passaient sous des douves d'ombre que le jour éclatant perçait de flèches blanches ; des citrons et des oranges, clairs et dorés, piquaient de taches nettes le brillant sombre et lisse des feuilles. Dans une bousculade de troncs, de branches et de ramilles, c'était dans le jardin, la flore vivace et tropicale des plantes. Chênes-liéges, rugueux et crevassés, magnolias aux

feuilles énormes, chênes d'Amérique, hêtres rouges aux feuilles sombres et légères, pins d'Italie, mélèzes noirs en forme de pagode chinoise, ces teintes, ces formes, la grâce de lignes des troncs sveltes échappés de bosquets d'aloès, de palmiers aux feuilles souples et coupantes, de glycines sauvages, de lianes longues, grimpant de plante en plante dans les enrochements fleuris du vert épineux des cactus et des plantes grasses, tout cela vivait puissamment. Et plus loin la splendeur verte du jardin était soudain égayée de parterres, de champs de fleurs, mélangeant toute la gamme des blancs, des roses, des violets et des rouges : azalées merveilleuses, panachées et unicolores, camélias aux fleurs vernissées et orgueilleuses, orchidées bizarres poussées sur le fond lumineux que forment des bouquets d'argentea, fleurs exotiques et fleurs du pays harmonisant leur poésie de couleurs et de parfums et saturant l'atmosphère de senteurs lourdes et chaudes, où des abeilles grisées virevoltaient d'un calice à l'autre, et qui mélangeaient le parfum musqué des œillets et des roses à l'odeur des gommes dorées des pins, des copaliers, des sumacs et des térébinthes que le soleil chauffait.

François d'Arvant et Sabine échangeaient quelques rares paroles. Les allées serpentaient entre des massifs et des haies, au delà desquels se découvraient des champs de fleurs. Quelques rares statues animaient de leur vie silencieuse et immobile les bosquets et les terrasses. Parfois au rebord d'un mur paraissait, lourde et grotesque, la grosse tête à larges côtes d'un melon ou d'un potiron. Des volières d'oiseaux pépiaient. C'était le charme exquis d'un Eden minuscule.

Et tout à coup, en haut du jardin en pente, au détour brusque du sentier, ils atteignirent une petite plate-forme à balustrade rustique, un point de vue d'où le regard plongeait à travers le rideau d'arbres et de verdure soudain déchiré.

Sabine posa la main, instinctivement, sur le bras de François d'Arvant. Ce fut un éblouissement. Dans la trouée, on apercevait l'eau du lac qui étin-

celait sous le soleil. Cette eau bleue, d'un bleu profond, d'un bleu transparent, avait des veloutés sous les miroitements de la lumière. Et au delà, blanc de toute la blancheur de ses façades, de toutes ses vitres allumées, Bellagio paraissait une ville de rêve posée sur l'eau, au pied de sa colline à dôme noir où pointait la villa Serbelloni et le jardin en terrasse.

Rêveurs tous deux, ils restaient en contemplation. Et d'une voix lente et oppressée, des mots montèrent aux lèvres du comte, les mots qui étaient en lui, qu'il voulait dire depuis longtemps à cette femme inquiète de les entendre, ces mots qui étaient la suite, le prolongement passionné dans la vie de ceux qu'il avait prononcés tout à l'heure devant le groupe éternel : — Regardez, Madame, la beauté des choses, et la nature qui vous entoure. Devant une telle splendeur, peut-on faire mentir les sentiments de son âme? Une telle force de vie et d'amour nous enveloppe et nous étreint qu'elle met à nos lèvres tremblantes les paroles de la grande vérité. Je vous aime, de tout mon rêve, de toute l'espérance qu'on peut mettre à un dernier amour. Je vous aime pour votre âme lumineuse comme ce beau paysage d'Italie, pour votre âme ardente comme ce clair et chaud soleil, pour votre âme qui souffre d'attendre l'amour et qui le sent près d'elle. Je vous aime. ô je vous aime tant!...

Et ce fut dit d'une voix si émue, si prenante, avec une telle douceur et une telle passion, que Sabine tourna la tête vers lui, eut un sourire de bonheur et lui donna ses lèvres.

VIII

François d'Arvant était de la race des hommes d'action. D'une nature nerveuse, d'une rare intelligence, il avait subi dès sa jeunesse une éducation, bien disciplinée, de volonté et d'énergie. Puis les circonstances de la vie sociale mettant ses actes en contradiction avec ses croyances et les dogmes de sa caste, il avait renoncé à entreprendre une tâche d'intérêt public et s'était renfermé en lui-même. Il

n'avait rien négligé, dès lors, pour développer sa personnalité. Mais son tempérament de force et de belle ardeur masculine avait tout naturellement entraîné le comte vers la seule chose capable de l'intéresser : l'amour. Non que François d'Arvant fût un don Juan dans ce qu'il y a de vulgaire à poursuivre pareille renommée. Le charme d'une femme ne l'attirait pas uniquement pour le mince orgueil d'ajouter son nom aux noms d'autres maîtresses oubliées. Bien au contraire, François d'Arvant n'avait cherché dans l'amour qu'un idéal jamais trouvé. Ce qui l'avait poussé à dire à tant de femmes les mots de l'éternelle déclaration avait été la certitude, entrée en lui brusquement mais pour une heure, d'avoir rencontré enfin l'être d'élection, la créature unique dont les gestes ou les pensées étaient à l'unisson des siens. Puis il n'avait pas tardé à sentir la désillusion lui mettre aux lèvres un goût d'amertume et de tristesse. Le doute survenait, puis la pitié et s'il voyait l'illusion persister pour la femme qu'il avait cru aimer, cette pitié le poussait à continuer son rôle d'amant pour ne pas faire souffrir. Il l'avait ainsi continué jusqu'à la dernière heure pour Germaine Valcreuse, qui était morte dans ses bras, persuadée d'avoir vécu et de lui avoir fait vivre un inoubliable roman d'amour.

Rarement la curiosité perverse ou la recherche d'un dérivatif à son ennui l'avait poussé à se procurer une sensation amoureuse. Sa passion pour la Marioni avait débuté par une erreur sentimentale. Puis le jour où, découvrant le véritable caractère de sa maîtresse, il s'était convaincu de sa duplicité dans cette aventure qui n'avait été pour la danseuse qu'une satisfaction de vanité, François d'Arvant, se prouvant à lui-même et aux autres quelle sincérité réelle cachait son apparent et ironique scepticisme, avait voulu se suicider en constatant l'inutilité de ses efforts de passion.

Mais il s'était ressaisi. Peu à peu les successives expériences dont la conclusion toujours douloureuse l'avaient tant meurtri, lui enseignèrent la résignation aux fatalités de la vie. Durant quelques années il

vécut sans désirs ardents, sans passions et sans haines, détournant vers la satisfaction de ses goûts artistiques l'activité naturelle qu'il devait dépenser.

L'âge avec cela venait petit à petit. Aux ardeurs de la jeunesse avait succédé la réflexion plus difficile à satisfaire. La volupté forte d'avoir pour maîtresse une belle fille, sans plus, fut pour lui suffisante à le satisfaire. D'ailleurs ce contentement ne fut pas de longue durée. Et aujourd'hui, ayant dépassé la quarantaine, revenu des aventures les plus diverses, n'ayant gardé de la plupart qu'un souvenir de mélancolie attristée et des meilleures qu'une image douce, il se persuadait sans peine que la volupté des gestes physiques ou des passions morales contient toujours, uniquement parce qu'elle est la volupté, une ombre, faite de tristesse et de regrets, une ombre que rien ne peut dissiper, une ombre qui est une des raisons de son charme mais aussi un présage des désillusions futures...

Ce grand passionné avait ainsi jugé la passion humaine. Aux siècles de foi chrétienne, il eût cherché dans l'âpreté du sacrifice et du renoncement aux vanités de ce monde un emploi aux ardeurs de son corps et de son âme. Mais le comte était trop sceptique et trop volontaire, dans le libre arbitre dont il avait fait son dogme, pour en avoir seulement la pensée.

Une fois encore, à quarante-cinq ans, la passion l'avait repris pour le faire souffrir plus que jamais. La princesse Walewska, femme de l'ambassadeur de Russie à Rome, lui avait inspiré un amour ardent et soudain. Ç'avait été le coup de foudre, dans toute son invraisemblable force. Mais le comte s'était butté à un refus catégorique. La princesse, qui avait fait un mariage d'amour, un mariage dont le romanesque avait longtemps défrayé les conversations, adorait son mari. Aussi la dureté de son refus ne fut-elle adoucie par aucune pitié, cette pitié caressante que toutes les femmes ont pour les amours qu'elles ne partagent pas mais dont elles sont attendries et peut-être involontairement flattées.

C'est dans les dispositions d'esprit et de cœur où

l'avaient mis cette dernière défaite, où la désillusion certaine s'était augmentée de l'émotion non ressentie de la victoire, que François d'Arvant avait quitté Rome.

Menaggio avait été pour lui la solitude désirée où le silence et le repos avaient cicatrisé les blessures de son cœur. Mais il avait compté sans son hôte. D'abord le voisinage de la Villa de Fabio Salviati, dont il ignorait cette année le séjour à la Villa Dante, lui avait été une certitude de retrouver là une société à laquelle il ne pourrait toujours se dérober.

En homme habitué à reconnaître quelles femmes vivaient autour de lui, il avait tout de suite été attiré par la physionomie de Sabine Réveil. Cette grande et belle femme aux traits réguliers, empreints d'une mélancolie continuelle, ces grands yeux aux profondeurs mystérieuses, toute cette attitude lassée et craintive, cette anxiété qui se lisait aux plis des lèvres, aux commissures de la bouche, tout dans la personne de Sabine était fait pour attirer le comte. Surtout il fut frappé par l'expression d'ardeur contenue, de passion renfermée que son visage exprimait.

Ce lui fut, après quelques jours, un signe révélateur de l'état d'esprit de cette femme. Il la comprit et se sentit porté vers elle. Sabine, de son côté, ne résista pas à cette secrète attirance. Elle était, avec sa nature douce et amoureuse, la femme la mieux faite pour comprendre ce voluptueux désenchanté et il était bien celui qui pouvait le mieux réaliser, avec son expérience de la vie et de l'amour, l'espoir passionné si longtemps rêvé par le cœur de Sabine.

Du moment de leur rencontre dépendait le sort de leurs vies. La conversation sur la terrasse de la Villa Dante, au soir de la fête donnée chez les Salviati, commença ce rapprochement dont l'accord, pour avoir été tacite, n'en fut pas moins certain et qui se termina dans l'atmosphère saturée d'effluves passionnés dont Sabine et le comte furent entourés à la Villa Carlotta.

IX

— La beauté de l'Italie est si forte et si diverse qu'elle met son reflet sur les choses en apparence les plus laides et sur celles qui sont les plus étrangères à son sol... Une loque est belle, en Italie, parce qu'elle est portée par un bambin aux grands yeux doux et aux gestes caressants, qu'on dirait sorti d'un tableau de Raphaël Sanzio ou d'André del Sarte. Une ruine est plus belle qu'ailleurs parce qu'on y attache le souvenir d'un grand condottiere. Les femmes y sont plus belles aussi parce qu'elles ressemblent toutes à la Madone... Et la lumière, la belle lumière d'Italie est là pour mettre à profusion, sur toutes les choses, le ruissellement de sa richesse, sa couleur ardente, sa force de transfiguration et de beauté... Regardez.

François d'Arvant montra le jardin dont la verdure semblait plus vivace par cette journée de mai. C'était à quelques jours de là, après un déjeuner intime à la Villa Dante. On était sur la terrasse, ombragée par une tente, et on causait, bercé déjà par la langueur du *farniente* qui endormait les esprits d'un sommeil léger et parfois laissait tomber la conversation.

Peu après on se dispersa. Fabio et François, à petits pas, s'en allèrent par les allées du parc. Fabio avait repris la confession de ses craintes.

— Ma femme est toujours de plus en plus irritable. Sa mauvaise humeur la rend difficile à vivre et son attitude avec Marco est intenable. Je sais que le pauvre garçon n'y peut rien et en est gêné. Que dois-je faire, mon bon François?

— Fabio, je te l'ai dit. Ne te décourage pas... il faut avoir beaucoup de patience... Il vaudrait mieux certainement que Marco Reni ne soit pas là... mais comme il serait à craindre que, lui parti, ta femme s'en prît à un autre, la présence de ton ami te laisse au moins la confiance que tu peux avoir en lui...

Mathilde Salviati traversait en effet une crise, la même peut-être que Sabine, mais que leurs natures essentiellement différentes supportaient diversement.

Autant Mathilde était nerveuse, fantasque, expansive, autant Sabine était calme et renfermée...

— Oui, disait Sabine à son amie, le comte d'Arvant me plaît... Je l'aime, Mathilde, de tout mon cœur... Oh! je n'éprouve pas de honte à te confesser mon amour... Tu sais, toi, ce qu'a été ma vie sentimentale. Et tu me croiras si je te dis que c'est mon premier amour. Je suis effrayée quand je vois combien vite j'en suis venue à l'aimer et combien à présent, au bout de quelques jours, il est devenu indispensable à mon cœur, à ma vie entière. Il m'a prise si fortement, si tendrement, qu'il est déjà la chair de ma chair et l'âme de mon âme. Je ne suis plus la même... Ah! c'est bon de vivre et d'aimer... Je comprends à présent qu'on se damne par amour. Et je suis heureuse, heureuse, comme si toute la joie du monde était entrée en moi...

Mathilde, assise sur une chaise basse, les coudes aux genoux et les tempes aux creux des mains, écoutait, sans rien dire, son amie. Puis elle releva la tête et elle eut un soupir :

— Aimer... j'ai aussi voulu cela... depuis longtemps, depuis toujours, me semblait-il, j'ai aimé Fabio... A présent, je suis lasse de cet amour toujours le même, toujours bon, toujours doux. Il me paraît qu'il y a autre chose... Et je voudrais connaître cette chose ignorée, avant que l'âge ne flétrisse tout à fait mon visage et n'assagisse mon âme... Car j'ai peur de la vieillesse à cause de cela seulement : ai-je vécu toute la vie?... Ah! je voudrais vivre encore... Je t'envie d'être heureuse, d'avoir trouvé l'amour que tu cherchais... Moi, il me prend des colères rageuses, méchantes et injustes, contre ce que je crois être un obstacle à mon bonheur... Pauvre Fabio! Il n'y peut rien, cependant... Et Marco non plus... Et moi non plus, peut-être...

Elle se tut, lassée de dire ses pensées, et Sabine ne parla plus, écoutant en elle l'écho d'une voix chère qui lui disait : « Je vous aime! »

Et c'était de cet amour, entré dans son cœur comme un beau soleil parmi l'automne commençant de sa vie, que François d'Arvant entretenait Fabio.

— Moi, qui ai tant aimé, moi, qui connais tous les désirs, toutes les voluptés... et aussi toutes les désillusions de la passion, je suis amoureux de cette femme comme si j'en étais à mon premier amour... et cela sans doute parce que ce sera le dernier... Le dernier! car je sens bien que pour le mener jusqu'au bout, pour lui garder la sincérité et l'enthousiasme qu'il faut à un homme comme moi pour aimer une femme comme elle, j'userai mes dernières forces de cœur, mes dernières ressources de passion... Eh bien, regarde, Fabio, c'est bien parce que son mari à elle ne l'a point comprise, a laissé subsister entre eux ce divorce moral, c'est parce qu'il l'abandonne à elle-même en ces années de crise, la laissant sans aide contre les suggestions de la solitude et de l'ennui, c'est pour cela qu'elle a écouté ma voix, qu'elle a subi mon influence, c'est pour cela qu'elle a répondu à mon amour... Et comme ce fut vite fait, comme l'irréparable, dirait Bourget, fut vite entre nous. Le vieux Balzac, qui n'était pas aveugle en fait de sentiment, prétend que la femme honnête a toujours moins de quarante ans; j'ajoute qu'elle en a aussi plus de quarante-cinq... Dans l'intervalle, c'est une femme entre deux âges, c'est-à-dire entre deux dangers... et la possibilité d'un faux pas n'est pas la moindre. Remarque bien, Fabio, que je parle ainsi au point de vue de la morale conjugale, à ton point de vue à toi. Pour Sabine, je crois que rien n'aurait pu faire que ce qui est ne soit pas : elle a en elle trop de pensées ardentes et trop de désirs inexaucés pour avoir pu conformer sa vie aux préceptes que cette morale admet...

Fabio écoutait son ami parler avec tranquillité. Il avait toujours eu une profonde confiance dans l'expérience de la vie que François avait accumulée.

Fabio Salviati, malgré ses quarante ans, — il n'avait guère que quelques mois de plus que sa femme, — avait gardé une tendresse ingénue et craintive... C'était un caractère doux, dont toute l'existence s'était passée à collectionner des gravures et des eaux-fortes, dont il avait de merveilleux spécimens dans sa maison de Florence.

— Je n'ai pas été étonné tantôt, dit-il à son ami, quand tu m'as dit que tu aimais Sabine Réveil et qu'à présent tu étais son amant... Je la connais depuis de longues années et j'estime qu'elle n'avait pas tout le bonheur dont elle est digne... Car elle a un haut caractère, le caractère d'une âme noble... Si je te disais que, voici longtemps, j'ai eu la pensée de l'aimer... Mais j'aimais aussi Mathilde et je m'enfermai dans cet amour pour ma femme comme dans quelque chose qui protégeait ma vie... J'avais peur d'un autre amour. C'est peut-être uniquement pour cela que je suis resté fidèle à Mathilde. Ne nous croyons pas meilleurs que nous ne sommes.

Et pendant que les sentiments de ces quatre cœurs se confessaient l'un à l'autre, Yvonne causait avec Marco Reni. Leurs solitudes s'étaient rapprochées. D'ailleurs, du jour que marqua leur première rencontre, l'écrivain se sentit invinciblement attiré vers Yvonne Darmont, non par la banale curiosité que tout homme éprouve pour une jeune fille dans un salon où elle promène sur les êtres et les choses l'énigme candide de son regard, mais parce que le romancier avait deviné chez Yvonne un caractère point banal, réfléchi et qu'intéressaient des questions qui ne sollicitent pas d'habitude les jeunes filles de vingt-cinq ans.

Poussé par ce besoin de se raconter, qui fait éclore les confessions sentimentales aux lèvres de ceux qui veulent intéresser une femme, Marco disait à Yvonne quelle part de sa vie et de lui-même il mettait dans ses livres, presque inconsciemment.

— En voulant tout exprimer dans nos livres, nous finissons par nous y mettre tout entiers. Mais cette réalité que nous cherchons à fixer est une réalité transposée, défigurée à dessein, par pudeur de dévoiler tous nos sentiments personnels... C'est un travail subtil de démarquage qui s'opère en nous...

Yvonne l'écoutait avec attention. C'était pour elle une pensée qui lui était agréable, de croire que l'écrivain lui disait des choses dont il ne faisait pas l'aveu à toutes celles qu'il rencontrait. Elle trouvait Marco Reni d'un entretien amical, mais ne pensait

pas à attacher à ces conversations d'autre intention que celle de passer agréablement le temps durant une villégiature. D'autant plus que, voyant revenir François d'Arvant avec le maître de la maison, elle eut un sourire de contentement : le plaisir qu'elle éprouva de sa présence fut si spontané qu'elle en oublia un peu Marco et l'anecdote dont il cherchait à l'amuser.

X

La surprise que Sabine avait éprouvée dans les jardins de la Villa Carlotta lui mit au cœur une émotion pleine d'angoisse, puis d'un immense bonheur. Au moment où François d'Arvant avait parlé, elle avait pressenti quelles seraient ses paroles. Elle aurait pu arrêter l'aveu, éviter l'étreinte. Mais elle n'avait rien voulu tenter contre cet amour qui venait vers elle, qui allait la saisir, qu'elle attendait. Dès l'instant où elle avait compris que François d'Arvant l'aimait, elle s'était abandonnée à lui; dans le tréfonds de son âme, elle sentait qu'elle devait ne pas se refuser, au risque de voir sa vie atteindre la vieillesse et la mort sans avoir connu la passion. Sans calculer les chances de bonheur que François d'Arvant portait en lui, elle s'était jetée à l'amour comme un naufragé se jette à l'eau, sans autre espoir de salut que la protection de son étoile. Puis, la première étreinte dénouée, elle avait eu un instant de stupeur, se demandant par quel enchaînement de circonstances obscures tout cela s'était accompli : « Comment donc, se demanda-t-elle, en suis-je arrivée, moi, Sabine Réveil, à avoir un amant? » Mais son étonnement la laissa sans aucun regret, jusqu'au moment où l'espoir, le cher espoir de connaître enfin le doux amour, s'épanouit en elle ainsi qu'une rose parfumée et pourpre.

Les jours qui suivirent cette heure furent pour elle et pour François une corbeille d'heures amoureuses. Leur mutuelle présence leur était nécessaire pour vivre. Un regard échangé leur semblait contenir tout leur bonheur et Sabine frissonnait comme d'une caresse quand elle sentait à la dérobée le regard lourd et attirant de François se poser sur elle.

Cette certitude d'un amour dont elle était l'objet lui semblait si mystérieuse qu'elle se prenait parfois à en douter, mais la figure heureuse de François lui assurait alors ce qui était.

Comme par un accord tacite, ils furent tous deux assez longtemps à ne pas rechercher la minute solitaire d'un tête-à-tête. Cette première lueur de leur amour suffisait à illuminer leur cœur et à l'apaiser. François d'Arvant voyait là son dernier amour, qui devait être le plus fort, le plus vrai ; Sabine y voyait son premier amour, qui devait être le plus beau. Et cette rencontre de deux cœurs si diversement préparés par la vie à battre à l'unisson contenait quelque chose de si définitif pour tous deux qu'ils étaient anxieux de posséder et de ressentir tout le bonheur dont leur avenir contenait la promesse.

C'est que François d'Arvant était resté l'homme de sa jeunesse amoureuse, le voluptueux sentimental qui, durant toute sa vie, avait souffert de cette amertume que contient toute volupté. François d'Arvant n'était pas un cérébral. Aucune de ses passions n'était née en lui par calcul ou sans sincérité. Il aimait par le cœur, par les sens, non par l'esprit. Il expliquait un jour cette psychologie de l'homme d'amour à Marco Reni.

— A notre époque, disait-il, des hommes comme Don Juan ou Lovelace ne sont plus possibles. Un romancier qui aurait le courage d'écrire le roman du « Don Juan » moderne — ce livre qu'il faut refaire tous les siècles, tant le caractère se modifie — devrait s'attacher à montrer un homme vivant de sensations et de sentiments. Cela ne veut pas dire qu'il serait toujours sincère. Non pas ! Don Juan n'est possible qu'avec un fond plus ou moins grand de cynisme et de cruauté. A notre époque il faudrait y ajouter une recherche de la sensation poussée à l'extrême, recherche maladive, continuelle, autant dans le domaine physique que dans le domaine moral. Jadis Don Juan aimait pour aimer, sans distinction de tempérament ou de caractère, il aimait non pas le plus possible, mais le plus souvent possible, uniquement préoccupé d'aimer beaucoup de femmes et

d'ajouter chaque jour un nom nouveau à sa liste déjà longue. Lui-même sortait généralement indemne de l'aventure. Son cœur, cuirassé d'indifférence et de scepticisme, se donnait si peu qu'il pouvait aisément se reprendre. Aujourd'hui Don Juan a bien changé. Il aime moins souvent, mais dans chaque amour il cherche toutes les sensations de sensualité ou de sentiments qui s'y trouvent. Il se livre tout entier, voulant tout posséder et, dans chaque aventure, il laisse un peu de son cœur. Là, sans doute, est la raison qui fait du Don Juan d'aujourd'hui un désabusé. Il a cru à trop de choses qui toujours lui ont manqué; lorsque la vieillesse arrive il se méfie de tout et il achève de vivre sans croyances, mais aussi sans désillusions. Voilà pourquoi Don Juan, maintenant, est un incroyant, lui qui, jadis, indifférent aux douleurs de l'amour et de la vie, gardait l'espoir, quand la vieillesse frappait à sa porte, de trouver en Dieu son idéal, car il en a un, comme tous les hommes.

Donc, François d'Arvant sentant que cette passion serait la dernière de sa vie, voulait la vivre en beauté, comme il se disait à lui-même. Rencontrant en Sabine une femme neuve, ayant assez vécu pour avoir l'expérience de la vie, mais n'ayant, pour n'avoir pas aimé, aucune expérience de l'amour, le comte l'aima parce qu'elle lui apparut comme un être rare, résumant en elle ce qu'il avait cherché en d'autres femmes. Mais un amour qui commence a toujours de ces certitudes; les doutes ne viennent qu'après la satisfaction du désir.

Le surlendemain du jour où l'aveu de François les lia d'une étreinte si forte, ils se retrouvèrent seuls sur la terrasse de l'hôtel. C'était le soir. Yvonne, qu'une violente migraine rendait taciturne, s'était retirée dans sa chambre.

Ils étaient là seuls tous deux, séparés seulement par leur silence. La nuit était très étoilée. Un vent doux leur apportait du village la langueur d'une mélopée chantée, là-bas, par une femme invisible. Et ce chant, informe, monotone, obsédant, les berçait d'une caresse; il traînait dans l'air, sur le lac, sur le jardin, semblait remplir tout le paysage, et il

exprimait vaguement la poésie de ce soir italien, le parfum des fleurs épanouies dans l'ombre, la beauté de l'heure et quelque chose de plus doux encore qui pénétrait lentement l'âme des deux amants.

Ils se levèrent. L'hôtel était déjà endormi. Et dans le couloir ils eurent une hésitation. Leurs appartements se faisaient vis-à-vis, celui de Sabine ayant vue sur le lac. Elle entr'ouvrit sa porte, se tourna vers François et leurs regards se rencontrèrent. Ce fut un choc : celui de l'homme semblait boire toute la volonté que la femme portait en elle. Et sans le sentir, sans résistance, de tout son être dont l'abandon consentait, elle se laissa enlacer, entraîner, sans force aux bras de François d'Arvant.

La porte fermée, ils allèrent vers le balcon, comme pour respirer encore une fois tout le parfum d'amour qui traînait dans cette nuit étoilée et tiède. Et quand leurs lèvres s'unirent, leurs lèvres sèches de désir et de fièvre, il la prit, doucement, irrésistiblement, la grisant de mots qui lui brûlaient le cœur et lui caressaient l'âme, et son étreinte étroite la porta frémissante vers le lit, vers le lit d'amour profond comme un tombeau.

XI

Quelques jours après, la troupe inséparable des hôtes de l'hôtel de Menaggio et de la Villa Dante s'embarqua, au début de l'après-midi, à bord d'un des bateaux faisant le service du lac pour aller à Bellagio. On se proposait de monter aux jardins de la Villa Serbelloni et de redescendre, au soir, sous les arcades du quai, à l'heure du retour.

Il faisait chaud. Sitôt débarqué, on fut heureux de rencontrer l'ombre des *vicoli* grimpant au long des collines. Deux par deux, on allait lentement, en s'arrêtant aux vitrines et aux étals des marchands. L'heure était lourde de cette ardeur du soleil qui faisait l'ombre violette à cause de la réverbération des murs, plâtrés de couleurs vives et écailleuses. Des femmes aux yeux doux et au teint brûlé regardaient passer les belles étrangères ; elles étaient assises au

seuil des portes basses, ouvertes sur des chambres pleines d'ombre et elles mangeaient des oranges.

Sabine voulut en acheter. De la main elle caressa le beau fruit doré, à peau fine et lisse. Sitôt dépouillé de cette écorce, ce lui fut une douceur gourmande de manger la chair juteuse des quartiers qui lui mettait dans la bouche le parfum de sa fraîcheur et la désaltérait de son jus acidulé.

François était à côté d'elle, tout au plaisir de voir sur son visage le bonheur se réfléter dans son sourire et affleurer dans l'eau limpide de son regard. Mais derrière lui, sans qu'il se doutât de l'angoisse qui suivait chacun de ses mouvements, Yvonne marchait près de Fabio Salviati, écoutant distraitement son compagnon parler du beau pays qui allait apparaître à leurs yeux, de cette Tremezzina merveilleuse que les Italiens ont surnommée « le jardin de la Lombardie ».

Yvonne était toute à une autre pensée. La lumière s'était faite en elle. Elle avait compris l'atroce vérité et mentalement, ayant peur de ses mots, elle se disait à elle-même : « Sabine a un amant... et cet amant, c'est *lui*... *Lui*... Comment cela s'est-il fait...? Alors *il* l'aime... Il aime ma sœur et jamais il ne saura, jamais il ne comprendra que mon cœur est à lui... Pourquoi elle plutôt que moi?... La vie a des erreurs atroces... » Et elle se répétait tout bas : « Son amant... son amant... », finissant par ne plus attacher de sens au mot, mais ayant la sensation que ce mot était la cause de la douleur aiguë qui, par moment, lui vidait le cœur et la forçait à s'arrêter pour reprendre haleine.

Depuis quelques jours l'assiduité de François auprès de Sabine inquiétait la jeune fille. L'idée de ce qu'elle considérait comme une trahison de la part de sa sœur ne lui était pas venue. Mais sa jalousie était éveillée, jalousie dont elle ne savait pas encore la cause et qui lui cachait à elle-même l'amour dont son cœur était plein, à son insu. Mais ce soir où une migraine l'avait exilée dans sa chambre, le soir même, hélas ! où Sabine se donnait à son amant, Yvonne, perdue dans une rêverie fiévreuse toute

pleine de l'image de François, comprenait ces sentiments qui s'agitaient en elle et se réveillait brusquement de son demi-sommeil en prononçant à haute voix : « Mais, je l'aime ! »

D'abord elle n'avait eu que du bonheur en découvrant cet amour. Les jours suivants elle devina, avec cette clairvoyance que l'amour met au cœur de toutes les femmes, qu'un obstacle mystérieux s'élevait entre elle et François. Elle comprit qu'il ne l'aimerait jamais, parce qu'il en aimait une autre. Ceci fut une certitude pour elle, bien avant que sa clairvoyance et sa jalousie eussent découvert que l'obstacle dont elle s'irritait n'était autre que sa sœur. Elle avait d'abord espéré qu'une passion ancienne occupait encore François. Mais quand la réalité lui apparut, par un rien, un geste deviné, un regard surpris, elle s'effara, moins de voir Sabine perdue que de comprendre que son amour n'avait plus qu'un avenir de souffrances, sans espérances possible.

A présent, torturée par cette idée fixe, elle épiait le couple. Elle trouvait une étrange douceur à se persuader de l'indéniable vérité de ses doutes. Les regards de Sabine lui semblaient pleins d'une image dont elle avait horreur et que pourtant elle guettait avec une âpre crainte. Sabine, toute à son bonheur, ne voyait pas cette tristesse et cette réserve dans lesquelles sa sœur était enveloppée. Le malentendu commençait entre elles. Et toutes ces pensées douloureuses repassaient dans l'esprit d'Yvonne, pendant qu'elle marchait à côté de Fabio Salviati, lui aussi triste à cause de l'amour perdu, tandis que derrière eux Reni et Mathilde montaient sans rien dire.

On était au-dessus de Bellagio. L'eau bleue du lac miroitait en fulgurations de soleil, dans les échappées des arbres qui cachaient la vue.

La paix dont le jardin était rempli fut agréable aux promeneurs et ils allèrent le long des chemins feutrés de mousses et d'aiguilles de sapins. Une ombre froide noyait les profondeurs du sous-bois. On respirait, après la montée chaude, car l'air était plein d'odeurs de bois vert et de terre fraîche.

Marco Reni parlait maintenant à Yvonne, toujours inattentive.

— Aimez-vous la nature? Moi je ne vis qu'en elle et par elle. C'est en aimant la nature, en cherchant à traduire les sentiments qu'elle nous inspire et les images qu'elle suscite, que l'artiste arrive à donner un caractère durable à son œuvre.

Il se tut, car une autre pensée était en lui, qu'il ne savait comment exprimer.

Puis il dit, poursuivant son idée et décidé à ne plus rester dans l'attente :

— Pourquoi êtes-vous triste, mademoiselle? Depuis deux jours vous ne parlez plus... et pourtant personne ne semble avoir remarqué ce changement dans votre attitude. Avant cela, vous causiez, vous étiez souriante et expansive... Alors?... Est-ce près de moi seulement?...

Elle fit non, avec la tête, et dit :

— Je n'ai rien, je vous assure...

Lui s'obstina :

— Vous n'avez rien?... Si, vous avez un chagrin que nul ne soupçonne... dont nul ne se préoccupe... excepté moi...

Elle le regarda et demanda, étonnée :

— Pourquoi cela?

Il hésita un moment, puis il dit très vite, sans la regarder :

— Parce que je vous aime!

Ils se turent tous deux, lui anxieux d'entendre sa réponse, elle ne sachant que dire, à la fois surprise et peinée... Elle pensa : Pauvre garçon! Et comme à la longue elle ne répondait rien, il s'aventura :

— Pourquoi ne me répondez-vous pas? Vous ai-je froissée. Pourquoi ne voulez-vous pas que je vous aime?... Parce que vous ne m'aimez pas. Vous en aimez peut-être un autre?

Il dit cela presque à voix basse, sans y croire lui-même, ayant peur de ces mots. Elle ne répondit pas encore, elle ne trouva rien pour démentir sa supposition. Elle laissa, par son silence plus accablant qu'une réponse, la douleur pénétrer en lui. Et ce fut une douleur nouvelle surgie, par la faute de l'amour, à côté de Sabine et de François.

— Ainsi, pensait Yvonne, il faut qu'une fatalité

fasse naître un amour impossible au cœur de ceux qu'il pourrait illuminer d'un bonheur suprême! Pourquoi faut-il que François d'Arvant aime ma sœur au lieu de m'aimer? Pourquoi faut-il que je l'aime au lieu d'aimer Marco Reni? Et pourquoi faut-il que Marco m'aime, moi qui ne peux pas l'aimer? Pourquoi ce hasard aveugle, et non une destinée qui entourerait l'amour d'un bonheur limpide au lieu de le faire naître dans les larmes et la désillusion?

On était arrivé à une terrasse de ruine. Au sommet d'un rocher, qui plongeait à pic jusqu'au lac, cette terrasse dominait tout le panorama. La vaste nappe d'eau apparaissait, unie et bleue, marbrée de taches sombres, se prolongeant au nord en une masse grise perdue entre les rives montagneuses et à droite rebroussant chemin vers Lecco et Vezzena.

Tout était clair, argenté de lumière. Les montagnes semblaient plus prochaines dans la transparence de l'atmosphère. Sabine, heureuse au point de ne pas voir la tristesse empreinte sur d'autres visages, disait les noms des villages, dont les maisons semblaient des dés à jouer jetés du haut de la montagne et arrêtés au hasard des anfractuosités des roches. Au bord de l'eau, le clocher de l'église, minuscule et trapu, était piqué, avec le point d'or d'un coq ou d'une girouette à son chapeau effilé.

— Là-bas c'est Varenna... Plus loin Bellano. Voyez Menaggio et Griante dans la montagne.

Les syllabes sonores chantaient, musicales et claires et les noms des villages avaient des tintements de cristal.

La joie de cette nature épanouie au plein soleil, la grandeur du paysage, l'heure radieuse remirent un peu de joie au cœur d'Yvonne et de Marco Reni. Leur jeunesse leur fit repousser la certitude que plus rien ne restait à tenter et le retour fut plus animé. On revint par d'étroits sentiers, au bord de la roche, et de temps à autre on s'arrêtait sur des plates-formes à garde-fous en fer d'où chaque fois le paysage apparaissait sous un autre aspect. Des hauts rochers qui maintenant se dressaient de toute leur masse, Sabine voyait pendre une végétation sauvage et folle,

poussée aux fissures des pierres et tapissant la roche d'un fouillis de plantes, d'arbustes, de fougères qui mettaient des taches vertes et violacées sur le gris des granits et des quartz. C'était comme le rideau d'une chute de verdure, tombée d'en haut vers les profondeurs du lac et sans cesse secouée par le vent du large.

Ils arrivèrent à Bellagio vers cette heure délicieuse, l'heure mauve du coucher de soleil qui met un peu de fraîcheur dans l'air et fait monter une buée légère des pavés encore brûlants. On poussait les tables hors des *trattoria* sous les arcades basses ; les promeneurs s'attablèrent à boire de l'*Asti-Spumante*, en croquant des galettes. D'une pâtisserie voisine l'odeur leur venait des pâtes chaudes et des fruits. Les gamins passaient entre les tables, offrant, dans leurs paniers en vannerie grossière, des oranges, des grappes de raisin muscat et des pêches à la peau veloutée.

La foule, une foule cosmopolite et populacière, peu à peu encombrait les quais et les rues. La volubilité italienne répondait au flegme britannique. Dans cette population, dans ce décor où de vastes façades d'hôtels écrasaient les maisonnettes du pays à toits en terrasse et peintes d'un plâtre ocreux, dans ce mélange on sentait quelque chose de factice ajouté à la vie nationale, qui lui ôtait un peu de son charme et de sa vivacité.

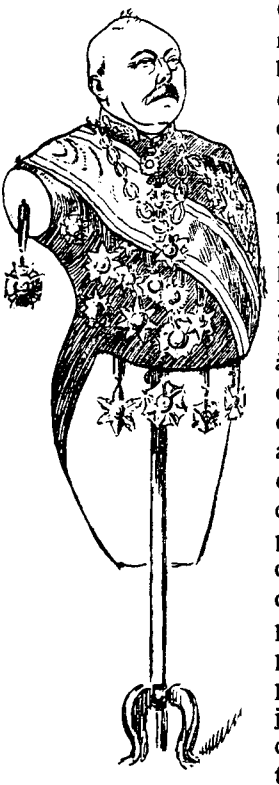
Venant de Cadenabbia, le *Garibaldi* pointe sur le môle de Bellagio, où s'agitent les débardeurs, criards et nombreux.

HENRI LIEBRECHT.

(*A suivre.*)

LE DOUZIÈME PROVISOIRE

Je me promenais au Mont-des-Arts, ayant cette originalité de vouloir parfois passer pour un étranger. Il y avait là un rassemblement, ce qui me pénétra de stupéfaction. Je m'approchai et reconnus que la cause de ce rassemblement était un homme qui sanglotait éperdument.



Quoiqu'un peu misanthrope, je ne manque pas d'être charitable; c'est pourquoi j'eus hâte à connaître la cause d'un aussi expressif chagrin. Quel fut mon ahurissement en apercevant que l'homme qui pleurait était mon excellent ami Quentin Fourmi, critique d'art. Il hurlait, tout en se tamponnant les yeux au moyen d'un mouchoir assez sale et tout en montrant à grands gestes la perspective de la ville : « Nous l'avons perdu celui qui était le protecteur attitré de toutes ces merveilles, celui qui attribuait aux chefs-d'œuvre de la pensée une importance presque aussi considérable qu'à l'engraissement du bétail et aux fluctuations de prix des épinards ! Nous l'avons perdu, ce bon, ce doux, ce pacifique ! » M'étant approché, je demandai poliment : « Qu'est-ce donc, mon bon ami Quentin, que nous avons perdu? » (On ne sait jamais, n'est-ce pas !) Il dit : « Nous avons perdu notre ministre des Arts. » — Alors je sus que j'étais

un pauvre pécheur. Je me jetai dans les bras de mon ami Quentin et, comme lui, je pleurai. Le kodak paré, une vieille Anglaise — c'est extraordinaire, mais c'est ainsi : il y a toujours une vieille Anglaise ! — demanda à un agent de police : « What's the matter ? » Et l'agent, qui comprenait ça, répondit indulgemment : « Ce sont deux zattekuls. »

***

J'ai accoutumé de penser qu'il est toujours beaucoup plus aisé d'écrire la parodie d'un chef-d'œuvre que le chef-d'œuvre lui-même. Qu'en conséquence railler un ministre des Arts est infiniment plus commode que d'être soi-même un bon ministre des Arts. Le baron Descamps-David était un homme dans le genre de l'enfer : il était pavé de bonnes intentions. Un calembour assez mauvais, mais assez juste, le nomma le baron-dirigeable. Il semble, en effet, qu'une fois ministre il perdit brusquement ce charme, cette bonne grâce, ce langage aimable et facile qui le caractérisaient. Le baron Descamps qui parlait si bien, jadis, ne parla plus du tout quand il fut ministre : c'est ce qu'Hippocrate appelait l'aphonie des grandeurs. La politique avait tué l'art : le ministre se laissait diriger par le « commandement supérieur ». En tout état de cause j'estime d'un goût déplorable de continuer à faire de lui une tête de Turc. De goût déplorable, et imprudent. Car si le baron Descamps n'était pas le meilleur ministre possible des Sciences et des Arts, nous pouvons tout de même encore en avoir un beaucoup plus mauvais.

***

L'Exposition a flambé, c'était son droit. Je m'étonne même qu'elle n'ait pas flambé plus tôt, tant on s'était montré discret en mesures préventives. Comme il n'y a heureusement eu aucun accident de personne, mieux vaut ne se point attrister avec excès, au risque de passer pour un cœur de bronze. Au surplus, beaucoup de sections ont été sauvées. Et, reconnaissons là la bienveillance des dieux

— ils veulent être décorés, les petits ambitieux! — nos portraits ont été épargnés! Nous les reverrons donc tous, nos Adonis d'auteurs belges. Ce n'est pas qu'un public enthousiaste se précipite, non. Même, quand par aventure on rencontre là une fuyante et timide humanité, elle a cet air confus qu'ont les gens surpris en flagrant délit. On regarde nos portraits avec ce regard coulant qu'on emploie pour considérer des polissonneries. L'heureux mortel qui aura éprouvé cette sensation pourra la renouveler : les portraits sont toujours debout! Nous verrons encore les têtes adorables de nos glorieux gendelettres, nous apprécierons le masque anglo-saxon de Maeterlinck — celui qui défend si strictement que l'on joue ses pièces!

— nous nous extasierons devant la belle moustache de Gilkin-le-Terrible, devant les cheveux de Maubel, si blond, si rose, si doux, si clair, devant la barbe de Tricot, l'heureux condamné d'Anvers, devant le pince-nez énigmatique de Gaston Heux, contempteur de l'humanité, devant la moustache en forme de petites crottes de Gauchez! Tous, tous, nous les reverrons tous! (Passez-moi des sels, Marquise, j'en ai des vapeurs!) Et nous reverrons aussi le portrait minuscule du si mignon Henri Liebrecht devant quoi un jour je vis s'arrêter une vieille dame respectable — elle était saoûle d'ailleurs — qui cria : « Henri, tu es belle et tu sens bon! » Ce jour-là, elle avait *un cœur blessé* : le lendemain elle avait une gueule de bois.

***

Vous pensez bien qu'au sujet de l'inauguration de la section des lettres par le Roi et la Reine moult anecdotes défraient encore la chronique. En voici une bien jolie. On

présente, au Roi, George Eekhoud, le farouche auteur du truculent et spécial *Escal-Vigor*. Amnésie, distraction, fatigue, je ne sais pour quelle cause, Sa Majesté, d'un air très au courant, dit : « Je vous connais beaucoup, Monsieur Eekhoud : vous habitez Paris, n'est-ce pas? » — Et le farouche poldérien, le *campinoisant* Eekhoud, de répondre dans un souffle : « Oui, Sire... »

* * *

Je m'en fus à Malines entendre un concert du carillon. Le maître carillonneur Jef De Nijn est un grand artiste et le plus amusant petit bonhomme qui soit : l'air d'un vieux loup de mer, face couleur de brique, yeux gris et vifs, courte barbiche blond et blanc. Pendant que De Nijn joue du carillon, la ville entière écoute. Dans les rues, — ceci n'est pas une plaisanterie, — *on marche sur la pointe des pieds*. Les spectateurs du théâtre de la Monnaie et du théâtre du Parc, dames élégantes et messieurs chics qui arrivent au milieu d'un acte non pour voir, mais pour être vus, pourraient sans inconvénient aller prendre quelques leçons de courtoisie chez les gars du Neckerspoel. Ils entendraient le carillon par-dessus le marché et apprendraient à goûter autre chose que la gélatineuse littérature de M. Bourget ou la musique indigente de M. Mascagni.

J'ai rencontré à Malines l'immortel Kobe Van Diest que tous les journalistes connaissent. Il m'a conté mainte anecdote sur ce spirituel écrivain qu'était Prosper de Hauleville, qui d'ailleurs fréquentait chez mes parents à l'époque où je piochais l'*Iliade*. Kobe Van Diest me pardonnera de conter une historiette dont lui-même est le héros inoublié. L'Association de la Presse — dont Kobe est un des fondateurs — avait organisé à Spa une fête que devait présider Fritz Rotiers — Fritz Rotiers est né président, il préside comme d'autres sont rôtisseurs — et que la princesse Clémentine devait honorer de sa présence. Au dernier moment, Rotiers, empêché, — malicieusement, peut-être, — délègue Kobe pour recevoir la princesse. Lorsque celle-ci arriva, Van Diest se dirigea vers elle et joignant au savoureux accent du terroir

flamand la grâce désuète du plus distingué talon-rouge, dit d'une voix fâchée : « Altesse, on avait préparé des fleurs pour vous : mais je ne sais pas où Rotiers les a fourrées ! » On ignore ce que répondit la princesse.

* * *

Bruxelles, capitale, n'a pas voulu se voir éclipsée par Anvers, métropole. Aux *Variétés* d'Anvers, il y eut descente du Parquet venant constater de problématiques attentats à la pudeur; aux *Variétés* de Bruxelles, il y eut descente du Parquet pour les mêmes raisons. Comme cela, tout le monde est content. Le Parquet de Bruxelles s'est d'ailleurs montré moins cosaque que celui d'Anvers, ce qui au moins est une preuve de goût.

Il est fortement question d'organiser une tournée générale du Parquet : son itinéraire comportera toutes les villes belges où existe un théâtre des *Variétés*. Si l'entreprise a du succès, on fera une tournée à l'étranger. L'impresario sera M. Firmin Van den Bosch. Le régisseur sera l'abbé Moeller. Dans chaque ville aura lieu une conférence préliminaire sur le nu au théâtre : elle sera faite alternativement par les deux humoristes bien connus : Georges Ramaeckers et Hector Denis. A titre de prime, chaque visiteur recevra un bon pour une tasse de camomille. C'est Célestin Demblon qui fournira la camomille.

Je ne crois pas être précisément bégueule; néanmoins, j'estime qu'il y a une limite à tout et qu'il ne faut pas nous servir, sous prétexte d'art, des choses qui ne sont pas le moins du monde artistiques, mais simplement malsaines. Je ne pense pas que le déshabillé de cette admirable danseuse qu'est Sahary-Djeli soit le moins du monde indécent; je ne pense pas que sa mimique, si passionnée qu'elle soit, puisse offenser la pudeur de gens d'une moralité normale; mais je pense que l'exhibition de petites filles mi-nues est à la fois attristante, écœurante et inutile. En général, je n'aime pas voir les enfants au théâtre — ni dans la salle, ni sur la scène. J'aime moins encore voir évoluer sur les planches des pauvres gosses qui devraient depuis de longues heures être bordées dans leur dodo.

Qu'on ne vienne pas me dire que dans la *Salomé*, — remarquable d'ailleurs, — représentée aux *Variétés*, des petites filles étaient indispensables : Sarah Bernhardt joue encore Jeanne d'Arc et y donne presque l'illusion de la jeunesse. Je crois, en conséquence, que l'on aurait aisément trouvé des danseuses nubiles pour remplacer ces petites filles.

Que la pantomime de Xanrof soit contraire à la pudeur, non. Que l'exhibition de fillettes presque nues soit condamnable, oui.

***

L'Académie-Française ne veut pas de nous comme membres correspondants. Voilà une chose profondément triste. Songer que Courouble, Curtio et Enthoven ne seront jamais membres correspondants de l'Académie-Française est pour moi un déchirement. « L'Académie, a dit un académicien — est-ce M. René Doumic qui a un langage si prodigieusement coloré ou M. Maurice Barrès qui a un accent si distingué? — a été formée pour conserver et épurer la langue. Le français qu'on parle autre part qu'en France n'est pas le vrai français. » Allons, tant mieux! Soyons humbles et reconnaissons que les gens de Montmartre, de Toulouse et de Clermont-Ferrand parlent beaucoup mieux que M. Paul Hymans et que M. Emile Vandervelde; que M. Georges Ohnet dégotte singulièrement Albert Giraud et que Jules Bois ne fait qu'une bouchée de Fernand Séverin. Sans doute, quand notre sympathique bourgmestre convie quelques amis à l'hôtel de ville, envoie-t-il des cartons portant ces mots sibyllins : « Le Collège des Bourgmestre et Echevins de la ville de Bruxelles a l'honneur d'inviter M. Van Steenkiste *à prendre le café (sic)* dans les salons de l'hôtel de ville... » (Pourquoi pas : « à profiter sur une jatte? ») — Mais parmi les gardiens sacrés de la langue française, en France, on en trouverait aisément quelques-uns qui prennent avec elle d'étranges libertés. Dégustez-moi, par exemple, ce petit passage, dû à la plume d'Emile Gautier, — rien de Théophile — et où la clarté, qui est une qualité

essentielle de la langue française est singulièrement offensée, à moins qu'elle ne soit ironiquement respectée : « Ce n'est point aux lecteurs ou aux lectrices du *Journal* que j'apprendrai où peut mener l'abus des purgatifs... » Evidemment!

***

Je ne prétends nullement que nous avons le monopole du beau langage. Tout s'en faut! Une Anglaise, miss Arabella Kenealy, pour « une fois voir », a mis un corset à

des singes; les uns sont morts, les autres sont devenus neurasthéniques. Une jeune fille de Newark est devenue garçon coiffeur. Cela leur a mal tourné à toutes deux, la dernière ayant été arrêtée pour port illégal de vêtements masculins. A chacun son métier! Que dirions-nous si les singes faisaient faire des grimaces aux femmes ou si les gardes civiques se croyaient des aptitudes de nourrices? Croire que nous parlons à merveille équivaut, comme ridicule, à corseter des singes. Mais il est tout aussi ridicule pour le Français d'imaginer qu'il possède un monopole : ne mettez pas de corset, Messieurs de l'Académie!

***

Les coiffeurs femmes me séduiraient davantage. Oh! voir de blanches et douces mains passer le fer à onduler dans la fauve toison d'Auguste-Edmond Joly ou glisser un rasoir soigneux sur les joues rebondies de Frans Hellens! Rêve! Chimère! Fantaisie aux divins mensonges!

Tout de même, la sagesse exige que nous fassions la part des choses. Il s'est fondé récemment à Bruxelles une petite gazette illustrée. Son premier numéro donne le programme qu'elle s'est tracé. Cette gazette intitulée *Le Sel*

dit : « Ce journal se contente d'être humoristique et finement spirituel ». C'est un rien! D'ailleurs, on cherche en vain dans tous les numéros parus de ce caneton nouveau-né la moindre chose humoristique, la moindre chose fine, la moindre chose spirituelle. On y trouve des notes comme celles-ci, sous le titre : *Grains de sel :* « M. Fallières en graisse *(sic)*. L'empereur d'Allemagne a été pris d'une violente colique. » Hi! hi! hi! comme c'est drôle, et humoristique, et finement spirituel! Quant aux dessins ils sont d'une niaiserie désarmante. Un corset, s. v. p.! *Le Sel*, en nous annonçant froidement qu'il représente le parisianisme, écrit là la seule chose comique, le meilleur comique étant celui qui s'ignore, — comme l'écrivit Edmond Cattier au lendemain de la première d'une de mes pièces, qui fut un four impressionnant. *Le Sel* ignore son propre comique. Ignorons-le comme lui : cela ne nous sera pas difficile.

* * *

Un livre italien vient d'atteindre sa cinq centième édition. On fait un raffut du diable autour de cette nouvelle sensationnelle. J'en ai, quant à moi, une bien plus prodigieuse à vous communiquer : le prochain livre de Thomas Braun sera dès le commencement tiré à cinq cents éditions : mais où il dépassera le livre italien en originalité, c'est que chaque édition ne comportera qu'un seul exemplaire, chaque exemplaire un seul poème, chaque poème un seul vers : mais le vers sera différent dans chaque édition. Je crois que cela c'est un peu plus fort que de donner des corsets aux singes, de l'esprit au *Sel* ou du sel aux discours des agents de police!

F.-CHARLES MORISSEAUX.

(Illustrations d'Oscar Liedel.)

LES LIVRES BELGES

Maurice des OMBIAUX : L'ORNEMENT DES MOIS (Van Oest et Cie). — **Renaud STRIVAY** : AUX TOURNANTS DE LA VIE (Ed. de *La Jeune Wallonie*). — **Maurice de WALFEFE** : HÉLOISE, AMANTE ET DUPE D'ABÉLARD (Ed. d'Art et de Littérature, à Paris). — **Félix BODSON** : AU LONG DES CHEMINS (M. Thone, à Liége). — **Frédéric de FRANCE** : DE L'OMBRE SUR MA PORTE (Paris, L. Vanier). — **Thomas BRAUN** : PHILATHÉLIE (Biblioth. de l'Occident). — **Sous-lieutenant LECONTE** : LA MARINE DE GUERRE BELGE, 1831 à 1910 (Breuer, à Bruxelles). — **Henri MAASSEN** : LE THÉATRE CONTEMPORAIN (Société belge d'Editions). — **Ch. DESBONNETS** : LA MADELEINE REPENTIE (Id). — **Mathieu BASTIN** et **Ad. DEJARDIN** : HISTOIRES TRAGIQUES (Kaiser, à Verviers). — **Ad. DEJARDIN** : FRISSONS (Id.). — **Ed. NED** : LE TYPE WALLON DANS LA LITTÉRATURE (Association des Ecrivains belges).

L'Ornement des mois ! Quel beau titre archaïque, et comme il évoque sûrement les gravures surannées dont on ornait les morceaux de musique quand nos grands-parents étaient enfants !

M. des Ombiaux, dans l'ornementation de son livre, illustré d'après des gravures et dessins de Dusart, de Vos, Breughel, dans le choix du titre, du papier et des caractères, comme dans la tournure même des phrases, fait preuve d'un remarquable souci de l'unité.

Les récits, les anecdotes, les traditions, les commentaires, les descriptions, les légendes que nous rencontrons en cet ouvrage sont empruntés au folklore de notre pays ; tous ont un air aimablement vieillot et aucun détail n'a été négligé par l'auteur pour donner une tenue parfaite à l'ensemble ; il n'est pas un mot qui discorde, pas une note qui vienne désagréablement rappeler un modernisme dont on n'a que faire ici.

M. des Ombiaux nous promène, du 1er janvier à la Saint-Sylvestre, à travers toute la Belgique, et particulièrement dans la Wallonie qui lui est chère et qu'il connait si bien. Il nous

explique les cérémonies dont le pourquoi nous échappe; il remonte à l'origine des usages désuets qui pourraient faire sourire si l'on ne savait pas, mais que l'on est tout disposé à trouver gracieux et touchants après qu'il nous en a parlé. Il nous montre des monuments curieux dont nous ignorions l'existence, nous dit les superstitions qui s'y attachent, les hommages qu'on leur rend à certains jours, et les bienfaits qu'on en attend.

Connaissiez-vous la pierre dorée de Froidchapelle? et saviez-vous combien de cortèges et de processions différents sillonnent nos provinces durant les journées de la Pentecôte? et aussi que la Saint-Valentin est fêtée en Wallonie comme en Angleterre?

De certaines considérations à propos des fêtes du nouvel an, du tirage au sort, et de ce qui constituait jadis des « détentes » nécessaires, valent seules de longs chapitres.

Et d'avoir, en compagnie d'un guide aussi averti, visité les campagnes et les villes, observé les paysans et les citadins, on trouve un intérêt tout nouveau à notre pays et à ses habitants, qu'il nous présente sous des jours divers et parfois inattendus.

***

Voici un titre que je ne comprends guère. Si le poète avait vingt ans et décidait de se marier ou d'aiguiller autrement sa voie, j'admettrais *Au tournant de la vie,* au singulier; mais M. Strivay est père de famille — tout jeune, par exemple! — alors j'avoue que le sens m'échappe, au pluriel surtout. A moins qu'il n'ait choisi ce titre parce que, au cours de son volume, des souvenirs d'enfance, d'adolescence, de jeunesse et d'amour sont évoqués?... Peut-être.

Tous ces souvenirs sont enclos dans un étroit triangle de pays, d'un pays que M. Strivay connaît aussi bien que son cœur où brûle, tenace et clair, l'amour du Condroz. Au bas des pages — au bas de chaque page presque — une note nous apprend : Ceci se passait à Boncelles. — Cette maison est près de la maison Rulot. — Il s'agit de la ferme de Rosière. — La femme en question est Rosalie Orban.

Un poème même, intitulé *Seul avec elle... là-bas* nous vaut cette explication : Dans la voie du Ban (voie de l'abbé ou Allée-Verte). Et comme ce poème dénote un cœur à l'aise et une âme satisfaite, si les temps n'étaient révolus je partirais à la recherche de cette Voie du Ban où il est encore possible de vivre des minutes de félicité.

Heureusement pour M. Strivay que, si des notices explicatives sont aisément comprises par les initiés auxquels donc elles n'apprennent rien, elles plongent dans une obscurité plus grande le lecteur qui ne connait pas à fond, oh mais là! bien à fond, les environs de Seraing.

Une seule est claire... et d'une utilité douteuse par là même :

Un soir nous écoutions les chants de la « Bohême » (1).

(1) De Puccini : au Théâtre royal de Liége.

La plupart des poèmes sont d'élégantes descriptions, des éloges émus, des tableaux de sites où l'auteur a promené sa rêverie, son amour, sa tristesse toute fugitive. Il abuse peut-être un peu des *branches pensives* et, tel un grand poète flamand d'expression française, il aime le pourpre et le carmin. Qu'est-ce qu'un *arc-en-ciel aux gemmes diluées?* Comment, *après avoir détaché les fleurs d'un églantier,* peut-on *mieux qu'en un herbier conserver en son cœur leurs suaves corolles?*

Quel orgueil dans ces deux vers :

Tandis que le soleil, de ses derniers rayons,
Carmine la cité où sommeillent mes livres.

Mais M. Strivay est clairement, harmonieusement lui-même, lorsque ses vers prennent un large essor, comme dans *Salut au Condroz!* Ses yeux sont alors remplis d'un grand paysage aux perspectives étendues, aux teintes fortement accentuées, et son cœur est gonflé de triomphante émotion. A part une cheville et la ponctuation! ces strophes-ci sont fort belles :

Tu gardes fièrement une robuste race
Dont le rire jaillit comme une onde sous-bois
C'est pourquoi je voudrais — tel un oiseau qui passe —
Glorifier ta grâce et ton charme à la fois.

Ma joie est de grimper au faîte de tes monts
Parce que la pensée y est toujours sereine
Et que l'œil y domine au loin des horizons
Où l'éclair des bouleaux brille à travers les chênes.

***

Le livre de M. de Waleffe fait partie d'une collection destinée à raconter *les femmes illustres* de tous les temps. M. Maurice

de Waleffe a, pour sa part, reçu mission de parler d'Héloïse. Il s'est livré surtout à un éreintement soigné d'Abélard. Triste pédant, égoïste, cuistre sont les épithètes les plus amènes qu'il lui décoche et, ma foi, il arrive à établir que cet homme, aimé avec tant de constance et de tendresse, fut, somme toute, un assez vilain Monsieur dont la passion toute charnelle était éteinte dès longtemps avant l'attentat grâce auquel le nom d'Abélard passa à la postérité de façon plutôt originale.

M. de Waleffe soutient sa thèse fort spirituellement et il n'a de pitié que pour la pauvre abbesse du Paraclet dont le bel amour, conçu dans la fleur de ses dix-sept ans, ne fut amoindri ni par ses longues années de vie religieuse, ni par les désillusions, ni par les cruautés de son amant et mari.

Je ne cacherai pas que c'est avec un peu de mélancolie que je vois s'effriter une jolie légende. Il est vrai que si rien de sentimental, paraît-il, n'embellit l'âme d'Abélard, la touchante figure d'Héloïse ne perd rien des prestiges de tendresse et de suavité, de la sympathie douloureuse aussi dont nous aimions à la parer.

Et puis, comme M. Maurice de Waleffe établit ses déductions sur des bases solides de documents et de strictes découvertes, nous sommes bien forcés d'admettre, jusqu'à preuve du contraire, l'authenticité de la nouvelle formule.

Il est inutile de souligner l'art toujours habile et agréable avec lequel ce spécialiste des reconstitutions et des évocations des temps abolis nous promène à travers le lointain moyen âge.

***

Je n'ai pas la moindre envie d'accuser M. Félix Bodson d'avoir écrit des poèmes *à la manière de...* Mais, vraiment, sa muse vaillante et fraîche gagnerait en originalité si elle pouvait perdre un peu de mémoire. Elle a beaucoup lu, — et ce faisant elle eut grandement raison; — mais elle a retenu des rythmes, des cadences, des harmonies, des tournures de vers non sans beauté, certes, mais qui présentent l'inconvénient d'avoir servi à des devancières plus ou moins connues.

Dans quelques-uns des poèmes groupés sous le titre *D'autrefois et d'aujourd'hui*, un Lamartinisme latent transparaît de place en place, particulièrement, je pense, dans les œuvres « d'autrefois ».

Si l'on a lu Verlaine et Rodenbach, il semble bien difficile

de ne pas évoquer leur souvenir devant *Pluie dans la nuit* et l'*Averse*.

Cela, évidemment, ne sont que coïncidences dues au choix même des sujets traités par l'auteur, mais il est une influence qui, fréquemment, se fait sentir au cours de l'ouvrage. Comme elle est noble et belle entre toutes, je m'empresse de dire que l'on ne peut choisir mieux (mais il me semble qu'il est préférable de n'être que soi) ; il s'agit de Leconte de Lisle :

Je sais sur un sommet ignoré, recouvert
Par la bruyère rose et par le chêne vert,
Une roche escarpée où l'épervier s'embusque.
. . . . . .
Couverte de vapeurs comme une énorme usine,
Au brouillard de ses toits la ville se devine.
. . . . . .
Le frémissement vif d'une aile à tes côtés.
. . . . . .
. . . . . *le grondement sonore*
Du barrage écumant qui tonne sur son mur.
. . . . . .
. . . . . *en cet austère lieu*
Que doit hanter furtif l'exil d'un ancien dieu.
. . . . . .

Par exemple, il y a bien six ou huit adjectifs de trop dans ces vers-là, pour qu'ils soient de Leconte de Lisle. C'est là, du reste, le défaut de M. Bodson ; il accumule les adjectifs. *Druidesses* est un poème de vingt-deux vers ; il ne compte pas moins de trente-trois qualificatifs — et je ne dénombre ni les participes ni les substantifs mis en épithètes. C'est trop.

M. Bodson a de la vaillance dans l'esprit, de la poésie dans le cœur et dans la tête, et de la couleur dans son vocabulaire ; on ne pourrait exiger davantage et ces dons, — ses dons, — me paraissent de nature à former un poète parfait s'il veut prendre la peine de châtier sa forme. Je n'en veux pour preuve que les quelques vers que voici :

En la chambre quiète où le sommeil a mis
La paix silencieuse, ils rêvent endormis.
Sur leur bouche qu'entr'ouvre une haleine paisible,
Un sourire persiste, à mes yeux seuls visible.
Et la veilleuse, qui vacille et qui pâlit,
Dore doucement l'ombre autour de chaque lit.

Leur auteur est vraiment le peintre des intimités et des coins rustiques, et sa phrase dessine et chante à la fois ; il ne faudrait à M. Bodson qu'un peu de sévérité envers soi-même pour que ce fût tout à fait bien.

***

Je suis un cimetière abhorré de la lune.

Ce vers de Baudelaire en épigraphe promet... et le livre tient!... M. Frédéric de France, dont un portrait par Castelein nous montre, en première page, le profil élégant et ferme, — M. Frédéric de France se sent le fils de Baudelaire. Il a des voluptés frénétiques, des amours nombreuses au fond desquelles toujours logent le doute et la douleur ; il aime de quatre à cinq mois les femmes dont le baiser compliqué et l'esprit alerte le charment, et il dit, en des vers sans monotonie, la diversité de ses passions, de ses plaisirs et de ses peines.

Parfois, une croyance surgit au fond de son être, c'est quand le hasard d'un voyage le fait pénétrer sous les voûtes d'une cathédrale :

Les chants religieux sont pleins de désespoir,
Ils font vibrer en nous les cordes du mystère,
Ils sont comme un appel désolé du devoir
Et leur mélancolie affreuse nous est chère.

Mais il est amant et poète avant tout, et même « au pied des autels » sa nature transparaît :

Car loin de Dieu, troublé peut-être en ce moment
Par la beauté du chœur où brûlent doucement
Les cierges allumés pendant le saint office,
Mon esprit va vers toi, ô muse protectrice,
Dont l'amour en tout lieu comme une ombre me suit...

Cela, c'est vers la fin du livre, quand un amour pur et sincère, définitif sans doute, a pris possession de son âme ; par exemple, je ne vois pas pourquoi sa Rosemonde qui l'adore et qui est libre, le quitte en l'embrassant.

Avant d'en arriver là, M. Frédéric de France nous conte pas mal d'aventures ; il y en a de bonnes, de meilleures et de pires.

La philosophie n'en est pas toujours absente. Oyez plutôt :

C'est ainsi que deux cœurs liés dans la souillure
Et dans la volupté, doivent se désunir
Quand le ravissement né de leur pourriture
Et de leur passion commence à les trahir.

. . . . . .

Alors nous sentirons pénétrer dans notre âme
Avec un peu d'ennui beaucoup d'apaisement,
Car l'amour dépravé le niais seul le blâme,
Et nous l'avons vécu délicieusement.

. . . . . .

Et moi pour qui tu fus si fine et si pudique,
Je constate sans déplaisir ton embonpoint.

. . . . . .

Quant à la narquoise dernière strophe de *Gisèle*, Musset, je pense, ne l'aurait point désavouée :

Tout finit ; elle était volage autant qu'aimante.
Je prisais son baiser qui n'était pas bourgeois,
Sa gaieté, son aplomb, sa verve souriante,
Mais je quittai les lieux lorsque nous fûmes trois.

Bien édité, — ce qui ne gâte rien, — orné de trois compositions dont l'une est d'une fraîcheur et d'une jeunesse exquises, paré de fleurs de lys nombreuses, le volume de M. Frédéric de France contient des vers que je suis presque étonné, je l'avoue, de voir paraître aujourd'hui ; Max Waller semblait en avoir écrit les derniers exemplaires.

* * *

M. Thomas Braun estime à un haut prix sa mince et d'ailleurs élégante plaquette.

C'est, dit-il, pour « ses trois petites filles » qu'il a mis en vers libres la « description » de son album de timbres.

Cela me rappelle, mais avec, en plus, la difficulté d'une versification — toute relative, d'ailleurs — (on ne nous imposait pas cela tout de même ! la cruauté de nos pions n'allait pas si loin !) les sujets de « compositions littéraires » dont on affligeait notre jeune âge : *Décrivez* (!) *un album de photographies. — Id. un album de timbres. — Id. l'incendie d'un cirque forain.*

Pauvres de nous ! jamais je n'aurais cru qu'il se trouverait

quelqu'un, parvenu à l'âge mûr de l'indépendance, pour s'offrir un aussi bizarre passe-temps sans que nul l'y ait pu forcer.

Je respecte la philatélie, et j'aime la géographie dont elle est, selon moi, un corollaire, et, selon M. Braun, la Muse.

Certes, un papa fait œuvre intelligente en expliquant à ses petiots tout ce qui concerne les pays dont proviennent les petits carrés bleu-clair, jaune-orange, rouge-brique, vert-d'eau ou gris-argent qui nous arrivent, collés à l'extérieur des enveloppes.

Certes, il a raison de leur faire connaître l'apparence, le climat, les productions, les mœurs de ces contrées ; et même les réflexions émues à propos du fils, matelot en service de l'autre côté de la terre, ou du facteur qui porte en son sac des espoirs et des douleurs, des messages cupides, des lignes apaisantes, des lettres désolées ou joyeuses, pour n'être pas d'une originale nouveauté, n'en sont ni moins morales ni moins exactes, — au contraire!

Mais on est en droit de se demander pourquoi, ayant décidé de faire de tout cela un poème, il a, de plus, entrepris d'offrir celui-ci au public.

Pourquoi? Mais parce que ce public — ou certains curieux et délicats tout au moins parmi la foule qui le compose — trouvent un charme rare à cette expression très personnelle, quasi paradoxale et spirituellement symbolique en tout cas, et affranchie de toute conventionnelle rigueur prosodique, des notations et des pensées souvent imprévues et toujours originales d'un esprit méticuleusement observateur.

Et cette raison m'a paru amplement suffisante.

***

M. Leconte est un jeune officier belge savant et lettré qui s'est fait une spécialité des études et des recherches historiques capables de nous édifier notamment sur nos brillants fastes militaires nationaux. C'est au lieutenant Leconte que l'on doit, entre autres, la majeure partie du succès du très riche et abondant Musée de l'Armée, réuni actuellement à l'Exposition.

Dans une intention absolument désintéressée et subjective, ne se proposant de plaider ni pour ni contre l'établissement d'une marine de guerre en Belgique, M. Leconte vient de recueillir une foule de documents du plus haut intérêt se rapportant à l'histoire brève, déjà lointaine mais curieuse à plus d'un titre,

de ce qui fut notre marine et se rapportant aussi à son organisation, aux uniformes de son personnel, aux armes, etc.

Et tout cela, méthodiquement classé, clairement exposé, confirmé par des références et des notes nombreuses, constitue un exposé précieux dont il y a, pour les spécialistes, et même pour le profane, un utile enseignement à tirer.

***

Belle jeunesse ! M. Henry Maassen *ne tient aucunement à mettre en avant sa personnalité naissante*; mais il tient à nous annoncer qu'il a écrit une tragédie intitulée *Isis* qui paraîtra sous peu. Comme la pièce de M. Maassen serre, paraît-il, de très près les théories de celui-ci, nous en devrions conclure que c'est une fort bonne pièce; mais quel dommage que l'auteur nous ait exposé ses théories; pour faire du bon théâtre, il faut, nous assure-t-il, non seulement employer le paroxysme, mais baser l'action entière sur le paroxysme. En attendant les paroxysmes divers et trépidants d'*Isis*, le lecteur, à force de voir le mot, parvient au paroxysme de... l'impatience.

Oh ! l'art subtil des demi-teintes et de l'observation ! oh, Poil de Carotte, oh ! Jeune Homme Rangé, où donc vous cachez-vous ?

***

Pour avoir jadis, au temps de la misère, été pierreuse, Madeleine sera-t-elle punie dans le bel amour honnête que lui a procuré, tout neuf, un brave nihiliste philanthrope, au cœur débordant de pitié?

Il faut le croire, puisque, le jour même où son amant est choisi pour faire sauter le tsar, Madeleine voit monter dans leur logis un policier qui la posséda jadis, qui file aujourd'hui, en vue d'arrestation immédiate, le nihiliste découvert, et qui, toujours désireux du corps de Madeleine, lui propose la liberté de son amant en échange d'une étreinte.

Une lutte s'engage dans le cœur de la pauvre amoureuse : Où est le devoir ? Elle cède — puis le policier s'en va. L'aimé sera sauvé, c'est promis... Quand il rentre, les yeux, l'attitude, la tristesse de Madeleine l'inquiètent; il lui arrache une confession entière et pardonne la trahison d'amour, puis quitte la pauvrette pour aller à ce qu'il considère comme son devoir.

Le policier a menti; de sa fenêtre, Madeleine voit l'homme

qui la releva arrêté par celui qui, quelques instants plus tôt, vient de l'abaisser encore. Déloyal jusqu'au bout, il abat de deux coups de pistolet l'anarchiste qui avait tenté de se débattre — et, du haut de sa fenêtre, Madeleine assiste à l'affreux spectacle.

Ce dénouement tragique et brutal faisait beaucoup d'effet à la scène lorsque la pièce fut — pas trop mal — interprétée par des amateurs en janvier dernier. A la lecture, la sauvage cruauté de cette fin nous paraît excessive.

C'est là pourtant un ouvrage bien charpenté, bien composé surtout; « cela se tient ». La forme est loin d'en être d'une pureté classique, mais j'ai la certitude que, s'il veut travailler, polir son style et lui donner du fini, M. Desbonnets, qui fait preuve de qualités dramatiques réelles, produira des œuvres intéressantes.

***

Quatre brèves nouvelles dont les auteurs ont placé l'action dans les Fagnes, nous content chacune une, deux ou trois morts. D'où le titre : *Histoires tragiques*. C'est la cupidité, la punition céleste, la jalousie, la misère ou l'éternel et pitoyable chagrin d'amour qui causent ces décès. Le pauvre cœur humain, plus troublé que les ondes, ne nous dévoile en ces histoires aucun repli inconnu; maintenant, soyons juste, les auteurs nous ont promis des contes *tragiques*, mais ils n'ont pas ajouté qu'ils seraient *nouveaux*.

***

Malgré leur titre, les poèmes de M. Dejardin sont sans prétention et ne tendent point jusqu'aux *Frissons* les nerfs du lecteur. L'amie auxquels ils sont dédiés doit les considérer comme des frissons de tout repos... si j'ose dire. Aucun ne dépasse une page, et c'est leur mérite. Tous les reposoirs y sont chastes : c'est assez singulier; les âmes y sont sœurs comme au siècle dernier : c'est beau mais rare; le printemps y est idéal : ce qui n'est pas fréquent en Belgique, mais fort courant en poésie; les enjambements y sont distribués avec une libéralité juvénile qui ne respecte guère les règles de la prosodie.

L'auteur, qui cite Verlaine en épigraphe, ne l'oublie pas toujours en écrivant :

Dans le jardin d'amour où palpitent des rêves...

. . . . . .

Chère, voici mon cœur, et puis voici mon âme...

Enfin, je suppose aussi qu'il a lu Laforgue et Rimbaud, car ce Wallon sain et solide, d'après vingt-huit pages de ses vers, a deux pages de névroses !

***

Un individualisme indomptable joint à une sociabilité cordiale ; voilà, Wallons, mes frères, tracé en deux lignes et d'une plume nette, le portrait moral de plusieurs d'entre nous.

C'est encore (le Wallon) *un rêveur, doublé d'un analyste, qui discute avec son cœur, épluche ses sentiments et, ballotté entre des déterminations contradictoires, temporise volontiers.*

C'est un frondeur aussi, un farceur joyeux, gai compère et bien buvant ; c'est un batailleur, mais il est jovial et bon enfant.

Cette dualité constante qui fait le fond de l'âme wallonne, M. Edouard Ned l'a analysée avec compétence, bonne humeur et un rien d'émotion dans la personne de quelques écrivains de Wallonie. Et nous ne pouvons que nous féliciter de voir imprimée aujourd'hui la charmante et fine conférence qu'il prononça, en février dernier, pour le plaisir et l'intérêt des étudiants de Louvain.

PAUL ANDRÉ.

Carl SMULDERS : LA FERME DES CLABAUDERIES. Roman. Edit. de la *Belgique artistique et littéraire.* — **J. JOBÉ :** LA SCIENCE ÉCONOMIQUE AU XX^e^ SIÈCLE. Edit. *id.*

Les lecteurs de la *Belgique artistique et littéraire* ont eu la primeur du dernier roman de M. Carl Smulders, la *Ferme des Clabauderies*. Cela me dispensera du soin de résumer ici l'affabulation de cette œuvre aimable, qui nous revient aujourd'hui sous la forme du livre. D'ailleurs, rien ne se prête moins à un raccourci synthétique que le récit tel que l'entend notre auteur. En effet, celui-ci affectionne de suivre, dans ses narrations, le chemin où sa fantaisie le guide, où son caprice l'entraîne. C'est souvent le plus long, mais aussi le plus agréable pour tout ce qu'on y rencontre de curiosités diverses et pour toutes les réflexions intéressantes que nous sommes induits à y faire en cours de route. L'unité d'action se trouve néanmoins sauve-

gardée, grâce au relief que l'écrivain sait donner à ses personnages se détachant toujours à l'avant-plan avec leurs figures bien caractéristiques. Ce procédé, qui lui est familier, M. Smulders s'est complu, cette fois-ci, par une piquante coquetterie d'artiste, à nous le faire toucher en quelque sorte du doigt en analysant, lui-même, au début de ses chapitres, sa propre méthode de composition. Ce lui est matière à de jolis traits d'ironie, de cette ironie légère, souriante et contenue, qu'il manie si joliment.

Bien qu'il évoque les frais paysages de la Meuse et de l'Ardenne avec une tendresse manifeste et même appuyée, on ne songe pas à rattacher M. Smulders au groupe de nos écrivains de terroir. Il est plutôt le conteur humoristique et fantastique. Car s'il aime à sertir ses « histoires » de traits d'esprit, il a aussi un faible pour les aspects mystérieux et dramatiques que revêtent parfois les conjonctures. Il se représente une Fatalité qui pèse sur nos destinées : une fatalité à la fois terrible et bouffonne, lamentable et grotesque. C'est elle qui mène les plus sages et qui fait mourir d'un petit trépas, écœurant de banalité, Melchior-Daniel Clems, ce grand penseur, ce héros obscur.

On est presque tenté de lui savoir gré, à cette Fatalité, des tours qu'elle joue aux mortels, pour l'occasion qu'elle fournit ainsi à M. Smulders de nous les narrer de sa plume alerte : c'est, je crois, le meilleur éloge que je pourrais faire de l'imagination du romancier de la *Ferme des Clabauderies*.

***

Je ne puis apprécier, en connaissance de cause, les raisons subjectives qui ont amené M. J. Jobé à écrire l'ouvrage qu'il nous donne. Il nous le présente, en effet, comme un acte réparatoire et une amende honorable pour des hérésies scientifiques jadis professées. Attitude assurément généreuse, mais dont nous sommes fort empêchés de mesurer la générosité. Aussi bien, le travail de M. Jobé nous semble-t-il suffisamment justifié par les raisons objectives que lui prête son auteur.

Il s'agit, dans son esprit, de faire sortir la science économique des limites du monde universitaire où elle se trouve confinée presque exclusivement. Car, si les journaux ont parfois tenté d'en faire part aux masses populaires, ce n'est guère qu'en des articles tendancieux. Les journaux, appartenant à des partis politiques déterminés, ne présentent jamais qu'une face des

questions à élucider, celle qui convient aux aspirations du parti auquel ils appartiennent. Il y a plus, les théories scientifiques, elles-mêmes, sont trop souvent associées et confondues avec une littérature de combat, dont il y a lieu de les séparer.

M. Jobé s'est donc assigné comme tâche de les exposer d'une manière simple et concise; il voudrait déduire leur véritable portée d'une étude consciencieuse et impartiale des principes qu'elles défendent et en les opposant les unes aux autres.

Excellent ouvrage de vulgarisation, qui à une foule de lecteurs apportera des clartés suffisantes en une science encore hermétique et lointaine. Traité clair et précis en des matières parfois brûlantes. Bon manuel aussi, qui rendra des services à l'enseignement, surtout par les pages qu'il consacre aux méthodes suivies en économie politique.

ARTHUR DAXHELET.

Les dernières publications de l'Institut de Sociologie Solvay.

Jules INGENBLEEK : IMPOTS DIRECTS ET INDIRECTS SUR LE REVENU, 1908 (*Études sociales,* n° 4). Un vol. in-8°. — **G. DE LEENER** : L'ORGANISATION SYNDICALE DES CHEFS D'INDUSTRIE, ÉTUDE SUR LES SYNDICATS INDUSTRIELS EN BELGIQUE, 1909 (*Études sociales*, n° 5). Deux vol. in-8°. — **Ad. PRINS :** LA DÉFENSE SOCIALE ET LES TRANSFORMATIONS DU DROIT PÉNAL, 1910 (*Actualités sociales*, n° 15). Un vol. in-18. — **M. ANSIAUX** : PRINCIPES DE LA POLITIQUE RÉGULATRICE DES CHANGES, 1910 (*Études sociales*, n° 6). Un vol. in-8°. — **A. SLOSSE** et **E. WAXWEILER :** RECHERCHES SUR LE TRAVAIL HUMAIN DANS L'INDUSTRIE : I. ENQUÊTE SUR L'ALIMENTATION DE 1,065 OUVRIERS BELGES, 1910 (*Notes et mémoires*, n° 10). Un vol. gr. in-8°. — **BULLETIN MENSUEL DE L'INSTITUT** (n°s 1 à 5, janvier à mai 1910). Le tout, édité à Bruxelles, chez Misch et Thron.

A aucune époque, croyons-nous, la production scientifique n'a été aussi intense en Belgique, dans le domaine des sciences sociales. L'Institut Solvay y contribue, à coup sûr, pour une large part, et personne ne s'avisera de méconnaître la solidité ni

la variété de ses publications. Il suffit d'en parcourir la liste, pour être frappé de la diversité des sujets et des points de vue. Mais non pas des méthodes, car tout ce qui sort de l'Institut du Parc Léopold porte la marque d'une double préoccupation, qui vient d'une commune méthode : on tient, d'une part, à nous offrir des documents, mais, d'autre part, à ne pas s'en tenir aux documents, à les dominer assez pour en déduire des théories toutes proches, et conclure à une politique.

Les plus récentes publications présentent toutes ces caractères.

Le mémoire de M. J. Ingenbleek est un mémoire couronné par l'Académie, sur des rapports justement élogieux de MM. Giron, Lameere et Beernaert. Il étudie la contribution personnelle en Belgique et en fait une critique approfondie, en recourant aux sources historiques et à des recherches statistiques personnelles. Quelle étrange histoire que celle de cet impôt, maudit par les députés belges aux États-Généraux de 1822, condamné par tout le monde, dont les ministres des finances ont annoncé *cent et huit fois* la réforme, et qui subsiste, malgré tous ses défauts, à travers tous les régimes, défiant les efforts revisionnistes.

M. Ingenbleek nous en montre sans détour l'injustice, la procédure illégale même, le caractère arbitraire, le contrôle illusoire. Un véritable réquisitoire. Contre qui, en définitive? Contre le public indifférent, insoucieux de justice et de logique, et contre la lâcheté de tous les partis au pouvoir vis-à-vis d'une tâche comportant des risques électoraux.

L'Einkommen-steuer prussien et l'*income-tax* en Angleterre ne sont étudiés que pour justifier des propositions de réformes qui terminent le volume. L'auteur ne va pas aux solutions radicales. Il préfère améliorer, restaurer et consolider, plutôt que démolir et rebâtir. En matière de science des finances, cette sagesse s'impose, et on lit ces propositions, avec l'impression qu'elles sont judicieuses, pratiques, équitables. Au total, un livre de premier ordre, qui vient à son heure et que personne ne pourra ignorer, de ceux qui s'intéressent à l'avenir fiscal du pays.

***

L'ouvrage de M. De Leener est un monument imposant, des plus remarquables. Sur la base d'une enquête personnelle, portant sur un nombre considérable de syndicats de l'industrie et des métiers, il a édifié une théorie de la « coordination » écono-

mique qui ne manquera pas d'attirer l'attention. Ces deux volumes, de 400 et 500 pages, sont autre chose qu'une troisième édition de son livre sur les syndicats industriels, paru dans la même collection en 1903 et en 1904. Les documents ont été rafraîchis et multipliés, le point de vue théorique s'est affirmé et considérablement étendu. L'auteur embrasse toute l'évolution industrielle pour y situer le syndicat dans ses conditions d'existence et de développement. Il fait bon marché des anciens préjugés en faveur de la libre concurrence, dogme intangible d'une économie politique jadis incontestée, aujourd'hui déclinante. Et l'auteur nous convie à voir sans appréhension la transformation inévitable de la compétition industrielle. Non pas qu'il ignore ou cèle les dangers et les abus du syndicat, mais il indique les moyens de les combattre ou de les atténuer. Il a des accents d'une foi communicative quand il nous montre les tendances actuelles vers un nouvel état social, qui sera un état de progrès industriel où la « coordination » nous promet plus de bien-être et plus de sécurité.

***

Le petit livre de M. Prins sur la *Défense sociale* fait partie de la collection des Actualités sociales. C'est dire qu'il est d'un tout autre caractère. Une brochure, vive de ton, d'un style nerveux et captivant. C'est un chef-d'œuvre de clarté, de concision, de méthode. Les théories modernes du droit pénal, si différentes des anciennes, sont mises en lumière comme nulle part. Et ici aussi il s'agit de réforme, d'une réforme profonde des idées et de la pratique de la défense sociale, où il n'est question de rien moins que de donner aux tribunaux par la sentence indéterminée un rôle redoutable et nouveau, qui ne peut s'accorder qu'avec une réforme du système pénitentiaire et aussi, disons-le sans crainte, avec une réforme de la magistrature. On voit que ce petit volume foisonne de questions de philosophie, de droit et de politique, qui donnent à penser.

***

Avec M. Maurice Ansiaux nous rentrons dans l'économie politique et dans la partie de l'économie politique qui passe pour la moins attrayante : la question monétaire. Sous la plume élégante de M. Ansiaux, la « politique des changes » devient, au contraire, passionnante. C'est qu'il y met je ne dirai pas de la passion, mais un vif intérêt de combattant, qui anime et

soutient le style. J'ai retrouvé, à plus d'un endroit, des touches qui faisaient penser à Emile de Laveleye, — et c'est, croyez-le bien, un grand éloge, car le maitre n'a pas été dépassé dans ce genre.

***

L'enquête sur le régime alimentaire des ouvriers belges, qui est présentée par MM. Slosse et Waxweiler dans la collection des Notes et Mémoires, se rattache directement à l'étude énergétique des phénomènes de la vie qui est dans le programme des Instituts Solvay. La physiologie y voisine avec la sociologie, et c'est pour analyser avec la rigueur et la précision des sciences exactes les résultats d'une investigation statistique plus étendue que toutes celles qui ont été entreprises jusqu'à ce jour. Bien peu de personnes se rendront compte de la somme de travail accumulée dans ces deux cents pages et de tout ce que comporte d'enseignements techniques la méthode qui y est suivie. Les spécialistes y trouveront une mine inépuisable de renseignements utiles. Tout le monde devrait profiter des leçons qui se dégagent des conclusions. Nos ouvriers sont, en général, trop peu et mal nourris. Voilà le fait brutal, qui fait dire à M. Waxweiler que « ceux qui ont souci du rang que doit tenir la Belgique dans la compétition universelle de notre temps ne peuvent ignorer la situation que lui créent les conditions précaires de ses masses ouvrières quant à la satisfaction de la plus fondamentale des nécessités humaines : celle d'une alimentation appropriée aux exigences du milieu ».

***

Je veux signaler, en terminant, la publication du *Bulletin mensuel* de l'Institut, commencée cette année. Rien ne montre mieux l'intensité de la vie dans ce foyer de science. La plus grande partie de chaque fascicule est consacrée aux « contributions nouvelles aux archives sociologiques de l'Institut », qui sont des notes prises au cours de leurs lectures par les collaborateurs habituels. Ce ne sont pas, à proprement parler, des comptes rendus, mais des réflexions dictées par le point de vue sociologique. La chronique mensuelle, les comptes rendus des réunions des groupes d'études et la bibliographie, y ajoutent, pour tous les chercheurs, des pages précieuses au plus haut degré.

ERNEST MAHAIM.

LES THÉATRES

Les directeurs qui ont offert le spectacle pendant tout cet été d'affluence et de joie aux foules cosmopolites débarquées à Bruxelles, ont évidemment dû se préoccuper de ménager à cette clientèle d'exception des moyens de passer, avant tout, gaiement et sans effort d'esprit les brèves heures qui succèdent aux dîners et précèdent le repos nocturne bien gagné.

C'est dire que le critique n'a pas à inventorier minutieusement les « reprises » qui ont eu la vogue. Il ne pourrait qu'applaudir au plus ou moins de vaillance et de talent des interprètes et approuver le flair des directeurs choisissant des articles de choix, et surtout de circonstance, dans l'abondant répertoire de ces dernières années.

Aux Galeries donc, le Châtelet de Paris délégua de bons comédiens, des comparses et des danseuses pleins d'entrain, et surtout il expédia les décors, les costumes, les accessoires, les trucs, la ménagerie qui constituent son triomphe universel, même lorsqu'il s'agit des articles d'exportation.

Avec ces appoints-là, trois ou quatre mois durant le *Tour du Monde* prestigieux et l'irrésistible *Michel Strogoff* peuvent garder l'affiche en temps d'Exposition universelle.

Les succès de rire et d'esprit qui rendirent célèbres les noms de quelques vaudevillistes aujourd'hui très notoires ont, eux, fourni au théâtre du Parc une mine inépuisable permettant un fréquent renouvellement de l'affiche. Il serait injuste de ne pas mentionner avec quelle alerte cohésion et quelle allégresse communicative tous ces modèles de la comédie gaie — *La Tortue*, *Un Conseil judiciaire*, *La Petite Fonctionnaire*, *Le Bonheur conjugal*, *Le Premier Mari de France*, etc. — furent enlevés, au milieu des éclats de rire, par une petite troupe excellemment composée.

De même, il n'est pas du tout déplacé ici de saluer l'art très intelligent et captivant, le sentiment très passionné et la grâce charmeuse prodigués par une souple et troublante mime-danseuse — la Sahary-Djéli — venue aux Variétés interpréter une version, ni meilleure ni pire que beaucoup d'autres, de la toujours impressionnante légende de *Salomé*. C'est à M. Xanrof

qu'est dû le livret et à M. Léo Pouget la musique de cette œuvrette originale montée dans l'élégant music-hall du boulevard du Nord, avec un faste et, à la fois, un art tout à fait séduisants.

Enfin, à l'Olympia, ce fut, ces jours derniers, la réouverture — déjà?... — de la saison d'hiver. Mme Marguerite Deval, divette toujours endiablée, inénarrablement experte à jouer des yeux, des lèvres, de la grimace, des bras, des doigts, des hanches, des jambes, de tout son corps trépidant qui n'arrête pas de sautiller et de se tortiller, divette sans cesse plus adulée aussi du public, y mena la danse d'une de ces folles fantaisies irrévérencieuses, incohérentes, libertines, mais amusantes en diable, il faut bien l'avouer.

Afgar ou *les Loisirs andalous* atteint au sommet de la farce... et de la licence; mais je vous assure qu'il est impossible qu'on se fâche ou même qu'on se scandalise, tant les auteurs — MM. A. Barde et M. Carré pour le texte et M. Ch. Cuvillier pour l'alerte musique — y ont prodigué de la belle humeur et de la drôlerie.

Et puis, je le répète, c'est Marguerite Deval qui enlève la ronde et entraîne après elle MM. Capoul, un désopilant blagueur à froid, M. Gabin qui sème le rire rien qu'en apparaissant, M. Ambreville qui rapporte de Paris un burlesque accent de faux youpin d'Arabie; — et aussi la belle et pimpante Mlle Marise Fairy et quelques jolies filles sans mélancolie.

PAUL ANDRÉ.

LES SALONS

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE ET INTERNATIONALE : LE SALON DES ECRIVAINS. — LA SECTION FRANÇAISE DU SALON DES BEAUX-ARTS.

Il y a plutôt excès d'expositions, en ce moment-ci. Au goût de la critique, tout au moins, sinon à celui du public. *Exposition de l'art du XVIIe siècle*, dont nous avons entretenu nos lecteurs le mois passé ; *Salon international des Beaux-Arts*, aux sections italienne, espagnole et hollandaise duquel nous avons déjà consacré quelques pages ; *Salons de l'Art public* et du *Folklore*, dont nous nous tairons, la *Belgique artistique* n'ayant pas été conviée à les visiter. Sans parler du Solbosch, où l'art occupe une place importante en divers compartiments et, notamment, dans les magnifiques installations de la section allemande et dans le Salon des écrivains.

On a réuni dans ce Salon, organisé par les soins de notre confrère Rouvez, les portraits peints, gravés, modelés ou photographiés de la plupart de nos gens de lettres, les morts, les vivants et même quelques vagissants nouveaux-nés, de ceux qui, au point de vue de la personnalité, ne sont encore, pour parler comme Aristophane, « ni hommes, ni femmes »...

On ne s'imaginait point que la foule fût si grande dans notre littérature!

Chacun de ceux qui sont représentés là y aura, sans contredit, rencontré des physionomies et des noms à lui inconnus, ce qui ne peut manquer, sans doute, à les inciter tous à considérer avec plus d'indulgence l'ignorance générale du public. Certaines absences ne laissent pas d'étonner, aussi : Nous avons cherché vainement, par exemple, le portrait du poète André Fontainas et celui d'Ernest Verlant. Il est vrai que ce dernier ne s'est jamais donné la peine — et cette négligence pleine de modestie est une originalité de plus! — de rassembler en un volume les études critiques qu'il a publiées en diverses revues, la *Jeune Belgique*, entre autres, et qui, certainement, sont ce qui a été produit de plus parfait en Belgique, dans ce domaine difficile.

On ne s'attendait pas, évidemment, à ne rencontrer que des

chefs-d'œuvre en ce Salon. Si « l'homme est un loup pour l'homme », selon la sagesse des nations, on ne peut dire, par analogie, que l'artiste soit toujours un interprète pour l'artiste. Il faut de l'un à l'autre, du modèle au peintre, des affinités qui ne se rencontrent pas communément. De sorte qu'ils sont plutôt rares les portraits exposés là-bas qui pourront servir de document psychologique aux historiens littéraires de l'avenir. Certains ne nous présentent que l'apparence superficielle de l'homme, d'autres que son apparence supposée, d'autres encore une apparence si inanimée qu'elle frappe l'esprit de la même impression sinistre qu'une épitaphe ! Nombre d'œuvres puissantes ou remarquables, cependant, sous la signature de Van der Stappen, de Lagae, de Claus, de Lemmen, de Levêque, de Gustave-Max Stevens, etc., et, aussi, une œuvre de littérateur : un portrait au crayon de Van Lerberghe, de la main de Fernand Séverin. Puis, à côté de cette Académie de toile, de bronze, de marbre ou de papier, des souvenirs, des manuscrits, des livres, ceux d'aujourd'hui et ceux de naguère, tirés en des formats singuliers, sur des papiers mirifiques, à petit nombre — petit nombre toujours trop grand pour celui des lecteurs ! — des exemplaires de toutes les revues nées autour de la *Jeune Belgique,* pour la soutenir et, au besoin, pour la combattre, selon la formule célèbre de Joseph Prud'homme. Des reliques, enfin, de cette même *Jeune Belgique,* objet de risée pour les gens raisonnables, dans le passé ; objet de vénération, à présent, et dont la décisive influence sur notre renouveau littéraire n'est plus niée, apparemment, que par M. Maurice Wilmotte, publiciste d'un talent légèrement acidulé qui fait expiation de ses erreurs de jeunesse en dépréciant actuellement ce qu'il a abondamment loué *in illo tempore*... Il a eu, il est vrai, tout le loisir de changer d'opinion, car « ce temps-là » commence à n'être pas médiocrement éloigné. Tellement, qu'avoir été de la *Jeune Belgique* vous met devant les jeunes générations à peu près dans la posture des combattants de 1830!... Mais, le combattant de 1830 est éternel : Il y en a à l'heure qu'il est, et nous en sommes, peut-être ; il y en avait jadis, à l'époque où la *Jeune* était dans ses premiers ans... Et, à ce point de vue, il aurait été équitable, à ce qu'il semble, de donner place à l'Exposition à la cohorte classique des professeurs de rhétorique et des présidents de caveaux de province qui, si souvent, furent victimes des brocards impitoyables de Waller ou de Giraud. Victimes est excessif, d'ailleurs, car ces Benoît Quinet (ou Benét Quinoit),

ces Docteur Valentin, etc., êtres vagues et incertains, devaient plutôt de la reconnaissance à la *Jeune* dont les attaques créaient chez eux l'agréable illusion qu'ils existaient ! M. Thiry a raconté ici même quelques-uns de ces combats homériques contre des moulins à vent (On polémiquait contre des ombres à peu près comme Chérubin embrassait les arbres !) et c'est, peut-être sous l'impression de ces épisodes peu mémorables, qu'il a donné à son amusant récit un titre grandiloquent qui évoque dans la pensée le souvenir de l'admirable Don Quichotte !

***

Visiter une exposition d'œuvres d'art est une récréation ou une fatigue, selon l'humeur où l'on se trouve et, aussi, selon que l'on cherche un délassement ou que l'on remplit un devoir. Le délassement s'arrête quand il veut, le devoir doit aller jusqu'au bout. Mais, pour l'un comme pour l'autre, il y a trop d'œuvres, trop dans la section belge où, pour ne pas frustrer les artistes de l'habituel Salon triennal, on n'a pas voulu faire une sélection sévère comme dans la section française ; trop, peut-être, dans certaines autres sections, eu égard à la valeur des œuvres exposées. On a réuni ce que l'on avait de mieux, mais dans ce mieux tout n'est pas de première valeur... C'est, du moins, l'impression que l'on emporte, mais on n'est pas encore bien loin sous les arbres du parc du Cinquantenaire, se caressant les yeux à la verdure lustrée de quelque belle pelouse, qu'on se demande si elle est bien fondée, si elle n'est pas faite plutôt de lassitude que de discernement. Notre capacité d'émotion est limitée. Si beau qu'il soit, et alors même que sa puissance d'expression irait s'accroissant sans cesse, le poème qui se prolonge au delà de cette capacité doit continuer tout seul, car nous ne serions pour lui qu'un compagnon presque indifférent. Le même phénomène doit se produire en nous dans les expositions d'art, et avec d'autant plus de rapidité que notre sensibilité artistique est plus vive et qu'elle a rencontré plus vite et en plus grand nombre des œuvres susceptibles de la faire vibrer.

Cette espèce d'épuisement du pouvoir d'admiration, on peut supposer qu'il survenait plus lentement à l'époque où l'art se développait sous l'empire des règles classiques. L'admiration entraînait, en quelque sorte, une dépense de force personnelle bien moins considérable qu'aujourd'hui. Elle n'était originale que pour partie et revêtait pour le reste un caractère d'automa-

tisme. La satisfaction esthétique était faite pour une part d'habitude. Le beau était régi par certaines conventions, dont le respect procurait déjà par lui-même une jouissance intellectuelle aux gens de goût : telles, par exemple, l'observance des ordres dans l'architecture ; de celle des unités dans la tragédie ; dans le paysage, de celle de la symétrie... Cette tradition n'est pas perdue pour tout le monde, puisque nous voyons des écrivains se faire illusion sur leurs facultés et se parer du nom de poète, parce qu'ils comptent les pieds de leurs phrases haletantes et ornent de rimes la pauvreté de leurs pensées !... Des éléments de cette sorte créaient un préjugé de beauté dans l'esprit, et, ayant agi une fois, agissaient toujours. De même, certaines figures idéales, une certaine catégorie de métaphores, certaines images poétiques ou allégoriques, certains effets de clair-obscur, certaines combinaisons ornementales qui, ayant charmé ou ému à la première rencontre, remettaient l'âme, aux suivantes, dans une disposition analogue sans lui imposer la secousse, l'inattendu d'une sensation nouvelle.

La salle principale de la section française, ordonnée avec un goût exquis, est décorée de quatre des tapisseries de la suite, sur fond rose, de l'*Histoire de Don Quichotte*, dont les cartons furent exécutés pour la manufacture des Gobelins par Charles Coypel. C'est une œuvre délicieuse, spirituelle et raffinée, qui marque aussi bien dans le choix du sujet que dans la facture vive et enjouée l'orientation nouvelle de la pensée et de l'art français au début du XVIII^e^ siècle. Toutefois, le gracieux encadrement de festons et de guirlandes de roses, les motifs ornementaux, au milieu desquels apparaît chaque épisode, continuent à s'inspirer, mais avec une verve plus fine et plus primesautière, des thèmes décoratifs en vogue déjà durant le grand siècle.

De nos jours nombre d'artistes se sentiraient humiliés de semblables recours au passé. La secousse de l'inattendu, chaque œuvre aspire à la donner. L'auteur n'y tolère rien qui ne soit de lui ou qu'il ne croie, tout au moins, lui appartenir. Il n'y veut même que lui, lui seul, en tête-à-tête, pour ainsi dire, avec le spectateur... Car, il a de moins en moins tendance à proposer à celui-ci — comme MM. Detaille, Gervex, J.-P. Laurens, Levy-Dhurmer ; comme M. Cottet, en ses œuvres les moins heureuses, sa *Tristesse* de l'Exposition, notamment ; comme MM. Rochegrosse et Saint-Germier — des anecdotes dramatiques ou comiques, des scènes ou des évocations historiques. Si la sculp-

ture, dans la nécessité de justifier de façon ou d'autre la nudité de ses personnages, n'a pas cessé de se chercher le prétexte d'un sujet, la peinture a à peu près déserté ce souci, hormis dans les compositions décoratives.

Le véritable sujet de l'œuvre c'est, à présent, la vision de l'artiste, c'est la manière dont se réfléchissent dans sa sensibilité visuelle les simples spectacles de la nature et de la réalité qu'il reproduit. Ce n'est pas à dire, d'ailleurs, qu'il ne choisisse ces spectacles au gré des affinités et des appétences de son talent dans les milieux fiévreux des villes, dans les belles solitudes des champs, des montagnes ou des rivages de la mer, selon qu'il est plus enclin aux joies de l'observation ou aux plaisirs silencieux de la contemplation. Mais, ces choses qu'il a choisies et qu'ainsi sa préférence a déjà créées à moitié dans son œuvre, avant même que d'avoir commencé celle-ci ; ces choses, il ne songe nullement à les modifier en quoi que ce soit, dans l'intention d'en accroitre l'intérêt. L'aspect de la réalité qui l'a séduit, il le voit avec intensité : que pourrait-il y introduire, quelle accentuation pathétique, quelle romanesque imagination, qui n'en défigurerait le caractère?

C'est moins tel ou tel site pittoresque, tel coin des rives de la Seine ou telle perspective à nous familière des tours de la cathédrale de Rouen que nous cherchons chez Monet, que Monet lui-même, que tout ce que son œil féerique aux prises avec le soleil et avec l'ombre découvre et fixe, de façon à nous la rendre nouvelle et surprenante, dans la beauté déjà connue des apparences, que ce soit, comme ici, des *Nymphéas*, émergeant à la surface frémissante d'une pièce d'eau, ou *Westminster*, dessinant les profils déchiquetés de sa tour et des pinacles de ses architectures dans le brouillard bleuâtre où le soleil couchant met de diffuses et rougeoyantes lueurs.

L'impression est la même si l'on aborde l'œuvre de caractéristes comme MM. Forain (*A la Bourse* et *Danseuses*), Rafaëlli (*La Plage de la Panne*); de figuristes ou de paysagistes comme MM. Caro-Delvaille (*Madame Simon*), Renoir (*Jardin*), Legoût-Gérard (*Le Port de Hoorn*), Guillemet (*La Vallée d'Equilhem*), Rémond (*Pyrénées espagnoles*), Cottet (*Sur les quais de Douarnenez* et *Barques de pêche, le soir*), Lhermitte (*Lavandières*), Madeline (*Vieux chemin*), Luigini (*La Place de Malines*), Le Sidaner (*Terrasse*), Griveau (*Vieille Cour*), Billotte (*Hors barrières*). L'impression que produisent toutes ces œuvres — qui n'ont, d'ailleurs, pas été citées au hasard — est la même

dans son essence, parce que leurs auteurs, placés devant la réalité d'un être ou d'un site, l'ont traduite avec toute la franchise, mais aussi avec toute la sincérité de leur originalité. Chez ceux-là, l'art cherche — à force d'art — à se faire oublier lui-même, à placer le spectateur devant la vie, à la lui faire apparaître dépeinte en traits si incisifs et si justes qu'il en vient à oublier qu'il ne la remarque et n'en reçoit de l'émotion que parce que quelqu'un, un artiste, s'est arrêté pour la regarder et lui apprendre à la voir.

Car, inconsciemment ou non, c'est la vie que nous demandons à l'art. « L'art consiste essentiellement à remplacer un monde réel qui nous froisse, qui ne nous satisfait pas, par un autre monde, moins vrai, mais plus satisfaisant. » Ainsi parlait M. Paulhan, l'auteur d'un livre récent intitulé *Le Mensonge de l'art*, où il se proposait d'interroger l'art, ses formes et modes divers, ses manifestations dans tous les domaines de la pensée et de la vie, pour savoir de lui quel il est, et pourquoi, et dans quel but... Mais la définition de M. Paulhan est désuète. Elle ne peut guère s'appliquer qu'à l'art de naguère, l'art qui, animé d'intentions idéales, cherchait la beauté hors de la réalité parce que, n'ayant jamais daigné abaisser les yeux sur celle-ci, et préférant, du reste, les idées à la vie, il était bien éloigné de comprendre que la réalité elle-même est beauté.

Chacun cherche cette réalité où il veut. Il suffit qu'elle soit là avec sa lumière vivifiante, avec sa chair qui palpite, avec sa pensée faite de l'expérience de la joie et des larmes, pour rendre significative toute image, pour animer toute fiction où la vie se présente à nous sous une semblance, figure ou masque. Ainsi, le resplendissant *Midi* de M. Besnard : deux femmes, l'une debout, le visage riant, le buste dévêtu, les reins ceints d'une draperie rouge; l'autre, assise; au-dessus d'elles pendent les longs rameaux flexibles d'un saule... C'est tout, avec la clarté immobile du soleil qui embrase l'atmosphère et fait jouer des reflets violacés sur ces deux figures venues on ne sait d'où, de la mythologie ou de la réalité ardente de la terre. Ainsi encore, dans une manière toute différente, les tableaux (*Nu* et *Nu au bord de la mer*) de M. René-E. Ménard, qui aime à faire luire au milieu du sombre éclat de ses paysages de nobles nudités, le profil de corps féminins qui sont là, dans le crépuscule ou dans l'automne, ainsi que des évocations antiques, divinités furtives du soir ou de la mer.

Le charme qui émane des œuvres de M. Gaston La Touche

est autre. Derrière l'écran sur lequel se silhouettent ses compositions si fines de trait et de coloris, — *Joie maternelle* et, surtout, la jolie *Parade* : ballerine, clown, singes et chiens juchés sur le tréteau où ils s'évertuent pour retenir les badauds — on s'imagine parfois voir passer également l'ombre d'un autre temps, l'ombre diaphane de Watteau... M. Maurice Denis a une grande page décorative : *La Plage*, de sa façon habituelle, lourde et schématique.

Les portraits sont fort nombreux. Il y en a de cocardiers, de prétentieux, de minaudants, mais beaucoup aussi d'une présentation pleine de simplicité et de discrète distinction. Ceux, très connus, de M. Bonnat, par exemple : le *Docteur Pozzi* et *M. Paul Hervieu*; le *Maurice Barrès* de M. Rondel; les sobres portraits de M. P. de Winter. De M. Jacques-Emile Blanche, deux portraits, celui de *M. Zuloaga* et celui de *Sir Andrew Noble, baronnet*, ce dernier d'une facture souple, puissante, somptueuse, le plus beau du Salon.

Nous aurions à citer encore quantité d'œuvres remarquables à quelque titre, mais celles que nous avons mentionnées suffiront, pensons-nous, à faire apercevoir que les organisateurs ont parfaitement réalisé l'intention où ils étaient de présenter au public belge « un résumé de l'état actuel de l'art français tout entier ». Les diverses tendances sous l'impulsion desquelles la peinture française a renouvelé sa technique depuis une cinquantaine d'années étaient représentées au Salon. Il y avait même quelques *tachistes*, de ces artistes qui, par réaction contre la méthode méticuleusement analytique des *pointillistes*, méthode dont l'application doit provoquer un véritable émiettement de la sensation, procèdent par larges taches colorées et lumineuses. Leur vision est synthétique, mais tellement quelquefois que les objets perdent figure sous leur pinceau. Devant certaines de leurs toiles, on est amené à se demander si leurs auteurs ne professent point des opinions analogues à celles que M. Camille Mauclair exprimait, naguère, dans ses *Idées vivantes* : « L'assemblage de diverses couleurs, en un certain ordre, sur une surface, et cela toujours dans un but décoratif et imaginatif, voilà toute la peinture. Tous les vrais peintres, où qu'on les prenne, depuis Giotto..., en reviennent à cette définition. Le plaisir pictural naît du contraste harmonieux des couleurs; devant le point de vue pictoral, un tableau et un tapis de Turkestan sont identiques — et, au fond, le tableau est moins logique; c'est le tapis qui a tout à fait raison en se bornant à

être délicieusement un rectangle versicolore propre à orner... » Il n'est pas douteux que Giotto serait tout ensemble humilié et étonné de voir invoquer son exemple à l'appui de cette définition, dont on peut dire qu'elle est d'une exactitude paradoxale! Elle porterait à ne reconnaître le véritable sentiment de la peinture que chez les populations à demi-barbares et chez les tribus sauvages particulièrement habiles dans la fabrication de nattes multicolores, de tissus ou de poteries enluminées.

Le réalisme a eu ses mystiques, lui aussi. L'aversion raisonnable de la conception classique ou romantique de l'art — ou, plutôt, l'évolution logique de la pensée — nous a conduits au culte de la réalité. Mais certains ne se sont pas arrêtés là : Ce que l'artiste ajoute à cette réalité et qui est, en un mot, sa personnalité, sa vision, a commencé à leur peser, en tant que résultant d'une préconception, consciente ou non. Et, de proche en proche, ils en sont arrivés finalement à vouloir éliminer de l'œuvre toute forme, toute intention, toute âme, ou, pour le dire en bref, l'art lui-même! De là à rêver d'une peinture qui ne serait que de combinaisons assorties de couleurs, destinées à amuser les yeux ou, peut-être, à induire à certains ordres de sensations, il n'y a pas loin! Et, comme toutes les voies de l'extravagance aboutissent au même carrefour, nous retrouvons là le vieux chemin du symbolisme sur lequel Mallarmé, l'ironique ou le dédaigneux, entraîna passagèrement tant d'esprits en transe d'obscurité... Mais le succès éphémère de semblables théories est, pour la pensée française, comme un écart momentané, comme une expérience où elle se joue à sa propre souplesse, à sa propre subtilité, et essaie, par un abus de la logique, de s'affranchir de la logique même, de la clarté et de l'harmonie qui sont les formes naturelles de ses expressions dans tous les domaines de l'intelligence.

La sculpture, elle, est mieux défendue contre la contagion de pareils sophismes. Ou, du moins, toute beauté étant nécessairement pour elle dans la forme et dans le rythme, elle ne saurait délaisser la recherche de ceux-ci sans risquer de se détruire elle-même. Aussi n'a-t-elle subi que dans une mesure fort restreinte le contre-coup des systèmes qui se sont imposés, tour à tour, dans la peinture. Obéissant aux tendances générales de la pensée contemporaine, elle s'est efforcée de penser ses œuvres et de les pétrir, non plus dans les formes données des canons académiques, mais dans celles de la nature. Toutefois, quelles qu'aient été les créations de beauté de la sculpture

française, sous la main énergique de Rude, sous la main nerveuse de Carpeaux, jadis, comme aujourd'hui sous la main puissante de Rodin, jamais elle n'a cessé d'obéir à la grande loi d'harmonie qui commande à tout art plastique.

Rodin était là avec deux bustes, dont celui, magnifique, de *Dalou*, et la face d'écrasement et d'angoisse d'une des *Cariatides de la Porte d'Enfer*, une de ces œuvres où il semblerait que le maitre a marié, en les modelant ensemble, le rêve et la matière... Parmi les autres œuvres, quelques-unes réalistes d'intention ou de sujet : deux bronzes considérables : *Laboureur au repos*, de M. Bouchard; *Bretonne de Goëlo*, de M. Roche. Un buste d'une facture serrée de M. Landowsky : *Bucheron des Abruzzes* et une excellente statuette de M. Roger-Bloche : *Apprenti*. La plupart des autres exposants inclinent plutôt à l'expression de la grâce. Expression difficile à saisir pour des mains qui ne sont pas françaises, car elle est toujours en un point intermédiaire entre le trop et le pas assez, entre la fadeur et la froideur. Ses modes sont divers, d'ailleurs. C'est une douceur allègre de l'esprit qui se sent alerte, clair, fin; une élégance naturelle de la personne, faite de spontanéité et de mesure, c'est... tout ce que vous vous voudrez, mais quelque chose que la moindre affectation tue. La grâce sourit ou songe, avec un attrait plus ou moins prononcé, dans les graciles statuettes de M. Caron (*Frisson d'avril* et *Atalante*), dans les œuvres de MM. Levasseur (*Nymphe à la source*), Michel (la *Paix*), Cordier (*Mélancolie*), Perrier (*Danseuse*), Injalbert (*Faune* et *Tête de femme*), Carabin (*Colette*), Bourdelle (l'*Art pastoral*). Nous mentionnerons encore l'ingénieuse figure de l'*Hiver*, de M. J. Dubois, et, de M. E. Dubois, le buste de sa mère.

Dans le compartiment de l'architecture, nombre d'intéressantes études, relevés ou restaurations de monuments antiques ou gothiques; de beaux plans en élévation, par M. A. Marcel, de la *Tour japonaise du domaine royal de Laeken*; enfin, une énorme maquette du déplaisant *Monument à la pensée*, par M. Gavas, monument d'un style emphatiquement hétéroclite, à ériger dans un endroit inaccessible et composé, principalement, d'une énorme coupole autour de la base de laquelle bâillent des sphynx...

C'est en Esotérie, sans doute, que s'élèvera le monument de M. Gavas. Hâtons-nous de revenir en France, en passant dans la section de la médaille, organisée avec tant de méthode et de

compétence par la Société hollando-belge des amis de la médaille d'art que dirigent MM. Buls et de Witte. La participation française est considérable, on ne peut plus naturellement, du reste, puisque c'est chez nos voisins de l'Ouest qu'ont paru, en ce dernier demi-siècle, les médailleurs les plus accomplis de ce temps. On trouvera réunies là, à côté de la collection historique exposée par l'administration des monnaies et médailles, des œuvres de tous les artistes contemporains, à commencer par Pouscarne, qui fut l'initiateur de la rénovation artistique de la médaille, jusqu'à Charpentier, Vernon, Chaplain et Roty. Les œuvres excellentes abondent, qui témoignent du parti que les artistes français ont su tirer d'un art entre tous délicat et qui, par cette raison même, offrait un champ particulièrement favorable à l'exercice des qualités de goût et de précision fine et nuancée qui les distinguent généralement.

Mais l'attention est captivée surtout, évidemment, par les cadres où sont rassemblés les travaux des maîtres dont la supériorité s'est affirmée depuis longtemps de la façon la plus éclatante : Chaplain et Roty, également séduisants dans leur originalité si différente et entre lesquels on se plait à instituer des comparaisons, non pour leur assigner un rang, mais pour les mieux connaître tous deux et les mieux admirer. Dans sa manière magnifique, le premier semble plus ample et plus résolu ; dans sa manière, empreinte d'une inimitable grâce, le second parait plus eurythmique et, en quelque sorte, plus musical. Il y a quelque chose de romain dans l'art de Chaplain ; de délicieusement attique dans celui de Roty. L'un fait penser à un prosateur dont la pensée forte et nombreuse s'imprimerait dans la substance de la phrase avec le relief et la concision d'une inscription latine ; le second, à un poète chez lequel toute pensée s'énoncerait d'elle-même sur le mode lyrique.

Chaplain émerveille lorsqu'il remplit le champ d'une médaille d'effigies comme celles du *Duc d'Aumale*, de *Léopold Delisle*, de *Marcelin Berthelot*, dans la facture desquelles il unit subtilement la simplicité la plus parfaite à une sorte de majesté commémorative ; ailleurs, il étonne ; ailleurs encore, il attendrit par la gravité douce du sentiment : dans l'adorable médaillon, par exemple, où il a réuni les portraits de ses quatre petits enfants. Roty, lui, est incomparable dans la composition. Sur l'étroite surface d'une médaille ou d'une plaquette, véritable miniature sculpturale de bronze ou d'argent, il fait apparaître, pour commémorer quelque institution, quelque événement

public ou familial, des figures féminines, réelles ou allégoriques, drapées ou nues, à la fois si nobles, si charmantes et si expressives par l'attitude et le geste qu'elles suscitent irrésistiblement le souvenir des Charites athéniennes.

Partout, chez Roty, dans ses beaux dessins préparatoires, d'une ligne si pure et si flexible, comme dans ses œuvres : entre autres, parmi celles rassemblées au Salon, sa *Sainte-Geneviève ;* une applique dorée dans l'incurvation de laquelle s'inscrit avec une élégance pleine de fierté un sinueux corps de femme; la plaquette pour l'*Adduction des sources d'Ayde*, symbolisée par une jolie nymphe, fraîche, vivante, assise au milieu de la fraîcheur des roseaux et des ondes jaillissantes; la médaille pour le *Cinquantenaire de l'école française d'Athènes,* où s'évoque, dans un relief léger comme un rêve, la figure auguste de l'Acropole... partout se manifeste la grâce, grâce dans l'expression, grâce dans la pensée — pensée et expression nées ensemble dans le feu d'une inspiration qui, parfois, jette des éclats héroïques comme dans la belle allégorie de l'électricité, où le maître nous montre la science ailée comme une victoire et allumant sa torche à la foudre !...

ARNOLD GOFFIN.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le Tome XX

ANDRÉ, Paul

Les Livres belges :

Henri Charriaut : *La Belgique moderne* 116
Léon Paschal : *Esthétique nouvelle fondée sur la Psychologie du Génie* 118
Benjamin Linnig : *Nouvelle série de Bibliothèques et d'ex-Libris d'amateurs belges* 119
Maurice des Ombiaux : *L'Ornement des Mois* 360
Renaud Strivay : *Aux Tournants de la Vie* 361
Maurice de Waleffe : *Héloïse, amante et dupe d'Abélard* . 362
Félix Bodson : *Au Long des Chemins* 363
Frédéric de France : *De l'Ombre sur ma Porte* 365
Thomas Braun : *Philathélie* 366
Sous-lieutenant Leconte : *La Marine de guerre belge, 1831 à 1910* 367
Henri Maassen : *Le Théâtre contemporain* 368
Ch. Desbonnets : *La Madeleine repentie* 368
Mathieu Bastin et Ad. Dejardin : *Histoires tragiques* . . 369
Ad. Dejardin : *Frissons* 369
Edouard Ned : *Le Type wallon dans la Littérature* . . 370

Les Théâtres :

Les Saisons estivales extraordinaires au Parc, à l'Alcazar, aux Galeries, aux Variétés, aux Capucines . . 128
Divers 376

BIERMÉ, Maria

LES SALONS EN BELGIQUE DE 1811 à 1910. 78

BOCK, Jules

LES TROIS AVEUGLES 324

BROODCOORENS, Pierre

L'EMBRASEMENT DES GALERIES 303

CANIVET, Hélène

LE PARADIS DE MANTOUE 261

DANILOWSKI, Gustaw

CHASSE A COURRE (traduit du polonais par Oscar Grojean et Sévo Rommy) 287

DAXHELET, Arthur

Les Livres belges

J.-J. De La Batut : *Le Buveur d'Azur* 120
H. O'Colley : *Primevères* 121
Camille Fabry : *Les Fleurs d'un printemps* 122
E.-A. De Molina : *Les Noëls d'un malchanceux*, suivi de *Symphonie fantastique et Chants de Sirènes*. . . . 122
Eugène Schmits : *Mélanges poétiques et littéraires*. . . 123
Carl Smulders : *La Ferme des Clabauderies* 370
J. Jobé : *La Science économique au XXe siècle* 371

DELATTRE, Louis

CONTES D'AVANT L'AMOUR 64, 310

DE RIDDER, André

Les Livres belges :

Karel Van de Woestyne : *De Gulden Schaduw* 242
Adolf Herckenrath : *Stille Festijnen* 243
Ferdinand Rodenbach : *Albrecht Rodenbach en de Blauwroeterij* 244
Eline Mare : *Cleemke's Fortuintje* 244

EEKHOUD, Georges

LES ORIGINES FABULEUSES D'ANVERS. — TRANCHELIN ET LES ENFANTS DE PRIAPE. 31

GOFFIN, Arnold

EN MARGE DE LA RÉALITÉ 48

Les Salons :

Le Salon de l'Exposition Universelle : Les Compartiments hollandais, italien et espagnol 131
L'Exposition de l'Association pour l'Enseignement des Beaux-Arts, à Liége 140
Au Cercle Artistique : *M. Charles Doudelet* 141
L'Exposition de l'Art belge du XVII^e siècle 245
Le Salon des Indépendants 260
A la Galerie Royale : *M. Jérémie Delsaux* 260
A l'Exposition Universelle et Internationale : *Le Salon des Ecrivains* 378
La Section française du Salon des Beaux-Arts 380

LAENEN, Jean

Les Livres belges :

Ruysbroeck l'Admirable : *Dat Boec van de XII Beghinnen. Le Livre des XII béguines.* 127

LIEBRECHT, Henri

UN CŒUR BLESSÉ (roman). 210, 329

MAHAIM, Ernest

Les Livres belges :

Jules Ingenbleek : *Impots directs et indirects sur le revenu* 372
G. De Leener : *L'Organisation syndicale des chefs d'industrie, Etude sur les syndicats industriels en Belgique*, 1909. 373
Ad. Prins : *La Défense sociale et les transformations du droit pénal*, 1910 374
M. Ansiaux : *Principes de la politique régulatrice des changes*, 1910. 374
A. Slosse et E. Waxweiler : *Recherches sur le travail humain dans l'industrie :* I. *Enquête sur l'alimentation de 1,065 ouvriers belges*, 1910. 375
Bulletin mensuel de l'Institut (de sociologie Solvay). . . 375

MAX, Paul

PAPILLON D'AMOUR (un acte en vers) . . . 185

MORISSEAUX, F.-Charles

LE DOUZIÈME PROVISOIRE . . . 110, 235, 352
BOBINE ET CASIMIR 152

NED, Edouard

Les Livres belges :

J.-M. Jadot : *La Chambre close* 123
Robert-E. Mélot : *Printemps* 125
Adolphe Dejardin : *Frissons* 126
Mathieu Bastin et Adolphe Dejardin : *Histoires tragiques*. 126

RENS, Georges

LE TRIOMPHE DE RAVANDY 176

SÉVERIN, Fernand

THÉODORE WEUSTENRAAD 5

THIRY, Oscar.

LA MIRACULEUSE AVENTURE DES JEUNES BELGIQUES 93, 272

VERHAEREN, Emile

POÈMES 143

MEMENTO

CHANGEMENT D'ADRESSE. — On est prié d'adresser dorénavant tout ce qui concerne la Rédaction de LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE à M. PAUL ANDRÉ, 11, rue de la Banque à Bruxelles.

Au Ministère des sciences et des arts. — M. le baron Descamps-David a adressé au Roi sa démission de Ministre des sciences et des arts M. Schollaert a été appelé à lui succéder à la tête de ce Département récemment créé.

Le départ de M. le baron Descamps-David sert du moins à montrer une fois de plus — s'il en est besoin encore — que la Politique et les Arts ne seront jamais appelés à faire ensemble bon ménage. Personne n'ignore, et il serait inutile de vouloir cacher, que la carrière ministérielle de M. le baron Descamps-David fut fertile en incidents et que la bonne volonté et les plus louables intentions, voire parfois les actes du Ministre, furent maintes fois en opposition avec les désirs et même les ordres de ses collègues du cabinet. Malgré, toutefois, les railleries et les dénigrements systématiques dont, chez certains, il fut de mode d'accueillir les projets ou les décisions du chef du Département des Sciences et des Arts, personne ne pourra sincèrement nier que la Littérature belge lui soit redevable des bienfaits d'une sympathie incontestable et dévouée.

M. le baron Descamps-David n'a manqué aucune occasion d'augmenter le prestige de nos écrivains, de leur rendre publiquement les hommages officiels capables de consacrer leur valeur, d'aider à la diffusion de leurs œuvres, de protéger et d'encourager leurs entreprises collectives, de répandre leur influence en leur ouvrant au large les portes de l'enseignement à tous les degrés.

Mais M. le baron Descamps-David était à la fois le grand-maître de l'Université, comme disent nos voisins de France, et le sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts. Nous n'hésitons pas à proclamer bien haut qu'il y a antagonisme radical entre ces deux situations et que les exigences de la funeste politique, qui président, hélas ! aux destinées de nos Écoles, doivent annihiler tout le bon vouloir mis par quiconque au service de nos Lettres.

Nous craignons qu'aucun des successeurs de M. le baron Descamps-David ne soit plus heureux que lui, tant que les Arts, sous toutes leurs formes, ne ressortiront pas à une administration absolument autonome. Nous craignons surtout que beaucoup ne méritent d'être moins regrettés que lui.

Acceptons toutefois l'augure que M. Schollaert ne soit pas de ceux-là?...

***

Les Eaux-fortes de Jacob Smits. — L'émouvant artiste qu'est le peintre Jacob Smits édite une collection de 25 eaux-fortes nouvelles réunies en un album tiré à 100 exemplaires signés sur Japon.

M. Georges Eekhoud a écrit une préface pour cette publication de grand luxe dont la Reine a accepté la dédicace.

Les cuivres originaux seront déposés au Musée de Bruxelles.

Plusieurs grands musées de l'étranger et de hautes personnalités, des amateurs réputés ont déjà souscrit à l'album de Jacob Smits.

***

Exposition d'affiches en couleurs. — L'Œuvre des artistes organise au Palais des Beaux-Arts, parc de la Boverie, Liége, du 4 septembre prochain au 9 octobre inclusivement, une importante exposition d'affiches illustrées en couleurs. De nombreux collectionneurs et artistes et des maisons d'édition ont promis leur concours à cette intéressante manifestation d'art, qui groupera près de 600 pièces de choix, signées par tous les maîtres du genre, belges, français, allemands, anglais, américains, italiens et même japonais.

Il y aura également un grand nombre d'œuvres originales ayant servi ou destinées à la reproduction.

Pour tous renseignemens s'adresser au Secrétariat, Palais des Beaux-Arts, Liége.

***

Cercle d'art « L'Élan ». — Du samedi 27 août jusqu'au 19 septembre, exposition ouverte tous les jours de 10 heures du matin à 5 heures du soir, dans les Galeries du Musée Moderne à Bruxelles.

***

Le **Musée du Livre** organise, à l'occasion du Congrès Pan-Celtic international, une Exposition publique de Livres et de Périodiques en langue celtique et d'intérêt celtique.

Elle est ouverte à la Maison du Livre, 3, rue Villa Hermosa à Bruxelles, et a été inaugurée le jeudi 25 août, par S. E. M. le baron de Borchgrave, envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de S. M. le Roi des Belges, président de l'Académie royale de Belgique, président d'honneur du Congrès Pan-Celtique.

L'Exposition restera ouverte jusqu'à fin septembre.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle :

JULES CLARETIE. — *La Vie à Paris, 1909* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Depuis 1895, M. Jules Claretie nous offre, à peu près chaque année, un volume reproduisant les articles qu'il a donnés à la presse au cours des douze mois révolus. Ces chroniques, écrites sous l'impression du moment, sous l'inspiration de l'événement, sont toutes d'actualité, mais elles valent surtout, à mon avis, par les anecdotes, les souvenirs souvent lointains que l'auteur y répand à profusion, grâce à son érudition et à sa mémoire surprenante.

Dans sa *Vie à Paris*, il aborde tous les sujets, mais l'Art dramatique, la Maison de Molière, ses chers sociétaires — qui pourtant lui donnent tant de fil à retordre — tiennent toujours la première place. Là se trouve d'ailleurs la raison du succès de cette publication devenue périodique, car ces messieurs et ces dames de la Comédie-Française appartiennent au monde entier plus qu'au seul Paris.

***

JULES BOIS : *L'Humanité divine* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — C'est un livre dédié cette fois à un jeune poète, et la préface en est encourageante et hautaine ; elle révèle un noble idéal puisé aux sources les plus pures et une connaissance réelle de la littérature française et étrangère, ainsi que de l'évolution poétique en France.

M. Jules Bois, célèbre par ses travaux sur l'Au-delà, le subconscient, le mystérieux — toutes ces forces inconnues qui attirent invinciblement les grands esprits — M. Jules Bois nous donne ici des vers de forme élégamment classique, de pensée profonde et d'un sentiment palpitant de vie :

Tu ne fus pas l'Epouse et ne fus pas l'amante,
D'autres devoirs t'ont prise à mon jaloux dé-
[sir ;
Mais tu m'as tellement meurtri dans la tour-
[mente
Que tu tiens mon passé comme mon avenir.
Si, voulant qu'Eve fût et libre et notre égale,
J'ai lutté, c'est pour toi, toi que je vis souffrir ;
Et la femme future, à l'heure triomphale
Te bénira pour mon effort et ton soupir.

***

FRANC-NOHAIN : *Jaboune* (Un vol. in-18, fr. 3.50). — O le charmant gosse que ce Jacques de T..., qu'on ne pouvait, n'est-ce pas, appeler autrement que *Jaboune!* Il n'est pas parfait, bien entendu, cela le rendrait ennuyeux, mais quelle bonne petite nature, malgré sa turbulence, malgré son « âge ingrat » ainsi qu'il dénomme lui-même les périodes où il fait enrager tout le monde : parents, institutrice et domestiques. Comme il aime sa maman, sa jolie maman, comme il aime aussi l'élégante Mme Talvannes avec déjà, à huit ans et demi, l'intuition vague de l'amour et des amertumes de la jalousie. *Jaboune* n'a pas, où très peu, de réflexions déconcertantes, comme le « Petit Bob » ; chez lui tout se passe en dedans et ce petit bonhomme règle ses actes et sa conduite d'après les idées qu'il se fait des gens et des événements.

M. Franc-Nohain a créé là un type, il a regardé la vie avec les yeux d'un enfant qui vit trop près des grandes personnes pour n'être pas déjà averti de beaucoup de choses imparfaitement comprises Il faut avoir lu ce beau livre si plein de vérité et de fine observation psychologique

***

ALFRED CAPUS : *Robinson* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Sébastien Réal, riche d'ambition, mais dénué d'argent, se trouve jeté, à vingt-cinq ans, sur le pavé de Paris. Il a la volonté d'arriver, de se créer une existence large et aisée tout en gardant, bien entendu, les mains nettes et l'honneur intact. Cela n'est pas facile de nos jours; aussi le voyons-nous exerçant plus d'un métier et traversant des périodes de gêne et de vraie misère avant qu'une situation industrielle considérable vienne récompenser sa persévérance.

Pendant les moments difficiles de ses débuts, une jeune femme — délicate figure sentimentale admirablement dessinée — le soutient et le réconforte de toute la puissance d'un amour profond, mais Sébastien Réal comprend que cet amour même sera le poids mort qui l'empêchera de parvenir à son but. Il rejette donc sa maîtresse — avec des formes, mais au fond c'est cela — aux bras du mari dont elle vivait séparée et la pauvre Hélène Ardouin se meurt de chagrin, là-bas, dans la lointaine province.

Voilà bien des années que M. Alfred Capus ne nous avait plus donné de roman. Il avait tort en cela, celui-ci le prouve, et nous devons souhaiter de le voir, menant de pair le théâtre et le livre, publier des œuvres de la valeur de *Robinson*, si plein de fine psychologie et d'aimable philosophie.

Au Mercure de France :

HUBERT PERNOT : *Anthologie populaire de la Grèce moderne* (Un vol. in-18, à fr. 3.50 . — Le collège nous a saturés de grec ; nous avons traduit, récité, commenté les poèmes et les odes de la Grèce ancienne et, malgré la contrainte scolaire, qui fait détester les plus belles choses, nous n'avons pu nous empêcher d'admirer la grandeur ou les charmes de ces œuvres. Mais ce que nos maîtres ne nous ont point dit, en ce temps de nos jeunes ans, c'est que le même souffle anime encore aujourd'hui les bardes de l'Hellade. Comme le vin, la poésie est un produit du sol et la terre de Grèce ne pouvait cesser de donner des successeurs à Homère et à Anacréon. Nombreux sont les chants dans cette anthologie qui, au point de vue de l'inspiration, peuvent supporter le parallèle avec leurs aînés de tant de siècles. Il en est de charmants, il en est de savoureux, d'autres sont vraiment beaux et nous devons savoir gré à M. Pernot d'avoir fait connaître au public français cette littérature populaire trop ignorée.

***

ELSA KOEBERLÉ : *Des jours* (Un vol. in-12 oblong). — L'édition et le format sont élégants et originaux ; la coquette couverture blanche recouvre des quatrains comme celui-ci :

Dans l'ombre du verger, l'arabesque de l'eau
Prisonnier retient mon visage, ma robe,
Aux buissons épineux, m'arrête de nouveau...
Le cri strident des paons déchire la jeune [aube...

ou encore celui-ci :

Montagnes ! Là-bas la nuit vous défend...
Troupeaux dans les prés, brebis ! O montagnes.
La laine des jours boucle sur vos flancs.
Paix .. Mais pâlissez, chauds jardins [d'Espagne.

Vous ai-je dit que l'épigraphe de ce petit volume est : *Nihil sine amore*. Alors on comprend le contenu tout de suite, n'est-ce pas?

***

AUREL : *Jean Dolent* (Une plaq. in-18, à 1 fr.). — Mme Aurel est *un ami fidèle* ; c'est un bien beau compliment à faire à une femme. Déjà, dans son dernier livre : *Voici la femme*, elle consacrait un chapitre à Jean Dolent, et voici qu'à présent une plaquette paraît pour que *soit propagé son grand nom, plus célèbre que connu*. Ce que nous lisons aujourd'hui a, sans aucun doute, été prononcé devant un public, sous forme de conférence, et le style s'en ressent un peu. N'empêche que l'étude est subtile et évocatrice.

***

CÉCILE SAUVAGE : *Tandis que la Terre tourne* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — On ne peut pas l'empêcher de tourner, évidemment, mais on peut l'observer. C'est ce que fait Mme C. Sauvage. Ah ! sa méthode d'observation n'a rien de commun avec celle des naturalistes en chambre, et l'usage du microscope lui est inconnu. La lorgnette et même le télescope lui sont chers pour regarder les objets rapprochés ; l'éclat tonitruant des cuivres ne l'effraie point ; et l'audace des romanciers naturalistes n'a rien qui la déconcerte, ah là là !... Sa dédicace modeste parle d'un petit livre ayant la mélancolie de l'heure fraîche du soir, mais sa première ligne est : *Donnons, ma double flûte, un concert inouï*... Fichtre !...

Chez Louis Michaud :

ANTHOLOGIE DES CLASSIQUES : *Le théâtre italien* (Un vol. in-18, à 2 fr.). — C'est M. Guillaume Apollinaire qui s'est chargé du tome actuel d'une série déjà longue et fort intéressante.

La compétence artistique de M. Apollinaire est, de même que sa conscience, absolument indiscutable, et l'on peut goûter pleinement le charme d'une documentation exacte et présentée sous une forme agréable ; M. Ugo Capponi y rend, du reste un rapide éloge dans sa préface : plus heureux que les Italiens eux-mêmes, les Français ont désormais une histoire de l'œuvre dramatique italienne tout entière, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours.

Avec quel plaisir l'on retrouve Colombine et Lélio, et comment on fait volontiers connaissance avec tous les autres personnages que nous présentent d'alertes gravures noires dans le texte.

***

ANTHOLOGIE DES CLASSIQUES : *Les Poètes anglais* (Un vol. in-18, à 2 francs). — De Chaucer à Kipling — cinq siècles de poésie, de rimes parfois, de rythmes sonores toujours, et d'imagination débordante, voilà ce que

M. Paul Géraldy entreprend de nous montrer en 220 pages intéressantes et condensées. Et son œuvre est parfaitement réussie et tout à fait digne des poètes dont elle nous entretient.

A l'école, on nous parle beaucoup, on nous parle trop, des Lakistes; ils encombrent tout le paysage et, bien qu'ils aient une grande valeur, cela ne suffit pas à expliquer l'ombre discrète où les professeurs laissent volontiers Pope, Dryden, Browning même, Spenser parfois, et ce Burns dont j'aime l'énergie et la virilité. Ce qui l'explique, c'est que les professeurs eux-mêmes ont, dans leur temps, été saturés des Lakistes... et qu'ils les connaissent mieux que les autres. C'est pourquoi j'applaudis des deux mains non seulement l'œuvre de M. Paul Géraldy, mais encore la préface où M. Ch. Simond prêche l'enseignement de la littérature comparée.

***

Albert Savine : *La chasse aux Luthériens des Pays-Bas* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — *Francisco de Enzinas*, jeune Espagnol de Burgos, parcourut l'Allemagne et nos pays et se lia d'amitié avec Melauchton, ainsi qu'avec d'autres chefs de la Réforme aux idées de laquelle il se rallia bientôt. Auteur lui-même d'une traduction du Nouveau Testament en langue espagnole et aussi de certains écrits fleurant le fagot, il fut, de ce chef, poursuivi et enfermé en notre amigo bruxellois. Il y resta deux ans, bien traité, semble-t-il, après quoi, un beau jour de Sainte-Catherine, trouvant ouverte la porte de la geôle, il s'en fut tout simplement.

Ecrite en latin par l'intéressé, traduite en français par Calvin, l'histoire de cette captivité est aujourd'hui rééditée par M. Albert Savine, dont les louables efforts n'ont pu en rendre la prose plus digestive. Malgré cela et malgré leur évidente partialité — bien excusable du reste — *les souvenirs de Francisco de Enzinas* intéresseront les Bruxellois qu'ils éclaireront sur l'état des esprits et sur la sécurité de leur ville en ces temps heureux des « édits et placcards » du bon empereur Charles. — Que je n'oublie pas de signaler les nombreuses gravures et caricatures reproduites dans ce livre et dont quelques-unes sont assez... suggestives.

***

Jules Bertaut : *Victor Hugo* (Un vol. in-18, à fr. 3.50 . — A différentes reprises nous avons eu, ici même, l'occasion d'analyser les livres dans lesquels MM. Bertaut et Séché ont raconté *la Vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains*. Poursuivant la série, M. Jules Bertaut nous présente aujourd'hui l'histoire du grand Romantique. Il prend Victor Hugo dès l'âge le plus tendre, il nous montre quelle fut sa formation, et il le suit ainsi dans les diverses étapes de son existence intime, littéraire et politique.

Beaucoup de ces détails sont connus, certes — il n'en pourrait être autrement lorsqu'il s'agit d'un personnage de pareille envergure et tant de fois biographié déjà — mais l'œuvre de M. Bertaut n'en a pas moins son utilité, car elle fixe définitivement la physionomie et le caractère du poète, grâce à une documentation abondante, fruit de patientes recherches et au moyen encore des nombreux portraits, gravures et charges dont elle est illustrée.

Chez Sansot et Cie :

Jeanne Broussan Gaubert : *L'Amour Jardinier* (Un vol. in-18, à 3 francs). — En voici une qui n'est ni prude ni dévergondée, et le livre de Mme Broussan-Gaubert est aussi loin d'un médisant bigotisme que de la pornographie. Son papa, à qui elle (aussi !) l'a dédié, pourra le lire sans bâiller ni rougir. Pour toutes ces choses, que sa mièvrerie de légende lui soit pardonnée, et d'autant plus aisément qu'elle est un brin gauloise et que mes vieilles amies les fées y refont une apparition souriante et cruelle.

***

Pierre Lelièvre : *Poèmes évangéliques* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Ces vers contiennent un peu d'orgueil, pas mal d'humilité, et beaucoup de foi. C'est assez rare par le temps qui court, et il est assez crâne de faire un volume entier de poèmes qu'un souffle inégal et une ferveur constante animent. Il en est de bons et de pires, de meilleurs et de mauvais, mais plus d'un lecteur enviera peut-être l'homme à qui reste de l'espoir.

***

Charles Moulié : *Le Tombeau de Renée Vivien* (1 plaq.). — M. Charles Moulié rend à la poétesse morte, autour de laquelle de pieux amis groupent leur souvenir, le plus délicat des hommages : M. Charles Moulié a plusieurs œuvres à *son* actif, mais en première page de sa plaquette il publie la liste *des ouvrages de Renée Vivien*.

C'est peu de chose, mais c'est parfait.

Tout son petit livre est une paraphrase des

poèmes de celle qu'il regrette. « la Muse aux longs yeux qui chantait dans la nuit », comme dit un autre fidèle. Sans aucun doute, il la connaissait bien, car il traduit et développe au mieux les tristesses et les admirations dont elle vibra, et c'est bien *une païenne stèle de marbre blanc* qu'il élève à sa mémoire. Malheureusement, il manie *de ses doigts indécis et d'un poing robuste* (parfois trop !) le maillet et le ciseau qui incrustent l'épitaphe.

***

Camille Lemercier d'Erm : *La Muse aux violettes* (1 plaq. à 1 franc). — Il n'y a pas fort longtemps que j'ai vu un portrait de Renée Vivien ; elle était bien telle que la représente M. Camille Lemercier d'Erm, — blonde, fine, presque immatérielle, semblable à quelque délicate vierge des primittfs, et ses doigts jouaient avec *la chaîne d'or inscrustée d'améthystes* dont parle le poète. Il trace d'elle, de sa personne gracieuse, de son âme tourmentée et si vraiment artiste, une image exacte et sympathique, — et c'est bien là ce qu'il a voulu. Il parle même du petit cimetière de Passy, dont la terrasse domine la Seine, où dort — enfin, apaisée ? — la jeune femme qui vécut non loin de là et mourut de n'avoir pas l'esprit coulé dans le moule banal.

Le vers de M. Camille Lemercier d'Erm est bien descriptif, harmonieux quand il reste classique, inégalement heureux quand il se veut libre.

***

Renée Vivien : *Le Vent des vaisseaux. — Dans un coin de violettes. — Haillons* (Trois vol. in-18, à 3 francs). — Qu'il me soit permis de réunir en une même analyse ces trois volumes, dictés, d'ailleurs, par une même douloureuse inspiration. Ce sont tous les derniers vers de la bonde et mélancolique Renée Vivien que, très pieusement, l'éditeur Sansot a recueillis sous trois couvertures diversement évocatrices.

On y sent vibrer non pas une âme d'amante, mais une âme d'amoureuse, qu'emplissent jusqu'au bord la détresse, l'amertume, le dégoût de vivre, — la terreur d'aimer et l'angoissant désir d'aimer quand même. Les vents qui soufflent sur la mer, les mouettes qui s'envolent au large, appellent vers l'infini le cœur lassé de la frêle poétesse, tandis qu'à l'idée d'une pagode silencieuse et dorée, où elle pourrait s'enfoncer dans un rêve d'oubli, tout parfumé de violettes, elle se sent attirée vers un avenir de calme immobilité.

Et toutes ces aspirations tumultueuses et contradictoires ont déchiré la tendre jeune femme, qui s'est résolue à se laisser mourir...

Et c'est tout cela que traduisent ses vers harmonieux, aisés, qui coulent comme une musique, mais où, dans la pénombre grise et mauve qu'illuminent les cierges, on sent parfois, malgré le raffinement d'une païenne agonie et la douceur des chants, le bref sursaut d'une révolte.

———

Chez Stock :

André Mithouard : *Les Marches de l'Occident* (Un vol. in 18, à fr. 3.50). — *Venise*, marche byzantine, et la mauresque *Grenade* sont les confins de l'Occident. Celui-ci y meurt dans une dernière crise d'énergie. Dans chacune de ces villes, deux races, deux âmes se mélangent, mais, cités extrêmes, où la vie s'emporte en de significatifs dérèglements, elles sont surtout et demeurent avant tout occidentales.

Voilà l'idée développée de façon originale par M. Adrien Mithouard qui, en artiste hautement compréhensif, commente les œuvres d'architecture, de sculpture et de peinture que Venise et Grenade offrent à l'administration de leurs visiteurs.

Une action dramatique très ténue anime quelque peu ces pages de dissertation artistique.

***

F. Austey. — *Vice Versa*. (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Par la vertu d'une pierre merveilleuse et à l'occasion d'un souhait imprudent tel qu'en font parfois les gens graves, M. Bultitude prend soudain l'aspect extérieur de son fils Dick, tandis que celui-ci, un gamin de treize ans, grâce au même talisman, prend la forme de son père qu'il s'empresse bien entendu d'envoyer en pension en son lieu et place Chacun ayant gardé sa mentalité propre, Dick commence à dilapider la fortune paternelle. Le vieux Bultitude, de son côté, pendant ses dix jours de collège, est le souffre-douleur de ses condisciples et de ses maitres. Comme il conserve, dans ce nouveau milieu, les manières et le langage de la maturité, il se fait traiter de délateur, de couard, de goujat et, d'après le code de morale et d'honneur en vigueur chez les potaches, il est vraiment tout cela. Les incidents, les qui-proquos que cette fausse situation provoque sont souvent d'une drôlerie irrésistible.

Ce livre, qui peut être mis dans toutes les

mains, constitue une lecture amusante et même profitable aux jeunes gens et aussi à leurs parents.

***

RUDYARD KIPLING : *La Cité de l'Épouvantable nuit.* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Calcutta capitale des Indes, ne constitue en aucune façon, paraît-il, un lieu de délices. Une chaleur atroce, moite, énervante, chasse les habitants de leurs demeures et les fait s'étendre pour la nuit sur le pavé des rues ou sur les toits.

Il y règne aussi une odeur épouvantable, mais le conseil municipal, en majorité bengali, préfère s'occuper d'élections, de vote plural, etc., que des soins d'une hygiène à ses yeux inutile.

Kipling n'est pas tendre pour la résidence vice-royale ni pour son administration. Il l'est encore moins pour les villes qu'en route pour le Japon il visita ensuite : Penang, Singapore, Houg Kong, Canton. Il déteste le Chinois parce que, on le sent, il redoute tout le péril jaune.

Rompant avec la pudibonderie traditionnelle des voyageurs anglais, il décrit les bas quartiers des ports et les lieux de plaisir, mais la peinture qu'il en fait ne donne pas l'envie d'y aller voir. Ah ça non ! Où donc alors trouve-t-on ces voluptés extrêmes orientales dont les Jacolliot, les Claude Farrère et tant d'autres nous ont laissé des tableaux plutôt... alléchants.

***

RUDYARD KIPLING : *Au hasard de la vie.* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Les douzes nouvelles que contient ce livre avaient déjà été traduites. mais je les ai relues et je les relirai toujours avec plaisir, car elles sont du meilleur Kipling. Toutes ou presque toutes nous parlent de l'Hindoustan merveilleux, des Pathans, des Sikhs, des Afghans et autres Bengalis, de ces peuples divers dont l'auteur a si bien pénétré les caractères particuliers.

Il faut lire *Le chef de district* qui expose, une fois de plus, les difficultés et les dangers des portes frontières; il faut lire *Naboth* qui montre la patience insinuante et persévérante de certains indigènes; il faut lire encore... mais la place me manque pour nommer tous ces petits récits dont aucun résumé ne pourrait rendre le pittoresque et le charme prenant.

***

ARTHUR CONAN DOYLE : *La Merveilleuse découverte de Raffles Haw* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Un corps simple solide traversé par un courant à haute tension perd progressivement de son poids. Ce principe étant donné, il suffit de soumettre un métal pas cher et très dense à une action électrique déterminée et d'arrêter l'opération à la densité voulue pour obtenir de l'or pur. Voilà *La Merveilleuse découverte* qui résout le problème séculaire de la transmutation des métaux.

Mais Raffles Haw, alchimiste heureux et riche incalculablement, conçoit le projet fou de faire régner le bonheur sur la terre, de faire revivre l'âge d'or — c'est vraiment le cas de le dire —. Il n'arrive qu'à semer partout la paresse, le découragement, l'envie et le crime et il finit misérablement, trahi par tous ceux qu'il aimait et que la seule *Auri sacra fames* avait groupés autour de lui.

Ceci n'est pas à mon humble avis, ce que M. Conan Doyle a fait de meilleur et ce nouvel aspect de son talent ne fera pas oublier Jules Verne, ni surtout Wells.

***

ARTHUR CONAN DOYLE : *Jim Harrison, boxeur* (Unvol. in-18, à fr. 3.50). — L'édition anglaise de cette œuvre — que je préfère de beaucoup à celle analysée ci-dessus — est intitulée *Rodney Stone.* Celui-ci, vieil officier de marine, charme ses loisirs de retraité en écrivant ses souvenirs d'enfance. Il reste toujours, dans le récit, un personnage de second plan et il raconte surtout les aventures de son ami *Jim Harrison*; c'est ce qui a engagé le traducteur à modifier le titre du livre, en le présentant au public français.

A dire vrai, *Jim* n'entre qu'une seule fois dans le Ring, mais son histoire fournit à l'auteur l'occasion de tracer une peinture saisissante des mœurs britanniques au temps critique de la lutte contre Bonaparte. La jeunesse dorée à laquelle un prince de Galles indigne, endetté et libertin donnait le ton, s'occupait plus de boxe que du danger national. Des poings solides et un thorax d'acier étaient des titres plus certains à la célébrité que les plus hauts faits d'armes... Les gens de sport n'ont pas beaucoup changé.

***

PAUL AROSA : *L'Aile invisible* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — M. Paul Arosa aime se promener à la campagne, tandis que l'Aile invisible (mais présente) de la Muse le transporte vers l'azur; ce voyage à la fois si modern-style et *up to date*, et si vieux jeu, remplit son âme d'une allégresse qu'il traduit en vers.

Ceux-ci ne cassent rien, mais ils en valent bien d'autres, ils valent même mieux que beaucoup d'autres ayant le mérite d'être *des vers simples et clairs, des vers pleins de lumière.* L'auteur nous dit qu'*ils sont venus très vite* et l'on sent, en effet, qu'ils ont été écrits aisément, sans migraine — ce qui est à la fois un grand avantage au point de vue de leur clarté simple, — et un grand désavantage à cause du léger parfum de banalité qui s'en échappe forcément.

***

Dr Albert Cahon : *Les Picards* (Un vol. in-18, à fr. 3.50) — Si l'image n'était. . hardie, je dirais, d'après l'intéressante préface où M. Ern Vaughan nous conte la vie du Dr Cahon, que celui-ci, homme de science et de rêve, a manié durant trente années le scalpel d'une main et le crayon de l'autre.

Ayant vu bien des laideurs et bien des cruautés, il a conservé une âme fraîche et un cœur plein de bonté; vivant au XXe siècle, de la science la plus précise qui soit, et déambulant tout le jour entre les tramways et les taxis, il a conservé l'amour des siècles éteints; travaillant à Paris, il a conservé une intime tendresse au pays de sa naissance.

Et c'est pourquoi il nous donne aujourd hui une histoire de la Picardie au temps des communes, en vers de légendes ou de chansons moyenâgeuses.

——

Chez Falque :

Charles Perrès : *Les bavardages d'Attila, et poèmes et madrigaux* Un vol. in-18 carré, à fr. 3.50). — M. Charles Perrès a la bosse de l'impertinence, la bosse de la blague gauloise, je dirais même la bosse du paradoxe, si je ne possédais trop bien en tête la cinglante définition de Moréas. Depuis quelques mois, je connaissais de lui un vers terminant quelque sonnet... amoureux... ou plutôt érotique : *Chaque soir Lucullus dîne chez Lucullus.* J'ai retrouvé le sonnet, l'alexandrin et quelques frères de métriques variées dans le petit volume d'aujouru'hui.

— Attila est un héros narquois et qui a des lettres; Louis le Bien-Aimé, César, Pascal, Napoléon, les députés, le tourisme et la chair à canon lui sont familiers autant que les pendules. A ses guerriers inférieurs il conseille l'emploi du fixe-moustaches, des boissons fortes et des éphèbes; à ses guerriers supérieurs il indique les vins délicats et les blondes filles; personnellement, il aime l'eau et la main. C'est comme j'ai l'honneur... Attila n'est pas égalitaire pour deux sous et connait trop bien la politique moderne.

——

Chez Bloud et Cie :

Eumène Queillé : *Les commencements de l'indépendance bulgare et le prince Alexandre* (Un vol. in-12 à 2 francs). — Après la guerre russo-turque de 1877, le traité de San Stefano et le congrès de Berlin avaient donné l'indépendance à une région qui, érigée en principauté, prit le nom de Bulgarie, sous la souveraineté d'Alexandre de Battenberg. Celui-ci trouva un pays appauvri par les Turcs et où tout était a faire, au point de vue de la civilisation. Pour l'organisation d'un système d'impôts. il fit appel à un Français, M. Eumène Queillé, qui réussit brillamment dans sa mission. Devenu un des familiers du prince, en contact permanent avec tout le personnel diplomatique et politique, nul donc mieux que M. Queil é n'était qualifié pour raconter les premières années du jeune peuple. Son journal qu'il publie aujourd'hui fut écrit sur place, au jour le jour, de 1881 à 1884. Tous les faits qui eurent une influence quelconque sur la marche des événements y sont annotés et commentés; le livre est plein de détails sur les mœurs, sur les coutumes bulgares et il constitue une contribution précieuse à l'histoire de la péninsule balkanique.

***

Emile Gebhardt : *Les jardins de l'histoire* (Un vol. in-16. à fr. 3.50). — L'historien érudit que fut M. Emile Gebhardt publia dans le *Temps* une longue suite d'articles de critique historique. La maison Bloud se propose de réunir ces chroniques en une série de volumes dont voici le premier. Ces *Jardins*, nous disent les éditeurs, « *n'ont rien des collines* de l'Hymette ou des prairies de la légende dorée ».

En effet, il n'y est question que de crimes et de massacres. Les atrocités les plus raffinées des siècles révolus y sont racontées et commentées. Toutes les tueries de la Rome des Césars, de Byzance, de l'Occident moyenâgeux, de la Terreur y trouvent leur place. Il y a du sang sur toutes ces pages, dont le lecteur se détournerait avec horreur, n'était le charme prenant de la langue impeccable dans laquelle elles sont écrites.

***

E.-M. de Vogüé : *Les Routes* (Un vol. in-16, à fr. 3.50). — Sous ce titre, *Les Routes*, que

l'éminent académicien avait lui-même indiqué, sont publiés aujourd'hui les derniers écrits du vicomte Eugène Melchior de Voguë. Les deux qualités maîtresses de l'écrivain défunt : la variété et la noblesse, se retrouvent dans ce recueil où, avec cette autorité et avec cette élévation si caractéristique de la pensée et du style, il a traité de vingt sujets différents. Qu'il se soit occupé d'histoire, d'archéologie, de politique, de littérature ou bien encore d'aviation, toujours il a vu de très haut les événements et les choses sans tomber jamais dans la solennité ennuyeuse.

En guise de suprême hommage, M le comte d'Haussonville a écrit, pour cet ultime volume, une longue préface dans laquelle il retrace avec émotion la belle carrière littéraire de celui qui fut son collègue à l'Institut et surtout son ami.

Chez Didier à Paris et chez Grivat à Toulouse :

Victor Margueritte : *Pour mieux vivre* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Sous la direction de M. Paul Crouzet, la « Bibliothèque des parents et des maitres » poursuit son œuvre de régénération de la jeunesse française, M. Victor Margueritte, en ce sixième volume de la série, traite de l'éducation des jeunes gens; il démontre l'importance capitale, pour l'avenir d'un pays, d'une formation virile et scientifiquement conduite. Il indique les défauts de l'enseignement actuel, aux programmes surchargés, et aussi les réformes à appliquer pour faire de nos fils des hommes au sens complet du mot. En terminant, il s'efforce d'éveiller ou plutôt de réveiller la conscience plus ou moins endormie des devoirs civiques et, en ces dernières pages, d'un ton vraiment élevé, il rappelle le souvenir des héros obscurs ou fameux qui dennèrent leur sang et leur vie au bien public.

Ce livre, noblement et sagement pensé, est plein d'enseignements pratiques, et sa lecture sera hautement profitable à tous ceux qui assument un rôle d'éducateur.

A la Librairie Hermétique :

W.-S. Soloviоff : *Les Mages* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Après avoir voyagé en Turquie, en Asie, en Egypte, à Malte, le divin Cagliostro, comme on disait alors, parut à Naples, puis à Rome où il épousa la belle Lorenza Feliciani. Son habileté, ses facultés de liseur de pensées, les guérisons rapides qu'il opérait lui avaient déjà valu une renommée universelle. Le voici maintenant à Saint-Pétersbourg, à la cour même de la grande Catherine où il espère s'imposer de façon à acquérir une influence telle qu'elle le conduira à la dénomination sur le monde entier.

Mais un autre mage, plus fort que lui, contrarie ses efforts et entre eux s'engage une lutte acharnée dont nous verrons la fin dans le second volume annoncé. La première partie de ce roman — dont le traducteur eût pu soigner davantage la forme — présente un réel intérêt, car elle nous reporte à une époque où les sciences psychiques étaient à peine soupçonnées et où les expériences les plus simples devaient paraître incroyables à ces philosophes du XVIIIe siècle si convaincus de l'immensité de leur savoir.

Aux Éditions de la Jeune Champagne :

Jean-René Aubert : *Le Bois sacré* (Une plaquette in-18, à 3 francs). — M. Jean-René Aubert n'est pas content, et il n'a peut-être pas tout à fait tort, de la vie sociale contemporaine, laquelle est faite de grossière matérialité. Nous professons uniquement, dit-il, le culte des choses réelles, le culte de l'argent destructeur de toute idéalité. Il exprime ces pensées violemment mais en phrases télégraphiques. Je me demande pourquoi.

M. Aubert est Champenois, il fait partie d'un cénacle d'écrivains de son pays et c'est de leurs efforts qu'il attend la régénération du monde. Souhaitons leur bon succès.

Bibliothèque de « Poésie » :

Toury Lervs : *Amoureusement* (Une plaq., à 2 francs). — Quelques poèmes aimables, d'une inspiration un peu précieuse; des poèmes pas du tout révolutionnaires mais très gracieux, qui nous offrent parfois des vérités, hélas peu consolantes :

Que l'homme est peu de chose entre tes bras,
ô femme!

C'est le moment de regretter, mon Dieu, que vous m'ayez fait homme !

LES REVUES A LIRE :

LA VIE INTELLECTUELLE, mensuelle, 47, avenue Jean Linden, Bruxelles.

L'ART MODERNE, hebdomadaire, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.

LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE, hebdomadaire, 15, rue Fétis, Bruxelles.

LE GUIDE MUSICAL, hebdomadaire, 3, rue du Persil, Bruxelles.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, mensuelle, 11, rue Chisaire, Mons.

LE THYRSE, mensuel, 16, rue du Fort, Bruxelles.

WALLONIA, mensuelle, 138, rue Fond Pirette, Liége.

DURENDAL, mensuelle, 22, rue du Grand Cerf, Bruxelles.

LA REVUE GÉNÉRALE, mensuelle, 21, rue de la Limite, Bruxelles.

LE FLORILÈGE, mensuel, rue Verdussen, 47, Anvers.

L'ART A L'ECOLE ET AU FOYER, 165, chaussée de Namur, Louvain.

MERCURE DE FRANCE, bi-mensuel, 26, rue de Condé, Paris.

L'ACTION NATIONALE, mensuelle, 19, rue Auber, Paris.

LE DIVAN, mensuelle, Coulonges (Deux-Sèvres).

L'AME LATINE, mensuelle, 39, rue des Lois, Toulouse.

LA PHALANGE, mensuelle, 84, rue Lauriston, Paris.

LA GRANDE REVUE, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople, Paris.

ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, hebdom., 51, rue St-Georges, Paris.

LES MARGES, semi-mensuel, 5, rue Chaptal, Paris.

LA BALANCE (*Viéssi*), mensuelle, place du Théâtre, 23, Moscou.

LE COURRIER EUROPÉEN, hebdomadaire, 280, boulevard Raspail, Paris.

L'OCCIDENT, mensuel, 17, rue Eblé, Paris.

LA REVUE DES LETTRES, trimestrielle, 17, rue Victor Massé, Paris.

DAS LITERARISCHE ECHO, bi-mensuel, 35, Lüzowstr., Berlin.

LA JEUNE WALLONIE, mensuelle, à Marchienne-au-Pont.

S. I. M., revue musicale mensuelle, 15, rue Soufflot, Paris.

PROPOS, mensuelle, 15, rue du Point de Vue, Sèvres.

LA RENAISSANCE CONTEMPORAINE, bi-mensuelle, 41, rue Monge, Paris.

LES RUBRIQUES NOUVELLES, mensuelle, 62, rue Michel Ange, Paris.

EDITIONS DE
LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

PAUL ANDRÉ, Delphine Fousseret	3 50
» **La Guirlande**	3 50
» **Le peintre W. Linnig**, vol. ill. 32 phototyp.	10 00
» **Maître Alice Hénaut**, pièce en 3 actes	3 50
MARIA BIERMÉ, Rayons d'Ame	3 50
PIERRE BROODCOORENS, Le Roi Aveugle, drame en 3 actes	3 00
VICTOR CLAIRVAUX, La Barque Amarrée	3 50
G. DANSAERT, Chants d'Amour et d'Épée	3 50
MAX DEAUVILLE, La Fausse Route	3 00
» **Le Fils de ma Femme**	3 50
J.-J. DE LA BATUT, Le Buveur d'Azur	3 50
L. DELATTRE, Fany, comédie en 3 actes	3 00
» **La Mal Vengée**, comédie en 2 actes	3 00
M. DES OMBIAUX, La Petite Reine Blanche	3 50
E. DE TALLENAY, Vivia Perpetua, trag. en 4 actes	3 00
L. DUMONT-WILDEN, Les Soucis des Derniers Soirs	2 00
J.-F. ELSLANDER, Parrain	3 50
ANDRÉ FONTAINAS, Hélène Pradier, pièce en 3 actes	3 00
CH. FORGEOIS, Pax! pièce en un acte en vers	1 00
G. GARNIR, A la Boule Plate (ill. de Flasschoen et Lynen)	3 50
MAURICE GAUCHEZ, Symphonies voluptueuses	3 50
IWAN GILKIN, Étudiants Russes, drame en 3 actes	2 50
VALÈRE GILLE, Ce n'était qu'un Rêve, comédie en un acte	1 20
A. GILON, Dans mon verre (poèmes)	2 50
EUG. HERDIES. Le Roman de la Digue	3 50
J. JOBÉ, La Science économique au XX^e siècle	3 50
MAURICE KUNEL, Sur la Flûte de Roseau	3 00
JEAN LAENEN, Cœur damné (Préface de PAUL ANDRÉ)	3 50
H. LEJEUNE, Fidélaine, 3 actes en prose	2 00
RICHARD LEDENT, Ymnis et Numaine, drame en 4 actes	4 00
FRANÇOIS LÉONARD, La Multitude errante	3 50
HENRI LIEBRECHT, Cœur-de-Bohême, comédie en un acte	1 20
» **L'Autre moyen**, comédie en un acte	1 00
» **Les Jours Tendres**	2 50
M. LOUMAYE. L'Actrice et le Bouquet de violettes	2 00
RENÉ LYR, Brises (poèmes)	2 00
PAUL MÉLOTTE : Ma Cousine et mon Ami	1 00
MORISSEAUX & LIEBRECHT, L'Effrénée, comédie en 4 actes	2 50
EDM. PICARD, Trimouillat et Méliodon, vaudeville en un acte	2 00
SANDER PIERRON, Les Images du Chemin	3 50
» **Le Baron de Lavaux-Sainte-Anne**	3 50
GEORGES RENS, La Cluse, comédie dram. en 4 actes	3 00
PROSPER ROIDOT, Ferveur	2 50
ÉMILE SIGOGNE, Eurythmie	3 50
CARL SMULDERS, Les Feuilles d'Or	3 50
» **La Correspondance de S. Dartois**	1 50
JULES SOTTIAUX, L'Illustre Bézuquet en Wallonie	3 50
» **La Beauté Triomphante**	3 50
B^on Ch. VAN BENEDEN, La Peste de Tirgalet, trag.-com. en 4 actes	2 00
MARGUERITE VAN DE WIELE, Ame Blanche, roman	3 50
MARIE VAN ELEGEM, Par la Vie	3 50
H. VAN OFFEL, Les Intellectuels, pièce en 3 actes	3 00
» **L'Oiseau Mécanique** pièce en 4 actes	3 00
GEORGES WILLAME, Le Puison	3 50

ENVOI FRANCO CONTRE BON-POSTE

26-28, Rue des Minimes, à BRUXELLES

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines défectuosités peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé.
Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'usager s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :
a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.